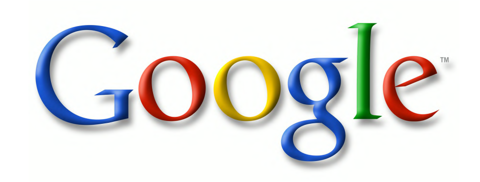





Polybius

HISTOIRE

DE

POLYBE.

TOME V.

HISTOIRE
DE
POLYBE,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC

Par Dom VINCENT THUILLIER, *Bénédictin de la Congregation de Saint Maur.*

AVEC UN COMMENTAIRE
OU
UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,

ENRICHI DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,

OU TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE, soit pour l'Offensive, soit pour la Défensive, sont expliquées, démontrées, & représentées en Figures.

Ouvrage très-utile non seulement aux Officiers Généraux, mais même à tous ceux qui suivent le parti des armes.

Par M. DE FOLARD, *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Mestre de Camp d'Infanterie.*

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
Chez Z: CHATELAIN ET FILS,
M. DCC. LIII.



PRÉFACE.

JE doute qu'il y ait chose plus rare au monde, en matiére de Littérature, qu'un Ecrivain qui réussit dans la composition d'une Histoire stérile en grands événemens, comme seroit celle d'un siécle ou d'un régne tout uni & tout pacifique, où les années comme les jours se ressemblent toutes, & vont d'un pas égal & d'un même train sans le moindre orage. Un habile homme, quelque réputation qu'il se soit acquise, n'aura garde de se charger d'une telle entreprise; & s'il s'en trouve capable, il présumera furieusement de son esprit & de l'excellence de sa plume. S'il ne s'endort en l'écrivant, je suis fort trompé, s'il n'a bientôt des nouvelles que ses Lecteurs bâillent & dorment pour lui en la lisant, & que d'autres la laissent là. Encore une fois, qu'on suppose en cet homme tous les talens & toutes les qualités propres pour bien écrire, je doute, s'il est sage, qu'il veuille s'embarquer dans un tel Ouvrage sans échouer misérablement.

Les siécles d'ouragans, de guerres bien vives & bien animées, avec tous les désordres, les massacres & les calamités les plus étranges & les plus énormes, qui en sont les compagnes inséparables, les grandes gloires & les grandes hontes, les grands vices & les grandes vertus, les révolutions d'Etat, les gouvernemens tyranniques, les révoltes, qui en sont les suites, les divisions, les désolations & autres événemens funestes, sont les matériaux les plus favorables aux grands Ecrivains. Ils peuvent alors s'applaudir d'avance du succès de leur Ouvrage, car je ne vois rien de plus propre à faire paroître l'esprit & l'éloquence d'un Ecrivain qu'un siécle fécond en ces sortes d'événemens, & rien de plus difficile, malgré ces deux qualités, que d'écrire une Histoire d'un siécle endormi, & passé dans l'exercice des choses honnêtes, ou dans la fainéantise & les vices d'une longue paix.

Les Annales de Tacite, tout au contraire des autres Histoires, dit d'Ablancourt dans la Préface de sa Traduction, sont fort stériles en actions guerriéres, si l'on en excepte les exploits de Britannicus, & cependant il fait l'admiration des gens de bon goût. Je n'ai garde de le nier, mais je suis surpris qu'il les trouve aussi peu recommandables qu'il dit, & qu'il ne se soit pas souvenu des deux guerres de Tacfarinas en Afrique. A-t-il oublié le début de son Auteur dans ce qu'il rapporte du régne de Claudius & de Néron? *Trois guerres civiles*, dit-il, *mêlées de plusieurs étrangéres, la fortune favorable en Orient & contraire en Occident, l'Illyrie en désordre, les Gaules chancelantes, l'Angleterre conquise & perduë, & le Danube ensanglanté de nos pertes & de nos victoires.* Mais ces guerres qu'il décrit admirablement sont d'un détail extraordinaire, aussi bien que leurs mo-

motifs. A la vérité elles laiſſent d'aſſez grands intervalles entre elles ; mais ils ſe trouvent remplis d'un grand nombre d'événemens, qui fourniſſent abondamment au génie de l'Hiſtorien : car ceux qui naiſſent des grandes victoires, quoique dignes de ſon éloquence, ne frappent & n'arrêtent pas autant l'eſprit & l'attention des Lecteurs, pour être un peu trop fréquens & trop communs dans les Hiſtoriens, & que la plûpart, faute d'expérience dans les choſes de la guerre, ſont par tout les mêmes dans le récit qu'ils en font, & ne différent que dans les termes & dans quelques circonſtances de peu de valeur, & non pas dans les choſes ; ce qui les rend ordinairement ennuieux, ſans compter les ténébres qu'ils répandent ſur leurs deſcriptions, faute de comprendre les faits qu'ils racontent. On ne rencontre pas tous les jours des Tacites, des Thucydides, des Polybes, des Céſars, & quelques autres parmi nos Modernes. Le premier, plus heureux pour avoir écrit dans un ſiécle corrompu & rempli des infamies & des abominations de tant de Tyrans auſſi fous que mépriſables, nous repréſente des événemens moins brillans & moins nobles que les militaires, qui effacent pourtant ceux-ci par les horreurs qui les accompagnent, & auſquels nous ſommes moins accoutumés, pour être nouveaux ou plus rares.

Je doute que les Lecteurs ne s'ennuient quelquefois à la lecture de tant de calamités, car on ne voit autre choſe, & l'Auteur nous l'apprend lui-même. *Notre travail*, dit-il, *eſt ingrat & ſtérile*, *toujours une paix profonde & des guerres fort légéres*. Tout le contraire ſe trouve dans mon Auteur, il nous proméne dans un champ libre & ſpacieux, & dans un ſiécle de troubles & de guerres continuelles, & très-animées en Orient comme en Occident, & l'on ne voit rien dans l'antiquité qui ſoit comparable aux événemens qu'il rapporte ; ce qui rend ſon Hiſtoire infiniment plus recommandable, & lui donne un plus grand relief. Les événemens militaires qu'il rapporte ſont en ſi grand nombre, qu'ils embraſſent toutes les parties de la guerre & de la politique dans toute ſon étenduë. Il n'excelle pas moins dans l'une qu'il eſt admirable dans l'autre. Tacite, pour avoir été connu longtems avant le Grec, a prévenu en ſa faveur. Les hommes d'Etat, dit-on, y trouvent de grandes leçons & des préceptes admirables. Cela peut être ; mais je crois que pour y trouver ce qu'ils cherchent il ne leur faut pas peu de patience & de tems. Cette politique, dont chacun parle avec tant d'admiration, n'eſt pas à la portée des yeux vulgaires, qui cependant, pour faire croire qu'ils ſont fort au-deſſus des vûës communes, ſe vantent de trouver dans l'Auteur Latin des myſtéres qui n'y furent jamais, & que l'Auteur ne penſa jamais à y mettre. Pour moi j'eſtime qu'il n'y en a pas autant qu'on s'imagine. On remarque un peu plus de cette ſcience dans la Vie de Tibére ;

bére; mais il n'y a rien de fort fin, ce me semble, sinon dans sa haine & dans sa vengeance, & je ne vois pas que nos Politiques en puissent faire un fort grand usage. Pour ce qui regarde la vie des autres Empereurs dont Tacite nous entretient, je ne reconnois aucune politique sous leur régne; mais au contraire rien que de fou & d'extravagant dans leur conduite, & celle de leurs Ministres fort médiocre, rien qui ne soit digne ou d'être détesté ou d'être méprisé.

Polybe a écrit de la politique en Maître, tout est clair & lumineux dans ce qu'il en dit, & l'autre à la façon des Oracles, s'il est vrai qu'il ait eu le dessein de nous instruire dans cet art-là, ce que je n'ai garde de croire, & l'on en tombera aisément d'accord, si l'on examine avec attention les Commentaires faits sur cet Auteur : car les passages qui servent de texte à ces Commentateurs, qui prétendent pénétrer dans les secrets de cette politique occulte, n'ont pour la plûpart aucun rapport à leurs réflexions & à leurs préceptes, le plus grand nombre sont des Sçavans de Collége, & ces Sçavans, comme disoit Scaliger de Lipse, ne vallent rien en politique, & n'ont jamais rien vallu : car il s'en trouve de toute robe, & il n'y a presque pas un seul de ces gens-là qui ne me soit tombé sous les yeux. Tacite, dit-on, a expliqué & découvert les motifs des guerres qu'il rapporte. Ce n'est pas là une preuve de sa grande habileté dans la politique. Il ne lui étoit pas difficile de nous les apprendre, puisque dans ce qui nous reste de son Histoire elles ont été peu considérables, de peu de durée, & fort éloignées les unes des autres. Et à l'égard des intrigues des Cours de ces Empereurs Tyrans, & la plûpart tous couverts de vices, ce n'est pas là que les hommes d'Etat vont puiser pour la conduite des Roiaumes & des Républiques; & comme il n'y a jamais rien eu de plus méchant & de plus scélérat que ces Princes, il n'y a rien aussi de plus à détester que leur politique, & qui puisse le moins servir, depuis qu'on ne voit point de Princes semblables à ces gens-là.

Je veux qu'on trouve toute la politique renfermée dans l'Histoire de l'Auteur Latin, le Grec est-il moins dénué de cet avantage ? Il va même plus loin, car il fait suivre ses réflexions ensuite des combats & des batailles, & nous instruit du secret des affaires des Princes & des Républiques du monde connu, nous explique les motifs de leurs guerres, & entre dans tout le détail de ces guerres en homme consommé dans le métier des armes, qui s'est porté sur les lieux, & qui a travaillé sur d'excellens Mémoires; outre qu'il étoit contemporain, & qu'il en a vû une partie. Grand Guerrier & grand Politique tout ensemble, il ne nous a pas moins donné le caractére des principaux Acteurs de son Histoire, & nous les dépeint tels qu'ils étoient, & parmi les horreurs de la vie de quelques-uns, on voit briller les vertus d'un

d'un plus grand nombre d'autres, & beaucoup plus de celles-ci qu'il ne s'en voit dans l'Auteur Latin, & par cette affluence de matiére il fait que son Histoire a tous les agrémens & les charmes qu'on ne sauroit trouver dans l'autre, qui manque dans les choses qui attachent & embellissent le plus une Histoire.

Ce qui manque à Tacite sont les guerres, & je ne sai s'il s'en fût aussi bien démêlé dans la description qu'il en eût fait que Polybe: car il paroît par celles qu'il décrit, que ce sont les endroits de son Histoire qui lui coutent le plus, & l'on remarque assez dans les circonstances où il entre, qu'il manquoit d'expérience. Il est quelquefois fort obscur pour vouloir dire trop de choses en peu de mots, violent dans ses métaphores, & souvent trop éloquent & poëtique dans les choses où il n'est besoin que d'une noble simplicité. Polybe est tout lumineux & n'éblouit point, ce qui plaît & instruit davantage, du moins voit-on devant soi. C'est là mon opinion: son stile n'est ni doux, ni élégant, ni châtié: mais ceux qui cherchent à s'instruire n'y prennent pas garde, & la passion d'apprendre digére tout; outre que la grandeur des matiéres qu'il traite ne laisse rien appercevoir de ses défauts. S'il y en a de palpables, on les passe volontiers, ou l'on n'y fait pas attention; outre que les gens de guerre sont plus supportés que les autres dans les fautes qui ne regardent que le stile.

Si le public a reçu favorablement mon Ouvrage, je dois ce bonheur à mon Auteur, comme celui-ci doit le sien aux événemens de son siécle. Je dois m'estimer heureux plutôt qu'habile; & ce qui m'encourage, c'est que les guerres que l'Auteur rapporte deviennent toujours plus grandes & plus vives à mesure qu'il avance, & les Acteurs plus illustres. Le récit de ces guerres continuelles lasseroit ses Lecteurs, s'il ne l'interrompoit de tems en tems par ce qu'il nous apprend des intrigues, des négociations faites dans les Cours des différens Princes & dans les armées, les motifs de ces guerres, le caractére de ces Princes, de leurs Ministres & de leurs Généraux, ce qui est un des plus grands agrémens de l'Histoire.

Ce cinquiéme Volume n'en est pas moins enrichi que les précédens. Le sixiéme sera plus savant & plus curieux, & d'une érudition plus recherchée & peu connuë; aucun Auteur, que je sache, n'aiant traité de la politique & du gouvernement des différens peuples de la Gréce, & s'ils l'ont fait, ç'a été d'une maniére assez superficielle, non pas qu'ils n'en fussent capables, & beaucoup plus que je ne le suis; mais c'est que ce n'étoit pas leur dessein d'en traiter à fond. Je rapporterai en même tems des choses que je tire de plusieurs Auteurs, qui serviront à faire connoître les loix civiles & militaires du gouvernement des Roiaumes & des Républiques de l'Orient & des

des peuples de la Gréce, & particuliérement des Carthaginois, des Eſpagnols & des Egyptiens. C'eſt là le fruit que les Savans, les hommes d'Etat & les Guerriers mêmes cherchent à tirer de la lecture des Hiſtoriens, & qu'ils rencontrent avec moins de peine dans les Commentateurs qui ont de l'expérience & les connoiſſances néceſſaires dans ces ſortes de choſes. Quant à la diſcipline militaire des Romains, & de leur caſtramétation, il y a des Auteurs qui en ont écrit; mais il s'en faut bien qu'ils en aient traité comme pourroit faire un homme de guerre, qui cherche dans les Hiſtoriens mêmes autant que dans les autres: car tous nous fourniſſent quelque choſe. Mais je puis avancer hardiment qu'à l'égard de leur tactique perſonne ne l'a bien compriſe, & encore moins cherché à la tirer des ténébres où elle ſe trouve. On n'a guéres moins négligé l'étude de leurs loix militaires, parce que tous les Ouvrages des Auteurs de l'antiquité qui en avoient écrit ſont perdus. Polybe en avoit parlé dans ſon ſixiéme Livre, les Editeurs de ce grand Hiſtorien n'ont pas pris garde que ce Livre, où il traite de la diſcipline des Romains, de leur tactique & de leur caſtramétation, n'eſt qu'un fragment très-imparfait & très-mutilé, & je m'étonne qu'ils ne s'en ſoient pas apperçûs en pluſieurs endroits. Il n'eſt pas poſſible que cet habile Guerrier ait pû négliger leur méthode de ſe ranger & de combattre, & les parties les plus importantes de leurs loix militaires, de ſorte qu'il ne nous reſte preſque plus rien de ces loix admirables: car c'eſt de ſon tems qu'elles étoient les plus floriſſantes. Ce qui s'eſt conſervé ſe trouve diſperſé en une infinité d'Auteurs Grecs & Latins, & particuliérement dans les Hiſtoriens qui nous reſtent. Quelques Auteurs modernes ont puiſé dans ces ſources, mais le défaut d'expérience leur a fait négliger une infinité de choſes importantes que je n'ai eu garde de laiſſer échapper, & que j'ai joint avec ce que j'ai pû découvrir; ce qui m'a mis en état de tirer de ces ruines & de ces débris tranſportés & diſperſés en mille endroits, aſſez de matériaux pour donner un Traité raiſonnable de leur diſcipline militaire & de leur tactique, & j'ai fait ce qu'un autre plus fourni de patience que je ne le ſuis n'eût jamais peut-être pû faire faute d'expérience: car cette expérience aide plus que l'eſprit, & le ſavoir tout ſeul, à découvrir une infinité de choſes qui ſans elle échappent aux autres qui en manquent abſolument. Ce qu'il y a de bien étonnant, à l'égard de la tactique des Grecs & des Romains, comme des autres peuples du monde connu, c'eſt qu'aucun de nos Savans modernes n'en a traité: car Végéce & Onozander qui étoit Grec, ont confondu la milice de leur tems avec celle des ſiécles les plus reculés. Nous tâcherons de débrouiller tout ce cahos dans le ſixiéme Tome de ce Commentaire, comme dans les deux

derniers, qui sont si remplis d'événemens extraordinaires par la grandeur & le merveilleux des guerres, que l'antiquité ne nous offre rien de semblable, & que mon Auteur rapporte en Guerrier profond & consommé dans les armes, & l'on peut dire qu'il s'est surpassé dans ce qui reste à traiter de la seconde Punique après la bataille de Cannes; ce qui ne remplit pas un petit espace. C'est ici où l'on commence à voir plus de capacité & plus de hardiesse dans les Généraux Romains. C'est une suite continuelle de grandes actions, combats, batailles de mer & de terre, surprises d'armées, insulte de camps retranchés, marches forcées & extraordinaires, mutations d'ordres, manœuvres générales, retraites d'armées vraies ou simulées, escalades de places, siéges mémorables, défenses admirables & au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de savant & de courageux, entr'autres celles de Syracuse, d'Abyde, d'Echine, de Carthage, & un nombre d'autres qui ne sont pas moins célébres & d'une aussi grande instruction pour les gens du métier, que capables de satisfaire la curiosité des autres, & qui me fournissent l'occasion de donner ma méthode de l'attaque & de la défense des places. Il y a un art, c'est aux Connoisseurs d'en juger, d'épargner le sang & la vie des hommes, que l'ignorance seule prodigue dans les batailles comme dans les siéges & les résistances. Je souhaite de l'avoir découvert dans ces deux derniéres parties: car à l'égard de ma méthode de combattre & de se ranger dans les actions générales de la guerre dans quelque terrain que ce soit, j'ose me flatter d'avoir inventé & découvert ce grand art, sans aucun dessein de le publier tout entier, quoiqu'il semble à bien des gens que j'aie épuisé la matiére; mais ils se trompent. Cependant dans le peu que j'en ai publié, il ne s'est encore trouvé aucun endroit foible pour faire de bonnes attaques: car les invectives, les personnalités, les Libelles diffamatoires & les injures dont ils sont pleins, ne sont pas des raisons: aussi croions-nous ne devoir y répondre que par un souverain mépris. Je n'ai eu garde de traiter de l'Architecture militaire, ni même de l'attaque des places; & quant à la premiére, je ne crois pas, quand je la posséderois infiniment mieux que je ne fais, que je pûsse approcher de l'Ouvrage que M. de Bélidor, Commissaire ordinaire de l'Artillerie, vient de donner au public. S'il n'a pas vû le bout de cette partie de la guerre, il a cela de commun avec tous les autres qui en ont traité. Ce dernier Ouvrage renferme *la Science des Ingénieurs dans la conduite des travaux de fortification.* Il traite cette grande matiére avec tant d'art, qu'il l'a mise à la portée de tout le monde.

Mon Auteur, qui fait une Histoire universelle, nous proméne dans tout le monde connu de son tems, & tout le monde dans ce tems-là étoit

étoit agité de guerres, de dissentions & de révolutions extraordinaires. Les Gaules seules tranquilles, l'Allemagne encore inconnuë comme ses guerres, l'Italie peu assûrée & incertaine de son salut, & Annibal au milieu d'elle, la Sicile révoltée, l'Afrique inondée des armées Romaines par la diversion célébre de Scipion, qui pour faire sortir Annibal de l'Italie, après avoir soumis l'Espagne, traverse le détroit & marche droit à Carthage, où Annibal lui vient au-devant dans les plaines de Zama, & où il perd avec une grande bataille toute la réputation qu'il s'étoit acquise. L'Auteur passe de là à la guerre contre Philippe, que la discorde & la désunion des Grecs rendent malheureuse. L'Orient agité par la révolte d'Achée, la guerre d'Antiochus contre Ptolémée, celle contre ce dernier, comme on le verra, est compliquée, de mille intérêts différens. L'Auteur démêle tout cela avec beaucoup de clarté, & il nous conte en même tems fort finement & en grand Politique toutes les négociations & les intrigues qui firent évanouir toutes les espérances d'Antiochus à l'égard de la Basse Syrie, & les causes de sa défaite. Cette guerre contre l'Egyptien est à peine terminée, que les Romains, après l'oppression des Grecs, tombent sur Antiochus, qu'ils réduisent à l'extrémité & à subir les loix qui lui sont imposées. La troisiéme Punique venoit ensuite, mais il ne reste que quelques fragmens. On voit aisément que c'étoit un des plus beaux endroits de notre Historien, qui en avoit été le témoin. C'est la derniére que les Carthaginois éprouvérent contre les Romains, & le dernier periode de leur liberté. Carthage vaincuë & ruinée, tout plia & tout se soumit au joug des Romains, enfin ils montérent à un si haut point de grandeur par tant de victoires, qu'ils se virent en fort peu de tems les maîtres de l'univers, plûtôt par un effet de leur puissance & de l'excellence de leur discipline militaire, que par leur valeur.

Voilà en peu de mots une idée générale des choses que je traiterai dans les trois derniers Volumes de ce grand Ouvrage, sans oublier la politique des divers peuples de la Gréce. L'on jugera par-là que les matiéres augmentent en grand & en beau à mesure que j'avance. Je ne me borne pas seulement à la seule discipline militaire des Romains, je produis la mienne que j'oppose à l'autre. Celle des Grecs, & leur tactique plus sçavante & plus simple que celle des Romains, fera la clôture du dernier Volume.

Je me suis déterminé à ne donner aucune Préface, à cause de l'abondance & de la diversité de ces matiéres : car bien que ce cinquiéme Volume ne soit pas moins curieux que les précédens, j'ose dire que ceux qui suivront seront infiniment au-dessus, & plairont infiniment davantage par les fréquens changemens de scéne ; outre que ce qui me reste à dire des plus sublimes parties de la guerre, y

sera traité avec tout l'art & la profondeur qui me sera possible. Comme le fameux Historien que je commente a des avantages infinis par dessus les autres qui ont écrit des événemens de leur siécle, j'ai le bonheur de jouïr des mêmes avantages. De si grandes choses me tombant entre les mains, il ne se peut qu'elles ne m'échauffent l'imagination & ne me conduisent plus facilement à la découverte de la vérité dans la science des armes, qui est de toutes celle où ce célébre Ecrivain excelloit le plus, au jugement des plus grands hommes de l'antiquité, & il jouit aujourd'hui comme aux tems anciens de la gloire qu'il s'est acquise, & d'une renommée qui ne finira point, sans que j'aie la vanité de croire que je la rens plus illustre & plus recommandable par mes travaux. Je ne me suis proposé qu'un but, & je crois y avoir atteint, c'est d'animer par de grands exemples les personnes destinées par leur naissance aux premiéres dignités de la guerre, & de les consoler des fautes où ils pourroient tomber, par l'exemple des fautes pareilles ou plus grandes des Généraux les plus révérés, & qui se sont acquis le plus de gloire. Lisez, me disoit un jour le Feldt-Maréchal Comte de Schoulembourg, lisez la vie des plus fameux Capitaines de l'antiquité, vous n'en trouverez aucun qui n'ait commis quelque faute, & c'est le fruit le plus grand qu'on puisse tirer de l'étude de l'Histoire: car une erreur reconnuë, ajoutoit-il, est un écueil qu'on évite plus facilement que si on n'en avoit point ouï parler auparavant. Ce Guerrier, un des plus profonds, des plus appliqués & des plus sçavans hommes de l'Europe dans la science de la guerre, & dont j'ai un grand nombre de Lettres toutes remplies d'instructions militaires; ce Guerrier, dis-je, qui est celui qui a défendu Corfou avec tant de gloire, est de tous celui qui m'a le plus encouragé à poursuivre ce grand Ouvrage, après avoir lû les deux premiers Volumes. Voici un fragment d'une Lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire de Corfou du 29. Novembre 1728.; car celles qu'on reçoit des gens d'une réputation & d'un mérite aussi grand que celui de ce Maître de l'art se conservent précieusement.

„ Votre long silence ne me doit nullement surprendre, Monsieur, „ en réfléchissant sur la noble occupation que vous avez en main, & „ vous auriez tort d'en perdre un seul moment. Comme j'ai d'ail„ leurs l'honneur de vous connoître depuis un longue suite d'années, „ je ne sçai que trop que vous n'êtes pas capable d'oublier vos anciens „ & bons amis.

„ Me voici depuis plusieurs mois sur les confins, pour ainsi dire, „ de l'Europe: c'est sans doute un des plus heureux climats qu'on „ puisse souhaiter, où les vivres sont aussi délicieux qu'abondans. On „ a réguliérement deux Printems ici par an. . . . . En hiver on est „ des mois entiers sans lettres & sans aucunes nouvelles de Venise, à

„ cause

„ cause des vents contraires qui régnent en cette saison; ce qui réduit „ les gens qui ne sauroient être oisifs de s'entretenir avec les morts, „ c'est-à-dire avec des Livres. Par bonheur j'ai reçu en dernier lieu „ par mer de Hollande les deux premiers Tomes de votre incomparable Commentaire sur Polybe. Que n'aurois-je pas à vous dire là-„ dessus ! Ce bel Ouvrage fait votre éloge : les habiles gens soit poli„ tiques ou militaires, surtout ceux qui en connoissent le prix & qui „ en sauront faire le véritable usage, l'auront à tout moment entre „ les mains. Je souhaite que vous jouissiez encore bien longtems d'u„ ne parfaite santé, accompagnée de toutes sortes de prospérités, sur„ tout d'un esprit content, pour ne pas seulement finir cet Ouvrage, „ mais encore plusieurs autres que vous méditez. Il n'est d'ailleurs „ que trop évident que vous tâchez de rétablir le vrai Systéme de la „ tactique, que vous disposez les hommes en les instruisant en toute „ espéce de faits de guerre. Vos prudentes maximes & judicieuses ré„ flexions leur servent ensuite de fil d'Ariadne dans un des plus em„ barassans & des plus périlleux labyrinthes. Mais dites-moi de grace „ avec quelle sorte de gens prétendez-vous d'agir ? Si vous les avez „ trouvez comme vous les supposez, je vous avouë que quant à moi „ je suis ici pour ainsi dire dans les jardins d'Arsinoé ou dans le terri„ toire d'Ulysse avec la lanterne à la main pour les chercher : peut-être „ que la France ou autres païs en ont plus que la Gréce. Du reste „ si j'en rencontre, je vous proteste que j'en ferai bon usage selon „ vos sages & prudens avis. Il me semble pourtant qu'il conviendroit „ bien plus de former premiérement les soldats que de songer à com„ battre. Quoiqu'il en soit, je suis impatient avant que d'avoir tout „ entier votre excellent Commentaire sur ce fameux Ancien, qui est „ seul capable de former des sujets propres soit pour le Cabinet soit pour „ la guerre. . . . . .

Je dois croire que la lecture des trois Volumes suivans lui plaira davantage : car les matiéres augmentent, comme je l'ai dit plus haut, à mesure que mon Auteur avance dans son Histoire, & j'avance toujours sous un tel guide en observations & en préceptes utiles.

Ce cinquiéme Volume, qui fait le quatriéme & le cinquiéme Livre de mon Auteur, contient le récit de la guerre de Philippe & des Achéens contre les Etoliens & les Lacédémoniens. C'est dans cette premiére observation que l'on commence à reconnoître qu'il n'y avoit plus guéres de vertu dans Sparte, & que ses habitans avoient furieusement dégénéré de leurs ancêtres ; ce qu'on ne doit pas trouver étrange, puisque leurs loix & leur discipline militaire n'étoient plus les mêmes & par conséquent ils devoient manquer de Chefs capables de les commander, & cela parut après la mort de Cléoméne, qui fut le dernier de Lacédémone, comme Flaminius le disoit de Philopœmen après sa mort, qu'il

qu'il fut le dernier des Grecs, comme Aratus le dernier de leurs hommes d'Etat : car l'on voit par la conduite de ce Préteur des Achéens, qui attira les armes de Philippe dans la Gréce, qu'il étoit plus habile dans la politique & à former un projet de guerre qu'à l'exécuter lui-même, puisqu'il ne réussit presque jamais tant qu'il commanda les armées de sa République.

Le quatriéme Livre de mon Auteur commence par le combat de Caphyes. Pour nous faire comprendre que le succès des grandes entreprises dépend bien moins du hazard que de la bonne conduite, il prend soin de nous donner le caractére d'Aratus, ses bonnes & ses mauvaises qualités, moins propre à commander & à exécuter lui-même, qu'à conseiller & à former un projet de campagne. Cela se peut remarquer dans les premiéres Observations de ce cinquiéme Volume sur la journée de Caphyes, où Aratus avoit si bien disposé les choses que la victoire ne pouvoit lui échapper, s'il eût marqué plus de conduite & de prévoiance dans l'attaque de l'arriégarde des Etoliens dans un défilé de montagnes, & s'il eût marché avec la plus grande partie de ses forces. J'ajoute au portrait de ce grand homme d'Etat ce que mon Auteur en dit dans ce qui nous reste de lui, & j'emprunte des autres Historiens mille choses de ses grandes qualités comme de ses défauts: car bien qu'il en eût, il étoit moins homme que les autres, c'est-à-dire qu'il étoit plus parfait pour en avoir moins. Ses fautes à l'égard de la guerre me fournissent l'occasion de traiter l'attaque d'une arriére-garde d'armée dans un détroit de montagnes, & de donner les différentes méthodes de combattre dans ces lieux resserrés. Cette partie de la guerre, dont les principes n'étoient pas assez développés, est démontrée selon ma coutume ordinaire, c'est-à-dire mathématiquement, par les plans des ordres de bataille que je fournis avec tout le soin dont j'ai été capable. Je l'ai dit plusieurs fois, les exemples des grands hommes persuadent souvent mieux que les préceptes : c'est pour cela que je donne une exacte relation de la bataille de Senef, dont M. le Prince remporta toute la gloire : je dis toute la gloire, car jusqu'ici cette journée avoit passé pour fort équivoque, chacun des deux partis s'en étant attribué le succès. La plûpart croient encore qu'elle ne fut ni perduë ni gagnée, ce qui n'est pas vrai ni possible. Il faudroit, pour que cela arrivât, que chacun des deux partis eût laissé le champ de bataille : ce qui ne paroît pas dans nos Relations ni dans celles des Alliés.

Après ces prémiéres Observations on trouve celles sur la Musique des Anciens, dont mon Auteur fait un grand article. J'en donne l'origine, ses effets, l'usage qu'ils en faisoient, & jusqu'où les Grecs & les Romains poussérent cet art admirable; mais l'on ne voit pas que leurs instrumens le fussent beaucoup. Je passe de là à celle de la surprise

prise d'Egire par les Etoliens, d'où ils furent chassés honteusement & presque tous taillés en pieces. Cet événement est remarquable, & me conduit à un plus grand presque semblable dans toutes ses circonstances, c'est celui de Crémone en 1702. J'en donne la Relation avec toute l'exactitude possible, pour avoir été un peu mieux informé que ceux qui en ont écrit: car il est étonnant qu'un fait si mémorable ait été raconté si diversement. On peut juger que je l'ai décrite avec soin, pour ne pas tomber dans le défaut des autres: car aucun de ceux qui en ont écrit, ou n'ont rien dit du Maréchal Duc de Villeroi, ou ne lui ont pas rendu la justice qu'il méritoit. Si l'on eût suivi ses ordres & qu'on ne les eût pas changés, cette entreprise eût échoué mille fois plus honteusement, & je ne sçai si les ennemis eussent été bien assûrés de leur retraite. Cette piéce est précédée d'une petite Préface, où j'explique en peu de mots le principe de la guerre d'Italie, & le commencement de cette guerre jusqu'à la prise de Crémone, qui fait le sujet de ces Observations.

Les réflexions sur la Musique sont suivies de celles du passage du fleuve Achéloüs par l'armée de Philippe, qui sont les quatriémes. Je fais voir aux gens de guerre la belle & sçavante disposition de l'infanterie de ce Prince pour le passage de ce fleuve en présence de l'ennemi, & je traite en même tems du passage des riviéres de vive force qui se trouvent guéables en quelques endroits. Cette partie de la guerre est délicate, je la traite suivant ma méthode sans trop l'approfondir, m'étant réservé d'en écrire plus amplement dans un Ouvrage particulier. Je ne laisse pas que de l'orner d'éxemples remarquables, que je mets en regard avec l'ancien, & de plusieurs ordres de bataille selon mon systéme de tactique. On jugera de là que ces Observations doivent être considérables, elles le sont en effet à cause de la nouveauté des principes & de la méthode dont je me sers.

Les cinquiémes Observations regardent la déroute des Eléens dans les détroits du mont Apeaure. Elles me fournissent un grand nombre de réflexions & d'éxemples sur les Généraux comme Euripidas, qui abandonnent leurs armées au moment d'un combat & dans les plus grandes extrémités, lorsqu'ils peuvent sauver le tout par leur courage & leur expérience. Ces Observations sont d'autant plus remarquables & utiles aux gens de guerre, que j'apprens qu'un Général d'armée ne doit jamais désespérer dans quelque état qu'il se trouve; puisque cette nécessité est la plus forte & la plus dangereuse de toutes les armes, lorsque les troupes ne trouvent d'autre salut qu'à la pointe de leurs armes, & surtout lorsqu'on se trouve à la tête d'une armée composée de soldats d'élite très-braves & très-aguerris; outre que cette affaire se passe dans un détroit de montagnes, où le fort n'a aucun avantage sur le foible, qui se trouve en

état de le remplir sans craindre d'être surpassé & doublé à ses aîles, & que tout dépend dans ces lieux resserrés de l'excellence de la disposition des troupes, des mesures & des précautions. Comme cela arrive dans les plaines aussi bien que dans les montagnes, cela m'engage à traiter de cette partie de la guerre, qui est de toutes la plus belle & la plus sçavante: encore ne l'ai-je pas épuisée; car elle renferme tant de cas particuliers, qu'on peut bien juger qu'il me reste beaucoup à dire.

Les sixiémes Observations contiennent la fameuse escalade de Psophis par Philippe, c'est une des plus belles & des plus hardies de l'antiquité. J'ai parlé des escalades dans mon Traité de l'Attaque & de la Défense des places des Anciens; mais sans m'étendre beaucoup sur cette curieuse partie du métier des armes. Je pousse ici jusqu'au principe & à la méthode, je l'ai fait parce que nos Auteurs dogmatiques anciens & modernes ne nous ont rien appris que de fort superficiel. Il ne faut pas en être surpris, puisqu'ils n'ont prétendu nous donner qu'un abrégé de la science des armes. Les Ouvrages de ceux qui avoient donné un Cours entier de la guerre sont perdus par la barbarie des tems, & les meilleurs Abréviateurs qui nous restent sont Végéce & Onozander: encore ont-ils oublié plus de trente parties de cette science si vaste & si profonde. Les Modernes ne sont pas moins Abréviateurs; les meilleurs & les plus sçavans sont Montécuculi, le Duc de Rohan, M. le Marquis de Sainte Croix, Ambassadeur Plénipotentiaire de Sa Majesté Catholique au Congrés de Soissons, dans ses *Réflexions militaires*. Excepté ces trois-là, tous les autres sont sans art, sans méthode, sans principes: outre qu'ils ne disent pas un seul mot des parties du métier les plus importantes. A peine nous donnent-ils une idée des attaques d'emblée ou par escalades, plus difficiles du tems des Anciens qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Dans un Libelle écrit contre moi sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur, & où l'on ne trouve que des injures & de l'impolitesse, on prétend que les escalades sont la chose du monde la plus commune, & l'on m'en cite un bon nombre, dont peu s'en faut qu'elles ne soient toutes imaginaires. Outre que je n'ai dit nulle part que la mode en fût absolument perduë, mais qu'elles étoient très-rares, j'en cite pourtant deux ou trois dans la derniére guerre de 1701. Là-dessus on nous en apprend trois ou quatre faites pendant la révolte des Messinois, & dont l'Auteur dit qu'il a été témoin il y a environ cinquante ans. Il avance ces faits avec une hardiesse à peine concevable, & cependant il n'est rien de plus absolument faux. Il est encore plus faux qu'il y ait eu une escalade au bombardement de Génes en 1682. à la décente qui fut faite aux fauxbourg de Saint Pierre d'Aréna. On entra dans le fauxbourg, & l'on se rembarqua au plus vîte, comme il arrive toujours

jours aux postes que l'on attaque où l'on ne peut s'établir ; & s'il y avoit quelque fort, il ne fut poit question d'escalade, mais seulement d'une fausse attaque, pour faire diversion des forces de ceux du fauxbourg.

Pour revenir aux attaques des places d'emblée & par escalade, je donne la méthode & les précautions qu'on doit suivre dans ces sortes d'entreprises. J'en fais voir la facilité, & l'ordre qu'on doit observer pour être assûré du succès, & ne point retourner à vuide comme tant d'autres qui ont échoué malheureusement faute de principes. Les réflexions sont neuves comme les mesures, & les exemples anciens comparés avec les modernes. Ces Observations sont fort étenduës, & sont autant de petits Traités, sinon complets de chaque partie du métier, du moins dans les cas que je propose ; parce que chacune se trouve divisée en plusieurs branches, & que les cas sont différens dans les terrains mêmes semblables à l'égard des actions de campagne comme dans toutes les autres ; enfin l'on y trouvera tout ce qui peut instruire & amuser les Lecteurs. C'est ainsi qu'il faut revêtir le dogme, qui sans cela seroit la chose du monde la plus séche.

Les septiémes Observations contiennent le beau & mémorable projet de campagne de Philippe, ou pour mieux dire d'Aratus, pour aller attaquer les Etoliens dans les montagnes de Therme ; ce qui me fournit l'occasion de faire l'éloge de ce Prince, & de toucher quelque chose des grands talens d'Aratus, & de la grandeur de ses vûës : car il fut l'auteur, comme je l'ai dit, de tous les projets de cette campagne, qui combla de gloire Philippe, & qui le rendit redoutable à ses ennemis. Ces Observations renferment particuliérement les retraites d'armées, dont je donne à peine une idée, quoiqu'il semble que je dise beaucoup. J'avois résolu de traiter des retraites d'armées dans ces Observations, c'est de tous mes Ouvrages celui auquel je me suis plû davantage, & sans doute le plus fini ; mais comme il étoit trop considérable, outre qu'il y a une tactique peu connuë & quantité de Figures, j'ai cru devoir le transporter dans le sixiéme Tome.

Ces Observations renferment encore la guerre des montagnes, & les retraites dans ces sortes de païs. On verra cette profonde partie de la guerre soutenuë d'un grand nombre de faits anciens & modernes, comparés les uns aux autres : faits curieux & peu connus. Tout cela est traité avec tout l'ordre & l'appareil nécessaire pour faire passer une matiére neuve sans l'envelopper de faits ; ce que je crois avoir produit pour la premiére fois : car personne ne s'étoit avisé de traiter cette partie de la guerre dans un Ouvrage régulier.

L'expédition des montagnes de Therme, qui fut si heureuse à Philippe, fut suivie tout aussitôt de celle qu'il fit dans la Laconie, & des

des deux combats donnés auprès de Lacédémone. Cette expédition ne lui fut pas moins glorieuse que l'autre. Ce sont-là les huitiémes Observations, qui roulent presque toutes sur les mêmes matiéres, peu différentes de celles des précédentes, que j'approfondis davantage; si l'on excepte le troisiéme Paragrafe, où je traite des courses & des invasions dans les païs ennemis : autre partie de la guerre qui sans doute ne déplaira pas, & n'amusera pas moins les gens de guerre que ceux qui ne le sont pas; parce que tout est rempli de recherches curieuses d'antiquité militaire, pour l'intelligence des Auteurs anciens.

Les neuviémes Observations traitent des Ptolémées. Polybe en parle si souvent, que j'ai cru devoir traiter cette matiére, pour une plus grande intelligence de mon Auteur. J'ai consulté les meilleurs Auteurs qui en ont écrit, & je leurs fais honneur des secours que j'en ai tirés. J'ai suivi les meilleurs, & j'en ai oublié d'autres, dequoi j'ai un très-grand regret : je m'en suis avisé trop tard. Il y a quelque critique & je suis persuadé que ce n'est pas le plus mauvais & le moins curieux.

Les dixiémes Observations me semblent les plus curieuses & les plus instructives de ce Volume, car elles renferment un événement très-remarquable. Elles roulent sur le passage du Tigre par l'armée de Xénéte, Général de l'armée d'Antiochus. Cet événement a quelque chose de si nouveau & de si surprenant, que j'en vois peu dans mon Auteur qui lui soient comparables. Ces Observations sont remplies de réflexions & d'éxemples peu communs, & de recherches militaires très-instructives, & par conséquent dignes de la curiosité de toutes sortes de Lecteurs.

Les onziémes Observations renferment la fameuse bataille d'Apollonie entre Antiochus & Molon, Général des rebelles contre ce Prince. Ces Observations sont très-considérables, puisqu'elles contiennent cinq grands Paragrafes & trois parties de la guerre très-profondes : l'un regarde la politique qu'on doit observer à l'égard des Chefs d'une faction puissante contre les Souverains, avec des réflexions sur les motifs qui font agir les Chefs des rebelles. Le Paragrafe qui suit embrasse une matiére importante, qu'aucun Auteur que je sache n'a encore traitée. J'y ai mis tous mes soins, bien que je l'aie resserrée autant qu'il m'a été possible, les bornes de ces Observations ne me permettent pas de la pousser aussi loin qu'elle le mérite. Cette partie regarde la maniére de bien établir l'état de la guerre dans l'offensive comme dans la défensive, & qu'elle en est la méthode. Elle est traitée en deux Paragrafes. Je laisse aux Princes & aux hommes d'Etat, plus éclairés que je ne suis, de pousser plus loin que je n'ai fait : c'est beaucoup que de les mettre sur la voie, s'ils en ont besoin;

mais

mais ils verront que cette partie des armes & du Ministre n'est pas peu importante.

Le cinquiéme Paragrafe regarde le passage des grands fleuves sur des ponts, soit en présence d'une armée ou sans obstacle. Nos ponts de bateaux ou autres sont les mêmes que ceux des Anciens, & nous les tenons d'eux; mais l'origine nous en est tout-à-fait inconnuë: car je m'imagine avoir remonté aussi haut qu'on puisse aller. C'est au Lecteur à en juger.

Je ne sçai si mes Lecteurs ne trouveront pas ce cinquiéme Volume aussi rempli d'événemens mémorables & aussi curieux que les précédens: car je n'ai rien oublié pour bien varier les matiéres & les rendre plus agréables à mes Lecteurs qui le souhaitent. L'événement que mon Auteur rapporte, qui fait le sujet des douziémes Observations, est très-rare & très-curieux, & je ne pense pas qu'il s'en trouve beaucoup de semblables dans l'Histoire, & qui soient plus dignes de notre attention. Tout roule sur les deux batailles de mer & de terre entre les armées de Ptolémée & d'Antiochus. Mon Auteur s'en tire en Historien & en Guerrier habile, je l'accompagne de faits paralléles & des ordres de bataille des deux armées de mer & de terre. Je traite en même tems des négociations, qui sont le fin de la politique, lorsqu'on les emploie pour éloigner la guerre, amuser l'ennemi & avoir le tems de s'y préparer; ce qui me fournit l'occasion de parler des Ministres d'Etat anciens & modernes, qui ont le plus excellé dans cette partie de la politique.

Les treiziémes Observations font le sujet d'une partie de la guerre qui a été aussi peu traitée de nos Auteurs dogmatiques que la precédente. Il étoit donc nécessaire de le faire, & c'est à quoi je n'ai pas manqué. Cette partie regarde l'attaque & la défense des maisons, cassines ou censes en plein champ. J'espére que le Lecteur en sera content par les faits anciens & modernes que je rapporte, & que je mets en paralléle ensemble. Tout cela est traité avec toute la méthode dont j'ai été capable: car c'est principalement à cette méthode que je dois m'attacher, en rendant le dogme moins sec & plus agréable, afin que ce qui est fait pour instruire paroisse n'être fait que pour plaire & pour amuser. C'est celle de Xénophon, c'est aussi la meilleure pour former d'excellens Officiers & d'habiles Généraux d'armées: car ce n'est que par l'étude qu'on se rend digne de commander aux autres. La guerre ne s'apprend pas en un jour & par la seule expérience, & ceux qui le prétendent font assez voir qu'ils n'en ont aucune, & qu'ils sont incapables de se rendre jamais habiles.

La bataille de Raphie, qui fait les derniéres Observations de ce cinquiéme Volume, n'est pas moins célébre que les deux précédentes, & l'on peut dire qu'elle est au-dessus par rapport au nombre des trou-

pes qui combattoient dans cette fameuse journée, où les deux Rois se trouvérent en personne. Elle décida de la Basse Syrie en faveur de Ptolémée, qui bien qu'inférieur à Antiochus, bien moins par le défaut de la distribution de ses troupes & de son ordre de bataille, qui marquoit son intelligence dans la tactique, que par les fautes de ses Officiers Généraux, qui sont en trop grand nombre pour n'être pas remarquées & relevées autant qu'elles le méritent: car la victoire ne pouvoit guéres leur échapper, s'ils eussent marqué un peu plus de hardiesse & de courage, malgré l'imprudence d'Antiochus, qui après avoir battu les ennemis à sa droite, sans songer à profiter d'un si grand avantage, emporté par son ardeur naturelle, en perdit tout le fruit en poussant trop loin les fuiards, sans songer à tourner sur la gauche de l'infanterie ennemie dépouillée de son aîle & laisser courir les fuiards; ce qui fut en partie la cause de la défaite de son armée. J'admire l'éxactitude avec laquelle Polybe traite cette guerre d'Antiochus & de Ptolémée. Il nous fait voir dans le récit qu'il en fait la sagesse, l'habileté & la grandeur de génie du Ministre de ce dernier; ce qui m'engage à des réflexions politiques sur la conduite admirable de celui-ci, dont je fais voir les grandes qualités comme les défauts. Je donne l'ordre de bataille des deux armées: car mon Auteur le décrit avec tant de clarté & d'exactitude, selon la tactique des peuples de l'Asie, qu'il m'eût été difficile de me tromper; ce qui me donne lieu de traiter de ma méthode de se ranger & de combattre dans les plaines rases & découvertes, où les aîles des deux armées sont comme en l'air & sans nul appui pour les flanquer; ce qui fait ordinairement que le plus foible n'ose s'y présenter: comme si le nombre faisoit beaucoup contre une tactique fine, rusée & profonde.

Il semble par ce que j'ai déja traité ailleurs des actions générales dans les plaines rases & pelées, que la matiére dût être épuisée; mais elle ne l'est pas. Plusieurs cas ne sont pas les mêmes en toutes choses, bien que le terrain soit semblable, comme le nombre & la valeur. Il y en a peu, & peut-être aucun qui soit dans le fond ce qu'ils paroissent d'abord. Ces Observations ne sont pas moins considérables que les deux autres, puisqu'elles contiennent quatre Paragrafes fort étendus, fort instructifs & fournis d'un grand nombre de remarques. Toutes les matiéres que j'y traite sont dignes de l'attention des Lecteurs, comme les exemples paralléles anciens & modernes qui s'y trouvent en foule, & qui me feront peut-être honneur, parce qu'ils sont peu connus, & qu'à l'égard des derniers ceux qui en ont parlé ont eu peu d'égard à la vérité, soit par une crainte mal fondée ou par flatterie.

Mon dessein étoit d'abord de donner un petit extrait des Notes, qui ne sont pas moins considérables & moins fournies de recherches

rares

rares & curieuses que les Observations. Il y en a même un certain nombre où je découvre quelques secrets historiques, comme on le reconnoîtra si on lit ce cinquiéme Tome avec tout le soin qu'il mérite. Dans les Notes comme dans les Observations on trouvera plusieurs beaux passages des Anciens & des Modernes pour confirmer mes opinions ou éclaircir celles des autres, lorsque j'en connois le besoin, & un grand nombre de remarques très-dignes de l'examen de mes Lecteurs, & surtout dans les choses qui regardent le droit de la guerre & de la paix, ou de la nature & des gens, où le célébre M. Barbeyrac m'a été d'un très-grand secours.

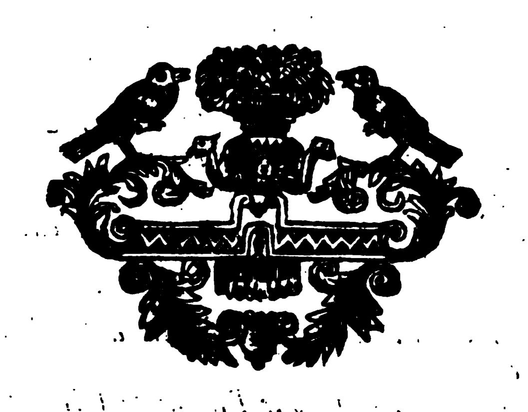


TABLE
DES CHAPITRES ET DES OBSERVATIONS
Contenus dans ce cinquiéme Tome.
LIVRE QUATRIÉME.

CHAP.

§. II.

LIVRE CINQUIE'ME.



HIS-



HISTOIRE
DE
POLYBE.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Récapitulation du Livre précédent. Guerre de Philippe contre les Etoliens & les Lacédémoniens. Raisons de cette guerre.

NOUS avons fait voir dans le Livre précédent pour quels sujets s'étoit une seconde fois allumé la guerre entre les Romains & les Carthaginois; comment Annibal étoit entré en Italie, les batailles qui se sont données entre ces deux peuples, & entr'autres celle que les Romains perdirent proche la ville de Cannes & sur le bord de l'Aufide. Venons maintenant à ce qui s'est fait dans la Gréce pendant le mê-

me eſpace de tems, c'eſt-à-dire, pendant la cent quarantiéme olympiade. Mais auparavant je prie mes Lecteurs de ſe rappeller dans la mémoire ce que nous en avons déja dit par avance dans le ſecond Livre, & ſurtout ce que nous y avons remarqué des Achéens, parce que cet Etat a fait du tems de nos péres & de notre tems même des progrès inconcevables.

Commençant donc par Tiſaméne, un de enfans d'Oreſte, nous avons dit que ce peuple avoit été gouverné par des Rois de cette famille jusqu'à Ogygés; qu'enſuite il s'étoit mis en République, & qu'il s'étoit fait des loix qu'on ne pouvoit trop eſtimer; que d'abord après cet établiſſement il avoit été diſperſé par villes & par bourgades par les Rois de Lacédémone, & qu'il s'étoit réuni une ſeconde fois & avoit repris le gouvernement Républicain. Nous avons rapporté enſuite quelles meſures il avoit priſes pour inſpirer le même deſſein aux autres villes, & pour réunir tous les peuples du Péloponéſe ſous un même nom & ſous un ſeul gouvernement. Après avoir parlé de ce projet en général, nous avons rapporté en peu de mots les faits particuliers en ſuivant l'ordre des tems, juſqu'à celui où Cléoméne Roi de Lacédémone fut chaſſé de ſon Roiaume. Enfin après un récit ſuccint de ce qui s'étoit paſſé juſqu'à la mort d'Antigonus, de Seleucus & de Ptolémée, qui moururent tous trois preſque en même tems, je promis de commencer mon Hiſtoire par ce qui étoit arrivé après la mort de ces Rois.

Cette époque m'a paru la plus belle & la plus intéreſſante que je puſſe prendre. Car premiérement c'eſt où ſe termine l'Ouvrage d'Aratus, & ce que nous dirons des affaires de la Gréce n'en ſera qu'une continuation. D'ailleurs les tems ſuivans touchant de ſi près aux nôtres, que nous en avons vû nous-mêmes une partie, & nos péres l'autre. Ainſi ou j'aurai vû de mes propres yeux les choſes dont je ferai l'hiſtoire, ou je les aurai appriſes de témoins oculaires. Car je n'aurois pas voulu remonter aux tems plus reculés, dont on ne peut rapporter que ce que l'on a entendu dire à des gens qui l'ont oui dire à d'autres, & dont on ne peut rien ſavoir ni rien aſſûrer qu'avec incertitude. Mais ce qui m'a ſurtout déterminé à prendre cette époque, c'eſt que la fortune ſemble avoir pris plaiſir de changer alors par tout le monde la face de toutes choſes.

Ce fut dans ce tems-là que Philippe fils de Démétrius, quoiqu'enfant, fut élevé ſur le trône de Macédoine; qu'Achée eut le rang & la puiſſance roiale dans le païs d'en deçà du mont Taurus; qu'Antiochus ſurnommé le Grand dans la plus tendre enfance ſuccéda à Séleucus ſon frére Roi de Syrie, mort peu d'années auparavant; qu'Ariarathe regna en Cappadoce; que Ptolémée Philopator ſe rendit maître de l'Egypte; que Lycurgue fut fait Roi de Lacédémone; & qu'enfin les Carthaginois avoient depuis peu donné à Annibal le commandement de leurs armées.

Tous

Tous les Etats alors aïant donc ainsi changé de Maîtres, on devoit voir naître de nouveaux événemens. Cela est naturel, & cela ne manqua pas aussi d'arriver. Les Romains & les Carthaginois eurent ensemble la guerre dont nous avons fait l'histoire; en même tems Antiochus & Ptolémée se disputérent la Coelesyrie; les Achéens & Philippe firent la guerre aux Etoliens & aux Lacédémoniens, pour le sujet que je vas dire.

Il y avoit déja longtems que les Etoliens étoient las de vivre en paix & sur leurs propres biens, eux qui étoient accoutumés de vivre aux dépens de leurs voisins, & qui ont besoin de beaucoup de choses, que leur vanité naturelle à laquelle ils s'abandonnent, leur fait rechercher avec avidité: ce sont des bêtes féroces plutôt que des hommes; sans distinction pour personne, rien n'est exemt de leurs hostilités. Cependant tant qu'Antigonus vécut, la crainte qu'ils avoient des Macédoniens les retint. Mais dès qu'il fut mort, & qu'il n'eut laissé pour successeur que Philippe, qui n'étoit encore qu'un enfant, ils levérent le masque, & ne cherchérent plus que quelque prétexte specieux de se jetter sur le Péloponése. Outre que depuis longtems ils étoient en possession de piller cette province, ils ne croioient pas qu'il y eût de peuple qui pût faire la guerre aux Achéens avec plus d'avantage.

Pendant qu'ils pensoient à exécuter ce projet, le hazard leur en fournit cette occasion. Certain Dorimaque natif de Trichon, fils de ce Nicostrate qui trahit si indignement toute une Assemblée générale des Beotiens, jeune homme vif & ardent à prendre, selon le caractére de sa nation, fut envoié par ordre de la République à Phigalée, ville du Péloponése sur les frontiéres des Messéniens, & dépendante de la République Etolienne. Ce n'étoit, à ce que l'on disoit, que pour garder la ville & le païs; mais c'étoit en effet pour examiner & rapporter ce qui se passoit dans le Péloponése. Pendant qu'il étoit là, il y arriva quantité de pirates, à qui ne pouvant d'abord permettre de butiner, à cause que la paix ménagée entre les Grecs par Antigonus duroit encore, il leur permit enfin d'enlever les troupeaux des Messéniens, quoique ceux-ci fussent amis & alliés de la République. Ces pirates ne firent d'abord leur pillage qu'aux extrémités de la province. Mais leur audace ne s'en tint point là. Ils entrérent dans le païs, attaquérent les maisons pendant la nuit, lorsqu'on ne s'attendoit à rien moins, & eurent la témérité de les forcer.

Les Messéniens trouvérent ce procédé fort étrange, & envoiérent en faire des plaintes à Dorimaque. Celui-ci qui étoit bien aise que ceux qu'il commandoit s'enrichissent & l'enrichissent lui-même, n'eut d'abord aucun égard aux plaintes des Députés: il avoit trop grande part au butin. Le pillage continuant & les Députés demandant avec chaleur qu'on leur fit justice, il dit qu'il viendroit lui-même à Messéne, & ren-

droit justice à ceux qui se plaignoient des Etoliens. Il y vint en effet Mais quand ceux qui avoient été maltraités se présentérent devant lui, ils ne pûrent en tirer que des railleries, des insultes & des menaces. Une nuit même qu'il étoit encore à Messéne, les pirates s'approchant de la ville escaladérent la maison de campagne de Chiron, égorgérent tous ceux qui firent résistance, chargérent les autres de chaînes, firent sortir les bestiaux & amenérent tout ce qui s'en rencontra.

Jusques là les Ephores avoient souffert, quoiqu'avec beaucoup de douleur, & le pillage des pirates & la présence de leur Chef; mais enfin se croiant encore insultés, ils donnent ordre à Dorimaque de comparoître dans l'assemblée des Magistrats. Sçiron, homme de mérite & de considération, étoit alors Ephore à Messéne. Son avis fut de ne pas laisser Dorimaque sortir de la ville, qu'il n'eût rendu tout ce qui avoit été pris aux Messéniens, & qu'il n'eût livré à la vengeance publique les auteurs de tant de meurtres qui s'étoient commis. Tout le Conseil trouvant cet avis fort juste, Dorimaque se mit en colére, & dit que l'on n'avoit guéres d'esprit si l'on s'imaginoit insulter sa personne; que ce n'étoit pas lui, mais la République des Etoliens que l'on insultoit; que c'étoit une chose indigne, qui alloit attirer sur les Messéniens une tempête épouvantable, & qu'un tel attentat ne pourroit demeurer impuni.

Il y avoit dans ce tems-là à Messéne certain personnage nommé Babyrtas, homme tout-à-fait dans les intérets de Dorimaque, & qui avoit la voix & le reste du corps si semblables à lui, que s'il en eût eu le chapeau & l'habit, on l'auroit pris pour lui-même, & Dorimaque sçavoit bien cela. Celui-ci donc s'échauffant & traitant avec hauteur les Messéniens, Sçiron ne put se contenir, *Tu crois donc Babyrtas*, lui dit-il d'un ton de colére, *que nous nous soucions fort de toi & de tes menaces?* Ce mot ferma la bouche à Dorimaque, & l'obligea de permettre aux Messéniens de tirer vengeance des torts qu'on leur avoit faits. Il s'en retourna en Etolie, mais si piqué du mot de Sçiron, que sans autre prétexte raisonnable il suscita la guerre aux Messéniens.

CHAPITRE II.

Discours de Dorimaque pour irriter les Etoliens contre Messéne. Hostilités des Etoliens. Aratus se charge du commandement. Portrait de ce Préteur.

ARiston étoit pour lors Préteur chez les Etoliens; mais comme il étoit trop infirme pour se mettre à la tête d'une armée, & qu'il étoit

étoit d'ailleurs parent de Dorimaque & de Scopas, il céda en quelque ſorte au premier le commandement. Dorimaque n'oſa pas dans les Aſſemblées publiques porter ſes Concitoiens à déclarer la guerre aux Meſſéniens. Il n'en avoit aucun prétexte qui en valût la peine, & tout le monde ſçavoit le ſujet qui l'irritoit ſi fort contre cette République. Il prit donc un autre parti, qui fut d'engager ſecrétement Scopas à entrer dans le dépit qu'il avoit contre les Meſſéniens. Il lui repréſenta qu'il n'y avoit rien à craindre du côté des Macédoniens, parce que Philippe qui étoit à la tête des affaires avoit à peine dix-ſept ans; que les Lacédémoniens n'étoient pas aſſez amis des Meſſéniens pour prendre leur parti; & qu'enfin les Eléens, attachés aux Etoliens comme ils étoient, ne manqueroient pas dans cette occaſion d'entrer dans leurs intérêts & de leur prêter du ſecours; d'où il concluoit que rien ne pourroit les empêcher d'entrer dans Meſſène. Il ajouta ce qui devoit le plus faire impreſſion ſur un Etolien, qu'il y auroit un butin immenſe à faire dans ce païs, où perſonne n'étoit en garde contre une décente, & qui pendant la guerre de Cléoméne avoit été le ſeul, qui n'avoit rien ſouffert: que cette expédition leur attireroit la faveur & les applaudiſſemens de tout le peuple d'Etolie: que ſi les Achéens refuſoient le paſſage ſur leurs terres, ils n'auroient pas lieu de ſe plaindre ſi on ſe l'ouvroit par force; que s'ils ne remuoient pas, ils ne mettroient aucun obſtacle à leur projet; qu'enfin ils ne manqueroient pas de prétexte contre les Meſſéniens qui depuis longtems avoient eu l'injuſtice de promettre le ſecours de leurs armes aux Achéens & aux Macédoniens.

Ces raiſons & d'autres ſemblables que Dorimaque entaſſa ſur le même ſujet, perſuadérent ſi bien Scopas & ſes amis, que, ſans attendre une aſſemblée du peuple, ſans conſulter les Magiſtrats, ſans rien faire de ce qui convenoit en pareille occaſion, ſur leurs propres lumiéres & ne ſuivant que leur paſſion, ils déclarérent la guerre tout à la fois aux Meſſéniens, aux Achéens, aux Acarnaniens & aux Macédoniens. Sur le champ ils firent embarquer des pirates, qui aiant rencontré vers Cythére un vaiſſeau du Roi de Macédoine, le firent entrer dans un port d'Etolie, & vendirent les pilotes, les rameurs & le vaiſſeau même. Montés ſur les vaiſſeaux des Céphalléniens, ils ravagérent la côte d'Epire; firent des tentatives ſur Tyrée, ville de l'Acarnanie; ils envoiérent des partis dans le Péloponéſe, & prirent au milieu des terres des Mégalopolitains le château de Clarios, dont ils ſe ſervirent pour y mettre à l'encan leur butin, & pour y garder celui qu'ils faiſoient. Mais le château fut en peu de jours forcé par Timoxéne, Préteur des Achéens, & par Taurion, qu'Antigonus avoit laiſſé dans le Péloponéſe pour y veiller ſur les intérêts des Rois de Macédoine. Car Antigonus obtint à la vérité des Achéens la ville de Corynthe dans le tems de Cléoméne; mais loin de leur rendre Orchoméne qu'il avoit emporté d'aſſaut, il ſe le retint, dans le

deſſein à mon avis non ſeulement d'être maître de l'entrée du Péloponéſe, mais encore d'en mettre le païs à couvert d'inſulte par le moien de cette ville, où il y avoit garniſon & toutes ſortes de munitions.

Dorimaque & Scopas aiant obſervé le tems où Timoxéne devoit bientôt ſortir de la Préture, & où Aratus choiſi pour lui ſuccéder l'année ſuivante n'étoit point encore entré en charge, ils aſſemblérent à Riés tout ce qu'ils pûrent d'Etoliens; & après y avoir diſpoſé des pontons & équipé les vaiſſeaux des Céphalléniens, ils firent paſſer cette armée dans le Péloponéſe, & marchérent droit à Meſſéne, prenant leur route par les Pharéens & les Tritéens. Paſſant ſur ces terres, à les entendre, ils n'avoient garde de faire aucun tort aux Achéens; mais la ſoldateſque avide de butin ne put s'empêcher de piller. Elle roda & ravagea tout juſqu'à ce qu'on fût arrivé à Phegalée, d'où elle ſe jette tout d'un coup & avec inſolence ſur le païs des Meſſéniens, ſans nul égard pour l'amitié & l'alliance qu'ils avoient avec ce peuple depuis très-longtems, ſans aucun reſpect pour le droit des gens. L'avidité de butiner l'emporta ſur toutes choſes; ils ſaccagérent tout impunément, ſans que les Meſſéniens oſaſſent ſe préſenter devant eux pour les arrêter.

C'étoit alors le tems où ſe devoit tenir l'aſſemblée des Achéens. Ils vinrent à Egion, & quand le Conſeil fut formé, les Patréens & les Pharéens firent le détail du pillage que les Etoliens en paſſant avoient fait ſur leurs terres. Les Meſſéniens demandérent auſſi par Députés qu'on vînt à leur ſecours, & qu'on les vengeât des torts & des injuſtices qu'ils avoient ſouffertes. Le Conſeil fut ſenſiblement touché des plaintes des uns & du malheur des autres; mais ce qui le frappa le plus, ce fut que les Etoliens euſſent oſé entrer dans l'Achaïe avec une armée, ſans que perſonne leur eût accordé le paſſage, & qu'ils ne penſaſſent point à réparer cette injure. On réſolut donc de ſecourir les Meſſéniens, & pour cela on donna ordre au Préteur de faire prendre les armes aux Achéens, & cette réſolution fut ratifiée.

Timoxéne, dont la Préture n'étoit point encore expirée, ne comptant pas trop ſur les Achéens, qui n'avoient pas eu ſoin d'exercer des milices, refuſoit de lever des ſoldats, & ne vouloit pas ſe charger de cette expédition. En effet depuis que Cléoméne avoit été chaſſé du trône de Lacédémone, les peuples du Péloponéſe fatigués par les guerres précédentes, & ne s'attendant pas que la paix dont ils jouiſſoient dureroit ſi peu, avoient fort négligé tout ce qui regarde la guerre. Mais Aratus outré de l'inſolence des Etoliens, & irrité depuis longtems contre eux, prit la choſe avec plus de chaleur. Il fit prendre les armes aux Achéens, ne ſouhaitant rien avec plus d'ardeur que d'en venir aux mains avec les Etoliens. Aiant donc reçû de Timoxéne le ſceau public cinq jours avant qu'il dût le recevoir, il envoia ordre aux villes d'enrôler tous ceux qui

étoient en âge de porter les armes, & leur donna le rendez-vous à Mégalopolis.

Mais avant que d'entrer dans le détail de cette guerre, il sera bon de dire en peu de mots quel étoit le caractère particulier de ce Préteur. Aratus étoit l'homme du monde le plus propre à être à la tête des affaires, parlant bien, pensant juste, se taisant à propos. Jamais personne ne posséda mieux l'art de dissimuler dans les dissensions civiles, de s'attacher les amis, de s'attirer des alliés. Fin & adroit pour faire des pratiques, surprendre l'ennemi, lui tendre des piéges, infatigable & intrépide pour les faire réussir. Entre une infinité d'exemples qu'on pourroit apporter pour faire voir que ce portrait est d'après nature, on n'a qu'à voir de quelle maniére il se rendit maître de Sicyon & de Mantinée, comment il chassa les Etoliens de Pelléne, & surtout de quelle ruse il se servit pour entrer dans l'Acrocorinthe. Mais ce même Aratus à la tête d'une armée n'étoit plus reconnoissable. Il n'avoit plus ni esprit pour former des projets, ni résolution pour les conduire à leur fin, la vûë seule du péril le démontoit. Ainsi quoiqu'il ait rempli le Péloponése de ses trophées, il est néanmoins certain que c'étoit un très-médiocre Capitaine.

Aussi voit-on qu'il y a parmi les hommes une variété infinie non seulement de corps, mais d'esprits. Souvent le même homme aura d'excellentes dispositions pour certaines choses, qui emploié à des choses différentes, n'en aura aucune. Bien plus il arrive souvent qu'à l'égard même des choses de même espéce, le même homme sera très-intelligent pour certaines & très-borné pour d'autres, qu'il sera brave jusqu'à la témérité en certaines occasions, & en d'autres lâche jusqu'à la poltronnerie. Ce ne sont point-là des paradoxes. Rien de plus ordinaire, rien de plus connu, du moins à ceux qui sont capables de réflexions. Tel à la chasse attaque avec valeur la bête la plus formidable, qui sous les armes (a) & en pré-

(a) *Tel à la chasse attaque la bête la plus formidable, qui sous les armes & en présence de l'ennemi, n'a ni cœur ni courage.*] Il y a divers genres de valeur, d'intrépidité ou de cette force d'ame que rien n'est capable d'abattre & de faire plier le moins du monde. Je ne sai si on les trouve quelque part unis & dans toute leur étenduë dans une même personne. On en trouve seulement quelques portions plus ou moins grandes dans certains hommes que dans certains autres. Pour en bien juger, il faudroit avoir rempli tous les divers états de la vie, & fait voir une égale force d'ame par tout. Où trouver un tel homme ? Cette vie est trop courte, & cet homme ne se trouvera jamais. Je ne pense pas qu'on en ait vû aucun qui se soit maintenu pur & net de toutes sortes de foiblesses, également fort & grand dans la prospérité & dans l'adversité, également intrépide, hardi & ferme dans les différens états de la guerre, c'est-à-dire, dans les différentes façons de la faire. Cela ne s'est jamais vû. On a toujours reconnu cette grande force d'ame dans certains hommes extraordinaires en un nombre infini d'occasions, & en d'autres une foiblesse qu'on avoit peine à concevoir, & souvent puerile. Forts & d'une hardiesse surprenante dans une longue suite de succès, & foibles dans le premier revers de fortune, revenir après & prendre de nouvelles forces & de nouvelles espérances au moindre changement favorable. Ces deux qualités contraires se succédent l'une à l'autre, timides & hardis en même tems; foibles, résolus, craintifs & tout pétris de précautions inutiles dans certaines parties de la guerre, hardis & entreprenans dans une autre. Cela se

présence de l'ennemi, n'a ni cœur ni courage. Il y en a qui se tireront avec honneur d'un combat singulier, joignez-les à d'autres dans un ordre de bataille, les armes leur tomberont des mains. La cavalerie Thessalienne, par exemple, est invincible en bataille rangée; mais hors de là on n'en peut tirer aucun service. Les Etoliens au contraire font merveille en tout tems, en toute occasion, excepté dans une bataille rangée. Rien n'approche des Candiots, soit sur mer, soit sur terre, quand il s'agit d'embuscade, de pillage, d'attaques nocturnes, quand il s'agit en un mot de ruse & d'adresse; & quand ils sont en bataille devant l'ennemi,

se remarque tous les jours dans certains Généraux. Aux uns la tête tourne dans une guerre de défensive, ils ne savent où ils en sont, & négligent mille occasions, ou les fournissent à leurs ennemis; tout au contraire dans l'offensive, ils font naître les occasions, si elles ne se présentent : tout leur rit & tout leur réussit, & ils succombent dans l'autre, où aux moindres malheurs ils sont changés en tout autres hommes, & le plus souvent sans beaucoup de sujet.

J'ai connu des Généraux d'une intrépidité extraordinaire, qui paroissoient inquiets & troublés d'une bagatelle, dont l'homme du monde le moins ferme ne tiendroit aucun compte, donnoient dans les desseins les plus hardis & les plus incertains dans l'exécution, & surmontoient tous les obstacles par leur valeur & par leur conduite.

Tel qui ose courir à la mort n'ose pas l'attendre. Tel qui anime & inspire du courage aux autres, & se signale dans une bataille, pâlit dans une tranchée, où un goujat vend tranquillement son eau-de-vie sans avoir peur, ou tremble dans un assaut. Tel qui charge à la tête d'une troupe, ou qui fait le coup de pistolet de la meilleure grace du monde, à la vûë de toute une armée avant l'action, recule à la proposition d'un combat singulier. Tel autre qui envisage fixement la mort dans les périls les plus affreux de la guerre, & y conservera tout son sang froid, est saisi de crainte & de fraieur dans une maladie, dès qu'un Médecin ou un Confesseur lui déclare qu'il faut mourir. Il arrivera au contraire, mais non pas souvent, qu'un poltron ou un lâche attendra la mort dans son lit avec un courage & une force d'ame héroïque, il en rira même.

J'ai vû un des plus braves hommes du monde se cacher au fond d'une cave, & trembler de peur au bruit du tonnerre. A tel autre la valeur est journaliére. Aujourd'hui c'est un Achille, il se fait admirer. Demain c'est un Thersite, il se couvre de deshonneur. Chose rare pourtant, & que je ne puis croire, s'il n'y a du vin sur le jeu. Je ne suis pas étonné de voir tant de variétés. Les plus belles ames sont celles qui présentent le moins le haut & le bas; mais l'on n'en voit aucune qui n'ait ses foiblesses, & nulle peut-être qui ait marqué en tout cette intrépidité d'esprit & ce courage insurmontable, que rien n'est capable de démonter. Ce qui m'a paru de plus étrange dans certains grands hommes d'un courage, d'une fermeté & d'une force d'ame qu'il semble que rien n'étonne, & sur qui les débris du monde tomberoient, comme dit Horace, sans leur faire peur, est la crainte & l'inquiétude qu'ils font paroître à l'égard des maux à venir très-incertains, & ausquels il dépend d'un seul acte de leur volonté de couper court, pendant qu'ils méprisent les maux & les dangers présens, & qu'ils s'en délivrent & les surmontent avec tout le courage & la conduite imaginable Toutes ces contrariétés sont un effet du tempéramment que la raison ne peut vaincre ni surmonter. Ce qui mérite d'être méprisé nous semble très redoutable, & ce qui l'est en effet nous le méprisons & nous le surmontons sans peine.

Ces variétés d'humeur & de tempéramment dans les hommes se rencontrent dans des nations entiéres, sans qu'on y ait remarqué aucun notable changement. Nous ne connoissons plus & nous ne voions aucune trace de celles dont Polybe parle, elles ne font plus aucune figure dans le monde, elles ont été détruites ou transportées ailleurs. La cavalerie des Parthes, qui sont les Perses d'aujourd'hui, tient encore de son ancienne valeur, & a toujours été redoutable à la meilleure des Turcs. Celle des Sarmates, au rapport de Tacite, étoit invincible, & rien de plus misérable, dit-il, lorsqu'il falloit combattre à pied. Aussi toutes leurs forces consistoient dans leur cavalerie. On ne voit pas qu'ils aient changé après tant de siécles. Les François ont conservé les inclinations des anciens Gaulois. Ils courent librement à la mort, ils l'attendent avec moins de courage & de fermeté. L'agitation leur plaît plus que le repos. Il faut qu'ils affrontent l'ennemi & qu'ils l'attaquent, s'ils veulent vaincre : aussi perdent-ils aisément courage dans une défensive réglée, & l'on a toujours remarqué que les Généraux qui les conduisent selon leur inclination, ne manquent jamais de réussir; au lieu que les autres qui ont fait le contraire ont éprouvé mille disgraces.

mi, c'est la lâcheté même. Les Achéens & les Macédoniens au contraire ne sont bons qu'en bataille. Après cela mes Lecteurs ne devront pas être surpris, si j'attribuë quelquefois aux mêmes personnes des dispositions toutes contraires, même à l'égard de choses qui paroissent semblables. Je reviens à mon sujet.

CHAPITRE III.

Les Messéniens se plaignent des Etoliens, & sont écoutés. Ruse de Scopas & de Dorimaque. Aratus perd la bataille de Caphyes.

QUand les troupes furent assemblées à Mégalopolis, comme l'avoit ordonné le Conseil des Achéens, les Messéniens se présentérent une seconde fois, demandant qu'on vengeât la perfidie qui leur avoit été faite; mais comme ils eurent témoigné vouloir porter les armes dans cette guerre, & être enrôlés avec les Achéens; les Chefs de ceux-ci ne voulurent point y consentir, & dirent qu'ils ne pouvoient les recevoir dans leur alliance sans l'agrément de Philippe & des autres Alliés. La raison de ce refus, c'est qu'alors subsistoit encore l'alliance jurée du tems de Cléoméne, & ménagée par Antigonus entre les Achéens, les Epirotes, les Phocéens, les Macédoniens, les Béotiens, les Arcadiens & les Thessaliens. Les Achéens dirent cependant qu'ils feroient marcher des troupes à leur secours, pourvû néanmoins qu'ils donnassent leurs enfans en ôtage, & les missent en dépôt à Lacédémone, pour assûrance que jamais ils ne feroient la paix avec les Etoliens sans le consentement des Achéens. Les Lacédémoniens mirent aussi des troupes en campagne en qualité d'Alliés, & campérent sur les frontiéres des Mégalopolitains, mais moins pour y faire l'office d'Alliés que pour être spectateurs de la guerre, & voir quel en seroit l'événement.

Quand Aratus eut ainsi disposé tout ce qui regardoit les Messéniens, il dépêcha aux Etoliens pour les instruire de ce qui avoit été réglé, & leur ordonna de sortir des terres des Messéniens, & de ne pas mettre le pied dans l'Achaïe, sous peine d'être traités comme ennemis. Aussitôt Scopas & Dorimaque sçachant que les Achéens étoient sous les armes, & ne jugeant pas qu'il fût de leur intérêt de desobéir aux ordres de cette République, envoiérent des courriers à Cylléne pour prier Ariston, Préteur des Etoliens, de faire conduire à l'Isle de Phlias

tous les vaisseaux de charge qui étoient sur la côte, & partirent deux jours après avec leur butin prenant leur route vers le païs des Eléens, dont les Etoliens avoient toujours été fort amis, parce que par leur moien le Péloponése leur étoit ouvert pour y piller & y butiner.

Aratus différa deux jours de se mettre en marche, croiant bonnement que les Etoliens vuideroient le païs, comme ils en avoient fait semblant. Il congédia même l'armée des Achéens & les troupes de Lacédémone; & ne se réservant que trois mille hommes de pied, trois cens chevaux, & les troupes que commandoit Taurion, il s'avança vers Patras, ne voulant que côtoier les Etoliens. Dorimaque informé qu'Aratus le suivoit de près avec un corps de troupes, fut assez embarassé. D'un côté il craignoit que les Achéens ne fondissent sur lui pendant qu'il s'embarqueroit, & que ses troupes seroient dispersées : mais comme de l'autre il ne souhaitoit rien tant que d'allumer la guerre, il fit accompagner le butin par les gens qu'il jugea propres à cette escorte, & leur donna ordre de le mener droit à Rios, comme devant là s'embarquer; puis marchant lui-même d'abord vers le même endroit, comme pour escorter le butin, il se détourna tout d'un coup, & prit sa route vers Olympie.

Sur l'avis qu'il reçut, que Taurion étoit proche de Clitorie, voiant bien que son butin ne pourroit partir de Rios sans péril & sans combat, il crut ne pouvoir mieux faire que d'attaquer incessamment Aratus, qui n'avoit que fort peu de troupes, & qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une bataille. Car il pensoit en lui-même, que s'il étoit assez heureux pour vaincre, il auroit du tems de reste pour ravager le païs & partir de Rios sans danger, pendant qu'Aratus prendroit de nouvelles mesures pour rassembler ses Achéens; ou que si ce Préteur n'osoit en venir aux mains, il lui seroit encore aisé de se retirer quand il le jugeroit à propos. Plein de ces pensées, il se mit en marche & vint camper proche Méthydrion, dans le païs des Mégalopolitains. Le voisinage de l'ennemi étourdit si fort les Chefs des Achéens, qu'on peut dire qu'ils en perdirent la tête. Quittant Clitorie ils campérent proche Caphyes; & lorsque les Etoliens partant de Méthydrion furent passés au-delà d'Orchoméne, ils se retranchérent dans la plaine de Caphyes, aiant devant eux la riviére qui la traverse. Comme outre la riviére, il y avoit encore plusieurs fossés difficiles à franchir pour aller aux Achéens, les Etoliens n'osant pas suivre leur premier projet & les attaquer, marchérent en bon ordre par des lieux escarpés jusqu'à Oligyrte, croiant assez faire que d'empêcher qu'on ne les obligeât de combattre.

Déja l'avantgarde approchoit des hauteurs, & la cavalerie, qui faisoit l'arriéregarde, traversant la plaine arrivoit presque au pied de la montagne appellée Propous, lorsqu'Aratus détacha sa cavalerie & les ar-

armés à la légére sous le commandement d'Epistrate Acarnanien, avec ordre d'insulter l'arriéregarde & de tenter un peu les ennemis. Cependant s'il avoit dessein d'engager un combat, il ne falloit ni donner sur l'arriéregarde, ni attendre que l'armée ennemie eût traversé toute la plaine; c'étoit l'avantgarde qu'il falloit charger lorsqu'elle y fut entrée. De cette maniére le combat se seroit donné dans un terrain plat & uni, où par conséquent les Etoliens armés pesamment & en marche eussent eu beaucoup de peine à se défendre contre de la cavalerie, & où des armes & une disposition toute contraire eussent donné aux Achéens toute la facilité & tout l'avantage possible. Au lieu que n'aiant sçû profiter ni du terrain ni de l'occasion, ils attaquérent l'ennemi lorsque tout lui étoit le plus favorable.

Aussi le succès du combat répondit il au projet qu'on en avoit formé. Dès que les armés à la légére eurent commencé l'escarmouche, la cavalerie Etolienne gagna en bon ordre le pied de la montagne, & se hâta de joindre l'infanterie. Aratus aussitôt, sans voir pourquoi la cavalerie se pressoit d'avancer, sans prévoir ce qu'il alloit arriver, crut qu'elle prenoit la fuite, & fit marcher des aîles les soldats pesamment armés pour appuier les armés à la légére, puis tourna promtement toute l'armée sur une des aîles. La cavalerie Etolienne n'eut pas plutôt traversé la plaine & atteint l'infanterie, qu'elle se posta au pied de la montagne, l'infanterie à ses côtés, criant à ceux qui étoient encore en marche d'accourir à leur secours. Quand ils se crurent en assez grand nombre, ils fondirent serrés sur les premiers rangs de la cavalerie Achéenne & des armés à la légére; & quand leur nombre se fut augmenté, ils tombérent d'en haut sur les Achéens: le combat fut longtems opiniâtré, mais enfin les Achéens furent mis en fuite; & les pesamment armés qui venoient à leur secours dispersés & sans ordre, ne sçachant ce qui s'étoit passé au combat, ou tombant sur la marche de ceux qui fuioient, furent aussi obligés de faire la même chose; ce qui fit qu'il ne demeura sur la place qu'environ cinq cens Achéens, & qu'il y en eut plus de deux mille qui prirent la fuite.

Les Etoliens firent alors ce que la conjoncture les avertissoit de faire. Ils se mirent à la queuë des Achéens avec des cris dont toute la plaine retentissoit. Ceux-ci fuioient vers leur infanterie pesamment armée, croiant qu'elle avoit gardé le poste où elle avoit été mise d'abord; mais voiant qu'elle l'avoit abandonné, & qu'elle étoit déja loin fuiant en desordre, les uns quittérent leurs rangs & se retirérent dans les villes voisines; les autres rencontrant la phalange qui venoit à leur secours, n'attendirent pas que les ennemis fussent à leurs trousses, leur propre fraieur leur fit prendre la fuite, & les dispersa de côté & d'autre dans les villes des environs. Orchoméne & Caphyes, qui étoient proche, en sauvérent un grand nombre. Sans ces deux villes, toute l'ar-

tous les vaiſſeaux de charge qui étoient ſur la côte, & partirent deux jours après avec leur butin prenant leur route vers le païs des Eléens, dont les Etoliens avoient toujours été fort amis, parce que par leur moien le Péloponéſe leur étoit ouvert pour y piller & y butiner.

Aratus différa deux jours de ſe mettre en marche, croiant bonnement que les Etoliens vuideroient le païs, comme ils en avoient fait ſemblant. Il congédia même l'armée des Achéens & les troupes de Lacédémone; & ne ſe réſervant que trois mille hommes de pied, trois cens chevaux, & les troupes que commandoit Taurion, il s'avança vers Patras, ne voulant que côtoier les Etoliens. Dorimaque informé qu'Aratus le ſuivoit de près avec un corps de troupes, fut aſſez embaraſſé. D'un côté il craignoit que les Achéens ne fondiſſent ſur lui pendant qu'il s'embarqueroit, & que ſes troupes ſeroient diſperſées : mais comme de l'autre il ne ſouhaitoit rien tant que d'allumer la guerre, il fit accompagner le butin par les gens qu'il jugea propres à cette eſcorte, & leur donna ordre de le mener droit à Rios, comme devant là s'embarquer; puis marchant lui-même d'abord vers le même endroit, comme pour eſcorter le butin, il ſe détourna tout d'un coup, & prit ſa route vers Olympie.

Sur l'avis qu'il reçut, que Taurion étoit proche de Clitorie, voiant bien que ſon butin ne pourroit partir de Rios ſans péril & ſans combat, il crut ne pouvoir mieux faire que d'attaquer inceſſamment Aratus, qui n'avoit que fort peu de troupes, & qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une bataille. Car il penſoit en lui-même, que s'il étoit aſſez heureux pour vaincre, il auroit du tems de reſte pour ravager le païs & partir de Rios ſans danger, pendant qu'Aratus prendroit de nouvelles meſures pour raſſembler ſes Achéens; ou que ſi ce Préteur n'oſoit en venir aux mains, il lui ſeroit encore aiſé de ſe retirer quand il le jugeroit à propos. Plein de ces penſées, il ſe mit en marche & vint camper proche Méthydrion, dans le païs des Mégalopolitains. Le voiſinage de l'ennemi étourdit ſi fort les Chefs des Achéens, qu'on peut dire qu'ils en perdirent la tête. Quittant Clitorie ils campérent proche Caphyes; & lorſque les Etoliens partant de Méthydrion furent paſſés au-delà d'Orchoméne, ils ſe retranchérent dans la plaine de Caphyes, aiant devant eux la riviére qui la traverſe. Comme outre la riviére, il y avoit encore pluſieurs foſſés difficiles à franchir pour aller aux Achéens, les Etoliens n'oſant pas ſuivre leur premier projet & les attaquer, marchérent en bon ordre par des lieux eſcarpés juſqu'à Oligyrte, croiant aſſez faire que d'empêcher qu'on ne les obligeât de combattre.

Déja l'avantgarde approchoit des hauteurs, & la cavalerie, qui faiſoit l'arriéregarde, traverſant la plaine arrivoit preſque au pied de la montagne appellée Propous, lorſqu'Aratus détacha ſa cavalerie & les ar-

armés à la légére sous le commandement d'Epistrate Acarnanien, avec ordre d'insulter l'arriéregarde & de tenter un peu les ennemis. Cependant s'il avoit dessein d'engager un combat, il ne falloit ni donner sur l'arriéregarde, ni attendre que l'armée ennemie eût traversé toute la plaine; c'étoit l'avantgarde qu'il falloit charger lorsqu'elle y fut entrée. De cette maniére le combat se seroit donné dans un terrain plat & uni, où par conséquent les Etoliens armés pesamment & en marche eussent eu beaucoup de peine à se défendre contre de la cavalerie, & où des armes & une disposition toute contraire eussent donné aux Achéens toute la facilité & tout l'avantage possible. Au lieu que n'aiant sçû profiter ni du terrain ni de l'occasion, ils attaquérent l'ennemi lorsque tout lui étoit le plus favorable.

Aussi le succès du combat répondit il au projet qu'on en avoit formé. Dès que les armés à la légére eurent commencé l'escarmouche, la cavalerie Etolienne gagna en bon ordre le pied de la montagne, & se hâta de joindre l'infanterie. Aratus aussitôt, sans voir pourquoi la cavalerie se pressoit d'avancer, sans prévoir ce qu'il alloit arriver, crut qu'elle prenoit la fuite, & fit marcher des aîles les soldats pesamment armés pour appuier les armés à la légére, puis tourna promtement toute l'armée sur une des aîles. La cavalerie Etolienne n'eut pas plutôt traversé la plaine & atteint l'infanterie, qu'elle se posta au pied de la montagne, l'infanterie à ses côtés, criant à ceux qui étoient encore en marche d'accourir à leur secours. Quand ils se crurent en assez grand nombre, ils fondirent serrés sur les premiers rangs de la cavalerie Achéenne & des armés à la légére; & quand leur nombre se fut augmenté, ils tombérent d'en haut sur les Achéens: le combat fut longtems opiniâtré, mais enfin les Achéens furent mis en fuite; & les pesamment armés qui venoient à leur secours dispersés & sans ordre, ne sçachant ce qui s'étoit passé au combat, ou tombant sur la marche de ceux qui fuioient, furent aussi obligés de faire la même chose; ce qui fit qu'il ne demeura sur la place qu'environ cinq cens Achéens, & qu'il y en eut plus de deux mille qui prirent la fuite.

Les Etoliens firent alors ce que la conjoncture les avertissoit de faire. Ils se mirent à la queuë des Achéens avec des cris dont toute la plaine retentissoit. Ceux-ci fuioient vers leur infanterie pesamment armée, croiant qu'elle avoit gardé le poste où elle avoit été mise d'abord; mais voiant qu'elle l'avoit abandonné, & qu'elle étoit déja loin fuiant en desordre, les uns quittérent leurs rangs & se retirérent dans les villes voisines; les autres rencontrant la phalange qui venoit à leur secours, n'attendirent pas que les ennemis fussent à leurs trousses, leur propre fraieur leur fit prendre la fuite, & les dispersa de côté & d'autre dans les villes des environs. Orchoméne & Caphyes, qui étoient proche, en sauvérent un grand nombre. Sans ces deux villes, toute

ve-t-il beaucoup de ceux qui sont en place, qui veuillent convenir que ce précepte les regarde? Ils l'adopteront, qui en doute? Mais ce sera pour tout autre que pour eux. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les plus ignorans & les plus lourds, que dis-je! les plus stupides, soit dans les affaires de la guerre ou dans celles du gouvernement, ne croiront pas qu'il soit de leur dignité de rien emprunter d'autrui, lors même qu'ils auront échoué dans leurs entreprises par leur ignorance & leur mauvaise conduite. Ce seroit une espéce de prodige, si après un échec reçu, ils convenoient d'avoir failli & d'avoir manqué de mesures & de prévoiance. Ils rejetteront la faute sur leurs Officiers Généraux ou sur la lâcheté des troupes, lorsqu'ils sont eux-mêmes la cause de tous les mauvais succès d'une campagne. Si le projet vient d'un Ministre, il s'en prendra au Général de l'armée, & le perdra infailliblement dans l'esprit du Prince ou dans un Sénat. Le Cardinal de Richelieu en usoit ainsi. Il n'étoit pas homme de guerre, cependant il le vouloit être, & ses projets militaires n'étoient pas toujours conformes aux regles de la guerre.

M. le Comte de Soissons, qui fut tué à la bataille de Sedan sous le regne de Louis XIII. auroit été sans doute un grand Capitaine s'il eût vécu. Se défiant de son amour propre, qui pouvoit mettre obstacle à la connoissance de lui-même, & l'aveugler sur des défauts qu'il ne croioit pas avoir, il dit un jour à M. de Puysegur, dont il connoissoit la capacité: si vous voiez que je fasse quelque chose qui ne soit pas bien, soit dans les ordres que je puis donner, soit dans mes entreprises & dans ma conduite ou dans l'exécution, soit dans les disputes qui peuvent naître dans les troupes, ou soit enfin dans ma façon de vivre avec les Officiers, je vous prie de me le dire hardiment: car la moindre faute à la guerre porte sur l'honneur.

Pour revenir au Cardinal de Richelieu, on peut dire de ce grand Politique ce que Polybe, & Plutarque (a) après lui, disoient d'Aratus, „ qu'il étoit un excellent „ Maître non seulement pour bien gouverner, pour bien régler une Démocratie; „ mais encore pour bien établir & constituer un Roiaume". Voilà ce que le Ministre moderne avoit de commun avec Aratus, sans aller plus loin: car celui-ci s'étoit d'abord attiré l'estime & la confiance d'Antigonus Roi de Lacédémone & pére de Philippe, qui lui succéda fort jeune; „ le pére, dit le même Auteur (b), l'aiant „ trouvé homme de bien & de grand sens, il l'admit dans sa familiarité la plus inti- „ me, jusqu'à lui communiquer ses secrets les plus importans, & à se servir de lui „ dans ses plus grandes affaires. Aussi Aratus n'étoit pas seulement utile dans tout „ ce qui regardoit le gouvernement, mais d'un commerce très-agréable, & l'homme „ du monde le plus propre à être auprès d'un Roi qui se trouvoit libre, & qui ne „ cherchoit qu'à se divertir & à passer le tems. C'est pourquoi Antigonus, quoi- „ qu'alors fort jeune, n'eut pas plutôt connu les mœurs & les grandes qualités de „ ce personnage, dont il n'y en avoit aucune qui ne fût digne de l'amitié d'un „ Roi, qu'il le préféra non seulement à tous les Achéens, mais encore à tous les „ Macédoniens qui étoient à sa Cour, & continua de se servir de lui en toutes cho- „ ses; ce qui est admirable dans un jeune Roi, qui n'étoit pas encore en état de gouverner par lui-même en des affaires où il est besoin d'une expérience consommée. Philippe son successeur eut les mêmes égards pour ce grand homme & la même prudence, il se livra entiérement à lui. „ Car la droiture de ses intentions, dit ailleurs „ Plutarque, & la bonté des mœurs d'Aratus paroissoient dans toutes les actions de „ ce jeune Prince comme une couleur qui en rehaussoit tout l'éclat. Il n'avoit alors que

(a) *Plut. Aratus.* (b) *Ibid.*

que dix-sept ans, & cependant on voit, non pas sans admiration, que dans un âge si tendre ce Prince a sçû choisir pour son conseil, & démêler parmi les plus éclairés de sa Cour, celui qui surpassoit les autres en sagesse & en expérience tant dans les affaires de la guerre, que dans celles du gouvernement. Bien qu'Aratus fût étranger, Philippe ne se repentit pas d'avoir fait un si bon choix, & de l'avoir admis dans son Conseil. Cela marque une sagesse qui devance l'âge. Aussi dut-il à ce grand Politique la gloire de son expédition contre les Etoliens, qui fut conduite avec tout l'art possible. Polybe a cité quelque part dans son premier Livre un Vers d'Homére, où il dit qu'un bon avis fait autant d'honneur à celui qui le suit qu'à celui qui le donne. Hérodote a eu la même pensée, & Tite-Live l'a tirée de l'un des trois.

On pourroit raisonnablement appliquer ces éloges d'Aratus, & le choix admirable d'Antigonus, comme celui de Philippe, à Louis XV. dans un cas assez semblable & du même âge que le dernier. Il a été assez prudent & assez éclairé, pour procurer le bonheur de ses peuples, en honorant de sa confiance & en mettant au timon des affaires un autre Aratus (c), qui nous gouverne avec tant de sagesse, de désintéressement, & avec des intentions si droites & si pures. Il pourroit dire de ce dernier ce que disoit Antipater de Démosthéne, qu'avec un Ministre aussi incorruptible que celui-là il parviendroit à la véritable grandeur, & deviendroit invincible. „ Nulle passion en lui, dit-il, que l'amour de la patrie, nul but que le service de „ l'Etat & le bonheur des peuples. Quel besoin dans la conjoncture présente d'un „ homme de ce caractére, pour entendre cette voix de liberté qu'étouffe l'éternel „ bourdonnement des adulateurs à mes oreilles! J'ai fait ce paralléle avec plaisir, & sans être suspect de flatterie je rens justice à la vertu par tout où je la rencontre, & je me fais également un mérite & une gloire de la louër sur la croix, ou dans l'oppression, dans son état même le plus abject & le plus misérable, comme dans sa plus grande pompe. Je me suis peut-être un peu trop arrêté sur le caractére d'Aratus; mais il fait une si grande figure dans l'Histoire de mon Auteur, que j'ai crû que mes Lecteurs ne seroient pas fâchés que j'ajoutasse quelque chose au portrait qu'il en fait, outre qu'il a été la source & l'origine de plusieurs grands événemens également glorieux & ruineux à sa patrie.

§. II.

Réflexions sur la défaite d'Aratus.

IL ne sera pas inutile, ce me semble, de faire une réflexion sur le narré de Polybe, avant que d'entrer dans l'examen de cette action de Caphyes. Bien qu'on ne puisse contester à ce grand Historien la gloire d'un excellent Ecrivain dans la description qu'il fait des combats, qu'il peint en Maître, il s'embarasse pourtant quelquefois, du moins il me paroît ainsi: car il se peut bien que le blâme que je lui donne ne soit pas toujours légitime. Un terme qui offrira différens sens dans le Grec, où les termes militaires sont la plûpart équivoques, peut n'être pas rendu selon l'idée que l'Auteur y attache; ce qui est capable de confondre tout le sens d'un passage, & de le rendre presque inintelligible. Cela arrive souvent aux plus habiles Traducteurs, & à ceux mêmes qui entendent le mieux les matiéres. Dans la description du combat qui fait le sujet de ces Observations, les paroles du texte me paroissent un peu

(c) *Le Cardinal de Fleury.*

peu trompeuses. Le terme d'avantgarde m'a beaucoup embarassé, car Polybe dit qu'Aratus auroit dû plutôt l'attaquer que l'arriéregarde. Cela ne lui étoit pas possible, puisque l'ennemi étoit en pleine marche de retraite, & que l'armée Achéenne les suivoit en queuë. Il faut donc entendre par le mot d'avantgarde le corps de bataille, ou une partie, avant qu'il fût entré dans le défilé. Cette difficulté levée, je n'aurois plus qu'un défaut d'exactitude à lui reprocher, qui ne souffre aucune excuse. Car il dit que les Achéens „ se retranchérent dans la plai„ ne de Caphyes, aiant devant eux la riviére qui la traverse, d'un abord très-difficile, se trouvant encore bordée de fossés, & que les Etoliens étoient campés au-delà. Cela est clair; mais quand ces derniers décampérent pour se retirer par le défilé de la montagne de Propous, il falloit nécessairement que pour les suivre Aratus passât la riviére. C'est ce que Polybe ne dit pas. Il est pourtant visible qu'il la traversa; & comme cette manœuvre demandoit du tems, & qu'il avoit dessein de joindre au plutôt les ennemis, il détacha sa cavalerie & ses armés à la légére pour tomber sur leur marche & amuser leur arriéregarde, qui étoit dans la plaine Comme d'ailleurs il craignit que la queuë de leur infanterie, qui n'étoit pas loin, & qui ne faisoit que d'entrer dans la vallée, ne fît volteface pour se joindre à sa cavalerie, il fit avancer un corps de pesamment armés qu'il tira de sa phalange, pour contenir son avantgarde, qu'il croioit trop foible, pendant qu'il traversoit la plaine avec le reste pour attaquer avec toutes ses forces. Mais rien de tout cela n'arriva à tems, soit que la phalange ne fît pas assez de diligence, ou soit par la lâcheté des troupes de l'avantgarde, soit enfin par l'imprudence de ceux qui la commandoient, qui attaquérent avant que les pesamment armés eussent le tems d'arriver & de se reconnoître.

Les Généraux Etoliens qui s'apperçûrent que le gros des Achéens étoit fort éloigné, profitérent de l'occasion en gens expérimentés. Leur infanterie, qui passoit en hâte le défilé, avertie que l'ennemi paroissoit, retourne sur ses pas pour venir au secours de sa cavalerie, qui avoit abandonné la plaine pour occuper l'entrée de la vallée qui conduit à Olygirte, où elle se mit en bataille: mouvement fatal pour les Achéens, & qui trompa Aratus, qui s'imagina que leur arriéregarde prenoit la fuite, sans faire réflexion que le sujet de cette manœuvre étoit tout autre que la crainte d'un engagément; c'étoit afin que s'ils étoient obligés de combattre ils pûssent se défendre dans un terrain propre à ôter aux ennemis l'avantage du plus grand nombre; ce qui leur donnoit le moien d'attendre leur infanterie, qui n'étoit pas encore arrivée. Ils occupérent en attendant la plaine qui faisoit l'entrée de la vallée, leurs aîles flanquées de part & d'autre par les hauteurs, leur infanterie (2) ayant joint peu de tems après, fut postée sur le sommet & sur la pente jusqu'à la cavalerie (3) qui faisoit le centre de la ligne. Par cette disposition chaque arme se trouvoit en sa place dans le terrain qui lui convenoit.

Les Généraux Achéens, qui virent l'ennemi dans un poste si avantageux, & leur infanterie qui occupoit les hauteurs qui dominoient toute la petite plaine du détroit où sa cavalerie étoit en bataille, eussent dû attendre que toutes les forces fussent arrivées, ou du moins le corps de pesamment armés détaché de la phalange, tout prêt à se joindre à leur cavalerie pour la soutenir & faire tête aux troupes qui occupoient les deux montagnes: mais, ne voulant peut-être pas qu'ils eussent part à leur gloire, ils n'eurent garde de les attendre. Ils se mettent en bataille à la tête du défilé. Tout ce que les Achéens pouvoient faire dans une telle conjonđture, pour ne pas engager un combat inégal contre des troupes si bien ordonnées, outre l'avantage des lieux, étoit d'attendre que toutes leurs forces fussent arrivées, comme je l'ai déja dit, ou

de faire quelque démarche en arriére, afin de l'attirer dans la plaine & le séparer de ses aîles; mais bien loin de penser à un moien si salutaire, ils se résolurent au combat, & s'étant mis en bataille à la tête de la vallée, leur cavalerie (4) fut rangée sur une seule ligne, les gens de traits (5) par pelotons entre les distances des escadrons. C'étoit la méthode des Grecs & de presque toutes les nations du monde, si l'on en excepte les Romains, qui ne s'en servirent que dans la seconde Punique au siége de Capouë, c'est-à-dire fort longtems après les autres, & qu'ils apprirent à leurs dépens, quoiqu'ils eussent une excellente infanterie légére, qu'ils pouvoient entrelasser à leur cavalerie avec beaucoup d'avantage : reproche que nous leur avons déja fait en une infinité d'endroits des Volumes précédens, & que je ne saurois trop répéter, pour servir de leçon à ceux qui sont destinés pour être un jour à la tête des armées. En vain m'adresserois-je à ceux, qui n'estiment que ce qui est généralement reçu, sans aucun examen : comme si on ne découvroit pas tous les jours dans notre façon de combattre & de se ranger, mille défauts très-considérables, dont il seroit aisé de se défaire & de se corriger. On les révére pourtant, parce qu'ils sont anciens, le seul argument que l'ignorance ou la paresse oppose à la vérité, & sur tout dans les choses de la guerre: car quand on a suivi longtems une méthode, il s'en trouve bien peu qui aient assez de force pour prendre sur eux de la changer.

Pour revenir à notre sujet, les Achéens s'étant rangés de la maniére dont je viens de l'expliquer, ils marchérent à l'ennemi, & s'engagérent dans une action avec toute l'imprudence imaginable, sans en prévoir les suites fâcheuses, qui naissent ordinairement des combats de détail, où les troupes chargent les unes après les autres à mesure qu'elles arrivent. Polybe ne néglige aucune des circonstances de ce combat dans son commencement comme dans ses suites, de telle sorte que le Lecteur n'a pas besoin d'être averti qu'Aratus se conduisit dans cette action de la maniére du monde la plus pitoiable, & peu digne d'un homme de guerre. C'est l'ordinaire des esprits circonspects & trop subtils d'être lents, & dans une incertitude perpétuelle de ce qu'ils font ou qu'ils veulent faire, & cependant le tems s'écoule & l'occasion s'échape, ou ils la fournissent à leurs ennemis, ou n'exécutent qu'à demi; & lorsqu'ils se trouvent avoir en tête un Antagoniste d'humeur contraire, ils se deshonorent & attirent sur un Etat des malheurs ausquels il est difficile de remédier.

Les Achéens aiant attaqué avec un desavantage si manifeste, furent rompus au premier choc, & les pesamment armés qu'on envoioit pour les soutenir, qui arrivoient à peine, furent battus, avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître. Ces troupes étoient capables de défaire les Etoliens, si elles eussent donné toutes en même tems; mais n'arrivant que par intervalles, la tête de tout mise en desordre, avant que ceux qui la suivoient la pussent secourir : car les Etoliens, animés par la victoire, n'étoient pas gens à négliger d'en suivre les avantages. Ils n'eurent garde d'y manquer. Ce qui me surprend dans cette affaire, c'est que la phalange (6) qui marchoit au secours auroit pû rétablir le combat : car Aratus qui s'apperçut du desordre, pour être en état de faire tête au victorieux, tourna promtement toute l'armée sur une des aîles. Mon Auteur veut dire la phalange qui étoit en ordre de marche, c'est-à-dire que le Général Achéen fit faire la conversion (7) pour faire front aux Etoliens, & marcher à eux en bon ordre. Il paroît assez que ce mouvement se fit pendant le combat. Cet endroit de la narration m'a paru peu exact. Premiérement la phalange n'étoit pas toute l'armée, puisque toute la cavalerie qui faisoit l'avantgarde & les armés à la légére en étoient détachés, ainsi que le corps des pesamment armés, & tout cela fut battu & mis en suite. Il est difficile de savoir si la fraieur gagna le corps de bataille, & s'il imita les autres dans leur lâcheté : c'est ce que l'Auteur ne dit pas posi-



de faire quelque démarche en arriére, afin de l'attirer dans la plaine & le séparer de ses aîles; mais bien loin de penser à un moien si salutaire, ils se résolurent au combat, & s'étant mis en bataille à la téte de la vallée, leur cavalerie (4) fut rangée sur une seule ligne, les gens de traits (5) par pelotons entre les distances des escadrons. C'étoit la méthode des Grecs & de presque toutes les nations du monde, si l'on en excepte les Romains, qui ne s'en servirent que dans la seconde Punique au siége de Capouë, c'est-à-dire fort longtems après les autres, & qu'ils apprirent à leurs dépens, quoiqu'ils eussent une excellente infanterie légére, qu'ils pouvoient entrelasser à leur cavalerie avec beaucoup d'avantage : reproche que nous leur avons déja fait en une infinité d'endroits des Volumes précédens, & que je ne saurois trop répéter, pour servir de leçon à ceux qui sont destinés pour être un jour à la tête des armées. En vain m'adresserois-je à ceux, qui n'estiment que ce qui est généralement reçu, sans aucun examen : comme si on ne découvroit pas tous les jours dans notre façon de combattre & de se ranger, mille défauts très-considérables, dont il seroit aisé de se défaire & de se corriger. On les révére pourtant, parce qu'ils sont anciens, le seul argument que l'ignorance ou la paresse oppose à la vérité, & sur tout dans les choses de la guerre: car quand on a suivi longtems une méthode, il s'en trouve bien peu qui aient assez de force pour prendre sur eux de la changer.

Pour revenir à notre sujet, les Achéens s'étant rangés de la maniére dont je viens de l'expliquer, ils marchérent à l'ennemi, & s'engagérent dans une action avec toute l'imprudence imaginable, sans en prévoir les suites fâcheuses, qui naissent ordinairement des combats de détail, où les troupes chargent les unes après les autres à mesure qu'elles arrivent. Polybe ne néglige aucune des circonstances de ce combat dans son commencement comme dans ses suites, de telle sorte que le Lecteur n'a pas besoin d'être averti qu'Aratus se conduisit dans cette action de la maniére du monde la plus pitoiable, & peu digne d'un homme de guerre. C'est l'ordinaire des esprits circonspects & trop subtils d'être lents, & dans une incertitude perpétuelle de ce qu'ils font ou qu'ils veulent faire, & cependant le tems s'écoule & l'occasion s'échape, ou ils la fournissent à leurs ennemis, ou n'exécutent qu'à demi; & lorsqu'ils se trouvent avoir en tête un Antagoniste d'humeur contraire, ils se deshonorent & attirent sur un Etat des malheurs ausquels il est difficile de remédier.

Les Achéens aiant attaqué avec un desavantage si manifeste, furent rompus au premier choc, & les pesamment armés qu'on envoioit pour les soutenir, qui arrivoient à peine, furent battus, avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître. Ces troupes étoient capables de défaire les Etoliens, si elles eussent donné toutes en même tems; mais n'arrivant que par intervalles, la tête de tout mise en desordre, avant que ceux qui la suivoient la pussent secourir : car les Etoliens, animés par la victoire, n'étoient pas gens à négliger d'en suivre les avantages. Ils n'eurent garde d'y manquer. Ce qui me surprend dans cette affaire, c'est que la phalange (6) qui marchoit au secours auroit pû rétablir le combat : car Aratus qui s'apperçut du desordre, pour être en état de faire tête au victorieux, tourna promtement toute l'armée sur une des aîles. Mon Auteur veut dire la phalange qui étoit en ordre de marche, c'est-à-dire que le Général Achéen fit faire la conversion (7) pour faire front aux Etoliens, & marcher à eux en bon ordre. Il paroît assez que ce mouvement se fit pendant le combat. Cet endroit de la narration m'a paru peu exact. Premiérement la phalange n'étoit pas toute l'armée, puisque toute la cavalerie qui faisoit l'avantgarde & les armés à la légére en étoient détachés, ainsi que le corps des pesamment armés, & tout cela fut battu & mis en fuite. Il est difficile de savoir si la fraieur gagna le corps de bataille, & s'il imita les autres dans leur lâcheté : c'est ce que l'Auteur ne dit pas posi-

tivement. Il semble qu'il n'y eut que l'avantgarde & les pesamment armés qui s'enfuirent, sans qu'il fût possible de les rallier. „ Les autres, dit l'Auteur, rencon„ trant la phalange qui venoit à leur secours, n'attendirent pas que les ennemis fussent „ à leurs trousses, leur propre fraieur leur fit prendre la fuite". Mais quels sont ces autres, puisqu'il a déja parlé de la cavalerie & des pesamment armés ? La phalange ne fut donc pas attaquée ni rompuë, elle se retira donc en bon ordre sans être poursuivie. C'est ce que Polybe auroit dû nous apprendre.

§. III.

Fautes que commit Aratus dans la bataille de Caphyes.

LEs Historiens modernes se contentent de rapporter simplement les actions des grands Capitaines du plus grand éclat, sans aller plus loin, & presque toujours dénuées des circonstances qui rarement échapent aux Historiens militaires : défaut qu'on reproche presque à tous nos faiseurs de Mémoires, qui ne sont pas tous également savans dans la science des armes. Quand le Lecteur qui cherche à s'instruire sait tout ce qu'il s'est passé dans un combat ou dans une bataille, en est-il plus avancé ? Il importe donc de n'en pas demeurer là : car après avoir détaillé tout ce que l'on sait d'une journée, on doit ramasser les fautes des deux partis & les faire remarquer à ses Lecteurs, qui ne sont pas tous également capables de faire ces remarques. C'est certainement ce qu'il y a de plus instructif dans une Histoire. L'Auteur * de l'Histoire de Louis XIII. aiant écrit sur d'excellens Mémoires, & surtout de ceux des gens du métier, a trouvé le moien, sans être guerrier, d'imiter Polybe sur ce point-là, & d'avoir très-bien réussi. Les Grecs, plus que tous les autres, ont suivi cette méthode, & rarement les Latins.

Dans le combat de Caphyes, plus que dans aucun autre, mon Auteur met dans un seul point de vuë toutes les fautes d'Aratus, qui ne sont pas en fort petit nombre. Son exactitude va même plus loin lorsqu'il parle des guerres de la Gréce, car quand on est au fait d'un païs les réflexions viennent en foule. Tout ce qu'il dit est fort judicieux, & d'une instruction admirable tant pour les Généraux d'armées, que pour ceux qui sont à la tête des affaires de la guerre. Ce qu'il nous apprend des avantages & des divers caractéres des peuples de la Gréce, est très-remarquable. Car le devoir d'un Historien n'est pas seulement de faire connoître le caractére de ses acteurs par les traits les plus marqués, qui témoignent l'étenduë de leurs vertus & de leurs talens, ou de leurs défauts qui les obscurcissent quelquefois ; mais encore celui des différens peuples dont on écrit les guerres, & ce qu'il y a de foible en eux, pour les combattre avec avantage & par des voies toutes contraires à ce qu'ils ont de plus fort. C'est en quoi Polybe excelle le plus.

„ La cavalerie Thessalienne, *dit-il*, par exemple, est invincible en bataille rangée ; „ mais hors de là on n'en peut tirer aucun service. Les Etoliens au contraire font „ merveille en tout tems, en toute occasion, excepté dans une bataille rangée. Rien „ n'approche des Candiots, soit sur mer, soit sur terre, quand il s'agit d'em„ buscade, de pillage, d'attaques nocturnes, quand il s'agit en un mot de ruse & „ d'adresse ; & quand ils sont en bataille devant l'ennemi, c'est la lâcheté même. Les „ Achéens & les Macédoniens au contraire ne sont bons qu'en bataille. Après cela, „ *conclut-il*, mes Lecteurs ne devront pas être surpris, si j'attribuë quelquefois aux „ mê-

* *M. le Vassor.*

„ mêmes personnes des dispositions toutes contraires, même à l'égard de choses qui
„ paroissent semblables.

On peut dire la même chose à l'égard des diverses nations de l'Europe, si différentes d'humeur & d'inclinations à l'égard de la guerre. Je l'ai dit plusieurs fois, & je le répéte encore dans cette page, les François violens & impétueux demandent des exécutions plutôt que des conseils, & par-là ils ont raison de leurs ennemis plus patiens & plus flegmatiques, lorsqu'ils marchent à eux, qu'ils les abordent & les joignent, sans délibérer faites-leur mettre les armes à la main, ils sont toujours assurés de vaincre dans les actions générales, lorsque leurs Chefs les font combattre selon leur humeur. Ils ne vallent rien si on va au contraire; c'est les faire combattre à l'avantage de leurs ennemis, c'est réellement tromper les soldats. Aussi ne vallent-ils guéres mieux dans une défensive: au lieu que leurs ennemis y sont très-propres, parce qu'ils sont moins impatiens. Les Anglois approchent assez de leur humeur. On a beau apprendre aux François l'art de tirer par pelotons & d'augmenter leurs feux, tout cela ne leur sera qu'une occasion de ruine, ils pourront réussir dans la théorie & de sang froid lorsqu'ils n'auront pas l'ennemi en présence; mais dans la pratique on reconnoîtra que l'ennemi se trouvera dans son avantage, tant qu'on ne l'abordera pas, son feu sera plus vif, plus uniforme & plus suivi, & celui du François tout le contraire. Qu'on le laisse aller à son humeur, l'ennemi changera bientôt de langage, il perdra contenance & lâchera le pied dès l'instant qu'on l'abordera, tout comme les Etoliens & les Candiots. Une nation telle que la Françoise, active & pleine de feu, demande d'être conduite différemment des autres, & l'on peut dire de celle-ci plus que d'aucune, qu'elle va plus ou moins à l'oubli ou au mépris de la discipline militaire, selon le plus ou le moins de tems qu'elle se maintient en paix, & que dix ou douze années de repos ou d'inaction lui seront plus ruineuses que quinze ou vingt années d'une guerre continuelle.

Polybe nous fait voir la même chose à l'égard des Grecs: car il dit que depuis que Cléoméne perdit son Roiaume par l'infortune de Sélasie, les peuples du Péloponése, qui étoient las, rebutés & ruinés des guerres précédentes, avoient par une longue paix oublié la discipline, ne s'imaginant pas qu'elle dût sitôt finir: & l'on s'apperçut même que Lacédémone, cette République si guerriére & si belliqueuse, avoit extrémement dégénéré de son ancienne vertu, bien qu'il y eût un très-petit espace de tems entre la guerre d'Antigonus & de Cléoméne, & celle de Philippe. Belle leçon pour les Princes ou leurs Ministres, qui s'endorment dans la paix sans aucun soin des armées, comme si c'étoit une chose bien aisée de les remettre en vigueur lorsque la corruption s'y est une fois glissée: car il faut infiniment moins de tems & de soins pour dresser & discipliner un corps de nouveaux soldats, & les accoutumer aux fatigues & aux occasions, que de rétablir l'ancienne vertu des vieux lorsqu'elle est une fois perduë.

Timoxéne, qui étoit Général des Achéens, n'approuvoit nullement l'expédition qu'Aratus proposoit, non qu'elle ne fût pratiquable, mais il n'avoit nulle confiance à la valeur d'une armée sans discipline; & comme l'année de son Généralat alloit expirer, il cherchoit à gagner du tems, dit Plutarque, pour n'être point obligé de se mettre à la tête d'une armée dont il connoissoit la lâcheté & le peu de discipline, & surtout n'aiant que cinq jours à attendre pour sortir de charge. Je trouve qu'il fit très-prudemment & très-sagement de ne point exposer sa patrie dans un danger évident. Aratus s'imagina que son habileté suppléroit au défaut de courage de ses troupes, il s'y mit à la tête & se fit battre de la maniére du monde la plus complette. Polybe entre dans le détail des fautes que les Achéens lui reprochérent dans leur As-

semblée générale après cette malheureuse affaire, & tout ce qu'il dit est d'une utilité merveilleuse. Mais il oublie la plus grosse de toutes les bévûes: car le reproche que l'Auteur lui fait d'avoir attaqué l'arriéregarde plutôt que l'avantgarde, ou plutôt le corps de bataille, ne me paroît pas bien fondé. Voici où consistoit l'imprudence ou la bévûe. C'est non seulement de s'être embarqué témérairement dans des lieux mal reconnus, avec sa seule cavalerie & quelques armés à la légére; mais de n'avoir pas attendu du moins le corps des pesamment armés prêt à le joindre, qui devançoit la phalange, ainsi que d'autres corps détachés qui venoient de renfort: de sorte qu'il se fit battre en détail, pour n'avoir pas attendu le reste de ses forces; au lieu qu'il eût pû vaincre si elles fussent toutes arrivées. Cette faute ne lui fut pourtant pas imputée, aussi n'eut-il pas besoin de s'en purger dans les accusations qu'on intenta contre lui dans l'Assemblée. S'il fit voir qu'il n'étoit pas la cause de ce qui étoit arrivé, Polybe ne nous l'apprend pas. Ne seroit-ce pas qu'il rejetta tout le mal sur la lâcheté des troupes? Je le croirois assez; mais comme il étoit tout plein de raison, il aima mieux avoüer ses fautes, & les confesser publiquement & de bonne foi à ses Citoiens, que de se prévaloir de son éloquence, pour se disculper aux dépens de la réputation des autres des mauvais succès d'une campagne, selon la louable coutume des Généraux présomptueux & ignorans, qui ne croient pas, par la bonne opinion qu'ils ont de leur suffisance, qu'ils puissent être jamais surmontés de leurs ennemis, si leurs Officiers subalternes & les troupes mêmes ne conjurent contre eux pour les faire battre. Après cet aveu vraiment héroïque, Aratus prie l'Assemblée de délibérer sur les affaires avec douceur & sans passion; ce qui toucha tellement le peuple qui l'écoutoit, & fit un tel effet sur le cœur de tout le monde, qu'il détourna sur ses accusateurs toute la mauvaise humeur de son auditoire: tant la franchise & la bonne foi sont prisées & louables. Cherchez-moi quelqu'un de ceux qui se sont fait bien battre, qui ait imité ce grand homme. J'avouë qu'il est louable d'avoir reconnu qu'il avoit failli. Ceux qui ont beaucoup de raison, dit je ne sçai quel Auteur, sentent vivement quand il leur échape des fautes, & un honnête homme est assez puni quand il est obligé de les reconnoître & d'avouër son repentir. A mon sens je crois qu'il est d'un plus grand homme de sçavoir avouër sa faute, que de ne la pas faire. Cela est beau & honnête à Aratus, & rien ne me touche davantage. Chose bien rare, il faut l'avouër. Je ne pense pas qu'autre que M. de Turenne ait été capable d'un aveu si héroïque: car ce grand Capitaine avouoit franchement lorsqu'il lui arrivoit de tomber dans quelque faute, quoiqu'il y ait peu de Généraux anciens & modernes qui aient moins failli que lui. Il n'appartient qu'aux ames grandes d'en user ainsi, & aux médiocres d'avoir recours aux chicanneries, ou de rejetter sur les autres leurs sottises & leurs bévûes. Ils indignent ceux qui les écoutent, & ne les persuadent pas. On peut dire de ces gens-là ce que disoit Diogéne à Démosthéne: „ lequel de peur d'ê„ tre apperçû en une taverne, se reculoit en dedans: tant plus tu te recules arriére, „ tant plus tu y entres. Finissons ce Paragrafe par une maxime de M. de Turenne. Ce grand Guerrier disoit qu'un homme de guerre ne devoit jamais être reçu à s'excuser sur des fautes faites contre les regles des précautions, & que ceux qui recourent à un tel azyle ne sont pas sitôt prêts à se corriger, & qu'il leur seroit plus glorieux d'avouër sincérement leurs sottises, que de vouloir les justifier par d'autre plus grandes.

§. IV.

§. IV.

L'attaque d'une arriéregarde doit être vive, promte & vigoureuse. Il est dangereux de s'y opiniâtrer longtems, lorsque l'ennemi se trouve posté & en état d'être secouru du corps de bataille. Combat de Senef.

LEs attaques d'arriéregarde demandent beaucoup de vigilance & de hardiesse, moins de conseil que d'exécution en présence de l'ennemi, & un grand ordre dans le combat comme dans la marche. Il faut avoir encore égard au tems & aux lieux, car celles qui se font dans les plaines sont très-difficiles & très-dangereuses. Cette partie de la guerre est renfermée dans les retraites d'armées ou de corps de troupes. Il y a peu de Généraux qui s'embarquent dans ces sortes d'entreprises, si l'ennemi quittant la plaine ne se voit pas obligé de s'engager dans un païs difficile & de défilés: car la guerre nous fournit de si bonnes régles & des mesures si sûres à l'égard des plaines, qu'il est bien difficile qu'un Général expérimenté puisse être attaqué à son arriéregarde, & qu'il ne soit en état de la soutenir par son corps de bataille. Tout dépend de l'excellence de sa marche dans l'ordre & l'administration de ses colonnes, afin que d'un seul tems & d'une même manœuvre l'armée se trouve en bataille. Dans ces sortes d'affaires l'avantgarde, qui marche en intention d'engager une arriéregarde, doit être soutenuë de très-près de toute l'armée, ou de la plus grande partie, pour s'en servir aux occurrences. Sans cette précaution une avantgarde se trouve en déroute avant qu'on puisse avoir le tems de la secourir; mais il ne s'agit pas ici de ces sortes de cas, il s'agit d'une armée obligée de se retirer par un défilé au sortir de la plaine, & ces sortes d'entreprises sont les plus aisées & les plus sûres dans l'exécution.

La connoissance du païs par où l'ennemi se retire est ici, comme dans toutes les affaires de campagne, la chose du monde la plus importante. Après avoir attaqué une arriéregarde dans la plaine, ou l'avoir poussée jusques dans le défilé, il faut avoir une exacte connoissance des lieux où l'on s'engage: car dans ces sortes de situations il est aisé à un habile Général de semer & de préparer des piéges ou des embuscades doubles & triples, & quelquefois l'ennemi qui connoît les lieux où il marche, & où le gros de l'armée a déja défilé, nous attire dans de mauvais pas par des fuites simulées, ou se poste avantageusement, comme firent les Etoliens, car ils ne croioient pas qu'il fût honteux d'abandonner un terrein & de se retirer devant un ennemi plus fort qu'eux; mais ils croioient qu'il l'étoit beaucoup plus de se faire battre, & dans ces cas on évite l'ennemi pour chercher un poste où l'on puisse faire ferme par l'avantage de la situation, en attendant du secours. Voilà bien des choses à observer & qu'on doit prévoir, & par consequent les leçons qu'on doit apprendre d'avance plutôt qu'après l'événement, & aux dépens de son honneur & de la patrie.

Dès qu'on est dans la résolution d'attaquer une arriéregarde, l'on doit couvrir son dessein de telle sorte que l'ennemi n'en puisse rien soupçonner, du moins l'ordre sur lequel l'on veut combattre. Car il faudroit qu'il fût bien stupide pour ne pas croire qu'il puisse être attaqué; parce que ces sortes d'entreprises ne sont pas fort rares à la guerre, & qu'il se trouve peu d'Officiers, pour peu de service qu'ils aient, qui n'en aient vû ou dont ils n'aient oüi parler en leur vie.

Le meilleur & le plus prudent dans un Général d'armée, est d'être attentif & bien informé de ce qui se passe chez son ennemi, & d'attendre l'occasion de sa marche pour attaquer son arriéregarde, & du moins pour engager une partie de ses forces dans un combat, si sa foiblesse ne lui permet pas de combattre le tout ou de défaire l'une

ve-t-il beaucoup de ceux qui sont en place, qui veuillent convenir que ce précepte les regarde? Ils l'adopteront, qui en doute? Mais ce sera pour tout autre que pour eux. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les plus ignorans & les plus lourds, que dis-je! les plus stupides, soit dans les affaires de la guerre ou dans celles du gouvernement, ne croiront pas qu'il soit de leur dignité de rien emprunter d'autrui, lors même qu'ils auront échoué dans leurs entreprises par leur ignorance & leur mauvaise conduite. Ce seroit une espéce de prodige, si après un échec reçu, ils convenoient d'avoir failli & d'avoir manqué de mesures & de prévoiance. Ils rejetteront la faute sur leurs Officiers Généraux ou sur la lâcheté des troupes, lorsqu'ils sont eux-mêmes la cause de tous les mauvais succès d'une campagne. Si le projet vient d'un Ministre, il s'en prendra au Général de l'armée, & le perdra infailliblement dans l'esprit du Prince ou dans un Sénat. Le Cardinal de Richelieu en usoit ainsi. Il n'étoit pas homme de guerre, cependant il le vouloit être, & ses projets militaires n'étoient pas toujours conformes aux regles de la guerre.

M. le Comte de Soissons, qui fut tué à la bataille de Sedan sous le regne de Louis XIII. auroit été sans doute un grand Capitaine s'il eût vécu. Se défiant de son amour propre, qui pouvoit mettre obstacle à la connoissance de lui-même, & l'aveugler sur des défauts qu'il ne croioit pas avoir, il dit un jour à M. de Puysegur, dont il connoissoit la capacité: si vous voiez que je fasse quelque chose qui ne soit pas bien, soit dans les ordres que je puis donner, soit dans mes entreprises & dans ma conduite ou dans l'exécution, soit dans les disputes qui peuvent naître dans les troupes, ou soit enfin dans ma façon de vivre avec les Officiers, je vous prie de me le dire hardiment: car la moindre faute à la guerre porte sur l'honneur.

Pour revenir au Cardinal de Richelieu, on peut dire de ce grand Politique ce que Polybe, & Plutarque (a) après lui, disoient d'Aratus, „ qu'il étoit un excellent „ Maître non seulement pour bien gouverner, pour bien régler une Démocratie; „ mais encore pour bien établir & constituer un Roiaume ". Voilà ce que le Ministre moderne avoit de commun avec Aratus, sans aller plus loin: car celui-ci s'étoit d'abord attiré l'estime & la confiance d'Antigonus Roi de Lacédémone & pére de Philippe, qui lui succéda fort jeune; „ le pére, dit le même Auteur (b), l'aiant „ trouvé homme de bien & de grand sens, il l'admit dans sa familiarité la plus intime, jusqu'à lui communiquer ses secrets les plus importans, & à se servir de lui „ dans ses plus grandes affaires. Aussi Aratus n'étoit pas seulement utile dans tout „ ce qui regardoit le gouvernement, mais d'un commerce très-agréable, & l'homme „ du monde le plus propre à être auprès d'un Roi qui se trouvoit libre, & qui ne „ cherchoit qu'à se divertir & à passer le tems. C'est pourquoi Antigonus, quoiqu'alors fort jeune, n'eut pas plutôt connu les mœurs & les grandes qualités de „ ce personnage, dont il n'y en avoit aucune qui ne fût digne de l'amitié d'un „ Roi, qu'il le préféra non seulement à tous les Achéens, mais encore à tous les „ Macédoniens qui étoient à sa Cour, & continua de se servir de lui en toutes choses; ce qui est admirable dans un jeune Roi, qui n'étoit pas encore en état de gouverner par lui-même en des affaires où il est besoin d'une expérience consommée. Philippe son successeur eut les mêmes égards pour ce grand homme & la même prudence, il se livra entiérement à lui. „ Car la droiture de ses intentions, dit ailleurs „ Plutarque, & la bonté des mœurs d'Aratus paroissoient dans toutes les actions de „ ce jeune Prince comme une couleur qui en rehaussoit tout l'éclat. Il n'avoit alors que

(a) *Plut. Aratus.* (b) *Ibid.*

que dix-sept ans, & cependant on voit, non pas sans admiration, que dans un âge si tendre ce Prince a sçû choisir pour son conseil, & démêler parmi les plus éclairés de sa Cour, celui qui surpassoit les autres en sagesse & en expérience tant dans les affaires de la guerre, que dans celles du gouvernement. Bien qu'Aratus fût étranger, Philippe ne se repentit pas d'avoir fait un si bon choix, & de l'avoir admis dans son Conseil. Cela marque une sagesse qui devance l'âge. Aussi dut-il à ce grand Politique la gloire de son expédition contre les Etoliens, qui fut conduite avec tout l'art possible. Polybe a cité quelque part dans son premier Livre un Vers d'Homére, où il dit qu'un bon avis fait autant d'honneur à celui qui le suit qu'à celui qui le donne. Hérodote a eu la même pensée, & Tite-Live l'a tirée de l'un des trois.

On pourroit raisonnablement appliquer ces éloges d'Aratus, & le choix admirable d'Antigonus, comme celui de Philippe, à Louis XV. dans un cas assez semblable & du même âge que le dernier. Il a été assez prudent & assez éclairé, pour procurer le bonheur de ses peuples, en honorant de sa confiance & en mettant au timon des affaires un autre Aratus (c), qui nous gouverne avec tant de sagesse, de desintéressement, & avec des intentions si droites & si pures. Il pourroit dire de ce dernier ce que disoit Antipater de Démosthéne, qu'avec un Ministre aussi incorruptible que celui-là il parviendroit à la véritable grandeur, & deviendroit invincible. „ Nulle passion en lui, dit-il, que l'amour de la patrie, nul but que le service de „ l'Etat & le bonheur des peuples. Quel besoin dans la conjoncture présente d'un „ homme de ce caractére, pour entendre cette voix de liberté qu'étouffe l'éternel „ bourdonnement des adulateurs à mes oreilles! J'ai fait ce paralléle avec plaisir, & sans être suspect de flatterie je rens justice à la vertu par tout où je la rencontre, & je me fais également un mérite & une gloire de la louër sur la croix, ou dans l'oppression, dans son état même le plus abject & le plus misérable, comme dans sa plus grande pompe. Je me suis peut-être un peu trop arrêté sur le caractére d'Aratus; mais il fait une si grande figure dans l'Histoire de mon Auteur, que j'ai crû que mes Lecteurs ne seroient pas fâchés que j'ajoutasse quelque chose au portrait qu'il en fait, outre qu'il a été la source & l'origine de plusieurs grands événemens également glorieux & ruineux à sa patrie.

§. II.

Réflexions sur la défaite d'Aratus.

IL ne sera pas inutile, ce me semble, de faire une réflexion sur le narré de Polybe, avant que d'entrer dans l'examen de cette action de Caphyes. Bien qu'on ne puisse contester à ce grand Historien la gloire d'un excellent Ecrivain dans la description qu'il fait des combats, qu'il peint en Maître, il s'embarasse pourtant quelquefois, du moins il me paroît ainsi: car il se peut bien que le blâme que je lui donne ne soit pas toujours légitime. Un terme qui offrira différens sens dans le Grec, où les termes militaires sont la plûpart équivoques, peut n'être pas rendu selon l'idée que l'Auteur y attache; ce qui est capable de confondre tout le sens d'un passage, & de le rendre presque inintelligible. Cela arrive souvent aux plus habiles Traducteurs, & à ceux mêmes qui entendent le mieux les matiéres. Dans la description du combat qui fait le sujet de ces Observations, les paroles du texte me paroissent un peu

(c) *Le Cardinal de Fleury.*

les plaines, je n'ai que faire de l'expliquer ici : le Lecteur peut voir l'ordre de retraite inseré dans mon Traité de la Colonne page Lxij. fig. vj. Cette disposition fait connoître combien il importe d'avoir un corps considérable d'infanterie dans une arriéregarde : car une arme soutenant l'autre, on ne sçauroit attaquer l'une sans engager l'autre, comme on voit en A, la cavalerie B. entre les colonnes d'infanterie C, & les grenadiers D. partagés par pelotons de vingt-cinq fuseliers chacun entre les espaces des escadrons : la seconde ligne rangée de la même maniére, les colonnes un peu plus vers les aîles, & les pelotons à l'ordinaire entrelassés entre les escadrons.

B A B

C D C C D C

Voilà mon ordre d'arriérégarde. Celui d'attaque est dans le même esprit. Le combat de Leuse en 1691, qui est une affaire d'arriéregarde, eût peut-être produit la déroute entiére de l'armée ennemie, ou du moins la ruine totale de son ariéregarde, si M. le Duc de Luxemburg eût marché aux ennemis avec un grand corps d'infanterie, c'est-à-dire de tous les grenadiers de son armée : car ce grand Capitaine prit de si justes mesures dans son projet, que je ne vois rien de plus admirable dans toutes les actions de sa vie. Que ne devoit-il pas espérer avec une cavalerie telle que la Maison du Roi, s'il y eût joint un corps tiré de tout ce qu'il avoit d'infanterie d'élite dans son armée ?

Je ne vois rien de plus délicat, ni rien qui demande une plus grande profondeur de génie & une intelligence des armes plus consommée que les marches de retraite par un païs de défilés : car dans les plaines elles ne sont pas si difficiles à faire, l'attention se trouvant infiniment moins partagée que dans les autres, où il se présente une infinité d'obstacles à surmonter & des mesures à prendre, d'avantages qu'il faut abandonner à l'ennemi dans la marche, dont il ne manque pas de profiter. Car si celui qui se retire s'opiniâtre à les défendre par la crainte d'être attaqué dans un mauvais pas qu'il sent derriére lui, il ne peut avancer ni reculer, & se trouve souvent contraint de demeurer en même lieu. La nuit est sans doute le meilleur tems qu'on puisse prendre pour se tirer d'embarras ; mais comme elle est sujette aux terreurs paniques, il y a toujours du danger, outre que l'ennemi peut prendre le parti de le suivre & d'attaquer à ces heures, qui sont les plus favorables à celui qui attaque. D'ailleurs en n'avançant point, l'ennemi peut gagner les devants par des routes détournées, & couper la retraite & les vivres, pendant qu'on est occupé à se défendre & qu'on est retardé dans sa marche. Celle d'Afranius en est un bel exemple, & la conduite de César dans l'attaque de son arriéregarde est la plus belle leçon qu'on puisse apprendre aux Généraux d'armées. Nous n'aurons garde de l'écarter, elle vient ici trop à propos, outre que l'action est trop belle pour n'être pas rapportée.

Comme Afranius étoit maître de l'une & de l'autre rive de l'Ebre par son pont de Méquinence, & que celui de César (a) avoit été entraîné par les eaux du fleuve, qui s'étoit débordé ensuite d'un orage extraordinaire, celui-ci se trouvoit fort embarassé dans ses vivres & dans ses fourrages : car la Segre n'avoit pas moins grossi, & il se trouvoit malheureusement campé dans la fourche de deux riviéres non guéables, & il falloit faire un trop grand détour pour aller à son autre pont ; il se résolut donc de faire un gué sur le fleuve pour passer de l'autre côté. „ Il fit creuser des fossés de

„ tren-

(a) *Cæs. Comm.*

„ trente pieds de large chacun, aux lieux plus commodes pour décharger le canal de „ la riviére. L'ouvrage étoit presque achevé, lorsqu'Afranius & Pétrejus craignant „ de manquer de vivres & de fourrages, à cause que César étoit plus fort en cava„ lerie, délibérérent de se retirer, & de transporter la guerre au-delà de l'Ebre, où „ Pompée étoit aimé & redouté, & César moins connu parmi les Barbares. . . . .

„ Cela fut rapporté à César, sur le point que par un travail assidu, sa cavalerie „ pouvoit déja passer à gué, quoiqu'avec beaucoup de peine, mais non pas encore „ l'infanterie, à cause de la profondeur & de la rapidité du fleuve. Afranius sur „ cet avis, résolut de se hâter, d'autant plus que le pont qu'il faisoit faire sur l'E„ bre s'en alloit être achevé. Il laisse donc deux cohortes Espagnoles dans Lérida, „ & passant la Segre avec toutes ses forces, se joint à ses deux légions. Tout ce „ que pouvoit faire César en cette rencontre, étoit de retarder la marche par sa cava„ lerie, parce qu'il falloit prendre un trop grand détour pour faire passer l'infanterie „ sur le pont, & que l'ennemi eût gagné l'Ebre dans ce tems-là. Après qu'elle fut „ passée, elle commence à découvrir l'arriéregarde d'Afranius, qui avoit délogé dès „ minuit, & s'étendit pour l'envelopper, ce qu'on apperçut au point du jour, des „ montagnes qui tenoient au camp de César. Car on voioit l'arriéregarde pressée, „ qui étoit contrainte quelquefois de faire halte, & de se détacher du gros pour „ donner, & les nôtres après avoir été repoussées, qui revenoient à la charge lorsqu'el„ le recommençoit à marcher.

Les soldats ennuiés d'une guerre qui traînoit en longueur, conjurent César de leur faire voir l'ennemi ailleurs qu'entre deux riviéres, & de trouver bon, quelque péril qu'il y eût, qu'ils traversassent le fleuve au gué de la cavalerie. César touché de leur bonne volonté & de leur courage, leur accorde ce qu'ils demandent; les obstacles n'étoient pas petits, cependant ils les surmontérent.

„ Comme il fut passé, il rangea son armée en bataille sur trois lignes, & marcha „ contre l'ennemi avec tant d'allegresse des soldats, qu'il l'atteignit à la neuviéme „ heure du jour, quoiqu'il fût parti dès minuit, & qu'il fallût prendre une lieuë „ & demie de détour pour trouver le gué, outre l'embarras du passage. L'ennemi „ étonné s'arrête sur des hauteurs, & s'y range en bataille. César de son côté fait „ halte dans la plaine, pour ne pas mener ses soldats au combat tout fatigués ; mais „ comme les autres recommençoient à marcher, il les suit & fait retarder leur mar„ che par sa cavalerie. Cela les obligea de se retirer sur les montagnes voisines, & „ de camper plutôt qu'ils n'avoient dessein, pour envoier cependant gagner des dé„ troits qui étoient à cinq quarts de lieuë de là, afin d'arrêter notre armée, tandis „ qu'ils passeroient l'Ebre. C'étoit tout ce qu'ils pouvoient faire en cette rencontre; „ mais comme ils étoient fatigués de la marche & du combat, ils remirent la chose „ au lendemain. César s'étant campé sur la plus proche colline, sa cavalerie prit „ sur le minuit quelques soldats qui s'étoient écartés pour avoir de l'eau, & apprit „ d'eux que l'armée décampoit sans bruit. Il fit sonner aussitôt la marche, & ar„ rêta l'ennemi, lequel se vit découvert, & craignit d'être enfermé par notre cava„ lerie dans les détroits, ou obligé à combattre de nuit chargé de bagage. Le len„ demain Pétrejus part secrétement avec quelque cavalerie pour aller reconnoître les „ passages, & Décidius Saxo en fait de même de notre côté. Ils rapportérent tous „ deux qu'après cinq quarts de lieuë, on rencontroit des lieux âpres & montueux, „ & que celui qui les occuperoit le premier empêcheroit de passer les autres.

„ Sur ce rapport Afranius & Pétrejus tiennent conseil, & plusieurs sont d'avis „ de partir la nuit, pour gagner ces passages avant que l'ennemi en fût averti : mais „ les autres crurent qu'on ne pourroit dérober sa marche à cause de ce qui étoit ar-

„ rivé la nuit précédente, outre que la cavalerie de César battoit la campagne. Ils „ disoient qu'il falloit éviter de combattre à une heure où le soldat étonné avoit plus „ d'égard au danger qu'à son honneur, principalement dans une guerre civile ; que „ de jour il craindroit de commettre une lâcheté à la vûe de ses Officiers, & seroit „ encouragé par leur présence ; que si l'on perdoit quelques troupes, on conserve- „ roit pour le moins le gros de l'armée, & l'on arriveroit sans danger où l'on pré- „ tendoit.

Les maximes ont diverses faces, elles sont vraies dans certains cas & fausses dans d'autres. Dans celui-ci une marche de nuit étoit salutaire. De deux partis Afranius choisit le pis; il part de jour, & César, bien informé qu'il pourroit couper les vivres & la retraite à son ennemi, s'il le prévenoit dans ces passages, y marcha par un grand détour avec une incroiable diligence, malgré les obstacles du païs; il les occupe, s'y fortifie, & réduit son ennemi dans la honteuse nécessité de se rendre & de mettre armes bas. Exemple mémorable & si plein d'instructions pour les Généraux d'armées, comme pour les Officiers particuliers, en gardant les proportions, que je ne crois pas qu'aucun de mes Lecteurs me blâme de l'avoir rapporté. Il renferme presque entiérement tout ce qui regarde l'attaque d'une arriéregarde, car l'on voit que l'avantgarde de César fut toujours soutenuë ou à portée de l'être de toute l'armée.

Toute cette conduite de César est admirable & digne de lui, c'est-à-dire du plus grand Capitaine de l'antiquité. Voici un exemple moderne très-célébre en fait d'arriéregarde, mais qui n'est pas sans quelque défaut pour l'avoir poussée trop loin. M. le Prince de Condé, autre grand Capitaine, me le fournit. On devinera assez que c'est de l'action de Senef dont je veux parler. Il suivit la maxime qu'une avantgarde doit être puissamment soutenuë, & de toute une armée, lorsqu'on craint qu'elle ne soit trop-tôt secouruë : car souvent une arriéregarde battuë peut mener loin, & à la déroute entiére du corps de bataille. Mais avant que d'entrer dans le détail de cette sanglante journée, il est ce me semble à propos de faire connoître le Prince par l'endroit qui l'illustre le plus, c'est-à-dire par ses qualités militaires, quoique le dessein d'être court dût m'obliger de supprimer ici ce que tant d'autres ont fait ailleurs avec plus de soin & plus d'éloquence. Il avoit pris César pour modéle, & s'il ne l'a pas surpassé dans ses actions, il l'a du moins égalé par son esprit & par ses talens dans les plus sçavantes parties de la guerre; sans vouloir assûrer qu'il en sçût autant que cet illustre Romain dans celles où les occasions lui ont manqué de mettre tout en œuvre, & de faire connoître au monde qu'il en sçavoit tout autant que lui: car à l'égard du courage, nul ne l'a poussé plus loin sans passer pour téméraire, ce qui est un vice dans un Guerrier. *La sage & prudente témérité* étoit sa devise, c'est-à-dire une valeur qui nous porte à entreprendre les choses les plus difficiles, & qui paroissent insurmontables aux esprits sans vûes & aux courages communs, quoique les hommes extraordinaires les envisagent comme hardies.

M. le Prince de Condé fut un homme de cette derniére trempe, incapable de céder, quelques obstacles qu'il pût rencontrer dans la poursuite de ses desseins, d'un esprit extrémement vif, tout plein de feu, de lumiéres & de ressources, d'un coup d'œil admirable, impérieux, quelquefois violent dans le commandement, & plus encore dans l'action, où l'on prétend qu'il suivoit assez volontiers les voies meurtriéres, qui perdent quelquefois toute la fleur & l'élite d'une armée, que tous les trésors des plus puissans Princes ne sçauroient jamais réparer, ne se ménageant pas lui-même, poussant quelquefois les choses aux derniéres extrémités, sans appréhender les mauvaises suites des résolutions trop violentes. C'est le reproche qu'on lui a fait, qui

qui me paroît injuste : comme s'il n'étoit pas du devoir d'un Général de pénétrer jusqu'à ces bornes, & qu'il fût moins honteux de se faire battre & d'éviter, ou de ne pas suivre un engagement nécessaire, que de vaincre à quelque prix que ce soit : car en surmontant un ennemi de la sorte, on s'en fait craindre ; & quand l'opiniâtreté dans les combats tiendroit lieu de science dans un Général, c'est toujours assez : parce qu'en remportant la victoire par ce moien on vainc ensuite par la terreur.

Les Connoisseurs qui ont examiné de plus près les actions de ce grand Capitaine, le justifient pleinement sur ce point-là, & ne trouvent pas qu'il ait rien entrepris contre les regles de la guerre, & sans de grandes raisons. Assûré de la confiance & de la valeur de ses troupes, à tenter les desseins les plus extraordinaires, si l'on excepte celui de Senef en 1674. tout plein de raison au commencement ; il se laissa un peu trop emporter après son premier avantage : la prudence exigeoit alors de suivre un combat trop inconsidérément engagé, dont il ne pouvoit se tirer sans honte : car c'est de tous ceux qu'il a donnés le plus hardi & le plus vigoureux qu'on puisse jamais imaginer. Il fit voir par-là que ce n'est pas toujours le nombre qui remporte la victoire.

Il y a eu plusieurs relations de cet événement qui ne s'accordent pas trop bien ensemble dans certaines circonstances. La meilleure, il en faut croire ceux qui en ont été les témoins, & que j'ai plusieurs fois consultés, se trouve dans l'Auteur anonyme de l'Histoire imparfaite des guerres de Hollande. Nous nous en servirons, & nous finirons ces Observations par cette journée mémorable.

„ Le Prince de Condé côtoioit les ennemis, *dit l'Auteur* (a), qui par la mésin-
„ telligence qui continuoit entr'eux faisoient tous les jours de nouveaux desseins,
„ sans en pouvoir mettre un à exécution. Or aiant remarqué que dans une marche
„ qu'ils faisoient, le terrain les obligeoit à se séparer, il fit monter sa cavalerie à
„ cheval, devant que la tête pût secourir la queuë, il combattit avec tant de bon-
„ heur, qu'*il* tua *sur la place* plus de quinze cens hommes, pilla ou brûla une partie
„ des équipages, & fit outre cela près de trois mille prisonniers. Cependant une si
„ grande action ne fut l'ouvrage que d'une heure & demie, tant ce Prince sçut pren-
„ dre son parti à propos, & profiter de sa bonne fortune. Le Prince d'Orange,
„ qui étoit à la tête de ses troupes, fut fort surpris de ce qui se passoit à la queuë,
„ & y étant accouru à toute bride, il vit que le Prince de Condé, pour profiter
„ de sa victoire, tâchoit de couper une partie de l'armée qui étoit séparée de l'au-
„ tre par des bois.

Jusques-là l'Anonyme n'a rien ou presque rien omis des circonstances de cette affaire, ou du moins celles qu'un bon Abréviateur n'écarte jamais ; mais il n'est pas exemt de reproche à l'égard du reste. Il fait courir le Prince d'Orange à toute bride comme un étourdi au bruit de tant de décharges ; mais il oublie les ordres que ce Prince donne à M. de Souches, qui commandoit les troupes Impériales. Il est donc besoin de les faire voir sur la scéne, & de suppléer à ce qui manque à la relation de l'Auteur, qui en ce cas-là ne remplit pas exactement le personnage d'un Historien. Les Impériaux rebroussérent court sur leurs pas, avec une incroiable diligence, & n'entrérent véritablement en jeu qu'après le désordre des autres, que M. le Prince de Condé expédioit avec une semblable diligence. Mais après cette jonction les affaires changérent aussitôt de face, au grand détriment du brave Général François, qui se trouva bien empêché : car les ennemis occupérent le terrain le plus propre à n'en être pas si-tôt délogés. C'étoient des haies épaisses, des endroits fourrés, des taillis & des

(a) *Hist. de la guerre de Hollande depuis l'année 1672. jusqu'en 1677. liv. 3. page 209.*

des houblonniéres presque impénétrables, où l'ennemi à couvert, & sans être vû, fit pleuvoir sur nos gens une grêle horrible de mousquetades, sans qu'ils pûssent s'en garantir, & les Impériaux arrivant successivement, trouvoient tout aussi-tôt des gens qui les plaçoient en des endroits comme faits exprès pour arrêter la fougue Françoise, & la mettre à la raison. Chaque arme trouvoit le terrain qui lui convenoit. Ce fut alors que le combat recommença plus fort que jamais avec une fureur digne de la nation, & du flegme & de la prudence des autres. On n'a jamais vû un tel massacre. M. le Pr. de Condé vit alors le défaut du conseil qu'il avoit pris contre le sentiment des plus sages, sans voir d'autre reméde à un si grand mal que l'intrépidité & l'audace furieuse de ses troupes, & la sienne propre, qui augmentoit avec les obstacles. Il sentoit bien qu'il alloit avoir toutes les forces ennemies sur les bras, dont le nombre surpassoit de beaucoup les siennes; mais il se trouvoit tellement engagé, qu'il voioit assez qu'il n'y avoit plus moien de quitter partie, & que l'état où il se trouvoit l'obligeoit à passer sur toutes sortes de difficultés, sans aucun autre parti à prendre que celui d'une grande résolution, & de mettre en œuvre tous les ressorts de son imagination, de son courage & de son expérience, dont il avoit très-grand besoin, & dont il étoit aussi bien pourvû qu'aucun Capitaine du monde. Dans un état si pressant, il lui vient en pensée de sonder le terrain sur le flanc gauche des ennemis. Il détache pour cela un corps de troupes d'élite pour s'ouvrir un passage de ce côté-là, attaquer cette gauche & la séparer du reste de sa ligne avant qu'elle se fût davantage fortifiée. Le Prince d'Orange, qui s'en apperçoit, ordonne à M. de Farjaux, Général Major de l'armée de Hollande, de prendre quelques bataillons & d'y marcher. Il est joint aussitôt par Chavagnac, qui commandoit un régiment de cavalerie Impériale. Ils se rencontrérent bientôt avec les François, qui tâchoient de les prévenir. Ceux-ci furent repoussés & mis en désordre; bien moins par le desavantage de la situation, qui ne leur fut jamais favorable, que par celui du nombre de leurs ennemis, dont ils se virent incontinent accablés. Il fallut se retirer de ce coupe-gorge, où les ennemis, qui en connurent l'importance, postérent une batterie de quatre piéces de canon, qui incommoda extrémement nos troupes. Pendant que nos affaires prenoient une si mauvaise tournure de ce côté-là, de l'autre M. le Comte de Souches & M. de Lorraine soutenoient la fureur, disons plutôt la rage Françoise vers le centre avec une extréme opiniâtreté & d'autant plus d'avantage, que leurs troupes grossissoient toujours; ce qui redoubloit leur courage & leurs espérances.

M. le Prince de Condé enragé de voir que le tems s'écouloit sans beaucoup avancer, & que les ennemis grossissoient sans cesse, sans sçavoir comment éluder de si grandes forces, „ eut encore le tems de s'emparer d'une hauteur qui étoit au-delà du „ village de Senef, où il posta sa cavalerie, poussant devant elle trois gros bataillons „ pour garder un défilé. Le Prince de Condé, qui avoit engagé l'action du monde „ la plus vigoureuse & la plus hardie, & dont en un mot il auroit remporté une „ gloire immortelle, s'il s'en fût contenté, dit au Chevalier de Fourilles Lieutenant-„ Général, qu'il falloit aller attaquer ces gens-là. Fourilles lui répondit qu'il iroit „ par tout où il lui commanderoit; mais que s'il lui étoit permis de lui en dire son „ sentiment, les ennemis occupoient un poste si avantageux, qu'il y perdroit beau-„ coup de monde. Sur quoi le Prince de Condé, qui ne l'aimoit pas, lui repartit „ d'un ton méprisant, qu'il ne lui demandoit pas son conseil, mais bien son obéis-„ sance; ajoutant qu'il ne s'étoit pas trompé dans le jugement qu'il avoit toujours „ fait de lui, sçavoir qu'il étoit bien plus propre à raisonner qu'à combattre. Ces „ paroles piquérent jusqu'au vif cet Officier, à qui le Prince de Condé ne rendoit „ pas justice. Ainsi étant parti de la main sans lui rien repliquer davantage, il justi-

„ fia par son malheur que c'étoit plus la raison que la crainte qui l'avoit fait parler
„ de la sorte. Car quoiqu'il fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme égale-
„ ment prudent & brave, les ennemis conservérent leur poste, & lui blessérent une
„ infinité de monde. Il y fut blessé lui-même si dangereusement, qu'il rendit l'es-
„ prit une heure après. Il sentit bien que sa blessure ne lui permettroit pas d'aller
„ bien loin, & il dit à ceux, à qui il put parler, qu'il n'étoit pas fâché de mourir
„ puisque c'étoit pour le service du Roi, qu'il avoit toujours extrémement aimé;
„ mais bien de ne pouvoir vivre encore assez de tems pour voir comment le Prince de
„ Condé se tireroit de cette affaire.

„ Cependant ce que Fourilles n'avoit pû faire fut fait par les Gardes du corps,
„ qui étant retournés à la charge, s'y portérent si bravement, qu'ils passérent sur le
„ ventre de cette infanterie. Ils poussérent ensuite la cavalerie jusqu'à un autre en-
„ droit, où étoit la plus grande partie de leur armée. Or cet endroit leur étoit en-
„ core plus avantageux que celui que je viens de dire; mais comme le Prince de
„ Condé venoit de faire périr plusieurs braves gens, il étoit tellement animé qu'il
„ n'en voulut pas encore demeurer là. Sa passion fut même si grande, qu'il s'expo-
„ sa beaucoup au-delà qu'il n'appartient à un Général. Les ennemis firent une gran-
„ de résistance; mais comme le Prince d'Orange vit qu'il alloit encore être délogé
„ de là, il fit avancer trois bataillons pour soutenir ceux qui y étoient. Devant
„ qu'il les eût postés, ses gens pressés par le Prince de Condé, se retirérent au Fay,
„ village tout proche, fortifié d'un bon Château & d'une bonne Eglise; & d'ail-
„ leurs entouré de haies & de houblonniéres, qui leur donnoient un grand avantage.
„ Le Prince de Condé, qui ne savoit plus ce que s'étoit que de ménager son mon-
„ de, sans se soucier autrement de celui qu'il avoit perdu dans les deux occasions
„ précédentes, fit marcher des gens de ce côté-là; & aiant trouvé dans son chemin
„ les trois bataillons dont j'ai parlé, qui n'avoient pû encore joindre les autres, il en
„ tua une partie, & donna la chasse au reste.

„ Jusques ici j'ai assez fait connoître, par ce que j'ai déja dit, qu'il n'eût que
„ bien fait s'il se fût contenté de son premier succès; mais je me trouve bien empê-
„ ché maintenant comment dépeindre l'entreprise qu'il fit de chasser le Prince d'O-
„ range du Fay. J'ai déja dit un mot de sa situation; à quoi il faut ajouter qu'il
„ n'y avoit point de passage ni sur la droite, ni sur la gauche; parce que d'un côté
„ il y avoit un marais, & de l'autre un bois, que le Prince d'Orange avoit garni
„ d'infanterie. Néanmoins rien ne paroissant impossible au Prince de Condé, il en-
„ voia le Duc de Luxembourg du côté de ce bois, pendant qu'avec ses meilleures
„ troupes il entreprit de forcer le village. Mais il trouva à qui parler de tous cô-
„ tés. Le Duc de Luxembourg fut obligé de se retirer après avoir perdu du mon-
„ de considérablement; & pour lui, s'il ne fit pas la même chose, c'est qu'il étoit
„ résolu de mourir, voiant qu'on lui imputeroit d'avoir fait périr tant de braves gens
„ sans nécessité. Mais en s'acharnant toujours ainsi de plus en plus, il fut encore
„ cause d'une nouvelle perte. Tous les Officiers qui auroient eu un reproche à se
„ faire, s'ils eussent regardé le premier Prince du sang dans le péril, sans le partager
„ avec lui, furent prodigues pour ainsi dire de leur vie. Cependant tant de bravou-
„ re mérita que la fortune se déclarât pour eux. Ils chassérent encore les ennemis du
„ village, & le combat étant trop bien embarqué pour le cesser avant la nuit, le
„ Prince de Condé poussa sa pointe jusques à une ravine, où les ennemis avoient
„ fait retraite. Ce fut là que ce Prince acheva de faire assommer une si grande quan-
„ tité d'Officiers, que quoiqu'il eût remporté quelques avantages, il perdit tant de
„ monde, que la France n'eut pas grand sujet de se réjouir. Enfin cette furieuse

„ journée, qui avoit commencé depuis ſept heures du matin, ne finit qu'à onze „ heures du ſoir, chacun ſe trouvant alors ſi accablé de fatigue, &, ſi je l'oſe dire, „ ſi dépourvû de courage, qu'il n'y en eut guéres qui ne fût ravi de prendre du re- „ pos. Cependant après un choc ſi épouvantable, l'on eût dit que chacun ſe fût en- „ tredonné le mot pour ne plus tirer : tant le feu ceſſa tout à coup de part & d'au- „ tre. Tout le monde reſta néanmoins dans ſon poſte, croiant que ce ſeroit à re- „ commencer le lendemain. Je ne dirai point qu'on le ſouhaitoit, puiſqu'au contrai- „ re la vérité m'oblige à dire qu'on étoit tellement rebuté de cette journée, qu'il „ n'y avoit rien qu'on craignît davantage. Mais enfin les ennemis nous tirérent de „ peine en ſe retirant pendant la nuit. Ils nous firent néanmoins acheter ce conten- „ tement par un fraieur que nous cauſa une décharge qu'ils firent pour nous cacher „ leur mouvement.

Cette affaire m'a mené un peu loin, il faut l'avouër; j'en avois de très-bonnes raiſons. Car outre qu'elle eſt très-célébre, elle eſt auſſi trop inſtructive & trop importante pour la laiſſer paſſer ſans quelques remarques : l'on eſt encore à ſavoir auquel des deux partis on doit attribuer l'honneur & la gloire de cette journée. Ne ſuis-je pas auſſi en droit de réſoudre ce problême que les autres de l'avoir fait? Les Alliés & les François, ſelon le ſtile ordinaire dans ce qui eſt douteux, s'en attribuérent chacun le ſuccès, & chacun de ſon côté fit ſes feux de joie & chanta des *Te Deum* en grand nombre, pour remercier le bon Dieu d'une ſi grande victoire. Ils en uſérent en bons Chrétiens, il faut vouloir ce qu'il veut, & le bénir dans le mal comme dans le bien, & lors même que les deux partis n'ont pas grand ſujet de ſe faire fête : car de dire, comme la plupart, que cette bataille ne fut ni perduë ni gagnée, comme on le prétend encore aujourd'hui, cela n'eſt pas ſenſé. Cet équilibre eſt preſque impoſſible, du moins faudroit-il pour nous faire voir une choſe ſi rare, que chacun des deux partis eût laiſſé là le champ de bataille; ce qui n'eſt pas vrai. Les Alliés, comme plus prudens & plus ſages, profitérent de l'obſcurité de la nuit, ſe retirérent à la ſourdine, & laiſſérent là l'armée de France, qui ne bougea point de ſon poſte, abattuë & conſternée d'une ſi terrible journée, & avec auſſi peu d'envie de recommencer que les autres s'ils y fuſſent reſtés. A la pointe du jour nos gens ne trouvérent plus la bête au gîte, & ils ſe trouvoient au leur. N'eurent-ils pas raiſon de chanter victoire? Les *Te Deum* des François ſont-ils bien ou mal fondés? Voilà donc l'équilibre levé, & M. le Prince de Condé vainqueur ſans aucune diſpute, puiſqu'il eſt reſté le maître du champ de bataille des morts, & que les vivans ſe ſont éclipſés. Ajoutez à cela le bagage pris & brûlé, les ennemis chaſſés des houblonniéres & du village du Fay; mais quand tout cela ne ſeroit pas, il ſuffit que le Prince d'Orange ait abandonné le champ de bataille par ſa retraite.

CHAPITRE IV.

Chefs d'accusation contre Aratus. Il se justifie. Decret du Conseil des Alliés contre les Etoliens. Projet ridicule de ce peuple. Les Illyriens traitent avec lui. Dorimaque se présente devant Cynéthe, ville d'Arcadie. Etat funeste de cette ville. Trahison de quelques-uns de ses habitans.

QUelques jours après la défaite, les Achéens s'assemblérent, tous en général & chacun en particulier fort indisposés contre Aratus, qu'ils chargeoient unanimement du mauvais succès du combat. Ce qui irrita davantage le peuple, furent les chefs d'accusation que les ennemis de ce Préteur étalérent dans le Conseil contre lui : que la première faute qu'il avoit commise en cela, & dont il ne pouvoit se justifier, avoit été de hazarder de pareilles entreprises, où il sçavoit qu'il avoit souvent échoué, & de les hazarder dans un tems où il n'avoit encore aucune autorité ; qu'une autre faute plus grande que la premiére, étoit d'avoir congédié les Achéens lorsque les Etoliens faisoient le plus de ravages dans le Péloponése, quoiqu'il sçût que Scopas & Dorimaque ne cherchoient qu'à brouiller & à soulever une guerre : qu'en troisiéme lieu il avoit eu très-grand tort d'en venir aux mains avec les ennemis avec si peu de troupes & sans aucune nécessité, pendant qu'il pouvoit se mettre en sûreté dans les villes voisines, rassembler les Achéens, & alors attaquer les Etoliens, en cas qu'il crût y trouver son compte ; qu'enfin c'étoit une faute impardonnable d'avoir pris résolution de combattre, & cependant d'avoir été assez imprudent pour charger les Etoliens au pied d'une montagne avec des armés à la légére, au lieu de profiter de la plaine & de mettre en œuvre l'infanterie pesamment armée, ce qui lui auroit infailliblement procuré la victoire.

Mais dès qu'Aratus se fut présenté, qu'il eut fait souvenir le peuple de ce qu'il avoit fait auparavant pour la République ; que pour se purger des accusations intentées contre lui, il eut fait voir qu'il n'étoit pas la cause de ce qui étoit arrivé ; qu'il eut demandé pardon pour ce qui lui auroit pû échaper dans cette occasion ; qu'il eut prié qu'on délibérât sur les affaires avec douceur & sans passion ; le peuple changea tout d'un coup à son égard, & prit des dispositions si généreuses & si favorables, qu'il entra en colére contre les accusateurs d'Aratus, & ne suivit dans tout ce qui se fit ensuite que les avis de ce Préteur.

Tout

Tout ceci arriva dans la cent trente-neuviéme olympiade. Ce que nous allons rapporter appartient à la ſuivante.

Le réſultat du Conſeil des Achéens fut que l'on députeroit vers les Epirotes, les Béotiens, les Phocéens, les Acarnaniens & Philippe, pour leur apprendre de quelle maniére les Etoliens, contre la foi des Traités, étoient entrés dans l'Achaïe à main armée déja deux fois, & pour les preſſer en vertu des Traités de venir au ſecours; que l'on engageroit les Meſſéniens à faire alliance avec eux; que le Préteur leveroit cinq mille hommes de pied & cinq cens chevaux; que l'on ſecoureroit les Meſſéniens, ſi les Etoliens entroient ſur leurs terres; qu'enfin l'on conviendroit avec les Lacédémoniens & les Meſſéniens du nombre de cavalerie & d'infanterie qu'ils ſeroient obligés de fournir pour la guerre commune. C'eſt par ces Decrets que les Achéens ſe mirent au deſſus du malheur qui leur étoit arrivé, qu'ils continuérent à protéger les Meſſéniens, & qu'ils demeurérent fermes dans leur premiére réſolution. Les Députés s'aquitérent de leur commiſſion, Aratus leva des ſoldats dans l'Achaïe ſelon le Decret de l'Aſſemblée, & les Lacédémoniens & les Meſſéniens convinrent de donner chacun deux mille cinq cens hommes de pied & deux cens cinquante chevaux. Toute l'armée fut de dix mille hommes de pied & de mille chevaux.

Les Etoliens, quand le tems de leur Conſeil fut venu, firent deſſein de traiter de paix avec les Lacédémoniens, les Meſſéniens & tous les autres Alliés pour les ſéparer des Achéens, & de faire la paix avec ceux-ci, s'ils renonçoient à l'alliance des Meſſéniens; ſinon, de leur déclarer la guerre. C'étoit le projet du monde le plus ridicule, qui conſiſtoit à être Alliés des Achéens & des Meſſéniens, & cependant de leur faire la guerre, ſuppoſé qu'ils demeuraſſent unis; & à faire la paix en particulier avec les Achéens, en cas qu'ils ſe tournaſſent contre les Meſſéniens. Ce projet eſt ſi étrange, qu'on ne conçoit pas comment il leur a pû venir dans l'eſprit. Les Epirotes & Philippe aiant entendu les Députés, reçûrent les Meſſéniens dans leur alliance. Ils furent d'abord fort en colére contre ce qu'avoient oſé faire les Etoliens; mais leur ſurpriſe dura peu. Ils ſçavoient que ces ſortes de perfidies étoient aſſez ordinaires à ce peuple. Leur colére s'évanouit bientôt, & on réſolut de faire la paix avec lui. Tant il eſt vrai que l'on pardonne plus aiſément une injuſtice continuée, qu'une autre qui arriveroit rarement, & à laquelle on ne s'attendroit pas.

C'eſt ainſi que les Etoliens pilloient la Gréce ſans ceſſe, & portoient la guerre chez pluſieurs peuples ſans qu'on en ſçût la raiſon. Et quand on leur en vouloit faire un procès, ils ne daignoient pas ſeulement ſe défendre. Ils ſe moquoient de ceux qui leur demandoient raiſon de ce qu'ils avoient fait, ou même de ce qu'ils avoient deſſein de faire. Les Lacédémoniens ſe joignirent à eux par une alliance ſecréte,

te, ſans que ni la liberté qu'ils avoient recouvrée par Antigonus & les Achéens, ni les obligations qu'ils avoient aux Macédoniens & à Philippe pûſſent les en détourner.

Déja la jeuneſſe d'Achaïe étoit ſous les armes, & les Lacédémoniens & les Meſſéniens s'étoient joints pour venir au ſecours, lorſque, Scerdilaïdas & Demetrius de Pharos, partis d'Illyrie avec quatre-vingt-dix frégates, paſſérent au-delà du Liſſe, contre les conditions du Traité fait avec les Romains. Ils abordérent d'abord à Pyle, & tâchérent de le prendre, mais ſans ſuccès. Enſuite Demetrius prenant de la flote cinquante vaiſſeaux, ſe jetta ſur les Iſles Cyclades. Il en gagna quelques-unes à force d'argent, & en ravagea d'autres. Scerdilaïdas retournant en Illyrie avec le reſte de la flote, prit terre à Naupacte, s'aſſûrant qu'il n'avoit rien à craindre d'Amynas Roi des Athamains, dont il étoit parent. Après avoir fait un Traité avec les Etoliens par le moien d'Agélaus, par lequel Traité les Etoliens s'engageoient à partager avec lui les dépouilles qu'ils remporteroient, il s'engagea de ſon côté à ſe joindre à eux pour fondre enſemble ſur l'Achaïe. Agélaus, Dorimaque & Scopas entrérent dans ce Traité, & tous quatre s'étant fait ouvrir par adreſſe les portes de Cynéthe, aſſemblérent dans l'Etolie la plus grande armée qu'ils pûrent, & l'aiant groſſie des Illyriens, ils ſe jettérent ſur l'Achaïe.

Ariſton, Préteur des Etoliens, ſe tenoit fort en repos chez lui, faiſant ſemblant de ne rien ſçavoir de ce qui ſe paſſoit; & publiant que loin de faire la guerre aux Achéens, il gardoit exactement la paix faite entre les deux peuples. Deſſein impertinent de croire pouvoir cacher ſous des paroles ce qui eſt démenti par des faits publics. Dorimaque prenant ſa route par l'Achaïe, ſe préſenta tout d'un coup devant Cynéthe dans l'Arcadie. Cette ville étoit depuis longtems déchirée par des ſéditions inteſtines, qui alloient juſqu'à s'égorger & à ſe bannir les uns les autres. On pilloit les biens, on faiſoit de nouveaux partages des terres. A la fin ceux des habitans, qui tenoient pour les Achéens, devinrent tellement les maîtres, qu'ils occupérent la ville, en gardoient les murailles, & s'étoient fait donner un Commandant par les Achéens.

Cynéthe étoit en cet état, lorſque peu de jours avant que les Etoliens arrivaſſent, ceux qui avoient été obligés de ſortir y envoiérent demander qu'on voulût bien les y recevoir, & faire la paix avec eux. Les habitans crurent que cela étoit ſincére, & voulant ne faire cette paix qu'avec l'agrément des Achéens, ils dépêchérent vers eux pour ſçavoir ce qu'ils en penſeroient. Les Achéens ne firent aucune difficulté, s'imaginant que c'étoit un moien de ſe bien mettre dans l'eſprit des deux partis, puiſque déja ceux qui étoient dans la ville embraſſeroient les interêts des Achéens; & que ceux qui vouloient y rentrer, n'é-

n'étant redevables de tout leur bonheur qu'au consentement que les Achéens avoient donné à leur retour, ne manqueroient pas de leur en témoigner par un parfait attachement leur profonde reconnoissance. Aussitôt les habitans envoiérent la garnison & le Commandant pour conclure la paix & reconduire les exilés dans la ville, après avoir cependant pris d'eux toutes les assûrances sur lesquelles on croit ordinairement devoir le plus compter.

Ces trois cens exilés, car il y en avoit presque autant, n'attendirent pas qu'il se présentât un sujet, ou du moins un prétexte de se déclarer contre la ville & contre leurs libérateurs. A peine y furent-ils entrés, qu'ils complotérent contre eux. Je crois même que dans le tems qu'on se juroit sur les victimes une fidélité inviolable, ces perfides rouloient déja dans leur esprit l'attentat qu'ils devoient commettre contre les Dieux & contre leurs Concitoiens. Car ils ne furent pas sitôt rentrés dans le gouvernement, qu'ils firent venir les Etoliens, dans le dessein de perdre & ceux qui les avoient sauvés, & la patrie dans le sein de laquelle ils avoient été élevés. Or voici la trahison qu'ils eurent l'audace de tramer.

CHAPITRE V.

Les Etoliens s'emparent de Cynéthe, & y mettent le feu. Demetrius de Pharos & Taurion se mettent à leurs trousses, mais trop tard. Foiblesse d'Aratus. Caractére des Cynéthéens. Pourquoi ils ressemblent si peu au reste des peuples de l'Arcadie.

ENtre les exilés il y en avoit quelques-uns qui avoient eu le commandement dans la guerre, & qu'on appelle pour cela Polémarques. C'est à ces Magistrats qu'il appartient de fermer les portes de la ville, de garder les clefs tant qu'elles sont fermées, & d'y faire la garde pendant le jour. Les Etoliens avec des échelles étoient toujours prêts, & épioient l'occasion. Un jour ces Polémarques aiant massacré ceux qui étoient de garde avec eux, & ouvert les portes, une partie des Etoliens entre par-là dans la ville, pendant que l'autre escaladoit les murailles. Les habitans épouvantés ne sçavoient quelles mesures prendre. Ils ne pouvoient courir aux portes & s'y attacher, parce qu'il falloit repousser ceux qui montoient par les murailles, & ils ne pouvoient aller aux murailles sans abandonner les portes. Ainsi les Etoliens furent bientôt maîtres de la ville. Ils y commirent de grands

grands desordres; mais ils firent cependant une chose dont on ne peut trop les louer; ce fut de commencer le carnage par tuer ceux qui leur avoient livré la ville, & de piller d'abord leurs biens. Tous les autres habitans furent ensuite traités de la même maniére. Enfin s'étant logés dans les maisons des Citoiens, ils fouillérent par tout, pillérent tout ce qu'il y avoit, & tous ceux des habitans qu'ils soupçonnoient d'avoir quelque meuble précieux ou quelque autre chose considérable caché, ils leur faisoient souffrir mille tourmens pour la leur faire découvrir.

Cynéthe ainsi saccagée, ils y mirent une garnison, décampérent & s'en allérent à Luysse. Arrivés au Temple de Diane qui est entre Cynéthe & Clitorie; ils tâchérent d'enlever les bestiaux de la Déesse, & de piller tout ce qui se rencontroit autour du Temple. Les Louyssiates eurent la prudence de leur donner quelques meubles & quelques ornemens sacrés; & par-là les empêchérent de se souiller par une impiété; & de faire un plus grand tort dans le païs. De là les Etoliens allérent mettre le camp devant Clitorie.

Pendant ce tems-là Aratus Préteur des Achéens envoioit demander du secours à Philippe, levoit lui-même des troupes, assembloit les forces que les Lacédémoniens & les Messéniens lui fournissoient en vertu des Traités. D'abord les Etoliens tâchérent de persuader aux Clitoriens de rompre avec les Achéens, & d'entrer dans leur alliance. N'en étant point écoutés, ils les assiégent & tentent d'escalader les murailles. Les Clitoriens se défendirent; & les repoussérent avec tant de valeur qu'ils furent obligés de lever le siége & de faire retraite. En revenant vers Cynéthe ils amenérent avec eux les troupeaux sacrés de Diane. Ils auroient bien voulu livrer cette ville aux Eléens. Mais ceux-ci n'aiant pas voulu l'accepter, ils prirent dessein de la garder par eux-mêmes, & en donnérent le commandement à Euripide. Ensuite sur l'avis qu'ils reçûrent qu'il venoit des troupes de Macédoine au secours de cette ville, ils y mirent le feu & se retirérent. De là ils vinrent une seconde fois à Rios pour s'embarquer & retourner dans leur païs.

Taurion qui avoit appris l'invasion des Etoliens & ce qu'ils avoient fait à Cynéthe, voiant que Démétrius de Pharos, parti des Isles Cyclades, étoit débarqué à Cenchréee, pria ce Prince de sécourir les Achéens, de transporter par l'Isthme ses fregates, & de tomber sur les Etoliens. Démétrius alors avoit fait un riche butin dans les Cyclades, mais il en fuioit honteusement poursuivi par les Rhodiens. Il écouta d'autant plus volontiers la proposition, que Taurion se chargeoit de faire les frais du transport des fregates. Il passa donc l'Isthme, mais il étoit parti deux jours trop tard pour attraper les Etoliens. Il se contenta de piller quelques endroits de leur côte, & cingla vers Corinthe.

On ne tira pas non plus grand secours des Lacédémoniens, quoiqu'ils eussent reçu ordre d'en envoier. Il vint de ce païs-là quelque cavalerie & quelques hommes de pied, seulement pour qu'on ne dît pas qu'ils avoient refusé le secours qu'on leur avoit demandé. Aratus avec ses Achéens se conduisit aussi dans cette occasion plus en Politique qu'en Capitaine. Il se tint tranquille. Le souvenir de l'échec qu'il avoit reçu le retint, il donna à Dorimaque & à Scopas tout le loisir de faire tout ce qu'ils jugeroient à propos, & de retourner chez eux. Cependant ils prirent leur marche par des endroits, où il lui eût été fort aisé de les charger. C'étoit des défilés où un trompette auroit suffi pour remporter la victoire.

Mais quelque mauvais traitemens que les Cynéthéens eussent soufferts, on ne les plaignoit pas. C'étoit le peuple du monde qui méritoit le plus d'être maltraité. Ce sont cependant des Arcadiens, peuple célébre dans toute la Gréce par son amour pour la vertu, par la régularité de ses mœurs, par son zéle pour l'hospitalité, par sa douceur & sa politesse, & surtout par son respect envers les Dieux. Pourquoi donc les Cynéthéens, Arcadiens eux-mêmes, surpassoient-ils alors tous les autres Grecs en cruauté & en impiété ? C'est ce qu'il sera bon d'éclaircir en peu de mots.

Pour moi je suis persuadé que c'est parce que les Cynéthéens sont les premiers & les seuls d'Arcadie qui aient abandonné ce que les Anciens, sages & éclairés sur ce qui convenoit à leur païs, avoient prudemment établi, sçavoir l'exercice de la belle Musique, qui pour n'être qu'utile aux autres hommes, est absolument nécessaire aux Arcadiens. Car je ne reconnois point Ephore, & cet Auteur s'oublie lui-même, lorsqu'il dit au commencement de son Ouvrage, que la Musique n'a été inventée que pour tromper les hommes & leur faire illusion. Il ne faut pas croire que ces anciens Crétois & Lacédémoniens aient pris sans raison, pour animer leurs soldats à la guerre, la flutte & des airs au lieu d'une trompette, ni que les premiers Arcadiens, si austéres dans tout le reste, aient eu tort de croire la Musique nécessaire à leur République. Cependant ils en étoient si persuadés, qu'ils voulurent non seulement que les enfans la suçassent pour ainsi dire avec le lait, mais encore que les jeunes gens y fussent exercés jusqu'à l'âge de trente ans. Car tout le monde sçait que ce n'est quasi que chez les Arcadiens que l'on voit les enfans chanter des hymnes en l'honneur des Dieux & des Héros de leur patrie, & y être obligés par les loix. Ce n'est aussi que chez eux que l'on apprend les airs de Philoxéne & de Timothée, qu'en plein théâtre chaque année aux fêtes de Bacchus on danse au son des fluttes, & que l'on s'exerce à des combats chacun selon son âge, les enfans à des combats d'enfans, les jeunes gens à des combats d'hommes. Ils croient pouvoir

sans

ſans honte ignorer toutes les autres ſciences ; mais ils ne peuvent ni refuſer d'apprendre à chanter, parce que les loix les y obligent ; ni s'en défendre ſous prétexte de le ſçavoir, parce qu'ils croiroient par-là ſe deshonorer. Ces petits combats donnés chaque année au ſon des flutes ſelon les regles de la guerre, & ces danſes faites aux dépens du public, ont encore une autre utilité : c'eſt que par-là les jeunes gens ſont connoître à leurs Concitoiens dequoi ils ſont capables.

Je ne puis me perſuader que nos péres par cette inſtitution n'aient eu en vûe que l'amuſement & le plaiſir des Arcadiens. C'eſt parce qu'ils avoient étudié leur naturel, & qu'ils voioient que leur vie dure & laborieuſe avoit beſoin d'être adoucie par quelque exercice agréable. L'auſtérité des mœurs de ce peuple fut encore une autre raiſon : défaut qui lui vient de l'air froid & triſte qu'il reſpire dans la plûpart des endroits de cette province. Car nos inclinations pour l'ordinaire ſont conformes à l'air qui nous environne. C'eſt de là qu'on voit dans les nations différentes & éloignées les unes des autres une ſi grande variété non ſeulement de coutumes, de viſages & de couleurs, mais encore d'inclinations. Ce fut donc pour adoucir & tempérer la dureté & la férocité des Arcadiens, qu'ils introduiſirent les chanſons & les danſes, & qu'ils établirent outre cela des Aſſemblées & des ſacrifices publics tant pour les hommes que pour les femmes, & des chœurs d'enfans de l'un & de l'autre ſexe. En un mot ils mirent tout en uſage pour cultiver les mœurs & humaniſer le caractére intraitable de leurs Concitoiens.

Les Cynéthéens avoient plus beſoin que perſonne de ce ſecours ; l'air qu'ils reſpirent & le terrain qu'ils occupent, ſont les plus diſgracieux de toute l'Arcadie. Pour avoir tout-à-fait négligé cet art, ils paſſérent bientôt des querelles & des conteſtations à une ſi grande férocité, qu'il n'y a point de canton dans la Gréce, où il ſe ſoit commis des déſordres plus grands & plus continuels. Enfin ils étoient devenus ſi odieux au reſte de l'Arcadie, qu'après le carnage que nous avons rapporté, lorſqu'ils envoiérent des Députés à Lacédémone, dans toutes les villes d'Arcadie où ceux-ci paſſérent, on leur fit auſſitôt dire par un Héraut qu'ils ſe retiraſſent. On fit plus à Mantinée. Car dès qu'ils furent ſortis, les habitans ſe purifiérent, & portant des victimes firent des proceſſions autour de la ville & du terroir.

Tout ceci ſoit dit pour juſtifier les mœurs & les uſages des Arcadiens, pour faire voir à ce peuple que ce n'eſt pas ſans raiſon que l'exercice de la Muſique y a été établi, & pour les porter à ne le jamais négliger. Je ſouhaite auſſi que les Cynéthéens profitent de cette digreſſion, & qu'avec l'aide des Dieux, ils ſe tournent à tout ce qui peut apprivoiſer leur caractére, & ſurtout à la Muſique. C'eſt le ſeul moien qu'ils aient pour ſe défaire de cet eſprit ſauvage & féroce qu'ils

 avoient

avoient dans ce tems-là. En voilà assez sur les Cynéthéens. Je reviens à la suite de l'Histoire.

OBSERVATIONS

Sur la Musique.

§. I.

Passion qu'avoient les Grecs & les Romains pour la Musique. Effets qu'ils attribuoient à cette science.

La digression de Polybe sur cette Loi rigoureuse des Arcadiens, qui obligeoit les enfans & les jeunes hommes jusqu'à l'âge de trente ans d'étudier perpétuellement la Musique, & à jouer des instrumens, me paroît fort singuliére. „ Ils croient „ pouvoir sans honte ignorer toutes les autres sciences, *dit mon Auteur*; mais ils ne „ peuvent ni refuser d'apprendre à chanter, parce que les loix les y obligent; ni s'en „ défendre sous prétexte de le sçavoir, parce qu'ils croiroient par-là se deshonorer.

J'aurois souhaité que l'Historien Grec eût été un peu moins sérieux sur cet article. Il le traite aussi gravement qu'il fait ailleurs les loix les plus sages d'Athénes & de Rome. Cela me feroit croire qu'il possédoit parfaitement la science musicale, & qu'il n'avoit pas moins de goût pour celle-ci que pour les autres. C'est dommage que Dom Thuillier n'ait pas pris garde à cet endroit-là de son texte, il auroit pensé tout comme je fais, que Polybe sçavoit la Musique & jouoit de quelque instrument, & n'eût pas manqué de l'inserer dans la belle Vie qu'il a faite de son Auteur. Il a grand tort de ne l'avoir pas fait, il mérite réprimende: car on ne sçauroit relever plus dignement & avec tant d'érudition l'excellence de ce bel art, & faire connoître son grand pouvoir sur les mœurs pour les réprimer & les adoucir, que d'en parler comme il fait: il faut le posséder à fond & dans toute son étenduë. Voilà donc une République réelle & existante, & non chimérique comme celle de Platon, qui introduit aussi l'harmonie dans la sienne, & la seule du monde entier, composée toute de Musiciens grands & petits, & sans doute que les femmes avoient des Maîtres qui leur apprenoient à chanter avec méthode; & comme la danse est toujours compagne du chant & des instrumens, car mon Auteur ne l'oublie pas, il devoit y avoir aussi des gens de cette profession comme de l'autre. Il est hors de doute que les Professeurs de cette volée, Musiciens & Maîtres de danse, étoient en grande estime dans la République Arcadienne. Il y a tout lieu de croire qu'ils étoient comme aujourd'hui gens à bonne fortune. Voilà de toutes les Républiques de l'univers la plus heureuse & la plus gaie: car où est-ce que la passion de la Musique ne les menoit pas? A mille autres plaisirs très-agréables. Le moien que l'amour ne se mît de la partie avec tous ses rafinemens, toutes ses peines & toutes ses joies?

Il ne se peut que dans une République toute musicale, la Poësie n'y fût cultivée, & en aussi grande recommandation que la musique & la danse. Polybe ne le dit pas formellement, mais rarement ces trois qualités font divorce, du moins les deux premiéres. Ne doutons pas un seul instant que la loi qui obligeoit d'étudier la Musi-

que

que ne s'étendît aussi sur la Poësie, & même sur la danse, ce que l'Auteur nous fait assez entendre. J'aurois cru que le païs répondoit à l'humeur de ses habitans, tout le contraire. Polybe nous le représente comme très-disgracié de la nature, rude, triste, froid, & l'air grossier & pesant. Il semble que les peuples auroient dû tenir de la nature du climat & de l'air qu'ils respiroient, & que leurs inclinations y fussent nécessairement conformes. Surmonte-t-on aisément les forces du tempéramment? A peine la Philosophie en viendra-t-elle à bout sur deux ou trois hommes entre cent mille, & cependant par un prodige surprenant, sans aucun besoin de ses regles, sans l'introduire dans le païs, on a recours à ce qui est capable d'amollir les esprits & de corrompre les mœurs. Je l'aurois cru de la Musique, & cependant elle fait sur tout un peuple un effet tout contraire: ce peuple ours & intraitable, notez bien ceci, s'humanise, change d'humeur & d'inclinations. La science des tons, sans qu'il soit besoin d'aucune autre, introduit ce changement chez les Arcadiens: elle les léche & les polit, adoucit & corrige leurs mœurs, leur affine l'esprit, & ses effets sont si surprenans, qu'ils s'illustrent autant par leur habileté dans la Musique que par la Poësie: car si l'Abbé Geneſt ne ment pas, la Poësie bucolique est née dans l'Arcadie.

Qui pourroit s'imaginer que la Musique pût produire une telle merveille & un si grand changement dans tout un peuple, si Polybe, qui en a été le témoin, ne nous l'assûroit? Avoit-on jamais oüi parler d'une République toute composée de Poëtes, de Danseurs, de Joueurs de flutes & de Musiciens? C'étoit la seule & l'unique de toute la terre, la plus heureuse, la plus tranquille, bien qu'au milieu de plusieurs autres si discordantes & dans une si grande désunion entre elles, que l'Histoire est toute remplie de leurs guerres & de leurs querelles domestiques. Quelle en pouvoit être la raison? Polybe nous l'apprend, & le plus gravement du monde: c'est que les autres négligérent absolument la Musique, qu'elles l'abandonnérent ou ne s'y appliquérent jamais, qu'elles ne crurent pas, comme Platon, qu'elle contient & embrasse toutes les autres disciplines, & qu'elles la regardérent au contraire comme *une chose inventée pour tromper les hommes & leur faire illusion:* comme si cet art admirable n'étoit pas assez puissant dans une République pour y conserver l'ordre, l'union, le parfait accord & l'harmonie nécessaire entre le peuple & le Sénat.

Polybe blâme beaucoup Ephore d'avoir marqué tant de mépris pour la Musique, il le reléve avec beaucoup de raison, & lui fait voir par l'exemple des Arcadiens qu'il est tombé dans une erreur très-grossiére. Il y ajoute celui des Cynéthéens, qui habitoient l'endroit le plus mauvais de l'Arcadie. On ne sçauroit lire cet endroit avec le même sérieux que mon Auteur le rapporte. „ C'étoient les seuls qui avoient plus „ besoin que personne de ce secours, *dit-il*, l'air qu'ils respirent & le terrain qu'ils „ occupent, sont les plus disgracieux de toute l'Arcadie. Pour avoir tout-à-fait né„ gligé cet art, ils passérent bientôt des querelles & des contestations à une si gran„ de férocité, qu'il n'y a point de canton dans la Gréce, où il se soit commis des „ désordres plus grands & plus continuels. Enfin ils étoient devenus si odieux au „ reste de l'Arcadie, *dit-il encore*, qu'après le carnage que nous avons rapporté, „ lorsqu'ils envoiérent des Députés à Lacédémone, dans toutes les villes de l'Arca„ die où ils passérent, on leur fit aussitôt dire par un Héraut qu'ils sortissent. On „ fit plus à Mantinée. Car dès qu'ils furent sortis les habitans se purifiérent, & „ portant des victimes firent des processions autour de la ville & du terroir; & la seule raison d'une réception si honteuse & de tant de cérémonies religieuses, c'est que les Cynéthéens avoient abandonné la Musique, & chassé peut-être les Musiciens du païs. Qui sçait s'ils ne l'abandonnérent pas faute de vignes? car chacun sçait combien Bacchus influë sur la Musique, qu'Aristote appelle sa fille. Cela se remarque

dans

dans toutes les actions de nos Musiciens modernes, qui n'ont certainement pas dégénéré des vertus des Arcadiens. Car il paroît par Polybe, qu'ils bûvoient & s'enivroient peut-être aussi volontiers que les nôtres, & qu'ils avoient Bacchus pour patron. *Chaque année*, dit-il, *aux fêtes de Bacchus on danse au son des fluttes.* Qui doute qu'ils ne bûssent aussi, puisqu'on y chantoit des hymnes & des cantiques à l'honneur de ce Dieu, & les airs de Philoxéne & de Timothée ?

Cet attachement des Arcadiens pour la Musique, disons plutôt de presque tous les Grecs, passeroit aujourd'hui pour une extravagance très-ridicule; car les Lacédémoniens n'en étoient pas moins entêtés. Il ne faut pas être surpris après cela si cet art fut porté à un si haut degré de perfection, puisqu'on s'y attachoit de si bonne heure, & qu'on l'étudioit si longtems, & que ceux qui y excelloient le plus étoient autant considérés en Arcadie, comme dans tout le reste de la Gréce, qu'il étoit honteux aux autres de l'ignorer, quelque mérite qu'ils eussent d'ailleurs, on n'en faisoit aucun cas; ce qui obligea Socrate, auquel il ne manquoit rien pour être parfait, d'apprendre la Musique & de jouër des instrumens à la fin de ses jours.

Les Crétois & ceux de Lacédémone, comme les Arcadiens, marchoient & combattoient au son des fluttes & des hautbois, & rejettérent la trompette comme un instrument peu digne de leurs oreilles délicates, & particuliérement les Spartiates, ausquels il falloit des airs & une harmonie plus molle & plus douce que le son de la trompette; leur courage, pour être trop grand & trop impétueux, aiant plus besoin d'être retenu que d'être excité. C'est pour cette raison, au sentiment de Plutarque, qu'ils se battoient au son des instrumens les plus doux, qui font souvent plus d'effet, lorsqu'ils sont en grand nombre, que les autres qui font un beau bruit de guerre, & où il faut moins d'art: tant la vraie & belle Musique étoit en estime dans la Gréce, & presque autant chez les Romains. Ceux d'aujourd'hui ne sont pas moins excellens Musiciens qu'habiles dans la Musique instrumentale. Ils n'ont pas certainement dégénére de ce côté-là, ils cultivent encore aujourd'hui cette science avec beaucoup de soin. Pour la guerre, ils ne se piquent pas d'y exceller. Aussi la paix convient-elle beaucoup mieux à un Etat presque entiérement Ecclésiastique. Leur passion a passé jusques dans le peuple, car depuis le savetier jusqu'au moindre païsan, chacun se mêle de jouër de quelque instrument. La guitarre est de tous celui qui est le plus en vogue, & l'amour pour cet instrument a sauté de l'Italie en Espagne & en Portugal; il faut qu'il y ait passé par mer: car sans cela la contagion eût gagné, chemin faisant, la Provence & le Languedoc. J'ai lû quelque part dans un Historien, & je prie mon Lecteur de le croire, que dans une bataille qui fut donnée entre les Espagnols & les Portugais, on trouva après l'action quatorze mille guitarres sur la place. Il faut croire aussi que lorsque les Arcadiens étoient battus d'une maniére aussi complette, le butin des fluttes ne devoit pas être petit.

Pour revenir à la Musique, il est fort apparent que les Anciens en virent le bout. Car, au jugement des plus habiles, c'est de tous les arts le plus parfait. Les Romains s'en coiffèrent à l'exemple des Grecs, & ne s'y rendirent pas moins célébres, & encore plus dans la danse, qui n'étoit guéres moins en estime que l'autre. Leur passion pour toutes les deux, & particuliérement pour celle du mouvement du corps & des pieds, fut poussée à tel point, qu'ils introduisirent non seulement des chanteurs, des danseurs & des joueurs d'instrumens dans leurs festins; mais, ce qui paroîtra bien étrange & presque fou, c'est qu'ils avoient des Ecuiers tranchans qui coupoient les viandes en cadence avec des gestes de pantomimes, qui étoient les Scaramouches des Anciens. Ils remuoient peut-être leurs couteaux comme nos tymbaliers leurs baguettes, qui le font avec plusieurs contorsions du corps & des bras, qui parois-

roissent à ceux qui n'y sont pas accoutumés tout-à-fait extravagantes : car j'ai souvent remarqué que ceux qui y excellent le mieux sont estimés les plus habiles, bien qu'ils jouent souvent moins bien que ceux qui en font le moins.

§. II.

Origine de la Musique. Usage qu'en faisoient les Anciens, & jusqu'où ils ont poussé cet art.

UN homme qui voudroit remonter jusqu'à l'origine de la Musique, se trouveroit fort embarassé. Je la crois aussi ancienne que le monde, & qu'elle a pris sa naissance avec lui, bien que Joséphe prétende dans ses Antiquités Judaïques, que Thubal fils de Lamech en est l'inventeur. Le premier homme n'a pas sûrement chanté le premier air, & je suis persuadé que le chant des oiseaux a donné naissance à la Musique, & que les rossignols ont été les premiers maîtres dans cet art. Je m'en rapporte à Montagne (*a*), qui donne Aristote pour garant, qui „ tient, *dit-il*, que „ les rossignols instruisent leurs petits à chanter, & y emploient du tems & du soin; „ d'où il advient que ceux, que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir „ d'aller à l'échole sous leurs parens, perdent beaucoup de leur grace & de leur „ chant. Nous pouvons juger par-là, qu'il reçoit de l'amendement par discipline & „ par étude". C'est de quoi personne ne doute ; mais qu'ils soient capables d'une profonde méditation, cela doit paroître surprenant. Les machines méditent-elles ? Je le demanderois volontiers à Descartes, dont le Traité de l'ame des bêtes ne fait guéres d'honneur à son jugement. On remarque cependant que les bêtes de toute espéce sont capables de ces sortes d'opérations, qu'elles ont communes avec les hommes. Il n'y a qu'à lire Plutarque pour en être convaincu. Est-il le seul Auteur qui leur ait attribué du raisonnement ? Ce n'est pas un petit embarras que l'ame des bêtes, & il y en a encore plus de prouver qu'elles n'en ont pas.

L'Histoire de la pie que l'Auteur Grec rapporte, est des plus étranges. Montagne (*b*) ne l'a pas oubliée. „ Elle étoit, *dit-il*, en la boutique d'un barbier à Rome, & „ faisoit merveilles de contrefaire avec la voix tout ce qu'elle oioit : un jour il advint „ que certaines trompettes s'arrêtérent à sonner longtems devant cette boutique. De- „ puis cela & tout le lendemain, voilà cette pie pensive, muette & mélancolique; „ dequoi tout le monde étoit émerveillé, & pensoit-on que le son des trompettes „ l'eût ainsi étourdie & étonnée, & qu'avec l'ouïe la voix s'étoit quant & quant é- „ teinte; mais on trouva enfin que c'étoit une étude profonde & retraite en soi-mê- „ me, son esprit s'exercitant & préparant sa voix à représenter le son de ces trom- „ pettes : de maniére que la premiére voix fut celle-là, d'exprimer parfaitement leurs „ reprises, leurs pauses & leurs muances, aiant quitté par ce novel apprentissage & „ pris à dedain tout ce qu'elle savoit dire auparavant". Ce que Plutarque dit ici se voit tous les jours dans les oiseaux à l'égard de l'harmonie.

Ceux qui disent que la Musique est venuë d'Asie, ne se trompent peut-être pas, puisque selon toutes les apparences les arts & les sciences sont nés dans ce païs-là. Il est certain que les anciens, s'il faut ajouter foi à ce que leurs Auteurs nous en disent, excellérent particuliérement dans la Musique. Il est pourtant suprenant qu'il ne nous reste aucune trace, ni aucun Ouvrage de ceux qui en ont traité : de sorte

que

(a) *Liv. 2. chap. 12.* (b) *Ibid.*

que nous ignorons absolument leurs principes & leur méthode, & jusques ici personne ne nous en a donné la moindre nouvelle : de sorte qu'il nous a fallu, pour ainsi dire, en créer de nouveaux, qui n'étant pas les mêmes, quoique bons, ne sont peut-être pas capables de nous conduire à la perfection de cet art. Il faut pourtant avouer que les Modernes y ont fait un merveilleux progrès, & en fort peu de tems : car on est surpris que cette science, perduë depuis tant de siécles, n'ait commencé de reparoître qu'au onziéme : encore n'est-elle sortie qu'imparfaite de son Auteur, sans que cela empêche qu'il ne passe pour un génie de la premiere volée. Bayle ne l'a pas oublié dans son Dictionnaire.

Cet Auteur s'appelloit „ Guy Aretin, Moine de l'Ordre de S. Benoît. Il vi-„ voit dans l'onziéme siécle. Il s'est rendu célébre, dit *Bayle*, pour avoir trouvé „ une nouvelle méthode d'apprendre la Musique. Il publia sur ce sujet un Livre „ qu'il intitula *Micrologus*, & une Lettre qui a été inserée par le Cardinal Baronius „ dans ses Annales sous l'an 1022. Il étoit âgé de trente-quatre ans lorsqu'il publia „ le *Micrologus* sous le Pontificat de Jean XX. & il avoit été appellé déja trois fois à „ Rome par le Pape Benoît VIII. Ce Pape avoit examiné l'Antiphonaire d'Are-„ tin, & admiré diverses choses qu'il avoit apprises de cet Auteur. Voilà ce que „ nous en dit Possevin dans son Apparat. (*a*) Pour dire quelque chose de cette in-„ vention de Guy Aretin, je dois remarquer que c'est lui qui a trouvé les six notes, „ *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*. . . . . . . Il y en a qui prétendent que le mot *gam-„ me*, si ordinaire dans la Musique, est venu de ce que Guy Aretin s'étant servi „ des premiéres lettres de l'Alphabet pour désigner ou pour cotter ses notes, il em-„ ploia la lettre *g*, que les Grecs appellent *gamma*, & qu'il le fit pour marquer que „ la Musique étoit venuë de la Gréce. Il falloit que nous fussions en ce tems-là dans une ignorance bien crasse de cet art, puisque cette méthode nous étoit inconnuë. Cette ignorance me persuaderoit que les Anciens le connoissoient mieux que nous ; ce que l'Auteur anonyme de la Musique des Anciens nous prouve de la maniére du monde la plus convaincante. Car il nous fait voir par une infinité de passages des Ecrivains les plus célébres, qu'ils nous surpassoient dans la composition du chant, puisqu'il paroît que toutes nos découvertes dans l'harmonique se trouvent dans les Anciens : de sorte que je penche fort à croire tout ce qu'ils nous apprennent des effets surprenans de leur Musique. Il paroit, & personne ne le révoque en doute, qu'ils avoient poussé cet art aussi loin qu'il pouvoit aller, contre le sentiment de l'Auteur * très-superficiel du *Paralléle des Anciens & des Modernes*, dont Despréaux s'est si bien moqué. Je ne finirois pas sitôt, si je rapportois tous les exemples de l'Anonyme, qui font voir jusqu'où les Anciens portérent l'intelligence des proportions musicales & instrumentales, & combien ces grands hommes nous ont surpassé dans l'harmonique *non seulement en génie, mais en exécution, puisque dans des choses aussi essentielles de la commodité publique nous ne saurions même imiter les inventions qu'ils nous en ont transmises dans leurs écrits.* Et cependant M. Perrault, l'ennemi des Anciens sans les avoir lûs, décide sans façon, sans presque rien entendre dans les matiéres qu'il traite, que les Anciens ignoroient l'art d'accorder plusieurs parties différentes. Cela est décisif. Qui lui a appris qu'ils ignorassent cet art ? Il faut des preuves ; où sont ces preuves ? Sénéque lui étoit-il (*b*) inconnu ? Cet Auteur dit le contraire dans l'Anonyme qui le cite. „ Ne voiez-vous pas, *dit-il*, de combien de „ voix le chœur est composé ? Il y a des basses, des dessus, des moiennes, des „ hommes, des femmes, & des fluttes encore outre cela. Cependant on ne démêle „ au-

(*a*) *Page* 694. * *M. Perrault*. (b) *Seneq. Ep.* 84.

„ aucune de ces voix en particulier, parce qu'elles font confonduës les unes avec les „ autres; mais on les entend toutes. On connoissoit donc du tems de Platon, *dit* „ *encore plus bas l'Anonyme*, l'art d'accorder non seulement plusieurs sons, mais en- „ core plusieurs chants continus, quoique contraires entre eux, puisqu'il en défend „ l'usage aux enfans, dans sa République imaginaire, comme d'une chose qui leur „ rendroit la Musique trop difficile. Faut-il s'étonner après cela, si les Sçavans ont laissé là Perrault & son Paralléle sans le relever, & sans daigner se baisser pour lui jetter une pierre: tant ils l'ont trouvé peu digne de leur colére.

On prétend que les Anciens, & particuliérement les Grecs, amoureux des fables forgées dans les ténébres de l'antiquité, nous en ont débité un assez bon nombre sur les effets surprenans de leur Musique. Je n'ai garde de le nier; mais les Modernes nous en donnent-ils moins que les Anciens? Tout ce qui nous semble incroiable n'est pas toujours faux. Ce qu'ils nous disent de la violence de leurs machines de guerre est tout-à-fait digne d'étonnement, & cependant ils ne nous ont rien appris que de véritable. Faut-il conclure de là que parce que nous ne comprenons pas une chose, elle est impossible. A quelques faits fabuleux près de leur Musique, qu'il faut abandonner aux vieilles, qui croient tout, il y avoit quelque chose de fort approchant du surnaturel. Mais si l'on sçavoit combien peu de chose est capable de remuer les passions des hommes, on seroit moins surpris des irruptions que la Musique peut faire sur eux. Ses effets sont sans doute très-surprenans. Qu'il y ait eu des Médecins, au rapport de Galien, qui aient guéri certaines maladies en jouant de la flutte sur la partie affligée, je le croirai assez sans le comprendre, lorsqu'il y aura des témoins tout autres qu'un charlatan ou un empirique, car c'est la même chose, qui me le confirmera, & Galien n'étoit ni l'un ni l'autre.

Je suis persuadé que la Musique est un art parfait, & qu'un homme qui le pousseroit aussi loin qu'il peut aller donneroit à ses airs des vertus extraordinaires, qui feroient les mêmes effets que les fluttes des Médecins dont Galien parle, & que leur pouvoir s'étendroit sur toutes les maladies du corps comme sur celles de l'esprit. Qui sçait si les Anciens, du moins quelques-uns des plus célébres dans l'harmonique, n'avoient pas vû le bout de cet art, & trouvé des airs capables de guérir certaines maladies? Je le déclare, je n'en doute point un seul moment. Pourquoi en douterois-je, puisque nous voions tous les jours des exemples du pouvoir presque miraculeux de la Musique? Si le Lecteur est curieux de sçavoir par quels moiens ceux qui sont piqués de la Tarentule se tirent d'affaire en fort peu de tems, il le trouvera dans cette page.

La Tarentule est une sorte d'araignée très-dangereuse, & dont le venin est mortel. George Baglivi publia une Dissertation sur cet insecte en 1696. dont l'Auteur du Dictionnaire universel a fait un grand Article. „La force du venin de la Tarentule „ est si grande, *dit-il*, que nonobstant les remédes qui guérissent le malade, la ma- „ ladie ne laisse pas de recommencer tous les ans, surtout environ le tems auquel on „ a été piqué. Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que ces remédes sont tous inu- „ tiles, si on n'y joint la Musique, qui met en mouvement tous les membres as- „ soupis des malades, de sorte qu'ils se lévent & dansent deux ou trois heures. *Voi-* „ *là la danse de la partie, tant l'une a de rapport avec l'autre;* après quoi s'étant fait „ frotter, ils recommencent leur danse, & le font ainsi pendant douze heures à di- „ verses reprises jusqu'à ce qu'ils se sentent délivrés de tous les symptômes; ce qui „ arrive quelquefois le troisiéme ou le quatriéme jour; après quoi ils en sont „ quittes jusqu'à l'année suivante. Pour ce qui regarde la nature de la Musique, „ les uns se plaisent à l'une, les autres à l'autre; mais tous aiment les airs les

„ plus gais, qui les mettent en de tels mouvemens qu'on les prendroit pour des „ foux.

L'Auteur anonyme de qui j'emprunte bien des faits musicaux, & dont l'Ouvrage est tout plein d'érudition, cite de Théophraste, qu'Athenée & Aulugelle donnent pour garant (*a*), qui assure *que de son tems les Thébains avoient coutume de guérir la sciatique & l'épilepsie par le son d'une flutte.*

Quoiqu'on en dise, je suis persuadé que la Musique peut beaucoup sur les maux de l'ame, & qu'elle est très-capable d'exciter ou de calmer les passions; ce qui montre le grand pouvoir du son ménagé avec art. Ecoutons Montagne là-dessus. „ Les „ Médecins tiennent, *dit-il* (*b*), qu'il y a certaines complexions qui s'agitent par „ aucuns sons & instrumens jusqu'à la fureur. J'en ai vû qui ne pouvoient ouir „ ronger un os sous la table sans perdre patience, & n'est guéres d'homme qui ne se „ trouble à ce bruit aigre & poignant que font les limes en raclant le fer: comme à „ ouir marcher près de nous, ou ouir parler quelqu'un qui ait le passage du gosier „ ou du nés empêché, plusieurs s'en émeuvent jusqu'à la colére & à la haine. Ce „ flutteur protocole de Gracchus, qui amolissoit & roidissoit & contournoit la voix „ de son Maître lorsqu'il haranguoit à Rome; à quoi servoit-il, si le mouvement „ & qualité du son n'avoit force à émouvoir & altérer le jugement des Auditeurs? „ Vraiment il y a bien dequoi faire si grande fête de la fermeté de cette belle piéce, „ qui se laisse manier & changer au branle & accidens d'un si léger vent.

Ceux qui disent que la Musique est le vrai incendiaire de l'amour, & qu'elle peut même appaiser les douleurs, je dis plus guérir certaines maladies, révent-ils? Non certainement: ceux qui sont piqués de la Tarentule ne mourroient-ils pas sans le secours de l'harmonie & de la danse? Car l'on ne guérit pas autrement, l'harmonie aiant une très-grande affinité avec l'ame. Il n'est pas incroiable qu'elle puisse produire des effets surprenans sur certaines maladies qui viennent de grands chagrins, de grandes disgraces ou de mélancolie. Combien d'exemples l'antiquité ne nous fournit-elle pas de certaines guérisons procurées par l'harmonie & les charmes d'une belle voix? Vous verrez que la Musique, si elle arrive jamais à sa perfection, fera peut-être un jour partie de la Médecine, la ruine des Apoticaires & la fortune des Musiciens, comme le Mercure celle des Chirurgiens. Si quelque Médecin qui aura bien & profondement étudié cet art avec des talens propres à la composition, s'attache à la recherche & à la découverte d'une Médecine toute musicale, par le moien de certains airs, de certains tons, & d'instrumens propres pour la guérison de certains maux sur lesquels il jouëra ou chantera l'air qui conviendra à chacun; ce qui rétabliroit infailliblement la réputation du Pére Kirker, accusé d'ajouter foi à bien des fornettes, particuliérement touchant l'opinion où il est du grand pouvoir de la Musique, & de la vertu occulte de certaines chansons & de certains tons connus des Anciens. Encore une fois, je m'imagine que ce Médecin Musicien feroit des merveilles & des cures surprenantes. Il ne faut pas espérer qu'aucun de la profession mette jamais la Musique en œuvre & l'ordonne sur ses malades, la Faculté seroit absolument désertée; du moins ces Messieurs-là devroient-ils l'appliquer sur la goutte, puisqu'il n'y a point de remede contre ce mal. Mais ils n'ont garde de le faire. Car si l'on venoit à s'appercevoir que l'harmonie fût capable de guérir cette maladie, ils craindroient qu'on ne vînt à reconnoître que son pouvoir s'étend sur toutes les autres.

Mais voici bien d'autres merveilles des effets de l'harmonie, assûrément c'est un re-

(a) *Athen. l. 4. c. 14. Aul. Gell. l. 4. c. 13.* (b) *Montag. l. 2. ch. 12.*

remède universel. Les Anciens ne savoient pas qu'elle servît à certaines gens d'un diuretique très-puissant, c'est-à-dire qu'elle eût la vertu de les faire pisser bon gré malgré abondamment, tant de fois qu'on leur fait entendre le son de quelque instrument. C'est M. Bonet (a), Médecin célébre, qui nous apprend cela dans son Recueil des observations faites dans le Nord concernant la Médecine. Je n'ai pas lû son Livre, je m'en rapporte seulement à l'Extrait que M. Bayle nous en a donné dans ses nouvelles de la République des Lettres. *Qui n'admireroit*, dit-il, *ce qu'on lit dans la page* 610. qu'il y a des gens qui *ne sauroient ouir le son de quelques instrumens de Musique sans lâcher toute leur urine.* Là-dessus il nous fait un conte, qu'il tire de Scaliger, à l'égard d'un Seigneur Gascon, qui aiant raillé en bonne compagnie quelqu'un de la troupe, en fut puni un moment après. *Pendant qu'on étoit à table*, dit-il, celui qui se vouloit venger *donna ordre à un aveugle de se poster derriere le Gentilhomme, & de jouer de l'instrument : tout aussi-tôt il se prit à pisser de telle force & si abondamment, qu'il inonda tout le dessous de la table, & les pieds & les jambes des conviés s'en sentirent.* Là-dessus l'Auteur fait cette réflexion, *que la machine de l'homme est un fond inépuisable de grotesques, aussi bien que de ces choses que nous appellons réguliéres, & tout cela prêche l'artifice infini de sa construction.*

On n'admire pas moins les effets de la Musique à l'égard de la guerre. L'Anonyme n'a pas oublié les faits musicaux qui le prouvent. „ Chacun sait, *dit-il* (b), „ que quand les Lacédémoniens alloient au combat un joueur de flutte entonnoit des „ chants doux pour tempérer leur courage, & de peur qu'une ardeur téméraire ne „ les emportât trop loin. Cependant peu s'en fallut un jour dans une bataille qu'ils „ ne succombassent sous les Messéniens. Le célébre Tyrtée, qui dans cette journée „ faisoit les fonctions de joueur de flutte, *ou de Flutteur major de l'armée*, s'apperçut qu'ils plioient : il quitta aussi-tôt le mode Lydien, & passant au Phrygien, „ ranima heureusement leur courage, que le ton précédent avoit trop amoli, & ra- „ mena par ce moien la victoire dans leur parti. Voilà une journée dont le succès est uniquement dû à la Musique. Mais voici plus. De jeunes débauchés Athéniens se trouvant dans la maison d'une fille de bonne composition, un Musicien qui se divertissoit aussi dans une autre de même étoffe prend son instrument musical, & jouë un air militaire : tout aussi-tôt mes gens entrent en fureur, jettent les meubles par les fenêtres, & veulent mettre le feu dans la maison. Le Musicien, qui voit que ce n'est plus chanson, change tout à coup de ton, par le conseil de Pythagore, qui étoit peut-être dans la même maison, à la honte de la Philosophie : & choisissant les airs qui lui parurent les plus pacifiques & les plus propres à calmer la bile, il produisit un si grand changement dans ces gens-là, qu'on fut tout étonné dans la ruë de voir des tigres changés en moutons. Ne dit-on pas la même chose d'Empedocles, disciple de Pythagore ?

Il falloit que les airs Phrygiens fussent furieusement remplis de parties ignées pour allumer si fort la bille, & la mettre en tel mouvement. Timothée, Musicien célébre, en fit tout autant : car en aiant entonné un de sa façon dans un festin où étoit Alexandre, l'effet en fut si promt que tous les conviés quittent la table comme des furieux, & courent aux armes. Il les remit bientôt en place & dans leur état naturel par un air Lydien, qui les rendit les plus paisibles du monde. C'est un conte, diront quelques-uns, qu'on peut hazarder dans une assemblée de vieilles, ou dans un Poë-

(a) *Medecina septentr. collatitia Gen. sumpt. Chouet.* 1686.
(b) *Thucyd. cité dans Anl. Gal. liv. I. c.* 11.

Poëme Epique. Pas tant que l'on diroit bien, s'il eſt vrai ce que certain Auteur (a) rapporte dans un éloge de Claudin le jeune, un des plus habiles Muſiciens qui eût paru depuis les Anciens, & qui vivoit en 1581. ſous le regne d'Henri III. Ce Muſicien avoit apparemment découvert le mode Phrygien, du moins il produiſit les mêmes effets dans un concert qu'on avoit préparé pour être chanté aux nôces du Duc de Joyeuſe, „lequel comme on l'eſſaioit, *dit l'Auteur* (b), fit mettre la main aux armes „ à un Gentilhomme qui étoit là préſent, & qui commença à jurer tout haut, qu'il „ lui étoit impoſſible de s'empêcher de s'en aller battre contre quelqu'un; & qu'alors „ on commença à chanter un autre air du mode ſous Phrygien, *c'étoit le Lydien*, qui „ le rendit tranquille comme auparavant : ce qui m'a été confirmé encore depuis peu „ par quelques-uns qui y aſſiſtérent. Ce Claudien, tout moderne qu'il eſt, valoit bien Timothée. Voici un fait bien autrement ſurprenant d'un autre Muſicien qui valoit bien Claudin, qui produit deux airs avec des vertus ſemblables & même plus fortes. Je tire ce fait du Bénédictin Dom Calmet dans ſon Commentaire de l'Ecriture ſainte, & celui-ci l'emprunte d'Albert Crantzius, qui rapporte „qu'Henri IV. Roi „ de Dannemarck aiant voulu faire l'expérience d'un Muſicien, qui ſe vantoit de faire dormir & chagriner, de mettre en fureur ceux qu'il vouloit, éprouva ſi bien „ ſon pouvoir qu'il tua de ſa main quelques-uns de ſes Courtiſans, dans le tranſport „ où le chant du Muſicien l'avoit mis.

Il eſt hors de doute que la Muſique eſt venue d'Aſie, & que les Grecs qui s'attribuent tout n'en furent jamais les inventeurs. Le mode Phrygien & Lydien en eſt une bonne preuve. Il ne faut donc pas être ſurpris ſi les anciens Hébreux s'y plaiſoient ſi fort, puiſque l'Ecriture elle-même nous la repréſente comme un art divin par ſes effets ſurnaturels. Les plus grands Prophétes n'ont ſouvent prophétiſé que par elle. Cela ſe remarque en pluſieurs endroits de l'Ecriture. Les anciens Auteurs ſe ſeroient-ils donnés le mot pour nous tromper ? Il ſeroit trop ridicule de le penſer, d'ailleurs ce que les Livres ſaints en diſent n'eſt pas diſputable.

Eliſée étant prié par le Roi Joſaphat de lui découvrir quel ſeroit le ſuccès d'une entrepriſe contre les Moabites, ce Prophéte demande qu'on lui améne un Muſicien pour exciter dans lui le même eſprit de prophétie, & l'Eſprit de Dieu déſcend & opére ſur lui. Ce qui eſt ſurnaturel, dira-t-on, ne prouve rien en faveur de la Muſique : j'y conſens; mais ce n'eſt que pour faire voir qu'il y a des arts qui font honneur à l'eſprit humain, & auſquels Dieu ſe plaît & y attache des raions de ſa toute-puiſſance, qui produiſent des effets tout miraculeux. Comprenons-nous les autres qui ne le ſont pas ? Sont-ils bien naturels ? Car on ne peut révoquer en doute qu'il y a des maladies dont on ſe délivre par le ſon & l'harmonie des voix & des inſtrumens de muſique. Les Peintres & les mauvais Prédicateurs en rempliſſent tout le ciel. Les vertus de la harpe de David ſur la maladie de Saül, dont les Médecins ne trouvérent que celle de l'harmonie, ne ſont pas ſurnaturelles. „ Les Docteurs Juifs, ſuivis de pluſieurs Auteurs Chrétiens, (dit Dom Calmet dans ſon Commentaire de l'Ecriture ſainte,) „ veulent que *cette* maladie ait été cauſée par la mélancolie & une bile noire enflammée; en ſorte „ qu'il étoit plutôt hypocondriaque & frappé de manie, que véritablement poſſédé : les fréquens accès de cette maladie, les ſymptômes qui l'accompagnoient, „ & les remédes qu'on apportoit pour le ſoulager, ſont d'aſſez bonnes preuves de „ ce

(a) *Artus d'Ambry Comment. ſur la Vie d'Apollonius.* (b) *Bayle Dict. Crit. Goudimal.*

„ ce sentiment...... Saint Chrysostome, (dit-il plus bas, en parlant de l'incommodité de Saül,) „ l'appelle une *manie*. Il semble attribuer à l'art de David, qui „ jouoit des instrumens en sa présence, le soulagement qu'il en recevoit.

Je l'avouë franchement, on ne peut lire sans étonnement les merveilleux effets de la Musique non seulement dans les Anciens, mais encore dans ce que nos Auteurs rapportent de certains Musiciens modernes. Si nous n'avions que les exemples des premiers, peut-être seroient-ils contestables; mais les derniers nous en fournissent encore un bon nombre: chose surprenante que ces effets-là! Aussi voit-on que de toutes les sciences l'harmonique est la seule que Dieu ait élevée, annoblie, & souvent surnaturalisée, c'est-à-dire produit par elle des effets miraculeux. Elle n'étoit pas moins santifiée chez les Hébreux qu'elle l'est aujourd'hui chez les Chrétiens. Il y avoit toujours dans l'armée des Prêtres & des Lévites, dont une des principales occupations étoit de jouër des instrumens dans le Temple du Seigneur.

L'Auteur anonyme, qui a traité de la Musique des Anciens dans un petit Ouvrage tout plein d'érudition, nous donne la figure de tous leurs instrumens de musique. J'en trouve un assez bon nombre; mais je n'en vois aucun qui approche des nôtres à l'égard de l'harmonie. Avouons-le franchement, ils sentent assez le barbare, & je ne puis comprendre leurs effets miraculeux. Ceux des Modernes, en plus grand nombre encore, sont bien autrement capables de remuer les passions, de charmer les maux, & de les expulser sans retour, au grand préjudice des Apoticaires ou des cuisiniers de la Médecine. Je m'étonne que l'Auteur ait oublié le fouët, qui avoit rang parmi les instrumens de musique des Anciens. S'il avoit lû M. Vossius, toute l'érudition musicale se fût trouvée dans son Livre, ou peu s'en faut. C'est un péché cela. Car lorsqu'on s'embarque à traiter certaine matiére, il faut la couler à fond autant qu'il se peut, & remuer toutes les Bibliothéques. Vossius (a) dit donc que les fouëts entrérent dans le catalogue des instrumes musicaux des Anciens, & qu'ils avoient trouvé le secret d'en tirer des tons & des sons harmonieux, & qu'ils se faisoient entendre particuliérement dans les fêtes de Bacchus & de Cybéle, & que ceux qui les faisoient claquer les remuoit avec une adresse surprenante. Il n'en demeure pas là, il fait faire un bond à son érudition, & de l'antique il décend au moderne, & dit qu'encore aujourd'hui les Tartares qui habitent dans la Chine se servent de longs fouëts en guise de trompettes, & qu'ils en forment d'un seul coup trois sons differens & très-bruians, de sorte que deux ou trois coups peuvent remplir toute la gamme. Voilà des faits. En voici encore un autre.

Le même Auteur assûre qu'il y avoit un cocher à Maestricht, si excellent joueur de fouët, qu'avec le sien il claquoit toutes sortes d'airs, & qu'un autre qui étoit depuis peu arrivé en Angleterre, pour lui faire voir qu'il n'étoit pas le seul & unique dans son espéce en Europe, faisoit merveille du sien à claquer toutes sortes d'airs. Voilà donc le fouët au nombre instrumens musicaux. S'il y avoit beaucoup de ces gens-là, je ne doute point qu'ils n'eussent une place dans l'Opera, supposé qu'on agrandît l'orchestre de la moitié, & même au-delà.

(a) *C. V. Catul. in eum Isac. Vossi. Observ. Lond.* 1684.

CHAPITRE VI.

Sédition à Lacédémone. Trois Ephores soulévent la jeunesse contre les Macédoniens. Sage réponse de Philippe sur ce soulevement. Les Alliés déclarent la guerre aux Etoliens.

QUand les Etoliens eurent fait dans le Péloponése tout le ravage que nous avons vû, ils revinrent chez eux sans opposition. Pendant ce tems-là Philippe étoit à Corinthe avec une armée pour secourir les Achéens. Comme il étoit arrivé trop tard, il dépêcha vers tous les Alliés pour les presser de lui faire venir à Corinthe ceux avec qui ils souhaitoient qu'on délibérât sur les intérêts communs. Il se mit lui-même en marche, & s'avança vers Tégée, sur l'avis qu'il avoit eu qu'il y avoit une sédition à Lacédémone, & que les Citoiens s'égorgeoient les uns les autres. Ce peuple accoutumé à être gouverné par des Rois, & à obéir à des Chefs, n'eut pas été plutôt mis en liberté par Antigonus, qu'il se mit en tête que tous étoient égaux & avoient les mêmes droits.

D'abord deux des Ephores tinrent secrete la disposition où ils étoient. Trois autres s'entendoient avec les Etoliens, persuadés que Philippe étoit trop jeune pour gouverner le Péloponése. Mais les Etoliens étant sortis de cette Province, & Philippe étant arrivé de Macédoine plutôt qu'ils ne pensoient, les trois derniers commencérent à se défier d'un des deux autres nommé Adimante, qui n'approuvoit pas le dessein qu'ils projettoient, & qu'ils lui avoient communiqué. Ils craignirent qu'il ne les trahît auprès de Philippe, & ne lui découvrît leur cabale. Pour prévenir ce malheur, ils assemblérent quelques jeunes gens, & firent publier que ceux qui étoient en âge de porter les armes se trouvassent au Temple de Minerve, pour prendre les armes contre les Macédoniens qui approchoient. Un ordre si peu attendu mit en émeute toute la jeunesse. Adimante chagrin de ce tumulte, se hâta d'arriver le premier, & quand la jeunesse fut assemblée: Lorsque nous apprîmes, dit-il, que les Etoliens nos ennemis déclarés mettoient le pied sur nos frontiéres, c'étoit alors que l'on devoit publier de ces sortes de Decrets & faire des levées. Mais aujourd'hui que ce sont les Macédoniens, nos amis & nos défenseurs, qui viennent à notre secours, leur Roi à leur tête, est-il prudent de nous soulever contre eux? A peine avoit-il achevé que quelques jeunes gens lui passérent leurs épées au travers du corps. Ils égorgérent encore Sthénelas, Alcaméne, Thyeste,

te, Bionidas, & un grand nombre d'autres Citoiens. Polyphonte & quelques autres prévoiant les suites de cette affaire, se retirérent sagement vers Philippe.

Aussitôt après ce massacre, les Ephores qui en avoient été les principaux auteurs, envoiérent à Philippe pour se plaindre de ceux qui avoient été tués, & pour le prier de ne pas venir à Lacédémone que le soulévement n'y fût appaisé, & que tout n'y fût tranquille; qu'il devoit être persuadé qu'ils feroient pour les Macédoniens tout ce que la justice & l'amitié demanderoient d'eux. Ces Députés rencontrérent Philippe proche du mont Parthenion, & suivirent exactement leurs instructions. Philippe après les avoir entendus, leur dit de retourner en diligence chez eux, & de dire aux Ephores qu'il alloit continuër sa route & camper à Tégée, & qu'ils envoiassent incessamment des gens de poids & d'autorité pour délibérer ensemble sur ce qu'il y avoit à faire. Ceux-ci retournérent chez eux, selon l'ordre que le Roi leur avoit donné, & firent connoître ses intentions. Aussitôt les principaux de Lacédémone envoiérent dix Citoiens à Philippe, lesquels étant arrivés à Tégée, & admis dans le Conseil du Roi, Ogias à leur tête, ils commencérent par faire le procès à Adimante, promirent à Philippe de garder exactement le Traité d'alliance fait avec lui, & l'assurérent qu'il n'avoit point d'amis qui embrassassent ses intérêts avec plus de chaleur & d'affection que les Lacédémoniens. Après ce discours & quelque autre semblable ils prirent congé.

Le Conseil du Roi se trouva fort partagé. Quelques-uns informés de la sédition qui s'étoit excitée à Lacédémone, & sçachant qu'Adimante n'avoit été tué que parce qu'il tenoit pour les Macédoniens, & que d'ailleurs les Lacédémoniens avoient eu dessein d'appeller les Etoliens, conseilloient à Philippe de faire un exemple de ce peuple, & de le traiter comme Alexandre avoit traité les Thébains aussitôt qu'il fut monté sur le trône de Macédoine. D'autres plus anciens dirent que la faute ne méritoit pas une punition si rigoureuse, qu'il falloit châtier ceux qui étoient la cause de la sédition, les dépouiller de leurs charges, & en revêtir ceux qui étoient attachés au Roi.

Philippe répondit à tout cela d'une maniére fort prudente & fort judicieuse, si cependant l'on doit croire que la réponse vînt de lui. Car il n'est guéres vraisemblable qu'un jeune homme de dix-sept ans ait été capable de porter son jugement sur des affaires de cette importance. Mais un Historien doit toujours attribuer les décisions à ceux qui sont à la tête des affaires, sauf à ses Lecteurs de juger que les conseils, sur lesquels les décisions sont fondées, viennent de ceux qui sont auprès du Roi, & surtout de ceux qu'il admet à ses délibérations. Il est très-probable que ce que le Roi prononça pour lors, c'étoit Aratus qui le lui avoit suggéré.

Le Roi répondit donc que dans les hostilités que se faisoient les Alliés les uns aux autres en particulier, tout ce qu'il avoit à faire c'étoit d'y mettre ordre de bouche ou par lettres, & de faire sentir qu'il en étoit averti: qu'il n'y avoit que les fautes qui pouvoient blesser l'alliance en général, qu'il fût obligé de corriger sur les avis du Conseil public: que les Lacédémoniens n'aiant rien fait de notoire contre cette alliance en général, & promettant au contraire de s'aquiter fidélement de leurs devoirs envers les Macédoniens, il ne convenoit pas d'en agir avec eux à la rigueur: que son pére ne les avoit pas maltraités, quoiqu'il les eût vaincus comme ennemis; qu'il ne pouvoit donc lui, sans blesser la raison & la justice, les perdre sans ressource pour un si petit sujet.

Aussitôt qu'on eut conclu qu'il ne falloit plus penser à ce qui étoit arrivé, le Roi envoia Pétrée, un de ses favoris, avec Omias à Lacédémone, pour exhorter le peuple à lui être fidéle & aux Macédoniens, & pour donner & recevoir les sermens accoutumés. Après cela il se mit en marche & revint à Corinthe. Tous les Alliés furent charmés de la maniére dont il en avoit usé avec les Lacédémoniens.

A Corinthe il tint Conseil sur les affaires présentes avec ceux qui lui étoient venus des villes alliées, & délibéra avec eux sur les mesures qu'il falloit prendre à l'égard des Etoliens. Les Béotiens les accusoient d'avoir pendant la paix pillé le Temple de Minerve Itonia: les Phocéens de s'être mis en campagne pour emporter de force Ambryson & Daulion: les Epirotes d'avoir fourragé leur province: les Acarnaniens d'avoir fait de sourdes pratiques contre la ville de Thyrée, & d'avoir osé l'insulter de nuit: les Achéens d'avoir envahi Clarion dans le païs des Mégalopolitains, d'avoir ravagé les terres des Patréens & des Pharéens, d'avoir mis Cynéthe au pillage, d'avoir pillé le Temple de Diane proche de Louysse, d'avoir assiégé Clitorie, d'avoir tenté sur mer de s'emparer de Pyles, & sur terre de Mégalopolis d'Illyrie, qui ne faisoit que commencer à se repeupler. Après avoir entendu toutes ces accusations, le Conseil conclut unanimement qu'il falloit déclarer la guerre aux Etoliens.

Dans le Decret qu'on en fit, & à la tête duquel on avoit déduit toutes les accusations précédentes, le Conseil déclaroit qu'en faveur des Alliés on se joindroit pour reprendre sur les Etoliens quelque ville ou quelque païs qu'ils eussent envahi depuis la mort de Demetrius pére de Philippe: que ceux qui par force avoient été contraints d'entrer dans le Gouvernement des Etoliens, seroient tous rétablis dans leur Gouvernement naturel, & qu'ils seroient remis en possession de leur païs & de leurs villes, sans garnison, sans impôt, parfaitement libres & sans autres loix que celles de leurs péres: enfin que l'on remettroit en

en vigueur (a) les loix des Amphictyons, & qu'on leur rendroit le Temple dont les Etoliens avoient voulu se rendre les maîtres. Ce Décret fut ratifié la premiére année de la cent quarantiéme olympiade, & ce fut le commencement de la guerre appellée Sociale ou des Alliés, commencement qui ne pouvoit être ni plus juste ni plus propre à réparer les désordres passés.

(a) *Que l'on remettroit en vigueur les loix des Amphictyons.*] Ces Amphictyons étoient les Députés des peuples & des villes de la Gréce. Cette assemblée avoit assez de rapport à celle des Etats Généraux de Hollande, & plus encore au Parlement d'Angleterre: c'étoit l'Assemblée commune de toute la Gréce. Leur pouvoir n'étoit pas petit, & leurs décisions pas peu respectées: car il leur étoit permis d'ordonner & de résoudre tout ce qui leur paroissoit convenir au bien général & au repos de la Gréce, & même de déclarer la guerre, comme ils firent contre les Phocéens, qui avoient commis des impiétés contre les Temples de Delphes. Mais comme ils ne voulurent pas se soumettre à certaines réparations que l'Assemblée exigeoit d'eux, ils se virent obligés de leur déclarer la guerre, qui ne leur fut pas heureuse: si Philippe pére d'Alexandre ne s'en fût mêlé, elle eût beaucoup perdu de sa puissance: mais le recours à ce Prince leur fit tout autant de mal que les Phocéens. Car pour récompense de les avoir réprimés, ils furent obligés de l'aggréger à leur Corps: ce qui tiroit à de fâcheuses conséquences, & l'on eut lieu de s'en repentir peu de tems après. L'origine de cette Assemblée est bien avant dans les siécles reculés. On prétend qu'Amphictyon troisiéme Roi d'Athénes en fut auteur, & ce Roi regnoit environ 1520. ans avant J. CH. Voilà une antiquité raisonnable. Apparemment que cette Assemblée avoit quelque défaut; puisque cent quarante ans après Acrise Roi d'Argos augmenta considérablement le nombre des Députés, ainsi que leur pouvoir & leurs priviléges. Ils s'assembloient deux fois l'année, en Automne aux Thermopyles dans le Temple de Cérés, bâti dans une plaine auprès du fleuve Asope; au Printems à Delphes dans le fameux Temple d'Apollon. On compte onze ou douze peuples qui avoient droit de séance dans cette Compagnie souveraine, & chacun envoioit deux Députés. „ De ces deux Députés, dit Tourreil dans ses Remarques, l'un s'appelloit Hieromnémon, comme qui diroit Greffier sacré, „ Garde des saints Regîtres, & il étoit de tout „ ce qui concernoit les intérêts de la religion: „ l'autre se nommoit Pylogore, comme qui di„ roit Orateur député à Piles. Sur ce pied-là l'Assemblée auroit été composée d'une foule d'Orateurs, à moins qu'il ne veuille dire que chacun parloit pour son païs: mais il falloit qu'il y eût un Orateur particulier pour le général de l'Assemblée comme en Angleterre. J'aurois souhaité que M. de Tourreil eût expliqué cela.

CHAPITRE VII.

Philippe vient au Conseil des Athéens. Scopas est fait Préteur chez les Etoliens. Philippe retourne en Macédoine. Il attire Scerdilaïdas dans le parti des Alliés.

LE Conseil envoia aussitôt des Députés aux Alliés, afin que tous donnassent leur suffrage au Decret, & prissent les armes contre les Etoliens. Philippe écrivit aussi aux Etoliens, pour les avertir que s'ils avoient dequoi se justifier, ils n'avoient qu'à se présenter à l'Assemblée publique: mais qu'ils se trompoient grossiérement, si après avoir, sans un Decret public, fait le dégât chez tous leurs voisins, ils s'imaginoient que ceux qui avoient été maltraités laisseroient ces brigandages im-

impunis, ou qu'en se vengeant ils passeroient pour avoir les premiers commencé la guerre. Cette Lettre reçuë, les Chefs des Etoliens, qui se flattoient que Philippe ne viendroit pas, prirent jour pour venir trouver le Roi à Rhios. Puis sur l'avis qu'il étoit arrivé, ils lui firent sçavoir par une Lettre qu'avant l'Assemblée du peuple, ils n'avoient pas droit de rien décider par eux-mêmes sur les affaires d'Etat. Pour les Achéens, ils confirmérent le Decret dans une Assemblée à Egion, & ordonnérent par un Héraut de courir sus aux Etoliens. Le Roi vint à ce Conseil; il y fit un long discours, qui fut parfaitement bien reçu, & on lui renouvella toutes les protestations d'amitié & de fidélité qui avoient autrefois été faites à ses ancêtres.

Vers le même tems, les Etoliens assemblés pour le choix des Magistrats, donnérent la Préture à ce Scopas, qui avoit été la cause de tous les maux que nous avons rapportés. Je ne sçai que dire d'un pareil procédé. Ne point faire la guerre en vertu d'un Decret public, mais aller en corps d'armée ravager les terres de ses voisins; ne point punir les auteurs de ce trouble, mais au contraire leur donner les premiéres charges, rien ne me paroît plus méchant & plus odieux. Car comment pourroit-on qualifier autrement cette conduite? Un exemple rendra le tort des Etoliens plus sensible. Quand Phébidas, par trahison, fut entré dans la citadelle de Thébes, les Lacédémoniens se contentérent de punir l'auteur de la perfidie, & laissérent la garnison dans la place. Etoit-ce assez pour réparer l'insulte, que de châtier celui qui l'avoit faite? Il étoit cependant en leur pouvoir de chasser la garnison, & il étoit de l'intérêt des Thébains qu'elle fût chassée. De même du tems de la paix faite par Antalcidas, ils publiérent qu'ils laissoient les villes en liberté, & qu'ils leur permettoient de se conduire par leurs loix, sans cependant en retirer les Gouverneurs qui y étoient de leur part. Après avoir ruiné les Mantinéens leurs amis & leurs alliés, à les entendre, ils ne leur avoient fait aucun tort en les tirant d'une ville pour les disperser dans plusieurs. N'est-ce pas une folie & un folie jointe à une méchanceté noire que de vouloir que tout le monde soit aveugle, parce que l'on fait semblant de fermer les yeux. Cette conduite à peu prés semblable dans les deux Républiques, attira de grands malheurs sur l'une & sur l'autre, & ceux qui voudront bien gouverner, soit leurs affaires particuliéres ou les affaires générales, se donneront bien de garde de les imiter.

Philippe aprés avoir réglé les affaires des Achéens, reprit avec son armée la route de Macédoine pour faire au plutôt les préparatifs de la guerre. Ce Prince par le Decret dont nous avons parlé, se fit beaucoup d'honneur non seulement parmi les Alliés, mais dans toute la Gréce, & l'on conçut de grandes espérances de sa douceur & de sa grandeur d'ame.

Toutes ces choses se passoient dans le tems qu'Annibal maître de tout le païs d'au-delà de l'Ebre, se disposoit à faire le siége de Sagonte. On voit ici que si dès le commencement j'avois joint les affaires des Grecs avec les premiers mouvemens d'Annibal, j'aurois été obligé dans le premier Livre, pour suivre l'ordre des tems, de les entremêler avec les troubles d'Espagne; & que comme les guerres d'Italie, d'Espagne & d'Asie ont eu chacune un commencement qui leur étoit propre, & se sont terminées de la même maniére, il étoit plus à propos que je parlasse en particulier de chacune, jusqu'à ce que j'arrivasse au tems, où jointes & mêlées l'une avec l'autre, elles commencérent à tendre au même but. Par cette méthode on montrera plus clairement les commencemens de chaque guerre. On découvrira aussi plus aisément leur jonction, dont nous avons déja rapporté la maniére & le sujet. Ensuite nous n'aurons plus qu'à faire une Histoire commune de toutes. Or cette jonction se fit sur la fin de la guerre que nous racontons, dans la troisiéme année de la cent quarantiéme Olympiade. Ainsi après cette guerre, suivant l'ordre des tems, nous parlerons de toutes les autres en commun. Mais pour ce qui a précédé, il faut le traiter en particulier, comme je viens de dire. Seulement je prie qu'on se rappelle ce qui est arrivé dans le même tems, & dont j'ai parlé dans le premier Livre; afin que l'on suive plus facilement le fil de sa narration, & qu'on soit plus frapé des choses qu'elle contient.

Pour revenir à Philippe, pendant son quartier d'hiver dans la Macédoine il s'appliqua surtout à lever des troupes, & à mettre son Roiaume en sûreté contre les Barbares qui le menaçoient. Il eut aussi une conférence tête à tête avec Scerdilaïdas, pour le porter à se joindre aux autres Alliés & à lui. Celui-ci se laissa d'abord gagner par les promesses que le Roi lui fit de l'aider à mettre ordre aux affaires d'Illyrie, & par le mal qu'il lui dit des Etoliens, dont on n'en pouvoit assez dire. Les injustices, qui se font d'Etat à Etat, ne différent de celles que les particuliers se font les uns aux autres, qu'en ce que les premiéres sont en plus grand nombre & d'une plus grande conséquence. A l'égard des sociétés particuliéres que lient entre eux les brigans & les voleurs, elles ne se détruisent pour l'ordinaire, que parce que ceux qui les composent ne s'en tiennent pas aux conventions qu'ils ont faites. C'est ce qui arriva pour lors aux Etoliens. Ils étoient convenus avec Scerdilaïdas qu'il auroit une partie du butin, s'il se jettoit avec eux sur l'Achaïe. Il se laissa persuader, & fit ce qu'on demandoit de lui. Les Etoliens pillent Cynéthe, ils font un riche butin d'hommes & de troupeaux, & ne pensant seulement pas à lui dans le partage de ces dépouilles. Dans l'indignation où il étoit, Philippe n'eut besoin que de lui rappeller en peu de mots dans la mémoire l'infidélité des Etoliens. Il exigea néanmoins qu'on lui donnât

vingt talens chaque année, & trente fregates pour attaquer les Etoliens par mer.

CHAPITRE VIII.

Les Acarnaniens entrent dans l'alliance, éloge de ce peuple. Mavaise foi des Epirotes. Faute que font les Messéniens en ne se joignant pas aux autres Alliés. Avis important aux Péloponnésiens.

PEndant que Philippe travailloit de son côté, les Députés envoiés aux Alliés furent d'abord dans l'Acarnanie, & présentérent le Decret. Il y fut universellement approuvé & ratifié. Les Acarnaniens coururent aussitôt aux armes, quoiqu'il n'y eût pas de peuple qui pût plus légitimement s'en dispenser, affecter des délais & craindre de se brouiller avec ses voisins. Outre que l'Acarnanie est limitrophe à l'Etolie, rien n'est plus aisé à conquerir que cette province, & peu de tems avant cette guerre leur haine pour les Etoliens leur avoit attiré de très-grands maux. Mais les gens bien nés s'exposent à tout, sacrifient tout pour le devoir. Or quelque foibles que soient par eux-mêmes les Arcananiens; il n'y a pas de peuple, parmi les Grecs, qui ait le devoir plus à cœur. On peut hardiment compter sur eux dans les plus fâcheuses conjonctures; on ne voit nulle part dans la Gréce plus d'amour pour la liberté, & plus de fermeté pour s'y maintenir.

Les Epirotes écoutérent les Députés & ratifiérent le Décret; mais lâches & de mauvaise foi, ils convinrent en même tems qu'ils attendroient à faire la guerre aux Etoliens que le Roi la leur fît, & aux Députés des Etoliens ils dirent qu'ils vouloient vivre en paix avec eux. On dépêcha aussi vers le Roi Ptolémée, & on le pria de n'aider ni d'argent ni d'autres munitions les Etoliens contre Philippe & les Alliés.

Pour les Messéniens, quoique ce fût pour eux que l'on avoit entrepris cette guerre, ils firent réponse aux Députés qu'ils n'entreroient point dans cette guerre que la ville de Phigalée, qui étoit sur leurs frontiéres, n'eût été enlevée aux Etoliens, dont elle dépendoit. Ce furent Oenis & Nicippus, Ephores des Messéniens, & quelques autres qui tenoient pour l'Oligarchie, qui firent prendre ce parti au peuple malgré toute la répugnance qu'il y avoit. Il s'en falloit beau-

coup

coup, au moins ſelon moi, que ce fût le meilleur qu'il y eût à prendre. Il eſt vrai que la guerre eſt un grand mal; mais elle n'eſt pas ſi à craindre qu'on doive plutôt tout ſouffrir que de l'avoir. Si rien n'eſt préférable à la paix, pourquoi donc faiſons-nous tant valoir le droit d'égalité, la liberté de dire ce que nous penſons, & le nom de liberté? Louons-nous les Thébains de s'être ſouſtraits aux guerres qu'il falloit ſoutenir contre les Médes pour le ſalut de toute la Gréce, & d'avoir craint les Perſes juſqu'à ſe ſoumettre à leur domination? Pindare, d'accord avec les Thébains, conſeille, pour maintenir la tranquillité publique, de chercher la brillante lumiére du repos. Voilà de grands mots, mais qui n'expriment, comme on eut lieu de le reconnoître peu de tems après, qu'une maxime honteuſe, & qui fut très-funeſte à la patrie de ce Poëte. Rien n'eſt plus eſtimable que la paix, quand elle ne bleſſe en rien nos droits ni notre honneur; ſi elle nous deshonore & nous réduit en ſervitude, rien n'eſt plus infamant & plus préjudiciable.

Mais la faction de ceux qui parmi les Meſſéniens étoient pour l'Oligarchie, ne faiſant attention qu'à ſes intérêts particuliers, recherchoit toujours la paix avec trop d'empreſſement. Il eſt vrai que par là ils ſe ſont ſouvent épargné de mauvaiſes affaires, & ont évité beaucoup de dangers: mais enfin ce penchant pour la paix fut porté ſi loin, qu'il mit leur patrie à deux doigts de ſa perte. La raiſon en eſt, à ce qu'il me ſemble, que les Meſſéniens ont pour voiſins les deux peuples les plus puiſſans du Péloponnéſe, j'oſe dire même de toute la Gréce, ſçavoir les Arcadiens & les Lacédémoniens; & qu'ils n'ont pas gardé à leur égard la conduite qu'il convenoit de garder. Depuis leur établiſſement dans la Meſſénie, les Lacédémoniens avoient contre eux une haine irréconciliable, ſans que l'honneur leur inſpirât rien pour ſe venger noblement de cette haine. Les Arcadiens au contraire les aimoient & les protégeoient, & cette amitié qu'il falloit cultiver, ils la négligeoient. Tant que ces deux voiſins ſe faiſoient la guerre l'un à l'autre, ou l'alloient faire ailleurs, les Meſſéniens tranquilles jouiſſoient d'une paix profonde & des commodités que le païs leur fourniſſoit. Mais dès que les Lacédémoniens de retour chez eux n'avoient plus rien à faire, ils ne ſongeoient qu'à leur nuire & qu'à les inquiéter: & comme les Meſſéniens n'étoient pas en état de s'oppoſer à une puiſſance ſi formidable, & qu'ils ne s'étoient pas auparavant ménagé des amis capables de tout entreprendre pour les ſecourir, ils étoient contraints ou de leur rendre les ſervices les plus bas, ou, s'ils ne pouvoient ſe réſoudre à la ſervitude, d'abandonner leur patrie & de fuir au loin avec leurs femmes & leurs enfans. C'eſt ce qui leur eſt arrivé bien des fois, & encore depuis aſſez peu de tems.

Faſſent les Dieux que les Péloponnéſiens s'affermiſſent tellement dans

dans l'état où ils ſont maintenant, que jamais ils n'aient beſoin de l'avis que je vais leur donner : mais s'il arrive qu'ils ſoient menacés de quelque révolution, je ne vois pour les Meſſéniens & pour les Mégalopolitains qu'une ſeule voie pour ſe maintenir longtems dans leur païs, c'eſt de ſuivre la penſée d'Epaminondas, de ſe joindre enſemble de maniére que rien ne ſoit capable de rompre ou d'altérer tant ſoit peu leur union. Ils n'ont qu'à remonter aux tems qui les ont précédés, pour ſe convaincre des avantages de cette ſociété. Entre autres choſes que les Meſſéniens firent pour marquer aux Mégalopolitains leur reconnoiſſance, au tems d'Ariſtoméne ils mirent une Colonne proche l'Autel de Jupiter Lycien, ſur laquelle étoit écrit en quatre vers: *Enfin un Roi injuſte a été puni; Meſſene par l'aide de Jupiter a découvert ſon traître; elle l'a même découvert aiſément, un parjure ne peut ſe dérober aux yeux de Dieu. Nous vous ſaluons Roi Jupiter, ſauvez l'Arcadie.*

Il me paroît que les Meſſéniens dans cette inſcription ne prient les Dieux de ſauver l'Arcadie, que parce qu'elle étoit pour eux comme une ſeconde patrie après la perte de la leur propre. En effet pendant la guerre d'Ariſtoméne, après qu'ils eurent été chaſſés de leur patrie, les Arcadiens ne ſe contentérent pas de les recevoir chez eux & de les ranger au nombre des Citoiens, ils donnérent encore leurs filles en mariage à ceux des jeunes Meſſéniens qui étoient en âge de ſe marier. Outre cela ils firent une exacte recherche de la trahiſon, dont Ariſtócrate leur Roi s'étoit rendu coupable dans le combat appellé la journée du foſſé, le tuérent & éteignirent toute ſa race.

Mais ſans recourir aux vieux tems, ce qui s'eſt paſſé depuis l'union de Mégalopolis avec Meſſéne prouve aſſez ce que je viens d'avancer. Après la bataille de Mantinée, où la mort d'Epaminondas rendit la victoire douteuſe, bien que les Lacédémoniens ne vouluſſent pas que les Meſſéniens fuſſent compris dans le Traité, parce qu'ils eſpéroient ſe rendre bientôt maîtres de Meſſéne; les Mégalopolitains & tous ceux qui étoient unis avec les Arcadiens, preſſérent ſi fort les Alliés d'admettre les Meſſéniens, de recevoir leurs ſermens & de les faire entrer dans le Traité de paix, qu'enfin ils l'emportérent, & que les Lacédémoniens furent les ſeuls de toute la Gréce qui en fuſſent exclus. Après cela doutera-t-on dans la poſtérité que le conſeil que nous donnons aux Meſſéniens & aux Mégalopolitains ſoit bien fondé? Auſſi ne le leur ai-je donné, qu'afin que n'oubliant jamais les maux que leur patrie a ſoufferts de la part des Lacédémoniens, ils vivent toujours les uns avec les autres dans une parfaite intelligence, ſe gardent une fidélité inviolable; & que la terreur de cet ennemi ni le deſir de la paix ne les porte jamais à ſe ſéparer les uns des autres. Revenons à notre ſujet.

CHAPITRE IX.

Députation des Spartiates vers les Etoliens. Sparte demeure fidéle à Philippe. Sédition qui s'éléve dans cette ville, & pourquoi. On y crée de nouveaux Rois, qui font la guerre aux Achéens.

LEs Lacédémoniens reçûrent les Députés des Alliés assez selon leur coutume; aveuglés par leur folie & leur mauvaise volonté, ils les renvoiérent sans leur rien répondre: tant ce que l'on dit est vrai, qu'une audace effrénée renverse l'esprit & ne forme que des projets chimériques. Cependant on élit à Sparte de nouveaux Ephores. Ceux qui avoient brouillé d'abord, & qui avoient été la cause des meurtres, dépêchérent vers les Etoliens pour en faire venir un Député. Ceux-ci écoutérent avec plaisir les propositions des Lacédémoniens, & leur envoiérent Machatas avec quelques autres. Ce Député se présenta aux Ephores, qui demandérent que l'on fit parler Machatas dans une Assemblée du peuple, que l'on créât des Rois selon l'ancien usage, & que l'on ne souffrît point que, contre les loix, l'Empire des Héraclides fut anéanti. Les Ephores ne goûtoient point du tout ces demandes. Mais ne pouvant résister à l'empressement que l'on témoignoit, & craignant que les jeunes gens ne causassent quelque tumulte, ils dirent sur l'article des Rois qu'on en délibéreroit, & accordérent une Assemblée à Machatas.

Le peuple s'assemble, Machatas fait une longue harangue, où, pour engager les Lacédémoniens à se joindre avec les Etoliens, il eut l'impudence de charger les Macédoniens de cent crimes imaginaires, & de donner aux Etoliens des louanges qu'ils n'avoient jamais méritées. Quand il se fut retiré, le Conseil se trouva très-embarassé. Quelques-uns opinoient en faveur des Etoliens, & souhaitoient qu'on fît alliance avec eux; quelques autres étoient d'un avis contraire. Mais quelques Anciens aiant représenté au peuple les bienfaits qu'il avoit reçus d'Antigonus & des Macédoniens, & les peines au contraire que leur avoient faites Charixéne & Timée, lorsque les Etoliens fondant en grand nombre & à main armée sur leurs terres les avoient ravagées, en avoient mis dans les fers les habitans, & s'étoient voulu emparer de Sparte par fraude & par violence en se servant pour cela du ministere des exilés; le peuple changea aussitôt de sentiment, & se laissa enfin persuader de demeurer fidéle à Philippe & aux Macédoniens:

ce qui fit que Machatas reprit le chemin de son païs sans avoir rien fait.

Cette résolution déplut infiniment à ceux qui d'abord avoient été la cause de tous les troubles. Pour la rendre inutile, ils gagnérent quelques jeunes gens, & s'avisérent de l'expédient du monde le plus impie. C'étoit alors le tems où il se devoit faire je ne sçai quel sacrifice à Minerve; & pour cela il falloit que la jeunesse en âge de porter les armes accompagnât la victime au Temple de cette Déesse, & que les Ephores fissent eux-mêmes la cérémonie dans le Temple. Quand l'heure du sacrifice fut venue, quelques jeunes soldats se jettérent tout d'un coup sur les Ephores & les massacrérent. Ainsi ce Temple qui jusques-là avoit été un azyle pour ceux qui s'y réfugioient, quand même ils eussent été condamnés à la mort, fut alors tellement méprisé & profané, que l'on y vit couler le sang de tous les Ephores autour de l'Autel & de la Table sacrée. On égorgea de même Gyridas & quelques autres anciens, on mit en fuite tous ceux qui étoient opposés aux Etoliens, on choisit parmi eux des Ephores, & on conclut l'alliance avec ce peuple.

Ce qui porta les Lacédémoniens à de si grands excés, fut la haine qu'ils avoient pour les Achéens, leur ingratitude à l'égard des Macédoniens, leur inconsidération à l'égard de tout le monde. Leur amitié pour Cléoméne n'y eut pas moins de part. Car ils espéroient toujours que ce Prince s'échaperoit & reviendroit chez eux. Ce qui fait voir que quand on a sçû se bien mettre dans l'esprit des hommes, on a beau être absent, l'inclination qu'ils ont conçuë pour vous ne s'éteint jamais, & n'attend au contraire que le moment de s'enflammer. Il y avoit déja trois ans depuis la fuite de Cléoméne, que les Lacédémoniens, rentrés dans le Gouvernement de leurs péres, n'avoient pas pensé à se faire des Rois; mais dès qu'ils eurent avis que ce Prince étoit mort, le peuple & le Conseil des Ephores souhaitérent avec ardeur qu'on en fit. Ceux des Ephores qui s'entendoient avec les soldats auteurs de l'alliance faite avec les Etoliens, en nommérent un dans toutes les formes requises. C'étoit Agésipolis, encore enfant à la vérité, mais fils d'Agésipolis qui avoit eu pour pére Cléombrote, lequel avoit commencé à regner lorsque Léonidas fut chassé de son Roiaume, & qui lui avoit succédé parce qu'il touchoit de fort près par sa naissance à cette famille. On donna pour Tuteur à Agésipolis Cléoméne fils de Cléombrote, & frére d'Agésipolis son pére. De l'autre Maison Roiale, quoiqu'il restât deux enfans qu'Archidamus fils d'Eudamidas avoit eus de la fille de Hippomédon, que cet Hippomédon fils d'Eudamidas fût plein de vie, & qu'il y en eût encore plusieurs autres, quoique dans un degré plus éloigné, cependant on ne pensa point à eux & on mit sur le trône Lycurgue, parmi les an-

cê-

cêtres duquel il n'y avoit jamais eu de Rois, & la qualité de successeur d'Hercule & de Roi de Sparte ne lui coûta qu'autant de talens qu'il y avoit d'Ephores. Tant les grandes dignités s'achétent par tout à peu de frais. Aussi ce ne furent pas les enfans des enfans, mais ceux mêmes qui avoient fait cette folie, qui en portérent la peine.

Machatas aiant appris ce qui s'étoit passé à Lacédémone, y revint une seconde fois pour pousser les Ephores & les Rois à déclarer la guerre aux Achéens. Il leur fit entendre qu'il n'y avoit que cela seul, qui pût pacifier les troubles qu'excitoient ceux des Lacédémoniens qui ne vouloient point d'alliance avec les Etoliens, & ceux des Etoliens qui faisoient tous leurs efforts pour détourner cette alliance. Après avoir réussi dans sa négociation par la sottise de ceux avec qui il traitoit, il retourna dans son païs. Aussitôt Lycurgue à la tête d'un corps de troupes, auquel il avoit joint quelques soldats de la ville, se jetta sur l'Argie, qui se tranquillisant sur l'état présent de leur Gouvernement, ne s'attendoit à rien moins qu'à une incursion de la part des Lacédémoniens. Il prit d'emblée Polychne, Prasie, Leuce & Cyphante, & s'emparant de Glympe & de Zarace enleva encore ces deux villes à la République des Argiens.

Après cette expédition les Lacédémoniens firent publier qu'on eût à courir sus aux Achéens. Machatas souleva encore contre eux plusieurs autres peuples par les mêmes discours qu'il avoit tenus aux Lacédémoniens. Tout réussissant à souhait pour les Etoliens, ils entreprirent hardiment la guerre. Il n'en fut pas de même des Achéens. Philippe qui étoit toute leur espérance étoit encore occupé aux préparatifs, les Epirotes se faisoient attendre, & les Messéniens ne se donnoient aucun mouvement : & pendant ce tems-là les Etoliens profitant de la folie des Eléens & des Lacédémoniens, leur suscitoient la guerre de tous les côtés.

Le tems de la Préture d'Aratus finissoit alors, & son fils Aratus fut mis en sa place par les Achéens. Scopas, Préteur des Etoliens, avoit au moins fait la moitié de son tems. Car les Etoliens avoient élû leurs Magistrats aussitôt après l'équinoxe d'Automne, & les Achéens vers le lever des Pleïades. L'Eté commençant, & le jeune Aratus aiant pris le commandement, ce ne fut que guerres de toutes parts. Annibal marchoit contre Sagonte, & se disposoit à en faire le siége ; les Romains sous la conduite de L. Emilius furent envoiés en Illyrie contre Demetrius de Pharos, comme nous avons dit dans le premier Livre : Antiochus pensoit à la conquête de la Cœlesyrie, que Théodotus s'étoit chargé de lui livrer, Ptolémée faisoit des préparatifs contre Antiochus. Lycurgue marchant sur les traces de Cléoméne, assiégeoit l'Athenée des Mégalopolitains ; les Achéens amassoient de la ca-

cavalerie & de l'infanterie étrangére pour la guerre dont ils étoient menacés de tous côtés ; Philippe partoit de Macédoine à la tête de dix mille Macédoniens pesamment armés & de cinq mille rondeliers: & dans ce même tems, où l'on se disposoit par tout à prendre les armes, les Rhodiens déclarérent aussi la guerre aux Bysantins. Voions pour quel sujet.



CHAPITRE X.

Description de Bysance.

BYsance, par rapport à la mer, est de toutes les villes du monde, celle où l'on peut vivre le plus en sûreté, & dans la plus grande abondance de toutes choses : mais eû égard à la terre, c'est aussi de toutes les villes celle où ces deux avantages se trouvent le moins. Par rapport à la mer, située à l'entrée du Pont, elle le commande tellement, qu'aucun Marchand ne peut aborder, ni en sortir malgré les Bysantins, qui par conséquent sont les Maîtres de tout ce que ce riche & fertile païs produit & reçoit pour les nécessités & les commodités de la vie : car pour les nécessités de la vie, il produit les cuirs & un grand nombre de bons esclaves, & pour les commodités le miel, la cire, les viandes salées de toute espéce ; & il reçoit de ce que nous avons de trop l'huile & toutes sortes de vins ; pour le bled tantôt il nous en fournit, tantôt nous en fournissons, selon le besoin. Il falloit donc nécessairement ou que les Grecs fussent privés de toutes ces choses, ou que le commerce leur en devînt inutile, si les Bysantins leur vouloient du mal, ou s'ils se lioient d'intérêt avec les Galates ou plutôt avec les Thraces, ou encore s'ils quittoient le païs. Car le détroit est si serré, & les Barbares des environs en si grand nombre, qu'assûrément nous ne pourrions jamais le franchir, pour entrer dans le Pont. Je veux donc que les Bysantins soient les premiers à profiter des avantages que leur procure l'heureuse situation de leur ville, qu'ils puissent faire sortir tout ce qu'ils ont de trop, & faire entrer tout ce qui leur manque, sans peine ni péril. Comme cependant on doit convenir que c'est à eux qu'on est redevable de bien des choses, il est juste qu'on les regarde comme des bienfaicteurs communs, & que non seulement les Grecs aient de la reconnoissance, mais encore qu'ils leur prêtent du secours contre les insultes des Barbares.

Mais arrêtons-nous un peu à la description de cette ville, & faisons

ſons voir d'où lui vient l'abondance de toutes les choſes dont elle jouit. Car il y a peu de gens qui en ſoient inſtruits, parce qu'elle eſt ſituée un peu au-delà des païs qu'on a coutume d'aller voir : nous voudrions bien que tout le monde connût & vît même de ſes propres yeux ce qu'il y a dans chaque païs de rare & de ſingulier ; mais puiſque cela ne ſe peut pas, nous ſouhaiterions du moins qu'on en eût une idée qui approchât le plus près qu'il ſeroit poſſible de la vérité. Ce qu'on appelle le Pont (a) eſt d'environ vingt-deux mille ſtades de circonférence. Il a deux bouches diamétralement oppoſées, l'une du

(a) *Ce qu'on appelle le Pont eſt d'environ vingt-deux mille ſtades de circonférence.*] Cette diſgreſſion de Polybe eſt belle, curieuſe & divertiſſante. Ceux qui le blâmeront de s'y être un peu trop étendu, ne ſeront pas raiſonnables. Sa deſcription de Byſance eſt très-digne d'avoir place dans une Hiſtoire, & ſes réflexions ſur le Pont & les Palus-Meotides ſont-elles moins en leur place? Quel eſt le Lecteur qui ne s'ennuie pas à la lecture d'un Hiſtorien qui reſſerre ſon imagination ſans ſortir jamais de ſon ſujet ? C'eſt la tenir à la chaîne, ce qui déplait extrémement & dégoûte de la lecture ; elle veut être promenée de tems en tems & de lieu en lieu, pourvû que la promenade ſoit agréable & qu'on la raméne peu après ſur la route d'où elle s'étoit écartée. Qui pourroit ſe plaindre d'une épiſode bien pratiquée? Qui eſt ce qui n'aime pas la diverſité, & qui puiſſe ſe plaindre d'être ſervi de différens mets, & ſurtout lorſqu'ils ſont rares & peu communs? Mon Auteur nous en fournit de cette eſpéce dans ſa deſcription de Byſance, & dans ce qu'il penſe des Palus-Méotides & du Pont Euxin ; peut-être aucun Auteur avant lui n'avoit eu de ſemblables penſées. Je ſuis aſſez de ſon ſentiment à l'égard de cette mer, qu'elle ſera un jour entiérement comblée par les ſables que les riviéres y entraînent. Ariſtote prétend qu'elle étoit autrefois très-profonde, & que de ſon têms elle ne l'étoit plus tant. Polybe dit la même choſe, & beaucoup d'autres très-dignes de voir le jour. Si cette mer n'eſt pas encore remplie, il ne faut conclure de là ſinon que ſes conjectures ſont fauſſes. C'eſt une mer d'une plus vaſte étendue qu'il ne dit, & il faut encore un eſpace de plus de deux mille ans avant que ſa prophétie ſoit accomplie ; mais il n'y a pas à douter un inſtant qu'elle ne la ſoit un jour, & que les Palus-Méotides ne ſe rempliſſent pas. Herodote (a) ſe trompe beaucoup lorſqu'il dit que „ le Pont-Euxin reçoit un Palus „ qu'on appelle Méotide, qui n'eſt guéres moins „ grand que cette mer, & qu'on peut appeller „ ſon pére". Il s'en faut bien, ce n'eſt qu'un petit lac en comparaiſon, puiſqu'il n'a que cinq mille ſtades de circonférence, & qu'il donne au Pont-Euxin onze mille cent ſtades de longueur & trois mille deux cens dans ſa plus grande largeur, il s'en faut aujourd'hui de deux mille ſtades dans ſa longueur. S'il prend ſa plus grande largeur depuis le fleuve Sangarius juſqu'à l'embouchure du Boriſthéne, il ſe trompe environ de neuf cens ſtades : peut-être auſſi ne ſe trompe-t-il point, car depuis un ſi long eſpace les choſes peuvent être changées.

La tradition n'eſt pas toujours une chimére, quelque décrépite qu'elle ſoit. Diodore qui perce bien loin dans les ſiécles reculés, & va preſque à la ſource, aſſure que les habitans de l'Iſle de Samothrace n'avoient pas oublié les prodigieux changemens qu'avoit fait dans l'Archipel le débordement du Pont-Euxin, & cette tradition me paroît plus probable que mille autres qui n'ont pas mille ans d'antiquité. Ces habitans croioient fermement qu'avant cette furieuſe irruption de ſes eaux le Pont n'étoit auparavant qu'un lac, & qu'il devint peu à peu une mer conſidérable par le concours d'un nombre infini de fleuves qui s'y dégorgent ; que cette crue effroiable d'eaux fit un tel deſordre dans l'Archipel, qu'elle en fit périr preſque tous les habitans, ſubmergea les terres les plus baſſes, réduiſit ceux des Iſles les plus élevées à ſe ſauver ſur le ſommet de leurs montagnes, & que les plus grandes Iſles furent coupées par les divers courans de cet épouvantable déluge, & partagées en pluſieurs petites, qui ne pûrent être peuplées que par la ſuite des tems. Il ne faut pas être ſurpris après cela ſi tout ce païs, devenu tout d'un coup une mer piquée d'une infinité de petites Iſles inhabitées & déſertes, a fourni divers ſujets aux Poëtes de débiter leurs réveries & d'egaier leur imagination à chanter les premiers qui furent aſſez hardis pour les aller reconnoître : doit-on encore être ſurpris ſi Pline, l'Abréviateur de tant de Livres perdus, moitié fictions moitié hiſtoire, nous entretient ſi ſouvent de certains changemens incroiables à ceux qui ne réfléchiſſent pas, ou qui ne veulent rien croire de ce qui s'eſt paſſé dans l'univers depuis tant de ſiécles ? Ce qui s'eſt paſſé de nos jours, ſans remonter même plus haut que de deux ſiécles, n'eſt pas moins incroiable. On a vû des Iſles & des montagnes dans

(a) *Hérod. liv. 4.*

du côté de la Propontide, l'autre du côté des Palus-Méotides, lesquels ont huit mille stades de tour. Comme plusieurs grands fleuves viennent se décharger dans ces deux lits, & qu'il en vient encore un plus grand nombre & de plus grands de l'Europe, quand les Palus-Méotides

dans cette mer, comme dans bien d'autres, sortir tout d'un coup du milieux des eaux comme si elles avoient été poussées par une machine; d'autres naître peu à peu, mais visiblement, & quelques-unes disparoître. Cela ne sent-il pas la fable à ceux qui n'en ont pas été les témoins, & cependant c'est un fait contre lequel on ne s'inscrit point en faux.

Je croirois assez que cette mer que nous appellons l'Archipel & la Propontide, étoit un continent plutôt que des Isles, comme Diodore le prétend, & que le Pont, qui étoit peut-être un continent tout comme le reste, mais extrémement bas, fut un très-long tems sans pouvoir se remplir jusqu'à une certaine hauteur pour pouvoir donner une issuë aux eaux, qui montées jusqu'au détroit que l'on voit aujourd'hui, se répandirent par tout & inondérent tout le païs dont je viens de parler. Voilà la tradition de ceux de Samothrace, qui, comme l'on voit, remontent aux tems les plus perdus & aux sources les plus reculées.

Bien que je ne sois Physicien de fait ni de profession, & que je ne sache de cette science curieuse & amusante que ce qui m'est nécessaire pour entendre les Auteurs, & en raisonner quelquefois lorsque l'occasion s'en présente; je vais hazarder mes hypothéses, comme celles des autres, sur la formation des riviéres, des fontaines, des lacs & des mers.

Lorsque les parties terrestres ont couvert l'étoile ou le globe du feu central, qui est l'ame & la vie de la terre que nous habitons, les parties du liquide, qui se trouvoient sur sa surface, ou mêlées avec elles, s'en sont peu à peu séparées. Une goute s'est jointe à une autre, ces deux-ci à plusieurs autres qui se sont rencontrées dans leur chemin par-ci par-là, & multipliant toujours dans leurs routes par la jonction d'un plus grand nombre, elles ont formé des ruisseaux; les autres parties du liquide enfermées dans les entrailles de la terre, & dans ses plus profonds abîmes, ont rempli des gouffres & de vastes cavernes vers son centre, les uns plus près & les autres plus éloignées de sa circonférence, & avec le secours des feux souterrains qui en procuroient l'évaporation par les endroits les plus poreux de la terre; ces vapeurs s'échapant & trouvant plusieurs issuës, ont rencontré encore d'autres cavernes qu'elles ont remplies: ainsi d'étage en étage les eaux se sont élevées encore plus haut, & trouvant des passages & des issuës, les unes plus loin & les autres plus près, ont formé une infinité de sources plus ou moins éloignées, & selon que la terre est plus ou moins poreuse en des endroits qu'en d'autres; il y a plus ou moins de fontaines en certains païs qu'en certains autres. En voilà, je pense, l'origine, qui n'est pas sans quelques difficultés.

On pourroit peut-être m'objecter que ces gouffres, quelque immenses qu'ils puissent être, devroient s'être épuisés depuis si longtems. M. Mariotte leur répondroit dans son Traité du mouvement des eaux, que les fontaines sont entretenuës par les pluies, & qu'elles fournissent dans chaque païs pour l'entretien continuel des sources. M. Perrault a été du même sentiment dans un Ouvrage de sa façon sur la même matiére. Cette opinion ne me paroît pas soutenable. Car comment parer à l'objection qu'on leur a faite, & qu'aucun n'a pû résoudre? puisque l'on sçait par expérience qu'après les pluies les plus fortes & les plus abondantes, si l'on creuse la terre, on la trouvera imbibée à une très-petite profondeur. Il vaut mieux s'en tenir à l'opinion de Descartes, comme la plus raisonnable. Ce Philosophe prétend que la plûpart des fontaines tirent leur origine de la mer, & les autres des riviéres, dont une partie s'écoule dans des gouffres qui communiquent à d'autres qu'elles remplissent, & que les eaux s'évaporent ensuite à l'aide du feu central, ou des autres feux souterrains. Il est certain d'ailleurs que le plus grand nombre des fontaines tire son origine de la mer: car M. Perrault lui-même croit qu'il y a des ports où l'eau de la mer s'élévè jusqu'à trente pieds de hauteur, & que ces eaux entretiennent & remplissent perpétuellement ces réservois; outre qu'on découvre tous les jours des riviéres souterraines dans les mines & des gouffres d'eau.

Pour revenir à la formation des ruisseaux, & de ceux-ci en riviéres par le nombre de ceux qui s'y sont jettés, ces riviéres tombant dans d'autres ont formé les grands fleuves, tous ont suivi la pente que la terre leur offroit assez par sa figure sphérique. Ces eaux ont rencontré dans leur cours des montagnes & des endroits inégaux; ce qui les a détournées pour chercher une pente, & a produit leurs sinuosités; & lorsqu'elles ont rencoutré en leur chemin des fonds & des abîmes, elles les ont remplis, formé des étangs, de petites mers, des marais immenses, où elles se perdent, pour en sortir après dans un cours réglé, comme elles y sont entrées. D'autres se précipitant dans des gouffres sous terre, où elles ont trouvé un cours libre comme une galerie souterraine, ont reparu à plusieurs lieuës de leur entrée, & quelquefois à plusieurs journées. Un grand nombre de ces riviéres ont rencontré dans leur cours, après la formation de la terre, de profondes

&

des en sont remplis, ils s'écoulent dans le Pont par une des bouches, & celui-ci se jette par l'autre dans la Propontide : la bouche des Palus-Méotides s'appelle le Bosphore Cimmérien, large de trente stades sur soixante de longueur. Cette mer est par tout fort basse. La bouche du Pont est appellé Bosphore de Thrace, & a six vingt stades de longueur. Sa largeur n'est pas égale par tout. La bouche par où l'on sort de la Propontide, commence à l'espace qu'il y a entre Chalcédoine & Bysance, & qui est de quatorze stades. Celle par où l'on sort du Pont s'appelle Hiéron. C'est là qu'on dit que Jason revenant de la Colchide sacrifia pour la premiére fois aux douze Dieux. Cet endroit, quoique situé dans l'Asie, n'est distant de l'Europe que de douze stades, au bout desquelles vis-à-vis on trouve le Temple de Serapis, dans la Thrace.

Les eaux des Palus-Méotides & du Pont sortent sans cesse de leurs lits, & cela vient de deux causes. La premiére, & qui n'est ignorée de personne, c'est parce que plusieurs fleuves tombant dans un lit borné tout à l'entour, l'eau grossit & s'eléve toujours; & si elle n'a point d'issuë pour sortir, il faut nécessairement qu'à force de s'élever & de s'augmenter elle se répande par dessus les bords dans un espace plus large que son lit: ou s'il y a des sorties, qu'elle s'écoule. L'autre cause est la quantité de sable que les fleuves apportent avec eux dans les grandes pluies, & qui pressant l'eau l'éléve & l'oblige de sortir par les issuës: & comme les fleuves entrent sans cesse & apportent des sables, il faut aussi que l'écoulement des eaux soit perpétuel. Telles sont les vraies raisons pourquoi les eaux du Pont ne restent pas dans leur lit, raisons non fondées sur le rapport des Marchands, mais tirées de la nature même des choses, & qui par conséquent ne laissent rien à desirer.

Pendant que nous sommes sur cet endroit, examinons bien tout ce que la nature y a fait. La plûpart des Historiens n'y ont pas fait attention; mais je crois qu'il sera d'autant plus à propos de rapporter des raisons de tout, & de n'omettre rien qui puisse arrêter ceux qui sont curieux de ces sortes de recherches, que cela convient parfaitement à notre siécle. Car puisqu'il n'y a plus de coin du monde, où nos voiageurs ne pénétrent par mer ou par terre, on ne doit plus, sur ce que l'on ne sçait pas, s'en rapporter aux Poëtes & aux conteurs de fables, comme ont fait nos prédécesseurs, qui sur la plûpart des choses contestées ne nous citent que ces témoins infidé-

& vastes vallées qu'elles ont remplies, & ont formé de grands lacs ; les eaux ont monté peu à peu jusqu'à ce qu'elles aient trouvé une sortie, pour suivre leur cours jusqu'à d'autres païs plus bas, plus grands & plus immenses qu'elles ont inondés; mais quel tems n'a-t-il pas fallu? Et ce sont ces mers que nous voions plus ou moins grandes selon la grandeur & la profondeur des abîmes où elles sont tombées. C'est en peu de mots ce que j'ai pensé de la formation de notre planéte, & de l'origine des fontaines; des riviéres & de la mer.

fidéles: il faut tirer de l'Histoire même de quoi persuader nos Lecteurs.

Je dis donc que les Palus-Méotides & le Pont se remplissent de sable depuis longtems, & qu'ils en seront entiérement comblés, à moins qu'il n'y arrive quelque changement dans ce qui s'y fait, & que les fleuves ne discontinuent d'y charier des sables. Car la succession des tems étant infinie, & ces lits tout-à-fait bornés; il est évident que quand même il n'y tomberoit que peu de sables, ils seroient dans la suite entiérement remplis. C'est une loi de la nature, que tout ce qui étant borné croît ou se corrompt continuellement pendant un tems infini, bien qu'il ne croisse que peu ou qu'il ne se corrompe que légérement, arrive nécessairement à sa perfection, ou périt entiérement. Or ce n'est pas un peu de sable, c'est une quantité prodigieuse de sable que les fleuves apportent dans ces deux lits: ce qui fait croire qu'ils seront bientôt comblés. Cela fait même déja des progrès sensibles, & les Palus-Méotides commencent à se remplir. Ils n'ont plus que sept ou cinq aulnes de profondeur dans la plûpart des endroits, en sorte qu'on ne peut plus naviger dessus avec de grands vaisseaux sans guide. D'ailleurs quoique selon tous les Anciens cette mer fût autrefois jointe au Pont, ce n'est plus maintenant qu'une eau douce; celle de la mer a été absorbée par les sables, & a cédé la place à celle des fleuves. Il arrivera la même chose à l'égard du Pont. Cela commence même dès à présent. Si peu de gens s'en apperçoivent, c'est à cause de la grandeur du lit: mais pour peu qu'on y fasse attention, il est aisé de s'en appercevoir. Car l'Istre qui venant d'Europe se décharge par plusieurs embouchures dans le Pont, y a déja formé, du limon qu'il entraîne avec lui, un banc éloigné de la terre d'environ mille stades, & contre lequel les vaisseaux échouent souvent pendant la nuit lorsqu'on y pense le moins.

La raison pour laquelle le sable ne s'amasse point auprès de la terre, mais est poussé loin en avant, c'est sans doute que les fleuves poussent en avant le sable & tout ce qu'ils roulent dans leurs eaux, à proportion que la violence & l'impétuosité de leur cours a plus de force que la mer & la repousse. Mais quand cette impétuosité est ralentie par la hauteur & la quantité des eaux de la mer; alors il est naturel que ce que les fleuves entraînent avec eux tombe en bas & s'arrête. Voilà pourquoi les monceaux de sable que forment les grands & les rapides fleuves, ou sont éloignés de la terre, ou commencent proche de la terre à une grande profondeur, & qu'au contraire ceux des fleuves qui sont plus petits & qui coulent lentement s'amassent proche des embouchures. Une preuve de ce que je dis, c'est que dans les grandes pluies, les fleuves les plus médiocres tombant avec force dans

la mer, pouſſent ce qu'ils apportent plus ou moins loin à proportion de leur impétuoſité ou de leur foibleſſe.

Ce que nous avons dit de la grandeur de la digue formée par les fleuves dans le Pont, & de la quantité de pierres, de bois & de terre que ces fleuves y voiturent, tout cela ne doit ſurprendre perſonne. On voit ſouvent même de petits torrens ſe faire en peu de tems un paſſage au travers des montagnes, emporter avec eux toutes ſortes de matiéres, & remplir certains endroits à un point qu'ils les changent tout-à-fait, & qu'en y paſſant quelques jours après on ne les reconnoît plus. On doit donc beaucoup moins être ſurpris que de grands fleuves, qui coulent perpétuellement, élévent des digues dans le Pont, & puiſſent un jour le combler entiérement. Cela n'eſt pas ſeulement vraiſemblable, il faut de toute néceſſité que cela arrive. En voici la preuve. Autant que l'eau des Palus-Méotides eſt plus douce que celle du Pont, autant celle du Pont eſt plus douce que celle de notre mer. Ainſi pour rendre le Pont marécageux & doux comme les Palus-Méotides, il ne reſte plus, ſinon qu'il y ait entre le tems qu'il a fallu pour remplir ceux-ci & le tems néceſſaire pour remplir celui-là, la même proportion qu'il y a entre les grandeurs différentes de ces deux lits. Cela ſe fera même d'autant plutôt, que les fleuves qui ſe déchargent dans le Pont ſont plus grands & en plus grande quantité.

J'ai cru devoir mettre ici ces réflexions, pour convaincre ceux qui ne peuvent ſe perſuader que cette mer ſe remplit & ſe comblera un jour de telle ſorte, que ce ne ſera plus qu'un lac & un marais. Elles ſerviront auſſi à nous prévenir contre les prétendus prodiges que nous débitent ceux qui courent les mers, à empêcher que nous n'écoutions avec avidité comme des enfans ſans expérience tout ce qui ſe dit, & à nous donner quelques idées, ſur leſquelles nous ſoions en état de juger de la vérité ou de la fauſſeté de ce que l'on nous rapporte. Reprenons maintenant notre deſcription de Byſance.

CHAPITRE XI.

L'Hiſtorien continuë de décrire la ſituation & les avantages de Byſance. Guerres que les Byſantins ont eu à ſoutenir.

NOus avons dit que le détroit qui joint le Pont avec la Propontide eſt long de cent vingt ſtades, depuis Hiéron du côté du Pont juſqu'à l'endroit où eſt Byſance au côté oppoſé. Dans cet eſpace,

ce, sur un promontoire appartenant à l'Europe, & éloigné de l'Asie d'environ cinq stades, est un Temple de Mercure ; c'est l'endroit le plus serré du détroit, & où l'on dit que Darius dans son expédition contre les Scythes fit jetter un pont. Depuis le Pont jusqu'au Temple de Mercure, comme la distance entre les bords est assez égale, le cours de l'eau est aussi assez uniforme ; mais arrivant à ce Temple & y étant resserrée par le promontoire, elle s'y brise & se jette ensuite du côté de l'Asie, d'où elle retourne du côté de l'Europe aux promontoires qui sont vers les Esties. De là changeant encore son cours, elle coule vers l'Asie au promontoire appellé Damalis, où l'on rapporte qu'Io s'arrêta pour la premiére fois après avoir passé le détroit. Enfin de Damalis l'eau prend son cours vers Bysance, où se partageant, la plus petite partie va former le golfe appellé la Corne, & la plus grande vient de l'autre côté, où est Calcédoine. Mais cette partie n'a plus à beaucoup près la même force. Car après avoir été jettée & rejettée tant de fois, & trouvant là dequoi s'étendre, elle s'affoiblit enfin, & n'étant plus repoussée par ses bords qu'à angle obtus, elle quitte Calcédoine & suit le détroit.

C'est ce qui donna à Bysance un fort grand avantage sur Calcédoine pour la situation, quoiqu'à juger de ces deux villes par les yeux elles paroissent également bien situées. On ne peut aborder qu'avec peine à Calcédoine, & le cours de l'eau vous emporte à Bysance, quelque chose que vous fassiez pour vous en défendre. Pour preuve de cela, c'est que quand on veut passer de Calcédoine à Bysance, on ne peut traverser le détroit en droite ligne : mais on remonte jusqu'à Damalis & à Chrysopolis, cette ville dont les Athéniens s'emparérent autrefois par le conseil d'Alcibiade, & où ils levérent les premiers un impôt sur ceux qui passoient dans le Pont ; de là on n'a qu'à s'abandonner au cours de l'eau, & l'on est porté nécessairement à Bysance. La même chose arrive soit qu'on navige au-dessus ou au-dessous de cette ville. Qu'un vaisseau poussé par un vent du Midi y vienne de l'Hélespont, la route est facile en côtoiant l'Europe : qu'un vent du Nord au contraire en pousse un autre du Pont dans l'Hélespont, en rangeant encore la côte de l'Europe, il cinglera droit & sans danger de Bysance dans le détroit de Propontide, où est Abyde & Seste. C'est tout le contraire par rapport à Calcédoine, parce que la côte est inégale, & que d'ailleurs l'Isle de Cysique avance beaucoup dans la mer. Pour y venir de l'Hélespont, on est obligé de ranger la côte de l'Europe ; & quand on est proche de Bysance, de se détourner pour prendre la route de Calcédoine : ce qui n'est pas facile. Nous en avons dit la raison. De même en sortant de son port, il est absolument impossible de cingler droit vers la Thrace. Car outre le cours de l'eau qu'il faudroit forcer, on auroit encore à surmonter, où le

vent du Midi qui pouſſe vers le Pont, ou le vent du Nord qui en fait ſortir, & ſoit qu'on vienne de Byſance à Calcédoine; ou qu'on aille de Calcédoine en Thrace, on ne peut pas éviter l'un ou l'autre de ces vents. Mais après avoir expliqué les avantages que les Byſantins tirent du côté de la mer, voions les deſavantages auſquels ils ſont expoſés du côté de la terre.

D'une mer à l'autre ils ſont environnés de la Thrace, & ſont perpétuellement en guerre avec les peuples de ce païs. Qu'après de grands préparatifs de guerre, ils obligent une fois les Thraces de mettre bas les armes, le nombre d'hommes & de Souverains eſt ſi grand, qu'une victoire ne peut les dompter tous. Qu'ils en aient vaincu un, trois plus puiſſans viennent les attaquer juſques dans leur païs. En vain ils font des Traités, & conſentent de leur paier des tributs. Ils ne peuvent rien accorder à un, que cela même ne leur ſuſcite une guerre avec pluſieurs autres. En un mot c'eſt une guerre dont ils ne peuvent ſe délivrer, & qui leur coûte néanmoins beaucoup à ſoutenir. Car quoi de plus dangereux qu'un mauvais voiſin, & y a-t-il guerre plus cruelle que celle que font les Barbares?

Outre ces guerres & les calamités dont elles ont coutume d'être ſuivies, ils ſouffrent encore du côté de la terre une peine à peu près ſemblable à celle que ſouffre Tantale chez les Poëtes. Quand ils ont bien cultivé leurs terres, & qu'ils ſont prêts de recueillir les beaux fruits qu'elles portent, ces Barbares font une irruption, en gâtent une partie & emportent l'autre, & ne laiſſent aux Byſantins que le regret d'avoir travaillé & dépenſé beaucoup à mettre leurs terres en état de produire de belles moiſſons, qu'ils ont la douleur de voir enlever. Cette guerre continuelle avec les Thraces n'a pas empêché qu'ils n'aient toujours gardé aux Grecs une exacte fidélité. Mais le comble de leur malheur fut la décente que firent les Gaulois dans leur païs ſous la conduite de Comontorius. Ces Gaulois étoient du nombre de ceux qui ſous Brennus étoient ſortis de leur païs, & qui s'étant échapés du péril dont ils étoient menacés à Delphes, s'enfuirent vers l'Héleſpont, où ils s'arrêtérent. Les voiſinages de Byſance leur parurent ſi charmans, qu'ils ne penſérent point à paſſer en Aſie. Ils ſe rendirent enſuite maîtres de la Thrace; & aiant établi le ſiége de leur Empire à Tyle, ils réduiſirent les Byſantins aux derniéres extrémités. Dans la premiére irruption que fit Comontorius, le premier de leurs Rois, les Byſantins lui donnérent tantôt trois, tantôt cinq, tantôt dix mille piéces d'or, pour empêcher qu'il ne fit le dégat ſur leurs terres. Enfin la ſomme alla juſqu'à quatre-vingt talens par an, qu'ils paiérent juſqu'à la fin de cette Monarchie, laquelle arriva ſous Cavarus. Les Gaulois tombérent à leur tour ſous la puiſſance des Thraces, qui ne firent quartier à aucun, & qui en éteignirent entiérement la race.

Pendant que les Bysantins étoient accablés des tributs qu'on levoit sur eux, ils dépêchérent d'abord chez les Grecs, pour les prier d'avoir compassion de leur malheur & de venir à leur secours. La plupart ne daignérent seulement pas les écouter; ce qui les obligea d'exiger un impôt (a) de ceux qui passoient dans le Pont, ou qui en fortoient. Cet impôt étant fort onéreux, tout le monde en rejetta la faute sur les Rhodiens, qui passoient alors pour les plus puissans sur la mer, & de là vint la guerre dont nous avons à parler. Car les Rhodiens ouvrirent enfin les yeux sur le tort que leur faisoit & à leurs voisins le paiement qu'exigeoient les Bysantins. D'abord après s'être fait des Alliés, ils envoiérent des Ambassadeurs à Bysance pour demander la révocation de l'impôt. Les Bysantins n'eurent aucun égard à leur demande. Ecatondore & Olympiodore qui étoient alors à la tête des affaires, soutinrent aux Ambassadeurs de Rhodes, que c'étoit avec juste raison qu'on levoit cet impôt. Les Ambassadeurs se retirérent sans avoir pû rien obtenir. On résolut aussitôt à Rhodes de déclarer la guerre aux Bysantins. On commença par dépêcher à Prusias, pour l'en-

(a) *Ce qui les obligea d'exiger un impôt de ceux qui passoient dans le Pont.*) Il est certain que le droit que les Bysantins vouloient imposer à tous les bâtimens qui entreroient dans la mer Pontique ou le Pont-Euxin, étoit en quelque façon juste, bien qu'il semble que le passage du détroit étoit libre & commun à tous avant qu'ils s'avisassent d'y établir cet impôt; mais cela n'empêchoit pas qu'ils ne fussent en quelque droit d'établir un impôt, dont les Rhodiens se plaignirent, & qui fut la cause de la guerre contre les Bysantins. „ Quiconque, dit Grotius (a) dans „ son droit de paix & de guerre, se sera chargé „ d'assûrer & de favoriser la navigation en allu„ mant des feux la nuit, & mettant des balises sur „ les bancs, n'agira point contre le droit de natu„ re ni des gens, s'il impose une contribution rai„ sonnable à ceux qui navigent.

„ Telle étoit la contribution que les Romains „ exigeoient sur la mer Erythrée, pour subve„ nir aux frais de l'armée navale qu'il falloit en„ tretenir contre les pirates. Tel étoit le droit „ que les Bysantins levoient à l'entrée du Pont„ Euxin, & que déja longtems auparavant les „ Athéniens s'étant rendus maîtres de Chrysopo„ lis, avoient imposé sur la même mer, au rap„ port de Polybe, qui parle de l'un & de l'au„ tre; & tel enfin le droit que les mêmes Athé„ niens avoient exigé sur l'Hélespont, selon le „ témoignage de Demosthéne contre Leptine, & „ que Procope dans son Histoire secréte dit que „ les Empereurs Romains levoient de son tems. Hors dans les cas que je viens de dire, je ne vois pas qu'on puisse établir le moindre impôt sur la mer. Tous les Jurisconsultes conviennent que la mer est & doit être commune à tous les hommes: & qu'elle l'est tout comme l'air. Grotius s'est fort étendu sur cette matiere. „ Les Juris„ consultes distinguent manifestement les choses „ qu'ils appellent publiques, parmi lesquelles sont „ les riviéres, d'avec les choses communes. Nous „ lisons, dit-il encore dans les Instituts, qu'il y „ a certaines choses qui sont communes à tous „ par droit de nature; d'autres qui sont publi„ ques par droit de nature; l'air, l'eau courante, „ & par conséquent le rivage de la mer, sont „ choses communes; les publiques sont toutes „ les riviéres & les ports: (& dans Théophile en „ ces termes:) les choses qui sont communes de „ droit naturel à tous les hommes sont celles-ci, „ l'air, l'eau qui court toujours, & la mer.". Il ajoute aussitôt après: „ & pour toutes les riviéres „ & les ports, ils sont publics, c'est-à-dire au peu„ ple Romain." Cela est juste; mais quant à la mer, elle doit être commune à tout le monde, & plus encore les détroits de mer par où l'on entre dans une autre mer; à moins que l'entrée n'en soit dangereuse, & que celui qui posséde les terres qui sont des deux côtés n'ait pris sur son compte d'en assûrer & d'en favoriser le passage. „ Le même Grotius dit que dans les païs connus „ à l'Empire Romain, depuis les premiers tems „ jusqu'à Justinien, c'étoit une maxime du droit „ des gens, que la mer ne fût possédée en pro„ pre par aucun peuple, non pas même pour „ ce qui regardoit le droit de pêche: & il ne „ faut pas suivre le sentiment de ceux qui croient „ que quand le droit Romain appelle la mer une „ chose commune à tous, il entende qu'elle fût „ commune aux Citoiens.

(a) *Droit de la paix & de la guer. l. 2. c. 3.*

l'engager à entrer dans cette guerre. On ſçavoit que ce Roi avoit des raiſons pour n'être pas ami des Byſantins. Ceux-ci firent la même choſe de leur côté. Ils envoierent demander du ſecours à Attale & à Achée. Le premier ne demandoit pas mieux; mais reſſerré par Achée dans les Etats de ſes péres; il ne pouvoit les ſecourir que foiblement: Achée promit auſſi de les ſoutenir. Comme il étoit maître de tout le païs en-deçà du mont Taurus, & qu'il avoit pris depuis peu le titre de Roi, de ſi grandes forces enflérent autant le courage aux Byſantins, qu'elles donnérent de crainte aux Rhodiens & à Pruſias. D'ailleurs Achée étoit parent de cet Antiochus, qui avoit ſuccédé au Roiaume de Syrie: & voici pourquoi il s'étoit aquis cette grande domination dont nous venons de parler.

CHAPITRE XII.

Achée ſe fait déclarer Roi. Pruſias, mécontent des Byſantins, ſe joint aux Rhodiens pour leur faire la guerre. Mauvaiſe fortune des Byſantins. Fin de la guerre. Etat des affaires dans l'Iſle de Créte. Les Synopéens ſe défendent contre Mithridate.

SEleucus pére d'Antiochus étant mort, laiſſa le Roiaume à l'aîné de ſes enfans, qui s'appelloit comme lui Séleucus. Environ deux ans avant la guerre dont nous parlions tout-à-l'heure, ce jeune Prince apprit qu'Attale s'étoit ſoumis tout le païs d'en-deçà du mont Taurus. Comme ce païs étoit de ſa domination, il ſe mit en marche avec une grande armée pour le reconquérir, & Achée ſon parent ne manqua pas de l'accompagner. Séleucus aiant été tué dans cette guerre par Apatorius Gaulois & par Nicanor, Achée vengea auſſitôt la mort de ſon parent par celle de ſes deux aſſaſſins, prit le commandement des troupes, & ſe comporta avec tant de ſageſſe & de grandeur d'ame, que quoique les conjonctures & l'inclination des troupes concouruſſent à lui mettre le diadéme ſur la tête, il le refuſa pour le conſerver à Antiochus, le plus jeune des enfans de Séleucus. Après avoir reconquis tout le païs uſurpé par Attale, renfermé dans la ville de Pergame, & réduit ſous ſa puiſſance tout le reſte; tant d'heureux ſuccès lui enflérent le cœur, ſa probité naturelle ſuccomba ſous le poids d'une ſi grande fortune. Il prit le diadéme, ſe fit appeller Roi, & ſe rendit redoutable aux Rois & aux autres Puiſſances du païs qu'il venoit de ſubjuguer. C'étoit principalement ſur ce Roi que les Byſantins comp-

toient lorſqu'ils entreprirent la guerre contre les Rhodiens & Pruſias.

Diſons auſſi un mot des raiſons qu'avoit Pruſias pour ne vouloir pas de bien aux Byſantins. Il leur reprochoit premiérement qu'après lui avoir décerné des ſtatuës, non ſeulement ils avoient oublié de les dreſſer, mais s'en s'étoient encore moqués. Il leur faiſoit encore un crime de s'être emploiés avec chaleur pour réconcilier Achée avec Attale, réconciliation qui ne pouvoit lui être que très-deſavantageuſe. Un troiſiéme ſujet de reſſentiment, c'eſt qu'à la célébration des jeux conſacrés à Minerve, les Byſantins avoient envoié de leurs Citoiens pour faire avec Attale des ſacrifices, & qu'ils ne lui avoient envoié perſonne lorſqu'il avoit célébré la fête des Sotéries. Pendant que la colére couvoit dans ſon cœur, les Rodiens vinrent lui donner l'occaſion de la faire éclater, & il la ſaiſit avec joie. Il convint avec les Ambaſſadeurs que les Rhodiens attaqueroient les Byſantins par mer, & que lui leur feroit par terre tout le mal qu'il pourroit. C'eſt ainſi que commença la guerre des Rhodiens contre les Byſantins.

Ceux-ci comptant toujours qu'Achée viendroit à leur ſecours, commencérent la guerre avec vigueur. Ils firent venir Tibités de Macédoine, bien réſolus de donner autant d'affaires à Pruſias qu'il leur en donneroit. Ce Prince irrité marche contre eux & s'empare d'Hiéron, place ſituée à l'entrée du Pont, & que les Byſantins avoient depuis peu achetée fort cher, tant à cauſe de l'heureuſe ſituation de la place, que pour mettre à couvert de toute inſulte les Marchands qui navigeoient ſur le Pont, leurs eſclaves & leur commerce de mer. Il gagna auſſi ſur eux cette partie de la Myſie, que les Byſantins poſſédoient depuis longtems dans l'Aſie. Les Rhodiens de leur côté équipérent ſix vaiſſeaux, auſquels ils en joignirent quatre que leurs Alliés leur avoient fournis; & aiant donné le commandement de cette eſcadre à Xenophante, ils ſe mirent ſur l'Héleſpont. Neuf de ces vaiſſeaux reſtérent à l'ancre auprès de Seſte pour incommoder ceux qui navigeoient dans le Pont, & Xenophante avec le dixiéme fut harceller Byſance, pour voir ſi la crainte de la guerre n'y porteroit point au repentir : y trouvant de la réſiſtance, il retourna aux autres vaiſſeaux, & toute l'eſcadre reprit la route de Rhodes.

Alors les Byſantins envoiérent preſſer Achée de les ſecourir, & firent faire de nouvelles inſtances à Tibités, auquel ils croioient que le Roiaume de Byſance appartenoit autant qu'à Pruſias, dont il étoit oncle. Cette réſolution des Byſantins engagea les Rhodiens à faire tous leurs efforts pour avancer les affaires. Comme les Byſantins ne ſoutenoient cette guerre avec tant de fermeté & de conſtance, que parce qu'ils comptoient ſur le ſecours d'Achée, & que d'ailleurs ce Prince ſouhaitoit fort de tirer des mains de Ptolomée Andromaque ſon pére, qui étoit détenu à Alexandrie, les Rhodiens envoiérent demander Andro-

dromaque à Ptolémée. Ils avoient déja auparavant fait cette démarche; mais ils la firent alors férieufement, jugeant bien qu'après avoir rendu ce fervice à Achée, ils en obtiendroient facilement tout ce qu'ils voudroient. Les Ambaffadeurs ne trouvérent pas d'abord Ptolémée difpofé à relâcher Andromaque, de la détention duquel il efpéroit faire un jour bon ufage. Il lui reftoit encore quelques différens à vuider avec Antiochus, & Achée, qui s'étant depuis peu fait appeller Roi, pouvoit décider en maître de certaines chofes importantes. Car cet Andromaque outre qu'il étoit pére d'Achée, étoit encore frére de Laodicée femme de Seleucus. Néanmoins fon penchant pour les Rhodiens, & le defir qu'il avoit de les favorifer en tout, l'emporta fur toute autre confidération. Il leur permit de prendre Andromaque, & de le remettre entre les mains d'Achée fon fils. Ils le remirent auffitôt, ils décernérent outre cela quelques honneurs à Achée, & par-là ruinérent entiérement toutes les efpérances des Byfantins. Ce ne fut pas le feul malheur qui leur arriva. Tibités mourut dans le voiage de Macédoine à Byfance. Cette mort rompit encore toutes leurs mefures, & leur fit perdre toute efpérance. Ces revers de fortune infpirérent une nouvelle ardeur à Prufias. Pendant qu'il preffoit les Byfantins du côté de l'Afie, les Thraces qu'il avoit pris à fa folde les ferroient tellement du côté de l'Europe, qu'ils n'ofoient fortir de leurs portes: de forte que n'aiant plus rien à efpérer, ils ne cherchoient plus qu'un honnête prétexte de fortir de cette guerre.

Sur ces entrefaites Cavarus Roi des Gaulois vint à Byfance; & fouhaitant que cette guerre fût terminée, il emploia fa médiation avec tant de zéle, qu'enfin Prufias & les Byfantins confentirent à un accommodement. Au premier avis que les Rhodiens en reçûrent, pour conduire leur projet à fa fin, ils députérent Aridicés vers les Byfantins, & le firent accompagner par Polemoclés avec trois galéres, comme pour préfenter aux Byfantins la guerre ou la paix. A leur arrivée la paix fe conclut, Cothon fils de Calligiton étant alors Grand-Prêtre à Byfance. Le Traité avec les Rhodiens portoit fimplement, *que les Byfantins n'exigeroient aucun tribut de ceux qui navigeroient dans le Pont; & que moiennant cela les Rhodiens vivroient avec eux en paix.*

Le Traité avec Prufias étoit, *Que dorénavant il y auroit paix & amitié entre Prufias & les Byfantins pour toujours: Que Prufias n'exerceroit aucune forte d'hoftilité contre les Byfantins, ni les Byfantins, contre Prufias: Que ce Roi rendroit aux Byfantins fans rançon toutes les terres, les fortereffes, les peuples, les prifonniers, qu'il avoit pris fur eux: outre cela les vaiffeaux qu'il leur avoit gagnés au commencement de la guerre, tout ce qu'il avoit d'armes dans les forts qu'il avoit emportés, & le bois, le marbre & la tuile*

tuile qu'il avoit enlevés du lieu sacré, lorsque craignant l'arrivée de Tibités il avoit pris des forteresses tout ce qui lui paroissoit bon à quelque chose. *Qu'enfin Prusias seroit obligé de faire rendre aux Laboureurs de Mysie, païs de leur domination, tout ce que quelques Bithyniens leur avoient pris.* Ainsi commença, ainsi finit la guerre entre Prusias & les Bysantins.

Vers le même tems les Cnossiens firent demander par des Ambassadeurs aux Rhodiens les vaisseaux qu'avoit Polémoclés, & d'y joindre trois vaisseaux qui ne fussent pas de guerre. Les Rhodiens les leur accordérent. Quand ces vaisseaux furent arrivés à l'Isle de Créte; les Eleuthernéens entrérent en soupçon; parce que Polémoclés avoit fait mourir Timarque, un de leurs Citoiens, pour faire plaisir aux Cnossiens. Ils demandérent d'abord qu'on leur fît raison de cet attentat, puis ils déclarérent la guerre aux Rhodiens.

Peu de tems auparavant les Lyttiens étoient tombés dans un malheur extraordinaire, car toute l'Isle de Créte y étoit envelopée. Les Cnossiens s'étant joints aux Gortyniens, s'étoient rendus maîtres de toute cette Isle, à l'exception de la ville des Lyttiens. Cette résistance d'une seule ville les irrita. Ils résolurent d'y mettre le siége & de la renverser de fond en comble, pour faire un exemple & inspirer de la terreur aux autres Crétois. Ceux-ci d'abord prirent tous les armes pour défendre les Lyttiens. Mais il s'éleva entre eux, comme c'est l'ordinaire parmi ce peuple, quelque jalousie pour je ne sçai quelles bagatelles, & cette jalousie dégénéra bientôt en une sédition. D'un autre côté les Polyrrhéniens, les Cérétes, les Lampéens, les Oriens & les Arcadiens abandonnérent de concert les Cnossiens, & convinrent entre eux de prendre la défense des Lyttiens. La division se mit aussi parmi les Gortyniens, les plus anciens se déclarant pour les Cnossiens, les plus jeunes pour les Lyttiens. Les Cnossiens épouvantés de ce soulévement de leurs Alliés, firent venir à leur secours un corps de mille Etoliens; après quoi les plus anciens de Gortyne s'emparérent de la citadelle, y firent entrer péle-mêle les Cnossiens & les Etoliens, chassérent une partie de leurs jeunes gens, tuérent l'autre, & livrérent la ville aux Cnossiens.

Les Lyttiens quelque tems après étant sortis en grand nombre de leur païs pour quelque expédition, les Cnossiens en eurent avis, & aussitôt s'emparérent de Lytte, où il n'y avoit personne pour la défendre: ils firent transporter les femmes & les enfans à Cnosse, brûlérent & renversérent toute la ville, & retournérent chez eux. Les Lyttiens à leur retour furent si consternés en voiant les ruines de leur patrie, qu'aucun d'eux n'eut la force d'y entrer. Ils tournérent tout autour poussant des cris lamentables sur leur malheur & sur celui de leur ville, puis rebroussant chemin ils s'allérent jetter entre les bras des Lampéens,

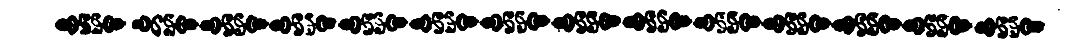
péens, qui les reçûrent avec toute ſorte de bonté. De Citoiens devenus en un jour étrangers, ils firent avec leurs Alliés la guerre aux Cnoſſiens. Ce fut ainſi que Lytte, Colonie & alliée des Lacédémoniens, la plus ancienne ville de Créte, & de qui ſans contredit étoient toujours ſortis les plus grands hommes de cette Iſle, perit ſans reſſource & de la maniére du monde la plus étonnante.

Les Polyrrhéniens, les Lampéens & leurs Alliés étoient alors en guerre avec les Cnoſſiens, dont les Etoliens prenoient la défenſe. Pour contrebalancer ce ſecours, ils dépêchérent des Ambaſſadeurs vers les Achéens & vers Philippe, qui n'étoient point amis des Etoliens, pour les prier de faire alliance avec eux, & de leur prêter des ſecours. L'alliance fut auſſitôt conclue, & on leur envoia quatre cens Illyriens ſous le commandement de Plator, deux cens Achéens & cent Phocéens. Ce ſecours avança beaucoup les affaires des Polyrrhéniens & de leurs Alliés. En fort peu de tems les Eleuthernéens, les Cudoniates & les Apteréens renfermés dans l'enceinte de leurs murailles, furent forcés de quitter l'alliance des Cnoſſiens, & de prendre les armes en faveur de ceux qui les attaquoient. Après quoi les Polyrrhéniens & leurs Alliés envoiérent à Philippe & aux Achéens cinq cens Crétois. Les Etoliens peu de tems auparavant en avoient reçu mille des Cnoſſiens, en ſorte que ce furent les Crétois qui ſoutinrent cette guerre pour les uns & pour les autres. Les transfuges de Gortyne s'emparérent auſſi alors non ſeulement du port de Pheſtie, mais auſſi de celui de leur propre ville, & de là faiſoient la guerre aux habitans. Tel étoit l'état des affaires dans l'Iſle de Créte.

Ce fut encore vers ce tems-ci que Mithridate déclara la guerre aux Sinopéens, guerre qui fut comme le commencement & l'occaſion de tous les malheurs qui ſont enfin tombés ſur ce peuple. Ils envoiérent des Ambaſſadeurs à Rhodes pour demander du ſecours. Les Rhodiens choiſirent pour cela trois Citoiens, à qui ils donnérent cent quarante mille dragmes. Sur cette ſomme on fournit aux Sinopéens tout ce qui leur étoit néceſſaire, mille tonneaux de vin, trois cens livres de cheveux en corde, cent livres de nerfs préparés, mille armures, trois mille piéces d'or au coin de la République, quatre catapultes, & des hommes pour les faire jouer. Les Ambaſſadeurs après avoir obtenu ce ſecours, retournérent à Sinope, ou dans la crainte que Mithridate n'aſſiégeât la ville par terre & par mer, on ſe diſpoſoit à ſoutenir la guerre de l'un & de l'autre côté.

Sinope eſt ſituée à la droite du Pont en allant vers le Phaſe. Elle eſt bâtie ſur une Preſqu'Iſle qui s'avance dans la mer, & couvre entiérement l'Iſthme qui joint cette Preſqu'Iſle à l'Aſie, & qui n'eſt que d'environ deux ſtades. Le reſte de la Preſqu'Iſle qui s'avance dans la mer eſt un terrain plat, & d'où il eſt aiſé d'approcher de la ville; mais

les bords tout autour du côté de la mer sont escarpés, il n'y a que très-peu d'endroits où l'on puisse aborder. Les Sinopéens craignant que Mithridate n'attaquât la ville du côté de l'Asie, & qu'il ne fît une décente par mer au côté opposé, & ne s'emparât des plaines & des postes qui dominent sur la ville, fortifiérent de pieux & de fossés tous les endroits de la Presqu'Isle où l'on pouvoit aborder, firent porter des armes dans les endroits qu'il étoit facile d'insulter, & y postérent des troupes. Comme cette Presqu'Isle n'est pas d'une grande étenduë, avec peu de monde il est aisé de la défendre.



CHAPITRE XIII.

Les Etoliens tentent de surprendre Egire, ils manquent leur entreprise. Euripidas leur Preteur, pour se venger, ravage différentes contrées de la Gréce. Faute de Philippe. Irruption de Scopas sur la Macédoine.

RETournons à la guerre Sociale. Philippe partit de Macédoine & se jetta dans la Thessalie & dans l'Epire, pour passer de là dans l'Etolie. Vers le même tems Alexandre & Dorimaque voulant surprendre Egire, assemblérent environ douze cens Etoliens à Oenanthie, ville d'Etolie située vis-à-vis d'Egire, & aiant disposé des pontons n'attendoient plus qu'un tems propre pour exécuter leur dessein. Un Etolien qui avoit vécu longtems à Egire, s'apperçut que les gardes de la porte d'Egion ne pensoient qu'à boire & à se divertir. Il étoit venu souvent trouver Dorimaque, qu'il connoissoit homme à pareilles entreprises, pour lui persuader d'entrer furtivement dans Egire. Cette ville bâtie sur le golfe de Corinthe entre Egion & Sicyone, à environ sept stades de la mer dans le Péloponése, est située sur des hauteurs escarpées & inaccessibles, d'où la vûe s'étend sur le Parnasse & sur d'autres lieux circonvoisins. Dès que Dorimaque vit le tems favorable, il se met en mer, & loge pendant la nuit ses gens proche le fleuve qui coule aux pieds de la ville; puis s'avance avec Alexandre, Archidamus & les Etoliens par le chemin qui conduit d'Egion à Egire. En même tems le traître Etolien s'étant détaché avec vingt des plus hardis, & aiant gagné par des chemins détournés, qu'il sçavoit parfaitement, le haut des rochers, il entra dans la ville par un aqueduc. Les gardes de la porte dormoient tranquillement. On les égorgea dans leurs lits, on brisa à coups de haches les barres des portes. Les Etoliens entrent, se jettent inconsidérément dans la ville, & crient d'abord

bord victoire. Ce fut ce qui sauva les habitans & ce qui perdit les Etoliens, qui s'imaginoient que pour être maîtres d'une ville, c'étoit assez que d'être au-dedans des portes. Dans cette pensée ils s'arrêtérent quelque tems sur la place, puis se répandirent dans la ville, & ne respirant que le pillage, se ruérent dans les maisons pour les saccager.

Le jour commençoit alors à paroître. Ceux des habitans qui ne s'attendoient à rien moins qu'à cette surprise, & dans les maisons desquels les ennemis étoient entrés, s'enfuirent épouvantés hors de la ville, ne doutant plus que les Etoliens n'en fussent absolument les maîtres. Mais les autres chez qui l'on n'étoit pas encore entré, entendirent le bruit, criérent au secours, & montérent tous à la citadelle. Le nombre s'augmentant toujours de plus en plus, leur courage & leur hardiesse s'accrut à proportion; au lieu que le gros des Etoliens, dont une partie s'étoit dispersée, étoit en desordre. Dorimaque sentit le péril où ses gens étoient exposés. Il les fit marcher vers la citadelle, dans la pensée que cette troupe d'Egiriens, effraiée de l'audace avec laquelle on les attaqueroit, seroit bientôt renversée. Alors les Egiriens s'animent les uns les autres, & se battent avec valeur. Comme la citadelle n'avoit point de murailles, l'action se passa de près & d'homme à homme. On peut juger de la chaleur du combat par les dispositions des combattans, les uns aiant à défendre leur patrie & leurs enfans, les autres ne pouvant sauver leur vie que par la victoire. Enfin les Etoliens tournérent le dos, & les Egiriens qui les virent ébranlés saisissant l'occasion se mirent à leurs trousses avec tant d'ardeur, que les Etoliens en fuiant s'écrasoient & se fouloient aux pieds les uns les autres, sous les portes de la ville. Alexandre fut tué dans cette action, & Dorimaque étouffé au passage. Le reste des Etoliens fut partie écrasé sous les portes, d'autres en fuiant se précipitérent du haut des rochers, le peu qui put regagner les vaisseaux mit honteusement à la voile sans armes & sans espérance de se venger. Ce fut ainsi que les Egiriens, qui par leur négligence avoient pensé perdre leur patrie, la recouvrérent par leur courage & leur intrépidité.

En ce même tems Euripidas, que les Etoliens avoient envoié pour commander les Eléens, ravagea les terres des Dyméens, des Pharéens & des Tritéens, & en remporta dans l'Elide un butin considérable. Mycus Dyméen, qui étoit alors Lieutenant du Préteur des Achéens, & qui avoit assemblé de grandes forces pour venger tous ces peuples dépouillés, le poursuivit comme il se retiroit. Mais il tomba par trop de vivacité dans une embuscade, où quaranté de ses gens furent tués & deux cens faits prisonniers. Ce succès enfla le cœur à Euripidas. Il se mit en marche quelques jours après, & emporta un fort des Dyméens, nommé Tichos, situé proche le cap Araxe, & bâti, selon la

K 2 fable,

fable, par Hercule, qui en vouloit faire une place de guerre contre les Eléens. Après cet échec, les peuples de Dyme, de Phare & de Tritée ne se croiant pas en sûreté, depuis que leur fort avoit été pris, donnérent avis au Préteur des Achéens de ce qui s'étoit passé, & lui demandérent du secours, puis ils envoiérent des Ambassadeurs pour le même sujet. Mais Aratus ne pouvoit alors lever de soldats étrangers, parce que les Achéens avoient manqué de leur paier quelque reste qui leur étoit dû depuis la guerre de Cléoméne: & d'ailleurs ce Préteur, pour le dire en un mot, n'avoit ni esprit pour former des entreprises, ni courage pour les exécuter; ce qui fut cause que Lycurgue prit l'Athenée, citadelle de Mégalopolis, & qu'Euripidas s'empara encore dans la suite de Gorgon & de Telphussie.

Comme il n'y avoit donc rien à espérer d'Aratus, les Dyméens, les Pharéens & les Tritéens résolurent de ne plus rien donner aux Achéens, mais de lever par eux-mêmes des soldats étrangers. Ils en levérent trois cens d'infanterie & cinquante chevaux, pour mettre leur païs à couvert d'insulte. Cette résolution étoit assez avantageuse à leurs intérêts particuliers, mais très-préjudiciable au bien commun de la nation. Par-là ils mettoient les armes à la main à tous ceux qui ne chercheroient qu'un prétexte pour se jetter dessus & la ruiner. Le Préteur fut la principale cause de ce Decret odieux, par sa négligence & les délais perpétuels qu'il apportoit, lorsqu'il s'agissoit de secourir ceux qui avoient recours à lui.

Au reste, il n'y a personne qui en pareille occasion n'eût fait & ne fasse comme ces peuples. On tient à ses Alliés & à ses amis tant qu'on espére d'eux du secours; mais lorsque dans le péril on s'en voit abandonné, on fait ce qu'on peut pour se tirer soi-même d'embarras. Ainsi je ne blâme pas ces peuples d'avoir fait en particulier des levées de soldats étrangers; mais ils avoient grand tort de refuser à la République ce qu'ils avoient coutume de lui paier. Qu'ils veillassent à leur intérêt particulier, cela étoit juste; mais cela ne devoit pas empêcher qu'ils ne contribuassent au bien commun lorsque les occasions s'en présenteroient. Ils y étoient d'autant plus obligés, qu'en vertu des loix ils n'auroient pas manqué de regagner ce qu'ils auroient donné, & qu'ils avoient eu la principale part dans l'érection & l'établissement de la République Achéenne.

Pendant que les choses étoient en cet état dans le Péloponése, Philippe aiant traversé la Thessalie étoit venu en Epire, où après avoir joint grand nombre d'Epirotes aux Macédoniens, trois cens frondeurs qui lui étoient arrivés d'Achaïe, & trois cens Crétois que lui avoient fournis les Polyrrhéniens, il vint par l'Epire dans le païs des Ambraciates. Si d'abord il s'étoit jetté avec toutes ses forces sur l'Etolie, il auroit tout d'un coup terminé la guerre; mais s'étant amusé, sur le con-

cônseil des Epirotes, à assiéger Ambracie, il donna aux Etoliens le tems non seulement de l'attendre de pied ferme, mais encore de prendre leurs sûretés pour l'avenir. En cela les Epirotes consultoient bien moins le bien des Alliés que leur intérêt particulier. Ils ne priérent Philippe de commencer par là son expédition, que parce que souhaitant avec ardeur de gagner Ambracie sur les Etoliens, il n'y avoit pour cela d'autre moien que de se rendre maître d'Ambracie, & tenir de là la ville en échec. Ce château est bien bâti, fermé de murailles & fortifié d'ouvrages avancés. Il est dans des marais, & on ne peut en approcher que par un chemin étroit fait de terre rapportée. Il commande avantageusement & le païs & la ville des Ambraciates.

Philippe donc s'étoit campé devant Ambracie; & se disposoit à en faire le siége, lorsque Scopas aiant avec un corps d'Etoliens traversé la Thessalie, se jetta sur la Macédoine, fit le dégât dans les plaines de Pierie, & fit marcher vers Die tout le butin qu'il avoit fait. Comme les habitans avoient abandonné cette ville, il en renversa les murailles, & les maisons de l'Académie. Il mit le feu aux galeries qui étoient autour du Temple, il réduisit en cendre tous les présens qui y étoient, ou pour l'ornement ou pour la commodité de ceux qui venoient aux fêtes publiques, & abattit les Tableaux des Rois Quoique dès le commencement de la guerre il eût attaqué les Dieux aussi bien que les hommes, quand il fut de retour en Etolie, loin d'être puni de ses impiétés, on l'y regarda comme un homme qui avoit bien mérité de la République; on l'y reçut avec de grands honneurs, on n'en parla qu'avec admiration. Il remplit lui-même les Etoliens de nouvelles espérances, & grossit leurs exploits par son éloquence; de sorte qu'ils se persuadérent que dorénavant personne n'oseroit plus se présenter devant les Etoliens, & qu'eux au contraire ravageroient impunément non seulement le Péloponése, comme ils avoient coutume de faire, mais encore la Thessalie & la Macédoine.

OBSERVATIONS

Sur la surprise d'Egire.

Les Etoliens, que Polybe nous représente comme les voleurs & les brigans de toute la Gréce, étoient les hommes du monde le moins capables de se laisser abattre & de desespérer lorsque la fortune ne leur étoit pas favorable; ce qui leur arrivoit assez souvent. Ils faisoient moins la guerre pour s'agrandir & pour la gloire, que pour le pillage des villes & de la campagne : vrais maraudeurs s'il en fût jamais, qui n'ont pour but que le brigandage. Aussi ne se faisoient-ils pas une honte d'éviter & de fuir toute occasion de combattre en bataille rangée; mais lorsqu'ils ne pouvoient s'en dédire, ils ne la refusoient pas. Leurs perpétuelles défaites faisoient assez connoître

qu'ils n'étoient pas si propres à cette sorte de guerre que les autres Grecs. Antigonus les battit en bataille rangée, Philippe les défit plusieurs fois, & les Romains leur firent éprouver les disgraces les plus accablantes, sans qu'ils parussent en être abattus, & qu'ils se relachassent de leur hardiesse à entreprendre. Car ils étoient excellens & très-redoutables dans toute autre sorte de guerre, où ils paroissoient de tout autres hommes, admirables pour harceller une armée, dans une attaque d'arriéregarde, & plus dangereux encore dans l'insulte ou la surprise des villes, où ils échouoient quelquefois. Celle d'Egire fut malheureuse : car lorsqu'un Général surmonte les plus grands obstacles, qu'il en vient à bout sans peine & sans nul danger, & que le plus aisé lui est une occasion de ruine & de honte, on se console mal aisément. En effet l'entreprise paroissoit infaillible, si l'exécution eût été aussi juste que les mesures. Car l'âpreté du butin fit plus de mal aux Etoliens que la valeur des habitans. Chose surprenante que cette entreprise, & qui fait bien voir qu'il y a des Généraux heureux & des Généraux malheureux. Que peut-on reprocher à ceux qui en furent chargés? Ils marchent pour surprendre une ville, ils choisissent pour ce dessein douze cens soldats braves & déterminés. Voilà par où il faut commencer. Ils mesurent si bien leur tems, qu'ils y arrivent à l'heure marquée avec un secret admirable. L'Etolien, auteur de l'entreprise, se trouve un homme de conseil & d'exécution, & s'adresse à un autre capable de la faire réussir, & de suivre un bon avis. Chose rare en tout tems & en tous lieux, que de s'abandonner à la conduite de celui qui est au fait de l'affaire. L'Etolien prend vingt hommes des plus hardis de la troupe, les conduit par des chemins détournés qu'il avoit bien reconnus jusqu'à un aqueduc, par où il entre dans la ville, assuré de trouver la garde de la porte endormie. Il l'égorge, & ouvre la porte à l'ennemi, qui entre en foule. Le voilà dedans, & cependant il ne tient rien lorsqu'il croit l'affaire faite : car ce n'est pas tout que de remporter un avantage, il faut commencer de se l'assûrer. Les Etoliens chantent & crient victoire avec grand bruit : „ ce qui sauva les habitans & ce qui perdit les Etoliens, dit mon Auteur de fort bon sens, „ qui s'imaginoient que pour être maîtres d'une ville, „ c'étoit assez que d'être au-dedans des portes. Dans cette pensée ils s'arrêtérent „ quelque tems sur la place, qui se répandirent dans la ville, & ne respirant que le „ pillage, se ruérent dans les maisons pour les saccager. Voilà l'unique & seule cause de l'infortune des Etoliens. Il ne paroît nullement par le narré de Polybe, qu'ils eussent pillé les maisons par ordre des deux Généraux. Cette entreprise n'étoit pas neuve, l'Histoire leur en offroit de toutes pareilles. Celle de Platée par les Thébains ne pouvoit leur être inconnue, & celle d'Epidamne s'étoit passée tout récemment : de sorte que les fautes, comme la bonne conduite, leur pouvoient servir de leçons pour éviter les unes & se régler sur l'autre. Car l'on s'instruit également dans le bon comme dans le mauvais. Il n'avoient garde de négliger les précautions nécessaires dans ces sortes d'affaires, on n'est pas maître d'une ville pour être dedans, lorsqu'elle est gardée par une garnison brave & aguerrie, & surtout quand on lui donne le tems de se reconnoître & qu'on jette l'allarme par tout, & qu'ensuite on se répand de tous côtés.

Dorimaque & Alexandre pouvoient se souvenir de la surprise d'Epidamne par les Illyriens, qui entrérent dans la ville aussi étourdiment que les Etoliens dans Egire, & ne furent pas mieux traités. Ces sortes d'entreprises manquées ou heureuses ne sont pas rares dans l'Histoire ancienne & moderne, & il y en a beaucoup moins qui réussissent que d'autres qui échouent; ce qui ne paroîtra pas surprenant, tant elles demandent de prévoiance, de sagesse, de précautions & un ordre admirable en tout, & tant elles sont sujettes à des incidens & autres cas fortuits, qu'il est plus facile de pré-

prévoir que d'y remédier lorsqu'ils sont une fois arrivés : car rarement surprend-on une place en plein jour. Il est pourtant certain que de toutes les parties de la guerre les surprises d'armées ou de places de guerre sont les plus aisées lorsqu'un habile homme s'en mêle : car il le faut être infiniment pour réussir. Lorsqu'il se trouve des génies capables des ces sortes de choses, on trouve assez de gens qui peuvent les informer de tout ce qui se passe dans une place de guerre, & les endroits qui peuvent aider à une surprise; outre qu'on doit observer si le service s'y fait exactement. L'Etolien qui avoit servi, comme il le paroît assez par sa conduite & par son courage, autant que par son projet, s'étant apperçu du contraire, & des endroits le moins bien gardés, qui sont ordinairement les plus forts, trouva un homme assez docile pour l'écouter, & capable de l'exécution de ces sortes de desseins, qui sont presque tous d'un détail extraordinaire, lorsqu'il s'agit d'une place importante & de grande garde, sur laquelle l'on ne peut guéres tenter sans y marcher avec un corps considérable de troupes, & surtout lorsqu'on s'en trouve à deux ou trois marches. Il faut dans ces cas un art admirable pour en dérober la connoissance à l'ennemi; ce qui ne se peut guéres qu'en faisant dans un jour le chemin de deux, & en mettant un fantassin en croupe pour faire plus de diligence, & qu'il soit en état d'attaquer tout en arrivant.

La marche du Prince Eugéne, lorsqu'il fut pour surprendre Crémone en 1702, étoit aussi bien ordonnée & aussi bien compassée pour arriver à l'heure prescrite qu'on puisse imaginer, & plus hardie qu'on ne pense : car elle fut faite du milieu de leurs quartiers au centre des nôtres, sans que qui que ce fût en eût la moindre connoissance, bien que M. de Créqui se fût mis en campagne à la tête d'un grand corps de troupes. Il falloit plus qu'un Dorimaque pour réussir dans cette entreprise, du moins pour arriver & surprendre la ville. Cet homme se trouva en la personne du Prince Eugéne, qui pourtant ne fut pas plus heureux que le Grec : car il fut chassé de la ville tout comme lui après y être entré, & avec des circonstances assez semblables. Mais ce malheur n'ôte rien & ne fait aucun tort à ce qu'il y a à priser dans la conduite de ce célébre Chef de guerre dans cette mémorable entreprise : car elle est d'une grande instruction pour les gens du métier, qui peuvent tenter un jour de semblables desseins, ou les imaginer & les proposer à leurs Généraux, & ceux-ci les exécuter, s'ils veulent se distinguer par quelque action glorieuse. Rien ne les illustre tant que celles où il est besoin de beaucoup de hardiesse, de courage & de conduite dans l'exécution, & surtout lorsqu'elles sont peu communes, ce qui les rend plus assûrées, & l'on risque peu pour gagner beaucoup. Si en arrivant l'on trouve les choses tout autrement disposées, & l'ennemi sur ses gardes & prêt à nous recevoir, l'on manque un bon coup à la vérité, soit manque de mesures ou de secret, ou soit par quelque cas imprévû; mais c'est toujours sans perte, & l'on se retire sans risque & sans honte, sans que cela diminue le moins du monde de l'excellence d'une maxime d'une nouvelle création, qu'il ne faut jamais mépriser ni rejetter une entreprise formée par des gens éclairés, lorsqu'il s'agit des surprises de villes, d'armées & de plusieurs quartiers à la fois : car bien qu'elles ne réussissent pas toujours, il est cependant plus glorieux de les avoir tentées, qu'il n'est honteux de les avoir rejettées, lorsque le succès peut nous conduire à de grandes choses.

M. le Prince Eugéne & M. le Duc de Vendôme n'en ont jamais rebuté aucune : si l'on n'exécutoit que ce qui est aisé, on n'entreprendroit jamais rien : car ce qui est aisé se rencontre bien moins que le difficile, & celui-ci réussit presque toujours, parce qu'on ne peut s'imaginer qu'on soit assez hardi pour l'entreprendre; au lieu que l'on est toujours sur ses gardes contre l'autre, aisé à prévoir ; outre que le difficile ou l'insurmontable en apparence n'entre pas dans les esprits communs pour

le

le vaincre, & c'est ce qui produit ordinairement les surprises, qui ne manquent jamais de réussir lorsqu'on prend des mesures de loin & les précautions nécessaires. Quoique tout ce que fit M. le Prince Eugéne, dans celle de Crémone fût digne d'un grand Capitaine, il ne laissa pas que de faire des fautes fort approchantes de celles des deux Généraux Etoliens, qui y perdirent la vie pour n'avoir pas prévû ce qui pouvoit arriver. En fait de surprise il faut toujours supposer qu'on aura affaire à de braves gens, & que, quoique négligens dans la garde de leur ville ils répareront leur honte par leur courage & leur intrépidité: car de croire que l'affaire est terminée lorsqu'on a tant fait que de surprendre une ville, on se trompe quelquefois, & de telles fautes ne peuvent être excusées ni justifiées. Le mépris de l'ennemi, dont on croit être le maître, peut être mis au rang des plus grands périls qu'on puisse courir à la guerre: il faut le laisser aux soldats, & les Chefs doivent se précautionner tout comme s'ils avoient peur.

Si ceux des Etoliens eussent suivi une si sage maxime, la ville leur seroit demeurée, & les Egiriens n'eussent jamais pensé à la résolution qu'ils prirent par la négligence des Etoliens, qui la leur firent naître. Leur crainte fut grande d'abord; mais ils en revinrent bien vîte lorsqu'ils s'apperçûrent qu'ils avoient une retraite dans la citadelle, & que le chemin ne leur étoit pas interdit. Ils s'y jettérent en foule, & ils reprenoient cœur & l'espérance de sauver leur ville & leur liberté à mesure qu'ils voioient augmenter leur nombre. Ils eurent bien la hardiesse de sortir de la citadelle, & de se mettre en bataille dans l'espace qui la séparoit de la ville, comme ils auroient pû faire dans un combat de rase campagne, trouvant indigne de leur courage de s'enfermer entre de méchantes murailles, où ils se fussent vûs investis un moment après; au lieu qu'ils pouvoient sauver leur patrie par leur valeur. Il n'y a point à délibérer entre la honte de vivre en infames, & la gloire de mourir en gens de cœur.

Les Généraux Etoliens fournirent aux Egiriens tout le tems nécessaire pour penser à ce qu'ils avoient à faire, & pour s'y résoudre. Ils ne s'apperçûrent de leur faute que lorsque le mal étoit sans reméde, & que le plus grand nombre de leurs soldats s'étoient écartés dans la ville pour la piller: tant l'avidité du butin, qui ne pouvoit leur manquer, est ennemie des précautions. Ils s'affoiblirent tellement, que lorsqu'il fallut marcher à ceux de la citadelle, ils se trouvérent fort éloignés de leur compte. Alors ils s'apperçûrent que leur victoire pourroit bien changer de nature. Car lorsqu'ils s'avancérent pour les charger, ils trouvérent à qui parler, & une si forte résistance, qu'après des efforts impuissans ils se virent rompus eux-mêmes, enfoncés de toutes parts, & suivis de si près, si chaudement, & le désordre si grand à la porte par où ils étoient entrés, qu'ils y périrent presque tous avec leurs Chefs. „ Ce fut „ ainsi, *dit mon Auteur*, que les Egiriens qui par leur négligence avoient pensé per- „ dre leur patrie, la recouvrérent par leur courage & leur intrépidité.

On peut raisonnablement appliquer cela aux François à la surprise de Crémone par les troupes Impériales, qui en furent chassées de la maniére du monde la plus honteuse, après y avoir laissé presque tout ce qu'ils avoient de soldats d'élite. Cet événement est si remarquable & si digne de la curiosité de mes Lecteurs, outre le bruit qu'il a fait dans le monde, que j'ai cru que je leur ferois un très-grand plaisir, si je le transportois dans ces Observations dans toute son étenduë. Car outre qu'il fait autant au sujet que je traite qu'aucun autre, & qu'il peut être mis en regard à celui d'Egire dans presque toutes ses circonstances, j'ai encore l'avantage d'en être mieux informé qu'aucun de ceux qui en ont écrit, ne m'étant pas seulement contenté de consulter les Officiers de nos troupes qui en ont été les témoins, & les soldats mêmes, puisqu'ils ont combattu en plusieurs endroits avec beaucoup de valeur; mais en-

encore plusieurs Officiers des ennemis dignes de foi qui s'y étoient trouvés. Il est étrange que sur un fait aussi éclatant que celui-là, & dont il étoit aisé de donner une Relation juste & exacte, on ait omis ou altéré beaucoup de circonstances essentielles, ou qu'on en ait inventé d'autres qui n'y furent jamais.

Celle qui paroît dans certains Historiens est toute farcie de faits romanesques : tantôt on fait paroître sur la scéne des Acteurs qui ne parurent jamais pendant tout le cours de cette affaire; tant on taît les actions d'une infinité d'Officiers, qui firent tout ce qu'on pouvoit attendre du courage le plus déterminé & de la conduite du monde la plus sage. Malheur à ceux qui auront de tels Ecrivains pour garans. Car l'on remarque avec une extréme surprise, que dans presque tous les faits qu'ils rapportent de la guerre de 1701. comme dans l'autre qui la précéda, ils ne disent pas un seul mot des plus belles actions de conduite ou de courage de ceux qui ont eu le plus de part au succès des plus grandes entreprises.

Si ces Auteurs eussent consulté ceux qui avoient été les témoins de l'affaire de Crémone, & qu'ils ne se fussent fiés qu'à bonnes enseignes à certaines lettres, ils se fussent disposés du moins de nous débiter tant de fables. On n'eût pas dû oublier M. le Marquis de Fimarcon, aujourd'hui Lieutenant-Général, qui fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un Officier d'une expérience consommée & d'une valeur éprouvée, & cependant il en fut aussi parlé, que s'il eût été à cent lieuës de l'endroit où cette grande action se passa; ce qui est à peine concevable, & il l'est encore moins qu'on ait oublié plusieurs Officiers qui ne contribuérent pas peu à chasser les ennemis de la ville, & dont tout le monde parloit comme de gens dignes des plus grands éloges.

RELATION

De la surprise de Crémone par les troupes Impériales.

§. I.

Mouvement des Impériaux. Quel fut l'auteur de la surprise de Crémone. Marche du Prince Eugéne en-deçà du Pô, & du Prince Thomas de Vaudémont au-delà de ce fleuve. Les ennemis entrent dans la ville par un égoût.

Le commencement de la guerre d'Italie de 1701. est trop récent & trop connu dans le monde pour être ignoré de personne. Il ne répondit point à l'honneur que nous nous étions fait dans les guerres précédentes. Le milieu nous fut aussi favorable que contraire à nos ennemis, & la fin malheureuse. Comme nous étions peu accoutumés aux disgraces de la fortune, nous les supportâmes avec peine. Nous nous imaginions devoir être toujours heureux, toujours triomphans. Cependant rien n'est plus sujet que la guerre à de fréquentes vicissitudes. Pour ne toucher ici que quelques-unes des choses qui apportent des changemens, les Généraux ne sont pas toujours emploiés aux mêmes entreprises. Tel qui commandoit dans un païs, où il réussissoit, est envoié pour commander dans un autre, où il n'a pas les mêmes avantages. Supposons-le destiné à suivre une entreprise jusqu'à la fin, il n'est pas le maître, il reçoit les ordres de son Prince. Et ce

Prince suit-il toujours les vûës d'un Général ? N'écoute-t-il que lui, n'entend-il d'autres conseils que les siens ? Aristide est irréprochable, on ne trouve point à mordre dans sa conduite, il porte par excellence le nom de Juste; ce sont ces grandes qualités-là mêmes qui font ombrage à la jalousie, & qui le font éloigner de sa patrie. Tout plie sous Alcibiade dans la Sicile. Mais il est aimé des matelots & des soldats. Si on lui laisse achever la campagne, il subjuguera toute l'Isle, & se fera une réputation immortelle. Des yeux jaloux ne peuvent soutenir un si grand éclat, on souléve le peuple sous des prétextes frivoles & calomnieux, il est rappellé. Combien le sage Fabius n'eut-il point à souffrir de la part du Sénat & du peuple Romain ! De quelle patience n'eut-il pas besoin pour ne pas se rebuter des traverses qu'on lui suscita ! Tel fut toujours le sort du mérite & des grands postes. L'envie & la jalousie conspirent sans cesse pour obscurcir l'un & envahir les autres. Le passage de l'Adigé au village de Carpi en 1701. & le peu de résistance que les Impériaux y trouvérent, & notre retraite, ont quelque chose d'étonnant : le mal même étoit-il sans remède, si l'on eût pris une résolution vigoureuse de réunir toutes nos forces, ou du moins une partie, pour attaquer ce qui étoit déja passé & le culbuter dans la riviére ? C'étoit le sentiment du Maréchal de Catinat. Mais il trouva de si grands oppositions de la part de quelques-uns, qu'il fallut conclure qu'on marcheroit pour couvrir nos places. L'ennemi ravi d'en être quitte à si bon marché, eut le tems de faire passer le reste de son armée, & pénétra dans le païs sans aucun obstacle, occupa de bons postes, sans qu'il fût possible de l'en déloger. Jamais Général ne fut mieux servi en espions que l'étoit celui de l'armée Impériale, il n'ignoroit rien de nos résolutions les plus secrétes. On ne vit plus après cela que disgraces. Plusieurs de nos détachemens furent attaqués & taillés en piéces; & de quelque côté qu'il plût au Général de les envoier, ils trouvoient toujours des gens qui les attendoient & des embuscades toutes préparées. L'on ne vit plus la même volonté & la même ardeur dans les troupes. Pour comble de maux, la désunion se mit parmi les Chefs ensuite du passage de l'Adigé. Toutes ces nouvelles furent mandées à la Cour, avec diverses circonstances qui l'étoient étrangement. Mais quel parti prendre ? La résolution que prit le feu Roi fut fort prudente. Il connoissoit l'habileté, l'expérience & le zéle du Maréchal Duc de Villeroi, il l'envoia en Italie pour rassûrer notre armée, que tant de malheurs avoient étonnée.

Après l'événement de Carpi, qui ne nous fut pas favorable, le Maréchal de Villeroi se rendit à Milan le 20. Janvier 1702. Mais il n'y fut pas longtems sans recevoir des avis de divers endroits que les ennemis faisoient de grands mouvemens si opposés les uns aux autres, qu'on ne savoit qu'en penser, ni quel pouvoit être leur véritable dessein. Tous nos quartiers étoient aux écoutes pour ne se mouvoir qu'à propos. Cependant le Prince Eugéne faisoit courir le bruit de plusieurs entreprises pour faire distraction de nos forces, s'imaginant qu'en donnant jalousie sur nos quartiers & les postes les plus exposés, nous dégarnirions plutôt Crémone, qui étoit au centre, & où il n'y avoit aucune apparence de tenter. Le Maréchal n'eut garde de donner dans un tel piége, il laissa les choses dans l'état où elles étoient, en attendant le dénouëment de la piéce.

Le Comte de Revel, Lieutenant-Général, qui commandoit dans Crémone, écrivit au Maréchal de Villeroi, qu'il recevoit des avis de différens endroits que le Prince Thomas de Vaudémont aiant replié ses quartiers venoit de passer le Pô avec un corps de huit à dix mille hommes de cavalerie ou dragons & quelque infanterie : qu'il étoit entré dans le Parmesan, qu'il s'étoit ensuite replié du côté des bords de ce fleuve, & qu'il sembloit tirer vers Crémone ; que ne comprenant rien dans ce mouvement,

ment, outre que l'attaque de notre pont ne les menoit à rien de confidérable, c'étoit à lui à voir ce qu'il jugeoit à propos de faire.

Le Maréchal, fur cette nouvelle, lui répond qu'il feroit bientôt à lui, & qu'en attendant il tînt prêt un détachement de trois cens chevaux & de deux cens grenadiers, pour les faire paffer de l'autre côté du Pô, où nous avions un ouvrage d'affez grande garde qui couvroit notre pont, & qui étoit le fujet de la marche du Prince Thomas. Le Maréchal de Villeroi le foupçonnoit bien; mais il ne s'imagina jamais que l'ennemi eût un tout autre deffein que celui de rompre ce pont, à caufe des avantages qu'il pouvoit nous donner. Le Maréchal fut vifiter lui-même cet ouvrage, & fit en même tems augmenter la garde d'un Capitaine & de cinquante hommes.

Le Maréchal Duc de Villeroi s'étant rendu à Crémone le même jour dernier de Janvier, il trouva le détachement prêt à marcher. Mais comme il ne voioit encore rien dans les deffeins des ennemis, & qu'ils n'étoient pas moins en mouvement endeçà qu'en-delà du Pô, il ne fçavoit plus quel confeil prendre; outre que les avis qu'il recevoit de différentes perfonnes s'accordoient fi peu enfemble, qu'il crut qu'il y auroit de l'imprudence d'agir fur les plus ou les moins probables: car l'on ne fe fixe pas à la guerre fur des probabilités, lorfque l'ennemi eft en état de choifir fur divers deffeins celui qui lui paroît le plus ou le moins pratiquable. Souvent le plus difficile fe trouve le plus aifé, parce qu'on eft moins fur fes gardes, ou que l'on fe croit le plus fort. Dans cette incertitude il ne vit pas d'autre parti à prendre que celui d'attendre l'événement, & de ne fe dégarnir nulle part. Il porta encore plus loin fon attention & fa prévoiance. Il ordonna le foir à l'ordre qu'on envoiât un parti de cavalerie fur le chemin d'Uftiano. Cet ordre ne fut point exécuté, foit que celui que cette exécution regardoit l'eût oublié, foit qu'il crût que cela n'étoit pas de conféquence. Le Maréchal écrivit en même tems à M. de Créqui, qui commandoit un corps de troupes à Cafal major & les quartiers les plus proches de l'ennemi, de détacher plufieurs partis pour avoir des nouvelles, & de le tenir averti de tout ce qui fe pafferoit de fon côté, afin qu'il pût fe déterminer fi l'ennemi fe déclaroit une fois.

Sur le minuit un Eccléfiaftique, qui venoit de la part de l'Evêque de Saint-Doninc, qui eft dans le Parmefan, apprit au Maréchal que le Prince Thomas étoit en pleine marche à la tête d'un puiffant corps de troupes, & qu'il avoit fait faire un grand nombre de fafcines, dont on avoit chargé quelques chariots: qu'il s'étoit enfuite mis en mouvement, & qu'il fembloit tirer du côté de notre pont, fur lequel il lui paroiffoit qu'il avoit quelque deffein.

Cet avis furprit extrémement le Maréchal, car dans le même tems il apprenoit que l'ennemi ne remuoit pas moins en-deçà fans rien encore connoître de fes deffeins. Comment s'imaginer qu'il en eût quelqu'un fur Crémone? Ce n'étoit pas une place qu'on pût emporter d'infulte, ni dont on pût faire le fiége en plein hiver, au milieu de nos places & de nos quartiers. Tout cela lui paroiffoit impoffible, & l'étoit en effet. Il n'y avoit donc à craindre qu'une intelligence dans la ville. Mais la marche du corps du Prince Thomas du côté de notre pont étoit plutôt capable de faire foupçonner l'entreprife que de la faciliter: car de fonder cette marche fur la prife du pont, c'étoit une chimére; puifqu'en le coupant, ce qui étoit une affaire d'un inftant, le deffein de l'ennemi s'en alloit en fumée. Cependant cette démarche du Prince Eugéne ne laiffa pas que de donner à penfer, fans que pour cela le fervice de la place fe fît avec moins de négligence. Jamais ville ne fut moins fur fes gardes, tant les Officiers Majors étoient indolens & malhabiles.

 Tout

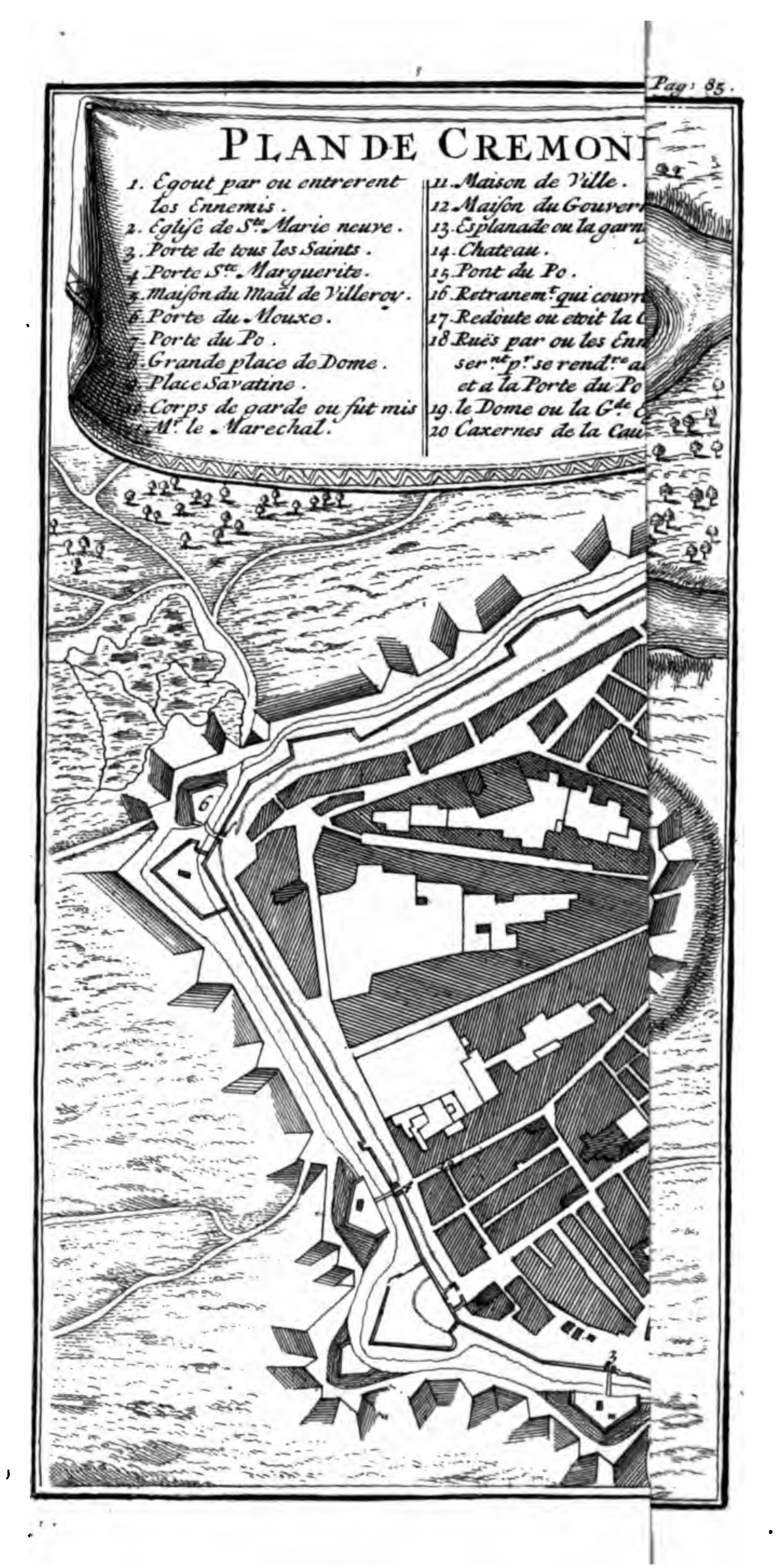
Tout autre que le Maréchal eût fait passer les cinq cens hommes commandés de l'autre côté du Pô pour soutenir l'ouvrage, au cas d'une insulte, ou pour avoir des nouvelles de l'ennemi. Il n'en fit pourtant rien, & fit très-prudemment. Bien qu'il ignorât une intelligence, son expérience autant que son bon sens lui firent connoître qu'on ne doit jamais dégarnir une place qu'on ne soit auparavant assûré des véritables desseins de l'ennemi, & que l'ouvrage du pont étant de peu d'importance, en l'abandonnant & en ôtant quelques bateaux on n'avoit rien à craindre pour la ville de ce côté-là.

Si ceux qui commandoient dans la ville eussent été un peu plus sur leurs gardes, & qu'ils eussent posé des sentinelles aux endroits les plus foibles, & d'où l'on pouvoit voir dans le fossé, & surtout à ceux où il y a des aqueducs ou des égoûts, l'entreprise du Prince Eugéne eût avorté infailliblement, & peut-être ne fût-il jamais venu à la pensée du traître de proposer à l'ennemi une entreprise sur la ville. Il eût épargné aux troupes Imperiales la honte d'en étre chassées. Disons quelque chose du dessein & de l'auteur de cette entreprise célébre, cela importe extrémement.

Le Prince Eugéne fut introduit dans Crémone par un certain Gozoli, Prevôt de Sainte Marie-la-Neuve, qui servoit une Chapelle joignant le rempart. Sa maison étoit attenante à la Chapelle. Il avoit une cave, & à côté un égoût, par où les eaux & les immondices de la ville se déchargeoient dans le fossé, & qui n'en étoit éloigné que d'environ deux toises. Cet égoût, qui n'étoit point fermé à sa sortie, & la négligence avec laquelle on faisoit le service dans la place, l'ignorance de ceux qui avoient placé les sentinelles, le peu de précautions qu'on prenoit aux portes, & surtout les rondes, qui ne se faisoient pas exactement, & leur peu d'attention à l'égard des dehors de la place; tout cela joint ensemble fit naître la pensée à cet indigne Prêtre d'introduire l'ennemi dans la ville, assûré qu'une telle trahison seroit amplement reconnuë, & qu'il sauteroit tout au moins d'une Chapelle à une Abbaïe ou autre Bénéfice considérable: car l'ambition est de tous les états. On prétend qu'il avoit un frére dragon dans un régiment de l'armée Imperiale. Quoiqu'il en soit, il se résolut de communiquer son dessein au Prince Eugéne, qui l'exhorta à mettre toutes choses en œuvre pour le faire réussir, & cet Abbé étant parti avec son frére ils concertérent ensemble les moiens de se tirer d'une difficulté qui les inquiétoit beaucoup. L'égoût étoit la principale machine de l'entreprise, & cet égoût se trouvoit encombré. Ce Prêtre s'en étoit expliqué au Général de l'armée Impériale, qui lui dit qu'il ne s'en mît pas en peine, que tout dépendoit de rendre cet endroit pratiquable pour qu'un homme pût entrer librement: car où un seul homme peut passer, plusieurs y passent à la file & l'un après l'autre. Que fait notre Prêtre? Il s'adresse au Magistrat, & lui demande la permission de décombrer cet égoût du côté de sa cave, sous le prétexte que les bouës & les eaux n'aiant pas la liberté de s'écouler librement, il s'en trouvoit très-incommodé dans sa cave, qui n'en étoit éloignée que de quelques pieds. On y va avec précaution dans une place de guerre, lorsqu'il s'agit de ces sortes d'écuremens: on n'en prit aucune. On permit donc à ce Prêtre, sans que le Gouverneur, qui étoit Espagnol, auquel il s'adressa aussi, y trouvât le moins du monde à redire; ne s'imaginant pas qu'un homme, qui étoit d'ailleurs considéré dans la ville & honoré d'une dignité dans la Cathédrale, fût capable d'une méchante action; on lui permit donc, dis-je, de faire ce qu'il jugeroit à propos, pour se délivrer de cette incommodité. Il y fait travailler sur le champ avec tout le soin possible, & en donne aussitôt avis au Prince Eugéne.

Ce Prince, ravi que la plus grande difficulté eût été levée, songea au moien de délivrer le Prêtre d'une autre, où il étoit dangereux d'emploier des gens de la ville.

J'ai


PLAN DE CREMONE
1. Egout par ou entrerent les Ennemis.
2. Eglise de Ste. Marie neuve.
3. Porte de tous les Saints.
4. Porte Ste. Marguerite.
5. Maison du Maal de Villeroy.
6. Porte du Mouxe.
7. Porte du Po.
8. Grande place de Dome.
9. Place Savatine.
10. Corps de garde ou fut mis Mr. le Marechal.
11. Maison de Ville.
12. Maison du Gouver
13. Esplanade ou la garn
14. Chateau.
15. Pont du Po.
16. Retranemt. qui couvr
17. Redoute ou etoit la
18. Ruës par ou les Enn ser.nt pr. se rend.re a et a la Porte du Po
19. le Dome ou la Gde.
20. Caxernes de la Cau
6
3

J'ai dit plus haut que l'égoût n'étoit éloigné que d'environ deux toises de sa cave, & qu'il y falloit ouvrir une communication. L'on prétend que le Prince Eugéne y envoia trois ou quatre mineurs en habits de païsans, qui s'étant rendus dans la maison du Prêtre, ouvrirent une galerie souterraine de la cave à l'égoût.

On fit sçavoir cette nouvelle à l'ennemi, qui envoia quelques soldats travestis tout comme les autres, & chargés de volaille comme s'ils alloient au marché, qui se rendirent, ainsi que les premiers, dans la maison de Gozoli. On en ignore le nombre: les uns l'augmentent infiniment; mais la plûpart prétendent qu'il n'y en eut jamais que huit ou dix, ausquels on portoit des vivres secrétement: encore n'oserois-je guéres assûrer que cela soit vrai.

Les choses en cet état, l'ennemi ne perdit pas un moment de tems: car dans toutes sortes de desseins qui roulent sur les surprises, le tems est la chose du monde la plus précieuse: & lorsqu'on le perd à délibérer, il s'échape & découvre tout. Le moindre soupçon en amène un autre plus grand, celui-ci un troisiéme, & ainsi successivement. Voilà le sujet de tous les mouvemens du Prince Eugéne en-deçà comme en-delà du Pô, & dont il eût pû se dispenser, sans que ce fleuve eût nui le moins du monde à son entreprise. Il l'eût au contraire assurée: car pourquoi, je vous prie, envoier un si grand corps de troupes au-delà du Pô? N'étoit-ce pas avertir l'ennemi de se tenir sur ses gardes, ou le jetter dans de grands soupçons? Car de venir par notre pont, c'étoit la chose du monde la plus incertaine; puisqu'en abandonnant le poste, & coupant ou brûlant cinq ou six pontons, comme je l'ai dit, ceux qui venoient de ce côté-là étoient réduits à l'absurde. Si au lieu de quatre mille hommes tant cavalerie qu'infanterie, le Prince Eugéne eût marché avec huit mille, il est indubitable qu'il en auroit eu au-delà de ce qu'il lui en falloit pour se rendre maître de la place, sans faire marcher un si grand corps de troupes au-delà du Pô.

Le Prince Eugéne se mit en marche la nuit du dernier Janvier au premier Février, après tant de manéges inutiles, à mon avis, & prit le chemin d'Ustiano à Crémone à la tête d'un corps de trois mille grenadiers, mille chevaux d'élite & quelques hussards, qui faisoient la tête de tout. Le Baron de Merci commandoit la cavalerie; le Prince de Commerci, le Comte de Staremberg & plusieurs Officiers de distinction étoient avec le Prince Eugéne. La marche étoit un peu longue, on l'accourcit par une incroiable diligence pour ne pas faire un contretems; mais on observa un si bon ordre & tant de secret, que personne n'en eut la moindre nouvelle, quoiqu'on fût par tout aux écoutes dans nos quartiers. On ne peut trop se précautionner ni se tenir sur ses gardes, on n'envoie jamais trop de partis dans un tems de soupçon, & où l'on apprend que l'ennemi est en mouvement en différens endroits, & surtout lorsqu'on ne voit rien encore dans ses desseins. Dans ces sortes de conjonctures, rien n'est plus nécessaire que d'avoir un grand nombre de gens aux nouvelles. Les mesures que le Pr. Eugéne avoit prises furent si secrétes & si justes quant à la marche, qu'on arriva presque à l'heure prescrite, c'est-à-dire environ les quatre à cinq heures du matin, sans qu'on s'y attendît.

Le Prince Thomas marchoit, comme je l'ai dit, de l'autre côté du Pô avec le corps qui étoit à ses ordres. Dès qu'on fut arrivé auprès de la ville, le Général de l'Empereur détacha quatre cens hommes choisis commandés par Magdonel, Lieutenant Colonel Irlandois. Comme ce détachement alloit entrer dans le fossé pour gagner l'égoût, on avertit le Prince Eugéne qu'on entendoit battre l'assemblée dans la ville. Il en parut un peu surpris: car comment accorder le silence

lence qui régnoit autour des remparts avec ce bruit de guerre? Il jugea que c'étoit quelque revûe, & l'affaire étoit trop avant embarquée pour qu'il crût devoir l'abandonner. *Je ne sçai*, dit-il, *si la mêche est découverte, n'importe il ne coûte rien de tenter, & puisque le vin est tiré il faut le boire jusqu'à la lie.* Le conseil étoit prudent. Dans les entreprises de cette nature, à moins qu'on ne soit assûré que l'ennemi est averti, on ne risque rien de sonder. Le Prince Eugéne avoit d'autant plus de raison d'en user ainsi, que la trahison étoit l'ouvrage d'un seul homme & d'un Ecclésiastique, qu'on doit moins soupçonner qu'un autre. J'admire cette résolution du Pr. Eugéne, car tout autre que lui eût pris le parti de se retirer, & n'eût point douté que l'entreprise ne fût double. Il laissa donc battre la caisse dans la ville, & n'alla pas moins son train. En effet le bruit qu'on entendoit venoit du Chevalier d'Entragues, Colonel du régiment des Vaisseaux. Comme c'étoit un Officier fort exact & de grande espérance, il avoit demandé la permission de faire prendre les armes à un bataillon de son régiment, dont il vouloit faire la revûe. Comme Crémone est une grande ville, & que les soldats comme leurs Officiers étoient logés en différens endroits, il étoit nécessaire qu'on battît l'assemblée de grand matin & dans presque tous les quartiers de la ville. C'est ce qui trompa d'abord les ennemis, & qui fut pourtant la cause du salut de la place.

Magdonel avec son détachement se rendit sans bruit sur le bord du fossé, qui étoit sec: il y décend; & comme il y avoit un petit ruisseau de douze pieds de largeur qui couloit au milieu, appellé la *Ganeta*, on jetta dessus quelques madriers dont on s'étoit pourvû: on le passa sans être découvert, & l'on entra de là dans l'égoût: de l'égoût dans la cave, & de cette cave dans la maison du Prêtre. Tout cela fut conduit avec tout le secret & la prudence possible.

Le détachement étant presque entiérement passé, Magdonel prit d'abord deux cens hommes, dont une moitié courut en hâte à la porte de Tous-les Saints, & l'autre en même tems à celle de Sainte Marguerite: le reste fut divisé en plusieurs pelotons, pour aller dans les maisons où étoient logés les Officiers Généraux, dès que les portes seroient enfoncées. Ces deux portes étoient peu éloignées l'une de l'autre: les ennemis y arrivérent par le terre-plein, & les gardes furent surprises & égorgées sans qu'il fût tiré un seul coup de fusil. En même tems des serruriers & des charpentiers qu'on avoit amenés, firent sauter en un instant les serrures & les verrouils des portes, & baissérent les ponts.

Le Prince Eugéne, averti que Magdonel est entré dans la ville, & qu'une partie de ses troupes marchoit aux portes, s'avance en même tems avec son corps de troupes, trouve les ponts baissés & les portes enfoncées. Il entre dans la ville par ces deux portes: la cavalerie par celle de sainte Marguerite, précédée par la plus grande partie de son infanterie, & le reste de cette infanterie par celle de Tous-les-Saints. Tout cela s'exécuta avec tant de bonheur & de diligence, que la tête des troupes étoit déja sur la grande place de la ville, & avoit déja rempli la petite, sans qu'on eût rencontré personne dans les ruës & sans la moindre alarme, tant on avoit pris de mesures pour empêcher que la méche ne fut éventée. L'ennemi arriva à la place Sabatine, où il y avoit quatre piéces de canon & une garde de cinquante hommes, qui furent pris ou égorgés sans faire la moindre résistance. Les ennemis aiant occupé les deux places, les portes par où ils étoient entrés, & les rues qui y communiquoient, coupoient la ville en deux: de maniére qu'une partie de la garnison étoit coupée & séparée de l'autre. Toute cette disposition fut faite avec tant d'ordre & de diligence, que

que l'ennemi se trouva tout établi avant que le jour parût, &, ce qui semble incroiable, avant que la garnison en eût la moindre nouvelle.

Il étoit pourtant difficile qu'on ne fût découvert en quelque endroit; ce qui n'arriva que lorsque le reste de l'infanterie défiloit par la grande ruë, où il falloit effleurer une espéce de caserne, dans laquelle il y avoit une vingtaine de soldats du régiment d'Auvergne. Ces soldats s'étant éveillés vers le jour, s'apperçûrent que c'étoient les ennemis. Ils commencérent à faire grand feu par les fenêtres, ce qui commença à donner l'alarme. Il étoit tems.

§. II.

Le Maréchal de Villeroi est fait prisonnier, & une partie des Officiers Généraux. Cuirassiers attaqués & battus par le régiment des Vaisseaux.

LE Maréchal de Villeroi, éveillé par le bruit de plusieurs décharges, se leve en hâte, ordonne à son Sécretaire de prendre garde à ses papiers, & de les brûler, s'il le jugeoit à propos : que pour lui il alloit monter à cheval; & comme le tems pressoit, on lui jetta un manteau de cavalier sur les épaules. Il galope tout aussitôt à la place, il rencontre en son chemin quelques soldats, qui au bruit des coups de fusil étoient sortis avec leurs armes : il en forme une troupe & tire du côté de la place. Mais quelle dut être sa surprise d'y voir l'ennemi, & la troupe de Magdonel qui lui vint au devant ! Un Sergent lui porta d'abord un coup de halebarde, qui ne fit qu'effleurer, & tout aussitôt il est jetté à bas de son cheval, & sans qu'il fût connu on l'amena au corps-de-garde où Magdonel s'étoit posté ; cet Officier ne le connoissant pas mieux que ceux qui l'avoient amené, ne laissa pas que de lui rendre son chapeau & sa perruque qu'on lui avoit pris.

Sur ces entrefaites le Marquis de Crenan, qui étoit monté à cheval au bruit des coups de fusil, aiant ramassé quelques soldats, se porta sur la place, comme le rendez-vous en cas d'alarme; il la trouva entiérement occupée. Il voulut attaquer l'ennemi avec sa petite troupe; mais la partie n'étant pas égale, ses gens furent chargés, mis en fuite, & lui blessé à mort. Il fut pris dans cet état, & transporté à l'instant dans une cassine hors de la ville. Le Gouverneur ne fut pas plus heureux, il fut blessé de trois coups mortels dans la même ruë. M. le Comte de Mongon eût éprouvé peut-être un sort tout semblable, si son cheval ne se fût abattu sous lui en sortant de son logis, dont il faillit en être étouffé, aiant perdu, à ce qu'on dit, la connoissance par cette chûte. A peine fut-il de retour chez lui, qu'un bas Officier des ennemis arriva avec quelques soldats, qui le gardérent à vûë. M. d'Egrigny, qui faisoit la fonction d'Intendant, fut aussi arrêté; le Prince Eugéne aiant envoié plusieurs détachemens pour arrêter les principales têtes, ces détachemens firent beaucoup de prisonniers : chose assez inutile lorsqu'on néglige le plus essentiel, comme l'on verra bientôt.

Tous les Officiers Généraux aiant été pris ou tués, comme je viens de le dire, à la réserve du Comte de Revel, Lieutenant-Général, & du Marquis de Praslin, Maréchal de Camp, ceux-ci étoient destinés pour être chargés seuls du soin de tout ce qui devoit s'exécuter dans cette journée. Comme s'ils s'étoient donnés le mot, ils résolurent de se rendre en droiture au château, pour être à portée de donner de là les ordres nécessaires, d'envoier des secours où ils jugeroient qu'on en auroit besoin, & de concerter ensemble les partis qu'ils auroient à prendre. Le succès fit assez voir dans

dans la suite qu'ils ne pouvoient en prendre un meilleur. Rien n'étoit d'une plus grande conséquence que de conserver ce poste, d'où l'on pouvoit continuellement harceller les ennemis, & dont, tant qu'ils ne seroient point les maîtres, ils avoient toujours tout à craindre.

Il ne s'étoit encore rien passé qui pût laisser aucun doute au Général de l'armée de l'Empereur du succès de son entreprise. Il étoit dans la ville, il s'étoit cantonné dans toutes les places, il se voioit maître encore de deux portes, où il s'étoit puissamment fortifié, & la communication à ces portes étoit toute établie. Il ne s'imaginoit pas qu'il fût possible de l'en chasser, & que ce qui lui restoit à faire, pour être maître absolu de la ville, ne fût la chose du monde la plus aisée. Il se trompa, & l'on verra que ces heureux commencemens furent suivis d'une foule de disgraces, qui l'obligérent enfin d'abandonner son entreprise, & de se retirer honteusement.

Ce ne fut qu'au grand jour que l'alarme courut dans tous les quartiers de la ville, & que l'on commença à s'appercevoir qu'il n'y avoit encore rien de désespéré, que le péril n'étoit pas extrême, & qu'on se tireroit aisément d'affaire. Les soldats en armes s'ameutoient de toutes parts, toutes les ruës s'en trouvoient remplies; & se divisant par pelotons de trente, quarante & cinquante hommes, se répandirent dans d'autres ruës qui alloient aboutir aux deux places & à la grande ruë qui coupoit la ville en deux, & rompoit la communication d'une partie de la garnison avec l'autre; mais tout cela ne fut pas capable de les décourager. Il y parut assez par leur résolution: car s'étant partagés, comme je viens de le dire, en plusieurs pelotons, n'aiant tous ensemble qu'une même volonté & un grand desir de combattre, ils cherchoient l'ennemi & le chargeoient par tout il paroissoit.

Cependant on ignoroit encore dans la ville l'avanture du Maréchal de Villeroi; les ennemis étant maîtres du quartier où le Général logeoit, il étoit difficile qu'on pût en avoir des nouvelles. Le Marquis de Saint-Geniez-Navailles, Officier de valeur & de mérite, & l'un de ses Aides de camp, des Mémoires duquel je tire une grande partie du détail de cette action mémorable; Saint-Geniez, dis-je, s'étant bien douté que l'ennemi étoit dans la ville, monte promtement à cheval pour se rendre auprès du Maréchal; mais s'étant apperçû que toutes les avenuës pour l'aller joindre étoient fermées, il gagna du côté de la place Sabatine par des ruës détournées; lorsqu'il apperçut un Officier, qui de sa fenêtre lui dit qu'il ne lui conseilloit pas de se trop presser, que l'ennemi étoit maître de la ville, qu'il feroit sans doute beaucoup mieux de chercher un azyle, & que le moins qu'il lui pouvoit arriver étoit de se faire prendre. Saint-Geniez trop brave pour écouter un avis de cette nature, & qu'il ne croioit pas vrai, puisqu'on tiroit encore en plusieurs endroits de la ville, laissa là l'Officier. A peine eut-il tourné la ruë, qu'il rencontra le bataillon du régiment des Vaisseaux, & le Chevalier d'Entragues à la tête. Ce bataillon ne faisoit guéres plus de deux cens hommes; mais en marchant à la place Sabatine, il grossit un peu plus par la jonction de quelques Officiers & soldats de différens corps. Ce petit secours détermina d'Etrangues à marcher à l'ennemi. A peine y parut-il par la grande ruë, qu'un gros escadron avec deux étendarts se présenta en face de sa troupe, aiant à dos la Maison de ville; à droite les portiques de la place, & à sa gauche le corps-de-garde, & tout cela garni d'infanterie.

L'Officier qui commandoit cet escadron ne branla point de son poste, il étoit trop bien épaulé: il salua même de l'épée d'Etrangues, qui avoit ordonné qu'on ne tirât qu'à bout portant. D'Etrangues s'en approcha de si près, qu'il complimenta cet escadron: *Messieurs les Tudesques*, dit-il, *soiez les biens venus*, *vous avez un peu dérangé*

gé notre toilette: nous allons pourtant vous faire les honneurs autant qu'il nous sera possible. Ce compliment fut tout aussitôt suivi d'une décharge, qui mit les ennemis dans un tel desordre, qu'ils oubliérent qu'ils n'avoient affaire qu'à de l'infanterie. Ils eussent dû s'abandonner dessus, la charger l'épée à la main & lui passer sur le ventre. Ils n'en firent pourtant rien; ce qu'on aura moins de peine à croire que ce qui arriva de cette décharge, puisqu'on a sçû depuis qu'il ne fut tué que quatre cavaliers.

Cet escadron aiant lâché pied, quoiqu'il n'y eût pas grand sujet, on voulut profiter de cet avantage, & pousser jusques dans la place; mais il en sortit une telle tempête de coups de fusil, que nos gens ne pouvant y répondre, rentrérent aussitôt dans la ruë. Rien empêchoit les ennemis, après une si furieuse décharge, de profiter de cet avantage, outre que le Chevalier d'Entragues venoit d'être blessé à mort. Ils étoient si supérieurs à nos troupes, qu'on a lieu d'être surpris de leur peu de hardiesse ou de l'ignorance de leurs Officiers. Le Maréchal de Villeroi, qui étoit dans le corps-de-garde, & qui s'apperçut de la lâcheté de cet escadron, ne douta nullement que nos gens ne revinssent encore à la charge, & qu'ils ne se rendissent maîtres de la place, & par conséquent du corps-de-garde où il étoit prisonnier, sans que qui que ce fût le connut encore. Mais il ne sçavoit pas que ceux qui avoient attaqué ne faisoient pas deux cens cinquante hommes, & qu'il y en avoit près de mille dans la place. Il attendit encore quelque tems; mais comme il s'apperçut qu'il n'avoit plus rien à espérer de sa délivrance du côté de nos troupes, il ne vit point d'autre ressource que de tenter Magdonel. Il le tira à quartier, & sans lui apprendre qui il étoit, il lui fait des offres assez considérables pour que Magdonel jugeât que son prisonnier étoit un homme de conséquence. Il refusa généreusement ses offres, & le Maréchal eut la douleur de ne pouvoir prendre part aux exploits glorieux que nos troupes devoient faire dans cette journée, pour chasser le Prince Eugéne d'une ville dont il se croioit déja maître.

Comme Magdonel vit que son prisonnier n'étoit pas en sûreté dans un corps-de-garde, & que la garnison pouvoit encore tenter l'attaque de la place & le délivrer, si l'on venoit à sçavoir qu'il y fût arrêté, il fit donner avis au Prince Eugéne que le Maréchal de Villeroi étoit du nombre de ses prisonniers. Sur ces nouvelles le Prince Eugéne envoia M. le Comte de Staremberg, auquel M. de Villeroi se découvrit. On le conduisit dans une petite maison tout auprès de la porte de Sainte Marguerite; ce qui me feroit soupçonner que le Général de l'Empereur commençoit à se défier du succès de son entreprise. Car pourquoi l'envoier hors de la ville? Ces précautions sentent un homme qui n'est pas trop sûr de son fait, & qui doutoit extrémement que le Prince Thomas, qui étoit de l'autre côté du Pô, pût jamais se rendre maître de notre pont. Car quand même il se feroit emparé de l'ouvrage qui le couvroit, il n'en étoit pas plus avancé; puisqu'il suffisoit, pour rendre inutiles les forces de l'ennemi, de couper le pont, comme cela arriva peu de tems après.

L'attaque de la place Sabatine, & la lâcheté de cet escadron, qui ne fit aucune résistance, causérent au Prince Eugéne d'autant plus de chagrin, que cet escadron étoit dans cet avantage qui donne la supériorité à la cavalerie contre l'infanterie. La sienne même, quoique supérieure au bataillon des Vaisseaux, n'avoit pas donné de plus grandes preuves de son courage. N'eût-elle pas mieux fait de poursuivre ce bataillon, & de l'attaquer dans la ruë? Toutes ces manœuvres lui firent connoître qu'il n'étoit pas encore maitre de la ville pour être dedans, & qu'il auroit encore bien des embarras à surmonter. Revenons au bataillon des Vaisseaux, qui tente de nouveaux desseins, après avoir échoué à la place Sabatine plutôt par foiblesse que par défaut de cou-

courage; ce que les soldats & leurs Officiers sentoient bien. On n'a garde de se rebuter, lorsqu'on compte d'être secouru, & que toute une garnison prend les armes.

Le Chevalier d'Entragues étoit malheureusement hors de combat, comme je l'ai dit plus haut. Les Officiers furent quelques momens incertains de ce qu'ils feroient. Il falloit pourtant se résoudre, le tems pressoit: remarcher à la place Sabatine, ç'eût été une témérité, ç'eût été engager un combat fort inégal contre un corps considérable d'infanterie & de cavalerie; contre lequel il n'auroit pas été possible de résister. Que faire? On entend une voix, qui fut suivie de plusieurs autres, qu'il falloit se retirer par la petite place des Jacobins, gagner de là le rempart du côté du château, & attendre dans l'esplanade la jonction du reste de la garnison, pour remarcher ensuite à la place Sabatine & tâcher d'en déloger les ennemis, qu'il étoit dangereux d'attendre plus longtems, de peur qu'ils ne s'apperçûssent enfin qu'ils n'avoient affaire qu'à une poignée de gens. L'avis fut goûté, mais on ne put l'exécuter. Peut-être fut-ce un bonheur qu'il se trouvât des obstacles. Car les Généraux qui arrivérent au château peu de tems après, se croiant bien fondés à croire que les ennemis étoient plus forts qu'ils ne l'étoient effectivement, n'auroient apparemment pas permis que de braves gens allassent s'exposer à une mort certaine, sans espérance de repousser l'ennemi. Il falloit, pour aller au château, gagner une petite ruë qui étoit enfilée de tout le feu de la Chapelle & de la maison du Prêtre Gozoli. On ne s'attendoit pas d'y trouver trois cens hommes qui s'y étoient logés. On y marche; mais à peine parut-on dans cette ruë, qu'on se vit exposé à tout le feu de cette Eglise & de la maison. Nos gens en parurent un peu ébranlés; mais ils ne le furent qu'autant de tems qu'il en faut à des hommes de courage pour revenir de leur trouble, & pour prendre un résolution vigoureuse. Ils s'encouragent les uns les autres, & crient à leurs Officiers qu'aiant l'ennemi si près d'eux, ils eussent à les mener sans délibérer, & qu'en allant droit à eux ils trouveroient assez l'expédient de les faire taire. Les Officiers, qui voient cette volonté dont on avoit si grand besoin, sont d'avis de brusquer ces gens-là, sans les marchander. La troupe étoit bien petite, il n'y avoit guéres plus de deux cens hommes. Il falloit faire une disposition, embrasser la maison & l'Eglise. On s'y détermina, lorsqu'on vit arriver Montendre Colonel de Médoc, & d'Arennes Major Général, qui amenoient un secours d'environ trois cens hommes de différens corps. Ce secours inespéré releva le courage & les espérances des soldats. Après cette jonction, on marche à la Chapelle avec toute l'audace possible. On essuia d'abord un grand feu; mais dès qu'on eut gagné le pied du mur, qui n'avoit aucun flanc, l'ennemi se trouva entiérement hors de visée, & nos gens entiérement à couvert. La difficulté étoit de forcer l'Eglise & la maison, les murailles en étoient bonnes & fortes; & quand les portes en eussent été ouvertes, ç'eût été une imprudence de prétendre d'en chasser l'ennemi. Il eût fallu y passer un à un, ou deux à deux; on n'avoit ni canon ni outils pour sapper le mur, & l'affaire ne souffroit nul retardement. Que faire? Dans cette incertitude quelqu'un s'avisa de dire, qu'il n'y avoit nul autre expédient à prendre que de mettre le feu aux portes, & tout en même tems à la maison. L'ennemi, qui entend parler de feu, & qui craint d'être brûlé ou fumé, demande s'il n'y auroit pas bon quartier. On leur promet, pourvû qu'ils se hâtent de sortir. Ils se rendent donc au nombre de trois cens hommes; mais le soldat étoit si animé, qu'on eut bien de la peine à le retenir. On en tua quelques-uns, & le reste fut conduit au château.

Voilà la premiére action qui releva le courage & les espérances de nos soldats: car après cette action, où nous ne perdîmes que six ou sept hommes & quelques blessés, par-

parmi lesquels se trouvoit Montendre, qui le fut légérement, on ne desespéra plus de chasser les ennemis de la place. Cette nouvelle s'étant répanduë dans la ville, grossit furieusement nos troupes : la plûpart des soldats qui étoient dans l'autre partie de la ville, qui ne pouvoient communiquer avec ceux qui étoient dans l'autre, trouvant une issuë pour s'échaper du côté de la Chapelle dont nous venions de nous rendre les maîtres, sortirent de chez leurs hôtes & vinrent se joindre au gros, bien qu'il fût encore infiniment inférieur à l'ennemi : car il y eut un assez grand nombre d'Officiers, pour le dire en passant, qui ne pûrent imiter les autres; soit qu'ils ne sçussent rien de ce qui se passoit, soit qu'ils se crussent en danger d'être pris. Il fut pourtant aisé de connoître & de distinguer par la suite ceux qui ne pouvoient se justifier ni se garantir du blâme qu'ils méritoient. Revenons à notre sujet.

Les ennemis avoient tiré entre l'Eglise & la maison du Prêtre un retranchement. Il n'y avoit pas un instant à perdre. On craignoit que les ennemis, connoissant l'importance de ce poste, n'y marchassent pour le secourir. Qui auroit jamais cru qu'ils ne s'en avisassent pas? On ne perdit pas un moment pour cette attaque, tous nos soldats étoient résolus & prêts à tout faire. On marcha à ce retranchement, dont la prise nous donnoit de très-grands avantages, & obligeoit les ennemis à s'affoiblir extraordinairement aux autres endroits de la ville pour se fortifier aux deux portes de Sainte Marguerite & de Tous-les-Saints. On attaque ce retranchement avec tant de vigueur & de résolution, que nous l'emportâmes sans presque aucune résistance; ce qui fut un coup bien fatal au Prince Eugéne. L'on en va voir d'autres qui lui furent encore infiniment plus sensibles.

§. III.

Attaque de la porte du Pô. On s'y prit trop tard. Fautes dans cette attaque. Les Impériaux sont repoussés. Ruse du Prince Eugéne de nul effet. Discours du Prince de Commerci aux Magistrats assemblés dans l'Hôtel de ville. Les François coupent le pont du Pô, & brûlent une partie des pontons après avoir abandonné l'ouvrage qui en couvroit la tête.

LE succès de Crémone dépendoit absolument de la prise de la porte du Pô, c'étoit par où l'ennemi devoit commencer avant même que de s'établir dans les deux places de la ville : car par cette prise il étoit le maître de notre pont, & favorisoit la jonction du corps de troupes du Prince Thomas. Je ne puis comprendre comment le Prince Eugéne put penser si tard à cette avanture. C'étoit prendre le roman par la queuë, s'il m'est permis de parler ainsi, que de s'amuser aux autres endroits. Cette faute est inexcusable. Le Prince Eugéne étoit monté sur la tour de l'Hôtel de Ville, inquiet du corps du Prince Thomas, qui ne paroissoit point, à cause de la difficulté de la marche, & plus encore par la malice ou l'ignorance des guides. Ce Prince perdit beaucoup de tems à attendre les signaux dont il étoit convenu; mais cela n'empêchoit pas qu'il ne dût marcher à cette porte, s'en rendre le maître, & prendre le pont par le revers. Tout cela ne lui vint pas à l'esprit. Il s'y détermina enfin, mais trop tard : car la garde Irlandoise, qui étoit à cette porte, avertie que l'ennemi étoit dans ville, s'étoit déja précautionnée, & l'attendit en résolution de lui vendre bien cher ce poste.

J'incline fort à croire ce que j'ai appris de quelques Officiers Allemans de ma connoissance très-dignes de foi, qui se trouvérent à cette action-là. Cette maxime seroit

roit vraie à l'égard du Prince Eugéne, comme beaucoup d'autres, que la bonne fortune n'est pas toujours d'accord avec la vertu. Ces Officiers m'ont assûré que le détachement destiné pour l'attaque de la porte du Pô partit dès le moment qu'on fut arrivé dans la place, & que le guide qui le conduisoit aiant été tué d'un coup de fusil tiré par une fenêtre, le détachement s'égara à cause des détours des ruës, & que les soldats prirent l'une pour l'autre; ce qui les obligea de revenir sur leurs pas, & fit perdre un grand tems, perte irréparable dans ces sortes d'entreprises. Quoiqu'il en soit, le Baron de Merci marcha à cette porte fatale à la tête de huit cens chevaux & de l'infanterie en bon nombre, avec ordre à la cavalerie de se poster entre cette porte & les cazernes, où la plus grande partie de la notre étoit logée. Ces cazernes étoient environnées de jardinages & de haies qui les fermoient, & cela régnoit jusqu'à la porte de Mouze. Pour plus grande précaution on fit border ces haies d'un bon nombre d'infanterie, pour contenir nos cavaliers & les tenir en respect. Cette précaution étoit un peu trop outrée. Ce n'étoit pas là qu'il falloit poster cette infanterie, mais dans l'entrée des ruës voisines de la porte par où les Irlandois, qui étoient logés tout auprès, pouvoient venir. Autre faute qui n'est pas des moindres.

L'autre côté de la porte du Pô est uni, & les maisons assez éloignées du rempart. C'est une plaine en pelouse, où l'on peut remuër des escadrons jusques sur le terre-plein, qui étoit peu élevé & en pente douce. On n'y peut aborder sans le rompre & se désunir, l'ennemi n'opposa pourtant rien de ce côté-là, ni dans les ruës qui versoient dans cette plaine. Voilà quelle étoit la situation du terrain du côté de la porte du Pô. Nos cavaliers, qui se virent tout à coup bloqués, faisoient grand feu des fenêtres de leurs cazernes. C'étoit tout ce qu'ils pouvoient faire; mais comme le feu des mousquetons n'est pas fort à craindre, les ennemis ne s'en mirent pas beaucoup en peine.

Le Baron de Merci s'étant posté, ainsi que je viens de le dire, entre la porte du Pô & les cazernes, fit marcher le détachement des grenadiers destiné pour l'attaque de cette porte, où il y avoit une garde de trente-cinq hommes commandés par un Capitaine, qui s'étoit couvert d'une barriére en forme de palissade. L'ennemi aborda cette barriére à la portée d'une halebarde, & fit un feu terrible contre nos gens, qui ne demeurérent pas en reste. Celui qui attaquoit cette porte eût dû coler la barriére, & passer les armes à travers; mais s'étant apperçu que les nôtres les avoient prévenus, & que la palissade se trouvoit toute hérissée de baionnettes au bout du fusil, les soldats n'osérent s'en approcher, de peur de s'enferrer dans ces baionnettes; ce qui leur fit perdre beaucoup de monde. Nos soldats, à couvert de la palissade & de la barriére, les choisissoient & les tiroient sans être vûs. Le Baron de Merci aiant trouvé à cette porte une obstination à laquelle il ne s'étoit pas attendu, tenta de gagner le fort de nos baionnettes, & d'engager ses soldats à passer leurs armes dans la barriére; mais ce fut inutilement.

Pendant qu'on étoit engagé à cette porte, l'ennemi s'empare d'une batterie de sept piéces de vingt-quatre qui étoit sur le rempart, & destinée pour la défense de l'ouvrage de notre pont; & comme ils ne trouvérent personne pour la défendre, ils n'eurent aucune peine à s'en saisir.

Cependant l'alarme étoit par toute la ville, déja les deux régimens Irlandois Dillon & du Bourk, qui étoient logés tout auprès, avertis que la porte du Pô étoit attaquée, y coururent en hâte, & leur nombre grossit tellement en si peu de tems, qu'ils se virent en état de marcher à l'ennemi. Les choses étoient en ces termes, lorsque les Irlandois viennent tout à coup se présenter à son flanc par les remparts, & par les ruës qui aboutissoient à la porte. L'ennemi surpris d'une chose si imprévûë,

ses Généraux, & où il est obligé de prendre son parti sur le champ. Il en est d'autres où il est loué de l'avoir fait. Philopœmen doit le commencement de sa réputation à un coup de cette nature. Quoique simple cavalier, il osa seul avec les Achéens attaquer sans ordre l'infanterie d'Euclidas, la fit plier, la mit en fuite & en fit un grand carnage. Quand il proposa ce dessein aux Officiers du Roi, qui commandoient la cavalerie, il fut traité de fou & de visionnaire, comme Sainte Colombe par son camarade; mais Antigonus lui-même lui rendit justice, & déclara que cette action étoit d'un grand Capitaine. Manlius Torquatus fit trancher la tête à T. Manlius son fils, parce qu'il avoit combattu sans son ordre, quoiqu'il eût remporté une victoire signalée. Mais cette sévérité, pour ne point dire férocité, a-t-elle beaucoup d'approbateurs? Quoiqu'il en soit, Sainte Colombe fit un coup de Maître: & s'il ne reçut pas toutes les louanges que cette action méritoit, c'est qu'elle ne parvint pas jusqu'à la Cour avec toutes ses circonstances.

Dès que le Prince Eugéne se fut apperçû que nous avions coupé le pont à la venue du corps du Prince Thomas, il se vit hors de mesure, & craignit extrémement les suites fâcheuses de cette disgrace. Il songea à se débarasser du Maréchal de Villeroi, qui étoit encore dans la ville. Il fut le voir avec le Prince de Commerci, & après les lieux communs débités sur le sort & les infortunes de la guerre, le Prince Eugéne dit au Maréchal: *Vous avez, Monsieur, traversé la ville pour venir ici, & vous devez avoir remarqué que nous en sommes les maîtres, vous avez encore quelques tirailleurs sur ce rempart*, lui montrant le bastion qui voioit le côté du pont de la porte de Sainte Marguerite : *si cela continue, ils m'obligeront enfin de les faire tous passer au fil de l'épée.*

Le Maréchal s'apperçut aisément du chagrin du Prince Eugéne, & que ses affaires prenoient une très-mauvaise tournure, & que ce qu'il sembloit mépriser lui étoit très-redoutable. *J'ai le malheur*, lui répondit le Maréchal, *d'être votre prisonnier, je n'ai plus rien à ordonner: il faut, Monsieur, que ceux qui sont sur le rempart sçachent apparemment ce qu'ils font, & ce qu'ils ont à faire.* On fit cependant sortir le Maréchal hors de la ville, avec ordre de le conduire dans une *cassine* joignant celle où étoit le Marquis de Crénan. Il eût fort souhaité le voir, il ne put l'obtenir: on lui demanda même son épée avec assez d'impolitesse.

L'inquiétude du Prince Eugéne n'étoit pas médiocre, nul espoir du côté du Prince Thomas. Nous étions maîtres de la Chapelle & de la maison de Gozoli, & du bastion qui la voioit à découvert, ses troupes repoussées à la porte du Pô, & toutes d'une volonté fort chancellante, & ce qu'il trouvoit de plus triste, absolument rebutées de tant de combats. Les affaires n'étoient pas en meilleur état aux autres endroits, malgré sa bravoure & son habileté: car la fortune n'est pas toujours d accord avec l'une & l'autre, & surtout avec des troupes consternées, abattuës & fort diminuées de tant de mauvais succès; tout cela, dis-je, n'étoit capable que de prolonger sa retraite de quelques heures. Nulle espérance d'être secouru. Il craignoit d'ailleurs que le corps de M. de Créqui, qui étoit en campagne, ne vînt au secours de la place, & qu'il ne lui tombât sur les bras. Environné de tant d'épines & de chicanes sans nombre, qu'il rencontroit à chaque pas qu'il faisoit, & ne sçachant plus à quel Saint se vouer, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, il ne voit plus d'autre ressource que celle de recourir aux Magistrats, pour les obliger de mettre les Bourgeois de son côté. La pensée étoit bonne, & la journée étoit terminée, s'ils eussent pris les armes contre la garnison, qui n'étoit déja que trop occupée.

Plusieurs prétendent que le Prince Eugéne envoia le Prince de Commerci à l'Hôtel de Ville, où les Magistrats étoient assemblés. D'autres mieux informés assûrent qu'il

Il s'imagina qu'en tentant la fidélité des Irlandois sous de grandes promesses, il pourroit acquerir par cette voie ce qu'il ne pouvoit emporter par la force. Il leur envoie Magdonel. Cet Officier s'avance hors des rangs, & crie s'il ne lui sera pas permis de faire quelques propositions. On lui répond qu'il les peut faire librement. Il s'approche, & leur déclare de la part du Prince Eugéne, que s'ils vouloient changer de parti & se ranger de celui de l'Empereur, on leur promettoit qu'ils seroient entretenus sur un plus haut pied que celui de France, & qu'on y joindroit encore une gratification égale au service qu'ils rendroient à Sa Majesté Impériale: qu'après tout leur obstination ne retarderoit que de fort peu de tems leur défaite, qui étoit d'autant plus certaine, que le Général de l'Empereur étoit le maître de la ville, & que ne s'agissant plus que de leur poste, il les conjuroit par l'affection qu'il avoit pour tous ceux de sa nation, de se garantir du malheur qui pendoit sur leurs têtes: qu'ils alloient être attaqués, qu'ils ne pouvoient éviter leur ruine, & d'être tous taillés en piéces & sans aucun quartier, s'ils n'acceptoient les conditions avantageuses qu'il leur proposoit.

Cette harangue de l'Officier aux Irlandois, fit juger que les affaires des ennemis ne tournoient pas mieux aux autres endroits de la ville qu'à la porte du Pô. On se moqua du harangueur, & on lui répondit en fort peu de mots: qu'ils n'oublieroient rien pour se rendre dignes de l'estime du Général de l'Empereur, & que ce ne feroit pas par une perfidie, mais en défendant leur poste jusqu'au dernier soupir: que l'ennemi n'avoit qu'à commencer, & qu'il verroit à quelles gens il auroit affaire; & comme l'emploi d'un Député, lui dit-on, ne doit pas être celui d'un suborneur, qu'il ne devoit pas trouver étrange qu'on s'assûrât de sa personne. En effet il fut amené prisonnier au château.

Magdonel arrêté, le feu recommença avec plus de violence, sans qu'il parût que l'ennemi songeât à une nouvelle attaque, & sans qu'il pensât même à regagner le terrain qu'il venoit de perdre: toutes ses menaces aboutirent à de grandes escarmouches; & comme par l'abandon du poste qu'il avoit d'abord occupé, il nous laissoit la batterie de sept piéces de vingt-quatre, qui étoient plantées sur le rempart, on fit un grand feu sur les troupes du Prince Thomas, qui paroissoient de l'autre côté du Pô.

Les choses étoient en cet état, lorsque Sainte Colombe, Capitaine du régiment de Beaujolois, qui commandoit l'ouvrage qui couvroit la tête de notre pont, se trouvant trop foible pour le défendre, se détermina d'abandonner son poste, quoiqu'un autre Capitaine du même régiment ne fût pas de même avis. Mais de peur que l'ennemi ne passât la riviére & ne vînt au secours de ceux qui étoient déja dans la ville, en abandonnant l'ouvrage, il coupe le pont & met le feu à un nombre de bateaux; ce qui fit le salut de la place, & renversa par cette action toutes les mesures du Prince Eugéne, & rendit inutile le corps qui étoit au delà du Pô.

Cet habile Officier, qui étoit un Gentilhomme d'Avignon, n'abandonna pas pour cela le pont, de crainte que les ennemis ne tâchassent de le rétablir. Il envoia en même tems un Sergent aux Généraux pour sçavoir d'eux ce qu'il avoit à faire dans cette occasion, s'il resteroit là malgré sa foiblesse, ou s'il se retireroit, au risque de laisser le passage libre aux ennemis. Le Sergent aiant rencontré M. le Marquis de Praslin sur le glacis du château, lui dit que l'Officier qui commandoit l'ouvrage du pont l'avoit envoié pour l'informer qu'il avoit abandonné ce poste, vû l'impossibilité de le soutenir; mais qu'en se retirant, il avoit coupé le pont & brûlé une partie des bâteaux, & qu'il ne doutoit point qu'il n'approuvât ce qu'il venoit de faire, quoique sans ordre.

Il est des occasions où un Officier dans un poste ne peut pas attendre des ordres de ses

ses Généraux, & où il est obligé de prendre son parti sur le champ. Il en est d'autres où il est loué de l'avoir fait. Philopœmen doit le commencement de sa réputation à un coup de cette nature. Quoique simple cavalier, il osa seul avec les Achéens attaquer sans ordre l'infanterie d'Euclidas, la fit plier, la mit en fuite & en fit un grand carnage. Quand il proposa ce dessein aux Officiers du Roi, qui commandoient la cavalerie, il fut traité de fou & de visionnaire, comme Sainte Colombe par son camarade; mais Antigonus lui-même lui rendit justice, & déclara que cette action étoit d'un grand Capitaine. Manlius Torquatus fit trancher la tête à T. Manlius son fils, parce qu'il avoit combattu sans son ordre, quoiqu'il eût remporté une victoire signalée. Mais cette sévérité, pour ne point dire férocité, a-t-elle beaucoup d'approbateurs? Quoiqu'il en soit, Sainte Colombe fit un coup de Maître: & s'il ne reçut pas toutes les louanges que cette action méritoit, c'est qu'elle ne parvint pas jusqu'à la Cour avec toutes ses circonstances.

Dès que le Prince Eugéne se fut apperçû que nous avions coupé le pont à la venue du corps du Prince Thomas, il se vit hors de mesure, & craignit extrémement les suites fâcheuses de cette disgrace. Il songea à se débarasser du Maréchal de Villeroi, qui étoit encore dans la ville. Il fut le voir avec le Prince de Commerci, & après les lieux communs débités sur le sort & les infortunes de la guerre, le Prince Eugéne dit au Maréchal: *Vous avez, Monsieur, traversé la ville pour venir ici, & vous devez avoir remarqué que nous en sommes les maîtres, vous avez encore quelques tirailleurs sur ce rempart*, lui montrant le bastion qui voioit le côté du pont de la porte de Sainte Marguerite : *si cela continue, ils m'obligeront enfin de les faire tous passer au fil de l'épée.*

Le Maréchal s'apperçut aisément du chagrin du Prince Eugéne, & que ses affaires prenoient une très-mauvaise tournure, & que ce qu'il sembloit mépriser lui étoit très-redoutable. *J'ai le malheur*, lui répondit le Maréchal, *d'être votre prisonnier, je n'ai plus rien à ordonner: il faut, Monsieur, que ceux qui sont sur le rempart sçachent apparemment ce qu'ils font, & ce qu'ils ont à faire.* On fit cependant sortir le Maréchal hors de la ville, avec ordre de le conduire dans une *cassine* joignant celle où étoit le Marquis de Crénan. Il eût fort souhaité le voir, il ne put l'obtenir: on lui demanda même son épée avec assez d'impolitesse.

L'inquiétude du Prince Eugéne n'étoit pas médiocre, nul espoir du côté du Prince Thomas. Nous étions maîtres de la Chapelle & de la maison de Gozoli, & du bastion qui la voioit à découvert, ses troupes repoussées à la porte du Pô, & toutes d'une volonté fort chancellante, & ce qu'il trouvoit de plus triste, absolument rebutées de tant de combats. Les affaires n'étoient pas en meilleur état aux autres endroits, malgré sa bravoure & son habileté: car la fortune n'est pas toujours d accord avec l'une & l'autre, & surtout avec des troupes consternées, abattuës & fort diminuées de tant de mauvais succès; tout cela, dis-je, n'étoit capable que de prolonger sa retraite de quelques heures. Nulle espérance d'être secouru. Il craignoit d'ailleurs que le corps de M. de Créqui, qui étoit en campagne, ne vînt au secours de la place, & qu'il ne lui tombât sur les bras. Environné de tant d'épines & de chicanes sans nombre, qu'il rencontroit à chaque pas qu'il faisoit, & ne sçachant plus à quel Saint se vouer, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, il ne voit plus d'autre ressource que celle de recourir aux Magistrats, pour les obliger de mettre les Bourgeois de son côté. La pensée étoit bonne, & la journée étoit terminée, s'ils eussent pris les armes contre la garnison, qui n'étoit déja que trop occupée.

Plusieurs prétendent que le Prince Eugéne envoia le Prince de Commerci à l'Hôtel de Ville, où les Magistrats étoient assemblés. D'autres mieux informés assûrent qu'il

qu'il s'y transporta lui-même. Je m'en tiens à cette derniére opinion. Il leur tint à peu près ce discours, que j'ai appris de l'un deux, & que je vais rapporter : Vous ne pouvez disconvenir, Messieurs, leur dit-il, puisque les troupes de l'Empereur sont dans votre ville & leur Général à leur tête, que nous n'en soions les maîtres. Vous pouvez avoir remarqué jusqu'à ce moment quelle a été son attention à empêcher le pillage de votre ville, & peut-être un plus grand mal. L'obstination & l'opiniâtreté de la garnison à chicaner certains postes de peu d'importance, mais dont il faut nous rendre les maîtres pour terminer au plutôt cette affaire, nous obligeront peut-être à recourir à des voies dangereuses, parce qu'on n'en voit point d'autres. Le succès en est infaillible; mais je doute que votre perte ne le soit pas après la victoire, & je ne répons pas des soldats lorsqu'ils n'auront plus d'ennemis en tête : animés comme ils sont, ils vengeront sur vous-mêmes la perte de leurs camarades & les maux qu'ils ont essuiés : vous serez traités en ennemis déclarés, comme il le semble assez par votre indolence. Le pillage est rarement exemt de l'incendie, un enragé peut faire le coup, & il s'en trouve dans mes troupes & dans toutes les entreprises semblables à celles-ci. Jusques ici, on vous le répéte encore, on a cherché à conserver votre ville au prix du sang de nos soldats. Nous n'en serons bientôt plus les maîtres, quand nous le voudrions ; prenez vos mesures là-dessus, la chose est sérieuse. Vous n'avez pas à choisir entre les maux qui vous menacent, & qu'on cherche à empêcher, & votre salut. Délibérez-vous sur ce dernier ? Vous seriez insensés, & les ennemis de votre patrie & de vous-mêmes. Faut-il vous apprendre ce qu'il vous est expédient de faire pour vous sauver ? Vous en avez le pouvoir : faites prendre les armes aux habitans en faveur de l'Empereur : vous suivrez le parti le plus juste, vous sauverez votre patrie & éviterez la ruine entiére de vos Citoiens. Hâtez-vous de vous déclarer, si vous êtes sages, il n'y a aucun tems à perdre. Je n'ai pas autre chose à vous dire, pour vous garantir des plus grandes calamités, & vous rendre dignes des graces de l'Empereur, ausquelles vous devez vous attendre en vous tournant de son côté.

Ces sages Magistrats jugérent par ce compliment mêlé de menaces & de promesses magnifiques, que le Général de l'Empereur n'étoit pas fort assûré de son fait, & qu'il se voioit dans un défilé très-embarassant, & d'où il ne sortiroit pas sans honte : car bien qu'il fût dans la ville, ils voioient assez qu'il n'y tenoit qu'à un filet, & qu'il étoit hors d'état d'exécuter ses menaces. Ils lui répondirent, que n'étant point entrés dans cette entreprise, qui auroit dû être préméditée, il ne devoit point s'attendre que les Bourgeois se révoltassent contre la garnison, qu'elle occupoit presque toutes les ruës & les quartiers de la ville en perpétuels mouvemens, par corps & par pelotons, & qu'il n'y avoit personne d'assez hardi pour l'exciter à la révolte ; outre que toute la cavalerie étoit en bataille dans l'esplanade du château ; qu'ils ne voioient pas que ce qu'il proposoit fût possible, ni qu'ils pûssent jamais le favoriser sans s'exposer à être brûlés par des gens qui combattoient en désespérés, & qui sçavoient bien où se retirer, & qu'ils attendoient à tout moment M. de Créqui, qui étoit à la tête d'un corps de troupes, qu'ils n'avoient que des souhaits à faire pour le succès de son entreprise.

Cette machine du Général de l'Empereur n'aiant pas mieux réussi que la harangue de Magdonel, le Prince Eugéne ordonna aux Magistrats de lui préparer douze mille rations de pain, & de lui fournir de la poudre & des bales. Ils le satisfirent quant au premier article : quoiqu'ils sçûssent bien qu'il avoit à peine quatre mille hommes, ils ne l'en crurent pas pour cela plus fort. Quant à l'autre, j'ai bien du soupçon contre cela ; puisque c'étoit avouer qu'il manquoit de munitions, & que la poudre comme le reste étoit au pouvoir de la garnison. Comme j'ai appris ce fait de plusieurs personnes, je n'ai pas cru devoir le taire, ni l'assûrer comme vrai.

Les

Les ennemis voioient bien qu'il n'y avoit rien à espérer du côté de la porte du Pô, encore moins de celui du pont; nos gens s'y étoient si bien établis, que ç'eût été exposer leurs troupes à une défaite manifeste que de tenter l'avanture. Il y eut même un combat sur le rempart & sur le bas du terre-plein, entre la porte du Pô & celle de Mouze, contre un corps de cuirassiers qui se trouva de ce côté-là, & que les Irlandois attaquérent. M. Mahoni s'en attribua toute la gloire à la Cour, & l'orna de plusieurs circonstances que l'on a répanduës dans le public, mais qui sont inconnuës aux Officiers que j'ai consultés, & aux témoignages desquels j'ai cru devoir ajouter plus de foi, qu'à des relations dont on devoit se défier.

Les ennemis ne furent pas plus heureux à la porte de Tous-les-Saints, ils furent encore plus mal-traités dans les ruës. La valeur de cette garnison fut si grande, & l'on y remarqua une si grande volonté dans les troupes, que dans les endroits où se passoit le plus fort du combat, il se passa plusieurs actions avec tout l'ordre & l'audace possible, quoique ces petits corps fussent formés de soldats de plusieurs régimens. L'amour de la patrie, le zéle pour le service du Roi, une émulation réciproque, la vuë du péril leur inspira un courage au-dessus de tout ce que l'on devoit espérer.

§. IV.

Attaque de la Chapelle & de la maison du Prêtre par les troupes de la garnison. Lâcheté de ceux qui la défendent. Corps de cuirassiers défait par le régiment des Vaisseaux. Insulte de l'Eglise & de la tour. Insulte du bastion retranché. Retraite des Impériaux.

NOs affaires commençoient à prendre un meilleur train, & les Impériaux avoient beaucoup rabattu de leur premiére fierté. Nous n'avions plus rien à craindre à la porte du Pô, les ennemis mêmes s'en étoient retirés, tout étoit alors bien changé. Après avoir combattu pour la victoire, il fallut combattre pour leur salut. On leur tailloit de la besogne à la porte de Tous-les-Saints, & l'affaire commençoit à devenir sérieuse: il s'y fit un grand feu de part & d'autre. Le bataillon des Vaisseaux s'étoit barricadé à l'entrée de la ruë, & tout auprès de la porte, en attendant qu'on pût l'attaquer. L'importance du poste demandoit que nous y emploiassions de plus grandes forces. Les Officiers & les soldats qui pouvoient s'échaper de chez leurs hôtes, filoient à tout moment du côté du château, où étoient M. le Comte de Revel & M. le Marquis de Praslin, qui à mesure qu'il leur arrivoit du monde, l'envoioient où l'on en avoit le plus de besoin: de sorte qu'ils en firent filer un assez bon nombre, autant qu'il y en avoit assez pour attaquer les ennemis à la porte de Tous-les-Saints par différens endroits. Le combat fut rude & fort obstiné. Nos gens chassérent l'ennemi de tous les postes; & comme la retraite n'étoit pas aisée, ceux qui ne pûrent gagner la porte, dont nous étions à deux pas, se précipitérent dans le fossé; les autres, qui pûrent se sauver dans le retranchement qui restoit encore entre cette porte & celle de Sainte Marguerite, le gagnérent diligemment. Nous perdîmes fort peu de monde dans cette action, qui fut conduite avec tout l'art possible, bien que nos troupes n'eussent que des Colonels & des Lieutenans Colonels à leur tête. Sans aucune dispute de rang, tous concouroient au bien, & les bons conseils étoient préférés aux moindres, sans envie & sans jalousie. D'Arennes, Major Général, reçut là une blessure au milieu de l'estomac.

Je laisse à penser si le Prince Eugéne fut sensible à la perte de tant de postes emportés les uns après les autres, & tous de très-grande importance: car l'on peut dire que

que cette journée, depuis qu'il fut entré dans la ville jusqu'a sa retraite, fut pour lui un accablement de disgraces qui naissoient les unes des autres, tant les fautes à la guerre sont sujettes à propagation. Il ne lui restoit plus que la porte Sainte Marguerite, c'étoit le seul endroit qui pouvoit assûrer sa retraite. Ce grand Capitaine ne se laissa pourtant point abattre. Il avoit encore un corps d'infanterie & de cavalerie du côté de la porte du Pô. Comme il vit qu'il n'y avoit plus rien à faire ni à espérer de ce côté-là, & qu'on lui tailloit de la besogne au-delà de ce qu'il en pouvoit faire, il retira tout ce qu'il avoit de troupes à cette porte, où elles avoient échoué si honteusement, & les fait incessamment marcher du côté de celle de Sainte Marguerite. C'étoit sa derniére ressource, & le seul parti qu'il eût à prendre pour la retraite: de sorte que les deux places furent abandonnées par cette retraite. Le reste de la cavalerie, qui étoit logée entre la porte du Pô & celle de Mouze, ne voiant plus d'ennemis, monte promtement à cheval, & va se rendre dans l'esplanade du château, où elle trouva Messieurs de Revel & de Praslin, qui la postérent sur toutes les avenuës par où l'ennemi pouvoit venir. On envoia seulement quelques cavaliers pour porter de la poudre & des bales aux endroits où l'on en avoit le plus de besoin, avec ordre de s'informer de ce qui s'y passoit pour leur en rendre compte.

Nos troupes se trouvant plus au large, & les ennemis toujours plus resserrés & réduits à se conserver les seuls postes qui pouvoient couvrir la seule porte qui leur restoit pour assûrer leur retraite, nos gens songérent à se rendre maîtres de la maison du Maréchal Duc de Villeroi pour les resserrer davantage. Ils n'y trouvérent qu'un Sergent & quelques soldats, qui se rendirent. De là on entra dans la grande ruë, qu'on trouva fermée d'un corps de cuirassiers. Ils parurent le sabre haut, on leur cria qu'il y avoit bon quartier. L'Officier qui étoit à la tête s'imaginant que c'étoit à lui à qui on le demandoit, s'avança pour se saisir d'un drapeau, en attendant qu'il plût aux nôtres de mettre les armes bas. Un Officier des Vaisseaux, (car ce régiment fit une assez belle figure dans cette journée,) lui allongea un coup d'esponton qui le renversa mort de son cheval; ce qui fut suivi d'une salve de coups de fusil sur la troupe, qui disparut à l'instant.

Cette troupe de cavalerie & le gros qui la soutenoit aiant été mis en fuite, on s'avança jusqu'à une tour & une Eglise qui étoit auprès. On s'apperçut bientôt que les ennemis s'y étoient logés en grand nombre, le feu qu'ils firent sur nos gens ne parut pas soutenable; on tâcha de se couvrir des maisons voisines, & l'on songea sérieusement à les en chasser. Sur ces entrefaites les dragons de Fimarcon, leur Colonel à la tête, parurent sur la scéne, à la vérité un peu tard: apparemment qu'ils s'étoient trouvés bloqués comme la cavalerie. Ces gens-là vinrent fort à propos, & leur Colonel encore plus, comme il y parut par sa conduite, par son courage & par sa fermeté. Ces dragons arrivérent environ vers les trois ou quatre heures, partie à pied & l'autre à cheval. On se résout tout de bon à finir une affaire qui duroit depuis trop longtems.

Nos dragons arrivoient tous frais, on commença à les mettre en œuvre. On en détacha cinquante pour fermer la ruë du côté des places, pendant que le gros se mit en bataille auprès de la maison du Maréchal de Villeroi. La prudence étoit ici nécessaire. Avant que de commencer de vaincre, dit un Ancien, il faut songer avant toutes choses à s'empêcher d'être vaincu. On n'avoit reçu ni ordres ni nouvelles des deux Généraux, ils n'étoient que trop occupés au château d'où nous venoient les secours necessaires pour nous conserver dans la ville & en chasser les ennemis; c'étoit le poste le plus important, & par conséquent celui où les Chefs doivent être: outre que tout nous réussissant par la sage conduite des Officiers & la valeur de nos soldats, ils ne

ne jugérent pas à propos de se transporter sur les lieux, où leur présence étoit moins utile qu'à l'endroit où ils étoient. Les troupes les croioient pris ou tués; mais ceux qui étoient à leur tête n'ignoroient pas leur existence. Dans l'affaire qu'ils alloient engager, ils jugérent à propos de leur faire sçavoir que les ennemis se trouvant à leur dernier retranchement, & acculés à la porte de Sainte Marguerite, ils avoient pris la résolution de les attaquer, de toutes parts; de peur que si la fortune ne leur étoit pas favorable dans une entreprise si périlleuse & si incertaine, ils ne pûssent les accuser de s'y être engagés sans ordre & sans le secours de leur présence: bien que ce qu'ils alloient faire étoit d'une nécessité absoluë. On leur envoia donc dire qu'on alloit insulter tous les postes qui couvroient la porte de Sainte Marguerite, & la porte même: qu'il leur plût de leur faire sçavoir leurs intentions, ou qu'ils vinssent eux-mêmes pour se mettre à leur tête: qu'ils avoient tellement disposé les choses, qu'ils espéroient que tout se termineroit à la honte des ennemis, qui songeoient plutôt à leur retraite qu'à les chicaner.

Le Comte de Revel aiant laissé le Marquis de Praslin au château, s'approcha du côté de la porte de Sainte Marguerite, & fit avertir qu'il étoit dans je ne sçai quelle ruë voisine. On jugea à propos de détacher le Marquis de Saint-Geniez, Officier expérimenté, sage & capable de le mettre au fait des affaires, n'aiant jamais quitté le régiment des Vaisseaux. Ils s'abouchérent ensemble, & Saint-Geniez lui dit que les ennemis avoient à peine deux mille hommes en état de combattre: que leur cavalerie n'étoit d'aucun usage dans une ville, qu'ils étoient réduits à une seule porte, qu'ils avoient échoué misérablement à celle du Pô; que notre pont étoit coupé, & le corps du Prince Thomas inutile en-delà du fleuve; que le régiment de Fimarcon, qui venoit de joindre, n'avoit pas encore chargé; & que bien loin que le soldat fût rebuté de tant de combats, il ne paroissoit que plus animé, & qu'il falloit profiter du desir qu'il avoit de combattre; qu'en considérant toutes ces choses, il ne croioit pas qu'il chancellât un moment à ordonner une attaque générale. *Eh bien*, dit-il, *on peut encore tenter cette avanture: j'y consens.*

Saint-Geniez étant arrivé, le Marquis de Fimarcon & tous les Officiers unanimement se préparent à attaquer. Il fait mettre pied à terre à ses dragons, résolu d'insulter les postes les plus voisins de la porte de Sainte Marguerite, & d'en déloger les ennemis par une attaque vigoureuse. Ils s'étoient retranchés à la gorge d'un bastion, qui flanquoit cette porte: ils occupoient d'ailleurs une vieille mazure, & l'Eglise dont j'ai parlé. Tout cela étoit de grande conséquence, & d'un assez grand détail: car il n'y avoit pas peu d'obstacles à surmonter. On en vint à bout. M. de Fimarcon marche droit à l'Eglise & à la mazure, pour n'en pas faire à deux fois. Ses dragons faisoient la tête de tout, soutenus des grenadiers de Roial Comtois & des soldats de divers régimens, qui composoient toutes nos forces: car il s'en falloit bien que tous les Officiers & les soldats de la garnison s'y trouvassent. Le combat fut rude & vigoureux de part & d'autre. On s'apperçut même que nos dragons mollissoient un peu. M. de Fimarcon, qui s'en apperçut, & qui combattoit à leur tête, les ranima moins par ses raisons que par son exemple. L'on attaque l'Eglise avec tout le courage & l'ordre possible. Comme on crioit de toutes parts qu'il falloit enfoncer la porte ou y mettre le feu, un Prêtre vint tout aussitôt l'ouvrir, conjurant les Officiers de respecter un lieu saint, & d'empêcher le désordre. On y entra en foule; mais l'on ne souffrit pas moins le feu des ennemis qui étoient en possession de la petite tour octogone, qui étoit à côté du Chœur, & qui ne voioit pas moins dans l'Eglise qu'au dehors, & d'où ils tiroient des fenêtres & des créneaux sans être vûs. Pour les faire taire, on fut obligé de poster des fusiliers

liers choisis qui s'attachoient aux créneaux, qui les réduisirent bientôt au silence par la supériorité de leur nombre. Il n'y avoit pas plus d'une vingtaine de soldats dans cette tour, qui ne laissoient pas que de nous incommoder, & l'on étoit étonné qu'ils s'opiniâtrassent si fort dans ce poste, vû qu'ils n'avoient aucune retraite, on fut encore plus surpris de ne sçavoir ce qu'ils étoient devenus lorsqu'ils cessérent de tirer. Ce ne fut qu'à la fin qu'on reconnut par où ils s'étoient retirés. L'on s'apperçut après leur retraite qu'ils s'étoient échapés par le toît de l'Eglise, qui étoit presque en comble plat, & où les soldats avoient pratiqué un blindage de fagots pour n'être pas vûs de ceux de dehors, & ce blindage décendoit du toît jusqu'au rempart qui y touchoit presque. Ils décendirent par-là pour se joindre à leur gros.

Il ne restoit plus aux ennemis que le bastion qu'ils avoient retranché à la gorge, qui étoit le seul poste qui leur assûroit la seule porte qui leur restoit pour se retirer. C'est à quoi ils pensoient déja; mais nous ignorions leur dessein, quoiqu'il fût aisé de comprendre qu'ils ne pouvoient faire autrement. Car dès que les Magistrats leur eurent fait entendre que le peuple n'étoit nullement disposé à se déclarer en leur faveur, leur retraite fut résoluë; & comme il n'y avoit que la nuit qui pût la favoriser, ils chicanoient les postes qu'ils occupoient pour l'attendre & pour se l'assûrer. Nos gens voiant qu'ils n'avoient plus que le bastion à prendre, se disposent à l'insulter tout comme ils avoient fait l'Eglise & la vieille mazure. M. de Fimarcon passa dans la grande ruë avec ses dragons, pour se mettre en front de la coupure faite à la gorge du bastion. Les grenadiers & le reste des troupes débouchent par la porte, & coulent le long du rempart sur le flanc gauche du retranchement & du bastion. Le signal étant donné, tout s'ébranle en même tems: on tombe de toutes parts sur ce poste avec une telle fureur, que l'ennemi n'y put résister. Il est emporté & suivi avec tant de rage, car il en parut dans cette occasion, qu'on tua tout ce qui osa faire tête; ce qui épouvanta tellement les autres, ausquels toute retraite étoit interdite, qu'ils se précipitérent du haut en bas du bastion dans le fossé, qui étoit à sec, au nombre de cent cinquante, dont la plûpart se tuérent ou s'estropiérent.

Cette affaire expédiée presque en un moment, on s'apperçut d'une autre coupure à laquelle on ne s'étoit pas attendu, entre le bastion & la porte de Sainte Marguerite; c'étoit peu de chose, elle n'étoit faite que pour servir d'amusette & pour retirer les derniers qui devoient abandonner le poste, & l'ennemi se retiroit alors. Malgré la faim dont nos gens étoient mattés, pour n'avoir point repû de toute la journée, malgré les fatigues dont ils étoient accablés, l'on résolut d'attaquer vigoureusement cette méchante coupure. Dans le tems qu'on étoit à délibérer des mesures qu'il falloit prendre, quelqu'un vint dire qu'on entendoit un grand bruit sur le pont de la porte de Sainte Marguerite, l'on crut même entrevoir de la cavalerie qui sortoit avec une hâte surprenante: car l'infanterie avoit déja défilé. Pour en être mieux éclairci, on fait décendre un grenadier dans le fossé par un des flancs du bastion par le moien d'une corde, qui s'étant glissé le long de la courtine, rapporta que l'ennemi se retiroit de la maniére que l'on fait lorsqu'on a grand peur, & assûra qu'il avoit vû défiler les derniéres troupes. L'on ne crut pas devoir s'en tenir à un seul témoin: la Claverie, Aide-Major de Médoc, s'offrit de décendre dans le fossé, & de voir lui-même ce qui se passoit. Il revint peu de tems après, & assûra qu'il avoit vû défiler les derniéres troupes. Cette nouvelle surprit extrémement. L'on en donna avis aussitôt à M. le Comte de Revel.

La nuit étoit fort obscure, on ne sçavoit s'il y avoit du monde dans le retranchement. On détache un Sergent pour le reconnoître, le Sergent n'y trouve personne: on s'avance jusqu'à la porte, qu'on trouva abandonnée, & qu'on ferma tout aussitôt.

Le Comte de Revel, convaincu que les ennemis s'étoient retirés, abandonna le château, & se rendit à la porte de Sainte Marguerite avec le Marquis de Praslin. Ils dirent aux Officiers & aux soldats, que les services qu'ils avoient rendus dans une journée si mémorable, qui les combloit d'honneur, étoient d'une si grande considération, qu'ils pouvoient s'attendre qu'ils trouveroient en eux de puissans solliciteurs à la Cour, où ils alloient écrire, pour leur obtenir les graces & les honneurs dont ils s'étoient rendus si dignes par leur valeur & leur conduite.

Voilà la fin qu'eut cette grande action, qui est une des plus célébres & des plus singuliéres dont on ait ouï parler, & qu'on regarderoit comme une merveille & au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de grand & de courageux, si l'Histoire ancienne ne nous fournissoit une infinité d'exemples paralléles de semblables événemens. Car celui d'Egire n'est pas le seul qu'on puisse citer, l'on diroit que celui de Crémone en est la copie, à quelques circonstances près. Celui-ci comme l'autre nous apprend que s'il ne faut s'assûrer de rien, il ne faut pas non plus en desespérer.

Quelques-uns de mes Lecteurs me blâmeront peut-être d'avoir été un peu trop prolixe dans le détail de cette fameuse entreprise; mais je doute fort qu'ils soient approuvés des gens éclairés. Ils se plaindroient qu'en faisant voir un des plus rares événemens qui soit arrivé de nos jours, je leur expose une infinité de choses qui ne sont connuës que de ceux qui en ont été les témoins: encore faut-il les prendre parmi les plus expérimentés & les plus capables d'examiner & de juger d'une action toute de détail dans son commencement comme dans ses suites, autant que dans sa fin, & d'être encore attentifs sur la conduite de ceux qui y ont eu la plus grande part. Les Officiers de cette espéce ne sont pas en si grand nombre dans les armées qu'on se l'imagine, encore n'écrivent-ils point ce qu'ils ont vû, ou très-rarement; & si l'on ne se hâte de les consulter en très-peu d'espace, on perd la piste de la vérité. Les Historiens qui ont écrit des événemens de la guerre de 1701. nous les ont donnés avec mille diversités; & quant à celui de Crémone, soit qu'ils l'aient absolument ignoré, ou pour quelque autre raison, il est certain que ce qu'ils en ont appris est absolument nû & dégarni de toutes sortes de circonstances, & jusqu'aujourd'hui la vérité est demeurée obscurcie.

Messieurs de Revel & de Praslin louérent extrémement les Irlandois, & avec raison: car il faut avouer que leur obstination à la défense sauvérent Crémone; mais après cette action, qui leur fit tant d'honneur, & un petit combat qui se donna sur le terrain entre la porte du Pô & celle de Mouze, les Irlandois ne firent rien davantage, & n'eurent aucune part aux combats qui se donnérent aux autres endroits, & qui continuérent jusques bien avant dans la nuit. On n'avoit pas moins de sujet d'exalter la valeur & la conduite des troupes Françoises: car elles combattirent toute la journée, délogérent & chassérent les ennemis de tous leurs postes, & les mirent enfin dehors, après une infinité de combats & de chicanes, dont il sembloit qu'il fût impossible de voir jamais la fin.

Un fort grand nombre d'Officiers se distinguérent dans cette fameuse journée, par leur valeur & par leur conduite. Si je ne craignois prolixité, j'en donnerois le catalogue; mais il faut finir. Nous nous bornerons seulement à quelques-uns de ceux qui se firent le plus remarquer. Le Chevalier d'Entragues, Colonel du régiment des Vaisseaux, M. de Presle de celui de Cambresis, s'y signalérent d'une maniére peu commune: ils y périrent, & se firent extrémement regretter. Masselin, Lieutenant Colonel de Roial Comtois, Beaulieu de celui de Médoc, Roquepiquet Major du mê-

même régiment, Cailus, la Chetardie & un grand nombre d'Officiers Irlandois, firent des prodiges de valeur & de conduite.

§. V.

La conduite des Impériaux dans la surprise de Crémone n'est pas exemte de blâme & de fautes. Examen de celles des François.

DAns les desseins dont il s'agit ici, il est difficile, pour ne point dire impossible, qu'il ne se commette beaucoup de fautes de part & d'autre. Ceux qui en font le moins ne manquent jamais de réussir dans ce qu'ils se sont résolus de faire : une seule pourtant suffit quelquefois pour tout perdre, & surtout dans les surprises des villes. Car ce n'est pas assez que d'y être introduit par intelligence ou par la négligence de la garnison, il faut y entrer avec les forces capables de s'y maintenir, surtout lorsqu'on a affaire à une garnison vigoureuse qui sait où se retirer. Alors on tente de se défendre dans la ville même; & lorsque la retraite est assûrée, on combat avec plus d'espérance du succès, comme cela arriva à ceux d'Egire & à ceux de Crémone. Si l'on connoissoit la facilité de surprendre une place, ces sortes d'entreprises ne seroient pas si rares qu'elles le sont aujourd'hui; ce qui est la marque la plus évidente, non pas de notre peu de hardiesse à donner quelque chose à sa fortune, mais de notre ignorance dans cette partie de la guerre, qui n'est pas des moindres de la science des armes. C'est une de celles qui demandent des qualités extraordinaires; & bien qu'il ait paru dans l'action de Crémone que le Prince Eugéne n'en étoit pas dépourvû par tout ce qu'il fit pour venir à son but, qui étoit la surprise de la place, & qu'il y fût entré véritablement, il prit ce me semble mal ses mesures à l'égard du corps du Prince Thomas, qui faisoit la plus grande partie de ses forces. Il devoit prévoir qu'en fondant le capital de son entreprise sur la prise de notre pont du Pô, où nous n'avions qu'une garde de cent hommes pour défendre l'ouvrage qui en couvroit la tête, & qu'à peine mille hommes eussent pû soutenir, tant il étoit considérable, le succès de ce côté-là étoit la chose du monde la plus incertaine. Croioit-il que l'Officier qui commandoit à ce poste, fût assez stupide & assez fou pour le défendre avec si peu de monde, pour ne l'abandonner pas à l'approche du Prince Thomas, & pour ne pas couper le pont en se retirant ? Cela venoit naturellement à l'esprit, & il ne manqua pas aussi de le faire. Je m'imagine que si ce grand homme eût un peu plus réfléchi sur cela, il n'eût jamais pensé à détacher un si grands corps de troupes de l'autre côté du fleuve; ce qui donna un tel soupçon, que le Maréchal de Villeroi ne songea point à dégarnir sa place; ce qui fut un trait de très-grande prudence, & d'un Général expérimenté. Ce corps qui passa au-delà du Pô, sur lequel il comptoit si fort, sans beaucoup de sujet, si je ne me trompe, le jetta dans de grands inconveniens, & fut la cause entiére de son infortune: car ces quartiers, qu'il lui importoit de conserver, & dont il bloquoit Mantouë, se trouvant extraordinairement affoiblis par ce détachement, il craignit qu'ils ne fussent enlevés par le corps de M. de Créqui, s'il les affoiblissoit encore davantage, & s'il marchoit à son entreprise avec plus de quatre mille hommes, & pour avoir un peu trop compté sur le corps du Prince Thomas il s'attira une foule de disgraces accrochées les unes aux autres, que l'on conçoit aisément par cette premiére faute. Sa marche auroit-elle été plus pesante & plus difficile, si au lieu de quatre mille hommes qu'il mena à cette expédition il y eût marché avec huit mille ? C'étoit, ce me semble, marquer un peut trop de mé-

mépris de la valeur de nos troupes, & une trop bonne opinion des siennes. Il n'avoit que faire de cavalerie, il eût dû amener tous ses dragons & un grenadier en croupe pour faire plus de diligence, & une partie des chevaux de sa cavalerie, sur lesquels il eût fait monter deux grenadiers. Avec un corps aussi considérable il se délivroit de l'inquiétude du pont, & se trouvoit si supérieur à la garnison, qu'il étoit difficile qu'elle pût jamais lui résister : car bien qu'elle fût composée de quatorze bataillons & de douze escadrons, cependant tout cela ensemble ne faisoit pas cinq mille hommes, dont une moitié ne combattit pas. Il falloit d'ailleurs supposer qu'elle étoit très-brave, quand même on seroit assûré du contraire, & croire que leurs Officiers par leur courage & par leur conduite suppléroient à ce qui manquoit du côté du nombre & de la valeur. Lorsqu'il nous est libre de marcher à une entreprise avec peu ou beaucoup de troupes, il est de l'ordre de la guerre & toujours plus prudent d'être supérieur à ses ennemis : car la guerre étant sujette à mille cas fortuits, que toute la sagesse humaine ne sçauroit prévoir, on trouve souvent plus de troupes qu'on n'auroit pensé, & des obstacles ausquels l'on ne se seroit jamais attendu, & surtout lorsqu'on n'est pas assûré de la volonté d'une bourgeoisie que l'on croit devoir se tourner de notre côté. Il y a mille choses qu'on peut prévoir, & d'autres qu'on ne prévoit point. La supériorité peut remédier à tout cela, & lorsqu'on est inférieur on ne trouve plus de reméde.

On n'avoit pas prévû que le guide qui conduisoit le détachement destiné pour attaquer la porte du Pô pouvoit être tué, ce qui retarda cette attaque, & donna le tems à celui qui y commandoit de fermer la barriére, de se défendre, & de donner l'alarme à deux régimens Irlandois qui étoient logés tout auprès, qui accoururent au secours & marchérent à cette porte. Si on eût prévû que cela pouvoit arriver, les ennemis se fussent mieux précautionnés, ils se seroient rendus maîtres des ruës.

J'ai dit ailleurs que la maniére dont cette porte fut attaquée, n'étoit pas dans les regles de la guerre. Il falloit l'attaquer à différentes reprises, & joindre la barriére : C'est à quoi l'on ne pensa pas, on se rebuta à la premiere attaque ; que si l'on ne pouvoit forcer la barriére, il étoit aisé d'y mettre le feu, ou de se servir du canon qui étoit sur la porte, dont on se trouva le maître en arrivant, pour renverser cette barriére. Cent hommes suffisoient pour garder la Chapelle, au lieu qu'on y en jetta trois cens, sans compter la garde des deux portes de Sainte Marguerite & de Tous-les-Saints, par où l'on étoit entré. Il falloit abandonner celle-ci & la Chapelle même, & conserver l'autre : tant il est véritable que l'excés des précautions, comme le mépris de l'ennemi, est dangereux à la guerre, si l'on n'y met quelques bornes. Il semble d'abord que cet excès est peu compatible avec l'autre, & cependant l'on remarqua dans cette action qu'ils pouvoient être alliés ensemble. Six cens hommes suffisoient au-delà de ce qu'il en falloit pour se conserver une retraite & la communication ; mais pour en avoir occupé un fort grand nombre sans beaucoup de raison, & surtout à la garde des prisonniers, & s'être affoibli par-là, on se trouva hors d'état de rien entreprendre de vigoureux. On manqua encore à une chose qui n'est pas de petite importance dans la surprise des grandes villes, le pillage est surtout à craindre : il n'y a point d'autre reméde pour contenir le soldat, que de doubler & tripler même les Officiers. On y eut assez d'attention ; mais cela n'empêcha pas qu'il n'y eut un assez grand nombre de soldats qui se dérobérent à la vigilance de leurs Officiers. Il y eut plusieurs maisons pillées, & les caves furent encore moins épargnées. On prit plus de cent cinquante hommes deux jours après dans plusieurs caves de la ville, qui la croiant prise, s'y étoient si bien établis, qu'on eut bien de la peine à les en retirer dans l'état où ils se trouvoient. Ceux qui étoient à leur devoir s'apperçûrent aisément de leur foiblesse dans les diffé-

rens

rens postes où ils combattoient avant qu'ils se fussent tous réunis à la porte de Sainte Marguerite; ce qui rallentit les espérances & l'ardeur des soldats, & leur débilita le courage. Car si tout eût donné ensemble à la porte du Pô, elle eût été infailliblement prise, & les Irlandois eussent été accablés du nombre des ennemis. Ajoutez à tout ce que je viens de dire le peu de résolution de ces cuirassiers tant vantés, & le peu d'audace & de hardiesse de ces grenadiers, l'élite de toute une armée, & le mépris de leurs Généraux pour nos troupes: car ils en firent paroître au-delà de ce qu'il en falloit, tant les succès précédens les avoient enorgueillis, sans sçavoir que la cause de nos disgraces précédentes ne venoit pas du peu de fermeté de nos troupes.

Je suis surpris comment M. le Prince Eugéne attendit la nuit pour faire sa retraite: car bien qu'il eût perdu plus de huit cens hommes sans les blessés & les prisonniers, sa retraite étoit très-aisée, la garnison lui eût fait un pont d'or sans l'inquiéter le moins du monde. Car enfin M. de Créqui lui pouvoit tomber sur le corps, il étoit en campagne à quatre lieuës de Crémone, & à la tête de vingt-deux bataillons & d'autant d'escadrons. Il y avoit cependant douze heures que cette affaire duroit.

Sur la nouvelle que le Prince Eugéne tiroit du côté de Crémone par une marche de nuit, & qu'il devoit se joindre au corps du Prince Thomas, qui venoit par notre pont du Pô, M. le Marquis de Créqui se met en mouvement, & marche de ce côté-là, résolu, sinon de le prévenir, du moins de se jetter dans la place en cas qu'il le trouvât dedans. S'il eût fait ce coup là, le Prince Eugéne étoit perdu sans ressource, & pris comme dans une nasse. Il marche dans cette résolution, il en étoit même fort près lorsqu'il s'avisa de détacher un Capitaine de cavalerie pour apprendre des nouvelles des ennemis, & s'informer de leur marche. Cet Officier, qui n'avoit nulle envie d'aller de côté-là, vint lui dire un moment après, qu'il venoit d'apprendre d'un païsan que le Prince Eugéne avoit surpris Crémone & le château. Cette nouvelle & quelques autres avis à peu près semblables, obligérent cet Officier Général de lever tous nos quartiers de l'Oglio, & de se retirer à Sabionette. On auroit pû ce semble envoier plusieurs courriers par différens chemins pour avertir M. de Créqui de ce qui se passoit, & d'accourir au secours de la place, puisque nous tenions le château, ou par les autres portes dont nous étions les maîtres: ou faire décendre un petit bateau par le Pô, d'où M. de Créqui n'étoit qu'à trois ou quatre milles. Mes Mémoires ne disent pas les raisons qui empêchérent de prendre ces précautions.

J'ai déja fait entendre que la garnison Espagnole faisoit le service à Crémone avec si peu d'exactitude & de discipline, qu'il n'est pas difficile de comprendre qu'il ait pû venir dans l'esprit d'un homme un dessein de surprise sur la ville, & d'en former un projet réglé, & qu'il l'ait embrassé de tout son cœur, se voiant si bien instruit de la maniére dont on faisoit le service dans la place. Il n'étoit pas même besoin d'égoût pour y entrer, on auroit réussi sans cela, le fossé se trouvant sec par tout. Un nombre d'échelles auroit suffi, & auroit rendu cette entreprise très-aisée, indépendamment de cet égoût, qui fit si peu d'honneur au saint caractére de M. le Prévôt de l'Eglise de Sainte Marie-la-Neuve, qui par son esprit fit un champ de bataille de sa patrie: car c'est une espéce de prodige comment elle ne fut pas ruinée & pillée; ce qui fut arrivé, si le corps du Prince Thomas eût pû passer sur notre pont. Si Sainte Colombe ne l'eût pas coupé, toute la valeur des Irlandois n'eut servi de rien, & leur gloire tomboit par terre. C'est uniquement à ce pont qu'étoit attaché notre salut ou notre honte. On fit pourtant une faute: car en même tems qu'on le coupoit du côté du Prince Thomas, on ne pensa pas qu'il falloit en faire autant du côté de la ville. En prenant cette précaution, quand même les ennemis se seroient rendus maîtres du poste des Irlandois, ils ne te-

noient

tenoient rien, le pont se trouvant coupé des deux côtés. Voilà, ce me semble, une leçon de précaution qui n'est pas à négliger. J'en sçai une autre qui vaut bien la premiére à l'égard des villes importantes, de la surprise desquelles depend le salut de tout un païs : c'est de retirer des deux côtés du pont un certain nombre de pontons ou de bateaux, de peur qu'on ne soit surpris à l'ouvrage qui en couvre la tête. Aussi faut-il avoir une garde de dix ou douze hommes au milieu du pont. Ce qui pourroit surprendre dans cette affaire, qui fut d'un détail extraordinaire, & qui dura si longtems, c'est qu'on n'ait pû mettre plutôt en œuvre le canon de campagne qui étoit dans le château. Cela eût abrégé vraisemblablement les attaques. Mais la valeur, l'activité, la vigilance de tous ceux qui eurent part à cette fameuse journée, ne nous laissent pas lieu de douter qu'on ne l'eût fait, si cela avoit été possible.

§. VI.

Mesures à prendre dans la surprise des places.

C'Etoit autrefois un probléme dans la politique militaire, si les citadelles ou les réduits étoient nécessaires. Machiavel, & tant d'autres Auteurs après lui, se sont distillés l'esprit dans le pour & le contre ; mais celui qui a le mieux réussi là-dessus est M. Maigret, un des plus habiles Ingénieurs qu'il y ait en Europe, & le plus capable de conduire les plus belles & les plus difficiles entreprises qui ont rapport à sa profession, c'est-à-dire à l'attaque & à la défense des places. Son *Traité* (a) *de la sûreté & conservation des Etats par le moien des Forteresses*, est un des meilleurs Livres qui ait été fait depuis longtems. Il fait voir dans cet Ouvrage ce que l'exemple & l'expérience démontrent à l'égard des citadelles dans les petites. Je suis persuadé qu'il en faut dans les unes comme dans les autres. Ceux d'Egire se trouvérent fort bien d'avoir un réduit, & la garnison de Crémone ne s'en trouva pas non plus mal. Dès que l'ennemi fut dans la ville, M. le Comte de Revel & M. le Marquis de Praslin se jettérent dans le château, & firent d'abord lever les ponts, & l'on a pû voir que le château fut la cause du salut de la ville & de la gloire de la garnison. Les citadelles ou les réduits font qu'une garnison est en état de défendre son corps de place jusqu'à la derniére extrémité, & de se retrancher même jusques dans les rues, assûrée d'une retraite dans la citadelle ou dans le réduit, & d'avoir bonne composition si l'on n'est pas en humeur de la bien défendre.

Je ne sçai à quoi pensoit le Gouverneur de Fribourg dans la défense de cette place en 1713. Il étoit en état de faire une très-belle résistance au corps de sa place, qui n'étoit pas si ouvert qu'il ne pût très-bien le chicaner & nous y faire morfondre : sa retraite étoit assûrée dans le château. Je suis persuadé qu'il nous eût taillé de la besogne pour plus de vingt jours, s'il eût bien connu ses avantages. Je ne vois pas qu'il fût fort pressé de se retirer dans le château à la sourdine & durant la nuit, & de mander ensuite au Maréchal de Villars qu'il laissoit la ville à sa discrétion, avec un grand nombre de blessés & de malades, & sept ou huit cens soldats restés pour garder les bréches. N'auroit-il pas mieux fait, puisqu'il avoit encore tant de monde de reste, de soutenir plus longtems la ville ou de capituler, & de se retirer ensuite dans le château ? Je ne sçai ce qui seroit arrivé, s'il eût opiniâtré plus l[illegible] ense de la ville : nous nous serions vûs peut-être dans la nécessité de ré[illegible] en

(a) *Imprimé à Paris chez Billiot 1725.*

blocus, à cause de la saison: car le château ne se rendit que le seiziéme du mois de Novembre.

Dans une surprise comme celle de Crémone, le meilleur parti qu'on ait d'abord à prendre, est de se retirer dans la citadelle ou dans le château, non par le rempart, mais par les rues qui y aboutissent: on a là le tems de se reconnoître & d'avertir les soldats de la garnison, par certains signaux concertés d'avance, au cas que pareille avanture arrivât, & surtout dans les grandes villes. Après cela on prend les mesures que l'on juge à propos; & si l'ennemi se trouve trop fort pour le chasser de la ville, l'on attend le secours qu'on peut introduire dans la ville, comme cela arriva en 1512. à la surprise de Bresse par une conspiration formée par le Comte Jean-Marie Martinengue, qui en avoit formé le plan, pour livrer cette place aux Vénitiens par le moien de certains égoûts, dont les conjurés ouvrirent les grilles, par où les ennemis furent introduits dans la ville, commandés par le Provéditeur André Gritti. Celui-ci fut plus heureux que les Impériaux à Crémone, qui pour y être entrés trop foibles en furent chassés; au lieu que le Général Vénitien entra très-fort dans Bresse. Les François commandés par un Lude, qui en étoit Gouverneur, se retirérent dans le château, non pas sans combat: car les Bourgeois s'étoient déclarés, & avoient pris les armes contre la garnison. Du Lude en aiant donné avis au Duc de Nemours, sans perdre aucun tems il marche au secours du château; il rencontra l'armée Vénitienne sur son chemin, qu'il battit: de là il marcha droit au château, ensuite dans la ville, d'où il chassa les Vénitiens; & les habitans, moins sages que ceux de Crémone, éprouvérent toutes les horreurs de la guerre; une partie aiant été taillés en piéces, & leur ville saccagée & mise au pillage.

On manque les grandes entreprises tantôt faute de prévoiance, de bon sens & de conduite, tantôt faute de fortune: car elles sont très-sujettes aux accidens imprévûs. Dans celle d'Egire par les Etoliens, non plus qu'à celle de Crémone par les Impériaux, la fortune ne s'en mêla point: ceux-ci comme les autres échouérent misérablement pour avoir fait plusieurs fautes, pendant que ceux qui furent surpris n'en firent aucune dans les divers combats qu'ils donnérent, lorsque les ennemis furent entrés dans la place. Leur malheur vint de la négligence de ceux qui étoient chargés du détail de la place. J'ai remarqué que dans la plûpart des surprises de villes, il s'en trouve moins qui aient été faites par escalade, que par des égoûts ou des aqueducs qui entrent dans les villes. L'Histoire ancienne & moderne nous fournit une infinité d'exemples paralléles à celui d'Egire, j'en ai remarqué plus de cent dans les Anciens.

La marche du Prince Eugéne est digne d'un grand Capitaine tel qu'il est effectivement. Je remarque en ce grand homme des manœuvres qui me surprennent. Je l'avouë franchement, je l'admire autant du côté de la guerre que de celui de l'honnête homme. Cette marche & celle des Etoliens méritent d'être remarquées.

Ces sortes d'entreprises sont, comme je l'ai déja dit, d'un détail surprenant. Il faut les méditer longtems, & avec beaucoup de maturité, prévoir de loin & ne point prendre des mesures trop courtes. En fait de surprises, il n'en faut rebuter aucune. Le mal n'est pas grand si l'on est découvert, puisque la retraite ne sçauroit nous être interdite. On gagne souvent plus qu'on ne perd en tentant sur les places, de trois entreprises manquées on regagne ce qu'on a perdu par une quatriéme qui réussit.

Il y a plusieurs choses à observer dans la surprise des places par intelligence, Montécuculi nous en fournit quelques-unes; mais il s'en faut bien qu'il ait épuisé cette matiére dans un Ouvrage aussi abrégé que le sien, qui ne renferme autre chose que des maximes. Ce n'est pas non plus le lieu de traiter ici cette matiére dans toute l'éten-

tenduë qu'elle mérite, notre Auteur nous en fournira l'occasion ailleurs, puisqu'il en parle lui-même. Montécuculi pense comme lui. *Il faut avoir entre ses mains*, dit-il *, *des suretés qui répondent de la fidélité de vos correspondances, pour ne pas tomber dans les piéges qu'on prépare aux autres.*

On exécute les stratagémes avec des petards, par l'escalade, par les défauts des murailles, par la négligence des gardes. On envoie les soldats ou par troupes ou un a un pour se rassembler ensuite secrétement, ou bien on les méne tous ensemble.

J'ai parlé en plusieurs endroits des Volumes précédens des marches qui regardent les surprises d'armées. On suivra la même méthode à l'égard de celles des places, qui n'est pas plus mauvaise, puisqu'elle a eu son effet en deux entreprises importantes, sans que ceux qui s'en sont servis heureusement aient jugé à propos de m'en faire honneur.

L'ordre de l'exécution, dit encore Montécuculi, *doit être décrit en détail: il faut choisir un tems sombre avec un grand vent, pour n'être ni vû ni entendu. Quand les soldats sont entrés, une partie combat, l'autre soutient, & la troisiéme garde la campagne au dehors : on se rend maître des places & des ruës, on désarme les habitans, on partage les maisons pour le butin.*

Avec les petards & les autres instrumens de moindre force, comme les haches, les scies, les marteaux sourds, des leviers, de longues tenailles, *&c. on rompt les grilles, les palissades, les barriéres & les murailles foibles,*

Par la négligence des gardes on embarasse une porte, on surprend le corps-de-garde par le moien de soldats entrés secrétement un a un, ou cachés dans des charettes, dans des batteaux, dans des tonneaux, ou introduits comme des transfuges, ou déguisés en païsans, en femmes, en Marchands, en Prêtres, en Religieux, en malades, en soldats sortis de la garnison, ou en prisonniers relâchés, on met le feu aux fauxbourgs; & tandis que ceux de la ville courent pour l'éteindre, on surprend la porte, on entre péle-mêle avec les habitans, qui étoient sortis, feignant de leur parler & d'être de leurs gens. On falsifie les écritures & les ordres pour faire sortir la garnison, on l'épouvante par une montre vraie ou fausse de trophées, d'enseignes, de prisonniers, ou par l'assurance d'une victoire : on donne l'alarme d'un côté, tandis qu'on fait de l'autre une vraie attaque. Tout ce que dit le célébre Chef d'armée de l'Empereur est fort bon ; mais l'on ne laisse pas que de voir que cette partie de la guerre n'étoit pas celle qu'il possédoit le mieux: car il ne dit pas tout ce qu'il auroit pû nous apprendre, quelque abrégé qu'il voulût être.

Un Gouverneur ou un Général tel qu'il puisse être, qui se trouve commander dans une grande ville, doit avoir moins d'égard à la commodité des Bourgeois, qu'à tout ce qui peut l'assûrer dans sa place. Il est même plus avantageux à ceux-ci que les Officiers & les soldats soient logés ensemble, & qu'ils occupent différens quartiers de la ville autour des remparts, & un ou deux dans le centre, que s'ils étoient logés & partagés dans les maisons de chaque particulier. Le meilleur & le plus prudent est d'occuper les Couvents les plus proches des remparts, & s'en servir comme de cazernes. S'il y a une citadelle, château ou réduit, toutes les munitions de guerre & de bouche, s'il est possible, y doivent être enfermées. S'il n'y a rien qui puisse servir d'azile & de retraite à la garnison au cas d'accident, on doit chercher un endroit commode dans la ville qui puisse tenir lieu de réduit ou de citadelle, le fortifier & l'isoler. Ces précautions sont importantes. Tous les corps-de-gardes doivent être fortifiés & fermés d'une forte barriére contre la ville, telle que celle du Pô l'étoit

* Mém. de Montéc. liv. 1. ch. 5.

toit à Crémone & fermée la nuit. Les rondes doivent être exactes & nombreuses. Les Officiers Majors chargés du détail de la place doivent la connoître parfaitement, & agir en conséquence. L'ignorance ou la paresse ne feroit pas excusable. Rien ne les empêche, s'ils ne la connoissent, de consulter les Ingénieurs pour en savoir le fort & le foible, & placer leurs sentinelles aux endroits les plus délicats, les doubler la nuit si le cas l'exige, & les faire relever d'une heure à l'autre; ce qui fait que les gardes se trouvent dans un mouvement perpétuel. Cette méthode me semble excellente dans les tems de crainte & de soupçon, & surtout l'hiver, qui est la saison la plus favorable à ses sortes d'entreprises. Les patrouilles ne doivent pas moins être fréquentes dans la ville que les rondes du rempart, & ces patrouilles regardent particuliérement la cavalerie.

Les places qui ont des fossés secs sont très-aisées à être insultées ou surprises par intelligence. Elles demandent une plus grande attention & plus de vigilance que ceux qui sont sous l'eau. Si le service se fait avec exactitude, & que ceux qui sont chargés du détail de la place aient la précaution d'avertir à l'ordre de se tenir sur ses gardes, & de doubler les rondes & les patrouilles dans un tems où l'on ne peut rien comprendre des mouvemens des ennemis; si, dis-je, celui qui commande dans la place a soin de se précautionner, de faire sortir à l'entrée de la nuit une centaine d'hommes pour faire des rondes dans le chemin couvert, & d'envoier quelques partis à la guerre, il est hors de doute que la méche ne manquera pas d'être découverte.

S'il y a des égoûts dans la ville qui communiquent dans le fossé, & que ces égoûts ne soient point grillés, on doit les faire visiter & y mettre des sentinelles, & il doit perpétuellement y en avoir, du moins la nuit. On doit user des mêmes précautions aux aqueducs.

Si malgré toutes les précautions que je propose en fort peu de mots, l'ennemi entre dans la ville par surprise, les soldats seront avertis par les signaux concertés d'avance. Les piquets s'assembleront aux endroits destinés, & marcheront sur le champ sur la place ou du côté de la citadelle, pendant que la garnison prendra les armes. La cavalerie montera en même tems à cheval, sans attendre les ordres du Général ou du Gouverneur de la place. Elle marchera dans les ruës: l'infanterie en fera autant, & tous attaqueront forts ou foibles, & donneront l'alarme de toutes parts. Si les Bourgeois ont pris les armes, il n'y a pas à délibérer, on doit mettre le feu aux maisons d'où l'on tire; & s'ils ne sont pas déclarés, les ménacer de faire un bûcher de leur ville, s'ils branlent le moins du monde. Si personne ne remuë, & que l'ennemi maître des places coupe la ville en deux, comme fit le Prince Eugéne, il n'y a pas de meilleur moien que de percer la ligne & rompre cette communication, & s'y barricader. Si l'ennemi est maître de toutes les places & en grand nombre dans la ville, on s'assemble sous le feu de la citadelle, on gagne les ruës qui y aboutissent, l'on s'y barricade & l'on tâche de s'avancer du côté de la place d'armes où l'ennemi s'est posté. On fait avancer du canon qu'on méne à bras, & l'on tâche de s'en rendre le maître & des ruës qui y aboutissent. C'est par-là que l'on doit commencer, en attendant que toute la garnison ait pû joindre & qu'on puisse être en état d'attaquer l'ennemi. Il y a un bel exemple dans Thucydide d'une entreprise semblable à celles d'Egire & de Crémone. Il est digne d'avoir place ici; & combien s'en trouve-t-il d'autres paralléles dans l'Histoire? Il y en a en foule.

„ Trois cens Thébains, *dit cet Historien* (a) *célébre*, entrérent de nuit en armes „ dans Platée environ le premier sommeil, sous le commandement de deux Direc„teurs

(a) *Thucyd. l.* III.

„ teurs de la Béotie. Ils y furent introduits par Nauclide & ceux de la faction, „ qui traitérent avec Eurymaque, le plus puissant de tous les Citoiens de Thébes, „ & lui ouvrirent les portes, sous l'espérance de s'agrandir par la ruine de leurs ennemis, sous un nouveau Gouvernement. Car les Thébains, qui prévoioient la rupture, étoient bien aises de s'assûrer d'une ville toujours ennemie, & la chose leur fut d'autant plus facile qu'on n'y faisoit point de garde, parceque la guerre n'étoit point encore déclarée. Ils se saisirent d'abord de la place publique, où ils posérent les armes, sans entrer dans les maisons, ni faire aucun désordre, comme le vouloient ceux qui les avoient introduits. Ils se contentérent de faire crier par un Héraut : " *que ceux qui voudroient entrer dans la ligue des Béotiens, selon la coutume du païs, se vinssent joindre à eux.* „ Ils croioient adoucir les esprits par cette publication, & ne se trompoient pas : car le peuple pensant qu'ils fussent en grand nombre, & les maîtres de la ville, accepta les offres, & s'y résolut d'autant plus aisément, qu'on ne faisoit tort à personne. Mais comme il eut reconnu qu'ils étoient faciles à défaire, il commença à percer secrétement les maisons, pour s'assembler sans être apperçûs ; puis barricadant les ruës, il donna ordre au reste & se mit en défense, pour ne pas quitter l'alliance des Athéniens. Il passa ainsi le reste de la nuit sans faire éclater son dessein ; mais avant qu'il fût jour, pour se servir de l'avantage de l'obscurité contre des étrangers, il sortit en foule sur les Thébains, sans leur donner le loisir de se reconnoître. L'ennemi surpris se rallie, & se dispose de tous côtés à soutenir le choc ; mais après deux ou trois attaques, voiant revenir les Platéens avec de plus grands cris, secondés par ceux des femmes & des esclaves, qui jettoient des pierres & des tuilles du haut des maisons, il commença à s'effraier & à s'enfuir de la ville. Plusieurs y furent tués, ne pouvant trouver issuë, à cause des barricades ; outre qu'ils ne sçavoient pas bien les détours, & que ceux de la ville, favorisés des ténébres d'une nuit sans Lune & d'un grand orage, leur coupoient chemin. D'autres se rompirent le cou, en se jettant en bas des murailles. Quelques-uns échapérent par une porte, dont ils brisérent la ferrure à coups de hache ; mais on y accourut aussitôt. Un Bourgeois barra celle par où ils étoient entrés, en passant un javelot, qui servit comme de verrouil. La plûpart des autres furent tués deçà & delà, à la réserve d'un gros, qui appercevant un grand bâtiment sur la muraille, entra dans la porte, croiant que ce fût celle de la ville. Les habitans les voiant pris, délibérérent de quelle façon ils les feroient mourir ; mais ils se rendirent à discrétion, avec tous ceux qui restoient en vie. Tandis que cela se passoit, les Thébains qui devoient être arrivés au secours de leurs gens dès la nuit, marchoient lentement à cause de la pluie, quoiqu'ils se pressassent le plus qu'ils pouvoient, sur la nouvelle du désordre. Mais outre que la ville de Thébes étoit éloignée de là de plus de deux grandes lieuës, la riviére d'Asope étoit enflée de l'orage & difficile à passer. Ils arrivérent donc trop tard, les uns étant déja pris & les autres massacrés ; ce qui les obligea de faire halte, pour dresser une embuscade & essaier de ravoir leurs prisonniers.

Lorsqu'on est dans le dessein de surprendre une grande ville, où il y a une garnison nombreuse, il faut y marcher en force plutôt que par corps séparés ; à moins qu'on ne craigne d'être découvert, bien que ces sortes de marches se fassent de nuit. Ces entreprises sont très-difficiles, & sujettes à une infinité d'accidens qu'on ne sçauroit guéres prévoir. Lorsqu'ils arrivent, si l'on y vient par deux endroits, & que le gros, pour n'être pas decouvert, ait une riviére à passer, il faut mesurer si bien son tems, qu'il puisse arriver au moment qu'on entre dans la place, & qu'on soit en même tems certain que ce corps pourra passer la riviére & se saisir du pont s'il est gar-

gardé; & même s'il n'y avoit autre chose à faire qu'à la traverser à gué, & si l'on veut être assûré du passage, il ne faut jamais choisir un tems d'orage. Les trois cens Thébains entrérent trop-tôt dans la ville, & le secours arriva trop tard à cause de la pluie, qui grossit extraordinairement la riviére. Le Prince Thomas manqua son coup pour n'avoir pas fait reconnoître & sonder les chemins; il arriva trop tard, & trouva que le pont étoit coupé. Il arriva de là que les Impériaux entrérent trop-tôt dans la ville; ce qui n'auroit peut-être tiré à aucune conséquence, s'ils n'eussent attaqué trop tard la porte du Pô. Ils tombérent par-là dans les mêmes défauts que les trois cens Thébains, qui entrérent trop foibles dans la ville. Les uns & les autres s'attendoient à un secours, qui n'arriva pas. Les Etoliens qui surprirent Egire, se fussent peut-être maintenus dans la ville, si l'avidité du pillage ne les avoit séparés du gros.

Les Généraux de l'Empereur tombérent à peu près dans les mêmes fautes, comme je l'ai dit, pour s'être affoiblis par différens détachemens, & pour avoir occupé divers postes dont ils auroient pû se passer. Il y eut même un assez bon nombre de soldats qui s'échapérent de leur gros pour piller, autre sujet de leçon, car l'on remarqua beaucoup de chevaux chargés de butin qui sortoient de la ville. Ceux que l'on envoioit pour enlever les Officiers chez leurs hôtes, ne revinrent plus, ou après les avoir ramenés ils s'écartérent çà & là. Un nombre d'autres s'imaginant que la ville étoit prise, puisque les ennemis étoient dedans, entrérent dans les caves, où ils établirent leur tabernacle & s'y enivrérent, sans s'embarasser de ce qui se passoit en dehors: car deux jours après on en trouva un assez grand nombre dans plusieurs caves, qui bûvoient encore. Le Prince Eugéne fut malheureux, & les Thébains, & plus encore les Etoliens, méritoient de l'être par leur avarice. Ces sortes d'événemens sont tout-à-fait extraordinaires, & je n'en vois point à la guerre qui me donnent une plus grande idée de la valeur & de la conduite: disons plus, de l'intrépidité d'une garnison que ceux-là, & cependant ils sont fort peu rares dans l'Histoire. Répétons le encore une fois, la fortune n'est pas toujours d'accord avec la vertu. Car enfin le Général de l'Empereur n'avoit presque rien oublié de tout ce qui pouvoit l'assûrer du succès de son entreprise. Quel est, je vous prie, le Général de nos jours qui ait fait de plus grands coups de Maître, plus d'actions de cœur, d'esprit, de conduite & de vigilance que cet habile Guerrier? Il forme le dessein de surprendre une ville, le voilà dedans avec l'élite d'une armée, & cependant une poignée de gens sauva une place importante contre tous les efforts d'un des plus grands Capitaines de son siécle. Voilà dequoi mortifier l'homme du monde le plus au-dessus des disgraces de la fortune. Je n'ai garde d'insulter à son malheur, je le pourrois à ses troupes, qui ne firent pas tout ce qu'il auroit dû en attendre. Mais il n'est pas le seul qui ait échoué en pareilles rencontres, il ne s'en trouve pas pour un dans l'Histoire. En voici encore un autre, que je ne sçaurois écarter: son avanture est presque semblable. Je la tire de la Vie de Gaspar de Coligni.

„ Le Dauphin aiant insulté Boulogne deux heures avant le jour, *dit l'Auteur*, „ il le prit avec peu de résistance de la part des Anglois. Les soldats croiant „ qu'ils n'avoient plus rien à faire qu'à piller, se croiant maîtres de tout, se dé„ bandérent. La nuit, qui étoit fort obscure, augmenta encore la confusion: car „ ceux qui devoient piller ne se souciérent pas de s'écarter de leurs drapeaux, se „ flattant qu'on ne pourroit reconnoître leur desobéissance. Les Anglois aiant plus „ de tems qu'il ne leur en falloit, accoururent de la ville haute, & trouvant des „ gens sans ordre, ils en eurent bon marché, & les rechassérent hors la ville.

§. VII.

§. VII.

Exemples remarquables de surprises de villes.

ON sçait que dans toutes sortes d'entreprises tout dépend du secret & de la diligence. César excelloit dans ces deux points, & chacun y peut exceller comme ce grand homme : car l'un & l'autre dépendent de nous ; mais il faut encore y ajouter l'ordre & la distribution de chaque arme, & que chacune se trouve dans sa place en arrivant, & dans l'ordre sur lequel l'on veut attaquer ou entrer par intelligence: car cela regarde autant les surprises des villes que celles des armées. Il faut un grand art dans celles-ci, je l'avouë, & cet art n'est guéres connu : car il est bien plus aisé de mouvoir une armée & d'en ordonner la marche pour agir & donner en arrivant, qu'un corps de troupes auprès d'une place, & il ne laisse pas d'y avoir autant d'art dans l'un que dans l'autre : car la guerre a des principes si certains & si évidens, qu'ils ne sçauroient être contestés de personne, que par des gens d'un esprit prévenu, & qui rapportent tout à l'expérience pour justifier leur peu d'application ; mais les gens habiles & appliqués n'ont garde d'en convenir. J'avouë que la cavalerie n'est pas absolument inutile dans les surprises des places ; mais dans la marche il faut que l'infanterie fasse la tête de tout, & surtout la nuit, qui est le tems le plus propre, & le seul qu'on doive choisir pour l'exécution, & les nuits d'hiver sont encore plus favorables, & surtout lorsqu'il s'agit de surprendre une place considérable, & il faut un grand tems pour disposer toutes choses avant que le jour nous surprenne, outre la longueur du chemin : car quand il n'y auroit que l'espace d'une demie marche, on peut demeurer court, & l'on remarque que la plûpart échouent par pur retardement après être arrivés ; ce qui fait qu'ils sont découverts & obligés de retourner d'où ils sont venus. On conclut de là que l'entreprise étoit mal fondée, & l'on se trompe presque toujours, comme Tite-Live nous l'assûre. Le retardement, dit-il, peut faire passer pour téméraire une entreprise très-sage, en la faisant avorter. Quant à ce qui regarde le secret dans la marche, pour empêcher l'ennemi d'en avoir la moindre nouvelle, on suivra la méthode que j'ai proposée dans les Volumes précédens. A l'égard des surprises d'armées, je n'en connois point de meilleure ; mais quant à celles sur les villes, la méthode en est un peu différente, bien que le principe soit par tout le même.

Les entreprises sans aucune intelligence avec ceux du dedans sont ordinairement les plus sûres. Celle sur la ville d'Ulm, capitale de la Suabe, le 8. Septembre de l'année 1702. en est une bonne preuve. L'exemple en est remarquable. Peut-être me sera-t-il permis de le rapporter, bien que l'Auteur (a) soit accusé d'avoir furieusement puisé dans les gazettes ; ce qui n'est pas un défaut aussi grand que l'on s'imagine ; mais comme un Officier des troupes de l'Empereur qui étoit dans la ville, m'a assûré que je puis à cet égard-là ajouter foi à cet Historien, je vais rapporter le fait.

M. de Baviére aiant été informé que la ville d'Ulm n'étoit pas la chose du monde la plus difficile à surprendre, n'eut garde de négliger un coup de cette importance. Avant que de s'embarquer dans cette entreprise, il jugea à propos d'envoier „ un „ Officier déguisé dans la ville, qui l'aiant reconnuë du côté de la porte aux Oies, „ par

(a) *Limiers, Hist. de Louis XIV.*

„ par où les païsans entroient tous les matins avec leurs denrées, fit déguiser quaran-
„ te Officiers choisis en païsans & en femmes avec des paniers pleins de fruits,
„ d'œufs & d'autres denrées, leur aiant donné pour armes des pistolets & des baion-
„ nettes, & à chacun deux grenades. Ceux-ci entrérent sans être reconnus auprès de
„ la porte à l'heure marquée par l'auteur de l'entreprise. Il y en avoit un qui devoit
„ sortir après avoir mis son chapeau d'une certaine maniére pour servir de signal.

„ Tout étant prêt, six cens dragons furent mis en embuscade dans un petit bois,
„ & deux régimens des mêmes troupes furent mis un peu plus loin avec deux
„ cens grenadiers & un pareil nombre de fuseliers. Le Sieur Péékman, *Lieutenant
„ des gardes de M. de Baviére*, fit avancer les païsans supposés. Quand ils furent
„ arrivés au poste qu'il leur avoit marqué, il laissa tomber de sa main une hache,
„ qui étoit le signal de l'expédition. Alors on se jetta sur la garde de la porte,
„ qui fut desarmée, & les femmes travesties, *c'est-à-dire les Officiers travestis en
„ femmes*, se saisirent des sentinelles pour prévenir l'alarme. Les soldats, qui étoient
„ au nombre de vingt-cinq, furent enfermés dans le corps-de-garde, & il n'y en
„ eut qu'un de tué pour tenir les autres en crainte. En même tems les Officiers qui
„ étoient dans la ville se rendirent près de la porte, & se saisirent d'une tour, dans
„ laquelle il y avoit une garde. Au signal donné les dragons parurent l'épée à la
„ main, & s'emparérent du rempart de l'arsenal & de cinq bastions. La garnison y
„ accourut; mais elle fut dissipée dans un moment. Les compagnies de Bourgeois,
„ au nombre de dix-huit de deux-cens hommes chacune, parurent ensuite avec leurs
„ drapeaux, & les femmes y accoururent ensuite en furie, armées de tout ce qui
„ leur étoit tombé sous les mains; mais tout cela n'empêcha pas que les Bavarrois ne
„ conservassent les postes occupés, aiant été soutenus par de nouvelles troupes. Le
„ Sieur Péékman, principal exécuteur de l'entreprise, fut blessé de plusieurs coups,
„ dont il mourut.

„ M. Péékman fit le trait d'un habile Chef de guerre & de grande prudence de gagner le rempart, de se saisir de la tour & de quelques bastions en même tems que de l'arsenal. Si les Impériaux avoient pris ce parti à Crémone, plutôt que de gagner les places, ils se fussent rendus les maîtres de toutes les portes, & de celle de Crémone en même tems. Je dirai pourtant que si la garnison d'Ulm eût marqué autant de vigueur & de courage que celle de Crémone, je ne sçai ce qu'il en seroit arrivé, la Bourgeoisie agissant de concert avec elle. Cela me surprend d'autant plus dans les Bourgeois, comme dans les autres, que cette ville est libre, & l'amour de la liberté eût dû les obliger à quelque action vigoureuse : cependant l'on ne vit rien de tout cela. La surprise fait, dit-on, tomber les armes des mains des plus intrépides : c'est Tite-Live qui m'apprend cette maxime, & Tite-Live a raison; mais je ne vois rien de plus merveilleux & de plus héroïque qu'une garnison qui, après avoir soutenu un long siége, & avoir fait tout ce qui dépend du courage & de l'intelligence, soutient un assaut, & lorsqu'elle est forcée & l'ennemi dedans, se défend de ruë en ruë, & par un vigoureux effort elle chasse le victorieux de la ville, & le jette encore hors des bréches. Il y a des exemples infinis dans l'Histoire ancienne & moderne de ces sortes de merveilles. Grand sujet de mépris pour ceux qui se rendent au corps de leur place sans soutenir un assaut, & qui attendent pour se rendre que leur corps de place soit ouvert, avant même que le comblement soit en état de donner passage aux troupes des assiégeans. Lorsqu'on a affaire à une garnison opiniâtre & commandée par des Officiers résolus à tout, on doit aller bride en main dans un assaut ; & si l'on force la bréche & qu'on entre dans la ville, on doit

son-

longer plutôt à s'établir le long du rempart que d'entrer dans la ville. Je ne puis m'empêcher de citer quelques exemples de ces sortes de faits.

Les Romains aiant assiégé Gamala, une des plus fortes places de la Judée, par l'avantage de sa situation, étant bâtie sur une colline qui s'élevoit au milieu d'une haute montagne, poussérent leurs travaux avec une telle diligence, que leurs machines furent en peu de tems en état de ruiner la place & de faire une large bréche. Charez & Joséphe la défendoient. „ Les Romains aiant fait bréche avec leur belier, donnérent „ par trois endroits en même tems, & le bruit de leurs trompettes & de leurs armes „ fut encore augmentée par les cris des habitans. Les assiégés firent une très-grande „ résistance, jusqu'à ce que se trouvant accablés par le grand nombre de leurs ennemis, ils furent contraints de céder & de se retirer dans les lieux de la ville les plus „ élevés; mais les Romains les y poursuivant, ils fondirent sur eux, les renversérent „ & les tuoient dans ces ruës étroites & si roides, qu'ils ne pouvoient y demeurer de „ pied ferme pour se défendre. Ils se jettérent en foule pour se sauver dans les maisons qui étoient au dessous : & comme elles étoient peu solidement bâties, un si „ grand poids les faisoit tomber; elles en faisoient en tombant tomber encore d'autres, „ & celles-là d'autres; & les Romains prenoient plutôt ce parti que de demeurer à „ découvert. Plusieurs furent accablés de la sorte, d'autres suffoqués par la poussiére, d'autres estropiés, & il en périt ainsi un grand nombre. Les assiégés, qui „ voioient avec plaisir tomber leurs maisons, les pressoient de plus en plus pour les „ contraindre de s'y jetter, & tuoient d'en haut à coups de traits ceux qui se laissoient tomber dans ces chemins si glissans. Les ruines de ces bâtimens leur fournissoient des pierres, les morts des armes; & ils se servoient des épées de ceux qui „ respiroient encore pour achever de les tuër. Plusieurs Romains se tuoient en se „ jettant en bas, pour se sauver des maisons qu'ils voioient prêtes à tomber. Ceux „ qui pouvoient s'enfuir ne savoient où aller, à cause qu'ils ignoroient les chemins; „ & la poussiére étoit si épaisse, que ne s'entreconnoissant pas, ils se renversérent „ les uns les autres. Que si quelques-uns étoient si heureux que de pouvoir s'échaper, ils sortoient aussitôt de la ville.

Vespasien desespéré de voir que les affaires eussent tourné de la sorte, après s'être rendu maître de la ville, se trouva bien empêché pour remédier à un si grand mal. Dans un besoin si pressant, il crut devoir rallier ce qu'il avoit de gens dans un endroit élevé, où il fit ferme, se serrant avec le peu qu'il avoit de soldats, qui formérent une tortuë en se couvrant de leurs boucliers contre les traits que les assiégés leur lançoient d'en haut. Une action si hardie retint l'ardeur impétueuse des Juifs, & la valeur de Vaspasien *ralentit insensiblement leurs efforts*, soit par admiration ou par lassitude. Lorsque ce Capitaine vit qu'on l'attaquoit plus mollement, *il se retira peu à peu, & ne tourna point le dos qu'après qu'il fut hors de la ville....* Vespasien eut besoin d'une harangue pour ranimer ses troupes étonnées: car les Juifs aiant regagné la bréche, s'y étoient remparés de telle sorte, qu'il fallut élever de nouvelles plates-formes & de nouvelles batteries pour recommencer sur nouveaux frais. Cette patience des Romains étonna tellement les assiégés, que la plûpart des habitans s'enfuirent par des vallées, dont l'âpreté avoit empêché les Romains de poster du monde en ces endroits, qu'ils s'imaginoient impraticables. Le reste tint bon; mais une tour aiant été renversée, les Romains entrérent une seconde fois dans la ville sans trouver la moindre résistance, par la surprise des assiégés, qui se retirérent dans le château, qui ne pouvant plus résister contre les efforts des Romains, ceux qui s'y étoient retirés ne voiant aucune espérance contre un ennemi qui ne respiroit que la vengeance, se précipitérent du haut en bas des rochers avec leurs femmes & leurs enfans.

Les Romains eussent pû s'épargner la honte de se voir chassés de la ville après l'avoir prise, en y entrant en bon ordre, sachant à quels ennemis ils avoient affaire, & en mettant le feu dans la ville. Tite, qui se trouva à la derniére attaque, ne pouvoit ignorer la faute de Vespasien, & la leçon étoit trop palpable pour l'oublier: cependant il tomba dans la même bévûë au siége de Jérusalem peu de tems après. Car aiant fait une seconde bréche au mur, il le fit insulter, & s'en étant rendu le maître, il crut l'être de la nouvelle ville, où il entra sans grande résistance. Mais à peine eut-il gagné l'entrée des ruës, que les factieux qui n'avoient pas été d'avis de se rendre, „ s'opposérent à eux dans ces ruës étroites, *dit le même Joséphe*, & d'autres étant sortis hors de leurs murailles par les portes d'en haut, les attaquérent. Les corps-de-garde des Romains en furent si surpris & si troublés, qu'ils descendirent des murs en bas, abandonnérent les tours, & se retirérent dans leur camp. Il s'éleva alors de grands cris de toutes parts du côté des Romains, à cause que ceux qui étoient demeurés dans la ville se trouvoient environnés par les ennemis, & ceux qui s'étoient sauvés dans le camp appréhendérent pour eux le péril où ils les voioient.... Il en seroit à peine échapé un seul, si Tite ne les eût secourus. Il mit au bout des ruës des gens de traits pour repousser les ennemis, & alla en personne aux lieux où ils étoient en plus grand nombre. Tite faisant continuellement tirer de la sorte, arrêta les Juifs jusqu'à ce qu'il eût retiré tous ses gens; & ce fut ainsi que les Romains après avoir gagné le second mur *& la nouvelle ville*, furent contraints de l'abandonner.

Si Tite se fût saisi de l'entrée sans aller plus avant, qu'il s'y fût d'abord fortifié, & qu'il eût fait percer les maisons des deux côtés de l'une à l'autre, les factieux se fussent bien gardés de l'attaquer, de peur d'être pris en flanc par ceux qui auroient été les maîtres de ces maisons; si Tite, comme il y paroît par ce que dit l'Historien Juif dans le narré de ce siége, avoit si fort envie de se conserver cette ville si célébre; mais dans des cas semblables, & dans une place si puissamment soutenuë & toute pleine de gens de guerre, c'est une vraie imprudence de ménager des gens qui ne méritérent jamais qu'on y allât de bonne guerre, puisqu'ils la faisoient si mauvaise, il eût mieux fait de mettre le feu par tout. Cette sortie qu'ils firent pour prendre les Romains par leurs derriéres, leur ôter toute voie de retraite & faire diversion de leurs forces, mérite d'être remarquée.

Ces sortes de stratagémes sont toujours heureux, parce qu'ils sont rares, & les grosses sortie pendant un assaut, lorsqu'une garnison est forte & nombreuse, ne peuvent manquer de réussir & d'étonner l'ennemi. Ces exemples ne se trouvent que dans les Anciens, & c'est chez eux, qui sont nos Maîtres, qu'il faut puiser des leçons dans la défense des places: en vain les chercherions-nous chez les Modernes; ce qui fait voir combien il importe aux gens de guerre d'étudier la milice des Anciens dans toutes ses parties, sans laquelle il est difficile de parvenir jamais à la gloire que la guerre se propose, & d'arriver à ce haut point de capacité qui distingue si fort les hommes les uns des autres. Mais on me répondra que tous ces précieux Ouvrages des Anciens dogmatiques de l'antiquité sont perdus, & que pour les chercher & les recouvrer, du moins en partie, les rejoindre & les réunir ensemble, il faut une lecture, une application & une patience au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, & y mettre tout son tems; outre les moiens dont tous ceux qui s'appliquent manquent ordinairement, étant le plus souvent dénués de secours, de fortune, & des commodités nécessaires. La science de la guerre ne méne pas toujours aux honneurs & aux récompenses, dont elle étoit couronnée autrefois chez les Grecs & chez les Romains.

On peut voir par les exemples que je viens de citer, que les hommes habiles & de grand courage ne desespérent jamais, & ne le doivent pas dans les revers les plus accablans de la mauvaise fortune & dans les plus grandes extrémités, lorsqu'ils ne voient d'autre salut à espérer & d'autre moien de se retirer d'un mauvais pas que de la nécessité, qui est la plus forte & la plus redoutable de toutes les armes. L'Histoire est pleine de ces sortes de faits, qui ne se rencontrent pas moins en foule chez les Anciens que chez les Modernes.

La surprise de Veronne, que Procope rapporte dans son Histoire de la guerre contre les Goths sous l'Empire de Justinien, où les Romains furent chassés de la ville après l'avoir prise, est fort remarquable; mais comme je suis réduit dans ce Paragrafe à certaines bornes, je ne sçaurois l'inserer ici, de peur d'être trop long. Je n'ai pas moins de regret de ne pouvoir rapporter la prise de Wexford par Cromwel en 1649. qui fut emportée d'assaut. Véritablement le Général des Parlementaires ne fut pas chassé de la ville; mais la garnison se défendit de ruë en ruë jusques dans le marché avec tant de courage & d'obstination, qu'elle se fit toute assommer, plutôt que de céder & de rien faire de bas & d'indigne de gens de cœur.

L'assaut de Gironne n'est guéres moins mémorable que ceux dont j'ai fait mention. M. le Maréchal de Bellefond avoit battu les Espagnols de la maniére du monde la plus complette au passage du Ter en 1684. Il n'eut garde de ne pas profiter de cette victoire, il laisse aller les ennemis, qu'il sçavoit bien ne pouvoir plus paroître après ce combat, & assiége Gironne. *Il prit la place d'assaut*, dit le Pére Daniel dans les fastes du regne de Louis XIV. *mais les troupes aiant poussé jusqu'au milieu de la place sans assez de précaution & d'ordre, elles y furent battuës & contraintes d'en sortir, & le Maréchal leva le siége après six jours d'attaque.*

Je me borne aux exemples que je viens de rapporter, l'Histoire en est toute remplie. Mon Auteur m'en fournit trois ou quatre, Thucydide guéres moins, Joséphe, Procope & une infinité d'autres Historiens anciens & modernes n'en manquent pas non plus. Si je les rapportois tous, je ne finirois pas de longtems, & l'on ne diroit pas que je me suis épuisé dans mon Livre, & que selon toutes les apparences je serai à sec en fort peu de tems.



CHAPITRE XIV.

Conquêtes de Philippe dans l'Etolie. Il passe l'Acheloüs, se rend maître d'Itorie, de Péanion, d'Elée. Il retourne en Macédoine pour en chasser les ennemis.

CEs nouvelles firent sentir à Philippe que ce seroit lui qui porteroit la peine de l'ignorance & de l'ambition des Epirotes. Il continua cependant le siége d'Ambracie. Il fit élever des chaussées, & pressa les habitans avec tant de vigueur, que la peur les saisit, & qu'au bout de quarante jours ils capitulérent. La garnison, qui étoit de cinq cens Etoliens, fut mise hors du château même, Philippe le

donna aux Epirotes, & contenta ainſi leur paſſion. Il ſe mit auſſitôt en marche par Charadre, dans le deſſein de traverſer le golfe Ambracien, qui eſt fort proche du Temple des Acarnaniens appellé Action. Ce golfe vient de la mer de Sicile entre l'Epire & l'Acarnanie. Son entrée eſt très-étroite, à peine a-t-elle cinq ſtades de largeur. Plus avant dans les terres il eſt large de cent ſtades, & long de trois cens en comptant depuis la mer. Il ſépare l'Epire de l'Acarnanie, aiant celui-là au Septentrion & celle-ci au Midi. Philippe fit paſſer le golfe à ſon armée, traverſa l'Acarnanie, y groſſit ſon armée de deux mille hommes de pied Acarnaniens & de deux cens chevaux, & alla ſe retrancher devant Phoetée, ville d'Etolie. En deux jours il avança tellement les ouvrages, que les habitans effraiés ſe rendirent à compoſition. Ce qu'il y avoit d'Etoliens dans la garniſon ſortit bagues ſauves. La nuit ſuivante, cinq cens Etoliens vinrent au ſecours de la ville, ne ſçachant pas qu'elle eût été priſe. Philippe, qui avoit preſſenti leur arrivée, ſe logea dans certains poſtes avantageux, tailla en piéces la plus grande partie de ces troupes: le reſte fut fait priſonnier, très-peu lui échapérent. Puis aiant fait diſtribuer à ſon armée du bled pour trente jours, (car les magaſins de la ville en étoient pleins,) il s'avança vers Strate, & campa à dix ſtades de la ville le long de l'Acheloüs. De là il ravagea impunément le païs, ſans que perſonne oſât lui réſiſter.

Dans ce tems-là les affaires tournoient mal pour les Achéens. Sur le bruit que Philippe étoit proche, ils lui envoiérent des Ambaſſadeurs pour le prier de vouloir bien les ſecourir. Ils eurent audience de lui à Strate, & entre autres choſes que portoient les inſtructions, ils lui firent voir les avantages que ſon armée tireroit de cette guerre, que pour cela il n'avoit qu'à doubler le cap de Rhios & à ſe jetter ſur l'Elide. Philippe, après les avoir entendus, dit qu'il verroit ce qu'il auroit à faire, & cependant donna ordre qu'on les retînt, ſous prétexte qu'il avoit quelque choſe à leur communiquer, puis il leva le camp & marcha vers Métropolis & Conope. Alors les Etoliens ſe refugiérent dans la citadelle de Métropolis, & quittérent la ville. Philippe y fit metre le feu, & avança ſans s'arrêter vers Conope.

La cavalerie Etolienne ſe préſenta pour lui diſputer le paſſage du fleuve à vingt ſtades de la ville, elle eſpéroit ou qu'elle arrêteroit le Roi, ou que du moins le paſſage coûteroit cher à ſon armée. Philippe, qui ſentit leur deſſein, commanda aux ſoldats armés de boucliers couverts de cuir de ſe jetter dans le fleuve, & de le traverſer par bataillons & en faiſant la tortuë. Cela fut exécuté. Quand la premiére troupe fut paſſée, la cavalerie Etoliénne chargea; mais comme cette troupe ne s'ébranloit pas, & que la ſeconde & la troiſiéme paſſoient pour l'appuier, les Etoliens ne jugérent pas à propos d'engager le com-

combat, ils reprirent le chemin de la ville, & n'oférent plus dans la fuite faire les fanfarons qu'entre des murailles. Le Roi paffa donc l'Acheloüs, fit le dégât dans la campagne, & s'approcha d'Itorie. C'eft un château également fortifié par la nature & par l'art, & fitué fur la route où le Roi devoit paffer. La garnifon épouvantée n'attendit pas pour déloger que Philippe fût arrivé. Le château fut rafé, & les fourrageurs eurent ordre de faire la même chofe de tous les autres forts du païs. Les défilés paffés, il marcha lentement, donnant aux troupes le tems de piller la campagne; & quand elles fe furent fuffifamment fournies de tout ce qui leur étoit néceffaire, il vint aux Oeniades, de là à Péanion, qu'il réfolut d'abord de prendre. Il le prit en effet après quelques affauts vigoureux. Cette ville n'étoit pas d'un grand circuit, cela n'alloit pas jufqu'à fept ftades; mais à juger de cette ville par fes maifons, fes murailles & fes tours, elle n'étoit pas indifférente. Les murailles furent renverfées par terre, & les bâtimens démolis: des matériaux le Roi en fit des bateaux pour paffer fon armée aux Oeniades. Les Etoliens avoient d'abord fortifié la citadelle de cette ville de murailles, ils l'avoient fournie de toutes fortes de munitions; cependant ils n'eurent pas la réfolution de foutenir le fiége, à l'approche de Philippe ils fe retirérent. Maître de cette ville, il paffa à un château du païs des Calydoniens nommé Elée, fortifié de murailles & plein de munitions de guerre, données par Attalus aux Etoliens Les Macédoniens prirent encore ce château d'emblée, & aiant ravagé toutes les terres des Calydoniens, ils revinrent aux Oeniades. Philippe aiant confidéré la fituation de cette ville, & l'avantage qu'il en tireroit furtout pour paffer dans le Péloponéfe, il lui prit envie de la fermer de murailles. En effet cette ville eft fituée fur le bord de la mer à l'extrémité de l'Acarnanie, où cette province fe joint à l'Etolie vers la tête du golfe de Corinthe. Sur la côte oppofée dans le Péloponéfe font les Dyméens, & l'Araxe n'en eft éloigné que de cent ftades. Le Roi fit donc fortifier la citadelle, fe fervant pour ces bâtimens des matériaux qu'il avoit fait venir de Péanion.

Il étoit tout occupé de ces projets, lorfqu'un courrier vint de Macédoine lui apprendre que les Dardaniens foupçonnant qu'il avoit des vûës fur le Péloponéfe, levoient des troupes & faifoient de grands préparatifs de guerre dans le deffein d'entrer dans la Macédoine. Sur cet avis il ne balança point à courir au fecours de fon Roiaume. Il renvoia les Ambaffadeurs des Achéens, les affûrant qu'auffitôt qu'il auroit mis ordre aux affaires de la Macédoine, a[illegible] il feroit fon poffible pour fecourir leur Républiq[illegible]iligence, & prit pour retourner la même route qu'il av[illegible]r. Comme il fe difpofoit à paffer le golfe d'A[illegible]'Acarnanie en Epire, il rencontra Demetrius d[illegible] par les Ro-

Romains se sauvoit sur une simple chaloupe. Nous avons déja rapporté l'histoire de cette défaite. Philippe le reçut avec bonté, & lui dit de prendre la route de Corinthe, & de venir en Macédoine par la Thessalie. Au premier avis qu'il étoit arrivé à Pella dans la Macédoine, les Dardaniens eurent peur & congédiérent leur armée, quoiqu'elle fût presque dans ce Roiaume. Cette retraite des Dardaniens fit que Philippe donna congé à tous les Macédoniens, & les envoia faire leur moisson; après quoi il s'en fut dans la Thessalie, & passa le reste de l'Eté à Larisse.

OBSERVATIONS

Sur le passage du fleuve Acheloüs par l'armée de Philippe.

Philippe marche au fleuve Acheloüs. Belle disposition de son infanterie pour le passage de ce fleuve, elle le traverse en présence de la cavalerie Etolienne & la met en fuite.

IL y a trois belles & sçavantes parties dans la science des armes, qui sans avoir été ignorées de plusieurs grands hommes anciens & modernes, comme il paroît par leurs actions, que l'Histoire nous a conservées, n'ont jamais été traitées par personne d'une maniére un peu supportable. Les Ecrivains militaires sont si courts & si abrégés sur ces matiéres, que je ne vois pas qu'il y ait beaucoup à apprendre. Ces trois parties sont la défensive, les retraites d'armées & les passages des riviéres. Montécuculi, qui passe pour un de nos Maîtres, & qui vaut bien Végéce, s'il n'est pas même au-dessus, en a écrit quelque chose ; & bien qu'il ait poussé plus loin qu'aucun autre, il a omis bien des choses, que le dessein d'être court l'a obligé de supprimer : car à peine chaque partie renferme trois ou quatre pages in-12. Il ne faut pas être surpris après cela, si l'on ne trouve pas tout ce que l'on souhaite dans un Ouvrage si abrégé, qui n'est, à proprement parler, que l'idée d'un Cours entier de la guerre. Il n'est ni moins beau ni moins sçavant pour cela. Toutes ces trois parties seront traitées dans mon Livre : chacune viendra à son tour, selon que mon Auteur m'en fournira l'occasion ; puisque son Histoire embrasse tous les faits qui ont rapport à chaque partie. Je m'en tirerai le mieux qu'il me sera possible. Ces Observations renfermeront les passages d'une riviére en présence d'une armée, & le passage de l'Acheloüs par Philippe Roi de Macédoine en fera le sujet.

Ce Prince fait une assez belle figure dans l'Histoire, il paroîtra souvent sur la scéne avec un éclat surprenant par ses grandes actions & par sa sagesse, qui ne fut pas de longue durée. Il commença par où les grands du monde comme les petits finissent assez ordinairement, c'est-à-dire qu'il se fit admirer par ses vertus, par son courage & par sa conduite à la guerre dès l'âge de dix-sept ans. Il devint vicieux peu à peu, & finit par être tyran. Lorsqu'un Prince monte par degrés à un si beau titre, il faut qu'il s'attende à décendre infiniment plus bas par ses vices, qu'il ne s'est élévé par ses ver-

vertus au commencement, & à éprouver de mortels chagrins. Nous l'allons voir ici dans sa fleur & dans sa gloire.

Ce Prince, dont l'esprit devançoit l'âge, après avoir pris & brûlé la ville de Métropolis, ne crut pas devoir perdre son tems au siége de la citadelle. Il rouloit de plus grands desseins. Il vouloit aller à Conope. Il avoit le fleuve Acheloüs à traverser. L'ennemi s'étoit campé de l'autre côté pour en défendre le passage. Selon que je puis conjecturer, le fleuve n'étoit nullement praticable vis-à-vis Conope. Il le contremonta plus près de sa source à vingt stades de la ville, pour trouver un gué, où il pût le traverser avec plus d'avantage. Les Etoliens le côtoient de l'autre côté avec toute leur cavalerie. Philippe s'arrêta en cet endroit-là comme le plus commode, bien que le gué fût si peu considérable qu'à peine une cohorte y pouvoit défiler de front. L'ennemi s'étant apperçû de son dessein, s'approche des bords du fleuve, & s'y met en bataille, résolu de le combattre au passage.

Dans ces sortes d'entreprises l'avantage se rencontre toujours du côté de celui qui se défend, n'y aiant rien de plus difficile à la guerre que de traverser une riviére sur un petit front, & en défilant devant une armée ou un grand corps de troupes qui nous attend sur un très-grand front à la sortie. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que malgré cet avantage, aussi grand que l'on puisse désirer, on ne voit pas, ou du moins fort rarement, que celui qui attaque, pourvû que ce soit avec vigueur & en grand ordre, échoue jamais dans son entreprise; & quelque difficile qu'elle paroisse & qu'elle le soit en effet, on en vient aisément à bout. La preuve de ce que je dis se trouve par tout dans l'Histoire, dans le passage des grandes riviéres comme dans celui des petites, soit qu'on les traverse sur un pont par le moien de bateaux ou de radeaux, ou à gué, enfin par une seule tête. Il faut que j'avoue que ma surprise n'est pas petite, de voir que malgré tout cela on passe le plus souvent sans presque aucune résistance. Ce seroit une question à examiner, & fort aisée à résoudre, si les mêmes raisons que j'ai données du peu de résistance des armées retranchées dans mes Observations sur la bataille de Sélasie, Paragrafe III. du troisiéme Tome, n'étoient les mêmes que celles que je pourrois alléguer ici. Il y a une infinité d'Officiers qui vivent encore, qui se sont trouvés à de pareilles affaires dans la derniére guerre comme dans la précédente, & quelques-uns de ceux qui ont remporté la gloire de ces sortes d'actions ont pensé tout comme je fais. On peut mettre à la tête de tous M. le Prince Eugéne, un des plus grands Capitaines de son siécle, & celui peut-être de tous qui ait le plus excellé dans cette savante & hardie partie de la guerre. Charles XII. Roi de Suéde l'a poussée aussi loin qu'elle puisse aller : cela va jusqu'au merveilleux, c'est-à-dire au grand & au beau de conduite & d'exécution. Qu'on prenne bien garde ici que j'entens parler seulement du passage des riviéres guéables & de vive force en présence d'une armée.

Philippe s'étant donc résolu de passer l'Acheloüs, à l'endroit dont je viens de parler, s'y dispose avec une grande résolution & un ordre admirable. La cavalerie est de peu de service, lorsqu'elle ne peut passer une riviére guéable sur un front de plusieurs escadrons. Sans cet avantage elle se feroit battre à coup sûr en détail, & les uns après les autres. Le Roi s'en apperçut assez. Son infanterie pesamment armée fut son unique ressource, comme elle l'est dans presque toutes les actions de la guerre à tous ceux qui en connoissent la force & la maniére dont il faut la faire combattre dans ces sortes d'occasions. Il paroît assez que le Roi ne l'ignoroit pas. Voici comme mon Auteur s'explique. „ La cavalerie Etolienne se présenta pour lui disputer le passage „ du fleuve à vingt stades de la ville, *dit-il*, elle espéroit ou qu'elle arrêteroit le „ Roi, ou que du moins le passage coûteroit cher à son armée. Philippe, qui sen-

„ tit

„ tit leur dessein, commanda aux soldats armés de boucliers couverts de cuir de se
„ jetter dans le fleuve, de le traverser par bataillons & en faisant la tortuë. Cela fut
„ exécuté. Quand la premiére troupe fut passée, la cavalerie Etolienne chargea; mais
„ comme cette troupe ne s'ébranloit pas, & que la seconde & la troisiéme passoient
„ pour l'appuier, les Etoliens ne jugérent pas à propos d'engager le combat, ils re-
„ prirent le chemin de la ville, n'osérent plus dans la suite faire les fanfarons qu'en-
„ tre des murailles.

Il est visible que les pesamment armés passérent la riviére par petites portions, les unes à la queuë des autres serrées & sur une grande profondeur, c'est-à-dire en colonnes, & que ces portions doubloient les unes à côté des autres à mesure qu'elles arrivoient, aiant le fleuve à dos. Il étoit impossible à la cavalerie Etolienne d'attaquer & de rompre cette masse d'infanterie toute hérissée de ses piques: car nous trouvons assez d'exemples dans les Anciens, que l infanterie, les rangs & les files serrées & condensées, a résisté contre la cavalerie la plus vigoureuse, & qu'elle l'a même attaquée & battuë; mais je ne vois pas que cette arme toute seule ait jamais battu un corps d'infanterie rangé comme je viens de le dire.

Je prie Messieurs de l'infanterie, & ceux mêmes qui sont nés pour monter aux plus grands honneurs de la guerre, de faire bien attention à ce que je dis, & de voir par cette action de Philippe quelle est la force de cette arme lorsqu'elle attaque sur une grande profondeur. Voilà ce que nous apprend Polybe du passage d'Acheloüs, qui n'est considérable que par l'ordre & la disposition du Roi de Macédoine, qui me paroît digne de remarque, & d'être imitée des Généraux qui peuvent se trouver en pareil cas; ce qui ne me paroît pas fort rare. Mais il l'est beaucoup de trouver des Généraux qui osent tenter, lorsqu'ils considérent plutôt les obstacles qui se présentent que les moiens qu'ils pourroient trouver dans l'intelligence & dans le courage pour les surmonter, outre les raisons que j'ai alléguées plus haut. Il y a pourtant des occasions où la cavalerie est d'un grand usage, lorsqu'elle trouve des gués assez larges pour passer sur plusieurs escadrons de front, comme je l'ai dit; mais je doute qu'elle puisse jamais réussir ni l'espérer même, si l'infanterie ne la soutient & n'est enchassée avec elle: & si elle passe & bat l'ennemi qui l'attend au débouché, sans aucun secours de l'infanterie, comme sans doute il y a des exemples en assez grand nombre, cela ne prouve pas que cette méthode que j'ose condamner soit bonne, mais seulement que celui qui attaque est aussi médiocre Général que celui qui se défend, que si aujourd'hui, que l'on connoît moins la force de l'infanterie qu'on ne la connut jamais, l'on vouloit passer un gué de la nature de celui de l'Acheloüs, ou un défilé de deux ou de trois bataillons de front, & minces comme ils sont aujourd'hui, qui est la chose du monde la plus contraire aux regles de la guerre & du bon sens, disons la plus misérable, il est très-probable qu'ils seroient battus & dissipés par un ou deux escadrons bien résolus qui s'abandonneroient dessus. Mais si au lieu de défiler sur un si grand front & si peu de hauteur, on entroit dans la plaine sur six colonnes, selon mon principe, de deux ou trois sections, quelle est la cavalerie qui osât jamais l'aborder, fraisée de ses pertuisannes, & quand même il n'y en auroit point? A quoi bon des pertuisannes dans vos colonnes, dit M. le Marquis de Chanron, un des plus savans & des plus expérimentés Officiers de cavalerie que j'aie connu? Croiez-vous que la cavalerie la plus déterminée ose jamais affronter un corps d'infanterie rangé de la sorte? Elle y reboucheroit comme contre un mur. J'y en mets pourtant une septiéme, comme je l'ai dit dans la Préface de mon troisiéme Tome.

Il paroît par la narration de mon Auteur, que les Etoliens tombérent dans une faute assez lourde, lorsqu'ils s'apperçûrent qu'ils n'auroient affaire qu'à de l'infanterie: quoi-

quoique ce fût de la cavalerie qu'ils attendoient, il se trouva qu'ils avoient à se défendre contre la premiére; mais pour lui avoir donné le tems de se former, comme je l'ai dit, en-delà de la riviére, & qu'ils lui laissérent assez de terrain pour cette manœuvre, ils ne pûrent jamais la rompre, & furent battus : faute impardonnable, & où l'on tombe presque toujours. Car bien que l'expérience ait plus de pouvoir que la raison pour convaincre l'esprit de l'homme, comme on le prétend, on ne laisse pas que de voir avec un très-grand sujet d'étonnement, que cette expérience des fautes d'autrui ne nous empêche pas de tomber dans d'autres toutes semblables.

OBSERVATIONS

Sur le passage des riviéres de vive force, & qui se trouvent guéables en quelques endroits.

§. I.

Importance de cette entreprise. Précautions que l'on doit prendre.

ON peut dire du passage des grandes riviéres ce que j'ai avancé ailleurs de l'attaque & de la défense des armées retranchées, que celui qui se défend à l'endroit où l'assaillant s'est visiblement déclaré sans user de ruse & de stratagéme, ne connoît presque jamais ses véritables avantages & la grandeur comme la nature des obstacles qu'il a à lui opposer, que ses craintes sont toujours chimériques, & que celui qui veut attaquer n'est pas toujours bien fondé dans les siennes, s'imaginant que son ennemi connoît aussi parfaitement ses avantages pour se bien défendre & en profiter que lui les difficultés & les épines de son entreprise. Tout cela se rencontre des deux côtés dans le passage des grandes riviéres de vive force, ce qui fait que la plûpart n'osent attaquer par la bonne opinion qu'ils ont de leurs ennemis, & les autres résistent peu, bien moins par le défaut de courage de leurs soldats, que par leur ignorance à connoître leurs avantages & à les faire valoir par l'ordre & la disposition de leurs troupes; ce qui est moins pardonnable à un Général d'armée dans la défense d'un grand fleuve qu'il faut traverser sur un pont, sur des bateaux ou à la nage, que lorsqu'il est obligé de disputer une riviére un peu considérable, où il y a des gués en quelques endroits. C'est ce que j'ai à traiter dans ces Observations.

Le passage d'une riviére à gué ou autrement n'est pas une affaire de petite importance : car lorsqu'on est une fois repoussé, la retraite n'est pas la chose du monde la plus aisée. Un Général d'armée, qui s'est résolu de tenter une telle entreprise, a une infinité de mesures & de précautions à prendre. La guerre n'a point de partie plus profonde & plus délicate que celle-là, car je suppose ici qu'on aura en tête des troupes & un Chef habile, determiné & capable de profiter de ses avantages, qui sont infinis; au lieu que celui qui attaque n'en a presque aucun, s'il ne peut engager que par une tête. Il ne s'agit point ici de ruse & de stratagéme, mais d'une attaque de vive force.

Avant que de s'embarquer dans un dessein de cette importance, on doit bien prendre ses mesures, examiner le tems, l'état des forces de son ennemi, les obstacles & l facilités dans l'attaque comme dans la défense, & les comparer ensemble, dit M

récuculi, comme un Juge désintéressé compare les raisons des parties dans une affaire civile, & examiner en rigueur tout ce que l'ennemi peut faire, penser à ce que nous ferions si nous étions en sa place; ce qui nous met en état d'aller au-devant des accidens qui peuvent survenir, & des obstacles qu'on peut nous opposer.

La premiére chose à laquelle on doit avoir le plus d'attention avant que de se résoudre, est d'envoier des gens capables d'examiner la nature & le cours de la riviére; on s'informe encore des gens du païs, on en fait lever le plan avec exactitude, on marque les endroits où il y a des gués, leur profondeur, leur largeur, l'éloignement de l'un à l'autre, quel en est le fond, s'il est ferme ou marécageux, s'il n'y a pas quelque marais en-deçà ou en-delà, si ces marais sont pratiquables, & si à force d'y passer du monde le passage en devient plus difficile: car il arrive souvent à ceux qu'on envoie reconnoître, de ne faire les choses qu'à demi. Ils rendent souvent bon compte du gué, & croient qu'il n'y a que cela à faire. Ils se retirent, au lieu qu'ils doivent examiner avec une extréme attention le terrain qui est en-delà, où il se rencontre souvent des marais en face du gué, quelquefois plus difficiles à traverser que la riviére même.

Il y a encore bien des choses qu'il n'appartient qu'aux gens du métier de bien remarquer, & qui ne sont pas de petite importance: c'est d'examiner les bords de la riviére, où l'on a rencontré des gués, en-deçà comme en-delà: car lorsqu'ils sont trop escarpés, il faut du tems quelquefois pour les mettre en rampe, & ce travail ne se fait pas toujours sans péril, autant pour les travailleurs que pour les autres qui le soutiennent.

Ce n'est pas encore là tout ce qui mérite d'être observé, c'est la nature du terrain qui est en-delà: il faut voir s'il est plus favorable à la cavalerie qu'à l'infanterie. Car bien que celle-ci, selon mon sens, doive toujours passer la premiére, parce qu'elle est plus capable d'un grand effort & de se maintenir ferme & inébranlable par l'extréme profondeur de ses files & de ses armes de longueur; il est pourtant nécessaire de voir les endroits où la cavalerie puisse être de quelque usage, & que toutes les deux puissent se soutenir réciproquement, sans jamais se séparer l'une de l'autre, s'il est possible. Je ne me lasserai pas de combattre les préjugés de l'éducation militaire, afin de voir les choses par elles-mêmes, & je n'ai pas toujours combattu inutilement, sans me soucier d'où nous viennent ces usages généralement reçus & applaudis de toute la multitude: car, à remonter jusqu'à Henri IV. & même jusqu'à Gustave-Adolphe, on ne sçauroit disconvenir, pour peu de bon sens que l'on ait, que la façon de se ranger & de combattre à l'infanterie étoit infiniment au-dessus de celle d'aujourd'hui, dont le défaut est à peine concevable. Après cela on souffrira l'aveu que je fais de bonne foi, que j'ai été longtems dans l'erreur à l'égard de ces usages comme consacrés, & surtout de celui de faire combattre une arme indépendamment du secours & de l'appui de l'autre, c'est-à-dire de ne point les entrelasser ensemble. Je trouve cela très-peu sensé, & contraire aux regles de la guerre, comme à la pratique inviolable des Anciens, plus habiles & plus éclairés que nous, & particuliérement les Grecs, qui en ont connu l'excellence longtems avant les Romains, & c'est par la lecture des Livres des premiers, autant que par ma propre expérience, que j'ai connu le faux de notre méthode ordinaire. Je continuerai donc de ne jamais séparer une arme de l'autre.

Pour revenir à mon sujet, je dis qu'il ne faut pas seulement examiner le terrain d'en-delà de la riviére, mais encore celui que l'ennemi peut occuper pour venir à nous, s'il y a quelques hauteurs qui le favorisent, ou s'il y en a qui nous puissent être avantageuses, en-deçà pour y placer du canon, & en-delà pour nous y poster.

Il faut outre ce que je viens de dire, observer le cours de la riviére, si elle n'est pas d'une nature à grossir tout d'un coup, soit par les pluies ou les neiges, soit qu'il y ait des écluses plus haut qu'on puisse lâcher au moment qu'on voudra passer : si l'ennemi n'a pas rompu les gués par le moien de puits ou des trous pratiqués dans la riviére, des chausses-trapes, des madriers enfoncés dans les gués, & couverts de pointes, des arbres entiers avec toutes leurs branches, de longs piquets plantés près-à-près dans l'eau, si l'ennemi s'est retranché près ou loin des bords, s'il y a élevé des redoutes qui puissent se défendre par elles-mêmes; le Général devant connoître autant qu'il lui est possible l'esprit & le caractére des Généraux de ses ennemis, doit sur toutes choses s'informer des postes où chacun commande, pour passer du côté de celui qui sera le plus mal-habile & le moins vigilant, comme fit M. le Prince Eugéne : car il traversa deux fois l'Adigé en 1701. & en 1706, comme je l'ai dit ailleurs, du côté où il crut trouver le moins de résistance. Il en usa de même au passage de l'Escaut en 1708; car pouvant tenter facilement le passage de cette riviére du côté de Pottes, qui étoit sans doute l'endroit le plus aisé, où le Marquis de Goebriand étoit avec un corps de troupes assez médiocre, car il aima mieux hazarder le plus difficile, ou pour mieux dire le côté de Berken, qui paroissoit le plus impraticable.

J'ai dit plus haut que celui qui n'est attaqué que par une tête au passage d'une riviére, ne sauroit jamais se garantir du blâme qu'il mérite, s'il se laisse emporter, parce qu'il a mille moiens & mille avantages que l'autre n'a pas : que si l'un & l'autre combattent & disposent leurs troupes selon la méthode d'aujourd'hui, qui ne voit que celui qui se défend est encore plus en état de se tirer d'embarras avec fort peu de troupes, puisqu'il faut défiler devant lui & se former en-delà par escadrons ou par bataillons, qui doublent les uns à côté des autres; ce qui n'est pas une manœuvre d'un moment, & surtout à l'infanterie, qui ne combat que sur quatre ou cinq de profondeur : au lieu que l'on verra par ma méthode, que je n'abandonne jamais dans cet Ouvrage, ne tenant aucun compte de l'autre que nous pratiquons aujourd'hui, comme mauvaise, foible & trop composée ; l'on verra, dis-je, par ma méthode, que l'on traverse la riviére formé dans le même ordre sur lequel l'on doit attaquer en-delà, où l'on se trouve en arrivant en état de combattre tout sur le champ.

La premiére chose qu'un Général doit faire, est de prendre d'abord sa résolution, & de ne pas imiter certains Généraux que nous avons vûs souvent, qui se déterminent assez facilement à l'exécution d'une entreprise, & qui changent tout aussitôt à la vûe des objets; ce qui leur fait plus de deshonneur, que si après avoir attaqué ils échouoient dans leurs desseins.

La seconde est de ne jamais approcher de l'ennemi qu'on ne soit bien préparé & bien muni des choses nécessaires à une telle entreprise, & qu'on ne soit en état d'attaquer en arrivant, pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître & de se régler sur ce qu'il voit.

La troisiéme git dans l'exécution. Il faut donc, avant que de marcher, avoir son projet bien digéré dans la tête, & que la marche soit conforme à l'ordre sur lequel l'on veut combattre : chose que je ne pense pas avoir vû jamais pratiquer dans ces sortes d'entreprises, pas même dans les affaires générales. Car sur la nature du terrain que l'on doit occuper, & qui peut être mêlé, couvert en certains endroits & de plaines en d'autres, on devroit changer tout l'ordre de la marche, afin que chaque arme occupe le terrain qui lui convient en arrivant sur le champ de bataille. C'est cependant ce qu'on ne voit que fort rarement, & presque jamais;

ce qui fait qu'on est un fort long-tems à se mettre en bataille & à remuer chaque arme pour prendre ses avantages. On donne par-là le tems à l'ennemi de prendre les siens, & de se mettre en état de charger avant qu'il ait passé un trop grand nombre de troupes. Lorsque l'on combat des deux côtés sur un ordre semblable, il faut que celui qui se défend, avec un peu de hardiesse & de résolution, l'emporte sur son ennemi, puisqu'il lui est libre de le charger lorsqu'il le jugera à propos : car il ne faut pas qu'il attende qu'il en ait passé un trop grand nombre.

Nous allons traiter d'abord, sans épuiser pourtant la matiére, de l'ordre & de la distribution des troupes pour le passage d'une riviére de vive force à la faveur d'un bon gué, c'est-à-dire d'un seul endroit bien pratiquable, où l'on n'emploie que la force ouverte sans ruse & sans artifice de diversion, ou sans craindre qu'ils puissent être d'un grand effet : car le passage de l'Acheloüs nous réduit presque à cette matiére. Nous traiterons ensuite de ce qu'il est expédient de faire, lorsqu'on veut passer une riviére qui peut être pratiquable en plusieurs endroits près ou loin le long de son cours ; ce qui change extrémement la thése, & rend l'entreprise plus facile ; mais elle ne demande pas moins de courage, d'habileté & d'esprit rusé.

§. II.

Précautions qu'on doit prendre pour le passage d'une riviére guéable. Méthode de purger un gué. Ordre & distribution de chaque arme au passage d'une riviére. Que l'infanterie doit passer la premiére sur plusieurs colonnes, & combattre dans cet ordre.

UN Général d'armée, qui se conduit dans le dispositif d'une si grande entreprise, comme je viens de le proposer en fort peu de mots, doit être persuadé, ou doit du moins supposer, pour ne point tomber dans des mesures trop courtes, qu'il aura affaire à un Antagoniste hardi, vigilant, habile & d'une grande résolution à tenter toutes les voies & tous les artifices possibles pour se bien défendre, & l'on doit d'autant plus mettre en œuvre tout ce que l'art a de plus profond, de plus fort & de plus redoutable, qu'on n'attaque que par une tête, & que de fausses attaques ne sauroient être mises en grande considération : car en ces cas-là l'attention de l'ennemi se trouvant moins divisée, on craint peu dans les autres endroits, soit par le voisinage de quelque place forte au-dessus ou au-dessous, soit par quelques forts ou des inondations, ou des marais impraticables, & il est en état d'agir avec toutes ses forces au seul passage où l'on peut tenter raisonnablement ; ce qui oblige l'assaillant à ne rien négliger de tout ce qui peut favoriser son entreprise, & à faire ensorte qu'on puisse dire de nous ce qu'on disoit de M. de Turenne, *qu'il n'alloit jamais au-devant de l'ennemi pour l'attaquer, qu'il n'allât en même tems au-devant de ses desseins*, devinant ce qu'il pouvoit entreprendre contre lui, par la connoissance qu'il avoit de ce qu'il devoit faire ; ce qui ne s'acquiert guéres par l'expérience, mais par l'étude. Il doit choisir un tems, & mesurer si bien sa marche, qu'il puisse arriver trois ou quatre heures avant le jour, & pour attaquer trois heures après, car la nuit est le tems le plus commode & le plus favorable ; de peur que l'ennemi ne se regle sur notre disposition, qu'il importe de bien cacher. On a tout le tems de se former & d'établir ses batteries aux lieux les plus avantageux, observant que leurs emplacemens soient différens. Pour que les coups prennent les ennemis de toutes parts, & que les tirs soient obliques & en écharpe, ce qui met un plus grand désordre dans les rangs, l'on pratiquera en diligence des épaule-

paulemens le long des bords de la rivière, pour y loger un bon nombre de fusiliers : car c'est particuliérement dans ces sortes d'actions, où les feux de toute espéce sont nécessaires ; ce qui éloigne l'ennemi, & nous donne le tems de faire passer un corps considérable de troupes.

Pendant qu'on se précautionnera de ce côté-là, on fera sonder le gué & passer quelques cavaliers ; pour voir si les ennemis ne l'ont pas rompu ou embarassé ; parce que ces sortes d'ouvrages sont une affaire d'un moment, n'y aiant rien de plus facile que de rendre un gué absolument impraticable ; les arbres entiers, les tables clouées & les piquets sont les plus dangereux ; mais ces derniers sont les plus difficiles ; rarement s'en sert-on. Je m'en suis servi en Italie sur le Mincio au commencement de la campagne de 1793, où les ennemis ne firent pourtant que se présenter. Les gués piqués sont les plus difficiles à purger, & les puits ne le sont pas moins. Lorsqu'on craint de tels obstacles, il est toujours mieux d'arriver au passage à l'entrée de la nuit.

En 1567. M. le Prince de Condé voulant passer la Seine, les Roialistes qui étoient de l'autre côté pour en défendre le passage, jettérent des madriers cloués, des cercles & des chausses-trapes dans le gué. Les Protestans ne s'en embarassérent pas. *Ils placérent*, dit d'Aubigné, *quatre cens arquebusiers à des saules sur le bord de l'eau pour la garde de ceux qui avec des rateaux purgérent le gué.* Schomberg se jetta dans la riviére, & fit une charge si rude sur les ennemis, qu'*il en mit quarante sur la place, & rapporta deux drapeaux au Prince de Condé.* Ce Prince n'aiant point d'Ordre de Chevalerie à lui donner, lui mit autour du cou une chaîne d'or de deux cens écus en présence de toute l'armée.

Cette méthode de débarasser un gué me paroît singuliére ; mais on ne le fait pas sans risquer beaucoup. Pour moi je suis persuadé qu'on le purgeroit plus facilement & avec moins de perte, si l'on se servoit de griffes de fer ou de fers comme ceux des chaloupes, attachés à de longues cordes, qu'on jetteroit le plus avant qu'on pourroit dans le gué. Cela est excellent pour un ruisseau ; mais il est difficile qu'on puisse réussir à l'égard d'une riviére un peu large, à moins que ceux qui sont chargés de cette besogne ne la fassent à la faveur d'un si grand feu de canon & de coups de fusil, que l'ennemi ne puisse y mettre le moindre obstacle, s'il n'est retranché sur le bord. A l'égard des chausses-trapes, je ne vois pas qu'on puisse jamais s'en délivrer : elles seroient capables de rendre un gué absolument impraticable, si elles ne s'enfonçoient dans les bouës ou dans le sable. Les premiers qui passent en sont d'abord incommodés ; mais ceux qui suivent n'en ont pas beaucoup à craindre. Il arrive quelquefois que le fond d'un ruisseau est de bonne tenuë & du gravier, les chausses-trapes en ces sortes d'endroits sont très-dangereuses. Je ne vois point d'autre reméde pour les rendre inutiles, que de faire provision d'un grand nombre de claies que les soldats se donnent de main en main, qu'on enfonce dans la riviére, & qu'on charge de pierres, sur lesquelles ils traversent. Venons à la disposition des troupes au passage d'une riviére.

On ne sçauroit trop répéter certaines maximes qu'on oublie ordinairement, & qui sont assez peu connuës, que dans ces sortes d'entreprises on doit régler l'ordre de la marche & la distribution des colonnes de cavalerie & d' [illegible]erie selon qu'on s'est résolu de combattre. Cela veut dire que la prem[illegible]re [illegible] être partagée, & marcher à la queuë des colonnes de l'autre ; ce qui n'est p[illegible] ditme[illegible] [illegible]que ce ne soit guéres la coutume ; observant que les pontons so[illegible] à [illegible]vis de quelques piéces de campagne pour s'en servir dans [illegible]êts pour jetter un pont à la faveur de l'artillerie.

L'armée étant en bataille sur le bord de la riv[illegible]

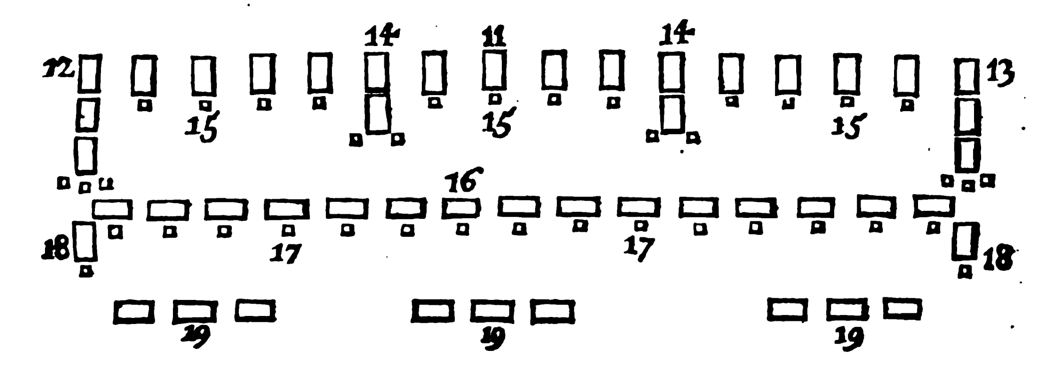
deux lignes de colonnes, deux ou trois escadrons enchâssés entre elles, & supposant la largeur du gué de deux bataillons de front, selon que nous les rangeons & que nous les faisons combattre aujourd'hui; je fais d'abord passer six colonnes de front de deux ou trois sections chacune, marquées par les lignes ponctuées (2), les rangs & les files serrés & fraisées de leurs pertuisannes, & la baionette au bout du fusil. Les compagnies de grenadiers suivront en queuë: les soldats auront la précaution de tenir leurs armes hautes & leurs fournimens dessus la tête ou sur l'épaule. Si l'ennemi se présente à cette premiére tête pour l'attaquer, ces colonnes s'avanceront pour le charger fort ou foible, pour laisser un terrain pour les autres qui doubleront à côté, pour former peu à peu une ligne, où les six premiéres colonnes passées s'ouvriront à droite & à gauche pour laisser un espace à la cavalerie (3), les escadrons entrelassés & soutenus chacun d'une compagnie de grenadiers (4). Cette cavalerie passera le gué avec un fantassin en croupe. Par cette méthode que je propose, il passe le double de monde qu'il en passeroit si l'on suivoit l'usage ordinaire.

Le premier corps s'étant formé, comme l'on voit en (5), les autres (6) (7) suivront la même méthode, & se rangeront dans le même ordre sans s'alligner avec celui de la tête, le feu de (6) & (7) empêchant qu'il ne puisse être envelopé par l'ennemi: que s'il charge la premiére tête, les autres s'avanceront pour charger, non à coups de fusil, mais à coups d'armes blanches & sans tirer un seul coup. Pendant ce tems-là les colonnes qui sont de l'autre côté suivant à la queuë les uns des autres, passeront en diligence pour se former en-delà l'eau: la cavalerie passera par escadrons, comme en ordre de marche, pour se ranger en-delà & dans le même ordre que je propose. Par cette méthode l'ennemi ne sçauroit tomber sur la cavalerie, qu'il n'ait en même tems affaire à l'infanterie, chaque arme se trouvant en même tems soutenuë & épaulée par l'autre. Les trois corps (5), (6) & (7) s'étant formés en-delà, on fera passer quelques piéces de campagne (8), qu'on placera entre les intervalles des corps.

A mesure que l'armée traversera, & que les troupes les premiéres passées gagneront du terrain & s'étendront à droit & à gauche dans la plaine, celles, qui les suivent dans l'ordre que j'ai dit, occuperont le terrain que les premiéres laisseront à leur centre. Ce mouvement est plus court & plus simple que de doubler à la droite & à la gauche des trois ou quatre premiers corps qui combattront en delà. D'abord le colonnes seront de trois ou quatre sections, qui dédoubleront à mesure qu'il passera davantage de troupes pour former un plus grand front. Chaque corps, qui peut combattre indépendamment l'un de l'autre, sera soutenu d'une réserve d'une ou de deux colonnes (9), vis-à-vis les espaces des escadrons (3), observant que les aîles soient fermées d'une colonne de trois sections: car je me mets fort peu en peine d'être débordé & envelopé de ce côté, outre que l'ennemi ne sçauroit s'engager à une telle manœuvre sans être pris en flanc par mes batteries (10), placées sur les rives de la riviére & par le feu de mon infantetie.

Voilà l'ordre sur lequel je voudrois combattre au passage d'une riviére. Je ne sçai si celui, qui me vient encore à l'esprit, ne sera pas meilleur, moins composé, & par conséquent plus simple que le premier. Je crois qu'il l'est plus. Ma premiére ligne (11), composée de mon infanterie rangée en colonnes: les aîles (12) & (13) appuiées à deux grosses colonnes de trois sections chacune. La ligne partagée par les deux colonnes (14), chaque colonne aiant ses compagnies de grenadiers (15) à la queuë pour leur servir comme de réserve. La seconde ligne (16) formée d'une partie de ma cavalerie, les escadrons entrelassés de ses pelotons (17), les deux aîles de la cavalerie flanquées des colonnes (18), les dragons en réserve partagés en trois corps (19).

Lors-



Lorsqu'il s'agit de percer à un centre par un grand effort, on ne craint guéres d'être envelopé : car dès qu'une armée est séparée de ses aîles, je ne vois pas qu'il y ait du remède, & encore moins qu'on en puisse trouver. C'est le sentiment des plus consommés dans le métier, & il n'y a pas d'exemples qu'une armée ouverte à son centre par une ligne entiére en soit jamais sortie à son honneur.

§. III.

Regles à observer lorsqu'on passe des riviéres à gué & de vive force.

Lorsqu'il y a un ou deux gués dans une riviére, quoique voisins l'un de l'autre, & qu'on ne peut y passer sur un front de plusieurs bataillons, il est toujours avantageux & même important d'y jetter un ou deux ponts au-dessus ou au-dessous des deux gués : car il peut arriver quelque orage qui fasse grossir un gué & le rende tout-à-fait impraticable, outre qu'on fait passer un plus grand nombre de troupes à la fois. Il faut toujours faire attention à ces sortes d'avantages, & songer à attaquer en arrivant, comme à dresser ses ponts sans perdre aucun tems. Ces sortes de précautions ne sont pas à négliger, elles sont d'une extréme importance. Il y a encore une chose à observer dans le passage d'une riviére fort rapide, qui est d'ouvrir un peu les rangs pour laisser un cours un peu plus libre à la riviére : car en passant trop serré sur plusieurs colonnes, la riviére se trouvant arrêtée par ces sortes de digues mobiles, celle qui est la premiére au-dessus de l'eau la fait regonfler de telle sorte, que les soldats n'en pouvant soutenir le poids sont quelquefois emportés par le courant. Il n'y a pas d'autre remède, ce me semble, que celui que j'ai dit : encore faut-il y ajouter de la cavalerie, au-dessus, qui rompt la force de l'eau & rend le passage moins difficile & moins dangereux à l'infanterie ; mais comme les exemples persuadent & instruisent plus que les préceptes, & amusent encore agréablement, il faut en rapporter. Je me borne à un seul, bien que l'Histoire en soit toute parsemée. Je le tire des Commentaires de César (a), Historien grave, s'il en fût jamais, & notre Maître pour tout dire.

Le dessein de ce Capitaine étoit de passer la Segre pour marcher à Afranius, qui pensoit à transporter la guerre plus loin ; mais comme il n'avoit point de pont, le sien aiant été emporté par le cours des eaux de cette riviére, qui s'étoit débordée ensuite d'un orage extraordinaire, il se résolut de faire un gué sur la riviére, à cause du long dé-

(a) *Cæs. dans d'Ablanc. guer. guer. civ. l. 1.*

détour qu'il falloit prendre pour gagner le pont qu'il avoit rétabli, mais beaucoup plus haut. „ Il fit donc creuser des fossés de trente pieds de large chacun aux lieux „ plus commodes, pour décharger le canal de la riviére. L'ouvrage étoit presque a- „ chevé, lorsqu'Afranius & Pétrejus craignant de manquer de vivres & de fourra- „ ges, à cause que César étoit le plus fort en cavalerie, déliberérent de se retirer, & „ de transporter la guerre au-delà de l'Ebre. . . . . . Cela fut rapporté à César sur le „ point que par un travail assidu, la cavalerie pouvoit déja passer à gué, quoiqu'avec „ beaucoup de peine, mais non pas encore l'infanterie, à cause de la profondeur & „ de la rapidité du fleuve. Afranius, sur cet avis, résolut de se hâter, d'autant „ plus que le pont qu'il faisoit dresser sur l'Ebre s'en alloit être achevé.

César se trouva un peu embarassé, & craignit de manquer son coup, s'il ne retardoit la marche de l'ennemi par sa cavalerie; mais les soldats qui craignoient qu'il ne leur échapât, & qui voioient qu'ils ne trouveroient jamais une si belle occasion de finir promtement la guerre, firent prier „ César, par l'entremise de leurs Officiers, de „ les faire passer sans crainte au même endroit que la cavalerie: César, touché de „ ces paroles & de leur courage, crut qu'il falloit tenter quelque chose, quoiqu'il „ craignît d'exposer son armée au passage d'un grand fleuve; & aiant laissé les plus „ foibles, avec une légion & tout l'attirail, mit grand nombre de chevaux au-dessus „ & au-dessous du gué, & passa ainsi toute son armée sans avoir perdu un seul hom- „ me. Quelques-uns emportés du courant, furent sauvés par la cavalerie. César avoit auparavant pratiqué cette méthode au passage de la Loire, qu'il rapporte dans le septiéme Livre de la guerre des Gaules.

J'ai cité cet exemple dans ce qui m'a paru le plus important, car il n'explique pas seulement la méthode de passer une riviére à gué à l'égard des inconvéniens qui s'y rencontrent; mais il nous apprend encore les moiens qu'on peut emploier pour rendre une riviére guéable, lorsqu'on manque des choses nécessaires pour faire un pont. Ce grand homme n'est pas le premier qui ait pratiqué cette méthode, on la sçavoit près de cinq cens ans avant lui, comme nous le dirons ailleurs que dans ces Observations; mais quant à l'autre, elle est un peu moins ancienne, quoiqu'elle la soit plus que le tems de César. Les plus grands Capitaines l'ont emploiée plusieurs fois. Elle est encore plus nécessaire dans le passage des grandes riviéres. Strada rapporte le passage de la Meuse par le Prince d'Orange en 1586. quelque part dans son Histoire des guerres de Flandre. Il dit que ce Prince voulant passer ce fleuve, fut averti qu'il y avoit un gué entre Ruremonde & Maestrik. Il n'eut garde de laisser échaper une si belle occasion de le traverser. Il y marcha en diligence à l'insçû de l'ennemi, & à la faveur de la nuit. Y étant arrivé, il fait passer son infanterie après avoir disposé au-dessus la cavalerie qui marchoit en colonnes pour rompre le fil de l'eau, les soldats portant leurs armes sur leurs têtes; & bien que le gué fût très-difficile, il passa sans aucune perte, sa cavalerie qui traversoit au-dessus rompant la force de l'eau, qui sembloit diminuée & retenuë par cet artifice.

Ce n'est pas tout que d'imiter César au passage d'un gué, il faut de plus imiter Alexandre le Grand à celui du Granique. Il se garda bien de le traverser de droit fil, mais de biais ou obliquement. Cet endroit de sa Vie est d'un brillant qui ne peut être admiré que des Connoisseurs dans la science des armes: car le passage de cette riviére fut extrémement contesté & soutenu par un grand Capitaine tel qu'étoit Memnon. Je trouve à propos de l'inserer dans ce Paragrafe, parce qu'il me paroît d'une instruction admirable, & de le finir par d'autres exemples qui ne le sont pas moins. Les actions des grands Capitaines, dit Tacite, arrêtent l'esprit du Lecteur, & réveillent son attention.

Bien

Bien que Parmenion fût un excellent Chef de guerre, si l'on fait un peu d'attention à tout ce que les Historiens nous en apprennent, il me paroît par les conseils qu'il donna à son Maître, à l'égard de ses desseins extraordinaires, que sa hardiesse n'égaloit pas à beaucoup près sa prudence, & qu'il pouvoit étre mis au nombre des Généraux temporiseurs. Le passage du Granique de vive force, bien qu'il y eût un gué assez considérable, le tenoit en doute pour l'événement : le grand nombre des ennemis étoit bien moins le sujet de sa crainte, que le courage & l'habileté de Memnon. Arrien, en Historien militaire, nous donne la description de la marche du Roi de Macédoine.

„ Alexandre, *dit l'Auteur* (a) *dans d'Ablancourt*, „ marchoit en bataille vers le „ Granique avec son infanterie pesamment armée rangée sur deux lignes, & la cava„ lerie sur les aîles, le bagage venoit à la queuë des troupes. Ageloque conduisoit les „ coureurs avec cinq cens soldats armés à la légére, & les piquiers à cheval. Com„ me l'armée approchoit du fleuve, les coureurs rapportérent que les Perses étoient „ rángés en bataille à l'autre bord. Alexandre disposa ses troupes pour le combat, „ lorsque Parmenion lui vint dire qu'il lui conseilloit de camper en cet endroit en or„ dre de bataille, & d'attendre au lendemain de passer la riviére; parce que les enne„ mis étant plus foibles d'infanterie, feroient difficulté de camper si près de lui, & „ qu'il seroit passé le lendemain avant qu'ils fussent en état de l'empêcher. Il ajou„ toit qu'il étoit dangereux de hazarder le passage d'une riviére à la vûe de l'enne„ mi. (Prend-on bien garde à ce raisonnement;)" qu'on ne pouvoit passer sans „ défiler à cause des fosses qui y étoient, & que l'autre bord étoit relevé : de sorte „ qu'il seroit aisé à la cavalerie Persienne, qui les attendoit en bataille, de les défai„ re, n'étant pas en ordre de combat; qu'outre la perte qu'on recevroit, cela seroit „ de dangereuse conséquence pour l'avenir, & que la réputation des armes dépendoit „ des commencemens.

Ce raisonnement est très-peu sensé, & je m'étonne que l'Historien, qui étoit homme de guerre, ne l'ait pas relevé, sans sortir du caractére de simple Historien. Estce que les difficultés qu'il propose ne se fussent pas rencontrées le lendemain? Ce qu'il dit plus haut est encore moins supportable. Poursuivons.

„ Alexandre lui répondit qu'il rougiroit de honte, si après avoir passé l'Hélespont „ il s'arrêtoit devant un ruisseau, car c'est ainsi qu'il appelloit le Granique; que ce„ la ne répondoit pas à l'opinion qu'on avoit de son courage & de la valeur des Ma„ cédoniens, & que les Perses s'enorgueilliroient de voir qu'on ne faisoit rien digne „ de leur fraieur & de leur attente... Il fit donc résolution d'attaquer les Perses, & disposa tout pour cette grande entreprise, & se moqua, au rapport de Plutarque, des avis de Parmenion.

„ L'ennemi avoit vingt mille chevaux & presque autant de gens de pied. La ca„ valerie bordoit le rivage, & faisoit un grand front pour border tout le passage : „ l'infanterie, composée des Grecs qui étoient à la solde de Darius, étoit derriére sur „ une seconde ligne, parce que le lieu alloit en remontant. (Cette situation est remar„ quable.) „ Comme ils virent Aléxandre s'avancer vers leur aîle gauche, car ils le „ reconnurent aisément à sa suite & à l'éclat de ses armes, ils serrérent davantage leurs „ escadrons de ce côté-là. Les deux armées demeurérent longtems en présence sur le „ bord de la riviére, comme si elles eussent redouté l'événement. Les Perses atten„ doient que les Macédoniens entrassent dans l'eau pour les charger à leur avantage, „ lorsqu'ils voudroient prendre terre, & les autres sembloient choisir de l'œil l'endroit „ le

(a) *Arr. guer. d'Alex. liv.* 1.

„ le plus propre pour passer & épier la contenance de l'ennemi. Alexandre s'étant „ fait amener son cheval, commanda à sa Noblesse de le suivre, & de se porter en „ gens de cœur. Il fit passer les coureurs les premiers avec les Péoniens & un bataillon de gens de pied sous la conduite d'Amyntas d'Arrhabée, & devant eux l'escadron de Socrate... Pour lui menant l'aîle droite, il poussa dans le fleuve, suivi de „ toute l'armée au son des trompettes, & les soldats haussant le cri de bataille. Il „ ne marchoit pas droit à l'autre bord, mais biaisant suivoit le fleuve pour ne point „ rencontrer les ennemis en défilant, mais en bataille s'il se pouvoit; ce qui produit deux bons effets: l'un, que le courant de la riviére ne heurtant qu'obliquement la colonne de troupes qui la traverse, il a beaucoup moins de force, & l'eau s'échape plus vîte du côté où l'on est entré: l'autre, qu'on présente toute la face de la colonne de passage à l'ennemi, & par conséquent il se trouve exposé à toutes les armes de jet dont elle est garnie; & comme celui qui se défend la voit toute en face, il craint de l'avoir bientôt sur lui de front; ce qui le fait craindre également sur tout le front qu'il oppose; ce qu'un habile homme ne croira jamais, s'il connoît l'étenduë du gué, & surtout lorsqu'on passe sur plusieurs colonnes, comme fit Alexandre. Reprenons la narration de ce passage célébre.

„ Les Perses voiant approcher les troupes de Socrate & d'Amyntas, commencérent à tirer dessus, & décendirent en bas, où la pente étoit plus facile pour en défendre l'abord. Les chevaux s'entrechoquérent rudement, les uns tâchant de prendre terre, les autres de l'empêcher. Les Macédoniens moindres en nombre, outre „ le desavantage du lieu, étoient encore percés des traits qu'on leur tiroit d'en haut. „ D'ailleurs la fleur de la cavalerie Persienne s'étoit ramassée en cet endroit, & Memnon y combattoit avec ses fils. Les Macédoniens donc pliérent d'abord, après avoir perdu les premiers rangs, qui firent très-vaillamment, & se retirérent vers „ Alexandre, qui marchoit à leur secours à la tête de l'aîle droite. Il donna le premier dans le plus épais de la cavalerie ennemie, où combattoient les Généraux. „ La mêlée fut grande autour de sa personne, car les Macédoniens passoient déja à „ la file; & quoiqu'ils se battissent à cheval, ce combat étoit de pied ferme & „ d'homme à homme comme dans l'infanterie, chacun tâchant de repousser son ennemi & de gagner du terrain sur lui. Mais enfin les Macédoniens l'emportérent par „ leur force & leur expérience, outre l'avantage de leurs armes, & qu'ils combattoient contre des dards & des javelots avec des lances de Cornüiller. Pour n'être pas excessivement long, il suffit de dire qu'il y eut un combat très-obstiné, très-bien soutenu & longtems incertain, où Alexandre faillit à perdre la vie. Il se trouva même dans un tel point d'extrémité, que si le reste de la cavalerie ne l'eût joint, il eût sans doute été repoussé; ce qui fit qu'on gagna du terrain sur l'armée des Perses, „ qui firent enfin jour en cet endroit, blessés par les Macédoniens au visage & choqués rudement, outre l'incommodité que leur apportoient les gens de trait entremélés parmi la cavalerie. Aussitôt que le milieu plia, les deux aîles se renversérent & prirent la fuite. Les ennemis y perdirent quelques mille chevaux, car ils „ ne furent pas poursuivis; parce qu'Alexandre tourna tout court sur l'infanterie, „ qui demeuroit ferme en son poste, plutôt par étonnement que par résolution. „ Mais comme la cavalerie la vint enveloper, & la phalange choquer de front, elle „ fut toute taillée en piéces, à la réserve de deux mille qu'on fit prisonniers.

Cette action de ce grand Capitaine n'est pas à beaucoup près si illustre qu'elle est utile & pleine d'instructions pour les gens de guerre. L'Histoire nous en fournit un grand nombre qui ne sont pas moins mémorables que celle-là, ni moins dignes d'admiration. C'est dans cette seule action que les Perses firent paroître tout ce que peut la

la valeur la plus obstinée, & rien ne fait voir davantage la vérité de cette maxime, que les succès d'une guerre dépendent bien moins du nombre & du courage des troupes, que de l'habileté du Général & de la confiance qu'elles ont en lui. Car enfin Alexandre attaqua les Perses à la tête de tout ce qu'il avoit de forces. L'infanterie de Memnon ne combattit point, quoiqu'elle fût très-bien postée. Plutarque nous assûre qu'elle s'enfuit. Je le croirois assez, bien qu'Arrien dise le contraire. Il prétend qu'elle étoit composée en partie des Grecs qui étoient à la solde de Darius, & que ceux-ci se voiant abandonnés se retirérent en un lieu avantageux, où ils se rendirent.

Il y a ici quelques observations à faire. La disposition des troupes de Memnon est remarquable, & digne d'être observée. Comme il y avoit une hauteur qui s'élevoit le long & fort près des bords de la riviére vis-à-vis du gué, laissant pourtant un espace de terrain assez large pour y placer une ligne de cavalerie, Memnon y posta la sienne, & sur le haut on voioit son infanterie en bataille pour lui servir de seconde ligne, les rangs s'élevant les uns sur les autres comme en amphithéâtre, & cette hauteur découvroit & dominoit de fort près le gué : de sorte que ceux d'en haut pouvoient tirer par dessus la tête de ceux de leur premiére ligne. Voilà un avantage qui n'est pas peu considérable. On en peut juger par la description que l'Historien Grec nous en donne. Cette situation est assez semblable à celle de nôtre droite à Hoogstedt.

Memnon n'avoit garde d'attendre qu'il eût passé un certain nombre de Macédoniens pour les charger & les culbuter dans la riviére. Il connoissoit trop bien les troupes ausquelles il avoit affaire, il falloit les attaquer dès l'abord; ce qu'il ne manqua pas de faire. Alexandre, qui l'avoit prévû, trouva la chose de si grande importante, qu'il se mit même à la tête de sa cavalerie pour l'animer par son exemple, & augmenter l'ardeur de ses troupes, qui se jettérent à l'eau de toutes parts. Mais il fit passer auparavant un corps d'infanterie, soutenu d'un autre de cavalerie. La valeur de ses troupes n'étoit pas ce qu'il opposa de plus redoutable pour la victoire, il paroît assez que les Perses ne leur cédoient pas de ce côté-là, mais l'avantage de ses armes, comme le dit Arrien. Les Perses ne combattoient qu'avec l'épée & le dard, au lieu que les Macédoniens leur opposoient des armes fortes & de longueur. Ajoutez à cela l'infanterie légére entremêlée parmi leur infanterie, selon la coutume des Grecs. Faut-il s'étonner après cela si les Perses furent battus ? Car ils eurent en même tems à se défendre contre la cavalerie & l'infanterie mêlées ensemble & la phalange, qui passa en même tems que la cavalerie. Arrien n'a que faire de nous dire que les Perses avoient vingt mille chevaux & à peu près autant d'infanterie. Il avoue lui-même que celle-ci ne fit rien, & l'on peut dire que toute l'armée d'Alexandre, qui faisoit au moins quarante mille hommes des meilleures troupes du monde, attaqua vingt mille chevaux. Memnon eut grand tort de ne pas faire charger son infanterie, apparemment qu'il s'en défi[illegible]it. Cela prouve combien les armes de longueur dans ces sortes d'actions, comm[illegible] toutes les autres, sont nécessaires & avantageuses. Quant à l'ordre dans [illegible], je n'en connois point d'autre que celui d'attaquer par colonnes.

„ La plupart des [illegible] dans la Préface de ses Préjugés légiti-
„ mes ", ne se d[illegible] co[illegible]araison des raisons ou des faits de
„ part & d'aut[illegible]e téméraire que de se déterminer sur
„ celles d'un s[illegible] suivre par une espéce de digression
qu'on n'aura p[illegible]er, & c'est à propos d'une dispute
qui regne dep[illegible] le Grand sur César. Les parti-
du

du premier est sans doute le plus puissant, sans être le plus raisonnable: car il y a une fort grande différence, au jugement des plus éclairés, entre le Grec & le Romain. On les compare pourtant ensemble, sans que persoane jusques ici ait osé décider qui de ces deux grands hommes l'emporte sur l'autre. Chose surprenante ! comme s'il y avoit beaucoup à craindre de s'égarer, & qu'il fallût pour résoudre ce grand probléme une fort grande étenduë d'esprit, de lumiéres & de jugément. Il faut peu de tout cela : car en examinant & comparant les actions de l'un & de l'autre, qui doute que le Romain ne soit infiniment au-dessus du Grec ? Tout le monde est capable de cette analyse. Voici pis que tout cela, car je n'ai garde de demeurer en si beau cheemin, puisque je suis en train de décider sur le mérite des grands Capitaines. Je suis plus en droit de me revêtir d'un autorité si sublime qu'un Savant d'une profession très-opposée à la mienne; voici pis, dis-je, je suis persuadé que Charles XII. Roi de Suéde est comparable à Alexandre le Grand, s'il ne le surpasse par ses actions, par ses vertus, par sa valeur & par ses grandes qualités pour la guerre.

Bien des gens se recriéront contre une opinion si hardie & si téméraire, à cause du respect qu'ils portent à ce grand Capitaine de l'antiquité, qu'ils croient qu'aucun avant ni après lui n'a surpassé ni même égalé. Mais comme ce n'est pas ma coutume de décider sans de puissantes raisons & sans connoissance de cause, je me mets peu en peine de les choquer dans un tel azile, & je serai toujours du côté du Héros moderne, quelque malheureuse qu'ait été la fin de son expédition dans le fond de la Moscovie. Il est tombé dans de grandes fautes, dira-t-on; qui le nie ? Alexandre en eût-il moins fait s'il eût eu affaire à tout autres ennemis qu'à des Perses efféminés & à des Indiens ? Il n'avoit, dira-t-on encore, qu'une poignée de gens en comparaison de ses ennemis : le Monarque Suédois en avoit-il plus ? La disproportion étoit telle à Pultowa, qu'elle est à peine concevable. L'on peut dire qu'il fut accablé du nombre plutôt que vaincu. Jamais Aléxandre ne s'est trouvé dans un si grand cercle de difficultés presque insurmontable que ce grand Prince, jamais il n'a eu en tête des ennemis si redoutables, ni fait de si grandes actions en si grand nombre, ni où la valeur & la conduite se rencontrent au degré le plus éminent. Parlons franchement, Alexandre ne me semble pas aussi grand que la renommée le publie. On peut hardiment en rabattre quelque chose, sans craindre de trop intéresser sa conscience, lorsqu'on le compare à Charles XII. qui a fait voir en lui toutes les parties de la guerre dans le plus grand & le plus beau de cette science, aussi bien que dans les vertus qui donnent le dernier trait aux Guerriers les plus estimés & les plus dignes de notre admiration. Me prouvera-t-on que le Grec en fût aussi fourni que le Héros moderne? Je doute qu'on le puisse jamais. Me niera-t-on que ce Guerrier si revéré n'ait fait mille mauvaises actions, qu'il n'y a point aujourd'hui de Princes, dit Bayle quelque part, que mille volumes ne dégradassent de toute sa gloire, s'il faisoit la moindre partie de ce que fit Alexandre ? Quoique je sois très-persuadé que mon opinion ne passera pas dans l'esprit de la multitude, ce Héros moderne sera toujours au-dessus de tout, & le faux de ce jugement ne fera jamais mieux sentir qu'à la réflexion d'un homme capable de juger d'un grand Capitaine par les faits, qui sont la balance des Connoisseurs dans ces sortes de choses.

Le passage de la riviére ou du canal de Holowitz en 1708. vaut bien celui du Granique. Cette action n'est pas pour cela la plus belle & la plus remarquable sur cette partie de la guerre. „ Le Roi toujours impatient de vaincre, dit l'Historien * „ de sa Vie, qui a écrit certainement sur de bons Mémoires" , ne put gagner sur „ lui

* *Limiers Hist. de Suéde tom. 5. l. 9.*

„ lui d'attendre ses pontons, qu'on ne pouvoit faire avancer assez promtement, parce „ que les chemins avoient été gâtés par les pluies. Pour encourager ses Trabans à le „ suivre, il se jette le premier à la nage. Les soldats, les armes sur la tête, imitent a- „ vec joie l'ardeur de leur Maître, aiant de l'eau jusqu'à la ceinture, les autres jus- „ qu'au cou, & arrivent heureusement à l'autre bord; mais le marais, qui bordoit le „ canal du côté de l'ennemi, donna beaucoup de peine à traverser, & on ne put le „ faire sans désordre. Cependant malgré les difficultés & le feu continuel du canon des „ ennemis, Sa Majesté gagna le terrein d'entre les deux aîles des Moscovites, pour „ empêcher que la droite ne donnât du secours à la gauche. Le Roi fit ce coup d'ha- „ bile Général, par un mouvement si subit, que les Moscovites de la gauche se voiant „ séparés de la droite, furent contraints de quitter leur retranchement & de prendre „ poste devant le bois, où Sa Majesté alla, sans différer, les attaquer à quatre heures „ & demie du matin, avec ses seuls gardes à pied. Il avoit ordonné à ses autres ré- „ gimens d'entrer en action dès qu'ils auroient passé la riviére". Après une action aussi hardie que celle-là, un Général seroit bien malheureux, si après avoir passé & surmonté de si grands obstacles il ne réussissoit pas dans le plus aisé. Les Moscovites, déja très-aguerris par tant de combats, & toujours très-superieurs à leurs ennemis, ne se découragérent pas. Il y eut un combat très-vif & très-obstiné en-delà du marais. „C'étoit un feu continuel, dit l'Historien, & suivi de part & d'autre, dont „ il sembloit que personne ne dût échaper". Mais le feu ne décide guéres, ou ne devroit jamais décider dans une action générale, lorsqu'il est au pouvoir des deux Généraux d'en venir aux prises & de s'aborder. Le Roi de Suéde savoit par son expérience, & mieux que son Antagoniste, qu'il n'y a pas de meilleur secret pour la victoire, que de le joindre fiérement & haut à la main. Les Moscovites s'étoient cantonnés dans un bois, après avoir cédé le marais, d'où il sortoit une tempête effroiable de coups de fusil. Le Roi résolut de les chasser, il marche & les attaque avec tant d'ordre & une si grande ardeur de ses troupes, qu'il les en déloge & les met en fuite. Cette action, que j'abrége ici pour n'être pas excessivement long, fut d'un détail extraordinaire, une riviére traversée en présence de l'ennemi, un marais guéres moins difficile, au-delà duquel il fallut se former malgré un orage de feux qui partoient du bois, & ce bois tout hérissé d'obstacles & de chicanes, & défendu de toute une armée supérieure de la moitié; tout cela, qui eût donné à penser à l'homme le plus intrépide & le mieux fourni de capacité, n'arrêta les soldats Suédois qu'autant de tems qu'il falloit pour se mettre en bataille, attaquer & vaincre.

On n'a qu'à mettre en comparaison le passage du Granique & celui-ci, pour juger lequel de l'ancien ou du moderne est le plus digne d'être chanté. Charles nous fait voir en lui toutes les actions & les parties différentes de la guerre; & peut-on dire que tout cela se rencontre dans Alexandre? Il s'en faut bien. Il y en a un assez bon nombre qu'il n'a jamais vûës, ni éprouvées, ni pratiquées: c'est à quoi un juste estimateur de la gloire des grands hommes doit faire attention avant que de prononcer. Les passages des riviéres à gué, à la nage, sur des ponts, sur des radeaux, par stratagême, & toujours de vive force, sont très-fréquentes dans la Vie du Roi de Suéde. Il a donné un très-grand nombre de combats & de batailles, & l'on y a toujours remarqué un art admirable, & toujours ce Prince à la tête exposé aux plus grands dangers. Alexandre s'est-il enfermé dans une place pour la défendre. S'est-il porté sur la bréche à la tête d'une garnison pour soutenir un assaut, comme l'autre fit à Stralsund en 1715? Ce qu'on voit de plus rare à la guerre, c'est la défense d'une maison attaquée de toutes parts. Ce Prince fut attaqué dans la sienne auprès de Bender en 1713. par un grand corps de Tartares avec toute l'ardeur & la furie imaginable.

Il n'y eut pas jusqu'au canon qui ne fût emploié pour l'en déloger, & ce Prince la défendit avec un courage intrépide. Il fallut y mettre le feu; & lorsqu'il en fut sorti, il ne fut pas moins redoutable à ses ennemis. Il y eût péri sans une avanture qui orneroit fort un roman, bien véritable. Après tout ce que je viens de dire, il n'y a pas à délibérer un instant en faveur du Héros moderne. Qu'on ne me dise pas que je m'érige en trop grand maître de décider ainsi, & qu'un seul fait ne prouve rien. Aussi en apporterai-je dans le cours de cet Ouvrage au-delà de ce qu'il m'en faut pour soutenir mon sentiment. La prescription, qui met Alexandre au-dessus des plus grands Capitaines du monde, pourroit faire une batterie sur moi; mais c'est un pauvre azile contre des faits, & peu digne d'un homme d'esprit. Je ne reconnois point ses loix avant que d'avoir bien examiné si elles sont bien fondées : car l'on a souvent remarqué que plusieurs grands hommes ont joui injustement d'une réputation & d'une gloire où l'on s'imaginoit qu'aucun mortel ne pourroit jamais atteindre. Ne seroit-il pas permis de savoir pourquoi on fait si grand bruit, & si quelque autre dont on ne dit presque rien ne mérite pas qu'on le chante encore plus fort; Cela me semble très-raisonnable : on doit juger & décider de la gloire des grands Capitaines, & les élever au-dessus ou les mettre au-dessous des autres, non selon le grand nombre de leurs conquêtes ou de leurs exploits militaires, mais selon les ennemis qu'ils ont eus en tête, & les obstacles qu'ils ont rencontrés dans leurs guerres. C'est là la balance dont je me sers, avec une étude & une application extrêmes.

§. IV.

Passage de riviéres guéables en plusieurs endroits.

JE n'ai supposé qu'un seul gué au passage d'une riviére dans le Paragrafe précédent, parce que celui de l'Acheloüs, qui me sert de texte, n'en avoit qu'un seul. Peut-être que Philippe, qui comptoit l'ennemi peu redoutable, ne voulut passer qu'en un seul endroit; mais ce seroit laisser cette partie de la guerre imparfaite, avant que de passer à la défense, si je ne traitois en peu de mots de la méthode de tenter le passage d'une riviére aux differens lieux où elle se trouve guéable. Je dis en peu de mots, parce que les mêmes ruses pour faire diversion des forces de l'ennemi & lui donner également à craindre par tout, se pratiquent à peu près dans les passages des riviéres qui sont peu considérables, & sur les ruisseaux mêmes de difficile abord, à cause de leurs rives relevées ou de leur fond, qui n'est pas toujours de bonne tenuë; & bien qu'elles soient peu profondes, elles sont souvent plus dangereuses que les grandes; mais tout est dangereux en présence d'une bonne armée & d'un ennemi vigilant.

Lorsqu'on veut traverser une riviére où il y a plusieurs gués fort près les uns des autres, l'attaque n'en est pas difficile. Comme c'est toujours la force ouverte qu'il faut emploier, la ruse & l'artifice n'y sauroient guéres entrer, si l'on ne peut passer autre part qu'en jettant des ponts; ce qui n'est pas de notre sujet. S'il y a quelque stratagéme à emploier dans un passage de vive force, ce ne peut être que dans l'ordre & la distribution des deux armes qu'on a pû voir dans la Paragrafe II. qui est la seule peut-être & la meilleure qu'on puisse opposer à l'ennemi, la cavalerie & l'infanterie se soutenant réciproquement; ce qui fait que les combattans prennent confiance les uns dans les autres, avantage qui n'est pas de petite considération, outre que celui qui se défend ne sauroit attaquer une arme sans avoir l'autre sur les bras. Aussi reconnoît-on visiblement par ce principe, que l'ennemi ne sauroit jamais se défendre qu'en combattant sur le même principe : car notre méthode est si foible contre les colonnes,

lonnes, qu'il n'est pas possible qu'elle puisse tenir un moment contre le choc de ces corps bien disposés, & contre des escadrons inserés parmi elles & entrelassés de leurs pelotons.

A l'égard des gués qui sont éloignés les uns des autres, comme à deux ou trois lieuës, il y a bien des choses à observer lorsqu'on veut tenter de ce côté-là: car il est rare qu'un ennemi qui est un peu vigilant ne les rompe pas, & qu'il ne s'y fortifie par de bonnes redoutes, assez fortes pour donner le tems d'accourir au secours en cas qu'elles soient attaquées. Quelquefois le tems ne permet pas de recourir à ces sortes de précautions, lorsque l'ennemi qui veut passer dans une marche qu'on n'a pas prévûe a pris des mesures de loin, & qu'il s'est instruit des gués qui sont plus haut ou plus bas de l'endroit où il s'est résolu de tenter le passage. Polyen me fournit un fait là-dessus fort remarquable dans son premier Livre. Xénophon, dit-il, avoit une riviére à traverser; les ennemis en aiant été avertis, & jugeant, par le chemin qu'il prenoit, de l'endroit où elle étoit la plus pratiquable, s'y portérent avec toutes leurs forces. Le Grec, à cette nouvelle, détacha secrétement mille hommes de ses troupes en un lieu plus haut, où il sçavoit qu'il y avoit un gué, pendant qu'il s'efforce à traverser la riviére à l'autre. Les mille hommes étant arrivés, passérent de leur côté sans trouver personne. Ils marchérent aux ennemis, qui furent fort surpris de les voir sur leur flanc dans le tems que le gros les attaquoit au passage; ce qui les obligea de tout abandonner dans un grand désordre, & de laisser aux Grecs le passage entiérement libre. Qu'il y ait de gués au-dessus ou au-dessous de celui où l'on veut passer, il est certain qu'en donnant jalousie par tout, on oblige celui qui se défend de répandre ses forces en divers lieux & de s'affoiblir extraordinairement; mais si l'on veut donner également à craindre en plusieurs endroits, on tombe dans les défauts de l'autre, & l'on ne s'affoiblit guéres moins; outre qu'il n'est pas difficile à l'ennemi de découvrir nos mouvemens: car étant maître absolument de la rive opposée, il lui est toujours aisé de faire passer des gens en-deçà pour reconnoître ce qui s'y passe: avantage qui ne se trouve pas dans celui qui veut attaquer, qui ne sçauroit approcher la riviére que lorsqu'il se détermine à tenter le passage: mais je ne crois pas qu'un Général un peu sensé s'embarque dans une telle entreprise en plein jour, bien que cela soit assez ordinaire. Aussi le bon sens n'est pas la chose du monde la plus commune, j'entens ici le bon sens militaire, qui est d'une nature très-relevée, & qui ne se conserve pas longtems dans les grands périls, s'il n'est enté sur le courage & sur un esprit très-fin & très-rusé, & très-peu de gens sont doués de tous ces avantages: encore y faut-il joindre l'acquis, ce qui ne se voit que de loin à loin. C'est ce bon sens qui nous détermine à attaquer à une certaine heure plutôt qu'en l'autre, & la nuit est sans difficulté l'heure du berger, & le tems encore n'est pas toujours propre pour ces sortes de desseins; un orage suffit quelquefois, lorsqu'il nous surprend, pour les renverser de fond en comble, & nous couvrir d'une honte éternelle: car rarement y revient-on lorsqu'on a manqué son coup.

Les Carthaginois furent entiérement défaits par Timoleon au passage du fleuve Crimére, pour l'avoir traversé dans un tems d'orage, comme nous le dirons bientôt: tant ces entreprises sont délicates. Le nombre des gués ou leur étenduë est sans doute un avantage; mais lorsqu'il faut défiler sur un petit front, je ne vois rien de plus dangereux, si l'on ne jette des ponts avant & pendant le combat, & si l'on ne se fortifie au-delà, si l'ennemi nous en donne le tems, ou si ceux qui sont ordonnés de telle sorte qu'ils puissent par leur courage & par l'avantage de l'ordre se maintenir quelque tems de l'autre côté du fleuve; parce que le nombre grossit à tout moment, & par conséquent sans résistance.

S'il

Il n'y eut pas jusqu'au canon qui ne fût emploié pour l'en déloger, & ce Prince la défendit avec un courage intrépide. Il fallut y mettre le feu; & lorsqu'il en fut sorti, il ne fut pas moins redoutable à ses ennemis. Il y eût péri sans une avanture qui orneroit fort un roman, bien véritable. Après tout ce que je viens de dire, il n'y a pas à délibérer un instant en faveur du Héros moderne. Qu'on ne me dise pas que je m'érige en trop grand maître de décider ainsi, & qu'un seul fait ne prouve rien. Aussi en apporterai-je dans le cours de cet Ouvrage au-delà de ce qu'il m'en faut pour soutenir mon sentiment. La prescription, qui met Alexandre au-dessus des plus grands Capitaines du monde, pourroit faire une batterie sur moi; mais c'est un pauvre azile contre des faits, & peu digne d'un homme d'esprit. Je ne reconnois point ses loix avant que d'avoir bien examiné si elles sont bien fondées : car l'on a souvent remarqué que plusieurs grands hommes ont joui injustement d'une réputation & d'une gloire où l'on s'imaginoit qu'aucun mortel ne pourroit jamais atteindre. Ne seroit-il pas permis de savoir pourquoi on fait si grand bruit, & si quelque autre dont on ne dit presque rien ne mérite pas qu'on le chante encore plus fort; Cela me semble très-raisonnable : on doit juger & décider de la gloire des grands Capitaines, & les élever au-dessus ou les mettre au-dessous des autres, non selon le grand nombre de leurs conquêtes ou de leurs exploits militaires, mais selon les ennemis qu'ils ont eus en tête, & les obstacles qu'ils ont rencontrés dans leurs guerres. C'est là la balance dont je me sers, avec une étude & une application extrêmes.

§. IV.

Passage de riviéres guéables en plusieurs endroits.

JE n'ai supposé qu'un seul gué au passage d'une riviére dans le Paragrafe précédent, parce que celui de l'Acheloüs, qui me sert de texte, n'en avoit qu'un seul. Peut-être que Philippe, qui comptoit l'ennemi peu redoutable, ne voulut passer qu'en un seul endroit; mais ce seroit laisser cette partie de la guerre imparfaite, avant que de passer à la défense, si je ne traitois en peu de mots de la méthode de tenter le passage d'une riviére aux differens lieux où elle se trouve guéable. Je dis en peu de mots, parce que les mêmes ruses pour faire diversion des forces de l'ennemi & lui donner également à craindre par tout, se pratiquent à peu près dans les passages des riviéres qui sont peu considérables, & sur les ruisseaux mêmes de difficile abord, à cause de leurs rives relevées ou de leur fond, qui n'est pas toujours de bonne tenuë; & bien qu'elles soient peu profondes, elles sont souvent plus dangereuses que les grandes; mais tout est dangereux en présence d'une bonne armée & d'un ennemi vigilant.

Lorsqu'on veut traverser une riviére où il y a plusieurs gués fort près les uns des autres, l'attaque n'en est pas difficile. Comme c'est toujours la force ouverte qu'il faut emploier, la ruse & l'artifice n'y sauroient guéres entrer, si l'on ne peut passer autre part qu'en jettant des ponts; ce qui n'est pas de notre sujet. S'il y a quelque stratagéme à emploier dans un passage de vive force, ce ne peut être que dans l'ordre & la distribution des deux armes qu'on a pû voir dans la Paragrafe II. qui est la seule peut-être & la meilleure qu'on puisse opposer à l'ennemi, la cavalerie & l'infanterie se soutenant réciproquement; ce qui fait que les combattans prennent confiance les uns dans les autres, avantage qui n'est pas de petite considération, outre que celui qui se défend ne sauroit attaquer une arme sans avoir l'autre sur les bras. Aussi reconnoît-on visiblement par ce principe, que l'ennemi ne sauroit jamais se défendre qu'en combattant sur le même principe : car notre méthode est si foible contre les colonnes,

lonnes, qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle puiſſe tenir un moment contre le choc de ces corps bien diſpoſés, & contre des eſcadrons inſerés parmi elles & entrelaſſés de leurs pelotons.

A l'égard des gués qui ſont éloignés les uns des autres, comme à deux ou trois lieuës, il y a bien des choſes à obſerver lorſqu'on veut tenter de ce côté-là: car il eſt rare qu'un ennemi qui eſt un peu vigilant ne les rompe pas, & qu'il ne s'y fortifie par de bonnes redoutes, aſſez fortes pour donner le tems d'accourir au ſecours en cas qu'elles ſoient attaquées. Quelquefois le tems ne permet pas de recourir à ces ſortes de précautions, lorſque l'ennemi qui veut paſſer dans une marche qu'on n'a pas prévûe a pris des meſures de loin, & qu'il s'eſt inſtruit des gués qui ſont plus haut ou plus bas de l'endroit où il s'eſt réſolu de tenter le paſſage. Polyen me fournit un fait là-deſſus fort remarquable dans ſon premier Livre. Xénophon, dit-il, avoit une riviére à traverſer; les ennemis en aiant été avertis, & jugeant, par le chemin qu'il prenoit, de l'endroit où elle étoit la plus pratiquable, s'y portérent avec toutes leurs forces. Le Grec, à cette nouvelle, détacha ſecrétement mille hommes de ſes troupes en un lieu plus haut, où il ſçavoit qu'il y avoit un gué, pendant qu'il s'efforce à traverſer la riviére à l'autre. Les mille hommes étant arrivés, paſſérent de leur côté ſans trouver perſonne. Ils marchérent aux ennemis, qui furent fort ſurpris de les voir ſur leur flanc dans le tems que le gros les attaquoit au paſſage; ce qui les obligea de tout abandonner dans un grand déſordre, & de laiſſer aux Grecs le paſſage entiérement libre. Qu'il y ait de gués au-deſſus ou au-deſſous de celui où l'on veut paſſer, il eſt certain qu'en donnant jalouſie par tout, on oblige celui qui ſe défend de répandre ſes forces en divers lieux & de s'affoiblir extraordinairement; mais ſi l'on veut donner également à craindre en pluſieurs endroits, on tombe dans les défauts de l'autre, & l'on ne s'affoiblit guéres moins; outre qu'il n'eſt pas difficile à l'ennemi de découvrir nos mouvemens: car étant maître abſolument de la rive oppoſée, il lui eſt toujours aiſé de faire paſſer des gens en-deçà pour reconnoître ce qui s'y paſſe: avantage qui ne ſe trouve pas dans celui qui veut attaquer, qui ne ſçauroit approcher la riviére que lorſqu'il ſe détermine à tenter le paſſage: mais je ne crois pas qu'un Général un peu ſenſé s'embarque dans une telle entrepriſe en plein jour, bien que cela ſoit aſſez ordinaire. Auſſi le bon ſens n'eſt pas la choſe du monde la plus commune, j'entens ici le bon ſens militaire, qui eſt d'une nature très-relevée, & qui ne ſe conſerve pas longtems dans les grands périls, s'il n'eſt enté ſur le courage & ſur un eſprit très-fin & très-ruſé, & très-peu de gens ſont doués de tous ces avantages: encore y faut-il joindre l'acquis, ce qui ne ſe voit que de loin à loin. C'eſt ce bon ſens qui nous détermine à attaquer à une certaine heure plutôt qu'en l'autre, & la nuit eſt ſans difficulté l'heure du berger, & le tems encore n'eſt pas toujours propre pour ces ſortes de deſſeins; un orage ſuffit quelquefois, lorſqu'il nous ſurprend, pour les renverſer de fond en comble, & nous couvrir d'une honte éternelle: car rarement y revient-on lorſqu'on a manqué ſon coup.

Les Carthaginois furent entiérement défaits par Timoleon au paſſage du fleuve Crimiſe, pour l'avoir traverſé dans un tems d'orage, comme nous le dirons bientôt: tant ces entrepriſes ſont délicates. Le nombre des gués ou leur étenduë eſt ſans doute un avantage; mais lorſqu'il faut défiler ſur un petit front, je ne vois rien de plus dangereux, ſi l'on ne jette des ponts avant & pendant le combat, & ſi l'on ne ſe fortifie au-delà, ſi l'ennemi nous en donne le tems, ou ſi ceux qui ſont ordonnés de telle ſorte qu'ils puiſſent par leur courage & par l'avantage de l'ordre ſe maintenir quelque tems de l'autre côté du fleuve; parce que le nombre groſſit à tout moment, & par conſéquent ſans réſiſtance.

S'il

S'il y a des gués assez près les uns des autres, on suit & l'on doit combattre d'abord, comme je l'ai expliqué dans le Paragrafe II. en doublant les colonnes à droite & à gauche aux différens gués où l'on passe, on forme peu à peu une bonne ligne, qui se joint en peu de tems aux troupes qui passent aux autres endroits, sans craindre d'être envelopés à leurs flancs, les colonnes doublant incessamment à côté les unes des autres, & ne pouvant être enfoncées par des corps trop minces.

Souvent le passage d'une riviére est de si grande importance, & souvent l'on se trouve si foible en certains endroits où l'on a passé, qu'on ne sçauroit conserver le terrain en-delà contre les forces qui nous accablent, ou qu'on sent devoir en peu de tems tomber sur nos bras: dans ces cas-là il importe de s'y fortifier: mais comment, si l'on observe la méthode ordinaire? car cette méthode demande du tems. Le meilleur expédient & le plus court, est de se couvrir d'arbres coupés avec toutes leurs branches. On doit les préparer d'avance, & les traîner sur les bords de la riviére par des cordes attachées à leur tronc. Il n'y a point d'obstacles plus redoutables que ceux-là. L'on joint l'ennemi fort aisément à couvert de ses chevaux de frise, outre que ceux qui les attaquent se trouvent derriére tout à découvert, & qu'en les abordant on se rend aisément les maîtres. On se trouve assez à couvert derriére des arbres coupés par la hauteur de leurs branches, ou du moins en apparence, & cela suffit aux soldats. Ajoutez qu'il est impossible aux ennemis de les aborder & de joindre ceux qui les voient à travers les branches sans en être vûs. Voilà bien des avantages, & cependant bien des gens prétendent que cette méthode n'est pas trop bonne; ce qui est à peine concevable: car il y a bien des gens encore qui tiennent cette opinion. On n'a jamais pû faire comprendre à feu M. d'Albergotti la force d'un abattis; ce qui faisoit souhaiter qu'il en attaquât ou qu'il en défendît quelqu'un: mais les occasions ne se sont pas présentées.

Les abattis sont surtout nécessaires dans les fausses attaques, c'est-à-dire dans celles qui se font aux gués les plus éloignés, & qui se tournent en véritables lorsqu'on échoue aux autres endroits. Il faut user de beaucoup d'adresse pour donner le change à l'ennemi: car il n'est guéres ordinaire qu'il manque dans les précautions qu'un Général un peu expérimenté, quelque médiocre qu'il soit, ne sçauroit guéres ignorer; on rompt les gués, comme je l'ai dit ailleurs, & l'on se fortifie aux endroits où l'ennemi peut tenter commodément le passage & jetter des ponts, lorsque les gués sont peu pratiquables; & quand même on sçauroit que l'ennemi ne s'est pas précautionné de ce côté-là, pour être plus assûré de son fait, on doit y faire marcher des pontons. Mais comme l'ennemi pourroit être averti de notre dessein, il y a plusieurs choses à observer. On n'ira à ces endroits que par un grand détour & à la faveur de la nuit, on prendra pendant un certain tems un chemin contraire: car les contremarches engagent souvent celui qui se défend à des mouvemens qui lui sont ruineux; & quelque bien servi qu'il soit de ses espions, il leur arrive souvent de prendre le change; & avant qu'on soit averti que l'ennemi revient sur ses pas, il se perd un tems si considérable, qu'on n'a pas toujours celui de le prévenir & de l'attendre au passage. Il y a souvent de fausses attaques qui embarassent extrémement, & qui nous obligent de répandre nos forces en plusieurs endroits pour éluder celles de l'ennemi; ce qui nous affoiblit considérablement aux lieux où l'on veut passer, & quelquefois par ces sortes de ruses on fait les véritables attaques aux endroits les plus difficiles & où l'on se défie le moins, & ces endroits, qui sont les plus forts, pour être moins garnis deviennent les plus aisés. Ces fausses attaques doivent se faire la nuit sans affectation, il n'y a que les ténébres qui puissent les favoriser. On doit encore les faire loin de la véritable attaque, peu de monde suffit pour cela. Il faut encore que ce

soit

ſoit en des endroits où l'on puiſſe ſoupçonner qu'on paſſera; ce qui oblige l'ennemi d'y marcher en forces, ou de diſpoſer ſes troupes en divers lieux. On doit encore y amener du canon; ce qui fait croire que c'eſt là que l'on veut tenter le paſſage, pendant qu'on ſe prépare à traverſer à un autre endroit. J'ai parlé de ces ſortes de ruſes dans le Volume précédent, dans mes Obſervations ſur le paſſage des grandes riviéres, & l'on doit obſerver la même méthode à l'égard des petites. Comme j'ai dit ailleurs que les exemples inſtruiſent mieux que les préceptes, & que ceux-ci ſont auſſi ſecs que les autres ſont agréables, j'en rapporterai trois qui ſont fort célébres dans l'Hiſtoire.

Le paſſage du Méandre à gué & de vive force par Louis VII. ſeroit l'action du monde la plus hardie, ſi ce Prince ne ſe fût pas trouvé dans l'abſoluë néceſſité de l'entreprendre, puiſque ſa retraite tenoit aſſez de l'impratiquable: car toutes ces Croiſades qui ont été par terre à la conquête de la Terre ſainte, n'ont jamais été fort prudentes, ni fort bien concertées. Louis étant arrivé ſur le Méandre en 1147. par un autre chemin que celui qu'avoit tenu l'armée de Conrad, qui avoit pris à gauche, ſe campa dans une belle plaine, aiant le fleuve en face & une bonne armée de Turcs ſur la rive oppoſée pour lui en défendre le paſſage: & ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'eſt que l'ennemi avoit garni les bords de la riviére d'un bon nombre d'archers, qui tiroient ſur ceux qui alloient à l'eau ou ſur les chevaux qui alloient à l'abreuvoir; ce qui faiſoit redoubler l'envie aux Croiſés de ſe délivrer de cette incommodité, d'en venir aux mains & de paſſer le fleuve. On voioit bien la difficulté de jetter un pont, & une plus grande à défiler devant une armée. On chercha longtems un gué. On en découvrit enfin un, dit l'Hiſtorien, que les gens du païs ne connoiſſoient point. Ce fut en cet endroit qu'on ſe réſolut de traverſer la riviére, & où les Turcs ſe préſentérent pour en diſputer le paſſage. La cavalerie Françoiſe, qui étoit très-nombreuſe, malgré une grêle épouvantable de fléches, entra dans le gué avec tant de courage & de réſolution, qu'elle gagna le bord oppoſé avec beaucoup de peine. Les Turcs oppoſoient leurs lances aux épées de nos cavaliers, ce qui rendit le combat dangereux & longtems incertain, à cauſe de l'avantage de leurs armes. Mais comme cette cavalerie groſſiſſoit toujours, & qu'elle combattoit avec un plus grand ordre que les Infidéles, ceux-ci furent obligés de céder, & bientôt après ils prirent la fuite avec tant de déſordre & de confuſion, qu'il en fut tué un très-grand nombre; les autres, qui pûrent tomber entre les mains des Croiſés, furent faits eſclaves, laiſſant leur camp & leurs bagages. Les deux exemples qui me reſtent, & qui termineront ce Paragrafe, ſont tirés des Commentaires de Céſar: l'un & l'autre appartiennent abſolument au ſujet que je traite. Il s'agit ſeulement du ſtratagéme dont on peut ſe ſervir dans un paſſage de riviére à gué, comme dans les autres qu'on ne peut traverſer que ſur un pont, à la nage ou ſur des batteaux.

Céſar (a) s'étant réſolu d'aſſiéger Clermont ſans abandonner ſes autres deſſeins, pour mettre plutôt fin à la guerre, " partagea ſon armée; & envoiant Labiénus avec quatre légions & une partie de la cavalerie contre ceux de Paris & de Sens, mena le reſte * le long de la riviére d'Allier, pour aſſiéger Clermont. Vercingentorix averti de ſa marche, le côtoie à l'autre bord; & après avoir fait rompre tous les ponts, pour empêcher qu'on n'en fit d'autres, il diſperſe par tout ſa cavalerie. Cependant comme les deux armées campoient tous les jours aſſez proche, & ne ſe perdoient point de vûe, Céſar appréhendoit de paſſer une partie de la campagne „ ſans

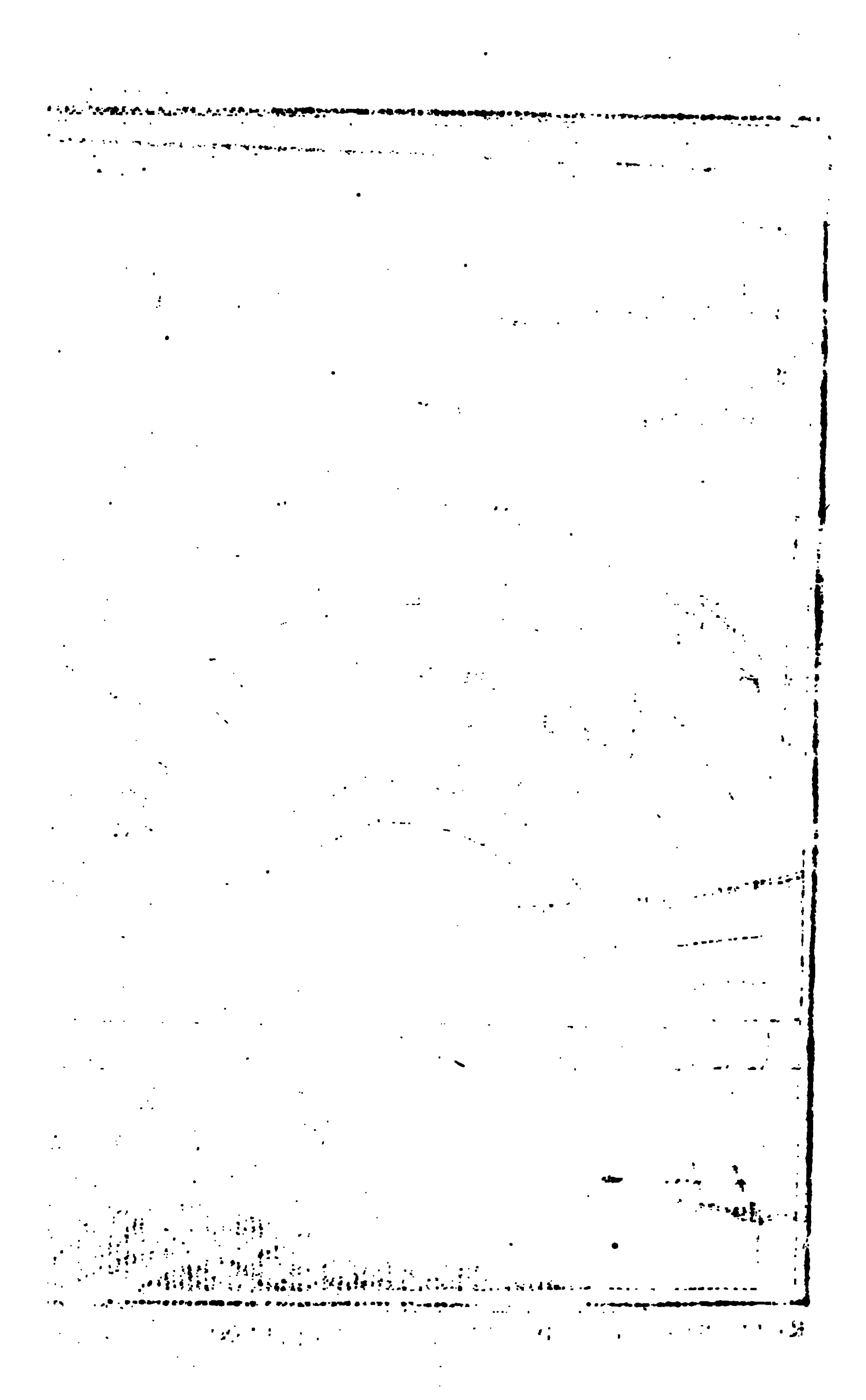
(a) *Céſ. Com. l. VII.*
* *6. légions.*

que ailleurs. Rien n'eſt plus difficile que de traverſer une riviére ſur un pont, ſur lequel il faut défiler en préſence de l'ennemi : c'eſt la choſe du monde de laquelle je voudrois le moins répondre contre un tout autre Antagoniſte qu'un ſot. Car il faut être même plus que cela pour ſe laiſſer emporter lorſqu'on ne nous attaque qu'à un ſeul endroit. A l'égard des gués, comme on défile toujours ſur un plus grand front lorſqu'ils ne ſont pas extrément profonds, il faut ſans doute un plus grand art pour les défendre. J'ai déja expliqué, en parlant de l'attaque, les précautions que l'on doit prendre pour rompre les gués le long du cours d'une riviére, & ſurtout ceux qui ſont éloignés, où il faut ſe retrancher. Tout cela eſt traité ailleurs; mais je ne l'ai pas fait à plein fond : je m'en acquitterai ici autant que j'en ſuis capable.

J'ai déja dit qu'il ne faut jamais préſenter une ſeule arme à l'attaque du paſſage des riviéres, on doit ſuivre le même principe dans la défenſe, c'eſt-à-dire que la cavalerie ne combatte jamais qu'entrelaſſée de ſes pelotons & de colonnes d'infanterie pour un plus grand effort, étant aſſez ordinaire à celui qui attaque de faire paſſer ſa cavalerie; ce qui eſt un très-grand défaut, faute de connoître la force de l'infanterie, qui eſt à la vérité très-peu capable de ſoutenir le choc de la cavalerie, vû la maniére dont on la fait combattre aujourd'hui, étant même fort rare de la ranger ſur plus de quatre de file. Si les Généraux la connoiſſoient bien, ils changeroient infailliblement de méthode.

Celui qui défend une riviére, & qui s'attend à être attaqué, outre les meſures ordinaires de rompre les gués, d'eſcarper les rives & de les relever par des épaulemens où l'infanterie puiſſe être à couvert, & tous les autres obſtacles que le bon ſens & les regles de la guerre nous enſeignent, il y a encore bien des choſes à obſerver. On doit reconnoître le terrein qui eſt en-delà, s'il ne domine pas abſolument ſur la plaine, s'il y a des hauteurs qui regnent le long des bords, ſi elles en ſont très près, & où l'ennemi puiſſe placer une nombreuſe artillerie & un feu d'infanterie, & ſi le paſſage en cet endroit eſt difficile ou aiſé, où ſi l'on y peut jetter un ou deux ponts à la faveur d'un grand feu que l'on ne puiſſe ſoutenir ſans grande perte. Il eſt fort rare de ne point trouver de ces ſortes de ſituations, & fort rare auſſi que le terrain nous offre de telles faveurs de notre côté : car l'ennemi nous faiſant la loi, il évite ces ſortes d'endroits pour paſſer à un autre plus difficile, mais qui lui ſera toujours moins meurtrier : outre qu'en quelque endroit qu'il veuille, il trouvera toujours dequoi loger ſon canon, toujours plus avantageuſement poſté au bas & ſur le bord de la riviére, que ſur une hauteur qui domine la plaine : car les hauteurs à l'égard du feu ne ſont bonnes que pour celui de l'infanterie; les rangs dominant les uns ſur les autres comme en amphithéâtre, elle fait un plus grand feu, & elle voit d'en haut ce qui ſe paſſe en bas; au lieu que les tirs d'en haut ou plongeans du canon ne ſont pas d'un fort grand effet. Or comme l'artillerie eſt très-néceſſaire & très-avantageuſe dans les paſſages des riviéres importantes, & qu'il en faut même beaucoup, ſoit pour empêcher l'ennemi de paroître & de s'avancer, ſoit pour empêcher l'établiſſement d'un pont ou le paſſage d'un gué, & pour qu'à la faveur d'un grand feu ceux qui paſſent puiſſent ou ſe fortifier en-delà, ou ſe former en aſſez grand nombre pour ſe maintenir, & donner le tems aux autres de les joindre; tout cela doit être bien conſidéré pour tâcher de trouver des expédiens, afin que l'ennemi ne ſoit pas en repos après avoir paſſé, & qu'on puiſſe l'attaquer & le faire repaſſer plus vîte qu'il n'eſt venu. Ces expédiens ne ſont pas difficiles à trouver, lorſqu'on a le tems de les mettre en œuvre, & il en faut certainement peu pour ce que je vais propoſer.

Lorſqu'on eſt informé que l'ennemi marche avec un grand attirail d'artillerie, il faut





RETRANCHEMENT DANS LA DEFFENSE ET PASSAGE D'UNE RIVIERE.

faut faire en forte, s'il fe peut, d'en avoir autant à lui oppofer, avec un double attellage pour la tranfporter avec plus de diligence aux endroits où l'on peut en avoir befoin; outre qu'étant bien attellée, on la fauve plus aifément, au cas que l'ennemi vienne à percer quelque part; mais ce n'eft pas là ce qu'on doit obferver le plus particuliérement. Car fi l'on ne peut réfifter au canon de peur d'en être accablé, & qu'il faille pourtant difputer le paffage, voici ce qu'il me femble de mieux à faire. Je ne penfe pas que qui que ce foit l'ait jamais pratiqué; mais cela n'empêche point que ce que je vais propofer ne foit bon, outre qu'il ne me paroît pas qu'on puiffe trouver un autre moien pour fe garantir d'un feu fupérieur de canon, & s'en tenir affez près pour qu'on ait le tems de charger l'ennemi au paffage, & d'arriver fur lui en forces & en état même d'attaquer plutôt que de fe défendre.

Le meilleur donc eft de faire de puiffans épaulemens (2) en croiffant ou en ligne courbe *, à quatre-vingt ou cent toifes des endroits où l'on foupçonne que l'ennemi peut paffer. Il faut que les deux cornes (3) ou les deux extrémités de la courbe foient à vingt toifes du bord de la riviére, & qu'elles ne puiffent être enfilées du canon de l'ennemi, & qu'elles embraffent un affez grand terrain pour mettre à couvert un grand corps de cavalerie & d'infanterie. Cet épaulement doit être de fept à huit pieds de hauteur, les terres jettées du côté de l ennemi, comme nous faifons nos tranchées, & qu'il foit en rampe douce. C'eft derriére ce petit rideau de terre, & à couvert de la furie du canon ennemi, qu'on l'attendra au débouché; obfervant de placer le canon le plus avantageufement qu'il fera poffible, & de l'oppofer à celui de l'ennemi, pour tâcher de le démonter, en attendant qu'on puiffe le tourner du côté où l'ennemi tentera le paffage; mais pour cela il faut que les batteries foient à barbettes, & qu'elles tirent toujours en écharpe ou obliquement. C'eft une chofe tout-à-fait furprenante, que le canon foit placé fur le bord d'une riviére avec fes embrazures, comme dans un fiége. Celui qui fe défend ne doit jamais le placer de cette maniére. Je ne parle pas de celui qui attaque : il n'a pas le tems de les établir avec tant de cérémonie. Auffi les habiles Officiers d'artillerie n'ont-ils garde de tomber dans cette faute. Je dirai en paffant qu'il importe aux Généraux d'avoir du moins une idée de cette partie de la guerre, qui n'eft pas un pur méchanifme, comme on le prétend.

Ces épaulemens, dont j'ai parlé plus haut, & où je reviens, font abfolument néceffaires, & l'on va voir leur ufage & leurs avantages, qui ne font pas peu confidérables.

J'ai dit qu'un grand feu de canon, aidé encore de celui de l'infanterie qui borde les rives oppofées, eft quelquefois fi terrible & fi violent, qu'on eft fouvent obligé de céder un très-grand terrain, de peur d'en être accablé, & c'eft à la faveur de ce feu que l'ennemi paffe & fe forme; au lieu qu'il ne peut le faire fans un grand péril, & fans perdre une infinité de monde par ces épaulemens tirés fort près du paffage; outre qu'étant en ligne courbe, les boulets & le feu de l'infanterie dont ils font tout garnis, prennent l'ennemi de toutes parts, à caufe des différens emplacemens des batteries, qui voient de front & en flanc ceux qui paffent en-deçà; mais il ne faut pas lui donner le tems de fe former en trop grand nombre, il faut marcher droit à eux. C'eft dans ces fortes d'affaires où la cavalerie eft d'un grand ufage, fi on la fait combattre autrement que l'on a coutume de faire; & pour l'obliger à abandonner l'ancienne méthode, & la mettre dans la néceffité de s'abandonner fur l'ennemi, il faut réduire le cavalier à ne fe fervir que de l'épée, & lui ôter

* Voiez la Planche IV.

ter le mousqueton, pour ne charger qu'avec cette seule arme, qui fait son unique avantage.

La cavalerie montera donc à cheval, & marchera à l'ennemi avec un grenadier en croupe, qui mettra pied à terre lorsqu'il en sera à une certaine portée, pour former des pelotons de cinquante grenadiers chacun, qui s'introduiront entre les espaces des escadrons pour combattre avec eux. L'infanterie suivra en queuë sur plusieurs colonnes d'un bataillon chacune, fraisées de leurs pertuisannes, & tout ensemble chargera & joindra promtement ceux qui auront traversé en-deçà: car dès qu'on en est aux armes blanches, non seulement le feu n'a plus lieu; mais il arrive encore que les troupes qui ont passé en-deçà perdent tout l'avantage de leur feu: car il n'y en a plus à faire dès l'instant qu'on est aux mains.

Je ne vois rien de plus admirable, de plus instructif & de plus digne d'un grand Général, que les réglemens de M. de Montécuculi, rapportés dans ses Mémoires de la guerre contre les Turcs, pour se porter sur le Raab en 1664. pour disputer le passage de cette riviére à l'armée Ottomane. Ces réglemens, qui regardoient la marche & la distribution des troupes Impériales, contribuérent seuls au succès de cette grande journée. On verra ici si le principe des pelotons & les armes de longueur sont des choses bien inutiles.

„ Le succès de la bataille, *dit cet habile Guerrier* (a), fit toucher au doigt combien on avoit eu de raison d'entremêler les bataillons & les escadrons, de couvrir „ les piquiers de mousquetaires, & les mousquetaires de piquiers, afin de faire un „ feu continuel sans faire aucun mouvement, (qu'on remarque bien cela,)" d'évo„ lution ni de conversion, de disposer les gardes, les secours & les réserves de ma„ niére que ni les attaques feintes, ni les fausses alarmes, qu'on nous donna en effet „ en grand nombre, ne nous pûssent tromper, & que nous fussions en état de re„ pousser véritablement les attaques véritables. Revenons à notre sujet.

L'infanterie rangée en colonne, suivra de près la cavalerie. Si le nombre de ceux qui ont gagné l'autre rive se trouve trop fort, s'ils sont repoussés & culbutés dans la riviére, on se retirera promtement pour regagner le bord & se mettre à couvert de l'épaulement, afin de revenir sur nouveaux frais, si l'ennemi sans se rebuter retente encore de passer le gué. Plutarque me fournit un bel exemple, qui prouve assez combien il est difficile de passer une riviére en présence d'une armée, pour peu de courage, d'ordre & de conduite qu'elle fasse paroître.

Les Carthaginois étant passés en Sicile avec une flotte si nombreuse & en tel appareil de guerre, qu'il y avoit soixante dix mille hommes de débarquement, dans l'intention de chasser les Grecs de cette Isle; cette armée prodigieuse débarqua à Lilybée, étant commandée par Asdrubal & Amilcar. „ Cette nouvelle promtement por„ tée à Syracuse, dit l'Auteur," tous les Syracusains furent si consternés & si ef„ fraiés de cette horrible puissance, que de tant de milliers d'hommes qui étoient „ dans la ville, à peine s'en trouva-t-il trois mille qui osassent prendre les armes & „ suivre Timoleon; & que de quatre mille soldats mercénaires qu'il menoit avec lui, „ il y en eut encore mille qui perdirent courage en chemin, & qui s'en retourné„ rent, criant hautement que Timoleon avoit perdu le sens, & qu'il radottoit a„ vant l'âge, d'aller avec cinq mille hommes de pied & mille chevaux affronter une „ armée de soixante-dix mille hommes, & de mener encore cette poignée de gens à „ huit grandes journées de Syracuse; afin que s'ils étoient mis en fuite, ils ne pûs„ sent

(a) *Mém. de Montéc. l. 3. c. 4.*

„ ſent avoir aucun lieu de retraite, & que s'ils venoient à être tués, ils ne trou-
„ vaſſent perſonne pour les enterrer.

C'eſt ainſi que les eſprits timides & lâches raiſonnent dans les grands dangers, & trouvent folles & imprudentes les entrepriſes qui ne ſont que hardies & téméraires en apparence, & dont le ſuccès dépend uniquement de la ſcience & l'expérience, & c'eſt dans la défenſe du paſſage des riviéres de vive force que ceux qui n'ont pas encore paſſé en-deçà ſont au compte de ces gens-là comme s'ils y étoient déja; mais les braves & habiles Généraux voiant des yeux de l'eſprit & du cœur, voient les choſes bien différemment que les timides. Revenons à Timoleon.

Ce grand Capitaine, „ ravi que ces lâches ſe fuſſent déclarés avant le combat, ex-
„ horte les autres, les encourage & les méne avec une extréme diligence ſur le bord
„ du fleuve Crimére, où l'on lui avoit rapporté qu'étoient campés les Carthagi-
„ nois.... On étoit alors vers le commencement de l'Eté, lorſque la fin du mois
„ de Juin améne le Solſtice; les brouillards épais qui s'élevoient de la riviére cou-
„ vroient la campagne d'une telle obſcurité, que toute l'armée des ennemis en étoit
„ envelopée, & qu'on ne pouvoit y diſcerner aucun objet: on entendoit ſeulement
„ un bruit confus de voix d'hommes & de henniſſemens de chevaux, qui s'élevoient
„ juſqu'au ſommet de la colline, & qui faiſoient entendre qu'une groſſe armée ne
„ campoit pas loin de là.

Les Corinthiens, après avoir gagné la cime du côteau, mirent leurs boucliers à
„ terre, & commencérent à ſe repoſer. Cependant le Soleil, qui tournoit déja, a-
„ voit élevé les vapeurs ſi haut, que l'air le plus épais s'étant comme accumulé &
„ condenſé ſur les ſommets des montagnes, les avoit entiérement obſcurcies, & que
„ la plaine purgée & nettoiée parut à découvert. Alors on vit clairement la riviére
„ de Crimére, & les ennemis qui commençoient à la paſſer en cet ordre de ba-
„ taille: les chars à quatre chevaux préparés pour le combat avec un appareil épou-
„ vantable marchoient à la tête; après ces chars venoit un corps de dix mille hom-
„ mes d'infanterie peſamment armée & toute couverte de boucliers blans. A la ma-
„ gnificence de leurs armes, à la lenteur de leur marche & à leur bon ordre, on con-
„ jecturoit que c'étoient des Carthaginois naturels; ils étoient ſuivis des troupes
„ des autres nations, qui marchoient pêle-mêle avec beaucoup de confuſion & de
„ déſordre.

„ Timoleon, voiant que la riviére lui livroit les ennemis en tel nombre qu'il lui
„ plairoit de les attaquer, & aiant fait remarquer à ſes troupes toute l'armée ſéparée
„ par le fleuve, les uns étant déja paſſés, & les autres ſe diſpoſant à paſſer, il or-
„ donna à Démarate de fondre à la tête de la cavalerie ſur les Carthaginois, &
„ de les mettre en déſordre avant qu'ils euſſent le tems de ſe ranger en bataille;
„ & décendant dans la plaine avec l'infanterie, il forma ſes aîles des autres trou-
„ pes de Sicile avec des ſoldats étrangers, reſerva autour de lui, pour ſon corps
„ de bataille, les Syracuſains avec l'élite des ſoldats mercénaires, & demeura quel-
„ que tems ſans faire de mouvement, pour voir le ſuccès de l'attaque de ſa ca-
„ valerie.

„ Quand il vit que les chars, qui étoient à la premiére ligne des ennemis, empê-
„ choient ſa cavalerie de percer juſqu'au bataillon des Carthaginois, & d'en venir aux
„ mains avec lui, & que, pour n'être pas entiérement rompuë, elle étoit obligée de
„ caracoler inceſſamment, & de revenir pluſieurs fois à la charge, après s'être ralliée;
„ alors Timoleon ſe couvrant de ſon bouclier, cria à ſon infanterie de le ſuivre, &
„ de bien eſpérer..... Ses troupes aiant répondu avec allégreſſe à ſon cri, & l'aiant
„ preſſé de les mener ſans plus attendre, il envoie ordre à ſa cavalerie d'abandonner

„ l'at-

„ taque des chars, & de prendre l'ennemi en flanc, fait ferrer les premiers rangs de „ fon bataillon, bouclier contre bouclier, & ordonnant aux trompettes de fonner, il „ charge les Carthaginois avec furie. Les Carthaginois foutiennent le premier choc „ fans s'ébranler, parce qu'ils avoient de bonnes cuiraffes & de bons cafques, & qu'ils „ étoient tout couverts de leurs boucliers, comme d'un rempart d'airain; ils repouf- „ fent facilement les traits, les javelines & les piques. Enfin on en vint à l'épée & „ aux coups de main, où l'adreffe ne décide pas moins que la force. Les chofes é- toient en ces termes, lorfqu'il s'éleva tout à coup un orage de pluie & de grêle, & un vent impétueux qui donnoit à dos des Grecs & au vifage des Carthaginois, qui les incommodoit extrémement, & qui fut en partie la caufe de leur malheur, outre la pefanteur de leurs armes, qui les rendoit comme immobiles: de forte qu'ils ne pou- voient avancer ni reculer. Ajoutez à cela qu'ils combattoient dans un terrain peu ferme, à caufe des bouès; ce qui leur ôtoit tout moien de combattre „ avec l'agilité „ néceffaire, & donnoit aux Grecs la facilité de les renverfer: quand ils étoient une „ fois par terre, ils ne trouvoient aucun moien de fe relever avec leurs armes dans des „ bourbiers fi gliffans. Car le Crimére, déja groffi par la pluie, & encore plus en- „ flé par le nombre prodigieux de troupes qui le traverfoient, s'étoit débordé confi- „ dérablement, & la plaine qu'il inondoit avoit par tout des trous & des ravines rem- „ plis d'eau, qui ne couroit plus: de forte que les Carthaginois qui tomboient dans „ ces trous, ne s'en tiroient qu'après de grands efforts & avec beaucoup de „ peine.

„ Enfin l'orage continuant toujours, les Grecs aiant renverfé & taillé en piéces „ quatre cens hommes, qui faifoient les premiers rangs de leur bataillon, tout le refte „ prit la fuite. On en tua quantité dans la plaine. Il y en eut plufieurs, qui en- „ traînés par l'impétuofité du fleuve & pouffés contre ceux qui paffoient encore, „ furent engloutis, & le plus grand nombre qui cherchoit à gagner les côteaux, fut „ rattrapé par l'infanterie légére, qui en fit un grand carnage. De dix mille hom- „ mes qui furent tués dans ce combat, il y en eut trois mille de Carthaginois: car „ c'étoient les plus nobles, les plus riches & les plus braves de tous les combattans, „ & il n'y avoit point de mémoire que dans une feule bataille, il eût jamais péri un „ fi grand nombre de Carthaginois. Car dans toutes leurs guerres ils fe fervoient de „ troupes Efpagnoles, Nomades & de Lybie, & paioient pour ainfi dire toutes leurs „ défaites du fang étranger.

Cet exemple de Timoleon prouve l'avantage de celui qui fe défend au paffage d'une riviére: car avec peu de monde il eft en état de fe défendre & de rechaffer l'ennemi en-delà de l'eau, & d'attendre qu'il ait paffé le nombre d'ennemis qu'il lui plaît pour les attaquer & leur tomber fur le corps. Il vaut mieux en attaquer peu que beau- coup, afin d'être plus affûré de la victoire. Cette action nous offre encore une cho- fe remarquable, qui prouve affez ce que j'ai dit ailleurs, qu'il faut choifir un beau tems au paffage d'une riviére: car la pluie qui vint à tomber fut la caufe d'une fi grande perte; outre que ceux qui paffent en foule la font regonfler, s'il furvient un orage pendant qu'on eft après à la traverfer & dans le tems qu'on en eft aux mains, le gué devient impratiquable, comme cela arriva aux Carthaginois. Mais ce font des cas inopinés que toute la prudence humaine ne fçauroit prévoir, & contre lefquels les Généraux n'ont aucun fond de réferve pour s'en garantir, à moins que le tems ne me- nace de quelque grand orage, ou que la néceffité ne nous oblige de tenter le paffage, comme il eft à croire que cela arriva au paffage du Taro à la bataille de Fornoue en 1095. car les Vénitiens s'étant ligués avec le Duc de Milan contre Charles VIII. qui revenoit de la conquête du Roiaume de Naples avec une armée de fix ou fept mil- le

le hommes, se postérent sur le Taro pour lui couper la retraite au nombre de trente à quarante mille hommes. Ce Prince se posta sur le bord de la riviére. Les ligués la passérent en différens endroits, & l'attaquérent en tête & en queuë : de sorte qu'il fut obligé de faire front de deux côtés dans un endroit assez resserré ; ce qui lui donna lieu de soutenir leur attaque, & de les battre à la fin d'une maniére si complette, qu'une partie de cette armée fut taillée en piéces ; mais comme il avoit extraordinairement plu, la riviére grossit si fort dans le tems qu'on en étoit aux mains, que leur fuite leur fut plus fatale que le combat : car il en périt un très-grand nombre, qui se noiérent dans la riviére.

Il arrive quelquefois au passage d'une riviére, que le gué se trouve si peu large & si profond, qu'on ne sauroit guéres défiler en grand nombre ; outre que celui qui se défend se trouvant en forces & en état de disputer vigoureusement le passage, il est très-difficile d'arriver en assez grand nombre à l'autre rive pour s'y maintenir ; ce qui oblige quelquefois l'ennemi de se retrancher en-delà. Je ne suppose point ici la méthode ordinaire, je propose ce qui me paroît le plus fort & le plus aisé : car il est rare qu'on nous laisse remuer terre tranquillement, outre que ces sortes d'ouvrages ne se font pas en un instant.

La meilleure façon de se couvrir & de se mettre en état de soutenir une attaque lorsqu'on a passé, & de le faire avec peu de monde, est de se servir d'arbres coupés, c'est-à-dire en abattis ; mais comme on ne trouve pas ces sortes de choses par tout où l'on se trouve, outre qu'il faut quelque tems pour couper des arbres ; on doit en faire bonne provision pour les passer de l'autre côté, & couper ce qu'on trouvera en-delà. Je n'expliquerai pas la maniére dont il faut les ranger, l'aiant déja fait ailleurs, outre que la figure A. n'a pas besoin d'explication : on s'en couvre en ligne courbe triangulaire, & à mesure qu'il passe davantage de monde on étend la ligne & l'on augmente le nombre des arbres, que l'on garnira d'un feu d'infanterie & de canon.

Lorsqu'on prend un tel parti, il est certain qu'on embarasse extrémement celui qui se défend. Dans ces sortes d'affaires, il n'y a pas à délibérer : il faut attaquer fort ou foible avant que l'ennemi se soit davantage fortifié, & qu'il ait passé un trop grand nombre de troupes. Il n'en est pas d'un abattis comme des retranchemens ordinaires, qui sont peu capables de résister à un grand effort, & surtout dans les occasions où l'on n'a guéres le tems de les perfectioner & de les mettre hors d'insulte, & surtout contre un ennemi vigoureux & qui sçait prendre son parti. Il est même fort rare que le passage d'une riviére ne soit pas toujours l'effet d'un grand dessein. D'ailleurs rien n'abat plus le courage & les espérances des troupes, que lorsqu'on est obligé de tout abandonner ; outre que la retraite n'est pas toujours aisée, & que la plûpart des corps dispersés en différens endroits se trouvent souvent coupés, lorsqu'on a affaire à un ennemi vigilant & qui sait profiter de ses avantages.

Le meilleur donc est de rassembler tout ce que l'on a de troupes & de marcher à l'ennemi avec du canon, & de l'attaquer dans l'ordre (4), l'infanterie sur une ligne de colonnes (5) d'une section chacune, les compagnies de grenadiers (6) entre les distances, avec des haches bien acérées comme celles des charpentiers, pour servir selon les occurrences avec des cordes, où l'on attachera des griffes de fer au bout pour les jetter sur les [illegible] pour tâcher de les tirer à soi & s'ouvrir un passage. La cavalerie (7) [illegible] de ses pelotons (8), le canon chargé à cartouche entre les [illegible] l'o[illegible] uera de toutes parts le retranchement à coups de [illegible] p[illegible] atteindre s'il se peut en-delà des arbres, com[illegible] s & les premiers rangs des colonnes seront bi[illegible] l'ennemi.

La défense de l'Adda en 1705. par M. de Vendôme, que j'ai rapportée dans le troisiéme Tome page 231. n'a pas été remarquée ni admirée autant qu'elle le mérite. J'ai lieu d'en être surpris, car c'est un des plus beaux endroits de la vie toute militaire de ce grand homme; d'où vient cela ? Un action plus brillante * qui arriva deux jours après, en doit-elle couvrir une autre plus digne d'estime, où tout ce qu'on peut imaginer d'intelligence & de conduite se trouve au degré le plus éminent ? Cela me surprend.

Rien n'est plus favorable à celui qui attaque, lorsqu'il est assez heureux que de rencontrer un gué dans un endroit où la riviére forme un coude ou un enfoncement considérable, & où celui qui se défend ne sauroit s'engager sans être vû de front, de flanc, & souvent par ses derriéres. Ces sortes de situations sinueuses se trouvent par tout dans les riviéres. L'on peut alors passer ou jetter plusieurs ponts à son aise & sans rien craindre, comme cela arriva en 1684. au passage du Raab par les Turcs, qu'on appelle la journée de Saint Gothard. ,, Sur les six heures du matin du premier d'Août, dit ,, Montécuculi dans ses Mémoires, le Vizir descendit au bord de la riviére avec ,, toute son armée en bataille, dans un gué qui lui étoit favorable, & où l'eau, n'aiant ,, que dix ou douze pas de large, serpentoit & formoit de son côté un angle rentrant ,, qui lui étoit avantageux; il y fit ses attaques & força le passage.

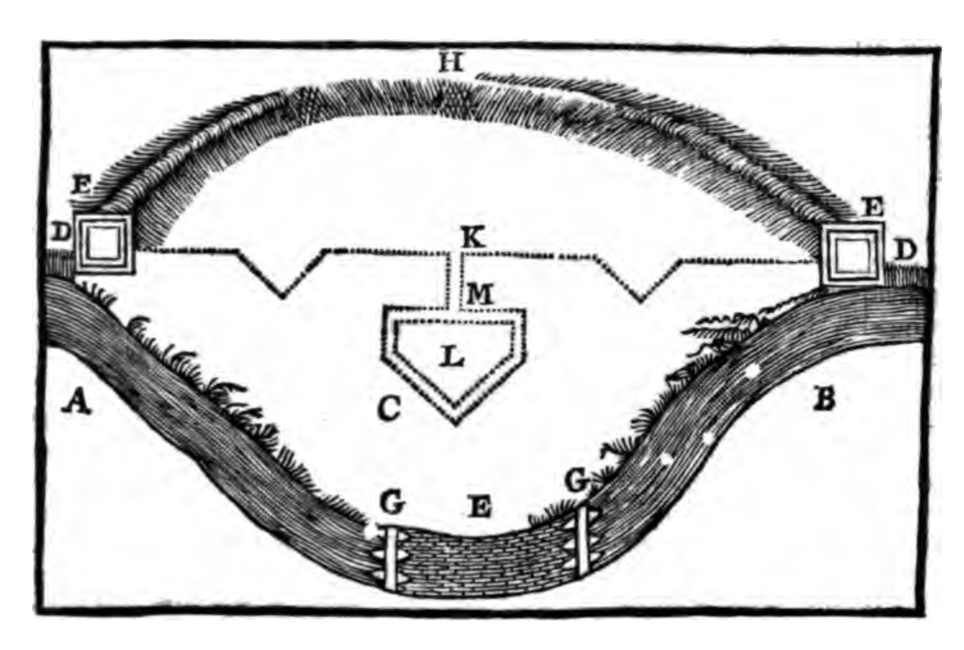
Lorsqu'il y a de certains endroits disposés de la sorte, il y a des mesures à prendre pour tirer l'ennemi de cet avantage, qui n'est pas si entier qu'on diroit bien : car les deux branches A B. du rentrant C. sont enfilées & vûës encore par leur revers des deux coudes D, de sorte que l'ennemi ne sauroit y loger du canon & un feu d'infanterie pour favoriser le passage & se former dans le rentrant sans être exposé à tout le feu de D; à moins que de se couvrir par des rideaux de blindes ou par de bonnes traverses, si celui qui se défend sait profiter de son canon. D'ailleurs lorsqu'on craint d'être attaqué, quand même l'on n'auroit qu'un ou deux jours de tems, on peut élever de bonnes redoutes en E. sur le bord de l'eau, & qui enfilent les deux branches A B, qui flanquent le gué P. ou les ponts G. Cela ne suffit pas pourtant : car l'ennemi peut, malgré le desavantage des deux branches, y apporter le reméde dont j'ai parlé, marcher aux redoutes E, & les insulter l'épée à la main, s'il est possible de le faire, si elles sont bonnes & capables de contenir au moins cent cinquante hommes de défense avec du canon, palissadées sur berme, avec une palissade inclinée en dehors à cinquante pas du fossé ou des arbres coupés.

Si celui qui attaque n'avoit que cet obstacle, il pourroit à la fin le surmonter; mais je suppose ici que tout cela n'est pas soutenu d'un bon corps de troupes : car en même tems qu'on travaille aux redoutes, & qu'on se couvre le long des bords de la riviére, on doit tirer un épaulement courbe H. d'une redoute à l'autre, où la cavalerie & l'infanterie puissent être à couvert du canon de l'ennemi. Je ne vois pas d'autre expédient pour rendre inutile l'avantage des sinuosités d'une riviére favorables à l'ennemi : car il n'est pas possible qu'il puisse traverser & se maintenir en-delà pour se rendre maître de ces redoutes. Ajoutez l'épaulement courbe dont il faut essuier tout le feu : que s'il n'y a pas de monde en assez grand nombre pour déboucher en bataille de la courbe, & pour attaquer ceux qui ont déja traversé, les deux redoutes sont ou doivent être assez bonnes & assez bravement défenduës pour donner le tems aux troupes plus éloignées de venir au secours, bien que je suppose qu'on ne puisse passer qu'à un seul ou deux endroits.

Il peut y avoir plusieurs sinuosités telles que je viens de représenter, éloignées les uns

* *La bataille de Cassano.*

unes des autres le long du cours d'une riviére; & comme on s'affoibliroit extrémement en les gardant toutes par un corps considérable de troupes, on tirera une ligne d'une redoute à l'autre marquée par les points K, & une redoute L. avec une communication M. entre deux terres palissadées en dedans, à peu près comme nos chemins couverts. On a le tems, si l'on est attaqué, de soutenir ces ouvrages & d'attendre du secours.



§. V.

Exemples remarquables sur le même sujet.

IL y a une infinité de grands hommes d'un courage extraordinaire, d'un intelligence profonde dans les armes, & d'une conduite qu'on ne sçauroit trop admirer, & dont la vie n'est presque qu'un tissu de grandes & de belles actions, & dont il s'en trouve de telles qui ont tiré leur patrie de sa décadence, ou qui en ont augmenté la gloire, qui cependant ne sont connus que d'un fort petit nombre de personnes. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que les Historiens de leur tems, du moins la plûpart, n'en disent rien, & les autres sont fort sobres dans ce qu'ils rapportent de leurs actions, quoique dignes d'être admirées, pendant que d'autres beaucoup moins grandes sont célébrées. L'on ne déterre ces Héros presque inconnus pour les remettre sur la scéne avec plus d'éclat, qu'en cherchant par-ci par-là dans les Auteurs, & souvent autre part que dans les Historiens; comme celle d'un Cadicius, qui fit une action semblable à celle de Léonidas, dont personne n'a parlé, & qui se trouve dans les Bons-Mots de Pogge. Il y a encore de grands Capitaines qui n'ont été célébrés que d'un seul Historien, qui a eu soin de transmettre à la postérité leurs actions les plus remarquables, pendant que mille autres Ecrivains n'en parlent pas, ou seulement en passant sans blâme & sans éloge; soit que les événemens de ce tems-là intéressassent peu, ce qu'on ne remarque point dans l'Histoire, soit que l'Ecrivain qui s'est chargé de les rapporter soit peu estimé, & que son stile ne réponde pas à la grandeur des ma-

matiéres qu'il traite, ou à la dignité du Héros qu'il chante, soit enfin par je ne sçai quelle fatalité attachée à certains grands hommes. On voit avec étonnement que la mémoire de leurs grandes actions s'est avancée peu à peu dans le tombeau de l'oubli, de sorte qu'ils sont presque aussi inconnus aujourd'hui qu'ils l'étoient avant qu'ils fussent au monde. Quelqu'un ne pourroit-il pas m'apprendre la raison de tout cela? Est-ce envie? Est-ce qu'on n'aime pas à prôner les vertus qui nous font ombrage? Est-ce qu'on tient un rang trop obscur dans une armée, & que la gloire du Général éclipse celle de tous ceux qui servent sous ses ordres? Est-ce un trop grand excès de modestie dans ceux qui se sont signalés par quelque grand exploit? Le credit, l'intrigue, la cabale s'en mêleroit-elle? De quelque part que cela vienne, il est fâcheux que cela arrive à des Capitaines d'un très-grand mérite, & dont les actions seroient d'une instruction infinie pour la postérité. Mais une chose assez bizarre, c'est que des gens dont les talens sont médiocres, & quelquefois au-dessous du médiocre, sont assez heureux pour trouver des Historiens, & faire en conséquence une grande fortune; pendant que de grands hommes & des génies extraordinaires pour la guerre nous sont presque inconnus, & dont le mérite & les belles actions ne sont pas autant admirées qu'elles devroient l'être. A-t-on jamais regardé comme un grand Capitaine le célébre Mummol, Général de l'armée de Gontran? Il fit une infinité de belles actions, & battit plusieurs fois les armées de Charlemagne.

Uladus, Vaivode de Valaquie, passe-t-il dans le monde pour un grand Capitaine, & comparable à Sertorius, un des grands hommes de l'antiquité? Il lui ressembloit pourtant dans ses grandes qualités pour la guerre, sans avoir une ombre de ses vertus. Il vivoit en 1461. Quelqu'un s'est-il jamais avisé de faire l'éloge de Salvoison, sous le regne de Henri II? C'étoit un homme de fortune. Il en est bien peu qui aient pensé aussi grand que lui dans ses projets, qui aient été ornés de plus grandes qualités pour la guerre, & d'un plus beau génie pour la conduite des plus grandes entreprises. Ses actions & ses services sont rapportés dans les Mémoires de Villars, où il y a bien peu d'Auteurs qui aillent puiser pour y chercher un Salvoison. Si cet Officier ne fût mort à l'âge de trente-sept ans, il ne faut pas douter un moment qu'il n'eût surpassé tous les plus grands Capitaines de son siécle. C'étoit l'oracle du Maréchal de Brissac; mais quel oracle plus digne d'être consulté! Peut-être aussi n'y a-t-il pas d'autre mistére dans ce silence, sinon que du tems de certains grands hommes, il ne s'est pas trouvé d'Historiens, & qu'on peut dire d'eux ce qu'un Poëte a dit de tous ceux qui avoient vécu avant Agamemnon:

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi: sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longa
Nocte, carent quia vate sacro.

Combien ai-je trouvé de Capitaines dans l'Histoire ancienne & moderne pareils à ceux dont je viens de parler, qui nous sont presque inconnus? Je dis ceci à propos de Castrucio Castracani, qui nous est presque inconnu, qui fut pourtant un grand Capitaine, & d'une conduite, d'une hardiesse à entreprendre les choses les plus difficiles, & d'une exactitude qu'on ne sçauroit trop admirer. Toute proportion gardée, je puis avec autant de raison me plaindre de l'oubli où l'on est de ce grand homme que Junius Tibérianus se plaignoit de ce que l'Empereur Aurélien ne trouvoit aucun Historien après sa mort, ni pendant sa vie, qui eût écrit de ses grandes actions. Quoi! disoit-il, les hommes les plus médiocres auront leur bonne part dans l'Histoi-
re

re, ils y seront même loués par de bonnes plumes, quoique tout-à-fait indignes ! un Thersite, un Sinon, un Néron, un Domitien, & tels autres monstres de l'antiquité nous sont connus, & le seront jusqu'à la fin des siécles, & l'on n'entendra point parler d'Aurélien, *Prince très-illustre, grand Guerrier, Empereur très-sévére, d'un grand cœur & d'un grand esprit, & qui a restitué tout le monde au nom Romain : fasse le Ciel que cette folie n'arrive pas.* Cette folie est arrivée, ou son Histoire est perduë.

Castrucio, dont je vais rapporter un fait, a été plus heureux, & son Historien (*) vaut bien les meilleures plumes de son païs. Je le trouve d'autant plus recommandable, qu'il a écrit avec liberté. Car bien loin d'épargner son Héros dans tous ses défauts & dans tous ses vices, il nous les fait voir dans toutes leurs horreurs, comme ses vertus & ses grandes qualités pour la guerre. Jamais Capitaine n'a été plus mêlé que celui-là. C'étoit une espéce de Zisca ; mais il s'en falloit de beaucoup qu'il fût aussi honnête homme. En ce tems-là ces sortes des gens étoient fort rares en son païs, qui étoit alors le theâtre de toutes sortes de vices & de confusions, comme il nous le fait assez voir dans les portraits qu'il nous fait de son tems : car ceux-mêmes dont on devoit attendre de l'édification étoient plus méchans, plus licentieux, & plus débordés mille fois que les gens du monde les plus dissolus & les plus scélérats. De cet exorde, qui a son utilité, passons à l'exemple qui m'a donné occasion de le faire.

„ Les Florentins, dit l'Auteur, aiant formé une armée de trente mille hommes „ d'infanterie & de dix mille chevaux en 1338. assiégérent Saint-Miniat, & le prirent. Ils se résolurent ensuite de passer l'Arne pour attaquer l'armée de Castrucio, „ qui s'étoit campé au-delà sous les murailles de Fucegnio, aiant laissé un grand terrain entre la riviére & lui.

„ L'Arne étoit alors fort bas, quoique les soldats eussent de l'eau jusques par dessus les épaules. Les Florentins se déterminérent pourtant à le traverser, ils s'y „ présentérent dès le matin dans un très-grand ordre. Ils firent passer d'abord une „ partie de leur cavalerie & mille hommes d'infanterie. Castrucio, qui étoit aux „ écoutes, & tout disposé à faire ce qu'il avoit projetté, alla droit à eux avec cinq „ mille hommes de pied & trois mille chevaux ; il se présenta sur la rive du fleuve „ & dans le gué même, pour leur en défendre le passage. Il ordonna en même tems „ à un corps de mille soldats armés à la légére de se porter à un gué qui étoit au-dessous, & autant à un autre au-dessous, se doutant que les ennemis ne les négligeroient peut-être pas.

„ L'infanterie Florentine se trouvoit extrémement embarassée du poids de ses armes & de la profondeur du gué. Comme le fond n'en étoit pas trop bon, la cavalerie qui la devançoit, & qui avoit enfin gagné l'autre bord, avoit rompu le „ gué, & l'avoit par-là rendu presque impratiquable : car les uns emportés par le „ courant, se renversoient sur la cavalerie ; les autres entroient si avant dans les bouës, „ qu'il leur étoit impossible de s'en arracher. Les Généraux voiant toutes ces difficultés, & beaucoup de résistance au passage, détachérent des troupes un peu plus „ haut, pour diviser les forces de l'ennemi & partager son attention, outre que „ l'endroit étoit plus aisé & les rives moins escarpées ; mais ils trouvérent les mille „ hommes détachés pour leur en défendre l'abord. Ils se présentérent à eux, armés de boucliers & de ces sortes d'espontons, qui sont en usage sur les galéres, „ dont ils se servoient avec un très-grand avantage, en faisant en même tems de

„ grands

(*) *Machiavel.*

„ grands cris pour épouvanter les chevaux ; ce qui les rendoit plus difficiles à ma-
„ nier, qui se cabroient bien loin d'avancer.

„ Castrucio voiant l'obstination de l'infanterie Florentine à ne point céder, car le „ combat commença par elle, que le nombre de leurs gens augmentoit toujours, & „ que les siens diminuoient beaucoup par le nombre des morts & des blessés, crai- „ gnant qu'ils ne se rebutassent, fit avancer cinq mille hommes de réserve pour suc- „ céder à ceux qui avoient déja combattu. Ce mouvement ne pouvoit se faire sans „ perdre encore quelque terrain ; mais comme il étoit inévitable, il fit ouvrir sa li- „ gne en deux à droit & à gauche, pour donner passage à sa réserve & recommen- „ cer le combat ; assûré que les forces des ennemis étant déja épuisées par un com- „ bat qui duroit depuis longtems, ils ne tiendroient pas beaucoup contre un corps „ de troupes fraîches. Il en fut bientôt convaincu. Les Florentins étonnés de voir „ reparoître un nouvel ennemi, & qu'il falloit combattre encore sur nouveaux frais, „ perdirent cœur, & peu après de leur terrain, & enfin ouverts de toutes parts, ils „ furent renversés & culbutés dans la riviére.

„ La cavalerie qui s'étoit formée, s'étoit engagée en même tems contre celle de „ Castrucio, qui avoit ordonné à ceux qui étoient à la tête de soutenir le combat, „ sans entrer dans aucun engagement, à cause du petit nombre qu'il en avoit, qu'il „ mettoit toute son espérance en son infanterie, & qu'il lui suffisoit de battre celle „ de l'ennemi pour espérer de chasser le reste. Dès qu'il eut expédié cette infante- „ rie, il fit marcher la sienne contre la cavalerie, qui fut attaquée avec tant de vi- „ gueur, qu'elle eut en peu de tems le sort de l'infanterie.

„ Les Généraux Florentins voiant que leurs affaires tournoient si mal au premier „ passage, & qu'elles n'alloient pas mieux au gué d'en haut, détachérent un corps „ d'infanterie plus bas pour passer la riviére en cet endroit, & tomber sur les flancs „ de Castrucio ; mais ils y trouvérent les mille soldats légérement armés qui les at- „ tendoient à l'autre bord. Ils ne laissérent pas que de les attaquer ; mais ils furent „ si bien reçûs, qu'ils furent obligés de prendre la fuite : de sorte que les Floren- „ tins furent battus & repoussés par tout où ils donnérent, quoique Castrucio n'eût „ que vingt mille hommes d'infanterie à leur opposer, & quatre mille chevaux.

Ce qu'il y a de surprenant dans le passage des grandes riviéres comme dans celui des petites, où il y a deux ou trois gués éloignés les uns des autres, c'est que si l'on passe en quelque endroit, pour peu de gens qu'il y ait en-deçà, on croit tout perdu aux endroits plus éloignés, lors même que les ennemis y sont repoussés, & l'on songe aussitôt à se retirer. Il est même rare que le plus grand nombre des Généraux ne prennent pas ce parti. L'Histoire fourmille de ces sortes d'exemples, sans que pour cela ceux qui en ont le plus de besoin en fassent la regle de leur conduite : car on en trouve bien peu qui s'instruisent par les fautes & les infortunes des autres, & aussi peu de ceux qui profitent des grands coups de maître, & qui les imitent dans l'occasion. Cela veut dire que pour éviter les unes, prendre les autres, & tirer des leçons des deux côtés, cela dépend bien plus de l'étude que de l'expérience, qui ne nous méne pas fort loin : preuve de cette vérité, c'est qu'on se décourage & qu'on abandonne tout au passage d'une riviére où il y a plusieurs gués, lorsqu'on a traversé à quelqu'un. Celui de la Boyne en 1690. vient tout à propos ici. Je le tire de l'Histoire des Révolutions d'Angleterre.

„ Le Prince d'Orange, dit l'Eloquent Historien *, „ toujours pressé par le Par- „ lement d'Angleterre de secourir les Protestans d'Irlande, résolut d'y passer en per- „ sonne.

* *Le Pére d'Orléans, Jésuite.*

„ sonne. Et en effet l'été suivant il y passa, & s'étant joint avec le Maréchal de
„ Schomberg, marcha avec quarante-cinq mille hommes & soixante piéces de gros
„ canon vers Dublin pour chercher le Roi. Ce Prince avoit reçu de France dequoi
„ armer encore des soldats, un secours de cinq mille hommes des troupes du Roi
„ Très-Chrétien, commandés par le Comte de Lauzun...... Le Roi de la Grande
„ Bretagne ne put guéres passer que vingt mille hommes, une partie à demi armés,
„ n'aiant d'artillerie que douze piéces de campagne qu'on avoit amenées de France.
„ En cet état ce Prince jugea, que si une de ces victoires, où la bonne cause & la
„ valeur suppléent au nombre, ne le tiroit d'affaires, il alloit être vivement poussé,
„ & que s'il reculoit, ses soldats perdant beaucoup de cette ardeur qui leur faisoit
„ souhaiter le combat, il perdoit pour toujours le païs sans avoir rien tenté pour le
„ conserver. Cette pensée le fit résoudre à marcher au-devant du Prince d'Orange,
„ de l'attendre au bord de la Boyne, de le combattre au passage. Celui-ci y parut
„ bientôt à la tête de toutes ses troupes, & ses soixante piéces de canon; & ce fut là
„ que l'onziéme de Juillet se donna la bataille, à laquelle cette riviére a donné le nom.
„ Elle eut le succès qu'elle devoit avoir, vû la différence des forces. Il n'eût pas
„ été impossible, malgré cette inégalité, qu'elle n'en eût eu un meilleur pour le
„ Roi, qui la perdit, si ses ordres eussent été suivis; si aussitôt qu'il le comman-
„ da, on eût chargé des troupes qui avoient passé un gué éloigné à sa gauche, pen-
„ dant qu'une partie de ses gardes & de ses dragons disputoient le passage d'un gué
„ plus proche au Maréchal de Schomberg, qui y fut tué. On fut trop lent de ce
„ côté-là, & trop fortement poussé de celui-ci par le canon & par la supériorité du
„ nombre. L'aîle droite fut rompuë malgré la valeur du Duc de Berwick, si connuë
„ en tant d'autres rencontres, du Chevalier d'Hocquincourt qui y périt, & de Ri-
„ chard Hamilton qui y fut pris prisonnier.

Voilà ce passage célébre rapporté en fort peu de mots. S'il faut en croire un assez bon nombre de ceux qui s'y sont trouvés, les ennemis se fussent vûs très-empêchés, si l'on eût serré de plus près le gué, & qu'on l'eût bordé jusqu'à l'eau, & à l'égard du canon il fit beaucoup moins de mal que la nouvelle que les ennemis avoient pénétré au gué de la gauche, où l'on fit le mal plus grand qu'il n'étoit: nouvelle qui découragea ceux qui combattoient à l'autre; ce qui fit qu'on désespéra absolument. La faute n'étoit pas si grande dans cette action-là que deux que j'ai vû commettre, dont j'ai été temoin, & dont je ne perdrai de ma vie le souvenir, tant je les trouve étranges. Je ne parle pas du passage du bas Adigé, qui fit l'ouverture de la campagne de M. le Prince Eugéne en 1706. je l'ai rapporté ailleurs; trois ou quatre jours après le même Général passa le Canal Blanc, qui n'est pas peu considérable, vis-à-vis je ne sçai quel régiment qui ne fit aucune résistance: car il ne vit pas plutôt l'ennemi en-deçà, qui l'avoit traversé sur deux ou trois batteaux au nombre de cent ou six vingts hommes, qu'il s'en alla, & mit l'alarme par tout, quoiqu'il y eût des régimens qui n'étoient pas fort éloignés, mais qui ne vinrent pas pour disputer le passage; parce que ceux qui l'avoient quitté grossirent si fort le nombre des ennemis, dont la plûpart ne l'avoient pas vû, qu'on ne jugea pas à propos d'y marcher. Deux heures après, nous nous trouvâmes avec des forces si considérables, que si l'on eût attaqué, comme c'étoit le sentiment de M. de Saint-Pater, une partie de l'armée des Impériaux eût été défaite: ce qui eût sauvé l'Italie. Deux jours après on passa le Pô de la même façon. Cela doit servir de grande leçon aux Généraux dans ces sortes d'affaires, & leur apprendre à s'expliquer un peu mieux qu'ils ne font dans les ordres qu'ils donnent à ceux qui commandent dans les postes les plus exposés; c'est de leur ordonner sous peine de des-honneur & de châtiment

exemplaire d'attaquer l'ennemi fort ou foible, & de percer jusqu'au dernier plutôt que de céder & d'abandonner leur poste. Cela ne suffit pas. On doit faire connoître aux Officiers, & ceux-ci à leurs soldats, la facilité & les avantages qu'il y a de défendre le passage d'une riviére. Ils sont encore plus grands si l'on passe sur des bateaux : car un pont ne s'établit pas en un instant, & pendant qu'on met tout en œuvre pour en retarder la construction, le secours a le tems d'arriver: que s'il y a des gués, rien n'est plus aisé que de les rompre, & pour les purger l'ennemi y emploie beaucoup plus de tems qu'il n'en faut pour faire le pont. Il faut instruire le soldat; mais comme cela ne s'observe guéres, pour ne point dire jamais, il ne faut pas étre surpris s'il prend aussitôt l'épouvante. C'est ce qui arriva aux troupes au passage de la Doire par M. de Turenne.

Ce grand Capitaine aiant assiégé Yvrée en 1640. dans le tems que M. le Comte de Harcourt, Général de l'armée de Piémont, étoit encore à la Cour, les ennemis, pour faire diversion, marchérent à Chivas pour en faire le siége. Le Vicomte de Turenne ne s'en mit pas autrement en peine, *parce qu'il espéroit*, dit l'Auteur de sa Vie, dont la plume est très-peu digne des actions du Héros qu'il chante, *qu'avant qu'ils eussent poussé leurs attaques, il se seroit rendu maître d'Yvrée, & seroit en état de leur faire lever le siége.*

Le Comte de Harcourt, qui étoit plein d'ambition, croiant que la gloire que les autres recevroient, alloit à la diminution de la sienne; au lieu de demeurer quelque tems à la Cour, ne fit que s'y montrer, & reprenant la poste, se rendit devant Yvrée lorsqu'on s'y attendoit le moins. Il trouva toutes choses en aussi bon état qu'il le pouvoit desirer; mais feignant d'avoir des nouvelles de Chivas, extrémement pressé, il leva le siége & marcha contre les ennemis. Ceux-ci, dont le but n'étoit que de faire diversion, n'eurent garde de l'attendre, & se contentérent de faire un détachement de quinze cens hommes, lesquels s'étant joints à la garnison d'Yvrée, se présentérent sur les bords de la Doire pour en disputer le passage. Le Vicomte de Turenne, qui avoit l'avant-garde, se voiant ainsi arrêté, fit mettre son canon en batterie, pour les en déloger. Il posta aussi des mousquetaires dans les lieux avantageux, & feignant de n'avoir point d'autre dessein que celui de les chasser à la faveur d'un grand feu, il envoia secrétement de la cavalerie au-dessus & au-dessous pour découvrir un gué. On en découvrit un à une lieuë en-delà, où huit à neuf cens chevaux aiant passé, les ennemis en furent si épouvantés qu'ils abandonnérent le passage.

Je trouve perpétuellement M. le Prince Eugéne en mon chemin dans presque toutes les parties de la guerre. Je l'ai dit, celle où il excelle le plus est le passage des riviéres: le voici engagé à la défense de celui de la Teisse en 1697. Ce Général aiant appris qu'une partie de l'armée Ottomane étoit en-deçà de la Teisse, forma le dessein de l'attaquer. Il marcha en bataille aux ennemis. A son arrivée à Zenta, il trouva mille chevaux des ennemis qui s'étoient avancés pour avoir des nouvelles; il les fit pousser. Ses gens aiant fait quelques prisonniers, il apprit que le Vizir passoit la riviére avec toute la hâte possible, & qu'il se fortifioit en-deçà. Le Général de l'Empereur se hâte de les joindre, résolu de les forcer dans leurs retranchemens. Il arrive sur eux dans un très-grand ordre. Les Turcs firent un grand feu de leur artillerie, sans que cela fût capable d'ébranler l'infanterie Impériale. On aborde leurs retranchemens, la droite de cette infanterie s'ouvre un passage la baionette au bout du fusil sans beaucoup de résistance. La cavalerie met en même tems pied à terre, & perce en un autre endroit. On s'apperçut en même tems que les deux branches du retranchement laissoient un passage des deux côtés de la riviére, la cavalerie des aîles se replie à droite & à gauche, entre par ces deux endroits, pousse jusqu'au pont & s'en rend le

maître : de sorte que tout ce qui étoit en-deçà fut taillé en piéces. Action mémorable, que je rapporterai ailleurs dans mon Traité du passage des riviéres.

Cette action du Prince Eugéne est digne d'un grand Capitaine, & sans difficulté un des plus beaux endroits de sa vie. Il ne lui manquoit pour remplir tous les différens cas de la science de la guerre qui regarde le passage des riviéres, que celui qui embrasse la défense. Il prend son parti sur le champ, sans s'embarasser si l'ennemi est passé en grand nombre; & bien qu'il sache qu'il s'est retranché en-deçà, il y marche, l'attaque, non pas seulement en grand ordre; mais avec tout l'art qu'on sauroit desirer dans un grand Capitaine, & cet art comme le principe se trouve dans l'exemple même. Il paroît que les retranchemens du Vizir n'étoient pas fort redoutables, puisque la cavalerie fait presque tout dans cette grande action. Je l'ai remarqué plus d'une fois : sans entrer dans le défaut de la tactique des Turcs, qui est assez grand, j'en reconnois un plus grand encore, qui est celui de leurs armes. Cela donne un avantage infini à la cavalerie Allemande, qui craint si peu l'infanterie Turque, qui ne connoît point l'usage ni l'avantage de la baionette au bout du fusil, qu'elle l'attaque la pipe à la bouche. C'est ainsi que les Officiers Allemans s'expriment, pour marquer le prodigieux mépris qu'ils font de tels ennemis. Mais si les Turcs s'avisent de prendre nos armes, sans rien changer à leur tactique, c'est-à-dire à leur maniére de se ranger en bataille, qu'on voit bien qui est dans l'esprit de la phalange mal exécutée & sans presque aucune distinction de rangs & de files; si, dis-je, ils s'avisent de combattre avec plus d'ordre, moins de confusion & en phalange parfaite, & qu'ils y joignent la baionette au bout du fusil, & que sans rien changer à leur discipline militaire ils l'observent exactement, ils deviendront redoutables à toute l'Europe. Car rien ne marque davantage l'excellence de leur ordre de bataille à leur cavalerie comme à leur infanterie, toute imparfaite que je la représente, que de réduire les Impériaux & les autres nations de l'Europe contre lesquelles ils sont en guerre, à combattre en phalange parfaite, c'est-à-dire sur une ou deux lignes, ou sur un ordre à deux fronts, sans aucun intervalle entre les corps; ce qui joint à l'avantage de nos armes nous les soumet entiérement : car à l'égard du courage les Turcs ne le cédent à aucune nation du monde. Il viendra quelque Vizir un jour plus habile & plus éclairé qu'un autre, qui ouvrira les yeux sur la cause de tant de défaites, & qui changera toute la face des affaires du monde entier.

Les Moscovites étoient moins que les Turcs. Pierre le Grand a fait voir à toute la terre, qu'il naît des soldats par tout où il naît des hommes, & que tout dépend de la discipline, de l'exercice & de l'avantage des armes. Il ne faut pas croire qu'un tel changement soit plus difficile aux Turcs qu'aux Moscovites, dont les qualités pour la guerre sont fort au-dessous de celles des premiers. Ce seroit se faire illusion que de croire que ceux-ci, moins barbares que les autres, n'ouvriront pas enfin les yeux, & qu'ils ne réfléchiront pas sur leurs défaites, sur la cause de leurs disgraces, & sur leurs avantages: car de prétendre qu'ils demeureront perpétuellement enchaînés & esclaves de leurs coutumes, c'est une erreur : ils secouëront leurs chaînes comme leurs voisins. Finissons par cette maxime de mon Auteur, „ qu'il y a beaucoup de „ choses qui paroissent d'abord impossibles, qui deviennent faciles par l'usage & par „ l'exercice, lorsqu'il dépend d'un seul acte de notre volonté de rejetter les unes & „ de prendre les autres.

CHAPITRE XV.

Dorimaque fait Préteur des Etoliens, ravage l'Epire. Marche de Philippe. Deroute des Eléens au mont Apeaure.

VErs ce tems-là Paul Emile, après avoir ſubjugué l'Illyrie, entra triomphant dans Rome. Ce fut auſſi alors qu'arriva la priſe de Sagonte par Annibal, après laquelle ce Capitaine diſtribua ſes troupes en quartiers d'hiver. Quand on eut appris cette nouvelle à Rome, on envoia des Ambaſſadeurs à Carthage pour demander Annibal, & en même tems on ſe diſpoſa à la guerre, en créant pour Conſuls Publius Cornélius & Tibérius Sempronius. Nous avons déja dit quelque choſe de tout cela dans le premier Livre. Ceci n'eſt que pour rafraîchir la mémoire de ces faits, & pour joindre enſemble ceux qui ſont arrivés vers le même tems. Ainſi finit la premiére année de la cent quarantiéme Olympiade.

Le tems des Comices étant venu, les Etoliens choiſirent pour Préteur Dorimaque. Il ne fut pas plutôt revêtu de cette dignité, qu'il ſe mit en campagne, & ravagea le haut Epire avec la derniére violence, moins pour ſon intérêt particulier que pour chagriner les Epirotes. Arrivé à Dodone, il mit le feu aux galeries du Temple, diſſipa les préſens qui étoient ſuſpendus, & renverſa le Temple même. On ne connoît chez ces peuples ni les loix de la guerre, ni celles de la paix. Tout ce qui leur vient en penſée, ils l'exécutent ſans aucun égard ni pour le droit des gens, ni pour les loix particuliéres. Après cette belle expédition Dorimaque retourna en Etolie.

L'hiver duroit encore, & perſonne dans une ſaiſon ſi fâcheuſe ne s'attendoit à voir Philippe en campagne, lorſque ce Prince partit de Lariſſe avec une armée compoſée de trois mille Chalcaſpides, de deux mille fantaſſins à rondaches, de trois cens Candiots, & de quatre cens chevaux de ſa ſuite. Il paſſa de Theſſalie dans l'Eubée, de là à Cyne, puis traverſant la Béotie & les terres de Mégare, il arriva à Corinthe ſur la fin de l'hiver. Sa marche fut ſi promte & ſi ſecréte, que les Péloponnéſiens n'en eurent aucun ſoupçon. A Corinthe il fit fermer les portes, mit des ſentinelles ſur les chemins, fit venir de Sicyone le vieux Aratus, & écrivit au Préteur & aux villes d'Achaïe, pour leur faire ſavoir quand & où il falloit que les troupes ſe trouvaſſent ſous les armes. Il partit enſuite, & alla camper dans le païs des Phliaſiens proche Dioſcore.

En même tems Euripidas avec deux cohortes d'Eléens, des pirates

&

& des étrangers au nombre d'environ douze cens hommes & cent chevaux, partit de Psophis & passa par Phénice & Stymphale, sans rien sçavoir de ce que Philippe avoit fait. Son dessein étoit de piller le païs des Sicyoniens, & il devoit en effet y entrer, parce que la nuit même que le Roi avoit mis son camp proche Dioscore, Euripidas avoit passé outre. Heureusement quelques Candiots de l'armée de Philippe, lesquels avoient quitté leurs rangs & furetoient de côté & d'autre pour fourrager, tombérent sur sa route. Il reconnut d'abord qu'il étoit parmi les ennemis: mais sans rien dire de ce qui se passoit, il fit faire volteface à ses troupes, & reprenant le chemin par lequel il étoit venu, il vouloit & espéroit même prévenir les Macédoniens, & s'emparer des défilés qui se rencontrent au-delà des Stymphaliens. Le Roi ne sçavoit rien de tout cela. Suivant son projet il léve le camp du matin, dans le dessein de passer proche Stymphale pour aller à Caphyes, où il avoit mandé que seroit le rendés-vous des troupes.

Quand la premiére ligne des Macédoniens fut arrivée à la hauteur d'où le mont Apeaure commence à s'élever, & qui n'est éloignée de Stymphale que de dix stades, il trouva que la premiére ligne des Eléens y arrivoit en même tems. Sur l'avis qu'Euripidas en reçut, suivi de quelques cavaliers il se déroba au péril qui le menaçoit, & par des chemins détournés s'enfuit à Psophis. Le gros des Eléens, étonné de se voir sans Chef, fit alte sans sçavoir bien ni que faire, ni de quel côté tourner. Leurs Officiers croioient d'abord que c'étoient quelques Achéens qui étoient venus à leur secours. Les Chalcaspides leur firent venir cette pensée, parce que les Mégalopolitains s'étoient servis de boucliers d'airain dans la bataille contre Cléoméne, sorte d'armes que le Roi Antigonus leur avoit fait prendre. Trompés par ce rapport d'armes, ils se tranquillisoient & s'approchoient toujours des collines voisines. Mais quand les Macédoniens furent plus près, les Eléens virent alors le danger où ils étoient, ils jettérent aussi-tôt leurs armes & s'enfuirent à vauderoute. On en prit douze cens prisonniers, le reste périt partie par l'épée des Macédoniens, partie en se précipitant du haut des rochers. Il y en eut tout au plus cent qui se sauvérent. Philippe envoia les dépouilles & les prisonniers à Corinthe, & continua sa route. Cet événement surprit agréablement les peuples du Péloponése; c'étoit une chose assez singuliére qu'ils apprissent en même tems & que Philippe arrivoit, & qu'il étoit victorieux.

Il passa par l'Arcadie, où il eut beaucoup de peine à monter l'Oligyrte au travers des neiges dont il étoit couvert. Il arriva cependant la nuit du troisiéme jour à Caphyes, ou il fit reposer son armée pendant deux jours. Il se fit joindre là par le jeune Aratus & les Achéens qu'il avoit assemblés, de sorte que son armée étoit environ de dix mille hommes. Il prit par Clitorie la route de Psophis; de toutes les villes où il passoit, il emportoit des armes & des échelles. Psophis est

une ville ancienne d'Arcadie dans l'Azanide. Par rapport au Péloponése en général, elle est au milieu ; mais par rapport à l'Arcadie, Psophis est dans la partie Occidentale, & joint presque de ce côté-là les frontiéres d'Achaïe. Elle commande avantageusement les Eléens, avec qui elle ne faisoit alors qu'une même République. Philippe campa sur des hauteurs qui sont vis-à-vis de la ville, & d'où l'on a vûe non seulement sur la place, mais encore sur les lieux circonvoisins. Il fut frapé de la forte situation de cette ville, & ne sçavoit quel parti prendre. Du côté d'Occident elle est fermée par un torrent impétueux, qui tombant des hauteurs voisines s'est fait en peu de tems un lit fort large, où l'on ne trouve pas de gué la plus grande partie de l'hiver, & qui par-là rend cette ville presque inaccessible & imprenable : l'Erymanthe la couvre du côté d'Orient, fleuve grand & rapide, & dont on compte une infinité d'histoires. Du côté du Midi le torrent se jette dans l'Erymanthe, ce qui fait comme trois fleuves qui couvrent trois faces de cette ville. Enfin au Septentrion s'éleve une colline fortifiée & bien fermée de murailles, laquelle tient lieu d'une bonne & forte citadelle. Toute la ville étoit entourée de murailles hautes & bien bâties, & il y avoit une garnison de la part des Eléens, & que commandoit Euripidas qui s'y étoit retiré.

OBSERVATIONS

Sur la déroute des Eléens dans les détroits du mont Apeaure.

§. I.

Réflexions sur la conduite d'Euripidas. Exemples de plusieurs grands Capitaines qui l'ont imité dans sa lâcheté.

Notre Auteur manque ici d'éxactitude dans le plus essentiel de l'événement qu'il rapporte. Cette faute n'est pas excusable dans un Historien militaire, & de son poids. N'eût-il pas mieux fait, en nous apprenant le dessein d'Euripidas, de nous donner une description du païs qui pût nous faire voir qu'il s'étoit embarqué dans un mauvais pas dans ces détroits de montagnes sans aucune espérance d'en pouvoir sortir ? Car si le but des Eléens étoit d'embarasser le passage de ces montagnes, & d'empêcher que l'ennemi n'y pénétrât, pourquoi ne pas nous dire si effectivement ils étoient arrivés sur les lieux, ou s'ils furent coupés dans leur marche par l'armée de Philippe, & acculés dans ces rochers, où il n'y avoit point d'issue ? Si l'Historien nous avoit mis au fait de toutes ces choses, nous serions délivrés d'un grand embarras pour éclaircir toute cette affaire. Il se pourroit aussi que Philippe, averti qu'ils étoient maîtres du défilé, & qu'ils ne s'étoient pas précautionnés sur leurs derriéres, comme firent les soldats rebelles d'Afrique contre Amilcar dans le détroit de la Hache ;

che; il se peut, dis-je, que ce Prince eût envoié des troupes pour s'emparer des passages, & pour couper les vivres & la retraite aux ennemis. Je ne vois pas que cela puisse être autrement, à moins qu'ils ne se fussent engagés dans un détroit qui n'avoit point d'issuë, & que Philippe n'eût marché pour leur boucher le passage par où ils étoient entrés; ce qui arrive quelquefois, lorsqu'on est guidé par des traîtres ou par des gens qui n'ont aucune connoissance du pais; tout cela peut être arrivé : car il ne paroît pas qu'Euripidas fût un fort habile Général. Il fait ici une figure qui ne le céde point à celle de Picrocole, dont parle Rabelais, qui s'enfuit cinq heures avant le combat. Il falloit qu'il eût quelqu'un de son tems en vûë dans cette ridicule fiction; mais bien que Picrocole soit un Général imaginaire dans le Livre de cet Auteur, il s'en trouve dans l'Histoire qui sont très-réels. Euripidas se voiant enfermé dans ces détroits, sans songer aux moiens de s'en retirer par sa valeur & par sa conduite, car il faut tenter du moins, il laissa là son armée, & s'enfuit par des sentiers détournés.

Il y a une maxime qui dit, que le Général doit mourir le dernier de son armée, & cette maxime est très-sage; mais elle ne dit pas qu'il faille fuir le premier & abandonner ses troupes dans un grand danger, où la nécessité de combattre, lorsqu'on ne peut fuir, peut ouvrir un chemin au salut & à la victoire, c'est-à-dire lorsque les soldats se trouvent malheureusement dans cette alternative de périr ou de se sauver par un coup de désespérés; car la maxime qu'il n'y a rien d'insurmontable à la nécessité, & qu'elle est la plus dangereuse de toutes les armes, n'est pas moins véritable que l'autre. Euripidas ne pouvoit l'ignorer, car elle étoit autant connuë de son tems qu'elle l'est aujourd'hui, & une infinité de grands hommes s'en sont bien trouvés. Il n'en fit aucun usage dans cette occasion, & abandonna bravement son armée. Dans de telles extrémités il faut tenter de percer à différentes reprises, & joindre au courage déterminé, au désespoir même, la ruse & le stratagéme, & les épuiser s'il se peut. Après toutes ces tentatives le Général, qui peut être utile à son païs, doit songer à sa conservation, & tâcher de se sauver, s'il lui est possible, sans que sa réputation en souffre : car la gloire des grandes journées augmente par la prise du Général de l'armée.

Il est surprenant, je le répéte encore, qu'il y ait tant d'Euripidas dans l'Histoire ancienne & moderne. Après avoir bien médité sur mes lectures, j'en ai tant trouvé, que je ne finirois pas sitôt si je les rapportois tous. Je transcrirai les plus considérables, car ces sortes d'exemples font un très-grand plaisir. Il y a même plus que cela: car puisqu'ils sont si peu rares, c'est une marque que ces lâchetés, qui sont arrivées, peuvent arriver encore; elles ne sont pas toutes anciennes. Je remarque quelques hommes célébres qui se sont deshonnorés comme Euripidas, & nous remplirons ici cette maxime, qu'il faut que la plûpart des instructions soient indirectes, sur-tout celles qu'on donne aux gens de guerre, ou à ceux qui y sont destinés, & qu'on fasse le moins semblant d'enseigner lorsque l'on enseigne le plus.

Mes Lecteurs penseront de l'action d'Euripidas tout comme j'en pense, ils la trouveront fort extraordinaire; mais qu'il ait trouvé des imitateurs d'une lâcheté encore plus énorme, cela doit surprendre encore bien davantage, & s'il vous plaît fort peu de tems après : car il n'y a qu'un espace de quelques années entre l'action d'Euripidas & celle de Persée Roi de Macédoine, dans la bataille qu'il perdit contre Paul Emile. On ne vit jamais dans le monde un Prince plus lâche que celui-là. „ Ceux „ qui auront été en quelque estour de guerre, *dit Montagne* (a), tous blessés & en- „ core ensanglantés, on les raméne bien le lendemain à la charge; mais ceux qui ont „ conçu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur ferez pas seulement re- „ gar-

(a) *Ess. de Montag. l. 1. C. 17.*

Voici un Amiral de la flotte d'Athénes, qui, sans être amoureux, s'enfuit avec quelques vaisseaux, & laissa là le reste: on entend bien que je veux parler de Conon, grand Capitaine. Mais dans cette affaire-ci, il manqua de conduite & de prévoiance. A l'égard du courage, je ne vois pas qu'on puisse raisonnablement l'accuser d'en avoir manqué. Sa flotte étoit forte de cent quatre-vingt galéres, il fut surpris & ne se sauva qu'avec neuf. Cet événement termina la guerre du Péloponése, & causa la ruine & la décadence d'Athénes. Voici le fait, je l'emprunte de Thucydide, & d'Ablancourt m'en fournit la traduction.

Lysander, Amiral de l'armée de Lacédémone, s'étant rendu maître de Lampsaque, où il y avoit un bon port, les Athéniens aiant été avertis qu'il tiroit de ce côté-là, y cinglérent aussi, „ & mouillérent au port d'Eleonte dans la Chersonése avec cent „ quatre-vingt galéres; & aiant sçû la prise de Lampsaque, allérent à Seste, où s'é„ tant pourvûs de vivres, ils abordérent à Egospotame vis-à-vis de Lampsaque, où „ l'Hélespont n'a pas deux milles de largeur. Lysander, après avoir fait repaître ses „ gens, les fit embarquer, & mit les mantelets des galéres comme pour le combat, „ avec défense de quitter son rang & de branler sans ordre. Les Athéniens, dès „ le lever du Soleil, se rangérent en bataille devant le port; & voiant que Lysander „ ne bougeoit, se retirérent sur le soir à leur poste, où il les fit suivre par quelques „ galéres des plus légéres pour épier leur contenance. Après avoir fait cela l'espace „ de quatre jours, pendant lesquels les Athéniens ne cessérent de lui présenter la ba„ taille; Alcibiade, qui vit de son fort qu'ils étoient sur une rade découverte, d'où „ il falloit aller querir des vivres ailleurs, tandis que l'ennemi étoit posté dans un bon „ port où il ne manquoit de rien, il leur conseilla de regagner Seste, qui n'étoit „ éloigné que de demie lieuë, où ils se pouvoient battre quand il leur plairoit, sans „ être sujets aux insultes des ennemis. Mais les Généraux Athéniens, & particulié„ rement Tydée & Menandre, ne trouvérent pas bon qu'il se mêlât de leur don„ ner des avis, n'étant plus Général; ce qui l'obligea à se retirer. Le cinquiéme „ jour, Lysander dit à ceux qu'il envoioit à la découverte, selon la coutume, „ qu'ils fissent signe avec un bouclier lorsqu'ils verroient les ennemis décendus à „ terre, & écartés, comme ils faisoient tous les jours par mépris, à cause qu'il re„ fusoit le combat. Le signal ne fut pas plutôt donné, qu'il vogua contre eux à „ toutes rames, suivi de Thorax avec son infanterie. Conon le voiant venir, fit „ sonner l'alarme pour rassembler ceux qui étoient dispersés, car il y avoit des ga„ léres entiérement dégarnies, qui n'avoient qu'une rangée ou deux de rameurs, & „ se mit en mer avec neuf autres équipées de tout point, dont la Parelienne étoit „ une. Cependant Lysander prit toutes les autres avec ce qui étoit dessus, & une „ partie même de ceux qui étoient sortis: le reste se sauva dans quelques petites pla„ ces voisines. Conon voiant tout perdu, cingla en haute mer avec huit galéres vers „ le promontoire de Lampsaque, où trouvant les grandes voiles des ennemis, il les „ prit, & tira vers Evagoras Roi de Chypre, tandis que la Parelienne portoit à „ Athénes la nouvelle de la défaite.

Voilà deux plaisans Officiers Généraux que Menandre & Tydée, qui parce qu'Alcibiade, un des plus grands Capitaines d'Athénes, étoit sans cesse maltraité par ses Citoiens, lors même qu'il les tiroit des plus grands embarras, & même après les avoir délivrés du joug des Lacédémoniens, se moquent de ses avis, comme si l'on perdoit le sens & l'esprit lorsqu'on perd les bonnes graces d'un Prince; ils méprisent un conseil salutaire, qui faisoit le salut & la gloire de l'armée Athénienne. Mais que Conon ait méprisé cet avis, il y a lieu d'en être étonné: il eût pû s'épargner une telle honte, & la perte entiére de sa réputation.

Le Général Banier, un de plus grands hommes de ſon ſiécle, eſt atteint & convaincu dans l'Hiſtoire d'avoir donné dans la paſſion d'amour au-delà des bornes raiſonnables; mais elle n'étouffa jamais en lui tous les ſentimens de l'honneur, comme cela ſe voit dans Antoine, & ne lui fit d'autre mal que de lui avoir fait manquer de bons coups par ſa négligence ; il perdit quelque peu de l'eſtime de ſes ſoldats; mais il la recouvra bientôt par ſa valeur: car quelque forte que ſoit la paſſion de l'amour, on en guérit cependant. Cette paſſion eſt en quelque maniére excuſable; mais un lâche demeure tel toute ſa vie, à moins qu'il ne ſe faſſe une irruption furieuſe du tempérament qui bouleverſe toute la machine ; ce qui eſt un prodige plutôt qu'une preuve qu'on en peut guérir. C'eſt pour cela que je trouve l'action d'Andronique l'Ange plus honteuſe que celle de Marc-Antoine. Voici l'exemple tel que Nicetas (a) le rapporte dans le Préſident Couſin.

„ L'Empereur Manuel Comnéne aiant donné des troupes à Andronique l'Ange „ & à Manuel Cantacuzéne, *dit l'Auteur*, pour attaquer les Turcs de Carace, l'ex- „ pédition n'en fut pas heureuſe. Carace eſt entre Lampis & Graoſgala: Androni- „ que aiant laiſſé ſon bagage à cette derniére ville, attaqua Carace; mais y aiant „ pris ſeulement des troupeaux & des païſans, il s'enfuit à toute bride, au ſeul „ bruit de l'arrivée des Turcs, ſans s'informer de leur nombre ni de leurs forces; „ & non content de s'être ſauvé à Cone, il pouſſa ſon cheval juſqu'à Laodicée. „ Les ſoldats, étonnés de l'abſence du Général, abandonnérent les priſonniers & le „ bagage, & ſe fuſſent diſperſés de côté & d'autre, ſi Cantacuzéne n'eût empêché „ leur déroute. Peu s'en fallut que l'Empereur ne fît promener Andronique par „ la ville en habit de femme; mais il modéra ſa colére & lui pardonna, en conſi- „ dération de la parenté qui étoit entre eux.

Ces ſortes de châtimens étoient en uſage en ce tems-là, comme cela ſe voit dans la Vie de l'Empereur Julien, & les amoureux en ſont beaucoup moins dignes que les lâches qui ne le ſont pas: car ceux-ci ſont fort ſains d'eſprit, tout au contraire des autres qui l'ont perdu. Il s'en trouve plus dans l'Hiſtoire de ceux qui reſſemblent à Andronique l'Ange, & qui ſe deshonorent par leur lâcheté, que des autres dans leſquels l'amour étouffe toute ſenſibilité pour l'honneur. Je crois que Marc-Antoine eſt le ſeul au monde qui nous ait fait voir au plus haut degré de perfection les prodigieux effets de cette paſſion : la lâcheté n'en produit pas moins, Witikind nous en offre un exemple. Le Pére Daniel n'eſt pas d'une grande exactitude à l'égard de ce Chef des Saxons contre Charlemagne. „ C'étoit un des plus fameux Ca- „ pitaines des Saxons Veſtphaliens, *dit cet Hiſtorien* (b): c'étoit un homme infini- „ ment zélé pour la liberté de ſon païs, & ſon courage & ſa prudence lui avoient „ acquis beaucoup d'autorité. Il étoit ennemi juré des François, & n'avoit jamais „ voulu entrer en commerce avec eux. Ce Capitaine, ſe ſentant coupable de la plû- „ part des infractions des Traités de paix, & de quantité d'excès & de violences, „ appréhenda de ſe mettre en la puiſſance du Roi ; il aima mieux ſe retirer chez le „ Roi de Dannemarc". Cela va bien juſques-là, mais l'Hiſtorien n'a pas exprimé les choſes comme elles ſont dans l'original, & ce n'eſt pas là le ſeul endroit où il cloche dans ſon Hiſtoire, ſurtout pour ce qui regarde les Rois de la premiére race: nous n'aurions pas beaucoup de peine à le démontrer, ſi c'étoit ici le lieu. Witikind fut l'auteur de la révolte des Saxons, ce que l'Hiſtorien auroit dû dire lorſque Charlemagne entra dans la Saxe. Il ſe mit à la tête de ſon armée, ſur la nouvelle

(a) *Nicet. Hiſt. de l'Emp. Man. Comn. liv. 6. ch. 8.*
(b) *Daniel, Hiſt. de France. Charlemagne.*

velle que les François marchoient droit à lui. Il se trouva véritablement surpris, & sans presque aucuns préparatifs; ce qui consterna son armée. Ce Capitaine s'étant apperçû de cette fraieur, desespéra du succès de son entreprise, & de tirer parti d'une armée déja intimidée de l'approche des François; ce qui l'obligea de tout abandonner, & de se retirer en Dannemarc. Les Saxons composérent alors, & se soumirent au vainqueur.

Huniade, si célébre par ses grandes actions, seroit-il digne d'entrer dans le catalogue des Généraux qui laissent là leur armée dans les grandes extrémités, & se retirent pour sauver leur personne, desespérant du salut de leurs troupes? Il y a moins de lâcheté dans ceux-ci que de prudence. Bien des Connoisseurs le prétendent ainsi, les autres d'une morale plus sévére à l'égard du prix de la réputation, qui est inestimable dans un grand cœur, veulent qu'on périsse plutôt que de penser à un tel parti. Je crois qu'on devroit distinguer un Souverain d'un Général d'armée dans ces sortes de cas, lorsqu'il a encore quelque chose à perdre. Je laisse le jugement à de plus habiles que moi dans ce que je vais rapporter de ce Roi de Hongrie, qui pour ne point perdre tout ce qu'il avoit de forces, se sauva avec une partie, ne pouvant amener le reste, qu'il abandonna. Je panche fort à croire qu'il fit le coup d'un habile Général.

Huniade à la tête d'une puissante armée, qui comparée à celle des Turcs étoit fort petite, se résolut de marcher à eux, & de les attaquer dans la plaine de Cosone en 1448. Cette bataille est célébre dans l'Histoire, elle dura deux jours, & le second les Valaques, qui composoient une partie de l'armée Chrétienne, se tournérent du côté d'Amurat, bien qu'Huniade eût remporté un grand avantage le jour précédent, qui ne décida pourtant rien. „ Les armées revinrent aux mains le Vendredi „ matin, *dit l'Auteur* (a), bien que les Chrétiens fussent effraiés & affoiblis de „ cette désertion, qui coûta cher aux Valaques, qu'Amurat fit tous tailler en pié- „ ces, détestant une telle perfidie. Ils poussérent l'ennemi avec beaucoup de cou- „ rage, mais avec peu de vigueur: car la cavalerie Hongroise armée pesamment „ succomboit de lassitude sous cet incommode équipage. De tout tems les armées „ de l'Orient avoient méprisé la cavalerie d'Occident, qui étoit alors couverte de „ fer & d'acier, pour mettre l'homme & le cheval à l'épreuve de toutes sortes de „ traits. Et les Grecs en particulier n'avoient jamais pû se persuader qu'avec tant „ de précaution & d'embarras, elle eût la bravoure & l'intelligence de la guerre; „ parce qu'un combat, tirant en longueur, elle sentoit épuiser ses forces, & trou- „ voit dans cette pesanteur un obstacle à la poursuite, si les ennemis plioient, ou „ à la retraite s'ils étoient vainqueurs. Aussi les Turcs s'en prévalurent alors, & „ pour achever de fatiguer cette cavalerie, feignirent de prendre la fuite, jusqu'à „ ce que la voiant hors d'haleine, ils s'ouvrirent pour la laisser passer, & firent „ ensuite un mouvement pour la couper. Elle crut alors leur opposer une ruse, „ & pensant rétablir ses forces & le combat, se débarassa de la pesanteur de ses ar- „ mes; mais elle demeura plus exposée au sabre des Turcs, qui la prirent ainsi à leur „ avantage......

„ Huniade voiant la perte du reste inévitable, prit une résolution que plusieurs „ ont blâmée, mais qui a trouvé des partisans. Résolu de sacrifier une partie de „ l'armée pour conserver l'autre, il rassembla les troupes qu'il crut ruinées ou inu- „ tiles, particuliérement celles qui combattoient sur des chariots, & les aiant mises „ en ordre de bataille, leur fit espérer qu'il tenteroit encore la fortune du combat. „ Mais tandis que sur cette promesse ces malheureux attendoient le signal pour aller à „ la

(a) Guillet, Hist. du reg. de Mah. II. liv. I.

„ la charge, il les abandonna à la cruauté du vainqueur, & prit la fuite avec les
„ troupes qu'il lui plut de choisir.

Je ne sai si Alphonse Roi de Naples pourroit bien se défendre contre le reproche qu'on lui fait d'avoir abandonné son Roiaume & son armée, lorsque Charles VIII. y marcha pour en faire la conquête, malgré le soulevement de ses peuples, dont il étoit généralement haï, parce qu'il les chargeoit d'impôts extraordinaiaes, tirant sans cesse & sans mesure sur eux, & ne gardant aucun ménagement dans ses caprices. „ Ce
„ Prince ne sachant de quel côté se tourner, voiant approcher l'armée Françoise,
„ tous les peuples se soulever, n'osant quitter Naples, de peur qu'elle ne suivît l'e-
„ xemple du reste du Roiaume, prit, *dit le Pere Daniel* (a), une résolution fort ex-
„ traordinaire, par laquelle il eut quelque espérance de ramener les esprits. Ce fut
„ de quitter la Couronne, & de la mettre sur la tête de son fils Ferdinand Duc de
„ Calabre, ce jeune Prince brave, bien né, & que les Napolitains aimoient. Il le fit
„ proclamer Roi de Naples, & sans tarder davantage il s'enfuit sur les galéres à Mas-
„ sara en Sicile". Son fils l'imita bientôt : car à peine fut-il entré dans Naples, que le peuple ne pouvant oublier la tyrannie du Roi son pére, se souleva en faveur des François; de sorte que ce Prince s'enfuit sur ses galéres „ avec Jeanne sa fille, & la
„ vieille Reine femme de son aieul. Il fit voile suivi de ses plus zélés serviteurs vers
„ l'Isle d'Ichia, à trente milles de Naples.

Huniade ne fit rien dans cette action qui pût le deshonorer; mais je doute qu'Agathocles Roi de Syracuse, un des plus grands Capitaines de l'antiquité, soit sans quelque reproche dans l'abandon de son armée en Afrique. J'ai déja rapporté cet exemple dans l'abrégé de sa vie, que j'ai tiré de Justin. Ce Prince aiant assez mal-à-propos insulté le camp des Carthaginois, y fut si bien reçu, qu'il y perdit la plus grande partie de son armée : de sorte qu'il fut obligé de quitter partie, & de se sauver dans son camp. Cette disgrace, jointe au mécontentement de ses troupes, ausquelles il étoit dû plusieurs montres, faillit à jetter son armée dans une révolte générale; & comme il étoit sans argent & hors d'état de les satisfaire, il craignit qu'elles ne l'arrêtassent & le livrassent à ses ennemis; ce qui lui fit prendre la résolution d'abandonner son armée, & de s'embarquer pour Syracuse. Il ne manqua pas de le faire à la faveur de la nuit, accompagné de son fils Arcagate, qui s'étant égaré, fut pris par les soldats. Cette évasion porta la consternation dans l'armée, qui capitula avec les ennemis, après avoir égorgé les deux fils de son Général.

§. II.

Précautions à prendre dans les païs de montagnes. Exemples de Généraux qui ont échoué, faute de les avoir prises.

Si je n'ai pas absolument épuisé certaines parties de la guerre des montagnes, je puis avancer, sans craindre qu'on m'accuse de vanité & d'immodestie, que j'ai poussé plus loin qu'aucun Auteur militaire n'a encore fait avant moi. Ceux qui en ont parlé ne s'y sont pas même assez arrêtés pour nous en donner une idée. Cependant la guerre des montagnes est une des plus grandes & des plus savantes : outre que les montagnes se rencontrent par tout, ou presque par tout où l'on fait la guerre. Je ne suis point surpris de voir les Généraux si embarassés lorsqu'ils se trou-

(a) *Hist. de France Charles VIII.*

trouvent embarqués dans cette sorte de guerre, qui demande, outre une grande connoissance du païs, de grands talens & une capacité peu commune pour s'en bien démêler : car l'acquis n'est pas moins nécessaire que le naturel. L'on trouve une infinité de Généraux qui ont donné dans des piéges, dont ils n'ont pû se tirer que par une résolution très-hardie: & qui dans toute autre conjoncture auroit été blâmée comme téméraire. Les Romains, plus que tout autre peuple du monde, nous fournissent un si grand nombre de ces sortes d'événemens fâcheux, qu'il ne faut pas être étonné si j'ai traité avec tant de soin & de méthode cette partie de la guerre des montagnes, où il y a à craindre d'être enfermé. On peut tomber dans ces piéges par les mouvemens fins & rusés que fait un ennemi habile pour nous y précipiter. Bien que ces sortes de malheurs soient toujours honteux, ils le sont infiniment moins que lorsqu'on s'y précipite soi-même, comme Euripidas, puisqu'il dépend de nous de n'y point tomber, & d'éviter même les piéges qu'on peut nous tendre. Mais tout cela dépend de la connoissance du païs où l'on transporte la guerre, & cette connoissance ne pouvant être toujours en nous, on peut l'acquérir en consultant les gens du païs, & il n'y faut jamais entrer sans en avoir un bon nombre. L'on ne doit jamais s'en tenir à un seul avis, parce qu'il peut se trouver des traîtres. Il ne suffit pas d'entrer dans une vallée, & d'être maître des hauteurs à mesure qu'on avance, il faut savoir si l'ennemi après avoir quitté un passage pour aller à l'autre ne peut pas gagner le chemin que nous prenons par d'autres vallées, ou par le revers des autres montagnes, pour s'emparer des pas ou des chemins que nous avons abandonnés pour aller à lui ou pour l'empêcher d'entrer plus avant dans le païs. Il y a d'ailleurs des vallées qui n'ont point d'issuë, ou qui se resserrent si fort à mesure qu'on y avance, qu'on se trouve quelquefois pris pour dupe ou obligé d'y défiler un à un, pour gagner quelque autre vallée ou quelque passage important pour y arrêter l'ennemi. Quand il s'agit d'une retraite ou de traverser un païs, comme fit Annibal dans les Alpes, on se soucie fort peu du païs qu'on laisse derriére soi; mais lorsqu'il s'agit d'aller au-devant d'un ennemi, & de lui disputer l'entrée d'une vallée, il est besoin de se précautionner sur ses derriéres & d'occuper tous les passages; de peur que l'ennemi nous venant au-devant par des chemins de revers, dont les montagnes les plus difficiles ne manquent jamais, on ne peut prendre trop de précautions : car ce qui est impraticable à une armée ne l'est pas à un corps de troupes de quatre à cinq cens hommes, & ou un berger a passé avec son troupeau à travers les plus affreux précipices, cinq cens soldats y passeront bien les uns après les autres. Or il n'en faut pas tant pour s'emparer d'un pas de montagnes qui sera derriére nous, & que nous avons négligé, faute d'avoir sçû que ces montagnes affreuses, que nous croions impraticables, ne le sont pas aux gens du païs. Je n'en connois pas une dans les Alpes & les Pirénées, après m'en être informé ou les avoir vûës par moi-même, qui n'aient des sentiers, où les bergers & les chasseurs passent souvent. Il y en a bien peu dans les hautes Alpes & la haute Provence que je n'aie pratiquées, & où je n'aie pris souvent des chemins de traverse pour couper plus court & pour les reconnoître, autant par curiosité que par le desir de me rendre utile dans l'occasion. On doit donc ne marcher dans ces sortes de païs qu'avec une extréme défiance, & ne pas faire un pas en avant qu'on ne sache qu'on en peut faire mille autres en-delà, autant dans le bas de la vallée que sur le haut des montagnes, s'il est possible d'y aller. On ne doit pas moins bien remarquer ce qu'on laisse derriére soi, il faut savoir avant que de sortir d'un endroit si l'on peut gagner les passages les plus difficiles par le revers des montagnes des deux côtés de la vallée, & il n'y a que les

les gens du païs qui puissent nous en informer: car s'il n'y avoit qu'une apparente impossibilité d'y venir, & qu'on vît qu'on peut y décendre des hauteurs, il faut y laisser du monde, avec ordre de s'y fortifier & envoier des Officiers avec de bons guides reconnoître les moindes sentiers; s'il arrivoit qu'on trouvât des endroits où un homme pourroit passer, quelque danger qu'il y eût à le faire, on doit y envoier des mineurs pour les faire sauter.

Je n'ai garde de donner des instructions plus que je n'ai fait ailleurs, pour s'empêcher de tomber dans les fautes où bien des Généraux sont tombés, j'ai honte d'apprendre aux gens de guerre de se garder de s'enfermer dans des vallées ou dans des païs qui n'ont point d'issuës, & où ceux qui y entrent une fois courent risque de n'en jamais sortir que par la perte de leur vie, ou par une honte éternelle. Il n'y en a pas une plus grande que celle de se rendre les armes à la main, & de passer sous le joug lorsque l'ennemi, assûré qu'il n'y a point de sortie, nous bouche l'entrée: car il faut bien, quoique Polybe ne le dise pas, qu'Euripidas eût éprouvé le même sort, & que Philippe eût envoié des troupes par des chemins détournés, qui lui coupérent les vivres & la retraite. Ce Général des Eléens, qui se vit ainsi enfermé, s'enfuit secrétement, & abandonna son armée. Il s'est trouvé bien des Généaux qui n'ont eu garde de l'imiter, & qui ont pris le parti le plus généreux en marchant à l'ennemi à la premiére nouvelle, pour ne pas lui donner le tems de se reconnoître, & de se fortifier au passage: c'est la chose du monde la plus aisée dans les païs de hautes montagnes, & il est encore plus aisé de faire donner toute l'armée dans un coupe-gorge par des manœuvres bien concertées; mais de s'y précipiter par imprudence & faute de précautions, c'est ce qu'on ne sçauroit excuser dans un Général d'armée.

Rien ne me surprend davantage que les exemples que l'Histoire ancienne & moderne nous fournit en foule, j'en rapporterai quelques-uns qui approchent le plus de nous, & les exemples ont cela de bon, qu'outre l'instruction qu'ils fournissent & le plaisir qu'on y prend, ils nous portent à la lecture de l'Histoire, & rien n'est plus important aux gens de guerre & aux Grands du monde, qui sont nés pour nous commander, ou pour gouverner les peuples. C'est une des principales fonctions de la prudence, dit notre Auteur en mille endroits de son Histoire, de n'attendre point à s'instruire par une dangereuse expérience, qui coûte toujours bien cher sans nous mener fort loin. Ce qui s'est passé sert à affermir le jugement pour l'avenir, & à éclairer l'esprit pour la conduite qu'on doit tenir dans le train des affaires du monde. Il est fâcheux d'acheter de l'habileté à ses propres dépens, il vaut mieux observer avec attention les bévûes & les erreurs d'autrui, afin d'apprendre à se garantir des disgraces qu'elles traîneut après elles. Plusieurs grands Capitaines les eussent sans doute évitées, s'ils eussent sçû les fautes des errans.

Mes Lecteurs se souviendront de l'exemple de Perose Roi de Perse contre celui des Nephtalites, que j'ai rapporté dans le Volume précédent page 197. Rien de plus remarquable que ce fait: car pour se tirer d'un pas très-dangereux dans un défilé de montagnes qui n'avoit aucune issuë, où il s'étoit imprudemment engagé avec toute son armée; il se vit dans la triste & honteuse nécessité de capituler avec son ennemi à des conditions si deshonorantes & si dures, qu'elles différent peu de celles des Romains aux fourches Caudines. Toute la honte tomba sur Perose plutôt que sur ses troupes. Il sauva par-là son armée aux dépens de sa réputation, & le vainqueur perdit la sienne par une vengeance ridicule.

L'adresse dont Eusébe se servit pour faire connoître au Roi de Perse le danger où il exposoit son armée, est d'un art admirable & digne d'un Courtisan très-délié. En

En vérité n'eſt-ce pas une choſe bien ſurprenante & tout-à-fait déplorable, qu'on ne puiſſe, ſans un extréme ménagement & ſans riſque de ſe perdre, avertir les Grands du monde de ce qu'ils doivent éviter ? Quel milieu prendre entre ces deux avis extrémes, l'un d'Eſope, le fabuliſte fameux, qu'*il faut ou n'approcher point du tout des Rois, ou ne leur dire que des choſes qui leur ſoient agréables*; & l'autre de Solon, qu'*il faut ou ne point approcher des Rois, ou leur dire des choſes qui leur ſoient utiles ?*

„ Il n'y a rien que nous recevions avec tant de répugnance que les avis, *dit le* „ *célébre Mr. le Clerc.* Nous regardons ceux qui les donnent comme des gens qui font „ affront à notre eſprit, & qui nous prennent pour des enfans, ou pour des ignorans. „ Nous conſidérons l'inſtruction, comme une cenſure *implicite*, & le zéle que l'on „ montre pour notre bien, dans une ſemblable occaſion, comme un effet de la pré- „ ſomption ou de l'impertinence de ceux qui le font paroître. La vérité eſt, que „ ceux qui donnent un avis, font en cela un exercice de ſupérieur, dans lequel ils „ ne peuvent être fondés que parce qu'en nous comparant avec eux, ils remarquent „ en nous un défaut de conduite ou d'eſprit.

Peroſe court à ſa perte comme à celle de ſon armée par ſon imprudence; le péril ne pouvoit être plus grand, & cette imprudence plus énorme: qui ſera aſſez hardi pour la lui faire connoître, & la mettre dans tout ſon jour ? Il s'en trouve un, encore faut-il qu'il uſe d'un apologue, qui une heure plutôt eût été d'une grande reſſource; au lieu qu'étant débité trop tard, le mal ſe trouva au comble & ſans nul reméde. Cela me fait ſouvenir d'un bon mot d'un Officier fort habile, auquel ſon Général, embarqué dans une mauvaiſe affaire, & qui n'aimoit pas à prendre conſeil, demanda ce qu'il penſoit qu'il faudroit faire: vous venez trop tard, lui répondit-il, il y a une heure que je le ſçavois.

„ Entre toutes les différentes maniéres de donner un conſeil, *dit encore l'illuſtre Auteur que je viens de citer*, „ je crois que la plus fine & celle qui plaît le plus „ généralement, eſt celle qui ſe fait par le moien de la fable, quelque forme qu'on „ veuille lui donner, ſi l'on conſidére bien cette maniére d'inſtruire & de con- „ ſeiller, on trouvera qu'elle eſt moins choquante & la plus ſouffrable... C'eſt „ pour cela que nous voions dans les plus anciennes Hiſtoires, que des perſonnes „ ſages ont ſouvent donné des avis à leurs Rois, en emploiant les apologues. Pour „ omettre les exemples de cette maniére d'inſtruire, dont chacun peut ſe ſouvenir; „ il y en a un dans la langue Turque, où il y a quelque peu d'extravagance „ orientale mêlé, mais qui n'en eſt pas moindre pour cela.

„ On dit que le Sultan *Mahmoud*, par ſes guerres perpétuelles au-dehors, & par „ ſa tyrannie au-dedans, avoit fait que toute la Perſe étoit pleine de mazures. Son „ Grand Vizir prétendoit, (ſoit qu'il le crût, ou qu'il voulût impoſer aux au- „ tres,) avoir appris d'un certain Derviche l'art d'entendre le langage des oiſeaux; „ de ſorte qu'aucun oiſeau ne pouvoit ouvrir le bec en ſa préſence, ſans que le „ Vizir entendît ce qu'il diſoit. Un ſoir qu'il revenoit avec le Sultan de la chaſ- „ ſe, ils virent deux hiboux ſur un arbre, qui ſortoit des mazures d'un vieux mur, „ & qui faiſoient entendre de là leurs lugubres cris. Sur cela le Sultan, qui ſe reſ- „ ſouvint de la prétenduë ſcience de ſon Vizir, ſe mit à dire: *je voudrois bien ſçavoir ce que ces hiboux ſe diſent l'un à l'autre; allez écouter leurs diſcours, & apprenez-moi ce qu'ils auront dit.* „ Le Vizir approcha de l'arbre, & feignit d'être „ bien attentif aux cris de ces deux oiſeaux; après quoi étant retourné au Sultan, „ il lui dit qu'il avoit très-bien entendu une partie de leur converſation, mais qu'il „ n'oſoit pas la lui rapporter. Il ne fit qu'irriter par-là la curioſité du Sultan,

„ qui

„ qui voulut absolument sçavoir ce que les hiboux avoient dit : *Sçachez donc*, dit le Vizir, *qu'un de ces hiboux a un fils, & l'autre une fille, qu'ils parlent de marier ensemble. Le pére du fils a dit au pére de la fille : frére, je consens à ce mariage, à cette condition que vous assigniés cinquante villages ruinés pour sa portion. A cela le pére de la fille a répondu : au lieu de cinquante, je lui en assignerai cinq cens, si vous voulez. Dieu donne bonne vie & longue au Sultan Mahmoud ! pendant qu'il régnera, nous ne manquerons pas de villages ruinés.* „ L'Histoire dit que le Sultan „ fut si touché de cet apologue, qu'il fit rebâtir les villes & les villages qui avoient „ été ruinés, & qu'il tâcha depuis ce tems-là de procurer le bien de son peuple.

„ Par la fable, *dit encore M. le Clerc fort judicieusement*, on nous dit ce que „ nous devons faire, nous nous imaginons que c'est nous-mêmes qui nous avisons „ de notre devoir, nous écoutons celui qui nous parle avec plaisir, ou nous lisons „ un Auteur fabuliste comme un Historien, & nous regardons les instructions qui „ en naissent plutôt comme des conséquences que nous en tirons, que des aver„ tissemens qu'il nous donne. Les exemples historiques font le même effet dans certains arts & certaines sciences, & particuliérement dans celle de la guerre. Faut-il être surpris après cela, si en expliquant le dogme je le prouve par les faits, comme je le pratique dans cet Ouvrage ? Car l'on apprend par-là & la Guerre & l'Histoire, du moins les endroits les plus à remarquer. Finissons ce Paragrafe par les exemples que j'ai promis.

L'Empereur Isac l'Ange aiant marché pour combattre les Valaques & les Commanes, qui s'étoient débordés sur les terres de l'Empire, où ils faisoient de très-grands désordres, ne fit pas de grands progrès. C'étoient des montagnards vifs, agiles & alertes, qui alloient bravement au combat, lorsque les lieux leur étoient favorables, & se retiroient dans les combats de pied ferme, où l'ordre pouvoit beaucoup, & revenoient ensuite pour attaquer dans la retraite. L'Empereur emploia deux mois dans cette expédition sans aucun effet ; mais comme il eut quelques avis que les Scythes remuoient, il prit la résolution de se retirer & de s'en revenir.

„ Ne voulant pas s'en retourner par où il étoit venu, *dit le Président Cousin* „ (a), il prit un chemin plus court & plus agréable, au milieu de plusieurs va„ lons, où il perdit une partie considérable de son armée, & où il courut grand „ risque de périr lui-même. Au lieu de marcher par une campagne assez large, où „ la cavalerie pouvoit passer fort commodément, il s'engagea en des pas de mon„ tagnes, par où couloit un torrent. Manuel Camyze Protostrator, & Isac Com„ néne, gendre d'Alexis, que nous verrons bientôt sur le trône, étoient à la tête ; „ Jean Ducas Sebastocrator, oncle de l'Empereur Isac, étoit à la queuë. L'Empe„ reur & son frere Sebastocrator étoient au milieu avec tout le bagage. Il n'étoit „ que trop aisé de voir que les Barbares, qui étoient aux deux côtés du passage, „ avoient envie de les attaquer. L'avantgarde passa sans en venir aux mains, & de„ vant que les Valaches se fussent approchés du pas, qui d'ailleurs se réservoient de „ charger le corps d'armée, où ils croioient que l'Empereur étoit avec ses princi„ paux Officiers. Lorsqu'il se fut engagé si avant dans ce fâcheux passage, qu'il „ ne pouvoit plus reculer, ils fondirent sur lui avec une impétuosité extréme. L'in„ fanterie Romaine fit bien son devoir pour n'être pas envelopée, & résista vail„ lamment aux Barbares, qui ne pouvoient décendre du haut des rochers sans pei„ ne ni sans danger. Mais quand elle se sentit accablée par des masses extraordi„ naires de pierres, qui rouloient de la cime des montagnes, elle fut contrainte de „ lâcher

(a) *Hist. de Constant. t. 5. ch. 4. l'Emp. Isac l'Ange.*

„ lâcher le pied. Alors les Barbares les poursuivant avec plus de violence, & en „ même tems avec plus de bonheur, ils furent tous assommés comme un troupeau „ renfermé dans une boucherie. L'Empereur sembloit pris comme dans un filet, „ quelque effort qu'il fît pour repousser les ennemis. De plus il avoit perdu „ son bonnet, que l'on appelle casis. Plusieurs vaillans hommes s'étant rassem- „ blés autour de lui, & aiant tué des chevaux, même des soldats de notre parti „ qui bouchoient le passage, ils le dégagérent si heureusement, qu'il ne fut point „ blessé, quoique tous les autres le fussent. Quand il eut atteint l'avantgarde, il „ remercia Dieu avec les paroles de David, de lui avoir sauvé la vie. Ducas Se- „ bastocrator ne pouvant avancer, trouva un garde qu'un de ses soldats nommé Li- „ toboez avoit gagné par argent.

J'ai dit dans le Paragrafe précédent que les actions de Mummol, un des plus grands Capitaines de son siécle, étoient peu connuës. On sçait qu'il étoit François; mais on ignore le lieu de sa naissance. Il y a lieu de croire qu'il étoit d'Avignon. Les Lombards avoient fait de grands desordres dans la Bourgogne, la Savoie & le Dauphiné. „ Le Patrice Amé y accourut aussitôt avec des troupes „ pour les empêcher de pénétrer dans le païs, & on en vint aux mains, *dit le Pére* „ *Daniel* (a), les Bourguignons furent défaits & presque tous passés au fil de l'é- „ pée. Le Général même y périt. Les Lombards devenus maîtres de la cam- „ pagne par cette défaite, y commirent de grands excès, & repassérent les Alpes „ chargés de butin & avec une multitude de prisonniers qu'ils firent esclaves. C'est „ ce qui obligea le Roi de Bourgogne de donner le commandement de son armée „ de ce côté-là au plus grand homme de guerre qu'il y eût alors dans l'Empire „ François nommé Mummol. Ce Capitaine n'eut pas plutôt ramassé les débris des „ troupes, qui furent fortifiées de quelques autres, que les Lombards revinrent „ faire une nouvelle irruption dans le Dauphiné aux environs d'Embrun. Mum- „ mol s'approcha avec son armée; mais marchant lentement, il leur donna le tems „ de s'engager dans les montagnes & dans les forêts, dont il fit brusquement oc- „ cuper tous les défilés, & embarassa les issues de quantité d'arbres qu'il fit abat- „ tre: de sorte que les Lombards se trouvérent investis de tous côtés, & étoient „ assommés à mesure qu'ils paroissoient. La plus grande partie y laissa la vie, „ quelques-uns furent pris & envoiés au Roi par le Général. Ils furent dispersés „ dans diverses prisons du Roiaume, & très-peu échapérent pour aller porter à „ leurs compatriotes la nouvelle de leur défaite.

Je l'ai déja dit plusieurs fois, il n'y a rien qui prête plus à la ruse & à l'artifice que le païs des montagnes, ni rien qu'un habile Général d'armée ne puisse entreprendre pour réussir dans ses entreprises, quelque foible qu'il puisse être; mais tout dépend de la connoissance du païs, & Mummol combattit fort près du sien. Il sçut attirer l'ennemi dans un détroit de montagnes, & rien n'est plus aisé que cela, lorsqu'on roule sans cesse l'ennemi par des mouvemens bien concertés de fuites & de retraites simulées. Mummol réussit parfaitement dans cette sorte de guerre, comme dans les autres: car quand même l'on auroit affaire à un ennemi vigilant, & qui use des précautions les plus sages, il est difficile qu'il puisse longtems tenir contre une défensive active & rusée, & qui se change en offensive selon l'occasion. Rien n'est plus admirable & plus sçavant que cette façon de guerre.

Sertorius, un des plus grands Capitaines qui eût paru avant César, excelloit particuliérement dans la guerre des montagnes, & mit à bout le grand Pompée, dont il

(a) *Hist. de France. Gontran, Chilperic & Sigebert.*

il se joua comme d'un enfant. Plutarque nous explique la méthode de cet habile & rusé Guerrier en homme qui avoit travaillé sur de bons Mémoires.

Les Généraux Romains „ avoient affaire, dit-il, à un ennemi qui les venoit sur- „ prendre tantôt de jour & tantôt de nuit; ses troupes composées la plûpart d'Espagnols & de montagnards vifs & agiles, faisoient de continuelles attaques & des retraites aussi promtes, sans que les soldats Romains pesamment armés, & accoutumés à combattre de pied ferme, les pûssent joindre. Lui seul conduisoit toutes les entreprises. Il semble qu'il se multipliât. Les deux Généraux de Rome le trouvoient à la tête de toutes les attaques. S'il avoit de l'avantage, il poussoit ses ennemis sans leur donner le tems de se reconnoître; & s'il trouvoit trop de résistance, & qu'il craignît d'être enveloppé, il avoit accoutumé ses soldats à se disperser; ils gagnoient les montagnes & les rochers, & au moindre signal ils sçavoient se rallier auprès de leur Général. On le voioit revenir à la charge par un autre endroit, il sembloit que ce fût de nouvelles troupes & une autre armée qu'il eût trouvée toute prête à entrer en action. Par cette maniére de faire la guerre, favorisée de la situation des lieux, il ne laissoit jamais en repos ni ses ennemis ni ses propres troupes.

CHAPITRE XVI.

Escalade de Psophis. Libéralité de Philippe à l'égard des Eléens. Nonchalance de ce peuple à se conserver dans son ancien état. Reddition de Thalamas.

PHilippe, à la vûe de ces obstacles, demeura quelque tems en suspens. Tantôt il renonçoit au dessein qu'il avoit eu de faire le siége de cette ville, tantôt il le reprenoit par la considération des avantages qu'il en tireroit en cas qu'il réussît. Car autant que cette ville devoit être formidable aux Achéens & aux Arcadiens, pendant que les Eléens en seroient les maîtres, autant leur devoit-elle être avantageuse dès qu'ils la leur auroient enlevée. Il se résolut donc de l'assiéger. Pour cela il donna ordre aux Macédoniens de repaître dès le point du jour, & de se tenir prêts. Le matin il passe l'Erymanthe sur un pont, les assiégés en furent si étonnés que personne ne s'opposa à son passage. Il approche de la ville avec un appareil & une assûrance qui y jette l'épouvante. Euripidas & les habitans sont effraiés, jusqu'alors ils avoient cru que les ennemis n'oseroient pas mettre le siége devant une ville si forte, & si capable de le soutenir longtems, surtout dans une saison peu propre à ces sortes d'entreprises. Une autre chose les embarassoit, ils craignoient que Philippe n'eût quelque intelligence dans la ville, & qu'ils ne fussent trahis par quelques-uns des habitans. Cependant comme ces soupçons

se trouvérent sans fondement, la plûpart coururent à la défense des murailles.

Les étrangers d'entre les Eléens firent une sortie par une porte qui est au haut de la ville, pour surprendre les ennemis. Mais le Roi avoit donné ses ordres pour que les échelles fussent dressées en trois endroits différens, il avoit aussi partagé ses Macédoniens en trois corps. Le signal se donna par les trompettes, & aussitôt on alla de tous côtés à l'escalade. Les assiégés se défendirent d'abord avec valeur, & jettérent plusieurs des assiégeans en bas des échelles: mais les traits & les autres munitions dont ils n'avoient pris que pour cet assaut, leur manquérent bientôt, & d'ailleurs ils avoient affaire à gens qu'il n'étoit pas aisé d'épouvanter. A peine un Macédonien étoit-il tombé de l'échelle, que le suivant prenoit sa place. Les assiégés abandonnérent enfin la ville, & se retirérent dans la citadelle. Les Macédoniens montérent sur les murailles, & les étrangers, qui avoient fait la sortie, pressés par les Candiots, jettérent honteusement leurs armes & prirent la fuite. On les mena battant jusqu'à la ville, & l'on entra péle-mêle avec eux, en sorte que la place fut prise en même tems de tous les côtés. Les Psophidiens, leurs femmes & leurs enfans, Euripidas & tous ceux qui échapérent aux assiégeans, se sauvérent dans la citadelle. Tous leurs meubles furent pillés, & les maisons furent occupées par les Macédoniens.

Ceux qui s'étoient réfugiés dans la citadelle n'y avoient pas dequoi subsister. Ils virent bien que leur ruine étoit inévitable, s'ils ne se rendoient au plutôt à Philippe. Il lui envoiérent un Héraut pour le prier de permettre qu'on lui fit une députation. Les Magistrats de la ville & Euripidas allérent le trouver. On fit un Traité, par lequel on leur accordoit l'impunité à tous, tant Citoiens qu'Etrangers. Les Députés retournérent à la citadelle avec ordre de n'en laisser sortir personne, que l'armée ne fût sortie de la ville, de peur que des soldats, peu dociles aux ordres du Prince, ne leur fissent quelque violence. Comme il faisoit alors de la neige, Philippe fut obligé de rester là quelques jours, pendant lesquels il fit appeller ce qu'il y avoit d'Achéens dans la ville. Dans cette Assemblée il s'étendit beaucoup sur la forte situation de Psophis, & sur les avantages qu'on pourroit tirer de cette place dans les conjonctures présentes, sur la distinction qu'il faisoit des Achéens par dessus les autres Grecs, & sur le penchant particulier qu'il se sentoit pour eux. Et ce qui mit le comble à toutes ces honnêtetés, il leur fit présent & les mit en possession de la ville, ajoutant qu'il les favoriseroit de tout son pouvoir, & qu'il ne laisseroit échaper aucune occasion de les obliger. Aratus & le peuple le remerciérent avec toutes les marques possibles de la plus vive reconnoissance, & il congédia l'assemblée. Il partit ensui-

enſuite & marcha vers Laſion. Alors les Pſophidiens quittérent la citadelle, & vinrent chacun reprendre leur maiſon. Euripidas retourna à Corinthe, & de là en Etolie. Proſlaüs de Sicyone fut fait Gouverneur de la citadelle de Pſophis, & on lui donna une aſſez bonne garniſon. Pythias de Pelléne commanda dans la ville.

Le bruit de cette conquête effraia la garniſon de Laſion. A peine ſentit-elle que le Roi approchoit, qu'elle abandonna la place. Le Roi y entra d'emblée, & par un ſurcroît de bonté pour les Achéens, il en gratifia leur République. Strate fut de même déſertée par les Eléens, & le Roi la rendit aux Telphuſſiens. Il arriva à Olympie après cinq jours de marche. Il y ſacrifia aux Dieux, & fit un feſtin aux Officiers de ſon armée. Les troupes repoſérent là trois jours, au bout deſquels il décampa & vint à Elée. Les fourrageurs ſe répandirent dans la campagne. Pour lui il mit ſon camp à Artemiſe. Après avoir fait là un grand butin, il reprit la route de Dioſcyre. Le païs fut ravagé. On fit quantité de priſonniers: mais ceux qui ſe ſauvérent dans les villages voiſins & dans les poſtes fortifiés, étoient encore en plus grand nombre. Auſſi eſt-il vrai que le païs des Eléens eſt le plus peuplé & le plus fertile de tout le Péloponéſe. Il y a telles familles parmi ce peuple, qui aiant quelques biens à la campagne, aiment tant à les cultiver, que depuis deux ou trois générations on n'en a vû perſonne mettre le pied dans Elée.

Cet amour pour la campagne s'eſt accru par le grand ſoin qu'ont eu les Magiſtrats de ceux qui y font leur demeure. Dans chaque endroit il y a des Juges pour y faire rendre la juſtice, & l'on veille exactement à ce que les beſoins de la vie ne leur manquent pas. Il y a beaucoup d'apparence que ce qui les a portés à prendre tous ces ſoins & à établir ces loix, c'eſt la grande étenduë du païs, & principalement la vie ſainte qu'on y menoit autrefois, lorſque toute la Gréce regardant l'Elide comme ſacrée, à cauſe des combats olympiques qui s'y célébroient, les habitans vivoient tranquilles à l'ombre de cette glorieuſe diſtinction, & ſans rien craindre des maux que la guerre entraîne avec elle. Mais depuis que les Arcadiens ont prétendu que Laſion & la Piſatide leur appartenoient, les Eléens obligés pour ſe défendre, de changer leur genre de vie, n'ont rien fait pour recouvrer leurs anciennes immunités. Ils ſont toujours reſtés dans l'état où la guerre les avoit mis. Pour parler ingénûment, je trouve cette nonchalance très-blâmable. Nous demandons la paix aux Dieux dans nos priéres, pour l'avoir il n'y a rien à quoi l'on ne s'expoſe, c'eſt de tous les biens celui à qui ce titre eſt le moins conteſté; ſe peut-il faire ſans une extréme imprudence que les Eléens aient négligé ce bien précieux juſqu'à ne pas ſe donner le moindre mouvement pour l'obtenir des Grecs, & le perpétuer chez eux? Ils ſont d'autant

 plus

plus coupables, qu'ils n'avoient pour cela rien à faire, qui ne fût dans les regles de la justice & de la bienséance.

Ce genre de vie, dira-t-on, les exposoit aux insultes de ceux qui sans égard pour les Traités leur auroient cherché querelle. Mais cela seroit arrivé rarement, & en ce cas toute la Gréce auroit couru à leur secours. A l'égard des petites courses qu'on auroit pû faire sur eux, il leur auroit été aisé, riches, comme ils n'auroient pas manqué de devenir dans une paix perpétuelle, de s'en garantir, en mettant des étrangers en garnison dans certains lieux quand il auroit été nécessaire: au lieu qu'aujourd'hui pour avoir craint ce qui n'arrive presque jamais, ils sont dans des guerres continuelles qui désolent leur païs & les dépouillent de tous leurs biens. Les Eléens ne trouveront pas mauvais que je les aie ici exhortés à recouvrer leurs droits, l'occasion n'a jamais été plus favorable. Quoiqu'il en soit, il reste encore dans ce païs quelques vestiges de son ancienne maniére de vivre, & les peuples y gardent encore beaucoup de penchant pour la campagne. C'est pour cela que quand Philippe y vint, quoiqu'il fît beaucoup de prisonniers, il y eut un plus grand nombre de personnes qui s'enfuirent dans la ville.

Les Eléens retirérent la plus grande partie de leurs effets, de leurs esclaves & de leurs troupeaux dans un château nommé Thalamas, place qu'ils avoient choisie, tant parce que les avenuës en sont étroites & qu'il est difficile d'en approcher, que parce qu'il est éloigné de tout commerce. Sur l'avis que le Roi reçut que grand nombre d'Eléens s'étoient réfugiés dans ce château, résolu de tout tenter & de tout hazarder, il commença par poster ses étrangers dans tous les lieux par où il pouvoit aisément faire passer son armée. Puis laissant le bagage & la plus grande partie de son armée dans les retranchemens, il entra dans les défilés avec les rondachers & les armés à la légére. Il vint au château sans rencontrer personne qui lui disputât le passage. Les assiégés, qui n'entendoient rien à la guerre, qui n'avoient point de munitions, & entre lesquels il y avoit quantité de gens de la lie du peuple, craignirent un assaut & se rendirent d'abord. On comptoit parmi eux deux cens étrangers, gens ramassés, qu'Archidamas Préteur des Eléens avoit amenés avec lui. Philippe gagna là une grande quantité de meubles, plus de cinq mille esclaves, & une infinité de bêtail. Après cette expédition il revint à son camp. Son armée étoit si enrichie & si chargée du butin, que ne la jugeant pas en état de rien entreprendre, il retourna à Olympie, & y campa.

OB-

OBSERVATIONS

Sur l'escalade de Psophis.

§. I.

Philippe en escaladant Psophis ne fut que hardi. Quelques regles à observer dans un escalade.

RIen ne contribuë plus à la gloire d'un grand Capitaine, que l'activité, la promptitude dans l'exécution de ses entreprises, & l'habileté qu'il fait paroître à profiter de la déroute des ennemis, & à faire des coups de partie, pendant qu'ils sont encore étonnés de leurs disgraces & de leurs pertes. C'est là le tems de tout oser. L'audace téméraire en apparence est toujours plus nécessaire dans ces sortes de conjonctures, lorsqu'on sait profiter des momens favorables, qu'une lente & mûre délibération. La plûpart en demeurent là après une victoire, & donnent le tems à leurs ennemis de se reconnoître. Il faut les presser après de grands succès; mais il arrive malheureusement, & presque toujours, que les Généraux qui ont remporté les victoires les plus signalées, trouvent des sujets de défiance, dont les vaincus, mieux informés du mauvais état de leurs affaires, ne s'apperçoivent pas. Ils se voient au contraire dans le dernier découragement. Les esprits trop fins & les flegmatiques, quelque fiers qu'ils soient de leurs avantages, sont fort sujets à ce défaut-là. Sans remonter aux tems les plus reculés, il seroit aisé de trouver un bon nombre de ces sortes de Généraux, qui ne se sont attachés qu'aux entreprises les plus aisées & de peu d'importance, lorsqu'ils étoient en état de marcher à de plus grandes, où les succès précédens sembloient devoir les porter. C'est n'être Capitaine qu'à demi, que de savoir vaincre sans savoir profiter de la victoire. Annibal après Cannes, & Gustave-Adolphe après la gloire de Leipsick, auront toujours cette faute à se reprocher. On ne la reprochera jamais à César, ni à M. de Turenne. Philippe, tout jeune qu'il est, ne croit pas qu'après une victoire aussi complette que celle qu'il vient de gagner contre Euripidas, qui n'a sçû l'attendre à la tête de son armée, ce Général enfermé dans Psophis doive lui échapper, quelque forte que fût cette place, quelque capable qu'elle fût de faire une longue résistance, tant par sa situation que par le nombre de ceux qui s'y étoient retirés après l'infortune du mont Apeaure.

Cette entreprise du Roi de Macédoine a tout l'air d'un coup de témérité. L'Historien le fait assez sentir, il le paroît ainsi au premier coup d'œil. Il le seroit en effet, si certaines circonstances ne sauvoient Philippe de ce reproche, comme nous le ferons voir, & ne prouvoient visiblement que cette action n'étoit seulement que hardie. Cela n'empêche pas que nous ne puissions appliquer à cette action-là cette pensée d'Homére, que Cléoméne appelloit le conseiller des gens de guerre & le docteur des Lacédémoniens. Il dit que *la valeur est seule sujette à des transports divinement inspirés.* Cette inspiration n'est autre chose que le bon sens de Philippe. On en douteroit d'abord: comment oser insulter une place, dira-t-on, que les plus habiles, les plus audacieux & les plus sages têtes de la Gréce n'eussent jamais attaquée que dans les formes, & avec tout le cérémonial imaginable? Et cependant ce

ce Capitaine ne lui fait pas plus d'honneur, que s'il se fût agi d'une misérable bicoque. Que penseroit-on d'une si incroiable hardiesse, si l'on ne voioit par mille exemples anciens & modernes, & même de nos jours, que les desseins les plus difficiles, les plus imprudens en apparence & les plus douteux, ne sont ni imprudens ni douteux; mais sûrs & sages, lorsqu'on en vient à l'exécution ensuite d'une grande victoire? Car il n'y auroit aucune certitude ni bon sens dans ce que nous ferions, ni prudence ni sagesse, si nous agissions d'une autre maniére avant la gloire d'une entreprise qui devance la seconde, où nous courons. Les gens sages se servent du bonheur avant qu'il change: car il importe à un Général qui vient de vaincre de pousser aussi loin qu'il peut ses avantages, pour augmenter sa réputation, le courage, la hardiesse, la confiance & les espérances de ses troupes. Il doit tout oser & tenter les plus grandes choses, non seulement parce que le vaincu ne se porte pas aux dangers avec la même hardiesse que le victorieux; mais encore parce qu'elles deviennent toujours plus aisées dans l'exécution, quelque difficiles qu'elles paroissent, lorsqu'après une entreprise qui aura réussi on court à une autre toute nouvelle: ce qui augmente la terreur, qui est la suite des grands desseins, & ne donne pas le tems à l'ennemi de revenir de l'étonnement où il est. Il ne faut pas même trop raisonner dans quelques-unes ensuite des autres moins difficiles, & qui ont réussi. Sénéque dit, *que le succès n'est pas de la jurisdiction du sage, nous commençons les choses & la fortune les achéve*, & cette fortune n'est autre chose que l'opinion qu'on a de notre habileté dans la conduite, de la hardiesse de nos desseins, & de l'audace intrépide & furieuse de nos troupes: cette opinion de valeur & de conduite, dont nos ennemis se trouvent tous remplis, les jette dans l'abattement; ils croient qu'il n'y a rien d'impossible à des gens qui osent tout. Sur ce fondement ils ne font presque aucune résistance: car bien que les Etoliens fussent très-braves, le peu de courage de leurs Généraux & leur ignorance en tout les rendit timides, & leur fit perdre tout espérance de pouvoir résister.

Philippe agit par un mouvement de prudence particuliére dans l'insulte de Psophis, & par des raisons fondées sur une connoissance exacte de la situation de ses ennemis, de la condition de leurs forces, de leur étonnement, de leur irrésolution à agir lorsqu'il se présenta devant la place. L'on voit assez qu'il ne fit rien sans de puissantes raisons. Il considéra moins la force de cette forteresse, & la hauteur de ses murailles, que la foiblesse de ceux qui étoient dedans & de celui qui y commandoit: Euripidas s'y croioit en si grande sûreté, qu'il ne s'imagina jamais, & encore moins sa garnison, que l'ennemi voulût tenter une si grande entreprise que celle, non pas d'assiéger Psophis, mais de la prendre par une escalade; ce qui fit qu'il négligea toutes les regles des précautions contre une insulte. Il paroît assez par ce qui arriva, que Philippe raisonnoit conséquemment, & que ses vûës étoient justes, tout de même que ses mesures, & qu'il trouva les choses telles qu'il les avoit imaginées & prévûës. Il y avoit une autre raison qui redoubloit ses espérances, la lâcheté d'Euripidas, qui s'y étoit jetté, après avoir abandonné son armée. Qu'a-t-on à craindre d'un lâche? Et qu'est-ce qu'une garnison en peut espérer? Rien de bon. On trouva d'ailleurs l'entreprise de Philippe si extraordinaire & si peu concevable, lorsqu'il parut devant la place, que tout le monde s'imagina qu'il s'étoit formé un parti en faveur de l'ennemi, & que les traîtres ne pouvoient être que les plus puissans. Il y avoit tout lieu de le soupçonner. Si l'on remarque les obstacles qu'il y avoit à surmonter pour en approcher, on ne sera pas surpris si Philippe fut un peu effraié à la présence des objets. Il y avoit la riviére d'Erymanthe à passer, dont l'abord étoit très-difficile, & cette riviére n'étoit point guéable.

ble. Il y avoit un pont; qui empêchoit ceux de la ville de le rompre? Et cependant ils n'en firent rien: autre sujet de soupçonner une intelligence, & cependant il n'y en avoit aucune.

Philippe aiant passé le pont avec toute son armée, se présente devant la ville, & se vient loger au pied des murailles. „ Euripidas & les habitans sont effraiés, „ *dit mon Auteur*, jusqu'alors ils avoient cru que les ennemis n'oseroient pas met- „ tre le siége devant une ville si forte, & si capable de le soutenir si longtems." Ce qu'il y a de bien surprenant, si l'on en juge par la narration, c'est qu'on étoit encore persuadé dans la ville que l'ennemi n'auroit jamais la hardiesse d'attaquer une place si puissamment fortifiée, autrement que par un siége dans toutes les formes, que la saison ne permettoit pas; & quant à une escalade, ils ne croioient pas qu'il osât jamais la tenter, & la regardérent comme une rodomontade du Roi de Macédoine, qui n'étoit rien moins que rodomont, & encore moins imprudent: car si on le suit dans toutes les actions de sa vie, bien qu'il eût changé dans ses mœurs, & que de Roi il fût devenu Tiran, il ne hazarda jamais rien, ni ne forma jamais aucune entreprise sans de puissantes raisons, & celle de Psophis étoit de telle importance qu'il ne pouvoit guéres la remettre à une autrefois, ni désespérer de réussir. L'étonnement des troupes, après la victoire du mont Apeaure, & la lâcheté comme l'ignorance des Chefs, étoit connuë à Philippe, & dans ces sortes de cas l'on ne peut pas dire qu'il y ait des places imprenables. Plusieurs se souviendront de la maxime d'Alexandre le Grand, qu'il n'y a point de place imprenable, si celui qui y commande n'est pas un homme de courage. Il dit cela à propos d'une place très-forte qu'il voulut attaquer, & dont la force étoit telle & les obstacles si grands pour en approcher, que ses troupes s'effraiérent d'une telle résolution. Alexandre s'étant informé si celui qui y commandoit étoit un homme de tête & de valeur, on lui répondit, au rapport de Plutarque, qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre: *Cela signifie*, dit ce grand Capitaine, *que la place n'est pas imprenable*, *puisque la principale fortification lui manque*, *qui est d'être défenduë par un homme de cœur & entendu.* Sur cette opinion Alexandre attaqua la place & s'en rendit le maître, comme Philippe fit de Psophis: car la principale force manquoit dans celle-ci comme dans l'autre. L'ignorance d'un Gouverneur, comme la lâcheté des autres, peuvent nous déterminer ou dans une attaque de vive force, ou par insulte, sans s'embarasser du nombre de ses fortifications. Il suffit qu'on soit bien certain du peu de courage ou de la bêtise de celui qui y commande, & des Officiers principaux qui sont sous ses ordres. Agésilas avoit raison de dire que la force d'une ville ne consistoit pas dans les murailles, mais dans l'intelligence de celui qui y commande, & dans le courage de la garnison. La ville de Lacédémone n'étoit point fermée, elle n'avoit point d'autres murailles que la valeur de ses habitans, & des femmes mêmes. Pyrrhus eut la honte d'y échoüer, lorsqu'il y marcha pour l'attaquer: les femmes s'y distinguérent comme les hommes.

Les entreprises qui regardent l'insulte des villes exigent la diligence & l'impétuosité dans l'attaque: car pour peu que l'ennemi ait le temps de se reconnoître, il est bientôt en état de se défendre & de se préparer à une vigoureuse résistance, & dans ces sortes d'affaires le retardement est toujours plus dangereux que l'exécution. Philippe plante les échelles en arrivant, & attaque avec toute la valeur possible. La description que Polybe fait de cette attaque est digne d'un homme du métier. Je ne sçai si Philippe n'eût pas échoué, si celui qui commandoit dans la ville ne se fut pas mis en tête une sortie, qui fut la cause de la prise de la place. Il par[illegible] même que la garnison fut surprise, puisqu'elle se trouva bientôt dénuée des ar[illegible]illai-

res pour sa défense; ce que j'ai de la peine à concevoir à l'égard des traits, qui sont fort inutiles dans une escalade, & après que l'ennemi a appliqué les échelles. Je ne pense pas qu'il y ait rien au monde de plus aisé que de repousser une escalade, & celle-ci n'étoit pas générale; mais tout est facile lorsqu'on a à combattre contre des Chefs malhabiles, & une garnison mal conduite. La sortie étoit imprudente, elle est toujours dangereuse dans une entreprise de cette nature, & exécutée dans le plein jour contre un ennemi supérieur, qui remplit toute la campagne de ses troupes. Comme elles sont toujours repoussées, si elles ne sont battuës, la retraite est très-difficile, lorsqu'il faut entrer par où l'on vient de sortir; ceux-ci furent battus & suivis de si près, que l'ennemi entra péle-mêle avec eux dans la place, qui fut prise par l'imprudence des Chefs.

Je ne reconnois plus Fabius avec sa prudente lenteur & son extréme circonspection. Je dis ceci à propos de son escalade d'Arpi. C'est la chose du monde la plus hardie, que d'insulter une ville où il y avoit une armée. Le succès couvre le reproche de témérité qu'on pourroit lui faire. Il y a plus encore que cela qui le justifie d'une entreprise si extraordinaire: c'est qu'il s'agissoit d'une surprise. Je ne puis me dispenser de rapporter une action si mémorable. Tite-Live, qui l'a sans doute copiée d'après Polybe, raconte la chose avec toutes ses circonstances. Je me sers de la traduction de Du-Ryer, dont le stile est assez négligé; mais il m'importe peu qu'il soit bon ou mauvais. Il ne s'agit point de cela, mais d'un fait mémorable & des préceptes qui s'y trouvent en grand nombre.

„ Fabius, *dit Tite-Live* (a), étant parti de Suessule, résolut premiérement d'assiéger Arpi. Il campa environ à mille pas de cette ville; & quand il eut reconnu la place de près, sa situation & ses murailles, il résolut de l'attaquer par les endroits les plus forts, parce qu'il avoit remarqué qu'ils étoient négligés, & qu'il n'y avoit point de gardes. Ainsi aiant fait préparer toutes les choses nécessaires pour attaquer une ville, il choisit les meilleurs Capitaines de l'armée, les mit sous la conduite de quelques Tribuns, dont tout le monde connoissoit le courage & l'expérience, leur donna outre cela six cens soldats, parce qu'il crut que c'étoit assez pour son entreprise, & leur commanda de porter des échelles à l'endroit qu'il leur montra, aussitôt qu'ils entendroient sonner la quatriéme garde. Il y avoit là une porte basse & étroite, qui regardoit une ruë, où passoit fort peu de monde, parce que la ville n'étoit pas habitée de ce côté-là. Il leur commanda donc qu'ils se saisissent de cette porte par escalade, qu'ensuite ils gagnassent les murailles, qu'ils rompissent les portes en dedans; & que quand ils tiendroient une partie de la ville, ils en donnassent le signal avec la trompette, afin qu'on fit approcher le reste des troupes, que pour lui il tiendroit toutes choses prêtes. Cette entreprise fut exécutée comme on le pouvoit souhaiter, & ce qui sembloit y être un obstacle, servit plus que toute autre chose à tromper les ennemis: car il tomba sur le milieu de la nuit une si grande pluië, qu'elle contraignit les gardes & les sentinelles de quitter leurs postes, & de se retirer dans leurs maisons. Davantage le bruit de la pluië & de la tempête empêcha qu'on entendît celui qu'on faisoit en rompant la porte, & ensuite comme la pluië se modéra, & qu'on n'entendoit qu'un bruit égal, ce bruit même endormit la plus grande partie des sentinelles. Enfin lorsque les Romains se furent rendus maîtres de la porte, ils disposérent les trompettes dans la ruë à une distance égale les uns des autres, & leur commandérent de sonner pour faire venir le Consul. En même tems le Consul fit marcher ses troupes, & un peu devant le jour il entra dans la ville par la

(a) *Tit. Liv. déc.* 3. *l.* 4.

„ la porte qui avoit été rompuë; & enfin les ennemis se réveillérent comme la pluie „ finissoit, & qu'il commençoit à faire jour. Il y avoit dans la ville une garni- „ son de vingt-cinq mille hommes d'Annibal, & les habitans en faisoient trois mil- „ le; mais en cette occasion les Carthaginois, qui craignoient quelque intelligen- „ ce, les firent passer devant eux, & les opposérent à l'ennemi, de peur qu'on ne „ les surprît par derriére. On combattit premiérement dans l'obscurité, & dans „ des ruës étroites, parce que les Romains s'étoient rendus maîtres non seulement „ des ruës, mais aussi des maisons qui étoient plus proches de la porte, afin qu'on „ ne pût les blesser d'en haut". Les Arpiniens voiant les Romains dans la ville, se tournérent de leur côté; mais ils exigérent auparavant qu'on laisseroit aller ce qu'il y avoit de troupes Carthaginoises dans la place, ce que les Romains leur accordérent; de peur qu'ils ne se joignissent avec ces premiers, qu'ils avoient reçûs dans leur ville : de sorte qu'on leur ouvrit les portes pour joindre l'armée d'Annibal, qui étoit à Salapie.

J'ai traité fort amplement des escalades dans la défense des places des Anciens dans mon second Tome. Cette partie de la guerre étoit très-connuë des Anciens, & ces sortes d'actions fort communes. Il est certain qu'elles étoient plus difficiles en ce tems-là qu'elles ne le seroient aujourd'hui, à cause de la hauteur des murailles; ce qui faisoit qu'ils les haussoient extraordinairement, outre qu'ils prenoient des précautions dans leur maniére de se fortifier qui rendoient ces sortes d'entreprises très-difficiles & très-dangereuses, comme on peut le voir dans la figure que j'ai donné de leurs fortifications. Si dans ce tems-ci quelqu'un s'avisoit de mettre les escalades à la mode, bien muni de hardiesse, de courage & d'intelligence, on verroit que nos fortifications n'opposeroient pas de fort grands obstacles. J'ai cité deux exemples de M. le Duc de Noailles dans mon troisiéme Tome page 25. Celui de Céthe est le plus remarquable, & digne d'un Capitaine hardi & entreprenant, & d'un homme d'esprit, cultivé admirablement par les sciences, grand avantage dans un homme de guerre, puisque celle des armes les renferme presque toutes. L'on auroit de la peine à le concevoir, si mon sentiment n'étoit celui des Anciens & des Modernes, & de ceux mêmes qui ne sont pas guerriers: car les plus grands Capitaines ont été savans, & quelques-uns ont été regardés comme les plus universels génies de leur siécle. S'il en falloit donner le catalogue, je ferois peu embarassé. Revenons à notre sujet.

Bien que ces sortes d'actions soient très-rares de nos jours, j'ai lieu de m'étonner qu'on en ait aussi peu parlé qu'on a fait, tant il y a peu de gens qui sachent estimer le mérite des choses. Qu'on se souvienne de cette maxime, qui est, je pense, de mon Auteur, qu'il y a peu de personnes qui entreprennent les choses difficiles & tout-à-fait extraordinaires; mais qu'il s'en trouve plusieurs qui suivent le chemin que les autres ont tenu. Or Philippe avoit une infinité d'exemples de pareilles entreprises, & qui touchoient même de fort près au tems où il vivoit; au lieu que le Général moderne n'en voioit aucune de cette espéce que dans les tems éloignés : car il donna l'escalade à Céthe dans le plein jour.

§. II.

De l'attaque des places d'emblée ou par escalade. Elles étoient plus difficiles du tems des Anciens qu'elles ne le seroient aujourd'hui. Méthode qu'il faut observer dans ces sortes d'entreprises.

DEpuis l'invention de l'artillerie, & de notre maniére de fortifier les places, les escalades sont devenuës plus rares, ou pour mieux dire la mode s'en est perduë, sans être pourtant plus dangereuses. Il s'en faut même beaucoup qu'elles le soient autant aujourd'hui qu'elles l'étoient autrefois. Seroit-ce que les dehors y mettroient obstacle? Je ne le vois pas, puisque dans une insulte brusque, (je parle ici des places dont le fossé est sec en tout ou en grande partie,) on se met peu en peine de ces ouvrages. Car quand même on y jetteroit du monde pour les défendre, ce monde seroit bientôt pris par les revers. Il y auroit même de l'imprudence de le faire, puisqu'on s'affoibliroit par-là au corps de la place, où l'on attache l'escalade; & si la garnison étoit si forte qu'on eût assez de monde pour garder l'un & l'autre, on peut bien juger qu'en ces cas-là on n'a garde de s'embarquer dans une pareille entreprise. Ce n'est que la foiblesse d'une garnison qui doit nous porter à ces sortes de desseins, qui auroient fort aujourd'hui la grace & la gloire de la nouveauté, & qui par conséquent seroient très-sûres. Ce qui les rendroit encore plus assûrées, c'est que nos remparts d'aujourd'hui sont plus bas de la moitié que ceux des Anciens; de sorte qu'il faut des échelles plus courtes, & par cette raison elles sont plus aisées à transporter, & l'on en porte un plus grand nombre. D'ailleurs nos bastions sont égaux à la hauteur des courtines; au lieu que les tours des Anciens étoient beaucoup plus hautes, & qu'elles pouvoient se défendre indépendamment des courtines, & lorsqu'on étoit maître de celles-ci on se trouvoit entre deux tours, sans pouvoir couler en-delà ni décendre dans la ville, à cause que les murailles n'étoient point terrassées comme sont les nôtres; ce qui n'est pas un petit avantage dans une escalade, outre l'épaisseur de nos parapets qui les favorise extrémement. Tous ces avantages ne sont pas petits, & si pourtant je ne les allégue pas tous, & l'on verra qu'il en reste encore suffisamment pour être étonné de la rareté de ces sortes d'entreprises, plus faciles aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été, & le risque qu'on peut y courir est si peu de chose, que je suis persuadé que l'on perd cent fois plus de monde dans un siége régulier & de vive force, qu'on en perdroit dans une escalade, si l'on s'avisoit d'en faire revenir la mode; mais elle est absolument perduë, & si l'on entend parler de quelque entreprise de cette nature, c'est contre quelques châteaux, bourgs ou villages entourés de quelque méchante muraille: encore n'ose-t-on guéres tenter ces sortes d'avantages. Est-ce défaut de hardiesse ou ignorance? Du tems des Anciens jusqu'à celui de nos péres, il n'y avoit rien de plus commun que les escalades, & s'il vous plaît contre les plus fortes places, & avec plus de difficulté qu'il n'y en auroit dans nos meilleures, accompagnées de tous leurs dehors. Je ne vois pourtant nul exemple qu'on en ait escaladé de cette importance, lors même que les garnisons se trouvoient très-foibles, comme cela arrive lorsque les armées sont en campagne. La plus fameuse dont on ait ouï parler, est celle de Droghéda par Cromwel en 1649. Asthon, qui la défendoit, ne s'imaginoit pas que le Chef des Parlementaires dût l'attaquer autrement que dans les formes, & comptant sur la force de sa place, il espéra que Cromwel s'y morfondroit, & qu'il y useroit vainement ses forces. „ Asthon raisonnoit bien, *dit l'Historien*

„ (a),

„ (a), mais par malheur Cromwel raisonna comme lui, & comprenant que s'il attaquoit Droghéda dans les formes ordinaires la durée du siége lui feroit périr beaucoup „ de soldats, & rendroit inutile, par les maladies, ce qui n'en périroit pas par le fer, „ il résolut d'insulter la place. A peine eut-on tiré le canon, que voiant en certains endroits des pens de murailles entr'ouverts, il voulut qu'on allât à l'assaut. On fut „ repoussé jusqu'à deux fois; mais le Général & Ireton s'étant eux-mêmes mis à la „ tête de leurs troupes demi rebutées, leur inspirérent tant de courage, que ni garnison ni remparts ne furent capables de les arrêter. Tout céda à ce nouvel effort. „ Ainsi ils emportérent, à la troisiéme attaque, une place qui durant trois ans avoit „ résisté à toutes les forces des Protestans unies ensemble.

Cromwel trouva cette méthode si excellente de se rendre ainsi maître des places, sans faire même aucun quartier, pour donner de la terreur à ses ennemis, qu'il résolut d'en faire autant à Wexford, qui n'étoit pas moins forte. Il y marcha dans cette intention, & la fit insulter tout en arrivant, pour ne pas donner le tems à la garnison de se reconnoître. Il l'emporta comme il avoit fait l'autre; mais il lui en coûta bon, la garnison & les habitans eux-mêmes se défendirent en désespérés jusques dans les ruës. „ On se rallia, *dit l'Auteur*, & l'on combattit avec valeur dans le „ marché; mais ce fut inutilement: on ne remporta point d'autre fruit de cette résistance, que l'honneur de ne pas périr sans se défendre.

Quand la fortune ou l'occasion nous présente le moien de faire sûrement & à peu de frais une conquête importante, où il faudroit beaucoup d'argent & des préparatifs infinis pour s'en assûrer le succès autrement que par la ruse & par la surprise, doit-on négliger de l'entreprendre, quelque douteuse qu'elle puisse être, puisqu'on ne perd rien en la tentant, & qu'il n'en coûte que de retourner d'où l'on est venu? Ce seroit une grande sottise que de la négliger. J'ai remarqué mille fois dans la derniére guerre; & mille autres comme moi, la facilité d'entreprendre sur les meilleures places. On les a même proposées assez souvent à la Cour comme à l'armée, & sur tout pendant la campagne de 1712. On trouvoit cela trop hardi & trop téméraire, quoiqu'il y eût à peine des gens pour soutenir l'attaque des portes, & cependant l'on pouvoit appliquer trois à quatre cens échelles en différens endroits. Ceux ausquels on s'adressoit vous répondoient gravement: cela étoit bon autrefois; mais aujourd'hui la guerre se fait d'une toute autre maniére. On le sçait bien, puisqu'on rejette ce qu'il y a de plus aisé à entreprendre, parce que ce n'est plus la coutume. Chose étrange! que toutes les nations de l'Europe se soient données le mot de prendre une route contraire à l'ancienne, & de la suivre si constamment qu'hors l'escalade de Modéne, qui étoit une grande ville mal fortifiée, où il n'y avoit qu'un seul bataillon, & celle de Céthe dont j'ai parlé, & qui ne prouvent rien à l'égard de ces têtes de frontiéres, de ces places respectables, sur lesquelles il seroit très-aisé de tenter, l'on se tient aujourd'hui si peu sur ses gardes, & l'on y vit dans une si grande sécurité à cet égard-là, quelque foible que l'on soit, que je n'ai pû voir sans étonnement qu'on n'ait jamais pensé à en insulter les garnisons par une escalade en forme. Car ces sortes d'entreprises bien concertées & secrétement conduites réussiroient d'autant plus aisément, que l'on n'y est pas accoutumé, au risque de passer dans l'esprit des gens trop circonspects pour téméraire & imprudent, & pour un homme plus heureux que sage. Le moien de ne pas réussir lorsqu'on est assûré de surprendre une garnison en arrivant brusquement! Quand même on auroit le tems de border le rempart, & de se porter aux portes, il est certain que ces têtes de places n'ont pas assez de monde pour fournir à tout, & border entiérement

(a) *Révolut. d'Anglet. p.* 184. *an.* 1649.

ment un rempart dans une escalade presque environnante: car l'on doit attaquer en même tems toutes les portes & les petarder, & faire plusieurs attaques véritables & beaucoup de fausses. Je suppose que mes Lecteurs se souviendront que ces sortes de desseins ne s'exécutent qu'à la faveur d'une nuit sans Lune, & que les mauvais tems, lorsqu'on a peu de chemin à faire, ne sont pas toujours un obstacle; mais c'est quand on veut surprendre une garnison, ou qu'on a quelque intelligence dans la ville. Ici je ne suppose pas cela. Je veux qu'on ait le tems de border le rempart, ce qu'on doit mettre au rang d'une demie surprise. Or dans ce cas je ne vois pas comment celui qui attaque pourra échouër: car l'on est si peu préparé à cela dans les places, quelque fortes qu'elles soient, qu'on sera fort surpris de m'entendre dire qu'on voit rarement que les flancs du corps d'une place soient bordés de canon. Or lorsqu'on se voit attaqué, a-t-on assez de tems pour en faire venir & pour le mettre en batterie? Et quand on en auroit le tems, le feu de ces flancs seroit très-peu redoutable dans les ténébres. Il n'y auroit qu'un coup de hazard qui pourroit attraper une ou deux échelles. Outre qu'on n'escalade pas moins les flancs que les faces, l'effet de nos différentes bouches à feu n'est certainement pas si formidable qu'on se l'imagine. Ce n'est pas ici le lieu de citer des exemples qui tireroient à l'infini, pour faire voir par des expériences faites de sang froid combien les coups de nos bouches à feu sont peu sûrs. De quatre mille coups de canon tirés dans une bataille qui aura duré toute une journée, on a remarqué qu'il y avoit à peine trois cens hommes de tués ou de blessés, & trois ou quatre cens mille coups de fusil tuéront ou blesseront à peine dix à douze mille hommes. J'ai observé autant qu'il m'a été possible de le faire, qu'il s'est tiré dix-huit cens mille coups de fusil à la bataille de Malplaquet: les deux armées faisoient tout au moins deux cens mille hommes. Ceux qui sont de bonne foi à l'égard des Alliés, prétendent qu'il y eut dix-huit à vingt mille hommes de tués de leur part; la perte fut de la moitié moins grande de notre côté. Mais combien ces Alliés perdirent-ils de monde par le fer à la gauche, & dans la sortie de la droite? Voilà pourtant un nombre innombrable de feux de toute espéce. On me pardonnera cette digression, qui ne m'a pas paru de petite importance au sujet que je traite, pour faire connoître qu'il y a des entreprises qu'on croit très-périlleuses & très-meurtriéres, comme les escalades, qui ne le sont que dans l'imagination de certaines gens, & qu'aux siéges, où l'on croit ménager beaucoup plus le sang en allant à couvert jusqu'au corps de la place & jusqu'aux bréches, on en perd au contraire infiniment plus.

Chacun sçait que le fort de Skenk est une tête des Hollandois, & qu'il paroissoit presque impossible d'attaquer que par un siége régulier. En 1635. un Officier de l'armée du Cardinal Infant nommé Eenholt se mit en tête de l'attaquer d'insulte & par escalade, sur l'avis d'un meunier avec lequel il entretenoit correspondance, & qui lui dit que la garnison étoit foible, outre que les fortifications étoient assez négligées. Soit qu'Eenholt ne se fiât pas au rapport du meunier, ou qu'il voulût voir par lui-méme dans une chose aussi importante que celle-là, il jugea à propos de se déguiser, il va visiter le fort de Skenk, il informe le Cardinal Infant de l'état de la forteresse, & l'assûre qu'elle est fort aisée à être emportée. Le dessein fut agréé, on y marche avec un corps de troupes à la faveur de la nuit, on trouva la garnison en état de se bien défendre. Wilderen, qui la commandoit, fit tout ce qui dépendoit de sa conduite & de son courage dans une affaire si imprévûe, il soutint deux attaques aussi vives qu'on puisse imaginer, & fut enfin emporté à la troisiéme.

Je

Je n'ai garde de nier que l'avantage de celui qui se défend contre une escalade est très-grand, comme nous le ferons voir dans le Paragrafe suivant ; mais les soldats & le plus grand nombre des Officiers le connoissent-ils bien? Ce qu'il y a de plus fâcheux dans ces sortes d'événemens inopinés & si peu attendus, c'est que ceux-là mêmes qui nous commandent, quand même ils connoîtroient la facilité qu'il y a de repousser une escalade & les avantages de celui qui se défend, ne voient pourtant aucun reméde assez promt & assez efficace à opposer à une attaque de cette nature, qui leur paroît d'un tour nouveau, & contre laquelle on ne s'est pas précautionné: ajoutez la surprise, qui ne nous laisse guéres le jugement libre, de sorte que l'on ne sçait où l'on en est, ni quel conseil prendre, quoiqu'on le puisse trouver dans la valeur des troupes, au défaut des préparatifs contre ces sortes d'entreprises. Il est certain qu'il faut de la valeur, car le feu n'est pas d'un fort grand secours contre ceux qui montent & qui tâchent de se jetter sur le parapet, qui étant d'une grande épaisseur, permet qu'on se forme dessus; d'ailleurs on craint également par tout dans une insulte nocturne, à laquelle on est peu accoutumé: on n'est par conséquent guéres en état de border le rempart avec autant de monde qu'il est besoin pour résister contre ceux qui sont déja montés, & il est rare qu'on fasse distribuer des armes de longueur, comme la pertuisanne, la halebarde, la pique & l'esponton pour atteindre les premiers montés, comme faisoient les Anciens. Comme je me suis beaucoup étendu dans mon second & troisiéme Tome sur les escalades des Anciens, & sur les moiens d'y résister, & que leur méthode est la seule qu'on puisse proposer dans l'attaque & la résistance, j'y renvoie le Lecteur; mais je ne prétens pas pour cela avoir épuisé la matiére. Il me reste encore beaucoup de choses à dire sur la premiére dans ce qui regarde les précautions à l'égard de la maniére de la cacher à l'ennemi de telle sorte qu'il n'en puisse être averti, ni même la soupçonner.

§. III.

Que le secret & la diligence sont l'ame de toutes sortes d'entreprises. Les surprises des places par escalade sont d'un détail infini. Il vaut mieux partir trop tôt que trop tard. Exemple de l'entreprise sur Aire, qui échoua. Réglemens qu'il faut observer dans une escalade.

DAns toutes sortes de desseins qui opérent les surprises, & particuliérement celles des places, le succès dépend presque entiérement du secret, de la diligence & de l'ordre dans la marche. Dans celle-ci, comme dans l'autre, il y a bien des mesures à prendre; & bien qu'elles soient d'un détail assez grand, elles ne sont pas moins aisées dans l'exécution. Je les ai proposées en plusieurs endroits des Volumes précédens. Bien des Généraux s'en sont servis dans la derniére guerre, & toujours avec succès.

La méthode dont je me suis dit l'auteur est plus aisée à appliquer dans la surprise d'une ville, ou d'un ou de plusieurs quartiers, que dans celle d'une armée. Je la proposai lorsque M. le Marquis de Goébriand, Lieutenant Général, qui commandoit à Saint-Omer, voulut surprendre Aire par une escalade en 1711. entreprise infaillible, comme il l'écrivit lui même à la Cour, s'il ne fût parti une heure plus tard, ou plutôt si une partie des troupes ne se fût égarée. Sans ce malheur nous avions du tems encore pour nous en rendre les maîtres. Ses préparatifs furent si se-

crets, bien qu'il fallût faire un certain nombre d'échelles, que les ennemis n'en eurent aucunes nouvelles; mais ce qu'il y eut de plus remarquable & de plus digne d'être observé des gens du métier, ce sont les mesures & les précautions qu'il prit pour couvrir sa marche jusques sur le bord du fossé de la place, où le jour nous prit, sans que l'ennemi nous eût encore découverts. Il ne nous découvrit pas même dans notre retraite, à cause d'un grand brouillard qui s'éleva un peu avant la pointe du jour. J'expliquerai en peu de mots ces mesures & ces précautions. Car bien qu'elles soient dans le même systéme & le même esprit que celles que j'ai proposées en plusieurs endroits de cet Ouvrage, où je traite des surprises de camps & d'armées, à l'égard des marches qu'on veut dérober à l'ennemi pour aller à lui, il ne sera pas inutile que je les fasse remarquer ici en particulier. Il fit fermer les portes à l'entrée de la nuit, sous prétexte d'arrêter des espions qui étoient dans la ville. Il fit sortir environ deux cens hommes d'infanterie, divisés en plusieurs petits détachemens, commandés par des Officiers & des Sergens expérimentés, ausquels on cacha le véritable dessein; afin qu'au cas que quelque soldat vînt à déserter, il ne pût rien apprendre de ce qui se passoit. On leur dit seulement de s'embusquer sur tous les chemins & sur tous les passages par où l'on pouvoit aller à la ville. Comme on avoit examiné tous ces endroits-là, & que le Marquis de Goébriand les connoissoit fort bien, pour avoir défendu cette place la campagne précédente avec tant d'opiniâtreté, de valeur & de gloire, chaque détachement eut ordre de se rendre à l'endroit qui lui fut prescrit. On leur dit seulement qu'on étoit informé qu'il devoit entrer un homme dans la ville, qui portoit une somme considérable pour paier la garnison; que la moitié de cette somme seroit donnée au détachement qui s'en saisiroit, & une partie du reste distribuée aux autres détachemens; que pour ne pas manquer le coup, on poseroit plusieurs sentinelles à certaine distance les unes des autres, qui se mettroient ventre à terre, & formeroient comme une chaîne d'un détachement ou d'un poste à l'autre, avec ordre d'arrêter tout ce qui viendroit ou iroit à la ville, d'observer un grand silence, de ne point aller au qui-vive, & que s'il venoit des troupes du côté de Saint-Omer de ne point bouger de leurs postes. L'Officier, qui commandoit tous ces détachemens, qui étoit lui seul dans le secret, & qui devoit les poster, avoit ordre dans le tems qu'on escaladeroit la ville, de les faire avancer sur le bord du fossé de la place aux endroits ou l'on ne devoit pas attaquer, pour faire feu sur le rempart lorsqu'on entendroit tirer, afin de faire diversion des forces de l'ennemi, & les occuper de telle sorte qu'il ne sçût où courir, ni distinguer la véritable attaque des fausses. On devoit monter par le moien de trente ou quarante échelles. L'Auteur de cet Ouvrage étoit commandé pour monter le premier à la tête de vingt Officiers & trente soldats des plus déterminés, suivis d'un Commissaire d'artillerie, avec des leviers de fer, de longues tenailles, des marteaux, des haches, & autres machines propres pour rompre les gonds & les verrouils de la porte d'Arras, après que la troupe, qui devoit monter la premiére, se seroit emparée de cette porte & auroit égorgé la garde, qui n'étoit que de trente hommes. On voit dans tout ce récit, d'où j'écarte une infinité de circonstances très-instructives, pour n'être pas excessivement long, que ces sortes d'entreprises bien concertées, & telle que celle dont je viens de parler, où il n'y eut d'autre défaut que celui d'être parti une heure plus tard; on voit, dis-je, que le seul fait nous apprend le principe & la méthode, sans aucun besoin de Commentaire: car si je ne m'étens pas au-delà de ce que je viens de dire, je ne le fais que pour ne pas répéter ce que j'ai dit ailleurs des attaques d'emblée ou par escalade des Anciens.

Il me reste plusieurs observations à faire à l'égard de la fabrique des échelles, du tems,

tems, de l'ordre dans la marche, & des réglemens qu'il faudra observer dans l'exécution d'une entreprise d'un détail si extraordinaire : les unes regardent le Chef, les autres les Officiers & les soldats.

On a pû remarquer ce que j'ai dit de la fabrique des échelles, combien il importe de les faire avec un extréme secret. Le meilleur & le plus prudent, est d'enfermer les ouvriers. Mais comme on pourroit soupçonner, si on se servoit de ceux de la ville, qu'il y a quelque dessein caché, & qu'il en faut un grand nombre pour hâter les préparatifs, il vaut mieux les faire venir des villes les plus proches de la frontiére, & les enfermer dans l'Arsenal. Si l'on ne prenoit ces précautions, il seroit difficile que les ennemis n'en eussent pas quelques avis, les plus stupides verroient assez qu'un si grand nombre d'échelles ne peuvent être destinées que pour quelque grande entreprise. Tout cela fait voir combien il importe aux Ministres éclairés & qui voient de loin, d'avoir toujours dans une ou deux villes les plus considérables de chaque frontiére, un millier d'échelles toutes préparées, un certain nombre de petards, & les autres machines néceffaires pour rompre & enfoncer les portes; ce qui se peut faire en tems de paix. Car lorsqu'on a ces sortes de choses sous la main dans un Arsenal, on s'épargne bien des soins, l'on se délivre de la crainte d'être découvert dans des desseins de cette nature, & l'on sera d'autant plus assuré du succès, qu'il n'y aura autre chose à faire que de charger les échelles sur des chariots, & de marcher.

La nuit est le tems le plus propre pour ces sortes de desseins. Philippe Roi de Macédoine, & pére d'Aléxandre, choisissoit pour ses entreprises les saisons les plus rudes & les plus mauvaises, qui tout bien pesé, dit un Auteur, éloignent autant d'obstacles qu'elles en apportent. Cela est certain dans le tems de pluie, à moins qu'on ne marche par un grand vent ou par un grand froid & une nuit sans Lune, pour arriver une heure avant qu'elle se leve ; mais il faut régler de telle sorte la marche, qu'on puisse entrer en action une ou deux heures avant le jour, & se souvenir de partir plutôt que plus tard. On fera reconnoître les différens chemins pour y aller, & les endroits par où l'on doit passer, & surtout les défilés : car l'on sçait par un calcul infaillible combien il faut de tems à un corps de troupes pour passer un pont ou un défilé sur plus ou moins de files. S'il y a deux ou trois chemins peu éloignés qui ménent au même endroit, on marchera sur deux ou trois colonnes. Les chariots qui sont chargés des échelles, seront précédés d'une avantgarde, celle-ci d'une ou de deux compagnies de grenadiers. On marchera dans un grand silence; que si l'on remarquoit qu'il y eût de soldats enrhûmés, on les renvoiera pour en prendre d'autres en leur place. Aucun soldat ne sortira de son rang, sous peine de la vie. Les Officiers & les Sergens, qui doivent être doubles, y auront une particuliére attention.

Lorsqu'on sera arrivé près de la ville, on s'y mettra en bataille dans un grand silence. On distribuera alors les échelles aux premiers qui doivent monter, qu'on choisira parmi les plus vigoureux : car dans un dessein de cette conséquence, on prend tout ce que l'on a de troupes d'élite. On séparera les ferruriers & les charpentiers pour s'en servir dans l'occasion, afin de pouvoir les prendre si l'on vient à gagner le rempart. Chaque centaine d'hommes aura son poste fixe, commandée par ses Officiers. On s'avancera en bon ordre au chemin couvert, où l'on fera avancer les ferruriers, pour faire sauter les barriéres avec le moins de bruit qu'il sera possible. Si l'on n'est pas découvert, toutes les troupes y entreront brusquement, & les mêmes échelles destinés pour l'escalade serviront pour décendre dans le fossé, & les autres décendront par les endroits qui servent à ceux de la ville pour venir du fossé au

au chemin couvert. La diligence doit être des plus grandes pour appliquer les échelles contre les remparts, on se hâtera d'y monter, & les premiers montés se formeront sur le terre-plein. Dès qu'on en sera averti, & qu'il y en aura une centaine, on fera monter les charpentiers & les serruriers pour se rendre maître de la porte la plus proche, pendant que ceux qui suivent en queuë se formeront sur le rempart, observant en montant de ne point trop charger les échelles. Si l'ennemi se présente, on chargera & on le joindra fort ou foible sans tirer, & la baionette au bout du fusil. Si l'on ne défile pas en assez grand nombre, les grenadiers, qui doivent avoir leurs haches, couperont des arbres, s'il y en a sur le rempart, pour s'en servir comme de retranchement; & s'il y a quelque cazerne, on tâchera d'y mettre le feu. Que si l'ennemi s'avance sur le rempart, & qu'il soit repoussé, on le poussera pied à pied sans trop s'emporter dans la poursuite. On se formera sur le plus de hauteur qu'il sera possible, & à mesure qu'on grossira on s'étendra le long du rempart, pour se joindre ensuite à ceux qui entreront par les portes.

Les Officiers auront une grande attention d'empêcher le pillage, & qu'aucun soldat ne sorte de son rang, avec défense d'entrer dans les maisons, & encore moins d'y mettre le feu. Cette partie qui regarde l'attaque n'est pas pourtant épuisée, nous en traiterons dans le six ou septiéme Tome.

Il me reste maintenant à parler, mais en fort peu de mots, des insultes des places haut à la main ou nocturnes dans un siége régulier & dans un assaut, pour occuper les assiégés de toutes parts, & faire diversion de leurs forces par plusieurs attaques de pied ferme aux bréches, & par escalade en différens endroits.

Les exemples anciens & modernes de ces sortes d'entreprises brusques, violentes & de vive force, se rencontrent à chaque pas dans l'Histoire. La fortune ne favorise pas toujours la raison; mais il est assez rare qu'elle ne se rencontre pas dans celles-ci comme dans les surprises, lorsqu'elles sont bien concertées, & qu'on n'a rien oublié des mesures & des précautions, & qu'en un mot un habile homme, brave & déterminé en tout s'en est mêlé. Si l'on vient à manquer son coup, celui qui s'en est chargé n'est pas moins digne de louange. Quand il y auroit même du défaut, car une bagatelle est capable de les faire échouër, ce sont des choses qui sont au-dessus de la prévoiance humaine. Avant que de condamner un homme de mérite, l'équité demande qu'on observe plusieurs circonstances. Sans cela qui oseroit décider sur la bonne ou la mauvaise conduite d'un Général dans les desseins de grande importance, & surtout dans une escalade accompagnée d'une attaque aux bréches? Car bien que la force, l'habileté, la valeur des troupes & la bonne conduite aient droit d'espérer un bon succès, elles ne le rencontrent pas toujours contre des gens qui opposent au défaut de cette force l'avantage des lieux & la valeur déterminée & éclairée de l'art. J'ai fait voir de ces sortes d'exemples dans mon second ou mon troisiéme Tome, où mes Lecteurs feront fort bien de jetter les yeux, pour joindre ces connoissances à celles qu'ils trouveront ici.

Lorsqu'une place assiégée résiste tellement qu'on craigne d'être repoussé à une bréche, & qu'on sent bien que l'assaut sera difficile par la valeur & l'audace de la garnison, & qu'on a des raisons de s'en rendre au plutôt le maître, cela arrive quelquefois lorsque le secours est prêt d'arriver; il ne s'agit plus alors de ménager son monde, ni d'attendre que les bréches soient en état d'être insultées facilement. On doit avoir un grand nombre d'échelles, tenter de tous les côtés, & faire autant d'attaques qu'il est possible d'en faire, particuliérement sur le front attaqué. Il faut que les échelles soient près-à-près les unes des autres, & comme colées ensemble: car rien n'épouvante davantage une garnison, & ne donne plus à penser à celui qui la com-

man-

monde, que lorsqu'on lui présente une escalade, après une ou deux bréches au corps de la place, qu'on ne voudra pas ménager. Ce n'est pas encore tout, on ne doit pas négliger les portes. Il faut les attaquer avec toute l'audace possible, & mettre en œuvre tout ce qu'un déterminé Général peut imaginer de fort pour percer par quelque côté: car les assiégés se voiant environnés de toutes parts, ne sauront où courir, ni comment soutenir les bréches, où il faut beaucoup de monde, ni défendre les portes & les remparts. Ces sortes d'actions doivent être vives, brusques & impétueuses. On doit avoir des gens frais tous prêts pour succéder à ceux qui auront été repoussés, & ne donner aucun relâche à ceux qui se défendent. Il est très-difficile qu'une place assiégée de la sorte puisse longtems tenir. Cela n'arriva pourtant pas à l'escalade & à l'insulte des bréches de Mouzon en 1639. l'exemple est remarquable, & je me trompe fort si le Lecteur n'est bien aisé de le trouver ici.

Picolomini aiant assiégé cette place, qui n'étoit pas la meilleure du monde, & dont la garnison étoit foible, aiant aussi fait plusieurs bréches; sur l'avis qu'il reçut que les François avoient forcé plusieurs marches pour venir au secours, & qu'il les auroit bientôt sur les bras, il se resolut de donner un assaut général à toutes les bréches, & pour faire une plus grande diversion des forces des assiégés, il attacha encore l'escalade, & fit planter des échelles en différens endroits des remparts de la ville. On donne le signal, & l'attaque devient générale. Il ne s'est rien vû de pareil, ni rien de mieux soutenu: car Picolomini se vit repoussé avec tant de courage & de vigueur, qu'il en fut tout surpris & tout décontenancé. La raison de cette disgrace vint du Gouverneur, qui s'étoit préparé à tout événement, se doutant bien qu'on en viendroit là, si le secours venoit effectivement. Honteux & fâché d'un revers si peu attendu, il ne se décourage pas, il songe à tenter encore une fois l'avanture, & se prépare pour cela, lorsqu'il apprend que l'armée de France n'a plus qu'une marche pour le joindre; ce qui l'obligea de lever le siége & de s'en aller. Il est certain qu'au second bond la place eût été infailliblement emportée.

Une escalade qu'on tente ensuite de plusieurs bréches au corps d'une place, est sans doute une chose très-redoutable, lorsqu'une garnison ne connoît pas ses avantages, qui sont infinis, quand on a assez de monde pour border les remparts. Pour peu que l'ennemi témoigne d'en vouloir venir à cette extrémité, si les assiégés se trouvent en état de soutenir l'assaut & l'escalade, & que le Gouverneur s'y soit préparé comme celui de Mouzon, qui savoit parfaitement que ces sortes d'entreprises ne sont pas les plus aisées du monde, il est rare que l'assiégeant s'en tire avec succès.

Lorsque la ville de Landau fut assiégée par le Roi des Romains en 1704. la défense opiniâtre de M. de Laubanie mit les assiégeans hors de mesure, quoiqu'il y eût une bréche au corps de la place; mais comme les bastions de cette importante forteresse sont coupés à leurs gorges par des tours bastionnées, la bréche quelque grande & praticable qu'elle pût être, ne devoit pas ce me semble beaucoup inquiéter la garnison. La raison de cela, est que les fossés étant secs, ceux de la ville avoient cet admirable avantage de donner de l'eau à leurs fossés autant qu'ils en vouloient mettre; ce qui étoit un obstacle insurmontable à l'insulte des bréches, bien que les dehors du côté de l'attaque fussent emportés. Cela se voit assez. Les ennemis, soit par ruse, ou soit qu'ils eussent véritablement dessein de donner un assaut & d'y joindre l'escalade, ce qui eût été une vraie imprudence, puisqu'il ne falloit qu'un moment pour couvrir le fossé d'un déluge d'eaux; les ennemis, dis-je, firent paroître dans la tranchée ces échelles, qui alarmérent la garnison, qui se trouvoit extrémement affoiblie, & hors d'état de border le rempart: car on ignoroit si cette escalade embrasseroit tous les endroits où l'on pourroit s'attacher. C'est pourquoi

tout le monde fut d'avis d'ouvrir l'écluse, & de donner de l'eau. M. de Valiére, Officier de grande expérience, aujourd'hui Maréchal de camp, & qui commandoit les mineurs qui étoient dans la place, n'étoit point de ce sentiment, par les raisons alléguées plus haut. Sans doute que son avis étoit le meilleur, quoique le plus grand nombre y fût opposé. M. de Laubanie n'étoit pas en état de juger par lui-méme des raisons de part & d'autre. Une bombe, malheureusement tombée quelques jours auparavant près de lui, avoit fait un tel écart de terre en crevant, que ce brave homme en perdit entiérement la vûë. Dans cet état il crut plus prudent de s'en tenir à la pluralité des voix; ce qui fit qu'on remplit les fossés, & c'est ce que les ennemis souhaitoient le plus. L'on connut par la suite que M. de Valiére avoit raisonné infiniment plus sensément que les autres, & la place se rendit peu de jours après.

§. III.

De la défense des places contre les escalades ou attaques d'emblée.

UN Gouverneur de place forte, qui a un fossé sec, ne doit pas tellement s'assûrer sur ses fortifications & sur le grand nombre de ses dehors, qu'il croie ne pouvoir être emporté que par un siége en forme: car la plûpart ne peuvent s'imaginer, sur l'opinion qu'ils ont de la force de leurs places, que l'on soit assez hardi d'oser les insulter & de les traiter en bicoques; ce qui fait qu'ils sont là-dessus dans la sécurité du monde la plus trompeuse. A la vérité une nombreuse garnison n'est pas aisée à être escaladée, bien que l'Histoire nous offre un assez grand nombre d'escalades qui tiennent de la surprise, lorsque l'ennemi ne nous laisse pas le tems nécessaire pour nous préparer, c'est-à-dire deux ou trois heures: cela cause de l'étonnement dans un garnison, quelque en état qu'elle puisse être de la soutenir: mais l'on est à demi battu lorsqu'une forteresse n'est défenduë que par des troupes peu aguerries & mal disciplinées, & que celui qui y commande ne vaut guéres mieux, comme il s'en trouve assez de cette espéce, & plus qu'on ne pense; ce qui fait que l'ennemi s'attache & entreprend plutôt sur ceux-ci que sur un autre, dont la place seroit beaucoup moins forte: matiére de réflexions pour les Princes ou pour leurs Ministres dans le choix des sujets. La faveur place assez souvent les uns, & les années passées les autres, sans que l'on s'informe autrement s'ils sont capables de commander dans un tel poste, & cependant il le faut être beaucoup. Ce que je dis ici est d'une grande conséquence, & c'est pourtant la chose du monde à laquelle il paroît qu'on s'attache le moins. Il faut mettre dans les places des gens sans reproche, d'une valeur éprouvée, & exemts de toute avarice; ce qu'il n'est pas difficile de savoir. Ceux dont le courage est beaucoup soupçonné, ou qui sont accusés de quelque mauvaise action, ou d'aimer trop leurs plaisirs & leurs aises, & qui n'ont aucune des qualités essentielles à un homme de guerre, devoient être exclus de ces sortes de commandemens: car cela tire à des conséquences très-dangereuses. Un homme dont la réputation est tout-à-fait ternie par une lâcheté, ou par les autres défauts dont j'ai parlé, ou qui manque du côté de l'expérience, & qui n'en a souvent aucune, pour avoir servi toute sa vie dans de nouveaux régimens, sans avoir rien vû, & auquel pourtant on confie des postes de grande importance; celui-là s'attirera infailliblement le mépris des Officiers de sa garnison, qui lui obéiront avec dégoût & avec beaucoup de chagrin. Il suffit qu'ils le croient indigne de commander à des braves gens, pour perdre cette confiance qui contribuë aux bons succès: &

ce

ce mépris paſſant dans les ſoldats, comme il eſt difficile que cela n'arrive, je laiſſe à juger s'il pourra tirer des unes & des autres ce qu'un brave homme en pourroit eſpérer. Quand cela même n'arriveroit pas, par une eſpéce de prodige, il eſt cependant vrai qu'il ſera toujours mal, ou par ſon ignorance & ſon manque d'expérience dans une choſe où il faut beaucoup de l'une & de l'autre, ou par ſa timidité, toujours compagne du défaut de toutes les deux, & que ſon peu de prévoiance l'empêchera de prendre toutes ſes précautions contre une ſurpriſe ou contre une inſulte. J'ai cru devoir donner cet avis avant que d'entrer en matiére: car on n'entreprend guéres ſur une place, ſi on ne ſçait auparavant à quel homme on aura affaire, & comment le ſervice s'y fait. Cette connoiſſance n'eſt pas peu néceſſaire dans les entrepriſes de grande importance.

J'ai dit plus haut qu'un Gouverneur de place ne ſçauroit être trop en garde, & ſurtout lorſque ſa garniſon eſt foible, ou qu'elle eſt mauvaiſe. Dans ces cas il doit extrémement ſe précautionner contre une ſurpriſe ou une attaque d'emblée. Ce qu'il y a de mieux à faire, eſt de garnir les flancs de ſon corps de place d'autant de canons qu'il lui ſera poſſible, d'y mettre des munitions néceſſaires pour tirer au moins dix coups de chaque piéce. Celles de ſix, de huit & de douze ſont les meilleures, parce qu'elles ſont plus légéres & plus faciles à ſervir. On les tirera à cartouches avec des bales d'un quarteron, ou de ferraille. Mais comme les feux de toute eſpece dans ces ſortes d'affaires ne ſont pas auſſi meurtriers qu'on diroit bien, & ſont peu capables de faire échoüer une entrepriſe, il faut des armes ſur leſquelles l'on puiſſe compter, & plus ſûres: les pertuiſannes, les faux enmanchées à revers ſont très-avantageuſes & très-dangereuſes; les fourches, s'il y en a, ſont encore très-bonnes contre une eſcalade, & très-propres pour pouſſer les échelles & les renverſer, lorſque le bois eſt de bonne longueur. On fera tranſporter ces armes dans les corps-de-garde des portes, & dans ceux qui ſont le long du rempart.

Comme ces ſortes d'entrepriſes ſont toujours vives & impétueuſes, il eſt toujours bon d'avoir de ces ſortes d'armes ſous la main à la premiére alarme, & de les trouver à deux pas de ſoi. Ces précautions ne ſuffiſent pourtant pas pour s'aſſûrer contre une entrepriſe ſi violente. Si le foſſé n'a point de cunette, on en fera faire une, & un foſſé aſſez profond aux endroits où l'on doit mettre le pied des échelles. On peut encore ſe ſervir d'une paliſſade auprès de la muraille, ou au milieu du foſſé. Les poutres cilindriques ou de pieds d'arbres ſont très-bonnes contre une eſcalade. Il en faut faire tranſporter le long du rempart tout autant qu'il y en aura dans la ville pour s'en ſervir au beſoin, & les faire rouler ſur le talud en bas, lorſqu'on s'appercevra que l'ennemi applique des échelles, & qu'il monte pour ſe guinder ſur le parapet. Si c'eſt en hiver, & que le foſſé ſoit rempli, on fera rompre la glace à l'entrée de la nuit, & l'on fera en même tems jetter de l'eau ſur le talud.

Toutes ces précautions & ces ſortes de préparatifs étant connus de l'ennemi, elles lui feront croire qu'il a quelque deſſein, dont on a eu vent; ce qui fait qu'il n'y penſe plus, voiant qu'on eſt ſur ſes gardes. Si la ville a pluſieurs portes, l'on n'en laiſſe que deux ou une ſeule, & lorſqu'on les ferme on ſe ſert de longues caiſſes, qu'on remplit de ſacs à terre, que l'on met derriére; mais le plus puiſſant obſtacle eſt d'y mettre pluſieurs arbres coupés, que l'on retire aiſément lorſqu'on les ouvre. A l'égard des autres, on les terraſſe avec de la terre mêlée avec du fumier, après en avoir abattu les orgues. L'on met encore du canon ſur le corps-de-garde, qui puiſſe enfiler le pont. On doit ſe munir encore de bombes toutes chargées & de groſſes grenades pour faire rouler dans le foſſé; ce qui fait un fracas épouvantable, & les éclats ne manquent jamais de briſer les échelles. On joint à cela des artifi-

ces & des fascines godronnées; ce qui donne visée aux canonniers qui voient dans le fossé, sans que ceux qui bordent le rempart puissent être vûs de l'ennemi qui est en bas.

Lorsqu'on se trouve trop foible pour garnir un rempart & pour résister contre un grand nombre d'échelles, & que l'on craint de s'affoiblir aux autres endroits, on tâche d'y ajouter l'art pour suppléer au défaut des hommes, en bordant le parapet d'une chaîne de chevaux de frise attachés l'un à l'autre, & posés de telle sorte que l'ennemi ne puisse franchir sur le parapet, ni les entraîner en bas. On se sert encore d'arbres coupés, dont on aiguise la pointe des branches, & dont on brûle ensuite le bout pour la rendre plus forte. On ajoute à tous ces obstacles un grand nombre de chausses-trapes, que l'on séme dans le fossé aux endroits où l'on craint le plus. La garde doit être exacte en dedans, & les rondes perpétuelles; & à l'égard du dehors, on ne doit pas le négliger. Pour avoir des nouvelles, l'on fera sortir tous les soirs une ou plusieurs petites troupes de cavalerie, selon les craintes, pour battre l'estrade du côté de l'ennemi: car il s'agit moins de combattre que d'être averti de ce qui se passe au dehors, outre les espions qu'on doit avoir par tout aux environs de la ville.

Les places, dont le fossé est plein d'eau, ne sont guéres insultables: elles ne le sont que pendant les glaces, & lorsqu'elles ont bien serré, & les entreprises sur celles-ci sont les plus aisées. On va de plein pied sur le fossé; au lieu qu'il faut décendre dans ceux qui sont secs. Ajoutez encore qu'il faut de plus longues échelles. On a coutume de rompre la glace tous les jours à l'entrée de la nuit, ce qui n'est pas un petit travail, encore est-ce toujours imparfaitement, & dans les froids les plus extraordinaires, qui sont les temps propres pour ces sortes de desseins, les glaces serrent & portent en une heure. On se souviendra de l'escalade de Philisbourg en 1635. Cette ville fut surprise & escaladée dans le plus fort de l'hiver, par la malhabileté & la négligence du Gouverneur. Cet exemple (a) mérite d'être rapporté, à cause des bonnes leçons qu'il renferme.

L'ouverture de la guerre entre la France & la Maison d'Autriche, commença par une action d'un grand éclat, c'est-à-dire par la surprise de la place du monde la plus importante à la France. Le Colonel Gaspard Baumbergher en fut l'auteur, & ce fut lui-même qui se chargea de l'éxécution. Le succès répondit à sa conduite & à son courage. Cet habile Officier fit un projet réglé pour surprendre cette importante place, & l'adressa au Roi de Hongrie, qui le trouva tout plein de raisons. Sa proposition fut extrémement goûtée du Conseil de Vienne. „ Il mandoit „ qu'il n'y avoit que cinq ou six cens hommes de garnison dans la place, que les „ soldats négligens ne s'étoient pas pourvûs de poudre, que les palissades ne va- „ loient rien, qu'on ne brisoit pas assez soigneusement la glace des fossés, que les „ endroits rompus se reprenoient bientôt, à cause de la rigueur de la saison; enfin „ qu'il y avoit un riche butin à faire, à cause de l'abondance des munitions amas- „ sées, & d'une somme considérable d'argent apportée dans le dessein de la distri- „ buer à ceux qu'on projettoit gagner en Allemagne: ces considérations prévalu- „ rent. Le Conseil Impérial accepte la proposition. L'actif & vigilant Baumber- „ gher choisit quelques soldats déterminés, & les envoie à Philisbourg, travestis „ en charretiers, & en gens qui aménent des provisions à vendre. Il s'avance la „ nuit du 24. Janvier avec un petit corps de bonnes troupes jusqu'au pied de quel- „ ques bastions. Les soldats déguisés tuent le corps-de-garde, & facilitent l'escala- „ de.

(a) *Vass. Hist. de Louis XIII. l. 37.*

„ de. Arnaud & ses gens surpris, sont forcés à se rendre, & conduits à Heilbrun.
„ Le Roi de France perdit une ville & une nombreuse artillerie, une grande abon-
„ dance de munitions, deux cens mille écus d'argent monnoié, & une place d'une
„ extrême importance.

Je ne prétens pas supposer qu'un Gouverneur de place, s'il n'est négligent, s'est laissé surprendre de telle sorte dans une place, qu'il n'ait pas eu un instant pour se préparer & se porter sur le rempart. Je parle ici des escalades où l'on a le tems de s'y porter, & où l'on trouve toutes les armes nécessaires contre ces sortes d'entreprises. A la première alarme la cavalerie montera à cheval. On la partagera en plusieurs troupes, qui feront incessamment des patrouilles le long du rempart, chaque troupe aiant un certain espace fixe, avec ordre de charger forts ou foibles ce qui sera monté, sans tirer un seul coup: ordre encore de s'abandonner dessus l'épée à la main, de leur passer sur le corps, & de revenir ensuite en faisant la même manœuvre: les soldats auront leurs fusils chargés près d'eux, & leurs pertuisannes à la main. S'il y a deux rangs qui bordent le parapet, on fera distribuer des piques au second, & leurs fusils en bandouliére. Si l'escalade se fait en plein jour, & même la nuit, & qu'on craigne en différens endroits, on armera les valets & autant d'habitans qu'il sera possible, dont on aura formé des compagnies, pour leur faire garnir les remparts aux endroits les moins pratiquables, tout au moins pour la montre. On en pourra porter un plus grand nombre ailleurs, où l'attaque paroît la plus vive. Que si l'ennemi, malgré la résistance qu'il trouve aux portes, vient enfin à bout d'en enfoncer quelqu'une, on aura des arbres entiers tout prêts pour les jetter les uns sur les autres au-devant de la porte, derriére lesquels on logera des fuseliers & des piquiers pour arrêter l'ennemi: obstacle insurmontable qu'on ne connoît pas bien encore. Il y a encore un autre expédient, c'est d'ouvrir la voûte en œil de bœuf, & d'en faire pleuvoir une grêle de feux de grenades ou de bombes sur ceux qui entrent; mais s'il y a des arbres coupés, il n'est pas besoin de tant de cérémonie, puisqu'il est impossible de pouvoir pénétrer, pour peu qu'il y ait des gens derriére pour les défendre.

On peut voir par ce que je viens de dire en fort peu de mots, les avantages de la défense contre les escalades. Rien de plus simple que de repousser l'ennemi, & rien de plus important que de faire connoître ces avantages aux soldats d'une garnison, non dans le tems qu'on est escaladé, mais lorsqu'on soupçonne de l'être, ou lors même qu'on ne le soupçonneroit pas: car rien n'importe davantage que d'instruire les troupes, ou du moins leurs Officiers, qui ne manquent pas de les instruire à leur tour dans l'occasion. Rien de plus incommode & de plus difficile à ceux qui montent par des échelles, que de pouvoir résister contre des gens qui combattent de pied ferme derriére un parapet avec des armes de longueur, dont les coups vifs & redoublés sont sûrs contre des gens qui chancellent sur une échelle. Ils ne sçauroient se servir d'autres armes que de leur épée, encore avec beaucoup de désavantage; & qu'est-ce que cette arme contre celles qu'on leur oppose? Que s'ils viennent à franchir sur le talud, à peine ont-ils le tems de se servir de leur fusil & de leur baionnette, qu'ils sont percés à coups de piques & de pertuisannes, dont les blessures mettent aussitôt un homme hors de combat, si elles ne le laissent sur le carreau. Je ne sçaurois assez m'étonner comment on ose tenter ces sortes d'entreprises avec de tels desavantages; mais il est encore plus étonnant de voir dans l'Histoire ancienne & moderne un plus grand nombre d'escalades qui réussissent, que d'autres qui échouent. D'escalader une garnison, dont la foiblesse ne permet pas au Gouverneur de la place de border entiérement ses remparts, pendant qu'on

 lui

lui oppose tout d'un coup douze ou quinze cens échelles, & qu'on s'attache en même tems à toutes les portes, lorsqu'il n'a que quinze cens hommes pour la défendre, ou deux mille hommes si l'on veut; il est aisé de comprendre que cette place, quelque forte qu'elle puisse être, sera infailliblement emportée; mais ces sortes d'attaques environnantes sont d'une très-grande rareté de nuit ou de jour. Est-ce la dépense d'un si grand nombre d'échelles qui étonne? Je ne puis le croire. Attribuons cela à la rareté des Officiers capables de l'exécution de ces sortes de desseins, qui paroissent dangereux, & qui ne le sont qu'en apparence, comme je l'ai assez fait voir: car les occasions de se rendre maître par insulte des meilleures places d'une frontiére, pendant que les armées sont en campagne, du moins celles qui s'en trouvent les plus éloignées; ces occasions, dis-je, se présentent journellement. C'est dans ces tems-là que les places sont les moins garnies. Quand toutes celles d'une premiére ligne auroient des troupes suffisantes pour se défendre contre une insulte, ce que je n'ai jamais remarqué dans tous les païs où j'ai servi, celles de la seconde ligne sont presque dégarnies. Plusieurs se souviendront de la campagne de Dénain: car lorsque le Maréchal de Villars eût emporté ce poste, il n'y avoit, comme je l'ai déja remarqué quelque part, qu'un bataillon & demi dans Douai, grande ville pourtant, & d'une grande défense. Il n'y avoit qu'un bataillon à Béthune, autant à Aire, trois cens hommes à Saint-Venant, trois bataillons à Tournai, deux à Ménin, & quatre à Lille. Aucun de ces postes étoit-il en état de soutenir, je ne dis pas une escalade, mais une attaque aux seules portes?

CHAPITRE XVII.

Apelles, Tuteur de Philippe, chagrine les Achéens. Eloge de Philippe. Escalade d'Aliphére, ville d'Arcadie. Conquêtes du Roi de Macédoine dans la Tryphalie. Les Lépréates chassent de chez eux Phylidas, Général des Etoliens.

APelles, un des Tuteurs qu'Antigonus avoit laissés à Philippe, & qui pouvoit beaucoup sur l'esprit du Roi, fit, pour réduire les Achéens au sort des Thessaliens, une chose qu'on ne peut trop détester. Les Thessaliens passoient pour vivre selon leurs loix particuliéres, & pour avoir un gouvernement différent de celui des Macédoniens. Il n'y avoit cependant aucune différence, les uns & les autres ne faisoient rien sans ordre des Officiers Roiaux. Dans cette vûe il résolut d'inquiéter & de chagriner ce qu'il y avoit d'Achéens dans l'armée. Il commença par permettre aux Macédoniens de chasser les Achéens des logemens où ils étoient entrés les premiers, & d'enlever leur butin. Après cela pour les moindres sujets il les faisoit fraper par des valets. Si quelques-uns de la même nation le trouvoient mauvais, ou se disposoient à les secourir, lui-même les conduisoit en prison. Il croioit pouvoir par cette conduite accoutumer in-

insensiblement les Achéens à ne pas se plaindre de ce qu'ils auroient à souffrir de la part du Roi. Cependant cet homme se trouvant dans l'armée d'Antigonus peu de tems auparavant, avoit été témoin que Cléoméne avoit inutilement tenté les voies les plus violentes pour réduire les Achéens à se soumettre à ses ordres. Quelques jeunes Achéens se mutinérent, furent trouver Aratus, & lui découvrirent le dessein d'Apelles. Aratus courut aussi-tôt à Philippe; dans une affaire de cette nature il étoit important d'étouffer le mal dans sa naissance, & de ne pas différer. Le Roi, après l'avoir entendu, dit aux jeunes Achéens de ne point s'allarmer, qu'il n'arriveroit rien de semblable dans la suite, & en même tems il défendit à Apelles de rien commander aux Achéens sans avoir consulté leur Préteur. Par cette affabilité jointe à toute l'activité & la valeur imaginable, Philippe se gagna les cœurs non seulement des soldats, mais encore de tous les peuples du Péloponése. Aussi la nature sembloit avoir pris plaisir à le former tel qu'un Prince doit être pour faire des conquêtes & étendre un Roiaume. Il avoit l'esprit fin, la mémoire heureuse, une grace toute singuliére, la mine haute & majestueuse, & pardessus tout cela une activité infatigable & une valeur héroïque. Comment toutes ces belles qualités se sont évanouies, comment de Roi né pour faire le bonheur de ses sujets, il est devenu un odieux Tyran, c'est ce qui ne se peut expliquer en peu de paroles. Une occasion plus favorable se présentera de parler de ce changement, & d'en rechercher les causes.

D'Olympie le Roi alla à Pharée, de là à Telphysse, & ensuite à Erée; où aiant vendu son butin, il fit réparer le pont qui étoit sur l'Alphée, pour s'ouvrir un chemin dans la Tryphalie. Les Eléens ruinés avoient été demander du secours aux Etoliens, & Dorimaque, Préteur de ceux-ci, leur en avoit envoié six cens sous le commandement de Phylidas. Ce Capitaine étant arrivé à Elée, y prit cinq cens des étrangers qui y étoient, mille hommes de la ville & un corps de Tarentins, & vint avec ces forces dans la Tryphalie, province ainsi nommée de Tryphale, né en Arcadie. Elle est dans le Péloponése proche de la mer entre les Eléens & les Messéniens, du côté de la mer d'Afrique, à l'extrémité de l'Achaïe vers le couchant d'hiver. Ses villes sont Samique, Dépée, Hypane, Typanée, Pyrge, Æpie, Bolax, Styllagie, Phryxe. Les Eléens commencérent leur expédition par la conquête de ces villes. Ils prirent ensuite Aliphére, qui dépendoit d'Arcadie, & Mégalopolis, dont le Tyran Alliadas, quoique Mégalopolitain lui-même, avoit fait un échange avec eux pour quelques intérêts personnels. Phylidas aiant envoié les Eléens à Léprée, & les étrangers à Aliphére, alla lui-même chez les Typanéates avec ses troupes d'Etolie, & attendit là ce qui devoit arriver.

Phi-

Philippe débarrassé de son butin, passa l'Alphée, qui coule proche d'Erée, & vint à Aliphére. Cette ville est située sur une montagne escarpée de tous côtés, & haute de plus de dix stades. Au sommet est la citadelle & une statuë d'airain de Minerve, d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire. Pourquoi cette statuë a été mise en cet endroit, aux dépens de qui elle a été faite, d'où elle est venuë, qui a fait ce vœu, ce sont toutes questions qu'il est mal aisé de décider, les gens mêmes du païs n'en savent rien de certain. On convient seulement que ce miracle de l'art a pour auteurs Hécatodore & Sostrate, & que c'est leur chef-d'œuvre. Le Roi choisit un jour clair & sérein, & au point du jour il donna ordre aux étrangers de marcher devant par plusieurs endroits, pour soutenir ceux qui devoient porter les échelles. Il partage les Macédoniens, leur ordonne de suivre les autres de près, & à tous, dès que le Soleil se montreroit, de monter la montagne. Cet ordre fut exécuté par les Macédoniens avec une vivacité & une valeur étonnante. Les assiégés coururent de tous côtés, & principalement aux endroits où l'on voioit les Macédoniens s'approcher. Pendant ce tems-là Philippe, sans que personne s'en fût apperçû, étoit monté avec une troupe de gens choisis à la citadelle par je ne sai quelles routes coupées en précipices. Le signal se donne, & aussi-tôt tous en même tems vont à l'escalade. Le fauxbourg de la citadelle n'étoit pas défendu, le Roi s'en saisit, & y mit le feu. Cela fit trembler ceux qui défendoient les murailles. Car la citadelle prise, il ne leur restoit plus aucune ressource. Dans cette crainte ils laissent les murailles de la ville, & se sauvent dans la citadelle, les Macédoniens se rendent maîtres de la ville. Bientôt après la citadelle députa au Roi, à qui l'on en ouvrit les portes, moiennant que la garnison eût la vie sauve.

Des conquêtes si rapides jettérent la fraieur dans toute la Tryphalie. On y tint Conseil sur l'état présent de la patrie. Pour comble de disgrace Phylidas sortit de Typanée, & s'en alla à Léprée pillant en passant ses propres Alliés. Car ce fut alors la récompense qu'eurent les Alliés des Etoliens; ils furent non seulement abandonnés lorsqu'ils avoient le plus besoin de secours; mais pillés & trahis, ils en souffrirent plus qu'ils n'auroient souffert d'ennemis victorieux. Les Typanéates se rendirent à Philippe. Ypane fit de même. La terreur se répandit de la Tryphalie chez les Phiabiens, qui de dépit contre les Etoliens, dont l'alliance leur étoit devenuë odieuse, s'emparérent à main armée du lieu où s'assembloient les Polémarques. Il y avoit dans Phiales des pirates Etoliens, qui demeuroient là pour être à portée de piller le païs des Messéniens. D'abord ils eurent quelque dessein de s'emparer de la ville : mais comme ils virent tous les habitans assemblés pour la défendre, ils changérent de sentiment. Ils prirent des

des assûrances de la part de la ville, & en sortirent avec leur bagage. Après quoi les Phialiens, envoiérent des Ambassadeurs à Philippe, & le reçûrent dans la ville.

Pendant ce tems-là les Lépréates s'étant saisis d'une partie de leur ville, priérent les Eléens, les Etoliens & les troupes qui leur étoient aussi venues de Lacédémone, de sortir de la citadelle & de la ville. D'abord Phylidas fit la sourde oreille, & restoit dans la ville comme pour la tenir en respect. Mais quand Taurion avec des troupes fut venu de la part du Roi à Phialie, & que Philippe lui-même s'en fut approché, les armes tombérent des mains à Phylidas, les Lépréates au contraire ranimérent leurs espérances. Quoiqu'il y eût dans la ville mille Eléens, mille tant Etoliens que pirates, cinq cens étrangers, deux cens Lacédémoniens, & que leur citadelle eût été occupée, ils ne se laissérent point abattre, ils eurent la fermeté d'entreprendre de se rétablir dans leur patrie. Ce courage & l'approche des Macédoniens épouvanta Phylidas, il sortit de la ville, & avec lui les Eléens & les Lacédémoniens. Les Candiots qui étoient venus pour les Spartiates, s'en retournérent chez eux par la Messénie, Phylidas se retira à Samique, & les Lépréates remis en possession de leur païs, envoiérent des Ambassadeurs au Roi, & lui livrérent leur ville.

CHAPITRE XVIII.

Philippe subjugue toute la Tryphalie en six jours. Troubles excités à Lacédémone par Chilon. Les Lacédémoniens sortent de Megalopolis. Artifice d'Apelles contre les Aratus pére & fils. L'Elide ravagée par Philippe.

PHilippe fit ensuite marcher à Léprée une partie de son armée, & ne se réserva que les soldats à petits boucliers & les armés à la légére, avec lesquels il tâcha de joindre Phylidas. Il le joignit, & lui emporta tout son bagage. Phylidas força sa marche pour s'échaper, & se jetta dans Samique. Aussitôt le Roi campa devant cette place, il rappella de Léprée le reste de son arméo, & fit mine de vouloir faire le siége. Les Etoliens & les Eléens, qui n'avoient pour se défendre que leurs mains, craignirent les suites d'un siége, & demandérent quartier. Philippe leur accorda de sortir avec leurs armes, & ils se retirérent à Elée. D'autres peuples du voisinage vinrent aussi trouver le Roi, qui sans tirer l'épée joignit à ses conquêtes Phrixe, Stillagie, Bolax, Pyrge, & Epitalie. Il retourna ensuite à Léprée. Toute la Tryphalie ne lui coûta que six jours à conqué-

pas moins de trente coudées de hauteur. Philippe la rendit aux Dyméens, fit le dégât dans l'Elide, y fit un grand butin, & revint à Dymes avec son armée.

CHAPITRE XIX.

Apelles accuse injustement les Aratus, il est démenti. Inquiétudes de ce personnage. Ordre établi par Antigonus dans la Maison Roiale. Philippe se retire à Argos, & y passe l'hiver.

APelles, non content d'avoir donné aux Achéens un Préteur de sa main, entreprit encore d'indisposer le Roi contre les Aratus, & de lui faire perdre toute l'amitié qu'il avoit pour eux. Il eut pour cela recours à une calomnie. Amphidame, Préteur des Eléens, avoit été pris à Thalamas avec tous ceux qui s'y étoient réfugiés, comme nous avons déja rapporté. Arrivé à Olympie avec les autres prisonniers, il emploia quelques amis auprès du Roi pour avoir la liberté de lui parler. Il l'obtint, & dit à Philippe qu'il avoit assez d'autorité sur les Eléens pour les engager à faire alliance avec les Macédoniens. Philippe le crut, le renvoia sans rançon, & lui donna ordre de dire aux Eléens que s'ils prenoient ce parti, tout ce qu'on avoit pris sur eux leur seroit rendu gratuitement, que leur païs seroit défendu contre toute insulte du dehors, & que sans garnison, sans impôt, libres de toute charge, ils continueroient de vivre selon leurs loix & leurs usages. Quelque éblouissantes, quelque considérables que fussent ces offres, les Eléens les écoutérent sans paroître en être touchés, & ce fut cette occasion que saisit Apelles pour prévenir le Roi contre les Aratus.

Il lui fit entendre qu'il devoit se défier de l'amitié que sembloient avoir pour lui ces Chefs des Achéens; qu'ils ne lui étoient pas en effet favorables; qu'eux seuls avoient détourné les Eléens d'entrer dans son alliance: que lorsqu'il renvoia Amphidame d'Olympie en Elide, ils s'étoient abouchés avec ce Préteur, & lui avoient dit qu'il n'étoit point de l'intérêt du Péloponése, que Philippe fût maître des Eléens, & que c'étoit la raison pourquoi ceux-ci rejettoient ses offres avec hauteur, s'en tenoient à leur alliance avec les Etoliens, & soutenoient la guerre contre les Macédoniens.

Sur la foi de ce discours le Roi fait appeller les Aratus, & donne ordre à Apelles de répéter devant eux tout ce qu'il venoit de dire. Apelles répéta les mêmes choses, & les soutint avec une hardiesse étonnante. Comme le Roi gardoit le silence, il ajouta que puisqu'ils étoient

si

ſi ingrats & ſi indignes des bienfaits de Philippe, ce Prince alloit aſſembler le Conſeil des Achéens, & qu'après y avoir juſtifié ſa conduite, il reprendroit la route de Macédoine. Là-deſſus Aratus le pére prit la parole, & dit au Roi qu'en général il feroit bien de ne point ajouter foi légérement & ſans examen aux rapports qu'on lui feroit; mais que quand ces rapports regardoient quelqu'un de ſes amis ou de ſes Alliés, il ne pouvoit être trop ſur ſes gardes; que rien n'étoit plus utile ni plus digne d'un Roi; qu'il le prioit de faire appeller ceux (a) devant qui Apelles avoit mal parlé des Achéens, de l'obliger à ſe trouver lui-même au milieu de ces perſonnes, en un mot d'eſſaier tous les moiens poſſibles de connoître la vérité, avant que de rien découvrir de cette affaire aux Achéens.

Le Roi trouva cet avis fort bon, & dit qu'il ne négligeroit rien pour s'éclaircir du fait: on ſe ſépara. Quelques jours s'étoient paſſés, ſans qu'A-

(a) *Qu'il le prioit de faire appeller ceux devant qui Apelles avoit mal parlé des Achéens.*] Pour repouſſer & jetter dans le dernier deſordre ceux qui attaquent la réputation des gens de bien, il n'y a pas d'expédient plus utile que de confronter l'accuſé avec le calomniateur, & d'obliger celui-ci d'entrer en preuve. Polybe nous fait voir quelque choſe de cette méthode dans Aratus, qui pouſſé à bout trouve le ſecret de couvrir de confuſion ſon accuſateur, & dit au Roi qu'il ne falloit rien oublier de toutes les choſes par leſquelles on pouvoit venir à la connoiſſance de la vérité, & découvrir qui a raiſon. Il étoit néceſſaire qu'Appelles prouvât ce qu'il avoit avancé, & le Roi tout plein de ſageſſe & de juſtice le vouloit ainſi. Qu'arriva-t-il? Apelles ne parut point, & n'apporta aucune preuve de ce qu'il avoit avancé contre Aratus. Celui-ci fit encore plus que de ſe juſtifier contre les accuſations de ſon ennemi, le hazard voulut qu'il produiſit au Roi un témoin irréprochable, pour faire voir en même tems qu'Apelles étoit un franc impoſteur; ce qui fit que Philippe eut Aratus en plus grande conſidération, dit Polybe, & qu'au contraire il perdit toute l'eſtime qu'il avoit pour Apelles, ſans rien perdre pourtant de l'amitié qu'il avoit pour lui; ce qui eſt difficile à allier. Il vaut mieux dire qu'il avoit de grandes raiſons de diſſimuler. Les menſonges & les calomnies devroient être en horreur aux perſonnes du premier rang, & encore plus aux favoris contre ceux dont ils craignent la concurrence, & qu'ils entreprennent de décrier. L'on verra dans peu la verité de ce que dit M. de Rohan dans ſes Mémoires, que „ les intérêts des favoris ſont ordinairement l'origine des maux dont le peuple eſt affligé. Ils „ ſe jouent de leurs Maîtres pour maintenir ou „ augmenter leur fortune, & quelquefois pour ſe „ venger." C'eſt alors qu'ils deviennent infidéles, traîtres & ingrats. La calomnie eſt d'autant plus criminelle & plus difficile à repouſſer, qu'elle part d'une perſonne plus puiſſante & plus accreditée. Ceux qui y ſont expoſés, de crainte d'un plus grand mal, n'oſent ſe défendre, & ceux qui connoiſſent le mieux leur innocence, ſe gardent bien de les juſtifier, dès qu'ils voient qu'il y auroit du danger de découvrir la vérité par de bonnes preuves, comme fit Aratus; „ ce „ qui montre, dit un Auteur judicieux, que „ l'aſcendant du crédit ſur la juſtice, eſt un mal „ incurable dans le genre humain." Il ne m'appartient pas de m'ériger en donneur d'avis & de préceptes, mais je me ſouviens d'avoir lû quelque part dans je ne ſçai quel Hiſtorien judicieux & fort rompu au monde, une leçon admirable pour ſe garantir des piéges des calomniateurs, qui ne ſont pas toujours les plus ruſés du monde, bien qu'une infinité s'y prennent. Il faudroit, dit-il, qu'un Roi ou un Miniſtre ſe fiſſent une étude de ſoins & de recherche capitale pour ſe conſerver le mérite qu'on veut opprimer, & découvrir la vérité à cette condition que ceux qui rapporteroient des choſes importantes à l'Etat ſeront récompenſés, & ceux qui impoſeront des calomnies, quels qu'ils puiſſent être, ſeront châtiés ou notés d'infamie: autrement il ſeroit impoſſible de ſervir ſon Maître ou la République dans ſes affaires. Ceux qu'il emploie, & qui le ſervent avec plus de zéle, de fidelité & de deſintéreſſement, ſe font tant d'ennemis lorſqu'ils veulent remplir leurs devoirs, que s'il étoit permis de calomnier en ſecret, lorſqu'on ne peut ſe venger ou s'avancer autrement qu'en debuſquant celui qui nous fait ombrage, la malice & les artifices de la Cour ne permettroient pas à un Ange d'y ſubſiſter ſix mois. Philippe, tout jeune qu'il étoit, ſçavoit parfaitement cette belle methode de découvrir la vérité & de punir les calomniateurs.

(a)

qu'Apelles fournit aucune preuve de ce qu'il avoit avancé ; lorſqu'un incident arriva, dont les Aratus ſçûrent profiter. Pendant que Philippe ravageoit les terres des Eléens, ce peuple, à qui Amphidame étoit ſuſpect : avoit réſolu de s'en ſaiſir, de le charger de chaînes & de le reléguer dans l'Etolie. Amphidame aiant preſſenti leur deſſein, s'étoit d'abord retiré à Olympie ; mais ſur l'avis qu'il reçut que Philippe étoit à Dymes pour le partage du butin, il alla l'y trouver. Les Aratus, à qui la conſcience ne reprochoit rien, aprirent avec joie qu'Amphidame étoit arrivé d'Elide. Sur le champ ils priérent le Roi de le faire appeller, que perſonne ne ſavoit mieux les chefs d'accuſation dont on les chargeoit, puiſque c'étoit avec lui que le complot s'étoit fait ; que d'ailleurs il étoit intéreſſé à déclarer la vérité, puiſqu'il n'étoit chaſſé de ſon païs qu'à cauſe de Philippe, qui étoit par conſéquent alors ſon unique refuge, & le ſeul dont il pût eſpérer ſon ſalut. Le conſeil plut au Roi, Amphidame eſt appellé, & dément l'accuſation en tous les chefs. Depuis ce moment-là l'eſtime & la confiance de Philippe pour Aratus ne fit que s'accroître & s'augmenter, & il rabattit au contraire de la bonne opinion qu'il avoit eüe d'Apelles, quoique prévenu depuis longtems en ſa faveur, il fermât ſouvent les yeux ſur la conduite de ce Tuteur.

Cette diſgrace ne fit pas quitter priſe à cet eſprit artificieux. Il en vouloit à Taurion, qui gouvernoit dans le Péloponéſe, & cherchoit les moiens de le perdre. Il ne dit cependant rien contre lui, au contraire (a) il en fit des éloges, & repréſenta au Roi que cet homme lui ſeroit utile dans ſes expéditions. Louanges malignes, ſous leſquelles il cachoit ſon deſſein, qui étoit d'en mettre un autre à la tête des affaires du Péloponéſe. Nouvelle eſpéce de calomnie pour nuire à ceux à qui l'on veut du mal ; artifice malin & perfide inventé par les Courtiſans, qui par jalouſie & par avarice ne cherchent qu'à ſe détruire les uns les autres. Apelles mordoit encore à toute occaſion ſur Alexandre, Capitaine des gardes. C'étoit aſſez qu'il ne fût pas de ſon choix pour qu'il lui déplût. En un mot tout ce qu'Antigonus avoit réglé, il le vouloit changer. Cependant autant que ce Prince pen-

(a) *Il ne dit cependant rien contre lui, au contraire il en fit des éloges.*] On ne peut pas diſconvenir que de tous les artifices des Courtiſans, le plus aiſé & le plus ſuranné, & en même tems le plus malin, ne ſoit celui dont parle Polybe. Si quelqu'un s'aviſoit d'en chercher l'origine, il remonteroit juſqu'aux ſiécles les plus reculés. Il y a plus de deux mille ans qu'on ôta à Taurion le gouvernement du Péloponéſe, non en le blâmant, car on ne pouvoit en dire aucun mal, mais en le louant. C'eſt ainſi que s'y prennent les adroits & mâtois Courtiſans, l'artifice eſt uſé ; mais les Grands du monde y ſont tous les jours auſſi nouveaux, que ſi la gloire de cette découverte étoit dûë uniquement à celui qui s'en ſert, quoique mille autres l'aient mis en uſage, pour empêcher les graces du Prince ſur un ſujet qui en eſt très-digne, mais qu'ils n'aiment pas. En vain l'on eſt inſtruit qu'il faut perpétuellement ſe tenir en garde contre la malignité de ces ſortes de louanges, on y eſt preſque toujours pris. Et comment en effet percer dans les replis les plus ſecrets du cœur humain, & y diſcerner ſi une louange eſt inſidieuſe ou ſincére?

pendant sa vie avoit bien gouverné le Roiaume & sagement élevé son fils; autant eut il soin, avant de mourir, de prévoir l'avenir & d'étendre sa prévoiance sur tout. Dans son testament il rendoit compte aux Macédoniens de ce qu'il avoit fait, leur donnoit des regles pour la conduite des affaires, & leur marquoit qui l'on devoit en charger, de sorte qu'il ne laissoit aux Courtisans aucun prétexte de jalousie, & de sédition. Entre ceux qu'il avoit auprès de lui, il choisit Apelles pour Tuteur, Léontius pour Colonel d'infanterie, Mégaleas pour Chancelier, Taurion pour Gouverneur du Péloponése, & Alexandre pour Capitaine des gardes. Apelles, déja maître de Léontius & de Mégaleas, auroit fort souhaité exclure Alexandre & Taurion du maniement des affaires, pour les gérer lui-même ou par ses amis, & il en seroit venu à bout, s'il ne se fût pas brouillé avec Aratus : mais il fut bientôt puni de son imprudence & de son ambition. Car il souffrit peu de tems après ce qu'il vouloit faire souffrir aux autres. Nous rapporterons ailleurs cet événement, & nous tâcherons d'en détailler toutes les circonstances. Il est tems de finir ce Livre. Philippe après tous les exploits que nous venons de raconter, renvoia ses troupes en Macédoine, & passa l'hiver à Argos avec ses amis.

Fin du quatriéme Livre.



HIS-



HISTOIRE
DE
POLYBE.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Philippe regagne l'amitié des Aratus, & obtient par leur crédit des secours de la part des Achéens. Il prend le parti de faire la guerre par mer. Trois de ses premiers Officiers conspirent contre lui.



'ANNE'E de la Préture du jeune Aratus finit, selon la maniére de compter des Achéens, au lever des Pleiades, & Epérate lui succéda, Dorimaque étoit pour lors Préteur chez les Etoliens. Ce fut vers ce même tems qu'Annibal au commencement de l'Eté, aiant ouvertement déclaré la guerre aux Romains, partit de Carthage-la-neuve, passa l'Ebre, & prit sa route vers l'Italie; que les Romains envoiérent Tibérius Sempronius en Afrique

que avec une armée, & Publius Cornelius en Eſpagne; & qu'Antiochus & Ptolémée ne pouvant terminer par des conférences leur conteſtation ſur la Cœleſyrie, ſe diſpoſérent à la décider par les armes.

Philippe n'aiant ni vivres ni argent pour ſe mettre en campagne, fit aſſembler le Conſeil des Achéens par leurs Magiſtrats, & l'aſſemblée ſe tint à Egium, ſelon la coutume. Là le Roi, qui voioit qu'Aratus indigné de l'affront qu'il avoit reçu aux derniers Comices par les mauvaiſes pratiques d'Apelles, n'uſoit en ſa faveur ni de ſon crédit ni de ſon autorité, & qu'Epérate, naturellement inhabile à tout, étoit mépriſé de tout le monde, il ouvrit les yeux ſur la mauvaiſe manœuvre d'Apelles & de Léontius, & réſolut de ſe bien remettre dans l'eſprit d'Aratus. Pour cela il perſuada aux Magiſtrats de transférer l'aſſemblée à Sicyone, où voiant à ſon aiſe les deux Aratus, & chargeant Apelles ſeul de tout ce qui s'étoit paſſé à leur préjudice, il les exhorta de ne pas ſe départir des ſentimens qu'ils avoient conçûs d'abord pour lui. Il entra enſuite dans l'aſſemblée, où par le credit de ces deux Magiſtrats, il obtint des Achéens tout ce qu'il ſouhaitoit. Il fut ordonné que les Achéens lui donneroient cinquante talens le premier jour qu'il ſe mettroit en marche, & aux troupes la paie de trois mois avec dix mille meſures de bled: & tant qu'il ſeroit dans le Péloponéſe, dix-ſept talens par mois. Ainſi ſe termina cette aſſemblée, & les Achéens qui la compoſoient ſe retirérent chacun dans leurs villes.

Les troupes ſorties des quartiers d'hiver, Philippe après avoir pris conſeil de ſes amis, jugea à propos de faire la guerre par mer. Sa raiſon fut que c'étoit le ſeul moien d'accabler bientôt & de tous côtés ſes ennemis, qui ne pourroient point ſe ſecourir les uns les autres, diſperſés comme ils étoient dans différens païs, & craignant d'ailleurs pour eux-mêmes un ennemi dont ils ignoroient les deſſeins, & qui par mer pouvoit bientôt tomber ſur eux: car c'étoit aux Etoliens, aux Lacédémoniens & aux Eléens que Philippe devoit faire la guerre. Ce deſſein pris, il aſſembla les vaiſſeaux des Achéens & les ſiens propres à Léchée, où par un exercice continuel il accoutuma ſon infanterie Macédonienne à ramer. Il trouva dans ſes ſoldats toute la docilité & toute l'ardeur poſſible. Car les Macédoniens ne ſe diſtinguent pas ſeulement par leur courage & leur valeur dans les batailles rangées ſur terre, ils ſont encore très-propres au ſervice de mer, ſi l'occaſion s'en préſente. Ce ſont des gens exercés à faire des foſſés, à creuſer des retranchemens, endurcis aux travaux les plus pénibles, tels enfin qu'Héſiode repréſente les Eacides, plus contens ſous les armes que dans les feſtins.

Pendant que le Roi & les troupes Macédoniennes s'occupoient à Co-

rinthe aux exercices de la marine, & disposoient tout pour la campagne, Apelles ne pouvant (a) ni regagner les bonnes graces du Roi, ni supporter le mépris où il étoit tombé, fit complot avec Léontius & Mégaleas de se trouver dans toutes les affaires avec le Roi; mais de s'y comporter de maniére à renverser tous ses desseins. Il prit pour lui d'aller à Chalcis, & d'y faire en sorte qu'il n'en vînt au Roi nulle munition. Il fit part de ce pernicieux projet aux deux autres conjurés, & partit pour Chalcis sous de vains prétextes, dont il colora au Roi son départ. Il fut là si fidéle à la foi qu'il avoit donnée aux compagnons de sa perfidie, & il y sçut si adroitement abuser

(a) *Appelles ne pouvant ni regagner les bonnes graces du Roi, ni supporter le mépris où il étoit tombé, fit complot avec Léontius & Mégaleas.*] L'envie & la jalousie produisent souvent & presque toujours des calamités publiques, lorsque dans les Cours des Princes ces deux vices s'attachent dans le cœur des Grands, des favoris & des hommes d'Etat, qui se voient dans un beau poste & à la tête des affaires. Plus ils sont élevés & avancés dans la confiance du Souverain, qu'ils gouvernent, plus ces deux lâches & basses passions trouvent matiére d'amorce. On ne peut alors souffrir de compétiteurs, & surtout lorsqu'on s'apperçoit qu'un nouveau venu s'est mis sur les rangs dans la faveur par son mérite, par son esprit, par ses connoissances dans les affaires, & par la sagesse de ses conseils. Polybe nous fait voir dans l'exemple qu'il rapporte, combien la jalousie d'autorité est dangereuse & fatale à un Prince, lorsque ses Ministres sont capables de s'y laisser transporter. En voici trois qui se liguent contre Aratus, qui ne pouvoit guéres leur faire ombrage: il ne s'étoit pas insinué auprès de Philippe pour les supplanter, mais seulement pour le bien de la cause commune. Apelles, qui étoit le Ministre & le favori du Roi, le voioit bien comme les autres, & cependant par je ne sçai quel étrange aveuglement il poussa sa jalousie à des excès qui sont à peine concevables. De joindre la calomnie à toutes sortes de mauvaises actions pour perdre & faire tomber un concurrent, je ne vois rien là de fort surprenant, quoiqu'il n'y ait rien de plus lâche & de plus infame. Mais comme ces sortes de pratiques sont fort communes dans les Cours des Princes, on s'est si fort accoutumé à ces sortes d'exemples, qu'à peine y prend-on garde. Cela étoit si ordinaire en ce tems-là, comme il l'est encore aujourd'hui dans toutes les Cours du monde, que l'on n'en doit pas faire un grand crime aux Courtisans. Le grand nombre des coupables a fait peu à peu passer ces sortes de pratiques pour légitimes, & plutôt pour un tour d'esprit que pour une action qui puisse porter le moins du monde sur l'honneur & la réputation d'un Courtisan, qui veut se pousser à quelque prix que ce soit au préjudice de celle des autres.

Notre Auteur explique parfaitement le mistére d'iniquité dans sa narration, sans autrement réfléchir sur ces infamies & sur de telles horreurs; mais il s'éléve contre de plus grandes, si l'on peut mettre au-dessus des plus affreuses calomnies la perfidie, l'infidélité & l'ingratitude des Ministres des Princes envers leurs Maîtres. Il n'est pas surprenant que le jeune Monarque n'ait pas succombé à la trahison de ses deux Ministres & de son favori, il s'étoit déja précautionné contre leur malice en se livrant entiérement aux conseils des deux Aratus, qu'il avoit priés de ne le point abandonner dans une conjoncture si délicate que celle où il se trouvoit. Ce Prince se voioit environné de trois hommes très-dangereux, qu'il avoit grand besoin de ménager, parce qu'ils s'étoient fait un grand nombre de créatures dans l'armée. Il falloit attendre l'occasion de s'en défaire sans bruit, car la peine n'étoit que différée. Il voioit bien qu'ils s'étoient moins appliqués à le servir, qu'à lui rendre suspects ses serviteurs les plus capables de lui donner de bons conseils. Un Roi qui se trouve dans un tel cercle de difficultés, de doutes & de soupçons contre ses Ministres, se voit très-embarassé. Il semble presque impossible qu'il s'en puisse jamais tirer; parce que ceux-ci, qui ne sont pas assez habiles pour conduire ou pour former des entreprises, ont du moins assez d'esprit & de malice pour les faire échouer. Trois hommes ligués ensemble feront plus aisément le coup qu'un seul, surtout s'ils sont aidés encore des principaux Officiers Généraux de l'armée. Ces trois hommes se livrérent à la plus noire de toutes les perfidies; la pénétration & l'intelligence la plus grande dans les affaires n'ont point de précautions à prendre pour s'en garantir. Aussi réduisirent-ils ce Prince aux plus étranges embarras.

Plusieurs trahisons ont été faites contre des Monarques par quelqu'un de leurs Ministres; mais ici ils s'unissent tous contre leur Maître, & concourent ensemble à la ruine de ses troupes & de ses desseins, & le tout pour une affaire de ja-

ser de l'autorité que son ancienne faveur lui donnoit sur les peuples, qu'enfin le Roi dénué de tout se vit réduit à mettre en gage sa vaisselle, & à vivre sur l'argent qu'on lui prêta.

Quand les vaisseaux furent assemblés, & que les Macédoniens se furent formés à l'exercice de la rame, Philippe aiant distribué des vivres & de l'argent aux soldats, mit à la voile, & aborda le second jour à Patres. Son armée étoit de six mille Macédoniens & de douze cens étrangers. Dorimaque, Préteur des Etoliens, avoit alors envoié cinq cens Neocrétes au secours des Eléens sous le commandement d'Agélas & de Scopas: & les Eléens craignant que Philippe ne pensât à met-

jalousie: objet bien petit pour une si grande infamie, diront quelques-uns; mais ceux qui connoissent la Cour en jugeront tout autrement, lorsqu'ils sçauront ce que M. de la Rochefoucaut nous apprend, *que la faveur aussi bien que l'amour* ne se partage pas, & ne souffre aucun compétiteur. Ces sortes de trahisons sont les plus faciles, il faut être plus de trois pour les faire réussir; pour faire qu'une entreprise échoue, il faut beaucoup de complices, & exciter de braves gens a mal faire & à se perdre de reputation; ce qui n'est pas aisé. Car lorsqu'on vient à approfondir la chose, il est fort facile de découvrir les auteurs de la trahison. Chacun déclare les ordres qu'il a reçûs, pour ne pas passer pour infame.

Si M. le Duc de Vendôme, dans certaine affaire dont j'ai été le témoin, & qui arriva au commencement de la campagne de 1706. eût examiné la chose, & recherché la cause d'un si grand mal, il eût peut-être decouvert celui qui en étoit l'auteur, & l'eût fait infailliblement arrêter. Je le repete encore, ces sortes de pratiques pour ruiner les desseins les plus sages & les mieux concertes, quelque finement qu'on les conduise, sont très-faciles à découvrir. Quelque délié qu'on soit, & quelque esprit que l'on ait, il y a toujours du grossier. Si l'on ne va pas jusqu'à la conviction, on fait plus que soupçonner ceux qui s'en mêlent. Un traître qui avertit l'ennemi de tout ce qui se passe dans une armée, est difficile à découvrir; mais quand il s'agit de faire manquer une entreprise, ou de réduire une armée à l'extrémité faute de vivres, quoiqu'on sçache qu'on n'en manque pas, & qu'on nous engage par des conseils pernicieux dans des païs où l'on sçait qu'on ne sçauroit en faire venir: quoi de plus aisé que de remonter à la source! Philippe le sçut bien faire. Rien de plus mal concerté & de plus sot que ce que Léontius fit au siege de Palée, pour empêcher que Philippe ne prît cette place importante. Après que ce Prince eût fait creuser des galeries souterraines jusques sous les fondemens des murs de la ville, du côté de l'attaque, qu'il les eût faits sapper & soutenir par des bois debout, il y fit mettre le feu: de sorte que les murailles ne tenant plus à rien, elles tombérent, & firent une bréche à passer plusieurs cohortes de front; lorsqu'il fut question de monter à l'assaut, Léontius se mit à la tête, bien moins dans le dessein d'entrer dans la ville, que d'empêcher qu'aucun n'y entrât, la plûpart des Officiers aiant été gagnés ou corrompus. Cette mauvaise volonté dans des troupes braves & aguerries étonna Philippe, il jugea dès-lors qu'il y avoit des traitres dans son armée, & que Léontius avoit beaucoup de complices parmi les Officiers principaux de son armée, & qu'il n'étoit fidéle comme les autres que lorsque son devoir n'étoit pas opposé à ses passions. Ecoutons Polybe. „ Alors „ le Roi s'approcha de la ville, & exhorta les as„ siégés de faire la paix avec lui. N'en étant „ point écouté, il fit mettre le feu aux bois de„ bout qui soutenoient le mur sappé; cette par„ tie de mur tombe, & l'infanterie à rondaches, „ selon l'ordre qu'elle en avoit reçu, marche la „ premiére en cohortes. Trois jeunes soldats „ avoient déja franchi la bréche: mais Léontius, „ qui commandoit cette infanterie, se souvenant „ de la parole qu'il avoit donnée aux autres con„ jurés, les empêcha de passer plus avant. " Ce complot me paroit tout des plus lourds & des plus grossiers. Ce que fit Apelles pour réduire son Maître aux derniéres extrémités, n'est pas plus sensé. Ce Prince ne manquoit point d'argent: pour faire en sorte qu'il en manquât, il prétexta un voiage à Chalcis. „ Il fut là si fidéle „ à la foi qu'il avoit donnée aux compagnons de „ sa perfidie, dit mon Auteur, & il y sçut si „ adroitement abuser de l'autorité que son an„ cienne faveur lui donnoit sur les peuples, qu'en„ fin le Roi dénué de tout se vit réduit à mettre „ en gage sa vaisselle. " On peut voir le châtiment que le Roi fit de ces personnages.

Il y a bien peu de complots & de perfidies qu'on ne puisse aisément découvrir, lorsque quelque habile homme se l'est mis une fois dans l'esprit. On fait quelque fausse confidence de quelque entreprise importante, & alors on voit bientôt par les mesures que l'ennemi prendra, si l'on a lieu de soupçonner sa fidélité. Parlons franchement, on est souvent plus traître à son Prince que l'on ne pense, lors même qu'on n'a aucune inte-

mettre le siége devant Cylléne, firent des levées d'étrangers, disposérent les soldats de la ville à la défense, & fortifiérent cette place avec soin. Là-dessus le Roi, pour avoir du secours dans le besoin, & pour se mettre en sûreté contre les entreprises des Eléens, prit le parti de laisser dans Dymes les étrangers d'Achaïe, ce qu'il avoit de Crétois, quelque cavalerie Gauloise, & environ deux mille hommes d'élite de l'infanterie Achéenne, & après avoir fait sçavoir aux Messéniens, aux Epirotes, aux Acarnaniens & à Scerdilaïdas d'équiper leurs vaisseaux & de venir au-devant de lui, il partit de Patres au jour marqué, & alla prendre terre à Pronos dans la Céphallénie.

Comme cette petite place étoit forte, & que d'ailleurs le païs étoit étroit, il passa outre jusqu'à Palée. Ce païs étoit alors plein de bled, & fort en état de nourrir l'armée. C'est pourquoi il fit débarquer ses troupes, & campa devant la ville. On tira les vaisseaux à sec, on les environna d'un fossé & d'un retranchement, & il envoia les Macédoniens au fourrage. Lui-même en attendant que ses Alliés eussent joint, & qu'on formât l'attaque, il se mit à reconnoître la place, & à voir de quel côté on pourroit avancer les ouvrages & approcher les machines. Deux raisons le portoient à ce siége. Par-là il enlevoit aux Etoliens un poste, hors duquel ils ne pouvoient plus faire de décentes dans le Péloponése, & piller les côtés d'Epire & d'Acarnanie: car c'est des vaisseaux de Céphallénie qu'ils se servoient pour ces sortes d'expéditions. Et en second lieu, il s'aquéroit & à ses Alliés une place, d'où l'on pouvoit très-commodément faire des incursions sur le païs ennemi. Car la Céphallénie est située sur le golfe de Corinthe, en s'étendant vers la mer de Sicile. Elle confine au Septentrion & à l'Occident du Péloponése, surtout au païs des Eléens & aux parties méridionales & occidentales de l'Epire, de l'Etolie & de l'Acarnanie.

Il ne se pouvoit une situation plus heureuse pour rassembler ses Alliés, pour incommoder ses ennemis, & mettre ses amis à couvert de toute insulte. Aussi le Roi souhaitoit-il passionnément de réduire cette Isle sous sa domination. Aiant remarqué que Palée étoit défenduë de presque tous les côtés ou par la mer, ou par des précipices, & qu'on

intelligence avec l'ennemi. Lors par exemple qu'on fait tomber des emplois à des gens qui en sont tout-à fait indignes par leur ignorance, & souvent pour les avoir emploiés à des choses peu convenables à un homme d'honneur, & qu'on ne doit reconnoître que par une somme d'argent; tel qui n'est propre que pour être espion ou chef d'espion, ou à tout autre emploi peu honnête, & souvent très-infame, ne sçauroit l'être aux choses où il faut de grandes vertus & beaucoup de cœur; ce qui fait que l'on néglige les premiéres, qui n'avancent pas, & l'on se sent abattre l'autre: de sorte que l'on se dégoûte, & l'émulation s'éteint; ce qui a été la cause de la perte d'une infinité d'excellens Officiers, qui voiant les honneurs de la guerre & les autres récompenses accordées à des sujets peu estimables, se sont retirés. Les graces accordées sans aucun choix, & uniquement à l'intrigue & à la la faveur, disoit un homme d'esprit, ne servent qu'à encourager les gens sans mérite, & à les rendre pires que devant.

qu'on ne pouvoit en approcher que par une petite plaine du côté de Zacynthe, ce fut par-là qu'il pensa à faire ses approches & à former l'attaque.

CHAPITRE II.

Siége de Palée. Irruption de Philippe dans l'Etolie. Ravages que font les Macédoniens dans cette province. Therme prise d'emblée.

PHilippe prenoit ainsi ses arrangemens, lorsqu'arrivérent quinze bâtimens de la part de Scerdilaïdas, qui n'avoit pû en envoier que ce petit nombre, à cause des troubles qu'excitoient dans l'Illyrie les principaux de la nation. Arriva aussi le secours qu'il attendoit des Epirotes, des Acarnaniens & des Messéniens. Depuis la prise de Phialée ces derniers n'avoient plus de prétexte qui les dispensât de partager cette guerre avec les autres Alliés.

Quand tout fut prêt pour le siége, & que les batteries de balistes & de catapultes eurent été dressées en lieu, d'où il étoit plus aisé de repousser les assiégés, le Roi aiant animé les Macédoniens à bien faire, donna ordre que l'on approchât des murailles les machines, & qu'à leur faveur on creusât des mines. Les Macédoniens se portent à ce travail avec tant d'ardeur, qu'en fort peu de tems les murailles furent percées à la longueur de deux arpens. Alors le Roi s'approcha de la ville, & exhorta les assiégés de faire la paix avec lui. N'en étant point écouté, il fit mettre le feu aux bois debout qui soutenoient le mur sappé; cette partie de mur tombe, & l'infanterie à rondaches, selon l'ordre qu'elle en avoit reçu, marche la premiére en cohortes. Trois jeunes soldats avoient déja franchi la bréche : mais Léontius, qui commandoit cette infanterie, se souvenant de la parole qu'il avoit donnée aux autres conjurés, les empêcha de passer plus avant. Comme il avoit aussi gagné & corrompu les principaux Officiers, & que lui-même, loin d'agir avec vigueur, affectoit de paroître épouvanté du danger, quoique l'on pût fort aisément s'emparer de la ville, l'on fut chassé de la bréche, & grand nombre de Macédoniens furent blessés. Avec des Chefs tremblants de fraieur & des soldats couverts de blessures, on ne pouvoit plus rester devant la place, le Roi leva le siége, & prit conseil de ses amis sur ce qu'il avoit à faire.

Pour forcer Philippe à quitter ce siége, Lycurgue & Dorimaque avec un égal nombre d'Etoliens s'étoient jettés, celui-là sur le païs des Messéniens, & celui-ci sur la Thessalie. Sur quoi les Acarnaniens & les

les Mesféniens envoiérent des Ambassadeurs au Roi. Les Acarnaniens pressoient Philippe de tomber sur l'Etolie, & de faire sans crainte le dégat dans toute la province, qu'il n'y avoit pas de meilleur moien pour empêcher Dorimaque d'entrer dans la Macédoine. Ceux de Messéne demandoient du secours, & représentoient au Roi que, pendant que les vents Etésiens souffloient, en un jour il passeroit de Céphallénie à Messéne, que l'on fondroit sur Lycurgue, qui ne s'attendoit à rien moins, & que ce Préteur ne pourroit éviter sa défaite. Ainsi raisonnoit Gorgus leur Ambassadeur, & Léontius l'appuioit de toutes ses forces; toujours selon les vûes de la conjuration, & pour arrêter le cours des exploits de Philippe. Car il est vrai qu'il étoit facile de passer à Messéne; mais il n'étoit pas possible d'en revenir tant que les vents Etésiens souffleroient: d'où il seroit arrivé qu'en suivant le conseil de Gorgus, le Roi renfermé dans la Messénie auroit été hors d'état de rien entreprendre de tout le reste de l'été, pendant que les Etoliens parcourant toute la Thessalie & l'Epire, ravageroient ces deux païs sans aucun obstacle. Tels étoient les pernicieux conseils que Gorgus & Léontius donnoient au Roi. Celui d'Aratus fut tout opposé. Il dit qu'il falloit marcher vers l'Etolie, & y porter la guerre; que les Etoliens étoient en expédition, Dorimaque à leur tête, & que par conséquent Philippe seroit le maître de faire dans leur patrie tels ravages qu'il lui plairoit.

Cet avis prévalut. Léontius avoit perdu toute créance auprès de son Prince, depuis qu'il s'étoit si lâchement comporté au dernier siége, & qu'il lui avoit donné de si mauvais conseils dans cette occasion. Le Roi écrivit à Epérate de lever des Achéens, & d'aller au secours des Messéniens, & partant de Céphallénie, il aborda le second jour à Leucade, pendant la nuit. Après avoir tout disposé à l'Isthme de Dioryćte, on y fit passer (a) les vaisseaux. De là il entra dans le gol-

(a) *Après avoir tout disposé à l'Isthme de Dioryćte, on y fit passer les vaisseaux.*] La pratique de faire rouler les plus grands vaisseaux assez loin sur la terre, n'est pas nouvelle: cela étoit assez ordinaire chez les Anciens. Lorsqu'ils transportoient la guerre au delà des mers, & qu'ils n'avoient point de port pour se garantir des mauvais tems, ils tiroient tous leurs vaisseaux ou leurs galéres à sec sur le rivage, qu'ils enfermoient d'un fossé & d'un retranchement. Cela se voit dans Homére au siége de Troïe. Mais sans remonter si haut, César en usa de même dans son expédition d'Angleterre. Les Romains comme les Grecs se servoient de cette méthode. Les Modernes l'ont très-bien connue, ils ne l'ignorent pas encore. Lysandre de Macédoine fit passer des vaisseaux d'un port à l'autre sur des rouleaux. Dion (a) dit que Trajan dans sa guerre contre les Parthes, fit transporter ses vaisseaux par terre sur des traineaux de l'Euphrate dans le Tigre. Dragut, fameux Corsaire, fit plus que Trajan: car les vaisseaux étoient bien autrement difficiles à transporter d'un lieu à un autre que ceux dont on se servoit sur mer, puisqu'ils n'avoient été construits que pour naviger sur le Tigre & sur l'Euphrate. Ce Dragut, Amiral de la flotte Ottomane, avoit en tête André Doria, le plus habile homme de mer de son siécle. Il y a du plaisir de voir deux rusés Guerriers se disputer le terrain. Celui-ci, averti que l'Amiral Turc avoit quelque dessein sur la ville d'Afrique, se mit en devoir de la ravitailler, dans la crainte du siége dont elle étoit menacée. Chemin faisant il apprit que son ennemi étoit à la Raquette avec sa flotte

(a) *Dio. p.* 784.

golfe d'Ambracie, lequel, comme nous avons déja dit, sortant de la mer de Sicile, pénétre fort avant dans les terres d'Etolie. Il aborda un peu devant le jour à Limnée, & aussitôt il donna ordre aux soldats de repaître, de se décharger de la plus grande partie de leurs équipages, & de se tenir prêts à marcher. Pendant ce tems-là il chercha des guides, & s'instruisit à fond de la carte du païs.

Aristophante, Préteur des Acarnaniens, le vint trouver là avec toutes les forces de sa province. Ces peuples avoient autrefois eu beaucoup à souffrir des Etoliens, & ne respiroient que la vengeance. L'arrivée des Macédoniens leur parut une occasion favorable. Tous prirent les armes, & non seulement ceux à qui les loix l'ordonnent, mais encore quelques vieillards. Les Epirotes n'étoient pas moins irrités contre les Etoliens, & ils avoient les mêmes raisons de l'être; mais comme le païs est grand, & que Philippe étoit arrivé tout à coup, ils n'eurent pas le loisir d'assembler leurs troupes à propos. De la part des Etoliens Dorimaque n'avoit pris que la moitié des troupes, il croioit que ç'en seroit assez pour défendre les villes & le plat païs de toute insulte.

Le soir, Philippe aiant laissé les équipages sous bonne garde, partit de Limnée, & au bout d'environ soixante stades il fit halte, pour donner à son armée le tems de repaître & de se reposer; puis il marcha toute la nuit, & arriva au point du jour au fleuve Acheloüs, entre Conope & Strate, dans la vûe de se jetter subitement & à l'improviste

flotte, & dans le canal d'Alcantara dans l'Isle de Gelves. Cette nouvelle lui causa une joie extréme; assûré que s'il pouvoit le surprendre en cet endroit, il l'y enfermeroit, sans qu'il pût jamais en sortir, & qu'il l'y brûleroit avec toute sa flotte. Il vogue droit aux Gelves, & trouve qu'on lui avoit dit vrai. Dragut surpris d'une avanture si extraordinaire, & hors d'état de se jetter en pleine mer, une partie de sa flotte étant desarmée, s'étant remis de son trouble, eut recours au dernier remède, qui fut de défendre l'embouchure du canal, d'y faire transporter son canon, de s'y fortifier, & de faire un grand feu sur la flotte Chrétienne. Doria s'en voiant incommodé, jetta l'ancre hors de portée. Il étoit résolu de l'attaquer par mer & par terre; mais avant que de prendre ce parti, il voulut s'informer si l'ennemi se pouvoit sauver par quelque endroit; & aiant appris que la chose n'etoit pas pratiquable, il jugea à propos d'envoier à Naples pour avoir du secours & des vivres, afin d'attaquer les ennemis, qui s'étoient si bien fortifiés, qu'il n'étoit pas possible de les déloger de ce poste. Il falloit être sûr de son fait, & les bloquer en attendant. Il ne dormoit ni nuit ni jour, car il s'agissoit de prendre un Amiral redoutable & toute sa flotte. Dragut vit bien que si le secours arrivoit, il seroit emporté infailliblement. „ Dans ce péril, dit „ l'Historien (b), Dragut inventa ce stratagéme, „ qu'on n'eût jamais pensé, qui fut d'assembler „ quantité de Maures de l'Isle & la chiourme des „ galéres, & avec des pics & des hoiaux, il lui „ fit creuser le canal derriére lui, pour sauver „ par-là ses vaisseaux; & pour empêcher André „ Doria de découvrir son dessein, il fit jouër con„ tinuellement l'artillerie, & commanda aux „ Turcs qui étoient dans le retranchement de se „ découvrir a toute heure. Plus de deux mille „ Maures travaillérent à cet ouvrage, & firent si „ bien qu'en peu de tems toute la terre étant „ basse de ce côte-là, & sablonneuse, il se fit un „ canal par où l'on peut trainer les vaisseaux & „ les passer en pleine mer. Enfin en l'espace de „ huit jours qu'il fut bloqué, l'ouvrage fut fait, „ & mettant ensuite ses galéres sur des rouleaux „ bien graissés, pour le reste du chemin qu'il „ avoit à faire, à l'aide des Maures & de la chiour„ me, qui les trainoient avec des cables, tandis „ que d'autres les poussoient par derriére en grand „ silence, on les tira à la file l'une après l'autre „ hors du canal; & les aiant équipées de troupes „ & d'artillerie, Dragut sortit ainsi par l'autre „ côté de l'Isle, & Doria se vit pris pour dupe.

(b) *Marmol. liv. 6. t. 2. p. 41.*

viste dans Therme. Léontius vit bien que Philippe viendroit à bout de son dessein, & que les Etoliens auroient du dessous. Sa conjecture étoit fondée premiérement sur l'arrivée subite & non attenduë de Philippe dans l'Etolie ; & en second lieu sur ce que les Etoliens, n'aiant pû soupçonner que Philippe hazardât d'attaquer une place aussi forte que Therme, ils n'avoient ni prévu cette attaque, ni fait les préparatifs nécessaires pour s'en défendre. Ces considérations jointes à la parole qu'il avoit donnée aux conjurés, lui firent conseiller au Roi de s'arrêter à l'Acheloüs, & d'y donner à son armée, qui avoit marché toute la nuit, quelque tems pour respirer: conseil dont le but étoit de procurer aux Etoliens le loisir de se disposer à la défense. Aratus au contraire, qui sçavoit que l'occasion passe & s'échape rapidement, & que l'avis de Léontius étoit une trahison manifeste, conjura Philippe de saisir le moment favorable, & de partir sans délai

Le Roi déja piqué contre Léontius, sur le champ se met en marche, passe l'Acheloüs, va droit à Therme, & fait le dégât par tout où il passe. Dans sa route il laissa à gauche Strate, Aggrinie, Thestie; & à droite Conope, Lysimachie, Trichonie & Phoetée. Arrivé à Métape, ville située à l'entrée du lac de Trichonie, & à près de soixante stades de Therme, il fit entrer cinq cens hommes dans cette place, que les Etoliens avoient abandonnée, & s'en rendit le maître. C'étoit un poste fort avantageux pour couvrir tout ce qui entroit ou sortoit du détroit qui conduit au lac, parce que les bords de ce lac ne sont qu'une chaîne de montagnes escarpées & couvertes de grands bois, au travers desquels on ne passe que par un défilé fort étroit. Son armée traversa le défilé, les étrangers à l'avantgarde, ensuite les Illyriens, après eux l'infanterie à rondaches & la phalange, les Crétois faisoient l'arriéregarde; sur la droite & hors du chemin marchoient les Crétois soutenus des armés à la légére. La gauche étoit couverte du lac pendant près de trente stades. Au sortir du défilé, il rencontra un bourg appellé Pamphie, ou aiant aussi jetté quelque monde, il s'avança vers Therme par un chemin très-âpre & très-difficile, creusé entre des rochers fort escarpés, de sorte qu'on ne peut passer en quelques endroits sans courir risque d'y périr. Cependant il y a près de trente stades à monter. Les Macédoniens franchirent ces précipices en si peu de tems, qu'il étoit encore grand jour lorsqu'ils arrivérent à Therme. Philippe mit là son camp, & envoia aussitôt ses troupes piller les villages voisins & la plaine de Therme; on pilla de même les maisons de la ville, où l'on trouva non seulement du bled & d'autres provisions de bouche; mais encore quantité de meubles précieux. Car comme c'étoit là que les Etoliens chaque année faisoient leurs marchés & leurs assemblées solemnelles, tant pour le culte des Dieux que pour l'élection des Magistrats, on y apportoit tout ce que l'on avoit de plus riche

pour

pour nourrir & recevoir ceux qui y abordoient. Une autre raiſon pourquoi il y avoit là tant de richeſſes, c'eſt que les Etoliens ne croioient pas pouvoir les mettre en lieu plus ſûr. Jamais ennemi n'avoit oſé en approcher, & ſa ſituation rendoit cette ville ſi forte, qu'elle paſſoit pour la citadelle de toute l'Etolie. La paix profonde, dont on jouiſſoit là depuis un tems immémorial, n'avoit pas peu de part à cette grande abondance de biens, dont regorgeoient les maiſons bâties proche du Temple & les lieux circonvoiſins.

CHAPITRE III.

Excès que commirent les ſoldats de Philippe dans Therme. Réflexions de Polybe ſur ce triſte événement.

APrès avoir fait pendant cette nuit un butin immenſe, les Macédoniens tendirent les tentes. Le matin on réſolut d'emporter tout ce qui s'y trouveroit d'un plus grand prix. On amaſſa le reſte par monceaux à la tête du camp, & on y mit le feu. On prit de même les armes qui étoient ſuſpenduës aux galeries du Temple, on mit de côté les meilleures pour s'en ſervir au beſoin, on en changea quelques-unes, & le reſte qui montoit à plus de quinze mille fut réduit en cendres. Juſques-là il n'y avoit rien que de juſte, rien qui ne fût ſelon les loix de la guerre; mais ce qui ſe fit enſuite, je ne ſçai comment le qualifier. Tranſportés de fureur par le ſouvenir des ravages qu'avoient faits les Etoliens à Die & à Dodone, ils mirent le feu aux galeries, briſérent (*a*) tous les vœux qui y étoient appendus, & entre leſquels il

(*a*) *Ils mirent le feu aux galeries, briſérent tous les vœux qui y étoient appendus.*] Ces conſidérations ſont très-ſages & dignes de mon Auteur. Grotius en a très-bien profité. Rièn ne me paroît moins digne d'un courage vraiment grand & magnanime que de faire la guerre de la ſorte, à moins qu'on ne puiſſe parvenir à la paix que par des moiens ſi extrémes, & certainement ce ne ſont pas ceux-là qui peuvent nous y conduire; mais bien plutôt ceux qui nous en éloignent. N'eſt-ce pas faire la guerre en furieux & en enragé, que de détruire les Temples, les portiques, les ſtatuës, & mille autres choſes ſemblables, puiſque leur deſtruction ne produit rien, & n'eſt pas capable d'affoiblir l'ennemi? Ciceron louë Marcellus dans Grotius (*a*) de ce „ qu'il „ épargna tous les édiffices de Syracuſe, les cho„ ſes publiques & particuliéres, les ſacrées & les „ profanes, avec autant de ſoin que s'il fût allé „ là avec ſon armée pour les défendre, & non „ pas pour les conquerir. Nos ancêtres, dit-il „ encore, ne touchoient point aux choſes qui „ pouvoient donner quelque ſatisfaction aux vain„ cus, & qui en même tems ne nous étoient d'au„ cune importance.

Thucydide ne dit-il pas que parmi les Grecs de ſon tems, *il y avoit une loi portant défenſes à ceux qui entreroient à main armée en païs ennemi de*

(*a*) *Droit de la guerre & de la paix*, *l.* 3. *c.* 12.

il y en avoit d'une beauté & d'un prix extraordinaire. On ne se contenta pas de brûler les toîts, on rasa le Temple, les statuës, dont il y avoit au moins deux mille, furent renversées. On en mit en piéces un grand nombre, on n'épargna que celles qui avoient des inscriptions, ou qui représentoient les Dieux. Et on écrivit sur les murailles ce vers célébre, un des premiers fruits de la poësie de Samus fils de Chrysogone, & qui avoit été élevé avec le Roi.

Voi Dios, c'est de là que le coup est parti.

L'hor-

de toucher aux lieux sacrés. „ Or si pour la raison que nous venons de dire, *dit le même Grotius*, on doit observer cette maxime à l'égard „ des choses qui ne regardent que l'embellissement, on le doit encore par une raison particuliére à l'égard de celles qui sont dédiées à un „ usage pieux : car quoique ces choses-là mêmes „ soient publiques en leur maniére, & que par „ conséquent on puisse les violer impunément „ par le droit des gens ; néanmoins si l'on n'en „ appréhende aucun mal, le respect qu'on doit „ avoir pour ce qui est consacré à Dieu, demande que l'on conserve ces édifices saints, & „ ce qui en dépend, particuliérement si la guerre se fait entre personnes qui reconnoissent un „ même Dieu, & qui le servent dans une même „ religion, quoique peut-être ils soient de différente opinion sur quelques points, ou sur quelques statuës & cérémonies". Cela doit même, ce me semble, s'étendre plus loin, si les peuples contre lesquels on est en guerre adorent le même Dieu : par conséquent les Mosquées des Turcs devroient être inviolables, outre que la bonne politique devroit nous y porter. Il y a des cas où la destruction de tous les édifices d'une ville peut être permise par tous les moiens qu'on puisse imaginer ; lorsqu'on peut parvenir à la paix par ces sortes de voies. Dans les villes habitées par des Corsaires, on y peut faire du pis que l'on veut, sans que la conscience & l'honneur du Général y soit intéressé le moins du monde. Le Grand Seigneur n'a jamais trouvé fort étrange que les Chrétiens se vengent par le bombardement des villes Corsaires d'Alger, de Tunis & de Tripoli : & bien que sous sa protection & de même religion que lui, il les juge très-dignes de châtiment, & d'être brûlés & bombardés. On pense comme cela à la Cour de Constantinople, & l'on pense équitablement.

Pour revenir à Thucydide, j'ai lieu de douter un peu si cette loi des Grecs de respecter les choses sacrées à la guerre, & d'épargner les Temples des Dieux, étoit aussi religieusement observée des peuples de la Gréce que ce grand Historien prétend nous le faire accroire. Il y a mille exemples qui prouvent le contraire. Notre Auteur, qui s'éléve si fort contre Philippe, n'a pas trop bonne grace de se récrier si vivement contre l'impiété de ce Prince ; les autres Grecs de son païs étoient-ils plus réservés envers les Temples des Dieux ? Les Athéniens & les Lacédémoniens, qui faisoient tant les dévots, & sur tout les premiers, qui avoient établi une espéce d'Inquisition, ne laissoient pas que d'être de francs sacriléges, ou fauteurs de sacriléges. On se souviendra de Philoméle, Général des Phocéens ; ne se mit-il pas en tête de piller le Temple de Delphes, & de mettre le Dieu, qu'on y adoroit avec un saint tremblement, & auquel on venoit sacrifier de toutes les parties du monde, de le mettre, dis-je, aussi gueux & déguenillé qu'un mendiant ? Je pense qu'il fit fort bien, puisqu'il avoit un besoin extréme de son or & de son argent. Il lui étoit impossible de tirer sa patrie d'une décadence si visible, s'il ne se rendoit le maître du Temple de Delphes, où il y avoit des trésors immenses. Il proposa son dessein à Archidamus Roi de Lacédémone, qui trouva cette proposition admirable ; mais comme le succès de cette entreprise n'étoit fondé que sur une certitude purement de spéculation, il lui répondit qu'il l'aideroit secrétement, pour ne point commettre la gloire de son païs, & qu'il lui fourniroit tout ce qui lui seroit nécessaire pour cette entreprise, bien entendu qu'il auroit sa part du butin. Les Athéniens, qui ne préféroient pas moins que les Lacédémoniens le bien temporel de l'Etat à celui de la religion, aiant eu vent du dessein de Philoméle, trouvérent qu'Apollon étoit trop riche & trop opulent pour un Dieu si fort subalterne, & dont le département ne s'étendoit guéres au-delà des environs du mont Parnasse ; les Athéniens, dis-je, se liguérent avec ceux de Lacédémone. L'entreprise réussit, & Philoméle emporta des trésors immenses. Ceux qui l'avoient aidé dans cette entreprise, eurent une si bonne part dans le partage de l'or & de l'argent du Temple, qu'ils eurent lieu d'en être contens. Cette affaire produisit la guerre qu'on appelle sacrée. Ce qui y aida le plus, c'est que l'Amiral de la flotte des Athéniens aiant rencontré quelques vaisseaux de Denis Tyran de Syracuse, dans l'un desquels il y avoit

des

L'horreur qu'avoient inspiré à Philippe & à ses amis les sacriléges commis à Die par les Etoliens, leur persuadoit sans doute qu'il étoit permis de s'en venger par les mêmes crimes, & que ce qu'ils faisoient n'étoit qu'une juste représaille. On me permettra de penser autrement. Le cas est aisé à décider. Sans chercher ailleurs des exemples que dans la même famille roiale de Macédoine, quand Antigonus eut vaincu en bataille rangée Cléoméne Roi des Lacédémoniens, & se fut rendu maître de Sparte, il pouvoit alors disposer à son gré de la ville & des habitans: cependant loin de sévir contre les vaincus, il les rétablit

des simulacres d'or & d'yvoire, qu'il envoioit pour être consacrés à Jupiter Olympien, & à l'Oracle de Delphes, s'en saisit sans scrupule, tant ce Dieu-ci plus que l'autre jouoit de malheur en ce tems-là: il amena les vaisseaux à Athénes; & comme il se sentit quelque scrupule de conscience d'avoir piraté & pillé l'Oracle & Jupiter lui-même, il demanda à ses Maîtres, dit Bayle dans l'article de Philoméle, ce qu'il feroit de ces simulacres. Le peuple assemblé sur cette proposition, fit un Décret qui ordonna à Iphicrate de ne pas examiner de si près ce qui concerne les Dieux, & d'avoir un soin extrême des troupes. Ce Decret des Athéniens me paroit très-juste. Perse demande à quoi bon tous les trésors entassés dans les Temples des Dieux?

Dicite Pontifices in sacro quid facit aurum.

Grotius prétend que dans une nécessité extrême, le Prince est en droit de se saisir des trésors des lieux saints sans les piller, c'est-à-dire avec dessein de les rendre lorsqu'il sera en état de le faire, ou de les appliquer au soulagement de ses peuples; ce qui est encore mieux.

Si ces considérations de Polybe, qui sont très-belles, eussent été entre les mains de Tite-Live: je doute qu'il eût pû s'empêcher d'y mettre du merveilleux; les Divinités pillées misérablement, & leurs Autels renversés sans feu ni lieu, eussent sans doute produit quelque châtiment de grand éclat sur ces impies; mais comme pas une ne bougea, mon Auteur n'a garde de les mettre en mouvement dans son imagination. Il falloit qu'elles chérissent beaucoup les Grecs, & qu'elles n'aimassent guéres les gaulois dans leur invasion sur l'Oracle de Delphes, dont j'ai parlé dans mon premier Tome page 8. & contre laquelle Apollon se fâcha si fort. Je l'ai rapportée d'une certaine façon; mais un Sçavant de Toulouse a trouvé un peu etrange que j'eusse parlé de cette affaire de telle sorte que je traitasse d'imagination *l'or de Toulouse*. Cet or, comme un talisman malencontreux, porta malheur à tous ceux qui le touchérent, comme pourroient faire les dépouilles d'un pestiféré; il donna la peste aux uns, & causa mille disgraces aux autres: de sorte qu'on fut obligé de le jetter dans un lac pour se garantir d'un charme si dangereux. „ Quintus Cépio, „ qui commandoit dans les Gaules, disent certains Auteurs, que je n'ai pas cru trop sûrs, croiant le charme rompu après un si grand espace de tems, „ le retira pour son malheur, & celui „ de tous ceux qui le touchérent; d'où vient le „ proverbe de l'or de Toulouse, pour exprimer la „ fatalité qui semble attachée à ces sortes de „ choses.

Ce seroit un prodige si Tite-Live n'en rapportoit pas quelqu'un sur le pillage des Troupes. Q. Pleminius, que Scipion avoit laissé pour Commandant à Locres; après que les Romains se furent rendus maîtres de cette ville sur les Carthaginois, surpassa ceux-ci en méchanceté & en avarice. Apré avoir rançonné & pillé les habitans, & que ses troupes n'eurent plus rien à prendre, non plus que lui, Tite-Live dit qu'il se jetta enfin sur les choses sacrées. Il pilla les Temples les uns après les autres; & comme les Dieux ne remuoient pas, il crut que Proserpine ne lui feroit pas plus de mal. Il y avoit de grands trésors, ausquels, dit-il, on n'avoit pas encore touché, si ce n'est qu'ils furent pris par Pyrrhus Roi des Epirotes; & comme les femmes n'y vont pas de main morte, lorsqu'elles sont en pouvoir de se venger, celle-ci n'eut garde d'imiter Apollon, qui laissa piller son Oracle. Elle fit sentir au Roi des Epirotes tout le poids de sa puissance & de son indignation, & l'accabla de tant de malheurs & de pertes, qu'il fut obligé de rapporter dans son Temple tout l'or qu'il lui avoit dérobé; mais les troupes de Pleminius & leurs Chefs éprouvérent de plus grands maux: car aiant pillé les mêmes trésors, à peine les eurent-ils entre les mains qu'ils devinrent comme des furieux & des enragés: ceux qui se crurent moins bien partagés se plaignirent, & querellérent les autres dont la part leur parut trop grosse, de sorte qu'ils en vinrent aux mains le Capitaine contre le Capitaine, le soldat contre le soldat avec tant de rage & si horriblement, qu'il y en eut une infinité qui périrent. Tite-Live s'étend beaucoup là-dessus; & perd beaucoup de son tems, qu'il eût pû emploier à dire la vérité: car je soupçonne fort ce fait-là d'invention & de chimére.

blit dans la forme de gouvernement qu'ils avoient reçûë de leurs péres, & ne retourna en Macédoine qu'après avoir fait de grands biens & à la Gréce en général, & aux Lacédémoniens mêmes qu'il venoit de se soumettre. Aussi passa-t-il alors pour bienfaiteur, & après sa mort pour libérateur, & s'acquit non seulement chez les Lacédémoniens, mais parmi tous les peuples de la Gréce, une réputation & une gloire immortelle.

Ce Philippe, qui le premier a reculé les bornes du Roiaume de Macédoine, à qui la famille Roiale est redevable de toute sa splendeur, & qui défit les Athéniens à Chéronée, ce Philippe a moins fait par les armes que par la modération & la douceur. Car dans cette guerre il ne vainquit par les armes que ceux qui les avoient prises contre lui; mais ce fut par sa douceur & son équité qu'il subjugua les Athéniens, & Athénes même. Dans la guerre, la colére ne l'emportoit point au-delà des bornes, il ne gardoit les armes que jusqu'à ce qu'il trouvât occasion de donner des marques de sa clémence & de sa bonté. De là vint qu'il rendit les prisonniers sans rançon, qu'il eut soin des morts, qu'il fit porter par Antipater leurs os à Athénes, & qu'il donna des habits à ceux qui s'en alloient. Ce fut par cette sage & profonde politique qu'il fit à peu de frais une conquête très-importante. Une telle grandeur d'ame étonna l'orgueil des Athéniens, & d'ennemis qu'ils étoient, ils devinrent ses Alliés les plus fidéles & les plus dévoués à son service.

Que dirai-je d'Alexandre? Irrité contre Thébes jusqu'à vendre à l'encan ses habitans, & raser la ville, tant s'en faut qu'il oubliât le respect qu'il devoit aux Dieux, qu'il eut soin que l'on ne commît pas, même par imprudence, la moindre faute contre les Temples & les autres lieux sacrés. Il passe en Asie pour y venger les Grecs des outrages qu'ils avoient reçûs des Perses, les coupables sont punis comme ils le méritoient; mais tous les endroits consacrés aux Dieux sont épargnés & respectés, bien que ce fût contre ces endroits-là mêmes que les Perses s'étoient le plus acharnés dans la Gréce. Il eût été à souhaiter que Philippe, toujours attentif à ces grands exemples, eût eu plus à cœur de paroître avoir succédé à une modération si sage qu'à la Couronne. Il avoit grand soin que l'on sçût que le sang d'Alexandre & de Philippe couloit dans ses veines; mais d'être imitateur de leurs vertus, c'est à quoi il pensoit le moins. Aussi dans un âge plus avancé, sa réputation fut-elle aussi différente de la leur, que sa maniére de régner l'avoit été. Cette différence de conduite est sensible dans l'affaire présente. Pendant qu'il s'emporte aux mêmes excès que ceux qu'il punit dans les Etoliens, & qu'il remédie à un mal par un autre, il croit ne rien faire que de juste : par tout il décrie Scopas & Dorimaque comme des sacriléges, pour les attentats qu'ils avoient commis

à

à Die & à Dodone contre la divinité; & quoiqu'il ſoit auſſi criminel qu'eux, il ne peut s'imaginer qu'on le mettra au rang de l'un & de l'autre. Cependant les loix de la guerre y ſont formelles; elles obligent ſouvent de renverſer les citadelles & les villes, de combler les ports, de prendre les hommes & les vaiſſeaux, d'enlever les fruits & autres choſes ſemblables, pour diminuer les forces des ennemis & augmenter les nôtres; mais détruire ce qui, eu égard à la guerre que nous faiſons, ne nous procure aucun avantage, ou n'avance pas la défaite des ennemis, brûler des Temples, briſer des ſtatuës & autres pareils ornemens d'une ville, il n'y a qu'un homme furieux & hors de lui-même qui ſoit capable d'un tel emportement. Ce n'eſt pas pour perdre & ruiner ceux qui nous ont fait tort, que l'on doit leur déclarer la guerre, ſi l'on eſt équitable: c'eſt pour les contraindre de réparer leurs fautes. Le but de la guerre n'eſt pas d'enveloper dans la même ruine les innocens & les coupables; mais plutôt de ſauver les uns & les autres. Il n'appartient qu'à un Tiran de mériter par ſes mauvaiſes actions & par la haine qu'il a pour ſes ſujets d'en être haï, & de n'avoir de leur part qu'une obéiſſance forcée: mais il eſt d'un Roi de faire en ſorte par la ſageſſe de ſa conduite, par ſes bienfaits & par ſa douceur, que ſon peuple le chériſſe & ſe faſſe un plaiſir d'obéir à ſes loix.

Pour bien juger de la faute que fit alors le Roi de Macédoine, on n'a qu'à ſe repréſenter quelle idée les Etoliens ſe fuſſent formée de ce Prince, s'il eût tenu une route toute oppoſée, & qu'il n'eût ni brûlé les galeries, ni briſé les ſtatuës, ni profané les autres ornemens du Temple. Pour moi je m'imagine qu'ils l'euſſent rangé au nombre des Princes les plus accomplis. Leur conſcience les y auroit portés par les reproches qu'elle leur auroit faits des ſacriléges commis à Die & à Dodone; & comme d'ailleurs ils auroient ſenti que, quand même Philippe, maître alors de faire ce qu'il lui auroit plû, les eût traités avec la derniére rigueur, il ne leur auroit que rendu juſtice; ils n'auroient pas manqué de louër ſa générosité & ſon grand cœur. En ſe condamnant eux-mêmes, ils auroient admiré & le reſpect que le Roi eût témoigné pour la divinité, & la force d'eſprit avec laquelle il eût commandé à ſa colére. En effet il y a ſans comparaiſon plus d'avantages à vaincre par la générosité & par la juſtice, que par les armes. On ſe ſoumet à celles-ci par néceſſité, à celles-là par inclination; il en coûte beaucoup pour ramener par les armes les ennemis à leur devoir; la vertu le fait ſans péril ni dépenſe. Enfin c'eſt à leurs ſujets que les Princes qui vainquent par les armes doivent la plus grande partie des bons ſuccès; s'ils vainquent par la vertu, ils emportent ſeuls tout l'honneur de la victoire.

On dira peut-être que Philippe étoit alors ſi jeune, qu'on ne peut

raisonnablement le rendre responsable du sac de Therme, & que ses amis, entr'autres Aratus & Demetrius de Pharos, en sont plus coupables que lui. Sans avoir vécu de ce tems-là, on n'aura pas de peine à découvrir lequel de ces deux confidens a poussé son Maître à cette extrémité. Outre qu'Aratus, par caractére, étoit prudent & modéré, & que la témérité & l'inconsidération faisoient le caractére propre de Demetrius, il se présentera dans la suite un cas pareil & bien attesté qui nous instruira du génie de ces deux personnages. Maintenant retournons à notre sujet.

CHAPITRE IV.

Philippe sort de Therme, il est suivi dans sa retraite. Sacrifices en actions de graces. Troubles dans le camp. Punition de ceux qui en étoient les auteurs. Légéres expéditions des ennemis de Philippe & de ses Alliés.

PHilippe aiant pris tout ce qui se pouvoit emporter, sortit de Therme & reprit le chemin par lequel il étoit venu. Le butin & les pesamment armés marchoient à la tête, les Acarnaniens & les étrangers à la queuë. On se hâta de passer les défilés, parce que l'on prévoioit que les Etoliens profiteroient de la difficulté des chemins pour insulter l'arriéregarde. Cela ne manqua point. Ils s'assemblérent au nombre de trois mille, commandés par Alexandre de Trichonie. Tant que le Roi fut sur les hauteurs, ils n'osérent approcher, & se tinrent cachés dans des lieux couverts. Mais dès que l'arriéregarde se fut mise en marche, ils se jettérent dans Therme, & chargérent en queuë. Plus le tumulte croissoit dans les derniers rangs, plus les Etoliens, que la nature des lieux encourageoit, redoubloient leurs coups. Le Roi, qui s'attendoit à cet accident, avoit, en décendant, posté une troupe d'Illyriens & de fantassins choisis sous une colline, lesquels fondant sur les ennemis qui poursuivoient en tuérent cent trente, & n'en prirent guéres moins de prisonniers, le reste s'enfuit en desordre par des sentiers détournés. L'arriéregarde en passant mit le feu à Pamphie, & aiant traversé les défilés sans danger se joignit aux Macédoniens. Philippe l'attendoit à Métape. Le lendemain qu'elle fut arrivée, aiant fait raser cette place, il se mit en marche & campa proche d'Acres; le lendemain faisant le dégât où il passoit, il alla camper devant Conope, où il demeura le jour suivant: après lequel il marcha le long de l'Acheloüs jusqu'à Strate, où aiant passé la riviére il se logea hors de la portée du

du trait, & harcelloit de là les troupes qu'on lui avoit dit s'y être jettées au nombre de trois mille fantassins, quatre cens chevaux d'Etolie & cinq cens Crétois. Personne n'aiant le courage de sortir des portes, il fit avancer son avantgarde, & prit la route de Limnée, où étoient ses vaisseaux.

A peine l'arriéregarde avoit quitté la ville, que quelques chevaux Etoliens vinrent inquiéter les derniers. Ils furent suivis d'un corps de Crétois & de quelque infanterie Etolienne, qui se joignit à la cavalerie. Le combat s'échauffant, l'arriéregarde fut obligée de faire volteface & d'en venir aux mains. D'abord on combattit à forces égales; mais les étrangers de Philippe étant venus au secours, les ennemis pliérent, & l'infanterie péle-mêle avec la cavalerie Etolienne prit la fuite. Les troupes du Roi en poursuivirent la plûpart jusqu'aux portes & au pied des murailles, & en passérent environ cent au fil de l'épée. Depuis cette affaire ceux qui étoient dans la ville n'osérent remuer, & l'arriéregarde joignit tranquillement le reste de l'armée & les vaisseaux.

A Limnée le Roi s'étant campé commodément, offrit aux Dieux des sacrifices en actions de graces des bons succès dont ils avoient favorisé ses entreprises, & fit un festin aux Officiers. Quelque témérité qu'il y eût en apparence à affronter des lieux escarpés, où jamais personne avant lui n'avoit osé se présenter avec une armée, non seulement ce Prince en approcha, mais en revint sans risque, & après avoir heureusement exécuté tout ce qu'il s'étoit proposé. Aussi sa joie ne pouvoit être plus grande dans le festin qu'il donna aux Officiers. Il n'y eut que Léontius & Mégaleas, qui aiant conjuré avec Apelles d'arrêter ses progrès, sentirent un vrai chagrin du bonheur de leur Prince, & de n'avoir pû empêcher que tous ses desseins ne réussissent selon ses souhaits: mais quelque chagrin qu'ils eussent, ils ne laissérent pas de venir au festin comme les autres.

Ils n'y pûrent dissimuler, & chacun s'apperçut d'abord qu'ils ne prenoient point autant de part que le reste de la compagnie à la joie d'une si heureuse expédition. Mais ce que l'on ne faisoit que soupçonner d'abord, ils le firent éclater, quand le repas fut plus avancé, & que le vin eût échauffé la tête des conviés. Troublés par le vin, le repas ne fut pas plutôt fini, qu'ils cherchérent Aratus avec empressement. Ils le joignirent, & des injures ils passérent bientôt aux pierres. On s'amasse chacun pour soutenir son parti; tout le camp est en tumulte. Le bruit vient aux oreilles du Roi, il envoie pour sçavoir ce qui se passe, & pour remédier au desordre. Aratus raconte le fait, atteste tous ceux qui étoient présens, se retire du tumulte, & se sauve dans sa tente. Pour Léontius, il se coula je ne sçai comment au travers de la presse, & s'échapa.

Le

Le Roi exactement informé de ce qui s'étoit passé, fit appeller Mégaleas & Crinon, & leur fit une sévére reprimande: mais ceux-ci loin d'en paroître touchés, ajoutérent une nouvelle faute à la premiére, en protestant qu'ils n'en resteroient point là, & qu'ils se vengeroient d'Aratus. Cette menace irrita le Roi de telle sorte, qu'il les condamna à une amande de vingt talens, & les fit jetter en prison. Le lendemain il envoia chercher Aratus, l'exhorta de demeurer tranquille, & lui promit de mettre bon ordre à cette affaire. Léontius averti de ce qui étoit arrivé à Mégaleas, vint suivi de quelques soldats à la tente du Roi, persuadé que ce jeune Prince auroit peur de ce cortége, & changeroit bientôt de résolution. Arrivé devant le Roi, *qui a été assez hardi*, demanda-t-il, *pour porter les mains sur Mégaleas & pour le mettre en prison? C'est moi*, répondit fiérement le Roi. Léontius fut effraié, il jetta quelque soupir, & se retira fort en colére.

On mit ensuite à la voile, on traversa le golfe, & la flotte arriva en peu de tems à Leucade. Là le Roi, après avoir donné ordre aux Officiers nommés pour la distribution du butin de faire leur charge en diligence, assembla ses amis pour examiner avec eux l'affaire de Mégaleas. Aratus s'éleva contre ce traître, & reprenant l'histoire de sa vie de plus haut, il assûra & prouva par témoins un meurtre insigne qu'il avoit fait après la mort d'Antigonus, la conspiration où il étoit entré avec Apelles, & les mauvaises pratiques dont il s'étoit servi pour faire échouer le siége de Palée. Mégaleas ne pouvant rien alléguer pour sa défense, fut condamné tout d'une voix. Crinon demeura en prison, & Léontius se rendit caution de l'amande imposée à Mégaleas. Voilà où aboutit cette conjuration d'Apelles & de Léontius. Ils comptoient épouvanter Aratus, écarter tous les amis de Philippe, & mener ensuite les affaires selon qu'il conviendroit le mieux à leurs intérêts, & tous leurs projets furent renversés.

Lycurgue ne fit rien de mémorable dans la Messénie. Il retourna à Sparte; mais s'étant remis peu de tems après en campagne, il prit Tégée. Après la ville il voulut attaquer la citadelle, où s'étoient retirés les habitans & la garnison; mais il fut obligé de lever le siége, & de reprendre la route de Sparte.

Les Eléens firent aussi des courses sur le païs des Dyméens. Ceux-ci envoiérent de la cavalerie pour les arrêter; mais elle tomba dans une embuscade, & y fut taillée en piéces. Nombre de Gaulois y périrent, & entre les soldats de la ville on fit prisonniers Polyméde Egéen, & deux de Dymée, sçavoir Agésipolis & Mégarles.

A l'égard de Dorimaque, nous avons déja dit qu'il n'avoit fait prendre d'abord les armes aux Etoliens, que parce qu'il s'étoit persuadé qu'il

qu'il pilleroit impunément la Thessalie, & qu'il forceroit Philippe de lever le siége de Palée : mais trouvant dans cette province Chrysogone & Patrée disposés à lui tenir tête, il n'osa s'exposer à un combat dans la plaine, & pour l'éviter il se tint toujours au pied des montagnes, jusqu'à ce que les Macédoniens se fussent eux-mêmes jettés dans l'Etolie ; il fallut qu'il quittât alors la Thessalie pour venir au secours de son propre païs. Il y arriva trop tard, les Macédoniens en étoient déja sortis.

OBSERVATIONS

Sur la marche & la retraite de Philippe dans les défilés des montagnes de Therme.

Beau projet de Philippe pour aller à Therme. Eloge de ce Prince, celui d'Aratus. Réflexions sur les fautes des Etoliens. Les retraites sont ce qu'il y a de plus grand & de plus profond dans la science des armes.

CEs Observations rouleront sur deux matiéres importantes, qui ont assez de rapport l'une avec l'autre; la marche forcée de Philippe dans les montagnes de Therme pour s'emparer de cette ville, & la retraite de ce Prince pour sortir de ces montagnes après son expédition. Notre Auteur entre dans un détail fort exact des précautions & des mesures prises pour un dessein tout hérissé de difficultés & d'obstacles presque insurmontables, & qui exigeoit des préparatifs extraordinaires ; ce qui nuit beaucoup au secret, étant assez difficile que l'ennemi n'en ait pas avis, ou qu'il ne soupçonne tout au moins à quoi ils sont destinés. Il n'en eut aucun avis, à ce qu'il paroît, & soupçonna encore moins, lorsqu'il fut informé de la marche de Philippe pour aller à Therme, puisque ce Prince prit un chemin tout opposé, comme il le semble d'abord. Tout autre Général eût été tout devant lui, & par le plus court : il n'eût pas manqué d'aller débarquer du côté de Rhie, n'y aiant en cet endroit-là qu'un bras de mer à traverser d'une largeur peu considérable. Mais en prenant ce chemin, c'étoit avertir l'ennemi du dessein qu'on avoit en tête, & qu'il importoit fort de couvrir; de peur qu'il ne se saisît des montagnes & des défilés, où il étoit mal aisé de prendre une résolution sans s'en repentir. Philippe, en prenant le chemin le plus long, & tout contraire au dessein qu'il avoit, lui déroboit le véritable, & les mesures qu'il n'auroit pû prendre sans cet artifice : par-là il le tenoit dans une perpétuelle incertitude, & ne lui laissoit que des doutes & des craintes de tous côtés. Il obligeoit les Généraux Etoliens de diviser leurs forces, & de se fortifier par tout où il n'avoit nul dessein d'aller, pour tomber sur l'endroit le plus fort, qu'il trouveroit dégarni, comme étant plus difficile par l'âpreté des montagnes & des défilés : outre qu'étant plus enfoncé dans la frontiére, tel qu'étoit Therme & les autres postes qui le couvroient, ils ne penseroient jamais qu'on en voulût à un endroit dont l'abord & la marche leur paroissoit presque impossible. Les grands Capitaines, qui n'agissent que sur de grandes pensées, dont les projets & les marches sont bien con-

certées, & le résultat d'un profond dessein, ne peuvent manquer de réussir dans tout ce qu'ils entreprennent, & sur-tout lorsqu'ils vont, ou qu'ils semblent aller par des routes toutes opposées au but qu'ils se sont proposé. Encore une fois, tout dessein fondé sur un semblable artifice, est tout ce qu'on peut faire de mieux pour tout espérer, & ne rien craindre de la prévoiance de l'ennemi, quelque pénétrant qu'il puisse être : car craignant également par tout, sans rien connoître de nos desseins, il faut nécessairement qu'il partage ses forces, & s'affoiblissant par tout il fournit le moien de percer plus aisément sa ligne de communication & de correspondance : c'est ce qui arriva aux Etoliens. Cette méthode est admirable, mais non pas d'un esprit & d'une intelligence commune.

Philippe se porte dans l'Acarnanie, qui auroit cru qu'il eût uniquement Therme en vûë? Il imite les rameurs, qui tournent le dos à l'endroit où ils buttent. Il faut une extréme habileté dans un Général d'armée, qui se trouve avoir en tête un Antagoniste qui agit sur cette méthode dans ces sortes de cas. On ne peut alors rien faire de mieux, que de rassembler tout ce qu'on a de forces, de primer & de marcher droit à l'ennemi pour le combattre, ou l'éviter après s'en être approché. C'est le vrai moien de rompre toutes ses mesures; mais il en faut beaucoup, & des plus fines pour cela : c'est deviner à moitié tout un projet de campagne, & c'est dequoi étoient capables les Turennes & les Condés.

Philippe entre dans l'Acarnanie, il avoit des riviéres à passer : il falloit user d'une extréme diligence, tourner tout court sur l'Etolie par une marche promte & forcée. Il laissa ses équipages pour rendre son armée un peu moins pesante, vû la route qu'il devoit prendre, & se jette dans Therme, où il étoit le moins attendu. Se peut-il bien qu'un jeune Prince ait pû former une si grande entreprise, où la connoissance du païs est si nécessaire, & sans laquelle on marche en aveugle, où il peut se trouver des embarras qu'on prévoit véritablement, & d'où l'on ne peut se tirer que par tout ce que la guerre & l'expérience ont de plus profond ? Il surmonte tout, il réussit en tout, & s'il vous plaît dans ce qu'il y a de plus difficile : car il fit une retraite véritable, c'est-à-dire qu'il fut suivi & attaqué deux fois à son arriéregarde, & l'on remarque là, comme par tout dans cette campagne, tout ce que la guerre a de ruses & d'artifices, & une conduite d'un vieux Guerrier, rompu à tout, & que rien n'étonne. Ce Prince ne pouvoit être conduit ni conseillé par ses Ministres, puisque ceux-ci avoient formé le noir complot de le faire échouer dans toutes ses entreprises. Ce ne fut qu'après cette expédition qu'il s'en défit, & qu'il les fit mourir. Ne nous engageons pas dans des conjectures, on voit assez clairement par le narré de Polybe, qu'Aratus fut l'auteur d'un si grand projet, & de tout ce qu'il fit ensuite. On peut dire que cet honnête homme-là étoit plus propre à conduire une guerre, à former des entreprises extraordinaires, & à faire réussir par ses conseils hardis, qu'à les exécuter lui-même. Philippe lui dût le commencement de sa gloire, & ce fut lui qui forma ce Prince pour la guerre; mais non pas pour être tyran & ingrat, comme il devint ensuite.

Sans les conseils d'Aratus, Philippe fut tombé dans le piége que Léontius lui tendoit, si le premier ne lui eût découvert le complot formé pour le perdre & ruiner ses plus beaux desseins. Il l'exhorte donc au passage de l'Acheloüs sans perdre aucun tems, passage que les conjurés sous le prétexte de soulager les soldats des fatigues d'une longue marche, vouloient éluder, ou retarder de quelques jours, pour donner le tems à ses ennemis de pénétrer son entreprise, & de la rendre de nul effet. Philippe, qui comprend la sagesse de ce conseil, passe cette riviére & se jette dans les montagnes à la tête de son armée, se saisit des différens postes pour s'assûrer une re-

retraite, & tira droit à Therme. Les Etoliens furent surpris d'une marche si hardie, à laquelle ils ne s'étoient point attendus, & dont ils se croioient couverts par leurs montagnes, où jusqu'à ce tems-là personne ne s'étoit avisé de porter la guerre: comme si c'étoit une raison qui pût dispenser un Général de tenter ce que tant d'autres n'ont osé faire; comme s'il y avoit de l'imprudence de surmonter par la ruse les obstacles où la force ne peut rien, lorsqu'on a pû prévoir qu'on tenteroit par ces endroits. Tout devient aisé dans les païs les plus difficiles, lorsqu'on les laisse sans aucune défense. Les Macédoniens percérent jusqu'à Therme sans aucun obstacle. Une action si hardie jetta la terreur dans l'Etolie, & la tête tourna aux Généraux Etoliens à tel point, qu'ils abandonnérent la plus forte tête & le boulevart du païs.

Polybe raconte trop bien les choses pour avoir besoin d'interpréte. Rien de mieux représenté que le détail qu'il en fait, & ses réflexions ne sont pas moins dignes de l'instruction des gens de guerre que de la curiosité des Lecteurs. Les fautes des Etoliens sont à peine concevables. Tous ces mouvemens de Philippe, qui sembloient se contredire, ne pouvoient être que l'objet d'un dessein profond. Les Etoliens voient l'ennemi fort loin d'eux, son passage eût dû leur faire connoître que rien ne l'empêchoit de pénétrer dans leur païs que l'Acheloüs. D'où vient qu'ils ne s'y portent pas? Ils couvroient par-là Therme. Or un Général doit considérer, lorsqu'il est encore en doute sur les desseins de son ennemi, quels sont les endroits de la frontiére du païs qu'il importe le plus de couvrir: car les difficultés pour entrer dans un païs que l'on croit presque impratiquable par la grandeur des obstacles ne sont pas une raison de le laisser sans défense, il devient très-pratiquable par cela seul. J'ai tort de dire que cette faute est à peine concevable, puisque l'Histoire est toute parsemée de ces sortes d'exemples, qui eussent dû servir de leçons à bien des Généraux d'armées. Celui-là est un pauvre homme, disoit M. de Turenne, qui s'excuse par dire, je n'y pensois pas. Ces excuses se trouvent à chaque pas que l'on fait dans l'Histoire.

Philippe avoit pris des mesures de loin pour sa retraite, il fit occuper plusieurs postes importans pour se l'assûrer. Il avoit prévû qu'il seroit attaqué, ou peut-être surpris à l'entrée du païs, le victorieux profitant de cette négligence, fait son coup. Il faut du tems, l'ennemi a celui de s'assembler & de tâcher de réparer sa honte dans la retraite. Il falloit que ce Prince s'en retournât par où il étoit venu. Il ne pouvoit garder Therme, parce que la communication pour soutenir cette place étoit impossible, & trop éloignée des places des Achéens & de la Macédoine. Il falloit donc l'abandonner, & reprendre le même chemin, comme je l'ai dit, pour quelque expédition capable d'affoiblir ses ennemis par la ruine du païs; mais comme il s'étoit puissamment précautionné pour la retraite, il étoit assûré de la faire, mais non pas sans combat à son arriéregarde; elle fut aussi attaquée en différens endroits. Cette retraite est digne d'admiration. Elle le seroit beaucoup plus, si celles des montagnes n'étoient les plus difficiles & les plus dangereuses, & ces difficultés empêchent toujours ou presque toujours les courses & les expéditions dans les païs de montagnes. La plûpart des Généraux, même les plus hardis, sentant la difficulté qu'il y a de les faire, malgré leur grand courage dont ils sont assûrés, nous font connoître en ne tentant rien, qu'ils ne sont pas trop sûrs de leur habileté dans cette façon de guerre; ce qui rend ces entreprises fort rares: & si l'on s'y engage, ce n'est guéres impunément. Je n'ai connu que M. le Marquis de Feuquiéres capable de ces sortes de choses, témoin ce qu'il a fait dans les Alpes pendant le cours de la guerre de 1688.

Pour revenir à Philippe, comme il s'attendoit à être attaqué dans sa retraite, il son-

ſongea à mettre en uſage tout ce que la guerre a de plus prudent & de plus ſubtil. Que le Lecteur jette les yeux ſur la deſcription de ſa marche, il y trouvera des préceptes, des leçons admirables & des précautions d'un tour nouveau. Car les marches dans les montagnes ne ſont pas celles qu'on fait en Flandre & en Allemagne, les principes en ſont différens, les précautions tout autres & d'un détail extraordinaire.

Je ne ſçai ſi l'on doit attribuer à Alexandre de Trychonie le mauvais ſuccès des Etoliens, l'abandonnement de Therme & des paſſages des montagnes: car l'Auteur ne nous apprend point qui fut l'auteur d'une ſi pauvre & ſi miſérable conduite, ou ſi ce Général, qui s'amuſa à faire des courſes, lorſqu'il eût dû faire ſon capital d'obſerver les mouvemens de Philippe & de rompre toutes ſes meſures; ſi ce Général, dis-je, après être accouru au ſecours de ſon païs, où l'ennemi s'étoit débordé comme un torrent avec toutes les horreurs de la guerre, pour réparer ſa honte & ſon imprudence attaqua lui-même les Macédoniens dans leur retraite. Il y eut pluſieurs combats, dont Philippe ſe démêla en grand Capitaine. C'eſt particuliérement dans les retraites de montagnes, où l'on peut plus aiſément qu'en toute autre ſituation emploier la ruſe, le ſtratagéme & les embuſcades, contre leſquelles on doit être perpétuellement en garde, & qui ſont plus difficiles à découvrir dans les païs de hautes montagnes que par tout ailleurs, & il y a plus d'art qu'on ne penſe à les attaquer & à les former, & encore beaucoup plus dans l'ordre d'attaque; & comme ces ſortes de piéges ſont difficiles dans l'exécution, il faut encore choiſir des gens capables, prudens, fermes & d'un grand cœur. On dit que les Italiens y ſont merveilleux, ce qui faiſoit que M. le Duc de Vendôme leur donnoit ſouvent cette fuſée à démêler; a-t-on remarqué qu'ils y fuſſent plus habiles que les autres?

Il n'y eut que deux combats dans cette retraite de Philippe, qui furent aſſez vifs; une embuſcade, que ce Prince dreſſa, & qui lui réuſſit, découragea les Etoliens, quoiqu'il n'y eût pas grand ſujet: car on ne ſe rebute point dans une retraite pour avoir été repouſſé; on trouve mille occaſions à chaque pas que l'ennemi fait en arriére de le charger avec avantage, parce que les lieux ne ſont pas toujours les mêmes dans les montagnes, & qu'ils changent à tous momens; outre que les décentes ſont très-deſavantageuſes à celui qui ſe retire, auſſi bien que les hauteurs qui le dominent, & qu'il ne peut pas toujours garder.

La retraite de Philippe dans les montagnes de Therme, m'engageroit de traiter ici tout d'un tems des retraites d'armées dans les hautes montagnes. Ce n'eſt qu'une branche, mais des plus délicates, des plus curieuſes & des plus ſçavantes de cette partie de la guerre: car l'on peut dire que la ſcience des retraites priſe dans tous ſes cas particuliers renferme preſque toutes les autres, ſe retirer c'eſt fuir; mais c'eſt fuir avec art, & un très-grand art. Quelle ſublimité de génie! quelle étenduë de connoiſſances, de qualités acquiſes & naturelles ne faut-il pas avoir, & quelle grandeur de courage! que de ruſes & d'artifices ne faut-il pas emploier dans ces ſortes d'actions! Car l'on peut dire que les retraites d'armées renferment toutes les parties les plus ſublimes des armes, une profonde tactique, les marches, les paſſages des riviéres, en un mot toutes les connoiſſances qui ſont les grands Capitaines & les Guerriers du premier ordre.

CHA-

CHAPITRE V.

Le Roi de Macédoine désole la Laconie. Les Messéniens viennent pour l'y joindre, & s'en retournent après un petit échec. Description de Sparte.

LE Roi étant parti de Leucade, & aiant fait le dégât en passant dans le païs des Hyanthéens, aborda avec toute sa flotte à Corinthe. Il fit tirer ses vaisseaux à sec au port de Léchée, y débarqua ses troupes, & écrivit aux villes alliées du Péloponése pour leur marquer le jour où leurs troupes devoient être en armes à Tégée. Après avoir donné ses ordres, sans s'arrêter à Corinthe, il mit ses Macédoniens en marche, & passant par Argos arriva le douziéme jour à Tégée, où il prit tout ce qu'il y avoit d'Achéens assemblés, & marcha par les hauteurs pour fondre sur le païs des Lacédémoniens sans en être apperçû. Après quatre jours de marche par des lieux déserts, il monta les collines situées vis-à-vis de la ville; & laissant à sa droite Ménelée, il alla droit à Amycle. Les Lacédémoniens virent de la ville passer cette armée, & la fraieur s'empara aussitôt des esprits. Ils avoient appris le sac de Therme & les exploits de Philippe dans l'Etolie, & ces nouvelles leur donnoient de grandes inquiétudes sur ce qui les menaçoit. De plus certain bruit s'étoit répandu que Lycurgue devoit être envoié au secours des Etoliens; on n'avoit donc garde de s'attendre que la guerre pût venir en si peu de tems d'Etolie à Lacédémone, surtout conduite par un Prince dont la grande jeunesse ne devoit pas naturellement être fort à craindre. Il n'étoit pas possible qu'un événement si subit & si imprévû ne jettât l'épouvante parmi les Lacédémoniens. Cette fraieur leur étoit commune avec tous les ennemis de ce Prince, qui en effet menoit les affaires avec un courage & une diligence fort au-dessus de son âge. Il part du milieu de l'Etolie, traverse en une nuit le golfe d'Ambracie, & aborde à Leucade. Il reste là deux jours, le troisiéme il en part de grand matin, le jour suivant il ravage la côte d'Etolie & mouille à Léchée. Il continue sa route, & au septiéme jour on le voit proche Ménelée, sur les montagnes qui commandent Lacédémone. La plûpart en croioient à peine leurs propres yeux, & les Lacédémoniens ne sçavoient qu'en penser, ni quel parti prendre.

Dès le premier jour Philippe campa devant Amycles. C'est une place de la Laconie, autour de laquelle se voient de très-beaux arbres, &

& où l'on recueille des fruits excellens. Elle est à vingt stades de Lacédémone. Dans la ville du côté de la mer est un Temple d'Apollon, le plus beau qui soit dans la province. Le lendemain Philippe fit le dégât dans les terres, & vint jusqu'à l'endroit appellé le camp de Pyrrhus. Les deux jours suivans il ravagea les lieux circonvoisins, & alla camper à Carnion, de là à Asine, contre laquelle aiant fait de vains efforts, il décampa, & parcourant tout le païs qui est du côté de la mer de Créte, il y mit tout à feu & à sang jusqu'à Ténare. Il prit de là sa route vers un mouillage des Lacédémoniens nommé Gythie, éloigné de Sparte de trente stades, & où les vaisseaux sont en sureté. Il le laissa en passant à droit, & alla mettre le camp devant Elie, dans le païs le plus grand & le plus beau de la Laconie, & d'où il détacha des fourrageurs qui saccagérent tous les environs, & ruinérent tout ce qui étoit sur terre. Il vint pillant & ravageant tout jusques à Acrie, Leuce & Boée.

Les Messéniens n'eurent pas plutôt reçû les lettres de Philippe, qui leur mandoit de lever des troupes, que se piquant d'émulation ils se mirent en campagne au nombre de deux mille hommes de pied & de deux cens chevaux, tous gens choisis. Ils arrivérent à Tégée plus tard que Philippe, la longue route qu'ils avoient euë à faire en étoit la cause. Ce retardement les chagrina. Ils craignirent que sur les soupçons qu'on avoit autrefois conçûs de leur fidélité, on ne les accusât d'être venus lentement à dessein. Pour joindre plutôt le Roi, ils traversérent le païs d'Argos. Arrivés à Glympie, château situé sur les confins d'Argos & de la Laconie, ils campérent devant, mais sans prudence & sans précaution. Ils ne songérent ni à fortifier leur camp, ni à choisir un poste avantageux; comme s'ils eussent été sûrs de la bonne volonté des habitans, ils ne soupçonnérent pas même qu'il pût leur arriver là aucun mal. Lycurgue apprit que les Messéniens étoient devant les murailles de Glympie, & leur alla au-devant avec ses étrangers & quelques Lacédémoniens. Il les joignit au point du jour, & les chargea vivement. Les Messéniens, quoique sortis de Tégée sans avoir assez de monde pour se défendre, quoique combattant sans écouter les conseils des plus expérimentés d'entre eux, ne laissérent pas de se retirer adroitement du danger. Dès qu'ils virent l'ennemi, ils laissérent là tout l'équipage, & se retirérent dans le château. Il n'y eut que la plûpart des chevaux & de l'équipage qui tombérent entre les mains de Lycurgue. A huit cavaliers près qui furent tués, tous les hommes se sauvérent, sans qu'on en pût faire un seul prisonnier.

Après cet échec les Messéniens retournérent par Argos chez eux, & Lycurgue glorieux de ce petit succès revint à Lacédémone, pour s'y tenir prêt à se défendre contre Philippe. Lui & ses amis firent

rent d'avis de faire en ſorte que le Roi ne ſortit pas du païs ſans qu'on le mît dans la néceſſité de combattre. Mais ce Prince aiant décampé d'Elie, s'avança en pillant la campagne, & après quatre jours de marche arriva une ſeconde fois à Amyoles vers le milieu du jour. Sur le champ Lycurgue donne des ordres à ſes Officiers & à ſes amis pour le combat, ſort de la ville & s'empare des poſtes aux environs de Ménelée ; ſon armée étoit au moins de deux mille hommes, il recommande à ceux de la ville d'être toujours ſur leurs gardes, afin qu'au premier ſignal ils fiſſent ſortir leurs troupes de pluſieurs côtés, & qu'ils les rangeaſſent en bataille vers l'Eurotas, à l'endroit où ce fleuve eſt le moins éloigné de la ville. Telle étoit la diſpoſition des Lacédémoniens.

Mais de peur que faute de connoître les lieux, on ne trouve de la confuſion & de l'obſcurité dans ce que je dois rapporter, il eſt bon d'en décrire la nature & la ſituation. Et c'eſt ce qu'on obſervera dans tout le cours de cet Ouvrage, en indiquant les lieux inconnus par la liaiſon qu'ils ont avec ceux que l'on connoit déja, & dont les Auteurs ont parlé. Car comme il eſt ordinaire, ſoit ſur terre ou ſur mer, d'être trompés par la différence des lieux ; & que notre deſſein n'eſt pas tant de raconter ce qui s'eſt fait, que de marquer la maniére dont chaque choſe s'eſt faite, nous ne parlerons d'aucun événement, ſurtout de ceux qui regardent la guerre, ſans faire la deſcription des lieux où il s'eſt paſſé. Nous nous ferons même un devoir de les déſigner par les ports, les mers & les Iſles qui ſont auprès, par les Temples, les montagnes, les terres que l'on voit dans leur voiſinage, & même par leur ſituation à l'égard du ciel, parce que c'eſt ce qu'il y a de plus connu aux hommes. Ce n'eſt que par ce moien, comme nous l'avons déja dit, qu'on peut donner à ſes Lecteurs la connoiſſance des lieux qu'ils ne connoiſſent pas.

Voions donc quelle eſt la nature des lieux dont eſt queſtion. Sparte, ſi on la conſidére en général, eſt une ville toute ronde & tellement ſituée dans une plaine, qu'on y voit cependant certains endroits inégaux & élevés. Du côté de l'Orient, l'Eurotas coule auprès ; riviére ſi profonde pendant la plus grande partie de l'année, qu'on ne peut la paſſer à gué. A l'Orient d'hiver, au-delà de la riviére, ſont des montagnes eſcarpées, rudes & d'une hauteur extraordinaire, ſur leſquelles eſt bâtie Ménelée. Ces montagnes dominent extrémement ſur l'eſpace qu'il y a entre la ville & la riviére, eſpace qu'arroſe l'Eurotas en coulant au pied des montagnes, & qui en tout n'a pas plus d'un ſtade & demi de largeur.

CHA-

CHAPITRE VI.

Combats gagnés par Philippe près de Lacédémone. Il passe dans la Phocide. Nouvelle intrigue des Conjurés.

IL falloit nécessairement que Philippe à son retour traversât ce défilé, aiant à droite la riviére & Lycurgue qui occupoit les montagnes, & à gauche la ville & les Lacédémoniens déja prêts à combattre & rangés en bataille. Ceux-ci se servirent encore d'un autre stratagéme. Ils arrêtérent par le moien d'une digue le cours de la riviére au-dessus de l'espace dont nous avons parlé, & firent écouler les eaux entre la ville & les collines, pour empêcher que ni la cavalerie ni les gens de pied mêmes n'y pûssent marcher. Il ne restoit plus au Roi d'autre ressource, que de faire défiler l'armée le long du pied des montagnes; mais comment se défendre en défilant sur un petit front ? C'auroit été s'exposer à une ruine entiére. A la vûë de ce danger Philippe tint conseil avec ses amis. On conclut tout d'une voix que dans la conjoncture présente, il étoit absolument nécessaire de déloger Lycurgue des postes qu'il occupoit autour de Ménelée. Le Roi se fait suivre des étrangers, de l'infanterie à rondaches & des Illyriens, passe la riviére & s'avance vers les montagnes. Lycurgue, qui voit le dessein du Roi, fait mettre ses gens sous les armes, & les anime à bien faire leur devoir. Il donne aussi-tôt le signal aux troupes de la ville, qui sortent en même tems (a) & se rangent en bataille sous les murs, la cavalerie à leur droite. Quand Philippe fut proche de Lycurgue, il détacha d'abord sur lui les étrangers. La victoire sembla pancher au commencement du côté des Lacédémoniens, que les armes & la situation des lieux favorisoient : l'infanterie à rondaches vint heureusement au secours des combattans, & Philippe lui-même avec les Illyriens aiant chargé en flanc les ennemis, alors les étrangers du Roi, encouragés par le secours qu'ils recevoient, retournent à la charge beaucoup plus vivement qu'ils n'y avoient été, & les troupes de Lycurgue craignant le choc des pesamment armés, tournérent honteusement le dos. Cent restérent sur la place, il y eut un peu plus de prisonniers, le reste s'en-[illegible] fuit

(a) *Qui sortent en même tems & se rangent en bataille sous les murs.*] La ville de Sparte ou de Lacédémone n'avoit jamais été enfermée de murailles, toute sa force consistoit dans la valeur de ses habitans : le Législateur Léarque l'avoit ordonné ainsi. Cette Ordonnance subsista durant cinq cens ans; mais les Thébains commandés par Epaminondas aiant remporté de très-grands avantages sur les Lacédémoniens, ceux-ci craignirent enfin pour leur ville; ce qui les obligea de l'environner de fortes murailles. On connut dès-lors qu'ils avoient dégénéré de la gloire de leurs ancêtres.

fuit dans la ville. Lycurgue lui-même suivi de peu de gens s'y retira pendant la nuit par des chemins détournés. Les Illyriens furent logés dans les postes que Lycurgue occupoit, & Philippe revint à ses gens avec les armés à la légére & les rondachers.

Dans le tems du combat, la phalange conduite par Aratus arrivoit d'Amycles & s'approchoit de la ville. Le Roi passa vite la riviére pour être à portée de secourir sa phalange avec les armés à la légére & les rondachers, jusqu'à ce que les pesamment armés fussent sortis des défilés. Les troupes de la ville vinrent attaquer la cavalerie dont ils étoient soutenus, l'action fut chaude, & l'infanterie à rondaches se battit avec valeur, la victoire fut encore pour Philippe, & la cavalerie Lacédémonienne fut poursuivie jusques aux portes de la ville. Le Roi passa ensuite la riviére, & marcha à la suite de sa phalange. Au sortir des détroits, comme il étoit tard, il fut contraint d'y camper, & c'étoit justement l'endroit que les guides avoient choisi pour cela. C'est aussi le poste d'où l'on peut le plus aisément passer au-delà de la ville, & faire des courses dans la Laconie. Car il est à l'entrée du défilé dont nous venons de parler, & soit que l'on vienne de Tégée ou de quelque autre endroit de la terre-ferme à Lacédémone, on ne peut éviter de passer par cet endroit, qui est à deux stades au plus de cette ville, & sur le bord de la riviére. Le côté qui regarde l'Eurotas & la ville est couvert tout entier par une montagne fort haute & inaccessible, mais dont le sommet est une plaine unie, où il se trouve de la terre & de l'eau en abondance. Une armée peut y entrer, elle en peut sortir très-facilement. En un mot en occupant ce terrain on est en sûreté du côté de la ville, & l'on est avec cela maître de l'entrée & de la sortie des détroits.

Philippe se logea là tranquillement, & dès le lendemain aiant envoié devant son bagage, il fit décendre son armée dans la plaine, & la rangea en bataille à la vûe de la ville. Il resta là quelque tems, puis tournant d'un côté il prit la route de Tégée. Quand il fut arrivé à l'endroit, où s'étoit donnée la bataille entre Antigonus & Cléoméne, il y campa. Le lendemain aiant reconnu les lieux & sacrifié aux Dieux sur le mont Olympe & l'Eva, il fortifia son arriéregarde & continua sa marche. A Tégée il fit vendre tout le butin, & s'en alla par Argos à Corinthe. Il y avoit là des Ambassadeurs de Rhodes & de Chio envoiés pour traiter de paix. Le Roi dissimulant ses véritables intentions, leur dit qu'il avoit toujours souhaité & qu'il souhaitoit encore avoir la paix avec les Etoliens, & les chargea en les congédiant de les y disposer. Il décendit ensuite à Léchée, pour passer de là dans la Phocide, où il avoit dessein d'entreprendre quelque chose de plus important.

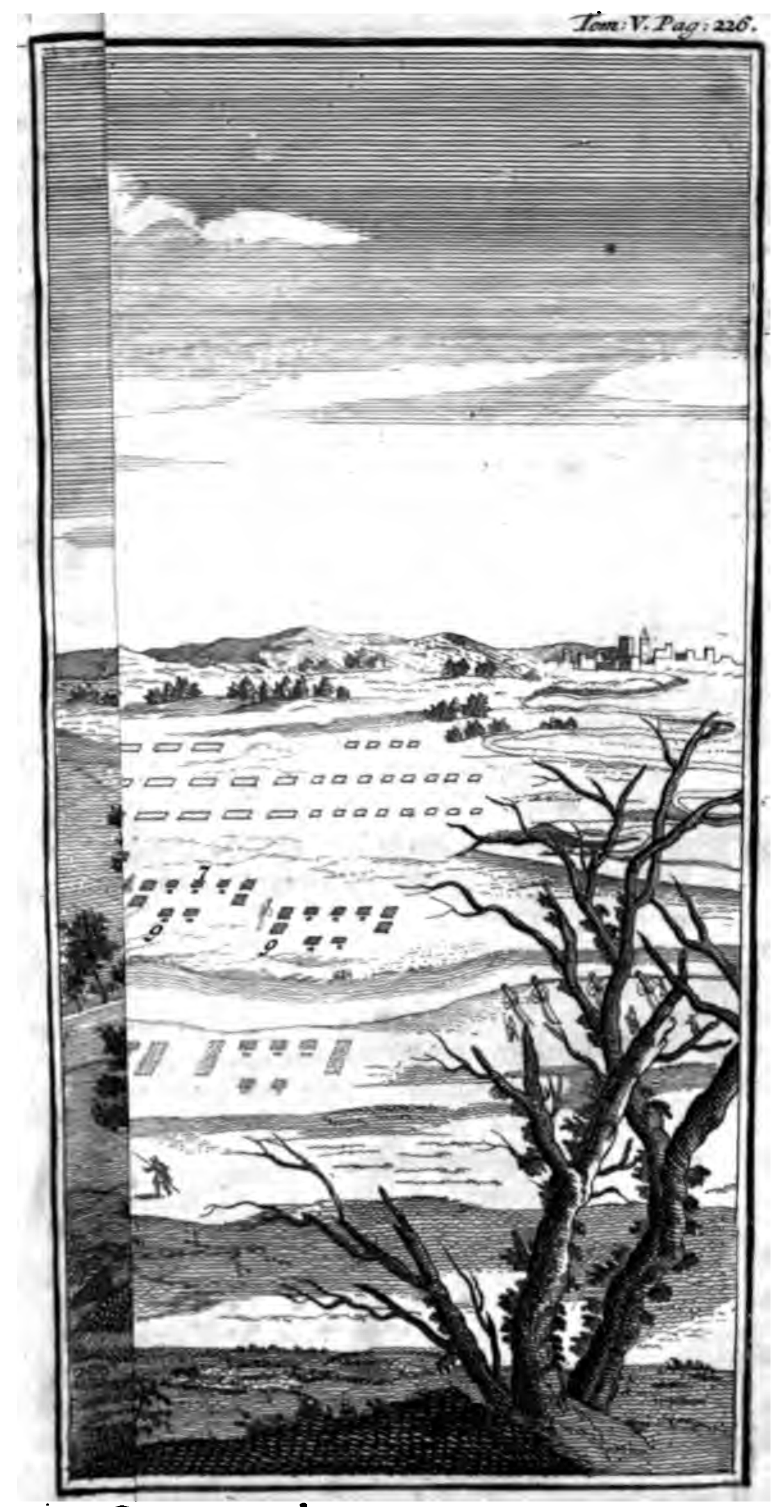
La conjuration de Léontius, de Mégaleas & de Ptolémée n'étoit pas

encore éteinte. Comptant toujours d'épouvanter Philippe, & de couvrir par-là leurs crimes passés, ils soufflérent aux oreilles des rondachers & des soldats de la garde, qu'ils s'exposoient pour le salut commun à tout ce que la guerre avoit de plus pénible & de plus périlleux, que cependant on ne leur rendoit point justice, & qu'on n'observoit pas à leur égard l'ancien usage dans la distribution du butin. Les jeunes gens échauffés par ces discours séditieux, se divisent par bandes, pillent les logemens des Courtisans les plus distingués, & s'emportent jusqu'à forcer les portes de la maison du Roi & à en briser les tuiles. Grand tumulte aussitôt dans la ville. Philippe averti vient de Léchée en diligence. Il assemble les Macédoniens dans le théâtre, & par un discours mêlé de douceur & de sévérité il leur fait sentir le tort qu'ils avoient. Dans le trouble & la confusion où tout étoit alors, les uns disoient qu'il falloit saisir & punir les auteurs de la sédition, les autres qu'il valoit mieux calmer les esprits doucement, & ne plus penser à ce qui s'étoit passé. Le Roi, qui sçavoit d'où le mal venoit, dissimula pour le présent, fit semblant d'être satisfait, & aiant exhorté ses troupes à l'union & à la paix, il reprit le chemin de Léchée. Depuis ce soulévement il ne lui fut plus si facile d'exécuter dans la Phocide ce qu'il avoit projetté.

Léontius, ne voiant plus rien à espérer après les tentatives qu'il avoit faites sans succès, eut recours à Apelles. Il envoia courriers sur courriers pour lui apprendre les peines qu'il avoit essuiées depuis qu'il s'étoit brouillé avec le Roi, & pour le presser de venir le joindre. Cet Apelles pendant son séjour dans la Chalcide, y disposoit de tout avec une autorité odieuse. A l'entendre on eût dit que le Roi jeune encore n'étoit presque gouverné que par lui, n'étoit maître de rien, que le maniement des affaires lui appartenoit, & qu'il avoit plein pouvoir de faire tout à son gré. Les Magistrats de Macédoine & de Thessalie, les Officiers préposés à la régie des affaires lui rapportoient tout, & dans toutes les villes de Gréce à peine faisoit-on mention du Prince, soit qu'on eût des Decrets à dresser, soit qu'il s'agît de décerner des honneurs, soit qu'il fallût faire des présens. Apelles avoit tout, faisoit tout.

Il y avoit longtems que Philippe étoit informé de cette conduite, & qu'il la supportoit avec peine, & Aratus de son côté le pressoit d'y mettre ordre. Mais le Roi dissimuloit sans faire connoître à personne de quel côté il panchoit, & à quoi il se détermineroit. Apelles, qui ne sçavoit rien de ce qui se passoit contre lui, persuadé au contraire qu'il ne paroîtroit pas plutôt devant le Roi, qu'on le consulteroit sur tout, accourut de la Chalcide au secours de Léontius. Quand il arriva à Corinthe, Léontius, Ptolémée & Mégaleas, qui commandoient les rondachers & les corps les plus distingués,

enga-



OSAGE D'UNE RIUIERE.

encore éteinte. Comptant toujours d'épouvanter Philippe, & de couvrir par-là leurs crimes passés, ils soufflérent aux oreilles des rondachers & des soldats de la garde, qu'ils s'exposoient pour le salut commun à tout ce que la guerre avoit de plus pénible & de plus périlleux, que cependant on ne leur rendoit point justice, & qu'on n'observoit pas à leur égard l'ancien usage dans la distribution du butin. Les jeunes gens échauffés par ces discours séditieux, se divisent par bandes, pillent les logemens des Courtisans les plus distingués, & s'emportent jusqu'à forcer les portes de la maison du Roi & à en briser les tuiles. Grand tumulte aussitôt dans la ville. Philippe averti vient de Léchée en diligence. Il assemble les Macédoniens dans le théâtre, & par un discours mêlé de douceur & de sévérité il leur fait sentir le tort qu'ils avoient. Dans le trouble & la confusion où tout étoit alors, les uns disoient qu'il falloit saisir & punir les auteurs de la sédition, les autres qu'il valoit mieux calmer les esprits doucement, & ne plus penser à ce qui s'étoit passé. Le Roi, qui sçavoit d'où le mal venoit, dissimula pour le présent, fit semblant d'être satisfait, & aiant exhorté ses troupes à l'union & à la paix, il reprit le chemin de Léchée. Depuis ce soulévement il ne lui fut plus si facile d'exécuter dans la Phocide ce qu'il avoit projetté.

Léontius, ne voiant plus rien à espérer après les tentatives qu'il avoit faites sans succès, eut recours à Apelles. Il envoia courriers sur courriers pour lui apprendre les peines qu'il avoit essuiées depuis qu'il s'étoit brouillé avec le Roi, & pour le presser de venir le joindre. Cet Apelles pendant son séjour dans la Chalcide, y disposoit de tout avec une autorité odieuse. A l'entendre on eût dit que le Roi jeune encore n'étoit presque gouverné que par lui, n'étoit maître de rien, que le maniement des affaires lui appartenoit, & qu'il avoit plein pouvoir de faire tout à son gré. Les Magistrats de Macédoine & de Thessalie, les Officiers préposés à la régie des affaires lui rapportoient tout, & dans toutes les villes de Gréce à peine faisoit-on mention du Prince, soit qu'on eût des Decrets à dresser, soit qu'il s'agît de décerner des honneurs, soit qu'il fallût faire des présens. Apelles avoit tout, faisoit tout.

Il y avoit longtems que Philippe étoit informé de cette conduite, & qu'il la supportoit avec peine, & Aratus de son côté le pressoit d'y mettre ordre. Mais le Roi dissimuloit sans faire connoître à personne de quel côté il panchoit, & à quoi il se détermineroit. Apelles, qui ne sçavoit rien de ce qui se passoit contre lui, persuadé au contraire qu'il ne paroîtroit pas plutôt devant le Roi, qu'on le consulteroit sur tout, accourut de la Chalcide au secours de Léontius. Quand il arriva à Corinthe, Léontius, Ptolémée & Mégaleas, qui commandoient les rondachers & les corps les plus distingués,

engagérent la jeunesse d'aller au-devant de lui. Apelles accompagné d'une grande troupe d'Officiers & de soldats, vient d'abord décendre au logis du Roi, où il prétendoit entrer comme autrefois. Mais un Licteur qui avoit le mot l'arrête brusquement, en lui disant que le Roi étoit occupé. Etonné d'une réception si extraordinaire, il délibére longtems sur le parti qu'il avoit à prendre, & enfin se retire tout confus. Le brillant cortége dont il s'étoit fait suivre se dissipa sur le champ, & il ne fut suivi jusqu'à son logis que de ses seuls domestiques. C'est ainsi qu'ordinairement, & surtout dans les Cours des Rois, la fortune se jouë des hommes. Il ne faut que peu de jours pour voir tout ensemble & leur élevation & leur chûte. Selon qu'il plaît au Prince de leur être contraire ou favorable, aujourd'hui ils sont heureux, demain ils seront dignes de compassion; semblables à des jettons, qui d'un moment à l'autre passent de la plus petite à la plus grande valeur, au gré de celui qui calcule. Cette disgrace d'Apelles fit trembler Mégaleas, qui ne pensa plus qu'à se mettre à couvert, par la fuite, du péril dont il étoit lui-même menacé. Le Roi ne laissa pas que de s'entretenir quelquefois avec Apelles, & de lui laisser quelques autres honneurs semblables; mais il l'exclut du Conseil & du nombre de ceux qu'il invitoit à souper. Il le prit encore avec lui lorsqu'il partit de Léchée, pour finir certaines affaires dans la Phocide; mais comme les choses n'y tournoient pas comme il l'auroit desiré, il revient bientôt d'Elatée à Corinthe. Pour dire encore un mot de Mégaleas, laissant Léontius engagé pour vingt talens dont il avoit répondu pour ses complices, il s'enfuit à Athénes, où les Officiers de l'armée refusant de le recevoir, il prit le parti de retourner à Thébes.

OBSERVATIONS

Sur l'expédition de Philippe dans la Laconie, & sur les deux combats donnés auprès de Lacédémone.

§. I.

Mesures que prit Philippe pour se retirer sans perte & sans péril.

BEaucoup d'entreprises avortées font ordinairement renoncer à de nouveaux projets, c'est tout le contraire dans celui qui a réussi dans tout ce qu'il a entrepris. Il me semble que celui qui a échoué ne devroit pas moins entreprendre: car s'il n'est pas capable de l'exécution d'une entreprise, vû qu'il a été toujours malheureux, faute de conduite & d'habileté, en fera-t-il plus paroître en ne faisant & en

en n'exécutant rien? Sçait-on bien où cela méne un Général d'armée malhabile ou timide? A une façon de guerre de toutes la plus difficile & la plus délicate, lorsqu'il abandonne la plus aisée & la plus à portée du génie & de l'expérience des Généraux médiocres; & c'est celle qu'on appelle guerre offensive: car la défensive est, comme j'ai dit, ce qu'il y a de plus difficile & de plus profond. On doit donc être surpris qu'on embrasse & qu'on prenne celle-ci plutôt que l'autre. Est-ce que plusieurs entreprises manquées & malheureuses sont une raison pour n'en pas tenter de nouvelles, par des mesures mieux concertées & des réflexions sur nos fautes? Manquer une entreprise, qui se présente, par le souvenir du malheur des autres, & croire faire beaucoup en empêchant l'ennemi de pousser plus loin ses avantages, en se tenant sur la défensive, c'est ne pas songer que ce parti est celui que les plus grands hommes ne prennent que dans une extréme nécessité, comme étant le plus difficile à soutenir. Rien ne précipite plus dans les périls, dit Tite-Live, que le trop grand soin de s'en éloigner, la prudence dégénére alors en une très-grande imprudence. Lorsqu'on a commencé par une offensive qui n'a pas été heureuse, & qu'on se jette dans la défensive parce qu'on est intimidé, l'ennemi qui remarque cette conduite pleine de circonspection nous presse encore davantage, & trouve le moien de nous y embarquer malgré nous. C'est à quoi la plûpart & Généraux qui ont été souvent battus, ou qui ont éprouvé le moindre revers de fortune, ne font pas attention. Ils ne songent pas que la défensive ensuite d'une défaite qui n'est pas décisive, & un trop grand désir d'éviter le combat, est un des plus grands périls qu'on puisse courir à la guerre; parce que les manœuvres craintives & trop circonspectes du Chef jettent les troupes dans le découragement & dans la terreur; au lieu que les disgraces portent les hommes de grand cœur à réparer la honte des mauvais succès par une grande résolution en primant l'ennemi, en attaquant le premier, comme faisoit M. de Weimar. L'armée de ce grand homme aiant été battuë, mise en déroute, son canon & ses équipages pris à la bataille de Rhinfelt, bien loin de se laisser abattre par une infortune si accablante, il ramasse les débris de son armée à une grande marche des Bavarois victorieux, tire droit à eux par une marche secréte & nocturne, leur tombe sur les bras, & taille en piéces tout ce qui ose lui résister, il se rend maître du canon & des équipages des ennemis, & prend les siens avec les leurs. Nous rendrons compte de cette surprise d'armée, lorsque l'occasion s'en présentera. Voilà les marques d'un courage vraiment grand, voilà l'action d'un homme qui se moque de la fortune, & qui se la soumet par sa vertu & par son intelligence. Les Etoliens, étonnés de l'audace déterminée de Philippe à entreprendre les plus grandes choses, se découragent de telle sorte, qu'ils demeurent comme des stupides, lorsqu'ils peuvent réparer leur honte en attaquant l'armée du Roi engagée dans les montagnes de Therme; ils ne font pas la moitié de ce qu'ils pouvoient faire, & le laissent aller.

Les Lacédémoniens leurs Alliés, tout Lacédémoniens qu'ils étoient, mais ils avoient alors dégénéré de la valeur & de la vertu de leurs ancêtres, s'étonnent des exploits du Roi de Macédoine, & la terreur court jusqu'à Sparte. Que penser d'une ligue contre Philippe & les Achéens, formée des deux peuples les plus braves & les plus belliqueux de la Gréce, qui se conduisent si pitoiablement & d'une maniére si indigne de leur gloire? Car la terreur que causa l'entreprise de Therme n'abattit pas moins le courage de ceux de Lacédémone que celui des Etoliens.

Si l'on laisse prendre le moindre avantage, le moindre ascendant sur soi à la guerre, il est hors de doute que l'ennemi ira par degrés d'une entreprise à une autre; une petite, heureusement exécutée, nous excite & nous conduit à de plus grandes,

des, & l'audace se joignant alors au mépris, on se porte aux choses les plus difficiles, & en apparence les plus insurmontables, & l'on réussit par cela seul qu'on les croit imprudentes & téméraires. Telle fut la conduite des Généraux Etoliens, une misérable défensive, quoiqu'ils soient en pouvoir d'agir de toute autre façon. Philippe plus hardi contre les Lacédémoniens, les ménage un peu moins, où il s'apperçoit par ses tentatives qu'ils sont de meilleure composition. Il entre dans leur païs en sortant de l'Etolie, & ne trouve aucune résistance. Il le traverse d'un bout à l'autre comme un torrent, & ce n'est qu'après qu'il a rempli le païs de toutes les calamités de la guerre que les Lacédémoniens se reveillent de leur profond assoupissement. Car Lycurgue, qui étoit à la tête d'une armée pendant l'expédition de Philippe, s'étant jetté dans la Messénie, n'avoit rien fait de mémorable, de sorte qu'il fut obligé de retourner à Sparte, mais comme on ne fut pas content de sa conduite, il se remit encore en campagne par une seconde diversion qui ne lui fut pas plus heureuse, & revint encore à Lacédémone sans avoir rien fait. Sur les nouvelles que le Roi de Macédoine tiroit du côté de la Laconie pour la ravager, pendant que les Lacédémoniens n'osoient sortir de leur ville, & que le cœur du païs étoit la proie des Macédoniens, les forces qu'ils lui opposent à son retour sous les murailles de Sparte n'étoient-elles pas suffisantes pour l'aller combattre à l'entrée de la Laconie ? Cela n'est-il pas bien surprenant ? Mais il y a quelque chose de plus que cela : car s'ils n'osérent lui aller au-devant, selon la maxime de leurs péres de prévenir leurs ennemis dans leurs desseins, & leur épargner la moitié du chemin, ils devoient du moins le suivre dans les passages & les défilés de leurs montagnes, attendre l'occasion de l'attaquer avec avantage dans ces lieux resserrés, ou lui couper les vivres, ou le côtoier, le harceller & resserrer sa marche, s'ils ne vouloient tenter la fortune d'un combat qui ne pouvoit que leur être avantageux, s'ils n'eussent pas attendu à le donner lorsqu'il eut tout détruit, & sous les murs de leur capitale. S'ils eussent pris le premier parti, leur défaite eût été moins honteuse qu'auprès de leurs murailles, & s'ils avoient été heureux, ils arrêtoient les desseins présens de l'ennemi, gagnoient de la réputation & des mesures pour l'avenir, & relevoient le courage abattu de leurs Alliés.

Pendant le siége de Tournai en 1709. & surtout lorsque la ville fut prise, & que les ennemis s'attachérent à la citadelle, il fut formé un projet qui auroit pû, s'il avoit réussi, ruiner toute l'armée des Alliés. Elle étoit presque toute entiére au-delà de l'Escaut. Il y avoit à peine six bataillons dans la ville. Nous n'en étions qu'à une bonne marche, il étoit aisé de la dérober, & il n'étoit pas nécessaire d'y marcher avec toutes nos forces, tous nos grenadiers, tous nos dragons, tout ce qu'on avoit de corps de réputation de cavalerie & d'infanterie. Le reste pouvoit suivre à l'aise; en faisant un tel coup, la ville de Tournai étoit insultée, la citadelle dégagée, & peut être les Généraux ennemis logés dans la ville eussent été enlevés, parce qu'on se fût rendu maître des ponts, pendant que toute la garnison de la citadelle fût sortie en armes & eût ouvert une des portes de la ville, & que le gros fût entré dedans. L'auteur * de ce projet admirable, dont je donne ici l'idée, est encore plein de vie, il ne me démentira pas : j'ai eu son projet entre les mains. Ce projet fut envoié à notre armée ; mais je ne sai pas ce qu'il devint, & s'il arriva trop tard. Il le faut bien. Ce que je dis ici fait extrémement à mon sujet, par rapport à la conduite de ceux de Lacédémone, qui aiant en tête

un

* *M. de Parpeille, Colonel d'un régiment de dragons, Il Romain.*

un ennemi hardi & entreprenant, ne pouvoient éviter d'entrer dans quelque engagement, de quelque maniére qu'ils s'y priffent contre un ennemi qui couroit perpétuellement à de nouvelles entreprifes, comme les Généraux des Alliés contre la France : car après que les Lacédémoniens eurent vû defoler leur païs fans rien faire, ils fe virent enfin dans la trifte néceffité de combattre fous les murailles de leur capitale.

Philippe avoit couru & ravagé tout l'Etat de Sparte, il s'agiffoit de retrograder, il ne le pouvoit qu'en fuivant la même route qu'il avoit prife. Il ne crut pas qu'il fût trop digne de fa gloire de fuivre le même chemin, il fonge à prendre celui de Sparte. Il falloit effleurer les murs de la ville, où il y avoit une armée, & paffer par un défilé très-étroit entre la riviére d'Eurotas & la montagne, qui fe trouve fort efcarpé de ce côté-là. Il favoit bien que ce ne feroit pas fans péril & fans une infinité d'obftacles qu'il lui faudroit furmonter. Il y marche pourtant, prefque affûré du fuccès par la confiance qu'il avoit en la valeur de fes troupes.

Les Lacédémoniens s'étoient faifis non feulement du défilé entre la riviére & la montagne qui eft endelà, mais encore des hauteurs de cette même montagne qui dominoit fur le paffage. Toute leur infanterie fut d'abord poftée de ce côté-là, leur cavalerie occupoit le terrain entre la ville & l'Eurotas, de forte qu'une partie de leurs forces fe trouvoit féparé de l'autre; ce qu'on ne pouvoit éviter pour couper Philippe dans fa marche, & l'obliger à combattre avec beaucoup de defavantage; mais comme il ne s'étoit pas embarqué dans cette entreprife fans y apporter toutes les précautions de la prudence, on peut bien juger qu'il avoit lieu de tout efpérer. L'on verra dans ce que je vais dire, qu'il ajouta à ces précautions tout l'art que les grands Capitaines ont emploié dans les entreprifes les plus hardies.

Le Roi trouva les Lacédémoniens dans la difpofition que je viens d'expliquer. Il reconnut le terrain des deux côtés avec une extréme application, & il paroît par le narré de Polybe que la vûë des objets lui fit affez connoître le férieux de cette entreprife, & la périlleufe réfolution qu'il alloit prendre.

Il lui étoit impoffible de paffer entre la ville & l'Eurotas, quand même la cavalerie ennemie n'eût pas rempli cette efpace; il ne le pouvoit donc que par le défilé trèsétroit d'entre la montagne & la riviére. Comme il s'étoit attendu de trouver les ennemis fur la montagne, & que ce pofte étoit trop important pour que les Lacédémoniens ne s'y fuffent pas fortifiés pour lui couper la retraite, il fit réfolution de les attaquer & de s'en rendre le maître; l'entreprife étoit délicate, vû la fituation du lieu; mais il n'avoit d'autre parti à prendre que celui du combat, & la chofe étoit d'autant plus difficile que Lycurgue ne faifoit que d'arriver à Sparte, d'où il étoit encore une fois forti, fur la nouvelle que les Mefféniens, qui venoient joindre l'armée de Philippe, s'étoient campés fous les murailles du château de Glympie; & comme ils ne fe doutoient de rien, Lycurgue furvint, qui les furprit, en tua un grand nombre, mit le refte en fuite, prit tous leurs bagages, & retourna à Sparte tout glorieux de cette entreprife; ce qui releva extraordinairement le courage & les efpérances des Lacédémoniens, qui eurent bien l'affûrance de fortir de la ville, dans l'intention de courre le rifque d'une action générale, & de défendre le paffage du côté de leur ville, & celui d'entre la montagne & l'Eurotas, en gardant le haut, où il y avoit un terrain affez fpacieux pour s'y ranger en bataille avec beaucoup d'avantage. Lycurgue étoit arrivé de fon expédition, lorfque les Macédoniens s'avancérent près de Sparte. Il réfolut de fortir de la ville avec toutes fes forces, qu'il rangea fous les murailles, pendant que la plus grande partie de fon infanterie occupoit la croupe de la montagne (2).

Phi-



)E LACÉDEMONE .

Philippe jugea qu'il falloit commencer par se rendre maître de cette hauteur, où Lycurgue étoit en personne. Il y fait marcher son infanterie (3), les Lacédémoniens se présentent de front; & comme ils avoient l'avantage de la hauteur & du poids du choc, les Macédoniens furent aisément repoussés. Philippe voiant cela, envoie un nouveau secours de troupes fraîches, & s'appercevant que Lycurgue n'occupoit pas tout le terrain au-delà de sa droite (4), où il eût pû s'appuier pour s'empêcher d'être débordé. Le Roi profite de cette faute, s'étend de ce côté-là à la tête de ses Illyriens, & envelope cette droite pendant que ses troupes attaquent de front: de sorte que les Lacédémoniens furent battus & chassés de la hauteur, dont Philippe se rendit le maître, & par-là du chemin entre la montagne & l'Eurotas. On peut voir par la conduite de Lycurgue, qu'il n'étoit pas un fort habile homme, & que les Spartiates n'étoient pas en ce tems-là ce qu'ils avoient été autrefois.

Le Roi de Macédoine ne crut pas devoir en demeurer là, car il n'y avoit pas moins d'obstacles & de difficultés à surmonter au chemin d'en bas. Il se résolut donc d'attaquer les Lacédémoniens en-delà de l'Eurotas, où ils se rangérent en bataille sous les murs, la cavalerie à leur droite (5) appuiée à cette riviére, & leur infanterie (6) faisoit la gauche. Il falloit que la phalange Macédonienne, qui venoit du côté d'Amycles, traversât l'Eurotas pour entrer dans le défilé (7): de sorte que les Lacédémoniens attendoient qu'elle fût à demi passée pour l'attaquer avec avantage. Tout cela embarassoit le Roi de Macédoine. Il se résolut de repasser la riviére, il se hâte de la traverser „ pour être à portée de secourir la phalange avec „ les armés à la légére & l'infanterie à rondaches, jusqu'à ce que les pesamment „ armés eussent passé les défilés sous les montagnes.

La cavalerie Macédonienne (8) fit front à celle de Lacédémone, pour favoriser & couvrir le passage de la phalange (9). Les rondachers & l'armure légére (10) formoient apparemment la gauche de la cavalerie Macédonienne, pour l'opposer à celle de Sparte. Polybe n'entre dans aucune des circonstances de ce combat. Il dit seulement que la cavalerie de Lacédémone marcha à celle de Philippe, qui couvroit la marche de la phalange, que l'action fut chaude & vigoureuse, & que les pesamment armés se battirent avec beaucoup de courage & de résolution, & que la victoire s'étant déclarée du côté de Philippe, les Lacédémoniens furent renversés & poursuivis jusqu'aux portes de leur ville.

§. II.

Autres fautes des Spartiates.

J'Ai déja fait quelques observations sur les fautes des Spartiates dans cette invasion de Philippe dans la Laconie, comme dans leur diversion en faveur des Etoliens leurs Alliés. Ne diroit-on pas que ces Guerriers, qui maîtrisoient autrefois la Gréce, & qui avoient entrepris de si grandes choses, avoient été changés en tout autres hommes en si peu de tems? La guerre d'Antigonus contre Cléoméne, & celle-ci de Philippe contre Lycurgue fut moins honteuse & funeste aux Spartiates, qui se seroient relevés de tant de disgraces, s'ils n'eussent rien changé dans la constitution de leurs loix & de leur Gouvernement; mais ce changement aiant ouvert la porte aux richesses, celles-ci, au luxe & à l'intempérance, ce ne furent plus les mêmes hommes, & cette austérité de moeurs & de vie toute militaire tant vantée, & con-

conservée par la force de l'éducation & l'exacte observation de ses loix, se tourna à son contraire. Qu'on lise mon Auteur pour être convaincu de la corruption des mœurs de ce peuple, & du mépris où il tomba de son tems. Alcibiade, qui s'étoit réfugié à Lacédémone pour éviter les persécutions de ses Citoiens, ne pouvoit s'empêcher d'admirer les vertus des Spartiates, & leur vie frugale & laborieuse, bien qu'il s'en accommodât lui-même, tout intempérant qu'il étoit par une espéce de prodige. „ Je ne m'étonne point, disoit-il (a), qu'ils s'exposent si volontiers, „ & qu'ils se précipitent dans le péril, qui semble moins leur ôter la vie que leur „ faire présent de la mort. Les choses étoient bien changées du tems que mon Auteur écrivoit son Histoire. Lacédémone n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois. Peu de tems auparavant ses peuples vivoient sous un gouvernement sujet aux loix qu'ils avoient reçûes de leur premier Législateur, où le Souverain ne pouvoit faire que ce qui étoit conforme à ces mêmes loix : aussi les Lacédémoniens étoient heureux sous ce gouvernement. Ils étoient toujours prêts à tout sacrifier pour la défense, pour la liberté & pour la gloire de leur patrie. Ils sçavoient qu'ils combattoient en même tems pour cette liberté si chére, & pour cette gloire qui nous porte aux grandes choses; mais ils se trouvoient alors sous un Gouvernement despotique, & le plus souvent tyrannique, qui ne s'accommodoit pas aux loix qui portent aux grandes vertus, & à nous conserver libres sous les loix. Aussi les Lacédémoniens ne combattoient alors pour leur Prince, qu'autant que le châtiment & la vûe de leur Souverain les engageoient à faire leur devoir. Ils n'étoient plus touchés de gloire, & leur patrie ne leur étoit plus si chére. Semblables à l'âne de la fable, que son maître exhorte de fuir l'ennemi qui approche, & de se retirer avec lui, & qui reste où il étoit sans s'embarasser des paroles de son maître, qui ne s'en inquiéte point, & qui paît dans la prairie, bien assûré qu'en changeant de maître il ne sçauroit être pis, & croit qu'il pourroit trouver mieux. Il ne faut donc pas être surpris si les Lacédémoniens ne firent rien qui fût digne de leur ancienne réputation dans ces deux combats de Lacédémone, ni pendant l'invasion de Philippe dans la Laconie. Ce Prince voioit assez la périlleuse résolution qu'il alloit prendre, à quelles gens il avoit affaire, & qu'ils feroient des fautes contre les regles des précautions, dont il ne les auroit pas cru capables dans tout autre tems ; & si ces pensées ne lui vinrent pas à cause de sa jeunesse, & du peu de connoissance de l'esprit qui régnoit alors dans Sparte, Aratus, qui le conduisoit & qui lui inspiroit tant de grandes choses, sçut assez lui insinuer & lui faire connoître le caractére de ses ennemis, & le peu d'habileté de leur Général. Car rien ne les empêchoit d'enfermer le Roi dans ces montagnes, & d'envoier un corps de troupes dans les passages pour s'en rendre les maîtres, & attendre qu'ils s'y fussent engagés, & les suivre en queuë avec tout ce qu'il y avoit de troupes dans Lacédémone ; le Roi se fût trouvé fort empêché, sans pouvoir avancer ni revenir sur ses pas, comme Polybe nous le fait assez entendre.

Lycurgue ne branla pas de la ville, & s'il prévit que les ennemis reviendroient par un autre chemin après leur expédition, comme il y avoit lieu de le croire, ou du moins de le soupçonner, parce que le chemin de Sparte étoit le plus court, n'eût-il pas mieux fait & plus prudemment en gardant la hauteur de s'y fortifier, & d'être en état par-là de la soutenir avec peu de monde, & surtout contre un ennemi hardi, entreprenant & fier du succès de tant d'entreprises extraordinaires, qui dans toute autre conjoncture auroient été blâmées comme téméraires ? Car Philippe trouva des obstacles en très-grand nombre, que l'art n'avoit pas peu contribué à

ren-

(a) *Ælian. Var. Hist. l. XIII. c. 38.*

rendre difficiles & presque insurmontables au défilé par où il devoit nécessairement passer, & ces difficultés n'étoient pas absolument levées après s'être rendu maîtres de la haute montagne qui domine sur Sparte. Outre les troupes qui défendoient le haut, où Lycurgue commandoit en personne, les Lacédémoniens se servirent encore d'un stratagéme, dit mon Auteur, ils arrêtérent par le moien d'une digue le cours de la riviére, qui faisant remonter les eaux inondérent tout l'espace d'entre la montagne & l'Eurotas, qui étoit le seul chemin par où l'armée de Philippe pouvoit passer. Cet obstacle étoit grand; mais dans les affaires de cette nature on doit augmenter les obstacles plutôt que de s'arrêter à un seul, lorsqu'il dépend de nous de réduire le difficile à l'impratiquable. Il falloit retrancher non seulement le défilé, mais encore la croupe de la montagne, & tirer un retranchement de la ville à l'Eurotas, pour pouvoir communiquer plus facilement au défilé & à la montagne. Par cette conduite Philippe se trouvoit dans la triste nécessité de retourner honteusement par où il étoit venu; ce qui n'étoit pas la chose du monde la plus assûrée: car alors Lycurgue étoit en état de le prévenir au défilé, qui étoit le seul chemin qu'il pouvoit prendre pour la retraite. Voilà des fautes qui sont à peine concevables, & qu'un Général médiocre n'eût jamais faites. Des manquemens si grossiers, qui marquent une extréme ignôrance dans les Chefs, non seulement à la seconde expédition de Philippe contre les Lacédémoniens, mais encore dans la premiére contre les Etoliens; de tels manquemens, dis-je, doivent beaucoup diminuer le grand & le merveilleux de ces deux actions du Roi de Macédoine. Cela n'empêche pas que dans tous les embarras que Lycurgue lui fit rencontrer en son chemin, dans l'attaque de la montagne & dans le reste, sa conduite ne fût digne d'un grand Capitaine: car il profita si bien des fautes de l'ennemi, qu'il n'en laissa échaper aucune. On peut voir ce qui seroit arrivé dans le premier combat, si le Général de Sparte eût sçû profiter de l'avantage de la situation, en occupant de ses troupes tout le front de la montagne; ce qu'il ne fit pas: de sorte qu'il fut débordé à sa droite, & tout aussitôt pris en flanc.

Ce que fit encore Philippe, ensuite de ce combat de la hauteur, est digne d'un grand Capitaine. Il falloit que sa phalange, qui venoit d'Amycles, passât la riviére, comme je l'ai dit plus haut, & pour favoriser ce passage il falloit donner un combat contre Lycurgue, qui étoit en bataille avec toutes ses forces sous les murs de la ville. Attaquer une armée si bien protégée, cela semble d'abord imprudent & téméraire; mais si l'on y fait réflexion, cela n'est ni imprudent ni téméraire. En effet cette opinion fait que les exemples de ces sortes de combats sous la protection des fortifications d'une ville, sont très-rares dans l'Histoire, quoiqu'ils le soient moins dans les Historiens de l'antiquité que dans les nôtres, à cause de nos bouches à feu; mais l'on voit assez que tout consiste à joindre l'ennemi, & à en venir dès l'instant aux mains, parce qu'alors le feu de la place n'a plus aucun lieu. D'ailleurs ces sortes d'entreprises ne s'exécutent qu'à la faveur des ténébres & deux heures avant le jour, & sont beaucoup plus avantageuses à ceux qui attaquent qu'à ceux qui se défendent: car lorsqu'on a une retraite à deux pas de soi, on la fait d'autant plus volontiers que les combats de nuit sont fort sujets à des terreurs paniques; outre que ces sortes d'actions étant peu communes & d'un tour nouveau, on se trouve toujours surpris, parce qu'on ne croit pas l'ennemi assez hardi pour oser entreprendre des choses, que l'opinion nous fait regarder comme folles & imprudentes. D'ailleurs les ténébres d'une nuit obscure nous rendent un peu moins délicats sur l'honneur, parce que les lâches n'ont aucun témoin de leur lâcheté, non plus que les braves de leur courage & de leur habileté.

J'ai ouï dire à plusieurs Généraux de beaucoup de mérite & fort entendus, qu'un homme qui attaqueroit une armée sous le canon d'une place feroit une grande folie, & n'en fortiroit jamais à son honneur, & que s'il y en a qui ont tenté & exécuté pareilles avantures, ils ne sont pas sages pour avoir réussi; ce qui prouve que l'opinion à la guerre, comme en tout, est une puissante reine qui nous gouverne despotiquement. „ L'opinion est la loi & la mesure de tout, dit un Philosophe Anglois quelque part dans M. le Clerc, „ elle n'a point de régle, elle varie selon la variété „ des coutumes, elle fait que tantôt on regarde une chose, tantôt une autre comme „ estimable conformément à l'usage reçu & à la force de l'éducation. J'ai lieu de me plaindre de cette opinion à l'égard de nos usages à la guerre; il y en a une infinité, dont on ne peut s'imaginer qu'un homme sensé puisse faire la moindre estime. Je dis plus particuliérement ceci à l'occasion du second combat de Philippe sous les murs de Lacédémone. Celui qui voudroit attaquer aujourd'hui une armée sous le canon de Lille ou de Tournai, ou qui le proposeroit dans un Conseil de guerre, ne passeroit-il pas pour insensé? Car qui est-ce qui ne croit pas qu'une armée est dans une très-grande sûreté sous les divers feux d'une place? Cependant cela ne me semble pas trop bien fondé, ni trop vrai.

De quelle maniére qu'une armée se poste & se tourne sous le feu d'une place, elle donne toujours prise à celui qui vient l'attaquer. Celle qu'on croit la plus sûre contre l'ennemi l'est souvent le moins. Mettre toutes les fortifications d'une place à dos dans un ordre environnant, & s'en voir protégé par tout, cela semble quelque chose d'effroiable à ceux qui se laissent vaincre par les yeux; cependant dans le fond ce n'est rien considéré en soi-même.

Appuier une de ses aîles sous le feu d'une place, & couvrir puissamment l'autre, en prenant des flancs, cela me paroît quelque chose de plus respectable que de mettre les fortifications de la ville à dos, parce que le feu de la place enfile tout le front & les derriéres de l'armee, & l'ennemi ne sçauroit l'attaquer sans être exposé au feu du canon pendant & devant l'action; l'une & l'autre maniére de poster une armée ne doivent pas être un objet ni une raison de nous désister d'une entreprise; & bien que la derniére paroisse plus dangereuse, la nuit ôte la plus grande partie des difficultés.

Il y a plusieurs raisons qui engagent un Général d'armée à se retirer sous le canon d'une forteresse. La premiére, c'est après la perte d'une bataille, ou après un échec considérable. La seconde, lorsqu'on se trouve hors d'état de tenir la campagne, soit par foiblesse ou pour toute autre raison. La troisiéme, lorsqu'on veut couvrir une place importante, & la derniére lorsqu'on assemble une armée pour entrer en campagne. Mais de quelque maniére qu'on veuille se couvrir sous le feu d'une place, on ne doit jamais se camper autour de la ville; de peur qu'un ennemi, aussi hardi & aussi sensé que César, n'imite ce grand Capitaine dans le parti qu'il prit contre Vercingentorix, qui bien qu'à la tête de quatre-vingt mille hommes, & supérieur presque de la moitié au Général Romain, ne laissa pas pour cela de s'aller camper sous les murs d'Aléxia, pour n'être point obligé de combattre; César n'osant l'attaquer dans ce poste, le bloqua d'une ligne environnante, avec de bons forts d'espace & en espace, & le réduisit par-là à sa miséricorde.

Bien des gens s'imaginent qu'il est plus avantageux & plus prudent de mettre la ville à dos. Je ne suis pas de leur sentiment, parce qu'on s'expose à un blocus, soit par une ligne ou par de bons postes, qui peuvent empêcher les vivres ou couper les convois. Il vaut mieux prendre le parti que j'ai proposé plus haut, d'appuier une de ses aîles sur le glacis de la place, & de porter l'autre dans la campagne.

L'appuier à quelque village, ruisseau, ou à quelque chose d'équivalent, & se retrancher des deux côtés, ou couvrir seulement son aîle lorsqu'on est pressé, d'un abattis d'arbres, comme je l'ai expliqué ailleurs; ces sortes de cas ne sont pas fort rares; mais il l'est beaucoup qu'on se poste ainsi. Les exemples d'armées attaquées sous le canon d'une place, ne sont pas en fort grand nombre dans les Historiens modernes. Il s'en trouve pourtant quelques-uns, & s'il vous plaît dans le plein jour; ce qui me semble extrémement hardi. Je me borne à deux qui sont remarquables, On sera bien aise, je m'assûre, que je le rapporte ici pour la rareté du fait, & pour l'honneur des Généraux. Strada m'en fournit un dans son Livre V.

L'armée du Duc d'Alençon aiant eu du pire dans une rencontre contre celle d'Alexandre Farnése en 1582. & le Duc, craignant de trop s'engager s'il s'opiniâtroit à tenir plus longtems la campagne, prit le parti de se retirer sous le canon de Gand, où il se crut en sûreté. Le Général Espagnol ne jugea pas ce poste assez respectable pour ne pas marcher à son ennemi, intimidé du succès précédent, quoiqu'il fût informé qu'il avoit ajouté à un si grand avantage celui de s'être couvert d'une file de chariots attachés bout à bout sur tout le front de sa ligne. Il occupa encore plusieurs moulins & quelques maisons, où il jetta du monde, pour émousser le premier effort de l'armée Espagnole. Les maisons & les moulins furent attaqués & emportés d'emblée; mais il n'en fut pas de même aux chariots. Les Espagnols trouvérent à qui parler, on les aborda avec toute l'ardeur & le courage possible; ils furent si bien reçus, qu'il ne fut pas possible d'y forcer le Duc d'Alençon. Le Général Espagnol, après un combat très-long & très-obstiné, fut obligé de se retirer après avoir laissé un grand nombre de morts. L'Auteur dit que si les ennemis n'eussent été couverts de ces chariots, ils eussent été infailliblement défaits. Je le crois bien, vû la supériorité des ennemis, & c'est excuser assez pitoiablement son Héros que de raisonner de la sorte. Cela prouve seulement qu'une armée peut être attaquée & battuë sous le canon d'une place de guerre; mais voici un fait tout récent qui le prouve beaucoup mieux. C'est un des plus remarquables de notre tems.

Comme Donawert étoit un poste d'une extrême importance, & dont la prise laissoit la Baviére toute à découvert à l'armée des Alliés contre la France, on jugea que les ennemis n'oublieroient rien pour s'en rendre les maîtres. M. le Duc de Baviére ne trouva pas d'autre expédient que d'y envoier un puissant corps de troupes d'environ quinze à seize mille hommes, commandés par le Maréchal d'Arco, avec ordre de se retrancher en diligence depuis la montagne de Schelemberg jusqu'auprès de la ville. Mylord Marlborough forma le dessein de nous chasser de ce poste, c'étoit un coup qu'il falloit faire à cause de son importance, & pour donner de la réputation à ses armes: car tout dépend des commencemens. Il se met en marche le 2. Juillet de l'année 1704. à trois heures du matin, à la tête d'un détachement de six mille hommes d'infanterie, composé de l'élite de ses troupes, outre trois bataillons de grenadiers de troupes Impériales & trente escadrons, avec ordre au reste de l'armée de suivre en diligence sous les ordres du Prince Louis de Bade. On approche de la riviére de Werntz, où ce détachement jetta un pont pour le passage de cette riviére, & faciliter celui de l'armée. Les mauvais chemins & la longueur de la marche furent cause que le détachement ne put passer la riviére que vers les trois heures après midi, de sorte que le gros de l'armée arriva au moment que Mylord Duc de Marlborough venoit de traverser le Werntz. Bien que le corps qu'il commandoit ne fût pas capable d'engager une si grande entreprise que celle de forcer un camp retranché, cela n'empêcha pas ce Général de s'approcher des retranche-

mens des François, dont la contenance lui fit bien juger qu'il falloit attendre le Prince Louis de Bade avant que de rien engager. On dispose tout pour l'attaque. Dès que la tête du reste de l'armée parut, on commença à se canoner de part & d'autre. Tout étant disposé, les Anglois & les Hollandois, commandés par le Général Goors, marchérent aux retranchemens avec beaucoup d'ordre & une très-grande résolution, soutenus de quinze bataillons de la droite & d'autant de la gauche. L'attaque fut vive, fort opiniâtrée, & encore mieux soutenuë par les François, qui les repoussérent jusqu'à deux fois : car tout donna à la seconde reprise, & la troisiéme ne fut malheureuse que parce qu'on s'étoit avisé de fortifier ce poste. Car la gauche de la ligne qu'on avoit tirée de la montagne à la ville, & qui eût dû aboutir directement au fossé, laissoit un assez grand intervalle pour que les ennemis pûssent le remarquer, & véritablement ils s'en apperçûrent; & comme cet endroit avoit été négligé, à cause qu'il étoit trop près de la ville, les ennemis trouvérent que c'étoit là le plus foible. Il y avoit même fort peu de monde par la faute du Commandant de la place, qui avoit négligé d'exécuter un ordre du Maréchal, par lequel il lui ordonnoit d'envoier un détachement de sa garnison pour remplir cet endroit, où les ennemis donnérent & entrérent en foule sans y trouver presque aucune résistance ; & se trouvant sur le flanc gauche des nôtres que nos Généraux avoient un peu trop négligé, les premiéres troupes qui formoient cette aîle furent défaites en un instant. Les troupes occupées ailleurs prennent l'épouvante, & un moment après le désordre se met dans nos troupes. On entre alors par plusieurs endroits de la ligne, & la confusion s'y mettant la déroute devint générale, rien ne résiste & tout s'enfuit. Nous y perdîmes peu de gens de marque hors le Marquis de Nettancourt, qui mourut de ses blessures, & le fils du Général, qui y fut tué. La perte des Officiers & des soldats ne fut considérable que par la suite. Il y eut près de deux mille hommes tués, blessés ou pris. Il n'en fut pas de même des ennemis, & cela ne pouvoit être guéres autrement, puisqu'il s'agissoit de l'insulte d'un camp retranché sous le feu de presque tout le front d'une place, dont les ennemis se trouvérent aussi peu incommodés que s'ils en eussent été à cent lieuës. Il semble qu'on eût pû les embarasser beaucoup en prenant des revers, & en bordant le rempart & le chemin couvert d'un bon feu de canon & de mousquéterie.

Mylord Malborough fait monter sa perte dans sa Lettre écrite à Messieurs les Etats de Hollande jusqu'à cinq mille hommes, sans compter les blessés, trois Officiers Généraux tués, & presque tous les autres blessés.

Le Duc d'Alençon se tira un peu mieux d'affaire sous Gand, c'est qu'il eut la précaution de garnir de chariots tout le front de sa ligne : obstacle qu'Alexandre Farnése ne put forcer, quelques efforts qu'il fît. Voilà deux exemples qui prouvent manifestement que ce n'est pas une entreprise aussi grande ni aussi délicate que l'on s'imagine, que d'attaquer une armée ou un grand corps de troupes sous le canon d'une forteresse.

§. III.

Des courses, ou des invasions dans le païs ennemi.

LES courses d'armées où d'un grand corps de troupes dans le pais ennemi, n'apportent guéres de profit, si elles ne sont l'objet de quelque dessein considérable:

ble : car rien n'est plus capable de ruiner une armée. Ces sortes d'entreprises, qui consistent uniquement à ravager & à faire le dégât bien avant dans une frontiére, ne sont guéres utiles, & font plus de bruit qu'elles ne sont avantageuses, si ce n'est en certaines occasions. Si nous n'avons d'autre but que celui de détruire une certaine étenduë de païs, on se prive des contributions qu'on peut en tirer, & il n'en revient rien au Prince. Celle de Philippe à Therme & dans la Laconie étoit dans l'ordre, & l'on a pourtant pû voir dans l'une & dans l'autre combien ces sortes d'entreprises sont dangereuses. Elles sont d'un très-grand détail, & demandent des précautions infinies, à cause de l'âpreté des lieux semés de mille chicanes & d'obstacles toujours très-grands, & dans ces sortes de desseins tout le succès dépend du secret & de la diligence, de la célérité & de l'ordre des marches, & de l'assûrance de la retraite, à laquelle il faut être tout préparé, puisque c'est une nécessité de la faire. Il faut donc occuper de bons postes, comme fit Philippe, ou être bien assûré que si l'on peut être coupé en un endroit, on pourra facilement retourner par un autre; ce qui est assez rare dans un païs de hautes montagnes. L'hiver, quoiqu'on en dise, n'est pas, selon mon sens, le tems le plus propre & la saison la plus commode pour ces sortes d'expéditions. Il est rare qu'on puisse les faire lorsque les armées sont en campagne, car il peut arriver qu'en vous laissant pénétrer dans le païs, on vous coupe la retraite, & surtout dans un païs de hautes montagnes. „ Il est vrai, dit Montécuculi (a), que si l'on faisoit le ravage au tems de la ré„ colte, on ôteroit à l'ennemi une partie de sa subsistance; mais comme on ne peut „ le faire alors, parce que l'ennemi tient la campagne & qu'il l'empêche, on le fait „ dans l'hiver, quand il est entiérement inutile. " Il cite ailleurs plusieurs exemples qui démontrent assez cette vérité. Les plus sûres sont celles, où en s'avançant deux ou trois marches dans le païs, sans trop s'éloigner des places fortes, & en occupant des postes capables d'être soutenus un certain tems pour être secourus; on détache une partie de sa cavalerie pour pénétrer plus avant, & faire en sorte que l'ennemi ne puisse, par une marche secréte & bien concertée, se mettre entre deux pour couper la retraite. Ces sortes d'invasions ne sont avantageuses que dans le tems de la récolte, & c'est justement le tems qu'il faudroit choisir, lorsqu'on n'a d'autre dessein que le dégât d'une frontiére, ou d'une province : car en hiver cela ne méne à rien de fort utile. Le butin que l'on fait tourne bien à l'avantage de quelques particuliers, mais rarement à celui du Prince. „ A quoi bon? dit le même Auteur, „ les grains sont semés, on ne peut pas empêcher l'herbe de croître en son tems. „ Pour les maisons que l'on brûle, l'ennemi, qui campe toujours sous des tentes, „ ne s'en soucie point ". Cela ne déplaît qu'aux Généraux, & le mal n'est pas grand. „ Les incendies des palanques, ou villages, des ponts & autres semblables, „ ne tournent qu'à l'oppression des pauvres païsans, qu'on oblige à les réparer, (ou ceux qui en sont propriétaires.) „ A l'égard d'amener les païsans, (comme l'on fait en certains païs,) „ & les bestiaux, cela améne quelque incommodité à l'enne„ mi; mais cela n'est pas assez considérable pour retarder ni pour rompre le cours „ de ses entreprises. " Lorsque cela arrive, on méne une plus grande abondance de provisions, & la guerre ne se fait pas moins; & lorsqu'on a ruiné tout un païs, on fait un grand nombre de désespérés : de sorte qu'on augmente celui de ses ennemis. D'ailleurs si l'on veut remporter quelque avantage, on ne sçauroit le suivre dans un païs ruiné, ni profiter de la victoire, dont les siéges sont les suites. „ Tant „ s'en faut, continuë-t-il encore, que ces dégâts nous soient avantageux, ils nous , font

(a) *Mém. de Montéc. l. 2. c. 6.*

„ sont au contraire très-préjudiciables, & nous faisons justement ce que l'ennemi „ devroit faire, s'il n'étoit pas en état de tenir la campagne; outre que l'ennemi peut rétorquer avec usure, & cela ne manque guéres d'arriver tôt ou tard: pourquoi donc fatiguer les troupes pour rien? Ce grand Capitaine raisonne en homme expérimenté.

Les courses & les invasions peuvent être glorieuses & utiles, lorsque les armées sont en campagne, parce que toutes les places de la seconde ligne sont dégarnies, & celles de la premiére, qui sont les plus éloignées de l'endroit où sont les armées, ne le sont guéres moins. C'est là le tems le plus favorable, & il y a des camps qui nous mettent en état de tenter ces sortes d'entreprises, qui échouent très-rarement; mais il faut un grand art pour les faire réussir, & des gens hardis & capables de l'exécution. On peut avoir divers desseins; mais les plus utiles sont de porter au loin les contributions, sans les accompagner de la ruine du païs, & de surprendre quelque bonne place. Un poste avantageux nous méne là, ou lorsque l'ennemi se trouve engagé dans quelque siége. On entreprend ces sortes de choses avec de grands ménagemens & des préparatifs convenables, un corps de cavalerie considérable, tous les dragons & les grenadiers de toute une armée, sans autres équipages que leurs tentes, rien de superflu & du biscuit pour plusieurs jours, quelque piéces de canon de campagne, six de seize livres de bale, pour s'en servir dans l'occasion, & quelques pontons, & tout avec un double attelage pour faire plus de diligence, & plusieurs chariots chargés d'échelles. Lorsque toute une armée marche à ces sortes d'expéditions, on méne peu de canons, & l'on se sert des chevaux des petites piéces pour doubler l'attelage des grosses. On ne marchera qu'avec les menus bagages, & l'on fera bien attention que lorsqu'on entreprend dans un païs de montagnes il faut avoir des vivres pour plusieurs jours, & c'est particuliérement dans ces sortes de païs, plus que dans aucun autre, qu'on doit en avoir au-delà de ce qu'il en faut, & où la maxime de l'Amiral de Coligni doit être mise le plus en considération. Il disoit qu'une armée étoit un monstre, qu'il falloit toujours commencer de la former par le ventre, & à la nourriture duquel on devoit pourvoir avant que d'en exiger aucun service.

Philippe trouvant la conjoncture favorable, & des Généraux incapables de pénétrer son dessein, se jetta dans les montagnes de Therme, surprit cette ville, la brûla, & ravagea tout le païs en s'en retournant, & embrassa un dessein, dont le but étoit solide & avantageux. Son expédition, ou son invasion dans la Laconie, avoit pour fin la ruine du païs de Lacédémone, & par là le moien de subsister. Mais l'on ne sçauroit que dire de l'expédition de Charles Gustave dans la Pologne. Il la traversa d'un bout à l'autre à la tête d'une belle armée. Rien de plus brillant que ce qu'il fit. Il remporta plusieurs grands avantages, & gagna même une bataille auprès de Warsovie; perpétuellement suivi de l'ennemi dans toutes ses courses, qu'arriva-t-il? Il entra dans la Pologne à la tête d'une armée nombreuse, & sortit très-débiffé & réduit à rien, sans avoir gagné un pouce de terre dans un païs, où il n'y a aucune place forte que dans des lieux, où le défaut des vivres & des magazins nous rend les siéges impossibles, & ces places ne pouvant être soutenuës, nous deviennent entiérement inutiles pour être trop éloignées de nous. Charles XII. éprouva la même chose, & fut plus malheureux que Charles Gustave. Toute son armée périt dans ce païs, & à l'entrée de la Moscovie.

M. de Montécuculi ne fut jamais porté pour les courses & le ravage des frontiéres des ennemis. „ La guerre, dit-il, ne consiste pas à dérober quatre chameaux, ou à brûler une paillasse, on renverse l'ordre des choses quand de l'ac-

„ cessoi-

„ cessoire on en fait le principal." Aussi attribue-t-il les disgraces coup sur coup redoublées de la campagne prématurée de 1664. en Hongrie aux avis de certaines gens. „ On rejetta, dit-il, tous les conseils de l'art, & l'on ne fit que des desseins „ chimériques & sans apparence de succès. Il étoit venu de l'Empire un corps assez „ considérable de troupes auxiliaires sous la conduite du Comte de Hohenloé; la „ raison de la guerre vouloit qu'on les logeât près du Danube, pour être à portée „ de se mettre en campagne avec ces troupes dès que la saison le permettroit, pour „ faire quelque entreprise solide & avantageuse; mais on propose au lieu de cela de „ faire une course pendant l'hiver, tandis que les troupes Otthomanes étoient re- „ tirées & séparées, pour ruiner, disoit-on, le païs & les empêcher de se remettre „ en campagne au Printems. Cette proposition aiant été mise en délibération, plus „ on l'examina & plus on la trouva insoutenable." Elle parut pourtant fort raisonnable au Conseil de l'Empereur, elle y fut applaudie, & l'on envoia ordre de la mettre en exécution. Montécuculi raconte fort au long ce qui en arriva, où je renvoie mon Lecteur, afin de finir ici ces Observations sur une matiére qui me méneroit fort loin, s'il falloit en donner au-delà des bornes que je me suis prescrites.

CHAPITRE VII.

Les Conjurés sont punis. Le Roi continuë la guerre contre les Etoliens.

De Cirrha le Roi mit à la voile avec sa garde, & alla prendre terre au port de Sicyone. Les Magistrats lui offrirent un logement, mais il préféra celui d'Aratus, qu'il ne quittoit point, & donna ordre à Apelles de s'en aller à Corinthe. Ce fut à Sicyone que Philippe aiant appris que Mégaleas avoit pris la fuite, chargea Taurion du commandement des rondachers, que commandoit Léontius, & l'envoia en Triphylie, comme s'il y eût eu là quelque affaire pressante : & dès qu'il fut parti, il fit mettre Léontius en prison pour le paiement des vingt talens dont il s'étoit fait garant. Léontius fit sçavoir cette nouvelle à l'infanterie, dont il avoit été le Chef, qui aussitôt députa au Roi pour le prier que si on chargeoit Léontius de quelque nouvelle accusation, qui eût mérité qu'on le mît en prison, il ne décidât rien qu'elle ne fût présente : que s'il lui refusoit cette grace, elle prendroit ce refus pour un mépris & une injure insigne: (telle étoit la liberté dont les Ma[illegible]édoniens usoient toujours avec leur Roi;) mais que si Léontius n'éto[illegible] renfermé que pour le paiement des vingt talens, elle s'offroit de [illegible] en [illegible] cette somme. Ce témoignage d'affection ne fit qu'ir[illegible] la co[illegible]re du Roi, & accélérer la mort de Léontius. [illegible]

Sur ces entrefaites arrivérent d[illegible] R[illegible]
& de Chio, après avoir fait [illegible]

tren-

trente jours, & assûrérent au Roi que ce peuple étoit disposé à la paix. Philippe accepta la tréve, & écrivit aux Alliés d'envoier leurs Plénipotentiaires à Patres pour traiter de la paix avec les Etoliens. Il partit aussi de Léchée pour s'y trouver, & y arriva après deux jours de navigation. Il reçut alors des lettres envoiées, par Mégaleas, de la Phocide aux Etoliens, dans lesquelles ce perfide exhortoit les Etoliens de ne rien craindre & de continuer la guerre; que Philippe étoit aux abois faute de munitions & de vivres, & il ajoutoit à cela des choses fort injurieuses à ce Prince. Sur la lecture de ces lettres; Philippe jugeant qu'Apelles en étoit le principal auteur, le fit saisir & partir au plutôt pour Corinthe, lui, son fils & un jeune homme qu'il aimoit. Alexandre eut aussi ordre d'aller à Thébes, & de faire ajourner Mégaleas devant les Magistrats pour l'obliger à paier la somme dont il avoit répondu. Cet ordre fut exécuté; mais Mégaleas n'attendit pas que les Juges décidassent, il se donna la mort à lui-même. Apelles, son fils & le jeune homme qu'il aimoit moururent, aussi peu de tems après. Ainsi périrent les conjurés, fin que leurs crimes, & principalement leur insolence à l'égard d'Aratus, leur avoit justement attirée.

Cependant les Etoliens souhaitoient toujours avec ardeur que la paix se conclût. Ils étoient las d'une guerre, où rien n'avoit répondu à leur attente. Ils s'étoient flattés de n'avoir affaire qu'à un Roi jeune & sans expérience, & qu'ils s'en joueroient comme d'un enfant, & Philippe au contraire leur avoit fait connoître qu'en sagesse & en résolution il étoit homme parfait, & qu'eux s'étoient conduits en enfans dans toutes leurs entreprises. Mais aiant appris le soulévement des rondachers, & la catastrophe de la conjuration d'Apelles & de Léontius, ils reculérent le jour où ils devoient se trouver à Rhie, dans l'espérance qu'il s'éleveroit à la Cour quelque sédition, dont le Roi ne se tireroit qu'avec peine. Philippe saisit d'autant plus volontiers cette occasion de continuer la guerre, qu'il en espéroit un heureux succès, & qu'il étoit venu dans le dessein d'empêcher la paix. Ainsi loin de porter les Alliés qui étoient venus à Rhie à en traiter, il les encouragea à continuer la guerre, ensuite il mit à la voile & retourna encore à Corinthe. Il permit aux Macédoniens de s'en aller par la Thessalie prendre leurs quartiers d'hiver dans leur païs; puis côtoiant l'Attique sur l'Euripe, il alla de Cenchrée à Démétriade, où il trouva Ptolémée, le seul qui restoit des conjurés, & le fit condamner à mort par une assemblée de Macédoniens.

Tout ceci arriva au tems qu'Annibal campoit en Italie sur le Pô, & qu'Antiochus, après s'être soumis la plus grande partie de la Coelesyrie, avoit envoié ses troupes en quartiers d'hiver. Ce fut aussi alors

que

que Lycurgue Roi des Lacédémoniens s'enfuit en Etolie pour se dérober à la colére des Ephores, qui trompés par un faux bruit que ce Roi avoit dessein de brouiller, s'étoient assemblés pendant la nuit, & étoient venus chez lui pour se saisir de sa personne; mais sur le pressentiment qu'il eut de cette violence, il prit la fuite avec sa famille. L'hiver venu, Philippe s'en retourna en Macédoine.

Chez les Achéens, Epérate étoit également méprisé des soldats de la République & des étrangers, personne n'obéissoit à ses ordres, le païs étoit tout ouvert & sans défense. Pyrrhias envoié par les Etoliens au secours des Eléens, remarqua ce désordre. Il avoit avec lui quatorze cens Etoliens, les étrangers des Eléens, environ mille hommes de pied de sa République & deux cens chevaux; ce qui faisoit en tout environ trois mille hommes. Avec ces forces il ravagea non seulement les Pharéens & les Dyméens, mais encore toutes les terres des Patréens. Il alla enfin camper sur une montagne qui commande Patres, & que l'on appelle Panachaïque, & de là il mit à feu & à sang tout le païs qui s'étend jusqu'à Rhie & à Egée. Les villes abandonnées & ne recevant pas de secours étoient à l'extrémité, & ne pouvoient paier leur contingent qu'avec peine. Les troupes étrangéres, dont on reculoit de jour en jour le paiement, servoient comme on les paioit. Ce mécontentement réciproque jetta les affaires dans un tel désordre, que les soldats étrangers désertérent: désertion qui n'arriva que par la lâcheté & la foiblesse du Chef. Heureusement pour les Achéens, le tems de sa Préture expiroit, il quitta cette charge au commencement de l'Eté, & Aratus le pére fut mis en sa place. Telle étoit la situation des affaires dans l'Europe.

CHAPITRE VIII.

Pourquoi l'Historien a distingué les affaires de la Gréce de celles de l'Asie. Importance de bien commencer un Ouvrage. Vanité des Auteurs, qui promettent beaucoup, rabaissée. Conduite déplorable de Ptolomee Philopator. Piége que lui tend Cléomene, Roi de Lacédemone.

PAssons maintenant en Asie, puisque le tems & la suite des affaires semble nous y conduire, & voions ce qui est arrivé dans cette même olympiade. Nous parlerons d'abord, selon notre premier projet, de la guerre que se firent Antiochus & Ptolémée au sujet de la Cœlesyrie. Il est vrai que cette guerre se faisoit en même tems que cel-

celle des Grecs, mais il étoit à propos de ne point interrompre les affaires de la Gréce, & d'en séparer les autres. Il n'est point à craindre pour cela que mes Lecteurs aient peine à prendre une exacte connoissance du tems où chaque chose s'est passée. Il suffit, pour qu'ils la prennent, que je leur fasse remarquer en quel tems de l'olympiade dont il s'agit les affaires ont commencé & pris fin. Mais afin que la narration fût suivie & distincte, il étoit d'une extréme importance de ne pas entasser péle-méle dans cette olympiade les faits arrivés dans la Gréce & dans l'Asie. Quand nous en serons aux olympiades suivantes, alors nous rapporterons à chaque année ce qui s'y est fait.

En effet comme nous ne nous sommes pas bornés à quelque Histoire particuliére, mais que notre projet, le plus grand, si je l'ose dire, qu'on ait jamais formé, embrasse l'Histoire de tous les peuples, nous avons dû prendre garde, en l'exécutant, que l'ordre de tout l'ouvrage en général & celui des parties fût si clair que personne ne s'y trompât. C'est dans cette vûë que nous allons reprendre d'un peu haut le regne d'Antiochus & de Ptolémée, & que nous en commencerons l'Histoire par des choses connuës, & dont tout le monde convient. On ne peut trop exactement suivre cette méthode. Car ce que les Anciens ont dit que c'est avoir fait la moitié d'un Ouvrage que de l'avoir commencé, ils ne l'ont dit que pour nous faire entendre qu'en toutes choses notre principal soin doit être de bien commencer. Cette maxime des Anciens paroît un paradoxe, mais elle est encore à mon avis au-dessous de la vérité. On peut assûrer hardiment que le commencement n'est pas seulement la moitié d'une entreprise, mais qu'il a encore un rapport essentiel avec la fin. Comment bien commencer un Ouvrage, sans l'avoir conduit d'esprit jusqu'à la fin, & sans avoir connu d'où on le commencera, jusqu'où on le poussera, & quel en sera le but? Comment récapitulera-t-on bien à la fin tout ce que l'on a dit, sans avoir sçû dès le commencement d'où, comment & pourquoi l'on est venu jusqu'à un certain point? Puis donc que les commencemens ne sont pas seulement liés avec le milieu, mais encore avec la fin, on doit y faire une très-grande attention, soit qu'on écrive ou qu'on lise une Histoire générale, & c'est ce que nous tâcherons d'observer.

Au reste je sçai bien que d'autres Historiens promettent comme moi une Histoire générale, & se vantent d'avoir conçu le plus grand projet qu'on se soit jamais proposé. Ephore est de ce nombre, il est le premier & le seul qui l'ait entrepris. Pour les autres, on me dispensera d'en rien dire, & de les nommer. Je dirai seulement que quelques Historiens de notre tems se croient bien fondés à croire leur Histoire générale, pour nous avoir donné en trois ou quatre pages la guerre des Romains contre les Carthaginois. Mais il faudroit être bien

igno-

ignorant, pour ne ſçavoir pas qu'en Eſpagne & en Afrique, en Sicile & en Italie, il s'eſt fait dans le même tems un grand nombre d'exploits très-éclatans; & qu'après la premiére guerre Punique, la plus célébre & la plus longue qui ſe ſoit faite, eſt celle qu'Annibal eut contre les Romains; guerre ſi conſidérable, qu'elle attira l'attention de tous les Etats, & qu'elle fit trembler dans l'attente du ſuccès qu'elle auroit. Cependant l'on voit des Hiſtoriens qui expliquant moins les faits que ces Peintres, qui dans quelques Républiques les tracent ſur les murailles à meſure qu'ils arrivent, ſe vantent d'embraſſer tout ce qui s'eſt paſſé chez les Grecs & chez les Barbares. D'où vient que l'effet répond ſi mal aux promeſſes? C'eſt qu'il n'eſt rien de plus aiſé que de promettre les plus grandes choſes, que tout le monde eſt en état de le faire, & qu'il ne faut pour cela qu'un peu de hardieſſe: mais qu'il eſt difficile d'exécuter en effet quelque choſe de grand, qu'il ſe rencontre rarement des gens qui en ſoient capables, & qu'à peine s'en trouve-t-il qui en ſortant de la vie aient mérité cet éloge. Ceci ne plaira pas à ces Auteurs qui admirent leurs productions avec tant de complaiſance: mais il étoit à propos de les humilier. Je reviens à mon ſujet.

Ptolémée ſurnommé Philopator aiant après la mort de ſon pére fait mourir Magas ſon frére & ſes partiſans, s'aſſit ſur le trône de l'Egypte. Par la mort de Magas il croioit s'être mis par lui-même à couvert de tous périls domeſtiques, & que la fortune l'avoit défendu contre toute crainte du dehors, depuis qu'elle avoit enlevé de cette vie Antigonus & Seleucus, & ne leur avoit laiſſé qu'Antiochus & Philippe, encore enfans, pour ſucceſſeurs. Dans cette ſécurité il ſe livra tout entier aux plaiſirs. Nul ſoin, nulle étude n'en interrompoit le cours. Ni ſes Courtiſans, ni ceux qui avoient des charges dans l'Egypte, n'oſoient l'approcher. A peine daignoit-il faire la moindre attention à ce qui ſe paſſoit dans les Etats voiſins de ſon Roiaume. C'étoit cependant ſur quoi ſes prédéceſſeurs veilloient plus que ſur les affaires mêmes de l'intérieur de l'Egypte. Maitres de la Cœleſyrie & de Cypre, ils tenoient les Rois de Syrie en reſpect par mer & par terre: comme les villes les plus conſidérables, les poſtes & les ports qui ſont le long de la côte depuis la Pamphylie juſqu'à l'Héleſpont, & les lieux voiſins de Lyſimachie leur étoient ſoumis; de là ils obſervoient les Puiſſances de l'Aſie & les Iſles mêmes. Dans la Thrace & la Macédoine, comment auroit-on oſé remuer pendant qu'ils commandoient dans Ene, dans Méronée & dans des villes encore plus éloignées? Avec une domination ſi étenduë, aiant encore pour barriére devant eux les Princes qui régnoient au loin hors de l'Egypte, leur propre Roiaume étoit en ſûreté. C'étoit donc avec grande raiſon qu'ils tenoient toujours les yeux ouverts ſur ce qui ſe paſſoit au dehors: Ptolé-

mée au contraire dédaignoit de ſe donner cette peine, l'amour & le vin faiſoient toutes ſes délices, comme toutes ſes occupations. Après cela l'on ne doit pas être ſurpris qu'en très peu de tems on ait attenté de pluſieurs endroits, & à ſa Couronne & à ſa vie.

Le premier qui l'ait fait fut Cléoméne de Sparte. Tant que Ptolémée Evergéte véquit, comme il avoit fait alliance avec ce Prince, & que d'ailleurs il comptoit d'en être ſecouru pour recouvrer le Roiaume de ſes péres, il ſe tint en repos. Mais quelque tems après ſa mort, quand dans la Gréce les affaires tournérent de maniére que tout ſembloit l'y appeller comme par ſon nom, qu'Antigonus fut mort, que les Achéens eurent pris les armes, que les Lacédémoniens ſe furent unis avec les Etoliens contre les peuples d'Achaïe & de Macédoine, alors il demanda avec empreſſement de ſortir d'Alexandrie. Il ſupplia le Roi de lui donner des troupes & des munitions ſuffiſantes pour s'en retourner. Ne pouvant obtenir cette grace, il pria qu'on le laiſſât du moins partir avec ſa famille, & qu'on lui permît de profiter de l'occaſion favorable qui ſe préſentoit de rentrer dans ſon Roiaume. Ptolémée étoit trop occupé de ſes plaiſirs pour daigner prêter l'oreille à cette priére de Cléoméne. Sans prévoiance pour l'avenir, nulle raiſon, nulle priére ne put le tirer de ſa ſotte & ridicule indolence.

Soſibe, qui pour lors avoit dans le Roiaume une très-grande autorité, aſſembla ſes amis, & dans ce Conſeil on réſolut de ne donner à Cléoméne ni flotte ni proviſions; ils croioient cette dépenſe inutile, parce que depuis la mort d'Antigonus les affaires du dehors du Roiaume ne leur paroiſſoient d'aucune importance. D'ailleurs ce Conſeil craignoit qu'Antigonus n'étant plus, & n'y aiant plus perſonne pour réſiſter à Cléoméne, ce Prince après s'être ſoumis en peu de tems la Gréce, ne devînt pour l'Egypte un ennemi fâcheux & redoutable: d'autant plus qu'il avoit étudié à fond l'état du Roiaume, qu'il avoit un ſouverain mépris pour le Roi, & qu'il voioit quantité de parties du Roiaume ſéparées & fort éloignées, ſur leſquelles on pouvoit trouver mille occaſions de tomber. Car il y avoit un aſſez grand nombre de vaiſſeaux à Samos, & à Ephéſe bon nombre de ſoldats. Ce furent là les raiſons ſur leſquelles on ne jugea pas à propos d'accorder à Cléoméne ce qu'il demandoit. D'un autre côté laiſſer partir, après un refus mépriſant, un Prince de cette conſidération, c'étoit s'en faire un ennemi qui ſe ſouviendroit de cette inſulte. Il ne reſtoit donc plus que de le retenir malgré lui. Mais cette penſée fut univerſellement rejettée. Il ne fallut pas délibérer pour cela, on vit d'abord qu'il n'y avoit pas de ſûreté à loger dans le même parc le loup & les brebis. Soſibe ſurtout craignoit qu'on ne prît ce parti, & en voici la raiſon.

OBSERVATIONS

Sur les Ptolémées.

SI M. Vaillant (a) n'avoit écrit l'Histoire des Ptolémées Rois d'Egypte, dressée sur les Médailles, on peut bien juger que je n'aurois jamais eu la pensée d'en faire une Observation, & cependant je m'y voiois nécessairement obligé, mon Auteur parlant sans cesse des Ptolémées comme il a fait des Antiochus, sans qu'il m'ait été possible de les distinguer les uns des autres, parce qu'on n'y voit que le seul nom général. Il s'en faut bien que je sois capable de débrouiller le vrai parmi tant de ténébres, cela demande un trop profond savoir, dont je me sens très-éloigné. Le nom de Ptolémée étoit commun à tous les Rois d'Egypte depuis la mort d'Alexandre le Grand. M. Vaillant nous donne d'abord à la tête de la Vie de chaque Prince son image tirée des Médailles, & sa grande littérature lui fournit ce que les différens Auteurs ont écrit de ces Princes : car les Historiens ne nous fournissent pas toujours dequoi débrouiller ces sortes de choses. M. Vaillant débrouille par tout la chronologie & les généalogies embarrassées, ce qu'aucun autre avant lui n'avoit pû découvrir : il distingue les Princes que le même nom avoit fait confondre. Il eût rendu un grand service au public, s'il eût fait pour les Antigonus de Macédoine, les Antiochus de Syrie & les Denis de Sicile, ce qu'il a fait pour les Ptolémées. A l'égard de ceux-ci, tous les Savans sont unanimes quant au tems qu'ils ont régné, & le mettent à la cent quatorziéme Olympiade.

Le premier qui monta sur le trône est Ptolémée fils de Lagus, garde du corps de la Maison d'Alexandre le Grand, que les Rhodiens nommérent Soter ou Sauveur. Ce fut donc celui-là qui leur envoia du secours lorsque Demétrius assiégea cette ville fameuse, & où il échoua assez honteusement, comme je l'ai dit dans mon Traité de l'Attaque & de la Défense des places des Anciens : ce Ptolémée Soter fut tout plein de grandes qualité, & telles qu'il les faut à un Prince. Il étoit brave, de grande prudence, joignant à cela beaucoup de bonté, de douceur, d'équité, de modestie & de savoir. Je crois qu'il étoit un peu railleur, défaut considérable dans un Prince, parce qu'il est rare que ceux ausquels il s'adresse osent leur retorquer. Il s'en trouva un pourtant assez impudent pour user de représaille, & qui me paroît un peu forte; ce qui fut une leçon pour ce Prince, & véritablement une marque de sa modération, & qui produisit une excellente maxime pour ses semblables. Elle mérite de passer ici. Voulant un jour se moquer d'un Grammairien, dont l'ignorance lui étoit connuë, il lui demanda s'il savoit quel étoit le pére de Palée ? Je vous le dirai volontiers, lui répondit le Grammairien, lorsque vous m'aurez appris auparavant qui étoit le pére de Lagus. C'étoit reprocher à ce Prince l'obscurité ou la bassesse de sa naissance. L'insolence du personnage surprit tout le monde, mille coups d'étriviéres étoient le châtiment le plus convenable & le plus digne d'un Grammairien. C'eût été lui faire trop d'honneur de le punir autrement qu'un homme de sa profession. C'est à quoi chacun s'attendoit, on se trom-

(a) *Hist. Ptolemaeorum Egyptii Regum, ad fid. numism. accommodata.*

trompa. Le Prince se contenta de dire, que s'il n'étoit pas digne d'un Roi de souffrir qu'on le raillât impunément, il étoit encore plus indigne de lui de railler qui que ce soit. Apparamment il avoit raison. M. Vaillant prétend que Lagus régna quarante ans.

Soter céda la Couronne à son fils Ptolémée Philadelphe deux ans avant sa mort; & bien que celui-ci fût le cadet, il monta sur le trône au préjudice de son aîné. Les uns lui donnent trente-huit de régne; mais l'Auteur fait voir par une Médaille qu'il régna quarante ans comme son pére. Il prit le nom de Ptolémée Philadelphe, pour marquer l'amitié qu'il vouloit entretenir avec son frére Céraunus. Celui-ci devoit être un Prince de beaucoup de mérite, puisqu'il s'étoit acquis le Roiaume de Macédoine, après avoir tué Séleucus. Il lui envoia des Ambassadeurs, pour lui dire qu'oubliant l'injustice de son pére, qui l'avoit privé de son droit à la succession au Roiaume d'Egypte, il ne laissoit pas de lui demander son amitié, possédant un Roiaume qui lui donnoit lieu de se consoler. Philadelphe n'étoit pas moins digne du trône que son pére, il en eut toutes les qualités. Il le surpassa dans les sciences. Il dressa cette fameuse Bibliothéque d'Aléxandrie, dont l'Histoire fait mention, la plus nombreuse & la plus riche qui fût au monde, où il fit mettre la version Gréque de la Bible qu'il fit faire avec grand soin. Straton de Lampsaque avoit été son Précepteur, il le récompensa en Roi. Il ne fut pas moins généreux & libéral envers les Savans. Un grand nombre quittérent la Gréce pour se rendre auprès de lui, sans doute chassés par la mauvaise fortune. Il les combla de ses bienfaits, & fonda des Ecoles dans Alexandrie. M. Vaillant prétend qu'il fut atteint d'un grain de folie, ce qui me feroit soupçonner quelque passion pour la Poësie. Il s'imagina, dit l'Auteur, qu'il ne mourroit jamais, quoiqu'il fût d'une constitution assez délicate; à moins qu'il n'attribuât son immortalité à ses grandes qualités, & au pouvoir qu'ont les Savans d'immortaliser leurs Mécénes..

A Ptolémée Philadelphe succéda Ptolémée Evergéte ou le Bienfaiteur, qui n'étoit que son fils d'adoption. Philadelphe s'étoit donné ce surnom, sans que ses peuples s'en mêlassent. L'autre reçut le sien de ceux-ci, ce qui est encore mieux. Le païs natal de l'épithéte d'Evergéte se trouve dans la reconnoissance que les Egyptiens lui témoignérent de leur avoir rapporté d'Asie les Dieux qu'on leur avoit enlevés, quoique l'Egypte en fût toute inondée, & qu'ils en eussent assez pour fournir toute la terre sans s'incommoder beaucoup, & des Prêtres au-delà de ce qu'il en falloit pour le bien & le repos d'un Etat. Quand ils se feroient défaits des quatre cinquiémes de leurs Divinités, il y en eût eu encore de reste pour la ruine de leur païs : car c'étoit en Egypte que la superstition avoit dressé & planté son tabernacle. Evergéte étoit fils d'Arsinoë femme de Lysimachus, & fils adoptif d'Arsinoë Bérenice, sœur (notez ceci) & femme de Philadelphe. Ce Prince n'aiant point d'enfant de sa sœur, l'adopta comme sien, & fit bien, puisque c'étoit le même sang, & qu'il n'avoit point d'enfans d'elle. On ne vit plus de vertus, ni rien de bon dans les Rois d'Egypte après Evergéte, qui doit être compté pour le dernier qui fût digne de gouverner des peuples. Tous les autres qui vinrent après lui furent des tyrans, & leur vie fut un tissu de vices & de mauvaises actions.

Après Evergéte on vit régner son fils Ptolémée Philopator, dont Polybe parle ici. Il fut accusé de s'être défait de son pére, par la hâte qu'il avoit de goûter du trône. Mais c'est une calomnie, puisque mon Auteur assûre lui-même, & M. Vaillant ne l'oublie pas, que Ptolémée Evergéte pére de Philopator mourut de maladie, & donna pour Tuteur à son fils, qui passoit pour un hébété, ce Sosibe dont Polybe parle. Celui-ci est d'autant plus digne de créance, qu'il étoit Auteur con-

contemporain, ou fort près de l'être. Ce Ptolémée se donna de sa propre a le surnom de Philopator, qui signifie ami de son pére, auquel pourtant il ne bla en rien: car il n'eut aucune de ses vertus. Il illustra sa vie par toutes de vices, & son Gouverneur ne valut guéres mieux que lui. Il fut très-déb & encore plus cruel. Il commença son regne par le meurtre de sa mére & frére, ce qui me feroit soupçonner extrêmement qu'il s'étoit défait de son p le poison. Un hébété est souvent plus capable qu'un homme d'esprit, lors des gens auprès de lui aussi mal moriginés. Ses peuples laissérent mettre le sur Philopator sur les Médailles, & lui donnérent par raillerie le nom de *Trypho Gallus*. Chacun sçait que les Egyptiens étoient les plus grands railleurs du n au jugement de Xénophon. Un Tyran, qui occupe deux ans le trône d'u Roiaume, ne régne encore que trop pour les péchés de son peuple. Celu maintint un peu plus de vingt-six ans, il laissa un fils âgé de cinq ans sous la d'Agathocles, dont Polybe parle.

Ptolémée Epiphanés ou l'Illustre monta sur le trône. Il commença son comme Néron fit le sien, avec beaucoup de gloire & d'équité; mais la flat ses Courtisans & leur corruption aidérent infiniment à le corrompre lui-même le penchant qu'il avoit aux vices. Il régna avec toutes les qualités d'un Ty les fit paroître dans toute leur étenduë. Il s'attira par-là la haine & l'aversion sujets, qui faillit à lui être fatale. Il gouverna vingt-quatre ans, & laissa de en bas âge, & une fille nommée Cléopatre, sous la tutelle de leur mére.

L'aîné monta sur le trône n'aiant encore que six ans, sous le surnom de mator, qui signifie l'ami de sa mére. Il y a toute sorte d'apparence que lui persuada de s'en charger, pour lui mettre incessamment dans l'esprit la noissance & l'obligation qu'il lui avoit des soins qu'elle s'étoit donnée pour s cation durant sa minorité. L'épithéte de Ptolémée Philomator passa dans l dailles. Il s'en faut bien, selon M. Vaillant, que celui-ci ressemble à son pr seur. Quelques-uns disent qu'il fut un fort bon Prince, qu'il gouverna ave coup de justice & d'équité, sans abuser de son pouvoir au préjudice de ses qu'il fut doux & clément, & qu'il n'eut pour tout défaut qu'un assez gran chant aux plaisirs, ce qui ne pouvoit être regardé comme une chose fort bl chez les Egyptiens, qui étoient mols & voluptueux. Ce défaut, qu'on rep à Philomator, a produit peut-être le blâme que quelques-uns lui ont donné. a point d'homme qui n'ait ses bonnes & ses mauvaises qualités, & il est de l de le louer dans les unes & de le blâmer dans les autres, & de ne point éca vertus en même tems qu'on le blâme de ses vices. Il régna trente-quatre a Vaillant avoit une Médaille de ce Prince, où la prémiére épithéte de son n suivie d'une autre. Il y a au revers en termes Grecs, *Ptolémée Philomator Ro* Il ne faut pas trouver ce terme fort étrange dans un homme mortel, puisque l vils animaux étoient mis au nombre des Divinités de ce peuple ridiculement s tieux, particuliérement le chat, & qui pis est le pet.

Vient ensuite Ptolémée Evergéte II. frére de Philomator. Il se qualifia l me du surnom d'Evergéte, lorsqu'il eut succédé à son frére: car avant q être parvenu on le nommoit *Physcon* par raillerie, c'est-à-dire *le Ventru*. C parut sur la scéne en vrai Tyran, il fit mourir le fils de son frére, & épousa re de ce jeune Prince. Il poussa encore plus loin sa cruauté, il fit ôter la son propre fils, qu'il avoit eu de Cléopatre sa sœur & sa femme: les maria tre fréres & sœurs étant une chose commune en Egypte. Sa cruauté s'étendit sur ses peuples; M. Vaillant dit qu'il fit égorger une partie de ceux d'Ale

par le fer & par le feu. Cela surprendroit, s'il ne s'étoit pas trouvé de plus tyrans & plus cruels que celui-ci. Les Egyptiens profitant du privilé avoient de donner aussi leurs épithétes aux Princes régnans, appellérent celu kergéte, ou malfaisant. Pourquoi pas plutôt le cruel? Il est impossible c ait toujours quelque chose de bon dans les plus méchans hommes. M. nous le produit comme un Prince sçavant, & qui plus est Auteur de quelqu mentaires. Il aima, dit-il, les gens de Lettres & les Philosophes, & sous l les Sciences fleurirent extrémement. Il régna vingt-neuf ans. M. Jacques qui a donné un très-bon Extrait du Livre de M. Vaillant, & dont je me le copier, auroit dû inserer dans l'Article d'Evergéte II. le tems de son reg donne dans celui de son frére Philomator.

Evergéte II. étant mort, laissa un Testament par lequel il partageoit Roiale à sa femme, & à celui de ses deux fils qu'elle voudroit choisir. auroit volontiers préféré le cadet à l'aîné, mais le peuple ne lui laissa pas le d'opter entre ces deux Princes. Elle fut contrainte de choisir l'aîné. Celui été relégué dans l'Isle de Cypre avec Cléopatre, niéce d'Evergéte II. M que ce Prince se rendît en Egypte pour prendre possession du Roiaume, avoit stipulé qu'il quitteroit Cléopatre sa plus jeune sœur, qu'il avoit épo qu'il aimoit très-tendrement. Il fallut se résoudre à une si cruelle sépara laisser cette pauvre Princesse dans son exil. Voilà un beau sujet de Poëm tique. Ce Prince étant arrivé à Alexandrie, monta sur le trône conjointer sa mére. Il fut le huitiéme Ptolémée qui voulut qu'on ajoutât à ce nom-là Soter II. & les Alexandrins usant de leur privilége ordinaire, l'appellérent d'un mot Grec, dit l'Auteur, qui signifie une espéce de petite féve, parce en étoit sorti une au visage. Qui auroit cru que ce Prince pût retourner e Cypre? Cela arriva pourtant: car après dix ans de regne, il fut chassé par Alexandre, qui en régna dix-neuf. Celui-ci voulant régner seul, se défit b de sa mére. Ceux d'Alexandrie furent saisis d'un parricide si épouvantable pellérent l'aîné de Cypre, où il régnoit. Etant remonté sur le trône, il encore sept ans après son rappel.

Soter II. n'eut apparemment qu'une fille nommée Bérénice qui lui suc qui ne régna que six mois. Les Romains étoient tellement les maîtres en là, qu'ils ne l'étoient pas moins de l'Egypte que d'un païs conquis. Ils av paremment en ôtage à Rome le fils de Ptolémée Alexandre. Sylla, qui s' paré de toute l'autorité de la République sous le nom de Dictateur perpé moins il se mit sur ce pied, envoia en Egypte Alexandre, qui prit le nom lémée Alexandre II. auquel il fit épouser Bérénice sa cousine, qui monta su conjointement avec lui par ce mariage. Les Egyptiens lui firent épouser v leur Reine, qu'Alexandre ne garda que dix-neuf jours, soit par haine, ou cette Princesse l'incommodoit un peu trop sur le trône. Il la fit donc mour les autres avoient fait leur mére: c'eût été le mieux du monde si ce Princ demeuré là; mais se voiant seul le maître, il crut pouvoir se laisser aller sions, & à toutes sortes d'insolences & de crimes. Il falloit qu'il en eût co grand nombre, & des plus énormes, puisqu'au témoignage d'Appien ses pe défirent si promtement après un regne de dix-neuf jours, & ce témoignage encore appuié par celui de Porphyre. „ Mais, dit M. Jacques Bernard, ces „ se sont trompés en cet endroit, & ont confondu la mort de Bérénice ave „ son époux, comme l'a fait voir M. Baudelot dans son Histoire de Pto „ Fluteur, & ce sçavant homme a raison.

Nous quitterons ici M. Vaillant pour suivre M. Baudelot dans la vie de
mée Aulétes ou le Fluteur, fils naturel de Ptolémée II. qui succéda à Ale
II. au Roiaume d'Egypte. Ce Prince régna d'abord dans la Lybie, ou dans
que autre Province considérable. On prétend que les Alexandrins ne l'appe
pas pour remplir le trône après la mort d'Alexandre II. mais qu'il l'acheta
grosses sommes par le moien de Pompée & de César, qui étoient encore an
répandit encore de l'argent aux Aléxandrins pour trouver moins d'obstacles
dessein. Ils se soulevérent contre Alexandre, & Ptolémée Aulétes fut appell
remplir sa place, & son cadet fut déclaré Roi de Cypre par les mêmes Alexa
Alexandre se retira à Tyr avec ses trésors, où il mourut six mois après. A
étant remonté sur le trône, s'y crut inébranlable, & tous les bons Princes d
s'y croire très-affermis; mais un Tyran n'y tient guéres qu'à un filet. Si
tes se crut exemt de tyrannie, il se trompa fort : il fut au contraire un tr
chant Prince, il se livra à tous les vices imaginables, & chargea ses peuples d'
extraordinaires. Outre le surnom d'Aulétes, il eut encore celui de Bacchus
qu'il fût un dévot de ce Dieu, & qu'il se plût à ses fêtes, ou qu'il l'imitâ
son yvrognerie. Je croi qu'il y entroit de tout cela, & ce qui prouve dav
ce dernier défaut, c'est qu'il poussa sa passion pour la Musique aux derniers
& l'on prétend que cette passion le jetta dans la débauche & la tyrannie. J
drois de meilleures preuves & de meilleurs garans que Plutarque, pour me
der que la Musique est capable de produire de tels effets. Aulétes le Flute
été tyran sans la flute & sans la Musique, cela est certain. Un Tyran a
d'être bien soutenu, l'alliance des Romains lui étant nécessaire, il eut bes
les ménager. Ceux ci, qui n'ignoroient pas son état, n'ignoroient pas no
combien le Roiaume de Cypre étoit de leur bienséance, ils muguetoient cet
depuis longtems. Le frére d'Aulétes y régnoit alors, il falloit qu'ils fusse
que notre Fluteur ne s'y opposoit pas. Aussi cette alliance, qu'ils avoient fai
lui, étoit le but principal de cette entreprise; assûrés qu'ils étoient que ce
ne remueroit pas, ils y marchérent; „ mais les Egyptiens irrités d'ailleurs
„ leur Souverain, dit M. Baudelot, ne pûrent voir le peu de soin qu'il pre
„ s'opposer aux entreprises des Romains sans en former, soupçonnant assez qu'
„ tendoit avec eux. Aulétes parut peu disposé à les satisfaire, & loin de
„ tre en état de donner quelque secours à son frére, il ne s'occupoit qu'à
„ de la flute, avec tous les apprêts & les ajustemens particuliers aux joueurs
„ instrument en ce tems-là. Toutes ces raisons & quelques autres firent s
„ un peuple assez enclin à la révolte; ce qui obligea Aulétes de se retirer
„ ne peut pas dire comment la chose se passa, parce que les Auteurs ne s
„ dent point sur cet article.

„ Les deux filles aînées d'Aulétes Tryphéne & Bérénice, dit encore le
„ Auteur, furent élevées sur le trône. La première Princesse n'est pas tro
„ nue. M. l'Abbé de la Charmonie l'a déterrée dans un morceau de por
„ qui se trouve dans l'*Eusébe* de Scaliger. Elle ne régna qu'un an. Pour
„ nice, il en est assez parlé dans les Auteurs. On la croit complice de la c
„ tion contre son pére."

Ce Prince se retira à Rome pour implorer le secours de la République
fut très-bien reçu. Les Egyptiens envoiérent en même tems à Rome pour
fier, & pour accuser ce Prince de cruauté & de tyrannie. Celui-ci en ét
formé, & craignant le préjudice de cette Ambassade, envoia des assassins sur
te, qui se défirent d'une partie de ces gens-là; les autres étant arrivés, se

pour de l'argent. Mais cela n'empêcha pas que cet assassinat ne fût sçû à I
qui fit un très-mauvais effet; & si Pompée n'eût pas pris le parti d'Aulét
gné une grande partie du Sénat, cette mauvaise action eût perdu ce Prin
une si grande protection. Tout le monde se tourna contre lui; sa conduit
sonne le rendirent si odieux aux gens de bien, qu'ils s'opposérent tous una
à son rétablissement. Aulétes se voiant en exécration dans cette Capitale,
Ephése, désespérant de pouvoir rien obtenir.

Cependant Pompée, qui avoit pris à cœur l'affaire de ce Prince, voian
gagneroit rien auprès du Sénat, „jetta les yeux sur Gabinius, qui comm
„ troupes Romaines en Syrie pour l'exécution de son dessein. Il étoit dans l
„ de Pompée, homme entreprenant & capable de tout faire pour de l'argent
„ fit marché avec lui, & après divers combats il fut enfin rétabli par son
„ n'épargna rien pour se venger des plus considérables & des plus riches
„ tat, sa propre fille Bérénice fut immolée à son ressentiment, & il tira d
„ d'un grand nombre d'autres personnes de quoi satisfaire aux engagemens
„ avec Gabinius. Son rétablissement arriva l'an 701. de la ville de Rome,
„ l'an 704. sans qu'on trouve rien de considérable dans l'Histoire sur son
„ puis son rétablissement jusqu'à sa mort.

Ptolémée XIII. fils aîné d'Aulétes, succéda à son pére conformém
Testament. Cléopatre sa sœur âgée de dix-sept ans, & qu'il devoit épou
conjointement avec lui. Il prit le nom de Bacchus comme son pére. „
„ s'étant emparée de presque toute l'autorité, les amis de Ptolémée ne p
„ souffrir excitérent une sédition, & obligérent Cléopatre à se retirer en
„ Arsinoé sa sœur. Ce fut durant ce tems-là que Pompée, qui avoit pe
„ taille de Pharsale, se retira en Egypte, où il crut trouver une retraite, à
„ grands services qu'il avoit rendus à Aulétes, pére du Roi d'Egypte d'a
„ la reconnoissance est une vertu inconnuë à la plûpart des Souverains, sur
„ qu'il faut l'exercer en faveur des malheureux. Pompée, comme chacun
„ va la mort dans le même lieu où il alloit chercher du secours; le Roi
„ & ses Ministres jugérent à propos de faire mourir ce Romain pour s'a
„ faveur de César." Nous ne passerons pas plus loin, parce que le reste de
re est connu de tout le monde jusqu'à la mort de Ptolémée. Après un co
il fut défait par les Romains au-delà du Nil, s'étant jetté dans un na
repasser ce fleuve, il fut suivi d'un si grand nombre de fuiards, que le vai
la bas. Il se noia à l'âge de dix-sept ans, après avoir régné trois ans & hui

Après la mort de ce Prince, César ne jugea pas à propos que Cléopatr
tout entier le trône, il lui fit épouser Ptolémée le jeune, qui n'avoit alors
ans, lorsque son épouse étoit dans sa vingtiéme année. C'est cette fameuse
qui fait encore tant de bruit dans l'Histoire par ses galanteries & par ses amou
se trouva pris dans ses filets comme tant d'autres. Il en eut un enfant qu'
Césarion, & dont Auguste se défit après la mort d'Antoine. Cette Pri
un voiage à Rome avec son jeune mari. César y étoit le maître, elle y fut
reçûë par cet amant. Cette grande faveur lui donna la hardiesse de se défa
mari trop jeune pour elle. Par cette infame action elle régna seule en Eg
près cela viennent les amours foles & ridicules d'Antoine pour cette Prince
cela est connu de tout le monde, aussi bien que la fin de celle-ci & cel
amant.

CHAPITRE IX.

Conjuration contre Bérénice. Archidame Roi de Sparte est tu Cléoméne. Ce Prince est saisi lui-même & mis en prison. sort & se tuë. Théodote, Gouverneur de la Cœlesyrie, livre s vince à Antiochus.

DAns le tems que l'on cherchoit les moiens de mettre à mort gas & Bérénice, les auteurs de ce projet craignant surtou l'audace de cette Princesse ne fit échouer leur dessein, tâchoient gagner les Courtisans, & leur faisoient de grandes promesses e que leur projet réussît. Sosibe en fit particuliérement à Cléom qu'il savoit avoir besoin du secours du Roi, & qu'il connoissoit me d'esprit & capable de conduire prudemment une affaire impc te. Il lui fit aussi part de son dessein. Cléoméne voiant son e ras, & qu'il appréhendoit surtout les étrangers, l'exhorta de n craindre, & lui promit que les étrangers loin de lui nuire, lui se au contraire d'un grand secours. Comme Sosibe étoit surpris d te promesse, ne voiez-vous pas, lui dit Cléoméne, qu'il y a ici mille étrangers à la solde du Péloponése & environ mille Canc à qui au moindre signe je ferai prendre les armes pour vous avec ce corps de troupes qu'avez-vous à craindre ? Les solda la Syrie & de la Carie vous épouvanteroient-ils ? Ce discours fit sir à Sosibe, & l'affermit dans le dessein qu'il avoit contre Bér Mais se rappellant ensuite la mollesse de Ptolémée, les parol Cléoméne, sa hardiesse à entreprendre & son pouvoir sur les sold trangers, il aima mieux porter le Roi & ses amis à se saisir de (méne & à le renfermer. Une occasion s'offrit de mettre ce proj exécution.

Certain Nicagoras de Messéne avoit par son pére droit d'h talité chez Archidame Roi de Sparte. Avant l'affaire dont parlons, ils se voioient rarement. Mais quand Archidame se fut de Sparte, de peur d'y être pris par Cléoméne, & qu'il fut ve Messéne, non seulement Nicagoras lui donna un logement & le tres besoins de la vie ; mais il n'y avoit point de momens da jour où ils ne se trouvassent ensemble, leur union devint la plu time. Cléoméne dans la suite aiant donné à Archidame quelque rance qu'il le laisseroit retourner à Sparte, & qu'il vivroit bien lui, ce fut Nicagoras qui négocia cette paix, & qui en dressa les ditions. Lorsqu'elles eurent été acceptées de part & d'autre, A

dame comptant sur les conditions ménagées par Nicagoras, re Sparte ; mais il rencontre en chemin Cléoméne, qui se jette su le tuë, sans toucher néanmoins à Nicagoras, ni aux autres qui pagnoient Archidame. Au dehors Nicagoras témoignoit avoir tion à Cléoméne de l'avoir épargné ; mais il étoit très-piqué d perfidie, dont l'on pourroit soupçonner qu'il étoit auteur.

Quelque tems après il prit port à Alexandrie avec des c qu'il y venoit vendre. En décendant du vaisseau il rencontra port Cléoméne, Pantée & Hippitas qui s'y promenoient. Clé vint le joindre, l'embrassa tendrement, & lui demanda pour qu faire il étoit venu. J'améne des chevaux, répondit Nicagoras. plutôt de beaux garçons & des batteleuses qu'il falloit amener, Cléoméne, voilà ce qu'aime le Roi d'aujourd'hui. Nicagoras sans dire mot. A quelques jours de là aiant fait connoissance a sibe à l'occasion des chevaux, pour le prévenir contre Cléomén fit fit part de la plaisanterie de ce Prince contre Ptolémée. Voi suite que Sosibe l'écoutoit avec plaisir, il lui découvrit encore l qu'il avoit pour Cléoméne. Sosibe charmé de le voir dans ces tions, lui fit des largesses, lui en promit d'autres pour la suite, tint qu'il écriroit une lettre contre Cléoméne, qu'il la laisseroit tée, & que quelques jours après son départ un valet comme en sa part lui apporteroit cette lettre. Nicagoras consent à tout. Il p valet apporte la lettre, & sur le champ Sosibe suivi du valet va Ptolémée. Le valet dit que Nicagoras lui avoit laissé cette lettre ordre de la rendre à Sosibe. On ouvre la lettre, & on y lit que méne étoit dans le dessein, si on ne lui permettoit pas de se r & si on ne lui donnoit pour cela des troupes & des provisions saires, d'exciter quelque soulévement dans le Roiaume. Aussit be presse le Roi & ses amis de prévenir le traître, de prendre d mesures contre lui, & de l'enfermer. Cela fut exécuté. On d Cléoméne une grande maison, où il étoit gardé, aiant ce seu ge au-dessus des autres prisonniers, qu'il vivoit dans une plu prison. Dans cette situation, où il ne voioit rien à espérer pou nir, il résolut de tout tenter pour se mettre en liberté ; non flattât de réussir, destitué comme il étoit de tous les moiens saires pour une si difficile entreprise ; mais parce qu'il vouloit glorieusement, & ne rien souffrir d'indigne de ses premiers e Peut-être aussi fut-il alors animé de ce sentiment si ordinaire aux hommes, qu'il ne faut pas mourir d'une mort commune & sans mais après quelque action éclatante qui fasse parler de nous postérité.

Il observa donc le tems que le Roi devoit aller à Conope alors courir parmi ses gardes que le Roi devoit bientôt le

en libérté. Sous ce prétexte il régale ses gens, & fait distrib
ceux qui le gardoient de la viande, des couronnes & du vin.
ci mangent & boivent comme si on ne leur eût rien dit que de
Quand le vin les eut mis hors d'état d'agir, Cléoméne vers le
du jour prend ses amis (*a*) & ses domestiques, & ils passent to
poignard à la main au travers des gardes sans en être apperçûs.

(a) *Cléoméne vers le milieu du jour prend ses amis & ses domestiques, & ils passent tous le poignard à la main au travers des gardes.*] Chez les Grecs, & encore plus chez les Romains, & presque dans toutes les autres nations, le nombre de ceux qui se dévouoient à la mort est infini. A chaque pas qu'on fait dans l'Histoire on en trouve toujours quelqu'un qui se tuë de ses propres mains & de sang froid. Les Juifs s'en mêloient aussi. On en voit dans l'Ecriture sainte, témoin Rasias. Il y en a en foule dans Joséphe. Aujourd'hui on regarde ceux qui se font mourir ou qui se pendent comme des foux. Il n'en étoit pas de même chez les Anciens, c'étoit une action très-louable & digne d'un grand courage. Il n'y avoit pas jusqu'aux enfans qui ne s'en piquassent, & surtout ceux de Lacédémone, qui étoient élevés dans un très-grand mépris de la mort. Ainsi le fils ainé de Cléoméne, après le malheur de son pére, s'étant débarassé des mains de Cratasicléa sa grand-mére, „ monta sur le toit, dit Plutarque, & sans que personne s'en doutât il se „ jetta en bas la tête la premiére, dont il fut „ tout brisé; mais il n'en mourut pas: on le „ releva malgré ses cris, & malgré la fureur où „ il étoit de ce qu'on l'empêchoit de mourir. Cette grandeur de courage dans un enfant, qui auroit dû toucher Ptolémée, n'empêcha pas que cet indigne & lâche Prince ne l'envoiât au supplice, tant il avoit le cœur bas: car la cruauté ne logea jamais que dans les ames de cette trempe. Cela me fait souvenir d'un enfant de Lacédémone pris par Antigonus, & vendu comme esclave. Son maitre lui aiant ordonné de lui apporter son pot de chambre, il ne repondit rien; & comme il le pressoit, il se sauva sur le toit, & dit: Tu verras tantôt qui tu as acheté, & à qui tu as affaire, puis il se precipita, pour ne rien faire d'indigne de lui. Ce mepris de la mort n'étoit pas moins commun aux femmes, témoin cette jeune captive, qui obligée de rendre à sa maitresse à peu près un sembiable service, & le trouvant trop indigne d'elle, se tua sur le champ.

Cleoméne voulut mourir en vrai Spartiate, & fit fort bien, plutôt que de s'exposer à une mort cruelle & honteuse: car il ne pouvoit rien attendre de moins d'un Roi bateleur & farceur, comme l'appelle Plutarque. Un grand Capitaine ne doit jamais desespérer. Théry-cion croioit après l'infortune de Sélasie, qu'un Roi de Sparte ne devoit point survivre à une si grande perte, il lui persuada de se tuer. Cléomé-
ne se fâcha fort contre lui. „ Je suis d
„ bien différent, lui dit-il, je crois que
„ moi ne devons pas encore abandonne
„ rance d'être utiles à notre patrie. Qua
„ espérance nous manquera, alors il n
„ aisé de mourir, si nous en avons tant d
Ce compliment lui fut fait au moment
loit s'embarquer pour l'Egypte, auquel
cion ne repliqua point, dit encore le mê
tarque; mais à la premiére occasion favora
trouva pour s'éloigner de Cléoméne, il
sur le rivage, & se tua de sa propre main.
là étoit aussi sot qu'Achitophel dans l'E
car les Juifs se tuoient assez familiéreme
lui-ci se croiant le plus sage de la Cour d'
& voiant qu'on méprisoit ses avis, se p
chagrin. Les Anciens avoient un motif
de se tuer, les uns par lassitude de vivre,
tres par un pur amour de leur patrie, o
ne pas survivre à ses malheurs, comme C
Nerva, „ Ce grand Jurisconsulte, dit Mo
„ florissant en santé, en richesses, en ré
„ & en crédit près de l'Empereur, n'e
„ cause de se tuer, que la compassion d
„ rable état de la chose publique Romaine
coup sous les régnes de Tibére, de Calig
Néron, & autres pareils monstres, bien q
cens, prévenoient leur condamnation p
mort volontaire, ou se faisoient mouri
n'être pas les témoins des horreurs, des
& des infamies de ces hommes abomina
beaucoup d'autres pour de moindres suje
il s'en est trouvé qui se sont tués par p
riosité, & pour sçavoir ce qui se passoit
tre vie, comme s'ils eussent dû revenir po
en donner des nouvelles, & le plus grand
pour se faire un nom après le trépas T
y entroit, & bien d'autres extravagance
femmes n'en étoient guéres plus exemtes
hommes. „ Que dirons-nous des filles de
„ qui par une conspiration furieuse, dit
„ Montagne (*a*), se pendoient les unes a
„ autres, jusques à ce que le Magistrat
„ vût, ordonnant que celles qui se trouv
„ ainsi penduës fussent trainées du mên
„ toutes nuës par la ville." Quelle étrang
die! Lucien en explique la cause. Bayle
le reméde seul témoigne que leur passion
qu'une maladie d'esprit, où le raisonneme
voit nulle part. Je le crois bien: ne fau

(a) *Mont. l. 1. c. 3.*

place ils rencontrent Ptolémée, Gouverneur de la ville. Ils la terreur parmi ceux qui l'accompagnoient, l'arrachent de son char, l'enferment, & crient au peuple de secouer le joug se remettre en liberté. Chacun fut si effraié d'une action die, qu'on n'osa se joindre aux conjurés. Ceux-ci tournérent tôt vers la citadelle pour en forcer les portes. Ils se flattoie

l'avoir tout-à-fait perdu lorsqu'on se tuë? La maladie des filles de Milet, qui avoient pris un si furieux dégoût de la vie, est aussi peu excusable que celle de la plûpart de ces Héros Grecs & Romains qui se sont dévoués à une mort volontaire. *Optima est* (mors) *quæ placet*, dit Sénéque. Cela étoit fort bon en son tems. Mais il ne faut pas aller si vîte, & répondre comme fit Cléoméne à Thérycion, & l'on peut toujours faire cette réponse, puisqu'il y a tant de soudains „ changemens aux choses humaines, dit le même Auteur, qu'il est mal aisé à juger à quel „ point nous sommes justement au bout de notre espérance. Et là-dessus l'Auteur cite Brutus & Cassius, qui achevérent de perdre les „ reliques de la Romaine liberté, de laquelle ils „ étoient protecteurs, par la précipitation & témérité de quoi ils se tuérent avant le tems & l'occasion : car la bataille étoit plus qu'à demi gagnée.

Les amoureux sont encore plus foux que les autres. Il semble que l'amour leur ait assigné leur genre de mort, & c'est le licol ou la penderie. En vérité ils en sont bien dignes. Ceux-là devroient bien moins désespérer que les autres, n'y aiant rien de plus changeant que l'amour. On se souviendra du rocher, ou du saut de Leucade. Ce fait est célébre dans l'Histoire. Je m'étonne qu'il n'ait pas fait le sujet de quelque roman. Est-ce qu'il déplaît, parce qu'on ne se pend pas? Il y avoit une infinité de pauvres amoureux infortunés, délaissés & méprisés par leurs maitresses, qui de leur propre mouvement & pour faire cesser leur martyre, se précipitoient bravement du haut en bas du rocher. C'étoit sans doute le meilleur parti qu'ils pûssent prendre pour couper court à cette passion. Je m'assûre qu'aujourd'hui nos amans les plus tourmentés & les plus déterminés le trouveroient trop haut. La célébre Sapho, mais c'étoit au bon vieux tems, au rapport de Ménandre, éperduement amoureuse de Phaon, qui la dédaignoit, sauta le rocher. Ce n'a été qu'au tems de nos péres que la penderie en matiére d'amour étoit en vogue. Il y a bien des gens qui se pendent pour des maux & des souffrances beaucoup moins vives & moins graves que celles ausquelles l'amour nous expose. Les Auteurs n'entreroient-ils point dans le catalogue de ceux qui se tuent? J'en trouve un bon nombre, & même de Modernes qui se sont coupés la gorge, parce que leurs Ouvrages étoient sifflés. Qu'on remarque bien

qu'il y a plus de Poëtes que d'autre tenté pareille avanture, & qui ont réussi trouve pas un seul faiseur de Poëme E s'en soit avisé.

Le nombre des mauvais Auteurs Historiens, Orateurs, Politiques, &c. comme celui des Poëtes. Si ceux-ci c autres n'étoient pas, heureusement po de leurs ames & de leur vie, entêté productions, & qu'ils fussent bien cert les sont généralement méprisées, les cor richiroient en très-peu de tems.

Pour revenir aux Anciens, qui se d de si bonne grace à la mort, & par un tif de gloire, je n'en vois guéres qui n sent plus dignes d'être chantés que La mort de Caton, dont l'Histoire f bruit, n'est pas, ce me semble, fort r Pouvoit-il s'imaginer que Pompée eût leur que César? Il ne le crut jamais.

Les anciens Philosophes ne se dévo moins de bonne grace à la mort qu foux, sans qu'il parût trop qu'ils eusse la grandeur de leur renommée pour un Ils pensoient seulement que la vie étoit chose, qu'il étoit fort indifférent de surtout lorsqu'on la passoit misérable la pauvreté, dans les douleurs d'une v sante, ou dans l'injustice. Je ne d qu'il ne s'éléve un jour quelque sect fanatiques, qui se tueront de leurs prop lorsqu'ils se trouveront tant soit peu d la vie, dans la vûe d'en aller goûter leure. Peu s'en faut que la Demoisel non ne l'ait établie. Comptez qu'elle cha de bien près, car elle pensa com ciens Philosophes. Si M. Poiret ne formellement dans son Mémoire qui 1683, touchant la vie & les sentime mystique, il nous l'a fait assez entend „ l'âge de quatre ans, dit-il, elle co „ s'appercevoir qu'il y avoit dans le „ des choses mauvaises qui eussent d „ trement." C'est dequoi personne L'on vieillit & l'on meurt, & souvent disoit-elle, & il eût été beaucoup Dieu eût créé un monde & une vie prouvât la corruption & la dissoluti mot qu'on fût éternel, & cela bien sçachant d'ailleurs par l'Evangile qu'il vie après cell-ci, céleste & éternelle, c fait mépriser les choses de cette vie

les prisonniers leur prêteroient la main; mais ils se flattoient er
Les Officiers avoient prévû cet accident, & avoient barricadé le
tes. Alors les conjurés se portérent à un desespoir vraiment
de Lacédémoniens, ils se percérent eux-mêmes de leurs poig
Ainsi mourut Cléoméne, Prince d'un commerce agréable, d'une
ligence & d'une habileté singuliére pour les affaires, grand Capit
grand Roi.

que si elle eût trouvé dans l'Evangile au-delà du mepris de ce monde, & qu'il étoit permis de se devouër à la mort, lorsqu'on a amassé un trésor de bonnes œuvres, & quitter cette vie pour ne voir pas tant d'injustices, de scélératesses & de sottises, je suis persuadé qu'elle se fût penduë haut & court, & bon nombre de ceux de sa secte. Il y a certaines religions dans les Indes qui nous portent à regarder la mort comme la chose du monde la plus indifférente & la plus méprisable, dans l'espérance d'une vie infiniment heureuse après celle-ci.

La mort volontaire de Philippe Strozzi, qui se tua de sa main, croiant faire une très-bonne œuvre, auroit été admirée & célébrée dans les tems antiques. Il étoit d'un ancienne & puissante famille de Florence. Il se mit la liberté de sa patrie en tête. Ce dessein étoit beau, mais celui de faire assassiner Alexandre de Médicis pour réussir plus sûrement étoit très-mauvais & très-criminel. Il vint à bout de celui-ci, mais sa patrie n'en fut pas plus libre. Son successeur affermit encore plus la domination & le trône à sa Maison. On donna une bataille, où les mécontens furent battus, & Strozzi pris prisonnier & mis en prison. Le crime étoit trop grave. Ce grand homme s'attendit bien à perdre la vie; mais craignant de mourir d'une mort honteuse, il resolut de se tuer de ses propres mains. Il fit son Testament. „ Cela fait, dit Balzac, il grava „ avec la même pointe de son poignard dont il „ se tua, sur le manteau de la cheminée où il „ etoit detenu ce vers de Virgile."

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Cette mort de Strozzi, qui eût été admirée à Sparte & à Rome, est mille fois plus louable & plus digne d'un vrai courage que celles dont les gazettes nous régalent de tems en tems. A dire vrai rien n'approche de celle de Cléoméne. Je m'étonne qu'on n'en ait pas fait encore le sujet d'un Poëme dramatique: en sauroit-on trouver un meilleur que cette mort de Cléoméne? Et s'il faut dans ces sortes de piéces que tout soit grand & extraordinaire pour nous frapper, entraîner notre admiration, & amener la compassion & la terreur, tout cela se trouve ici; & quant aux Héros & aux Héroïnes, on n'en sçauroit guéres trouver de plus

illustres. Et bien que Ptolémée, auprès duq
de Lacédémone s'étoit retiré après l'inf
Sélasie, ne le fut pas beaucoup par son pe
par sa cruauté & ses infames debauches
d'un Roi, & qu'il ne passât son tems, au
Plutarque, qu'à célébrer des fêtes ridicu
courir dans son palais en battant du tabou
assembler son monde, c'est-à-dire de je
bauchés très-corrompus & très-infames,
laissât „ gouverner ses affaires les plus i
„ tes par une courtisane nommée Agato
„ étoit sa maîtresse, par la mére de cett
„ sane, & par un infame nommé Oena
„ étoit le Ministre de ses plaisirs, tout c
pêche pas que Ptolémée ne soit un Roi,
ne puisse le faire paroitre sur la scéne tel
sans que cela abaisse le moins du monde
deur du sujet. A l'égard des autres per
ils m'en paroissent très-dignes, & pour
lanterie il seroit aisé au Poëte d'y en mêl
qu'il voudroit sans aucun scrupule, po
la catastrophe plus touchante, & nous
cette terreur & cette compassion qu'Ari
mande. Cléoméne se tuë, & tous ses a
tent à l'envie de cette action digne d'un
Ptolémée envoie ensuite au supplice les
ce Prince, sa mére & toutes les femmes
compagnent. Pantée se tuë le dernie
corps de son Maitre, sa femme fut en
voiée au supplice. „ C'étoit une Dame
„ core Plutarque, d'une excellente beaut
„ ne taille majestueuse; son mari & ell
„ encore nouveaux mariés & dans les
„ feux de leur amour lorsqu'ils tombé
„ cette infortune. L'Auteur raconte
le avanture cette femme se rendit en
pour ne point abandonner son mari. Un
jeune & belle fournit beaucoup au Poët
reste qu'à lui donner une bonne dose
pour Cléoméne, car de la transporter à
le Héros & l'Héroïne seroient ridicules.

Si l'affaire de Cléoméne fût arrivée du t
Lacédémone étoit libre & dans l'état du
le plus brillant, & non pas dans son enti
dence, le Roi d'Egypte n'auroit pas port
ne action si infame; mais elle étoit tom
le dernier mépris, la corruption avoit g
habitans „ depuis le moment qu'après a
„ né le gouvernement d'Athénes ils eur
„ mencé à se remplir d'or & d'argent.

Peu de tems après cet événement, Théodote Gouverneur de lesyrie, Etolien de nation, prit le dessein d'aller trouver Ant & de lui livrer les villes de son Gouvernement. Deux choses férent à cette trahison, son mépris (*a*) pour la vie molle & ef du Roi, & l'ingratitude de la Cour, & bien qu'il eût rendu de services à son Prince, & surtout dans la guerre contre Antio

(a) *Deux choses le poussérent à cette trahison son mépris pour la vie molle & efféminée du Roi*] La vie molle & efféminée d'un Prince, son peu de sens & d'esprit, ses débauches, son peu de courage & son ingratitude pour les services, le rendent infiniment moins estimable à ses sujets, aux Grands de sa Cour & à ses troupes, que la tyrannie & la cruauté. Il y a eu des Tyrans illustres & guerriers, ou d'illustres scélérats, comme entr'autres Agathocles; mais il ne fut jamais d'illustres efféminés, lâches, sans esprit, sans culture & sans sentiment. Il y a plus de ceux-ci renversés du trône, parce qu'ils étoient tels que des autres. Il est faux, dit-on, qu'un Prince ait beaucoup à craindre de ses sujets. Il suffit au contraire qu'il soit passablement honnête homme pour en être aimé & presque adoré; mais qu'il joigne à une vie molle & de batteleur les défauts & les vices les plus bas & les plus lâches, il doit être assuré qu'il en sera excessivement haï. Ptolémée étoit très-digne d'être l'un & l'autre. Faut-il s'étonner après cela si le peu de cas qu'on fait d'un tel Prince fait souhaiter de le changer pour un autre qui soit meilleur? Qu'on lise seulement l'Histoire des Empereurs, pour voir les conspirations qui ont été faites à cause des impudicités & des autres vices de ces monstres abominables. Sous de tels régnes un Ministre fidéle, sage & prudent ne sauroit être trop en garde pour empêcher des injustices autant contre les petits que contre les grands, & surtout dans un tems de guerre, ou au moment d'y entrer. Ptolémée étoit à la veille d'en avoir une contre Antiochus, à quoi pensoit-il de choquer Théodote, qui étoit Gouverneur d'une province frontiére, & maître des meilleures places? Maltraiter un homme, & ne lui pas ôter en même tems les moiens de nous nuire, c'est une imprudence impardonnable. Polybe dit que Théodote, qui avoit bien servi le Roi en plusieurs occasions, aiant été mandé à la Cour; où il avoit de puissans ennemis, fut tout surpris qu'au lieu des récompenses, ausquelles il s'attendoit, pour les services qu'il avoit rendus dans la guerre contre Antiochus pour la basse Syrie, d'y être non seulement mal reçu, mais d'avoir vû l'instant d'y perdre la vie. Il songea dès-lors de se venger d'une si noire ingratitude, & d'aller trouver Antiochus, & de lui remettre les villes de la basse Syrie; ce qu'il fit peu de tems après.

L'Empereur Justin & l'Imperatrice sa femme eurent lieu de se repentir du mépris qu'ils firent de Narsez, un des plus grands Capitaines de son siécle. Ce fameux Guerrier, après : miné les Goths „ & chassé les Franç „ la gouvernoit en paix avec une gran „ craint & respecté des peuples, & („ Maître Justinien. Ce Prince étant „ un long & glorieux régne, l'an de „ gneur 566. Justin son successeur n' „ Narsez les mêmes égards. L'Imp „ phie, qui haïssoit ce grand Capit „ rempli l'esprit de l'Empereur de so „ tre lui, il songea à le rappeller, & „ prendre sa place le Général Longin, „ ratrice ajoutant l'insulte à la disgrac „ vit en ces termes: *Un Eunuque con devoit pas être si longtems absent du I a trop d'années qu'on vous attend da ment des femmes pour filer avec elles.* „ que Narsez, piqué au vif de cet „ raillerie, lui répondit qu'il alloit lu „ trâme dont elle ne verroit jamais le „ effet s'étant retiré à Naples, il en „ ment au Roi des Lombards pour „ de venir s'emparer de l'Italie, l'a „ trouveroit les passages ouverts & la „ cile. . . . . Les Lombards partire „ leur païs l'année 568. entrérent en „ parérent de la Ligurie, excepté les „ te Province qui sont sur les bords „ se rendirent maîtres de Milan, p „ après un siége de trois ans. Enfin „ demi Alboin courut toute l'Italie 8 „ à la réserve de Rome & de Rave

On se souviendra encore du méc de Charles de Bourbon sous le régne I. il n'est pas extraordinaire, dit un cieux quelque part, aux grands hon Officiers qui sçavent ce qu'ils valent, d les services qu'ils rendent à leur Roi & mais il arrive aussi quelquefois que les se pas récompensés à proportion de leur On a vû qu'un rien est capable de p esprits aux extrémités les plus grande te alors Théodote, comme cela arri gal à l'égard de Magellan. Il poussa c tement au-delà des bornes raisonnable le causa fut le retranchement d'un d mois auprès du Roi. C'est de tous s'est plaint, & on s'en plaindra étern qu'il y aura des Etats au monde, q choses qui devroient faire monter le connu aux honneurs de la guerre d'y parvenir. George de Monte-Ma

sujet de la Coeléfyrie, non seulement ne lui avoit donné aucune compense, mais l'avoit rappellé à Alexandrie, où il avoit couru ri de perdre la vie. Sa proposition fut bien reçûë, comme l'on peut re, & la chose fut bientôt réglée. Mais il est bon de faire pou Maison Roiale d'Antiochus ce que nous avons fait pour celle de lémée, & de remonter jusqu'au tems où ce Prince commença de gner, pour venir ensuite à ce qui donna lieu à la guerre, dont nous vons parler.

autres ont dit après lui, *quamos à tiempo que meterse la cosa, & principal parte para no alcancarla*. Cette plainte est néanmoins rare dans les hommes d'un vrai mérite toujours modestes, car ils crient moins que tels qui n'ont rien fait, & qui ne feront jamais rien, & ils n'ont garde de changer de parti comme a fait Théodote. Quand on vient à cette extrémité il faut avoir des qualités éminentes, si l'on n'a un grand nom. Théodote, qui étoit Etolien, avoit les unes & manquoit de l'autre, selon toute apparence : mais son courage & sa capacité étoient un titre qui faisoit qu'il honoroit son emploi. Labiénus changea de parti, & s'en trouva mal. Il se croioit grand Capitaine, parce qu'il étoit considéré, & estimé dans l'armée de César, sans savoir qu'il étoit plutôt fait pour obéir que pour commander. Il l'abandonna pour se jetter dans le parti de Pompée, où il ne fit rien qui vaille, & ne remporta de sa désertion que la honte qui la suit lorsque nos services ne répondent pas à ce qu'on attend de nous. Cela prouve la vérité de ce que dit quelque part Cicéron, qu'il ne faut point passer dans un autre parti qu'on n'ait dequoi s'y faire valoir & s'y soutenir par so me.

Si je rapportois les exemples qui me passe la tête sur cette matiére, je ne finirois pas car toute l'Histoire en est parsemée. Ce q puis dire, c'est qu'il y a certaines conjon où il importe de se défier des Grands & d tres aussi, qu'on reconnoit d'une ambition sûrée & d'une grande capacité dans les armes Cardinal de Richelieu les connoissoit parfaite A ceux-là on ne leur fait pas toujours une tice de leur refuser certains grands emplois q mettent en état de parler trop haut & de se craindre, ils abusent quelquefois de leur créd prennent envie par la gloire qu'ils se font a de s'élever plus haut, surtout sous un Prin qu'étoit Ptolémée, & si Sosibe n'eût pas é monde, ce Prince eût été réduit à jouer du t rin pour gagner sa vie. On se souviendra lettre des Lacédémoniens à Philippe pére d xandre qui les menaçoit, ils ne lui répondiren par ces mots, *Denis à Corinthe*.

CHAPITRE X.

Antiochus succéde à Séleucus son pére. Caractére d'Hermias M stre de ce Roi. Sa jalousie contre Epigéne. Antiochus épouse Lao dice, fille de Mithridate. Révolte de Molon.

ANntiochus, le plus jeune fils de Seleucus, surnommé Callinic après que son pére fut mort, & que Seleucus son frére aîné eut succédé, se retira d'abord dans la haute Asie, jusqu'à ce que frére aiant été tué en trahison au-delà du mont Taurus, où nous av déja dit qu'il avoit passé avec une armée, il revint prendre possessi du Roiaume. Il fit Achée Gouverneur du païs d'en deçà du m Taurus, & donna le gouvernement des hautes Provinces du Roiau à Molon & à Alexandre son frére. Le premier fut donc Gouvern de la Médie, & l'autre de la Perside. Ces deux Gouverneurs mép soient fort la jeunesse du Roi, & comme d'une part ils espéroi

qu'Achée entreroit volontiers dans leurs vûës, & que de l'autre gnoient la cruauté & les artifices d'Hermias, qui étoit alors à la affaires, ils se mirent en tête d'abandonner Antiochus, & de re à sa domination les hautes Provinces. Cet Hermias étoit d & Seleucus frére d'Antiochus lui avoit confié le soin des affaire tat, lorsqu'il partit pour le mont Taurus. Elevé à ce haut c puissance, il ne pouvoit souffrir que d'autres que lui fussent e à la Cour. Naturellement cruel, des plus petites fautes il en fa crimes, & les punissoit rigoureusement. Quelquefois c'étoient c sations calomnieuses qu'il intentoit lui-même & sur lesquelles il en juge inéxorable. Mais il n'en vouloit plus à personne qu'à qui avoit ramené les troupes qui avoient pris les armes en fa Seleucus : & Epigéne étoit un homme également propre à per à exécuter tout ce qu'il jugeoit à propos, & en qui les troupes une confiance entiére. Un Ministre jaloux ne pouvoit voir c des qualités & ne les pas haïr. Il l'observoit *(a)* & n'épioit c casion de le déservir auprès du Prince. Le conseil qui se tint s volte de Molon lui parut favorable à son dessein. Antiochus ordonné à chacun de dire comment il croioit qu'on devoit se c dans cette affaire; Epigéne parla le premier & dit qu'il n'y a un moment à différer, que le Roi devoit incessamment se tra en personne sur les lieux, qu'il prendroit-là le tems convenable gir contre les révoltés : que quand il y seroit, ou Molon n'au la hardiesse de remuer sous les yeux de son Prince & d'une arm s'il persistoit dans son dessein, les peuples ne manqueroient p livrer bientôt au Roi.

Il parloit encore, lorsqu'Hermias transporté de colére dit q voit longtems qu'Epigéne trahissoit en secret le Roiaume, mais reusement il s'étoit découvert par l'avis qu'il venoit de donner, tendoit qu'à faire partir le Roi avec peu de troupes, & à m personne entre les mains des révoltés. Il s'arrêta-là, content jetté comme cette premiére semence de calomnie : mais c'étoi tôt un mouvement d'aigreur qui lui échapoit, qu'un effet de

(a) *Il l'observoit, & n'épioit que l'occasion de le déservir auprès du Prince.*] Hermias s'attendoit qu'Antiochus se feroit peut-être tuer à la guerre, & qu'étant Tuteur du jeune Prince, s'il pouvoit parvenir par ses intrigues à ce degré-là, il gouverneroit le Roiaume. Quelle folle imagination! Il eût même des vûës criminelles, qui furent de se défaire du Roi; ce qui fut la cause que ce Prince, qui s'apperçut des mauvais desseins d'un si méchant homme & si dangereux, le fit poignarder devant lui. Sa perfidie à l'égard d'Epigéne, qu'il fit mourir, est diabolique, & cependant à la honte de la nature humaine, l'Histoire nous fournit mille exemples sembla de Sosibe à l'égard de Cléoméne en app Hermias avoit très-grand besoin d'élo mis de son Maître par toutes sortes de calomnies pour les perdre, s'il ne pou carter d'auprès de sa personne, quoiq être utiles à l'Etat, action très-crim c'est trahir le Prince, dit Tite Live, dre & de gâter dans son esprit ceux q pables de le bien servir. Hermias pou ses plus loin, il ne fit aucune conscie mourir ceux dont toute la faute con le malheur de lui déplaire.

implacable dont il étoit dévoré. Son avis fut donc qu'il ne fallo marcher contre Molon. Ignorant & sans expérience sur les choses guerre, il craignit de courre les risques de cette expédition. Pto étoit pour lui beaucoup moins redoutable. On pouvoit sans rien dre attaquer un Prince qui ne s'occupoit que de ses plaisirs. Le c ainsi épouvanté, il fit donner la conduite de la guerre contre Mo Xénon & à Théodote Hémiolien, & pressa Antiochus de penser conquérir la Cœlesyrie, par-là il venoit à son but, qui étoit que l ne Prince envelopé pour ainsi dire de tous les côtés de guerres combats & de périls, & aiant besoin de ses services, n'eût pas le de penser ni à le punir de ses fautes passées, ni à le dépouiller de dignités.

Il forgea ensuite une lettre qu'il feignit lui avoir été envoiée p chée & la remit au Roi. Cette lettre portoit que Ptolémée pressi chée de s'emparer du Roiaume : qu'il le fourniroit de vaisseaux & gent s'il prenoit le Diadéme & prétendoit ouvertement à la sou neté, qu'il avoit déja en effet, mais dont il s'envioit à lui-même tre en rejettant la couronne que la fortune lui présentoit. Sur lettre le Roi résolut de marcher à la conquête de la Cœlesyrie. Q il fut à Séleucie proche Zeugma, Diognéte Amiral y arriva de C doce, amenant avec lui Laodice fille de Mithridate, pour la n entre les mains d'Antiochus à qui elle étoit destinée pour femme. Mithridate se vantoit de décendre (*a*) d'un des sept Perses qui av

(*a*) *Ce Mithridate se vantoit de décendre d'un des sept Perses qui avoient tué Magus.*] Les anciens Grecs & Romains & presque toutes les nations, si l'on en excepte quelques-unes beaucoup moins sages, étoient extrêmement entêtées de leur noblesse, & de l'antiquité de leur extraction. On peut voir par ce que dit ici Polybe & en différens endroits de son Histoire qu'on ne s'en piquoit pas moins en Asie; c'est tout autre chose aujourd'hui. Ce sont des barbares & gens de néant, dit-on, mais n'est-ce point un préjugé, puisque toujours égaux il n'y auroit plus que la vertu qui pût les distinguer & les avancer ? Il est certain qu'on ne connoît à présent dans ce pais-là d'autre noblesse d'extraction que pour les chevaux. Les Arabes vous débitent gravement leur généalogie lorsqu'ils les mettent en vente. Mithridate pouvoit fort bien se dire issu de l'un des sept Perses qui tuérent Magus sans prendre son origine dans les siécles les plus perdus comme font tant d'autres. Les généalogies de plusieurs Maisons de l'Europe sont plus chimériques que celles de certaines familles Romaines qui se faisoient décendre de quelques Dieux ou de quelques Déesses. Je ne puis m'empêcher de rire de ce que la plûpart des Maisons nobles racontent de leurs premiers fondateurs; celles du commun les vont chercher dans les Croisades. Il semble qu'on s'en soit dégoûté depuis qu'on a puisé dans cette source & quelque nom dans ces braves qui se cro Ceux qui sçavent qu'il ne feroit pas tr pour eux de se dire décendus de quelque lustre ou de quelqu'ancienne Maison qui n core, & qui n'ont qu'une extraction bas manquent pas de trouver quelque nom d que grande Maison en Pologne, en Suede la Saxe, en Hongrie ou en Italie, qui es blable ou à peu près semblable aux leurs, manquent pas de s'en faire sortir. Ils le chent surtout dans les Royaumes & les bliques qui ont éprouvé de grandes révolu car ils choisissent toujours quelque Maison te, de peur d'éprouver quelque rude mo tion. C'est toujours quelque cadet qui s'est pé de la Maison pour aller servir quelque ce, & qui après maints beaux faits d'arme épousé pour le moins quelque Princesse, pas épousé quelqu'Infante en considération grandes actions. Si ce que je dis ici ne doit que quelques Maisons en France, ou ai qui nous débitent de tels romans, on n pas tant de penchant à s'en moquer; mais rité tout est rempli de ces sortes de noble ginaires ou factices.

La hardiesse des faiseurs de semblables g logies est à peine concevable : ils font tou

tué Magus, & d'avoir conservé la domination que ses Péres reçuë de Darius, & qui s'étendoit jusqu'au Pont-Euxin. Ar suivi d'un nombreux cortége fut au devant de la jeune Prince les nôces se firent avec la magnificence qu'on devoit attendre d'u Roi. Ensuite il vint à Antioche pour y déclarer Reine Laod s'y disposer à la guerre.

Pour reprendre l'histoire de Molon, il attira dans son parti ples de son gouvernement, partie en leur faisant espérer un gr tin, partie en intimidant les Chefs par des lettres menaçantes c gnoit avoir reçuës du Roi. Il avoit encore disposé son frére à concert avec lui, & s'étoit mis en sûreté contre les Satrapes dont il avoit à force de largesses acheté l'amitié : ses précautions il se met en marche à la tête d'une grande armée & va au dev troupes du Roi. Xénon & Théodote craignant qu'il ne fondit se retirérent dans les villes. Molon se rendit maître du païs de loniates & y trouva des vivres en abondance. Dès auparavant formidable par l'étenduë de son gouvernement. Car c'est chez des que sont tous les haras de chevaux du Roi. Il y a du blec bestiaux sans nombre : la force & la grandeur du païs est ine ble.

En effet la Médie occupe le milieu de l'Asie, mais compar les autres parties, il n'y en a point qu'elle ne surpasse & en éte par la hauteur des montagnes dont elle est couverte. Outre c commande à des nations très-fortes & très-nombreuses. Du cô rient sont les plaines de ce désert qui est entre la Perside & la sie, les Portes Caspiennes, & les montagnes des Tapyriens, mer d'Hircanie n'est pas fort éloignée. Au Midi elle confine à l potamie & aux Apolloniates. Elle touche aussi à la Perse & elle fenduë de ce côté-là par le Zagre montagne haute de cent sta partagée en différens sommets qui forment ici des gouffres, & vallées qu'habitent les Cosséens, les Corbréens, les Carhiens sieurs autres sortes de Barbares qui sont en réputation pour la Elle joint du côté d'Occident les Ataopatiens, peuple peu éloi nations qui s'étendent jusqu'au Pont-Euxin. Enfin au Septentr

ne fécondité extraordinaire à trouver des aieux illustre aux hommes les plus nouveaux. Si votre nom est favorable, ne doutez pas un seul moment qu'ils ne vous fassent àuter dans quelque bonne & noble Maison qu'ils trouveront toujours dans les Historiens qui ont écrit des guerres des divers Etats de l'Europe. Sandoval Historien Espagnol, qui a fait la généalogie de l'Empereur Charlequint, l'a établie de pere en fils depuis Adam jusqu'à lui. Celle de Gianatin Peñafiel n'est pas moins singuliere. Il soutient gravement qu'il n'y avoit eu que cent dix-huit générations depuis Adam jusqu'à Philippe III. Roi d'Es cent vingt-une de la même ligne jus de Lerme pour lequel il composa ces tises.

Bonani dit dans son *Numismata Pon manorum*, que le Pape Martin V. de des Colonnes venoit de Marius, qu'e comme le chef de cette illustre Maiso servoit en Afrique sous Scipion. On il, de petites colonnes d'argent qui étoi de monumens de ses conquêtes..

eſt bordée par les Eliméens, les Ariaraces, les Caddufiens & les tianes, & domine ſur cette partie du Pont qui touche aux Palus M tides. De l'Orient à l'Occident régne une chaîne de montagnes e leſquelles ſont creuſées des campagnes toutes remplies de villes & bourgs.

Molon, maître d'un païs ſi vaſte & ſi approchant d'un grand Ro me, ne pouvoit pas ne point être redoutable. Mais quand les G raux de Ptolémée lui eurent abandonné le plat païs, & que les miers ſuccès eurent enflé le courage de ſes troupes, ce fut alors q terreur de ſon nom ſe répandit par tout, & que les peuples d'Aſie ſeſpérerent de pouvoir lui réſiſter. D'abord il eut deſſein de paſſ Tigre pour aſſiéger Séleucie, mais comme Zeuxis avoit fait enlever les bateaux, qui étoient ſur ce fleuve, il ſe retira au camp appell Ctéſiphon, & amaſſa des proviſions pour y paſſer l'hiver.

CHAPITRE XI.

Progrès de la révolte de Molon. Xénéte Général d'Antiochus le Tigre pour attaquer le rebelle, & il en eſt vaincu.

LE Roi aiant eu avis des progrès de Molon & de la rétraite d Généraux, voulut retourner contre ce rebelle & quitter la g contre Ptolémée. Mais Hermias s'en tint à ſon premier projet, & voia contre Molon Xénéte Achéen, qu'il fit nommer Généraliſſim faut, diſoit-il, faire la guerre à des révoltés par des Généraux; c'eſt au Roi de marcher contre des Rois & de combattre pour l'E re. Aiant le jeune Prince comme à ſes ordres, il continua de mar & aſſembla les troupes à Apamée, de là il fut à Laodicée. Le partit de cette ville avec toute l'armée, & traverſant le déſert il dans une vallée fort étroite entre le Liban & l'Antiliban, & c appelle la vallée de Marſyas. Dans l'endroit le plus ſerré ſon marais & des lacs ſur leſquels on cueille des cannes odoriférantes. détroit eſt commandé des deux côtés par deux châteaux, dont s'appelle Broque & l'autre Gerrhe, & qui ne laiſſent entre eux q paſſage aſſez étroit. Le Roi marcha pluſieurs jours dans cette lée, s'empara des villes voiſines, & arriva enfin à Gerrhe. Mais T dote Etolien, logé dans les deux châteaux, avoit fortifié de foſſés paliſſades le défilé qui conduit au lac, & avoit mis bonne garde tout. Le Roi voulut d'abord entrer par force dans les châteaux; comme il ſouffroit là plus de mal qu'il n'en faiſoit, parce que ces places étoient fortes, & que Théodote ne ſe laiſſoit pas corrom il quitta ſon deſſein.

Dans l'embarras où il étoit, il reçut encore nouvelle que avoit été entiérement défait, & que Molon avoit soumis à nation toutes les hautes Provinces. Sur cet avis il partit au pl deux châteaux pour venir donner ordre à ses propres affair ce Xénéte qu'il avoit envoié pour Généralissime, se voiant rev puissance qu'il n'auroit jamais osé espérer, traitoit ses amis avec & ne suivoit, dans ses entreprises, qu'un aveugle témérité. Il pendant la route de Séleucie, & aiant fait venir Diogéne & I l'un Gouverneur de la Susiane, & l'autre de la Mer rouge, i troupes en campagne, & alla prendre son camp sur le bord c en présence des ennemis. Là il apprit de plusieurs soldats, camp de Molon étoient passés au sien à la nage, que s'ils t le fleuve, toute l'armée de Molon se rangeroit sous ses étendar qu'elle haïssoit autant Molon, qu'elle aimoit Antiochus. E par cette nouvelle, il résolut de passer le fleuve. Il fit d'ab blant de vouloir jetter un pont sur le Tigre dans un endroit où une espéce d'Isle; mais comme il ne disposoit rien de ce qui ét faire pour cela, Molon ne se mit pas en peine de l'empécher. ta ensuite d'amasser & d'équiper des bateaux. Puis aiant ch toute son armée ce qu'il y avoit de meilleur, soit dans la cavale dans l'infanterie, & laissé Zeuxis à la garde du camp, il déc viron quatre vingt stades plus bas que n'étoit Molon, passa s de troupes sans aucune opposition, & campa de nuit dans u vantageux, couvert presque tout entier par le Tigre, & déf autres endroits par des marais & des fondriéres impraticabl

Molon détacha sa cavalerie pour arrêter ceux qui passoient en piéces ceux qui étoient déja passés. Cette cavalerie app effet, mais il ne fallut pas d'ennemis pour la vaincre. Ne co pas les lieux elle se précipita d'elle-même dans les fondriéres q rent hors d'état de combattre, & où la plûpart périrent. Xé jours persuadé que les rébelles n'attendoient que sa présence joindre à lui, avança le long du fleuve & campa sous leurs y lors Molon, soit par stratagême, soit qu'il craignît qu'il n'arri que chose de ce qu'espéroit Xénéte, laisse le bagage dans le chemens, decampe pendant la nuit & prend le chemin de l Xénéte croit que Molon ne prend la fuite que parce qu'il cr venir aux mains, & qu'il se défie de ses troupes. Il s'empa camp, & y fait venir la cavalerie & l'équipage qu'il avoit laiss garde de Zeuxis. Il assemble ensuite l'armée & l'exhorte de bi rer des suites de la guerre, puisque Molon avoit déja tourné l leur donne ordre de repaître & de se tenir prêts, parce que matin il se mettroit à la queuë des ennemis. L'armée pleine de ce & regorgeant de vivres, fait bonne chere, boit à l'excès, ne suite nécessaire néglige la victoire.

Après avoir marché quelque tems, Molon fait repaître & revi
ses pas. Toute l'armée ennemie étoit éparse & ensevelie dans l
il se jette au point du jour sur les retranchemens. Xénéte effrai
force inutilement d'éveiller ses soldats. Il se présente témérairem
combat & y perd la vie. La plûpart des soldats furent massacr
leurs paillasses, le reste se jetta dans le fleuve pour passer au cam
étoit sur l'autre bord, & y périt pour la plus grande partie. C'ét
ne confusion & un tumulte horrible dans les deux camps. Les tr
étonnées d'un accident si imprévu étoient hors d'elles-mêmes. Le
qui étoit de l'autre côté, n'étoit éloigné de celui d'où l'on sorto
de la largeur du fleuve, & l'envie de se sauver étoit telle, qu'el
moit les yeux sur la rapidité du Tigre & sur la difficulté de le tra
Les soldats, uniquement occupés de la conservation de leur vi
jettoient eux-mêmes dans le fleuve. Ils y jettoient aussi les chev
les équipages, comme si le fleuve par je ne sai quelle providenc
dû compatir à leur peine, & les transporter sans péril de l'autre
On voioit flotter entre les nageurs, des chevaux, des bêtes de ch
des armes, des cadavres, des équipages de toute sorte, c'étoit le
tacle du monde le plus affreux & le plus lamentable.

Le camp de Xénéte enlevé, Molon passa le fleuve sans que p
ne se présentât pour l'arrêter, car Zeuxis avoit aussi pris la fuite.
rend encore maître de ce second camp, puis part avec son armée
Séleucie. Il entre d'emblée dans la place, parce que Zeuxis &
médon qui y commandoient l'avoient abandonnée : il continuë d
cer & se soumet toutes les hautes Provinces sans coup férir. Maît
la Babylonie & du Gouvernement qui s'étend jusqu'à la mer Rou
vient à Suse, & emporte la ville d'assaut : mais contre la citadel
efforts furent inutiles. Diogéne l'avoit prévenu & s'y étoit jett
quitta donc cette entreprise, & aiant laissé du monde pour en fa
siége, il ramena son armée à Séleucie sur le Tigre. Après avoi
là rafraîchir ses troupes & les avoir encouragées, il se remit en
pagne & subjugua tout le païs qui est le long du fleuve jusqu'à
pe, & la Mésopotamie jusqu'à Dures.

OBSERVATIONS

Sur le passage du Tigre par l'armée de Xénéte Général de Antiochus.

§. I.

On se laisse prendre aux ruses les plus surannées. Faux prétexte de la plûpa voltes. De quelque Religion que soit un Roi, il n'est pas permis de prend mes contre lui.

THucydide a dit que la plus belle de toutes les louanges qu'on puisse un Général d'armée est celle qui s'acquiert par la ruse & le stratagê lippe pére d'Alexandre le Grand a dit la même chose après ce célèbre I Les Grecs étoient grands maîtres dans cet art, c'est plutôt une science ; de tromper finement à la guerre peut être très-aisément réduit en princi méthode, & je crois l'avoir assez fait connoître dans cet Ouvrage. L' celle infiniment plus par l'acquit que par le naturel, puis qu'en effet la la science des tromperies. Les Lacédémoniens avoient ce me semble une méthode pour dresser leur jeunesse à tromper & à ruser à la guerre, c leur apprendre l'art de la filouterie, celui qui s'en acquitoit le plus finen estimé le plus habile: mais si l'on étoit pris sur le fait, on étoit puni tr ment, non pour avoir vôlé, mais pour s'en être mal acquité, & avec pe & d'artifice. Silius fait dire à Corvin, qu'*il est plus glorieux de mettre en ruse & l'artifice que d'avoir recours à la force.* Plutarque dit qu'à Lacéd mettoit une grande difference entre ceux qui surmontoient leurs ennemis par ceux qui les vainquoient par la force ouverte, & que les premiers immol plus grande victime.

Molon dont la rébellion est célébre dans mon Auteur, eût sans dou d'en immoler trois, s'il fut né dans Sparte. Mais d'où vient que l'Histor sec dans ce qu'il rapporte de l'événement du passage du Tigre & de la d Xénéte: cela étoit ce me semble très-digne de ses réflexions & de ses éloge a beaucoup à soupçonner que Molon prit l'épouvante après le passage du T Xénéte, & que sa rétraite étoit moins le résultat d'un dessein profond, que la peur ou d'une terreur panique. Ce n'est ici qu'une conjecture qui me fez probable, cela va presque à la conviction par les paroles de Polybe. *M il, soit par stratagême, soit qu'il craignît qu'il n'arrivât quelque chose de ce Xénéte, laissa les bagages dans les retranchemens & décampa pendant la nuit* toire est remplie d'un assez bon nombre d'exemples de Généraux qui ont a leur camp par une retraite simulée: mais celles qui nous portent à tout aba vivres, tentes, équipages, & tout l'attirail d'une armée, sans rien emporter que cela me surprend & me paroît dépourvu de toute vraisemblance & plu d'orner un roman qu'une histoire, & cependant ils agissent comme si c'ét bêtes qui se fissent la guerre entr'elles. J'en serois peut-être moins étonné, dant ces ruses sont en grand nombre; j'en passe une ou deux où quelque Gé

laissé prendre, mais qu'il s'en trouve un si grand nombre, cela deshonore ment la nature humaine. Dans ces cas-là, & dans bien d'autres, je suis de de Bayle, qu'il n'y a rien de plus humiliant que de se représenter que l' homme.

On radotoit quelquefois dans ces tems antiques, il est certain qu'on radote dans celui-ci; car on trouve peu de faits semblables dans nos historiens.] croire son ennemi bien dépourvu de raison & de sens commun, que dis-je stupide & bien brute pour croire qu'il se gorgera de butin, de vin & de v comme une bête, & qu'il s'endormira ensuite sans faire ni guet ni garde, c s'il n'avoit plus rien à faire que cela ni rien à craindre. Pour cette occasio emploie le stratagême dont je parle, & l'on trouve que l'on ne s'est point tr J'avouë que les soldats feront capables d'une telle conduite, mais ces soldats o Généraux & des Officiers à leur tête. Doit-on être moins sur ses gardes lo l'ennemi s'en est allé sans rendre aucun combat, que lorsqu'il est en notre p ce? Ce qu'il y a de bien étrange, c'est que Cyrus entr'autres tendit un tout semblable à l'armée de Tomiris, qui lui réussit parfaitement; Xénéte en sans doute s'en souvenir. Un Général d'armée qui risque un tel stratagême beaucoup, & court à une perte presqu'assûrée; car si Xénéte eût été, je pas un habile Général, mais quelque chose au dessous du médiocre, en se tena ses gardes, & faisant voir à ses soldats qu'ils avoient beaucoup à se défier retraite qui tenoit plutôt de l'artifice que de la raison, & qu'ils étoient da danger évident de se perdre s'ils n'étoient dans leur devoir & dans une perp défiance de ce qui pouvoit arriver, Molon fût tombé dans son propre piég eût trouvé le camp ennemi bien gardé, & des troupes toutes prêtes à le bien voir. Il ne pouvoit éviter d'être battu ou de faire retraite, ce qui eût été ment plus honteux & plus ruineux pour lui que la perte d'une bataille la plus plette; au lieu que sans avoir combattu il se fût trouvé hors d'état de tenir la pagne sans vivres & sans équipages, & à la tête d'une armée composée de miserables & désespérés. Qui doute qu'ils n'en eût été abandonné? car or aisément d'un parti à l'autre dans les guerres civiles, & particuliérement dans qui n'ont aucun fondement, comme étoit sans doute celle de Molon contre chus, d'un sujet contre son maître & son Souverain, & qui n'a d'autres pr de sa prise d'armes, que ceux qui sont ordinaires aux rebelles, qui n'ont d' desseins, disent-ils, que de remedier aux abus & chasser d'auprès du maître u nistre dont ils ne sont pas contens, & les mauvais Conseillers qui l'environnent dont le véritable n'est, & ne fut guere jamais, que la passion désordonnée tisfaire leurs intérêts & leur ambition. Les premiers qui ont pris les armes u deux fois en faveur de ces sortes de gens donnérent une ou deux fois dans l neau, sans passer pour simples & pour fort grossiers s'ils y alloient de bonne mais après tant d'exemples de semblables supercheries, car elles sont sans fin tous les siécles, après tant de révolutions arrivées, qui n'avoient d'autre pr que cet intérêt, cette ambition, ou le mécontentement ou la haine contre un ri ou contre un Ministre, après tant d'exemples de cette nature, ne faut-il pa bien sot & bien dupe pour donner dans un piége aussi suranné que celui-là renvoie mon Lecteur aux réflexions de M. le Vassor dans son Histoire de XIII. il a chanté ces sortes de gens, il nous les a dépeints d'après nature & des couleurs qui ne nous les font pas seulement détester, mais encore regarder un mépris souverain. Rien de plus lâche & de plus infâme que ces sortes c tieux. M. de la Rochefoucault dans ses Mémoires ne nous les chante pa

tant d'horreur, il en met pourtant beaucoup, bien qu'il y eût été tromp
se soit tourné du côté du parti rébelle. La rébellion de Molon, cell
même avoit quelque chose de grand & d'élevé dans son principe, quoiqu
criminel, mais ceux qui ont été la cause de la plûpart des révolutions q
rivées sous le regne de Louis XIII. & pendant la minorité de Louis X
ient, disons-le sans façon, rien de semblable. Dans les guerres même de
les Chefs, si l'on en excepte trois ou quatre, entre autres le Prince Hen
& l'Amiral de Coligni, le reste n'avoit ni religion, ni bonne foi, ni h
en avoient moins que leurs soldats, qui combattoient pour leurs part
mauvais, bien que les Loix du Christianisme ne permettent en aucune
des Sujets de prendre les armes contre leur Souverain légitime de quelq
qu'un Prince puisse être ou qu'il veuille être; c'est le sentiment des p
Théologiens & de S. Paul lui-même. Je citerai là-dessus Bayle dans s
naire dans l'article d'Amyrault, il dit que ce Ministre Professeur en T
Saumur étoit un des plus sçavans & des plus honnêtes hommes de son te
dans l'Apologie qu'il publia pour ceux de la Religion l'an 1647. il excu
qu'il peut leurs guerres civiles de France, mais il déclare néanmoins „ q
„ nullement entreprendre la défense de la prise d'armes contre son Prince
„ que cause que ce puisse être . . . . & qu'il a toujours cru qu'il con
„ coup mieux à la nature de l'Evangile & à la pratique de l'Eglise ancie
„ voir recours à d'autres armes qu'à la patience, aux larmes & aux p
„ & toutes les fois, dit-il, que je jette les yeux de l'esprit dessus l
„ nos peres, je ne puis que je ne regrete très-sensiblement qu'ils n'aien
„ tres belles vertus dont ils nous ont laissé les exemples de l'imitation d
„ Chrétiens en cette invincible patience qu'ils montrérent sous les persé
„ Empereurs". Ces paroles dont je me suis souvenu & si propres à no
tester les guerres civiles, & ceux qui en sont les boutefeux ou les Chefs
pas paru devoir être supprimées, car elles prouvent que si ces guerres
permises dans les choses de Religion, à plus forte raison dans les aut
la Religion & la conscience n'entrent en aucune maniere: telle fut cell
contre son Prince, & de cent mille autres rebelles beaucoup plus indign
pour être portés d'une ambition moins noble & moins élevée, accom
ne infâme & basse avarice.

§. II.

Il est toujours bon que le Roi commande lui-même ses armées. Remarques sage du Tigre par Xénéte. Effets étranges de la peur.

MOlon avoit déja remporté cette grande victoire sur Xénéte par un
fort remarquable. Cet événement jetta Antiochus dans un très
barras. S'il eût écouté les avis des gens sages & expérimentés, &
moins laissé gouverner par un Ministre lâche, malhabile & vindicatif,
voit ce que c'étoit que la guerre, & qui craignoit moins pour son
pour lui du conseil qu'Epigéne donnoit, ce Prince auroit marché en pe
à Molon pour le combattre. Hermias n'oublioit rien pour empêcher
ne s'exposât dans une guerre si difficile, le Roi assembla son Conseil,

„ ordonné à chacun, dit mon Auteur, de dire comme il croioit qu'on de
„ conduire dans cette affaire, Epigéne parla le premier, & dit qu'il n'y av
„ cun tems à perdre, que le Roi devoit incessamment se transporter en perso
„ les lieux, & épier là le moment d'agir contre les révoltés. Epigéne donn
aussi-tôt la raison en guerrier digne des éloges que l'Historien fait de ce suje
le: mais quelquefois les favoris, qui ont des interêts differens du bien &
gloire du Prince, ne s'accommodent pas toujours des conseils des habiles ge
de ceux dont ils craignent la concurrence, dont le mérite éclate un peu tro
dont les projets, pour être estimés trop grands & le succès trop assûré, leu
craindre que s'ils venoient à être suivis, le Prince ne vînt à reconnoître le
de ces gens-là, qu'il ne leur accordât sa confiance, & qu'il ne rabattît be
de celle dont il les honore, & qu'il ne reconnût leur peu d'habileté par la
& la sagesse des conseils des autres. C'est ce qui arriva à Aratus à l'égard d
lippe, dont la jeunesse, plus éclairée que celle d'Antiochus, fit qu'il écou
lontiers les avis d'un homme sage & consommé dans les affaires, préférable
ceux de son Ministre; au lieu que le Roi Antiochus se laissa entraîner au
nuations & aux mauvais conseils d'Hermias, qui cherchoit plutôt à satisf
haine, sa jalousie & toutes ses autres passions contre un homme de bien,
gloire & le salut de son Maître. En effet comme il craignoit qu'il ne
parti le plus honorable, & le plus digne d'un Roi, qui étoit celui qu'Epig
proposoit, il chercha à rendre celui-ci suspect de trahison par les calomnies le
affreuses, où sa lâcheté avoit autant de part que sa haine. Polybe nous l
lui-même. „ Pour Hermias, dit-il, parfaitement ignorant sur la guerre il cra
„ d'en courir les hazards, il ne voulut point marcher contre Molon; il
„ mieux prendre les armes contre Ptolemée, persuadé qu'avec un Prince au
„ che il n'y avoit point de péril à craindre, & proposa Xénéte Achéen p
commandement des forces destinées contre Molon: au lieu qu'il importoit
mement que le jeune Roi marchât contre celui de ses ennemis qui lui pa
le plus redoutable. „ Il faut, disoit-il, faire la guerre à des révoltés par de
„ néraux; mais c'est aux Rois à marcher contre des Rois, & à combattr
„ l'Empire:" comme s'il étoit honteux à un grand Monarque de combattr
se défendre dans les dangers éminens.

Le Cardinal de Richelieu, qui tenoit un peu du caractére d'Hermias à l
de son adresse à rendre suspects ceux qu'il craignoit; cet habile & adroit
stre, dis-je, ne pensa jamais comme celui du jeune Antiochus. Il conseilla to
à son Maître de marcher lui-même en personne contre les Puissances qui
quoient, comme contre ses sujets rebelles, & il importe plus aux Rois de m
contre ces derniers que contre les autres, parce qu'il y a peu de fidélité da
guerres civiles, & qu'il s'en trouve peu parmi les Grands qui ne soient sus
surtout lorsqu'elles ont pour principe ou pour prétexte l'oppression des peu
des loix sous lesquelles ils vivent. Hermias étoit Etolien, & joignant à sa
de gouverner impérieuse, & à sa qualité d'étranger tout le contraire de ce qu
roit dû être, une humeur vindicative & sanguinaire, la lâcheté & la perfidie
cela n'aida pas peu à aliéner les esprits; ce qui produisit des factions, d'où
la révolution dont mon Auteur parle, qui commença par la révolte de Molo
fut peu après suivie du soulévement des Satrapes des grandes provinces de l
Troubles qu'on peut raisonnablement imputer au seul Hermias, du moins
fournit le prétexte. Ce ne sont pas toujours ceux qui prennent les armes le
miers qui sont la cause des malheurs des guerres civiles; mais ceux uniqueme

mettent les autres en néceſſité de les prendre. Le Cardinal Mazarin n'i d'imiter l'Etolien dans ſon Miniſtre, il ſuivit une toute autre politique ſeul qu'il étoit étranger; & bien qu'il fût ſeul à la tête des affaires, qu pas moins grand politique, ni moins éclairé que le Cardinal de Richelieu ne fût point vindicatif, il trouva pourtant des Molons & des Achées, & tie de la minorité de Louis XIV. ſe paſſa dans les horreurs des guerres civ deux Miniſtres n'eurent garde de ſuivre le conſeil d'Hermias, ils ſuivi d'Epigéne, ils menérent ſouvent le jeune Monarque contre les rebelles n'impoſe davantage aux factieux, & ne leur donne plus de terreur que l du Souverain.

Antiochus ſe ſouvint du conſeil d'Epigéne, que ſon Miniſtre fit mour tour de perfidie, dont il y a bien des exemples dans l'Hiſtoire; il ſe] même contre Molon & contre Achée, après s'être défait de ſon Miniſtre manda toujours ſes armées. On pouvoit appliquer à ce Prince, comme à & à tant d'autres, ce que répondoit Henri IV. au Nonce du Pape, qu mandoit un jour combien de tems il avoit fait la guerre. *Toute ma vie*, l dit ce brave Roi, *& jamais mes armées n'ont eu d'autre Général que moi* roit à ſouhaiter que tous les Princes en fiſſent autant, leurs affaires e beaucoup mieux. Tite-Live dit que les Rois doivent être les premiers de leurs armées. *Regem conſpici, Regem unum Ducem, unum Imperator debere.* Que l'on jette les yeux ſur les Princes qui ont commandé eux-mê armées, on verra qu'ils ont été rarement malheureux, & qu'ils ont fini ment leurs guerres. Le Sultan Selim n'avoit-il pas raiſon de dire que les qu'on remporte ſans le Maître ſont preſque toujours boiteuſes? Toutes c nous avons vûes ne marchent pas plus droit; les autres, qui ſemblables Cannes, ſembloient ne devoir laiſſer aucune queuë aux guerres, ne ſont ſiécle, ni du ſiécle paſſé: elles ont preſque toutes reſſemblé à cette der ceux qui en ont le mieux profité ont-ils fait tout ce qu'ils pouvoient fair bien d'Annibals & combien peu de Céſars! Le mauvais conſeil d'Hermias geſſe de celui d'Epigéne, nous ont conduit à ſouhaiter aux Princes de ſuivre l'avis du dernier.

Xénéte étoit un malhabile Général, bien qu'il eût commencé en fort hab me. Il vit bien que le deſſein de Molon étoit de paſſer le Tigre & de ſiége de Séleucie, pour avoir une tête en-deçà & en faire une place d'ar théâtre de la guerre. Xénéte le prévint ſur ce fleuve pour en défendre le ou pour le traverſer, s'il lui étoit poſſible, & attaquer l'armée rebelle q campée de l'autre côté, ſans qu'il lui fût poſſible d'y dreſſer un pont, Ze fait enlever tous les batteaux le long de ce fleuve: précaution qui vient aſ rellement à l'eſprit, & dont très-peu ſe ſervent. Xénéte craignant de paſſe pagne ſans rien faire, ſe réſolut de paſſer le Tigre ſur la foi de quelque ges, qui le leurrérent de l'eſpérance que la plus grande partie des rebelle neroient de ſon côté. Polybe dit qu'il ramaſſa tous les batteaux qu'il put t long du fleuve, & il y a toute apparence qu'il en fit conſtruire un bo dans ſon camp: car le mot d'équiper des batteaux pour le paſſage d'une r ſçauroit ſignifier autre choſe que la conſtruction de ces batteaux. Il ſe ſe ruſe ordinaire, qui eſt de feindre de vouloir tenter en un endroit, & d'y pont à couvert d'une Iſle, & de paſſer par un autre, où le fleuve étoit ment plus large & plus difficile; mais dans ces ſortes de cas, où il ne d'établir un pont, mais d'embarquer des troupes & de les faire traverſer, il

jours choisir les lieux où l'ennemi se defie le moins : car une armée qui se cam
delà d'un grand fleuve pour en défendre le passage, se poste toujours aux endr
plus aisés & les plus favorables pour jetter un pont, & surtout à ceux où le
forme plusieurs Isles, parce qu'en y communiquant par plusieurs ponts, il ne
reste plus que le bras qui nous sépare de l'ennemi.

Xénéte fit deux choses qu'il crut pouvoir lui assûrer le succès de son entre
il fit d'abord mine de vouloir traverser, & de construire un pont à la faveur
Isle vis-à-vis ou fort près de l'armée rebelle ; ensuite la lenteur ou plutôt le
des préparatifs, & l'opinion que Molon avoit en ses forces, outre les avantage
cédens, tout cela le rendit moins circonspect & fit qu'il se tint moins sur ses
qu'il n'auroit dû faire : dans les passages de grandes riviéres, ce n'est pas du
où ces deux armées sont campées vis-à-vis l'une de l'autre, que celui qui cher
empêcher le passage doit porter tous ses soins, mais aux autres endroits plus
gnés au-dessus ou au-dessous du fleuve, c'est à quoi un habile Général pense
nairement & pour cela il prend les précautions qui ne sont ignorées d'aucun.
a plus que cela à observer dans cette partie de la guerre, ce n'est pas la facili
passer en un endroit plutôt qu'en l'autre qu'il faut considérer, mais le terrai
est en delà qui nous peut nuire ou servir. S'il nous est favorable & qu'au
traire le fleuve soit en cet endroit très-large & très-dangereux pour y établ
point à cause du grand nombre de batteaux qu'il faudroit, & la difficulté
faire, tout cela ne doit pas être une raison qui puisse nous empêcher de le cl
préférablement à tout autre ; car il suffit de s'être rendu maître de l'autre bord
l'on est assuré par l'avantage de la situation, & de celui de l'art qu'on peut y
ter, s'il est nécessaire de se maintenir en sûreté avec peu de monde contre t
les forces de l'ennemi. Alors on fait passer peu à peu toute l'armée en-delà, &
marche ensuite à l'ennemi, où l'on cherche un autre camp en décendant ou e
montant, où l'on puisse établir son pont avec moins de difficulté. C'est ce
Xénéte prétendoit faire après avoir passé le fleuve. Ce que je trouve de bien
prenant est la négligence, ou plutôt le peu d'habileté de Molon. qui pouvoit
s'imaginer qu'il n'étoit pas impossible de passer autre part le fleuve que là
étoit, & qu'il y a des endroits & des postes le long des bords sur lesquel
doit avoir une attention particuliére, & les faire garder, & ce sont ceux où l'
mi se trouve tout établi en y arrivant. Non seulement il n'en connut pas la
séquence, mais il ne paroît pas par le narré de Polybe, qu'il se fût servi des
cautions ordinaires pour la défense du passage d'une riviére. Il donna dans le
du monde le plus aisé à éviter, ces sortes de ruses viennent aussi naturellem
l'esprit de celui qui veut traverser une riviére, qu'à celui de l'autre qui veut l
pécher.

Xénéte, dit l'Historien, „ décendit environ quatre-vingt stades plus bas
„ n'étoit Molon, passa son corps de troupes sans aucune opposition, & camp
„ nuit dans un lieu avantageux, couvert presque tout entier par le Tigre, &
„ fendu aux autres endroits par des marais & des fondriéres impraticables." Je
les gens de guerre de remarquer ces derniéres paroles. Il est aisé de concevoi
le Général d'Antiochus passa à un endroit où le fleuve formoit un coude o
enfoncement si considérable, qu'il étoit difficile que Molon le pût attaquer, i
pendamment même des autres avantages que Xénéte trouva après avoir traversé ;
qu'il y avoit des marais & des fondriéres qui empêchoient que l'ennemi ne pû
nir à lui qu'en défilant. Il y a toute sorte d'apparence que Xénéte s'y fort
& c'est par où l'on commence au passage d'une riviére, & surtout d'un grand fl

où ceux qui traversent avec des batteaux ne le sont pas si facilement que su
viére d'une largeur médiocre; outre qu'il faut toujours faire remonter les
après avoir traversé, à cause du courant qui les entraîne en bas.

Lorsqu'un Général d'armée ne connoît pas le païs, qu'il ne l'a pas lui-m
miné ou fait reconnoître, il est très-propre à tomber dans les fautes du n
moins pardonnables. Nous avons vû cela au passage du Pô par M. le Princ
en 1706. Molon averti que l'ennemi est en-deçà du fleuve, & qu'il l'a trav
un certain nombre de troupes, ignorant très-parfaitement la nature des lieux c
percé, il détache sa cavalerie, sans savoir qu'une telle sorte d'arme est inuti
force dans un endroit de défilés très-étroits & de marais impraticables. I
est incertain de la situation des lieux, & quand même on en seroit le mieu
du monde, on ne néglige jamais d'y envoier de l'infanterie. Si l'on voit
puisse faire assez de diligence, chaque cavalier prend un fantassin en croupe
détache en même tems tous les dragons, ou du moins une grande partie, &
que en arrivant tout sur le champ fort ou foible : car c'est gagner beaucour
user ainsi & sans délibérer, pour deux raisons. La premiére, c'est qu'on
pas le tems à l'ennemi de se bien reconnoître, & de se fortifier de telle so
ne puisse plus l'attaquer; & la seconde, c'est que ses forces grossissent & a
toujours par les troupes qu'on embarque incessamment sur les batteaux q
& repassent sans cesse.

J'ai vû plusieurs passages de grandes riviéres en Italie & ailleurs, comm
moindres; mais je n'ai jamais remarqué qu'aucun Général ait jamais pris le
tions dont je parle, & ait attaqué ce qui a percé. Ils sont un tems considéral
bérer, & agissent lorsqu'il n'est plus tems: la plûpart se retirent & s'en vont
sage de l'Adigé en 1701. & en 1706. celui du Canal Blanc quatre ou cin
près, celui du Pô à peu près dans le même espace, sont témoins de cette n
Tous ces faits ont été souvent répétés dans cet Ouvrage : mais sauroient-ils
pour l'instruction des gens de guerre?

Xénéte choisit encore le tems le plus favorable à ces sortes d'entreprises,
celles qui opérent des surprises ne sauroient guéres réussir qu'à la faveur
sans Lune. Voit-on beaucoup de gens qui choisissent ces heures-là dan
qu'ils exécutent d'extraordinaire, ou qui en approche? Il faut voir des yeu
à la guerre, & les fermer ensuite pour voir des yeux de l'esprit, se retirer
binet, & méditer à loisir sur ce que l'on doit faire pour l'exécution ; ce
pas difficile, dès qu'on s'est formé une idée bien nette du païs & du po
veut occuper, le tems qu'il faut à l'ennemi pour marcher & pour dis
tes choses pour le combat; ce qui donne le tems de se fortifier & de
en état de faire tête, pendant que ceux qui ont passé les premiers sout
donnent le tems aux batteaux de faire un second débarquement. Ainsi pe
nombre grossit, l'on est en état de se mieux défendre par les secours qu
successivement.

La méthode qu'on doit suivre pour se retrancher dans ces sortes de lieux
n'est pas celle qu'on suit ordinairement. J'ai proposé en plusieurs endro
Ouvrage celle se fermer par des arbres coupés. Rien n'égale la force
tès de fortifications, ni rien de plus aisé que de se remparer en très-peu
& l'on n'en a aucun à perdre; outre qu'en levant de la terre, quelque
l'on ait, l'on n'est jamais en état de résister à un grand effort. On n'a
lui de se mettre entiérement hors d'insulte, & un retranchement ne l'est
les moiens dont on se sert ordinairement pour surmonter ces sortes d'obs

lieu que l'abattis est fait en un instant, & l'on ne sçauroit jamais être pénétré, qu'il n'y ait ni fossé, ni parapet, ni fraise, ni palissade sur berme. Il ne faut n le ni pioche, la hache suffit; mais dans ces endroits extrémement resserrés, ou les défilés où l'on ne peut se défendre ni attaquer que sur un petit front, le plu l'emporte quelquefois, lorsqu'on attaque à différentes reprises, & que les corps cédent l'un à l'autre pour conserver toujours une ardeur & une violence toujou gale dans le combat: car l'une & l'autre s'amortissent, si les premiers qui attaq ne font place après un certain tems à des troupes fraîches qui les soutiennent relévent; on se trouve enfin accablé par tant d'attaques successives & nouvelles. pour cela que je propose de former l'abattis ou le retranchement en angle rentra le plus profond; ce qui fournit un plus grand obstacle, & des revers contre les l'ennemi ne sçauroit tenir. C'est, je pense, la meilleure méthode & la plus meu re. Il seroit à souhaiter qu'on voulût la suivre. Je reviens à mon sujet, si l'on s'imaginer que je m'en sois écarté.

Molon étonné de voir l'ennemi en-deçà, & ignorant la nature du poste qu'i cupoit, détache une partie de sa cavalerie dans un endroit où elle ne pouvoit d'aucun usage. Il l'attaqua étourdiment, sans avoir fait reconnoître les marais cavalerie alla s'engager sans réflexion & fort imprudemment. Il perdit là une de ses troupes, sans qu'il fût besoin de la main des ennemis pour les défaire.

Un si grand avantage porta Xénéte à de plus grands desseins, il crut qu'en prochant de l'armée des rebelles, Molon s'en verroit abandonné, & que toute troupes se tourneroient du côté du parti du Roi. Il se hâte de déloger du qu'il occupoit, bien qu'il n'eût avec lui qu'une partie de ses forces, & que le fût encore en-delà du fleuve. Il longea la riviere en remontant pour s'approch l'ennemi où il parut en présence. Je suis fort embarassé de sçavoir, comme j dit plus haut, si le stratagême du Chef des factieux est l'effet d'un dessein prém té, ou celui du desespoir qu'il conçut après avoir connu la honte de sa retraite cipitée, car il abandonna son camp, ses bagages & ses vivres à la faveur de la Je pancherois fort de ce côté-là. Quoi qu'il en soit il s'enfuit à la faveur de nébres. Que ce soit une fuite réelle, ou une retraite fausse & simulée, il est con qu'il revint sur ses pas, comme mon Auteur le rapporte, lorsque Xénéte s'étoi paré de son camp, ses soldats ne pensoient à rien moins qu'à ce qui leur devoir ver. Il y paroît assez par la misérable conduite de leur Général. „ L'armée „ ne de confiance, dit mon Auteur (car une bonne partie avoit traversé en ensuite du premier combat,) „ & aiant des vivres à foison, fit bonne chere, „ à l'excès, & s'abandonna à la nonchalance ordinaire aux gens qui sont dans tat. Je renvoie mon lecteur au texte où cet événement est écrit avec tout l'art grand Ecrivain, & d'un guerrier expérimenté.

On voit dans cette surprise d'une partie de l'armée de Xénéte dans le cam Molon, où il s'étoit établi, un des plus étranges effets de la peur qu'on puis mais imaginer, je ne sçaurois me dispenser de faire quelques remarques sur ce droit de Polybe. J'ai dit quelque chose de cette passion dans les Volumes p dens, mais ici elle nous jette dans l'étonnement. Car je ne vois rien de semb Citons le passage tout entier, pour épargner la peine à mes Lecteurs de l'aller cher dans le texte. Les armes tombent des mains des plus braves, & des plus dis dans les surprises, & la tête tourne lorsque ces sortes d'avantures arrivent. néte & ses troupes aiant été surpris, la confusion & le trouble furent étranges le camp, chacun chercha son salut plutôt par la fuite que par son courage. „ „ me on voioit le camp qui étoit de l'autre côté, dit mon Auteur, n'étant él

„ de l'autre que de la largeur du fleuve; l'envie de se sauver fermoit
„ sur la rapidité du Tigre, & sur la difficulté de le traverser. Ne sçacha
„ en étoient, & occupés uniquement de la conservation de leur vie, ils se
„ eux-mêmes dans le fleuve. Ils y jettoient aussi les chevaux & les éc
„ comme si le fleuve par je ne sçais qu'elle providence eût dû compa
„ peine, & les transporter sans péril de l'autre côté. " Mais ce qu'il y
extraordinaire, c'est que Xénéte sans être si fou fit voir, lorsqu'il fut en
fleuve, & par conséquent hors de péril avec un bon reste d'armée, capable
cher Molon de passer en-delà; de profiter de sa victoire & de passer en-d
voir, dis-je, que la peur dont on revient aisément dès lors qu'on est d
plus grands périls, n'étoit pas éteinte dans lui non plus que dans le reste
néraux de son armée, que les uns & les autres en avoient encore de reste
tre le comble à leur deshonneur, à leur honte & au malheur de leur Maît
se contentérent pas d'abandonner les bords du Tigre, qu'on ne pouvoit
que sur un pont ou par stratagême, mais après avoir lâchement abandon
cond camp, dont le victorieux se rendit le maître, la peur leur troubla
le jugement, que Zeuxis & Diomédon, au lieu de tenir bon dans Séle
étoit une place importante & la clef de la frontiére; ils abandonnérent
teresse, où Molon entra sans aucune résistance. Xénéte ne fait pas seule
par sa conduite qu'il est un mauvais Général, mais qu'il est encore plus
le dernier goujat de son armée. Il devoit se sauver, je l'avouë, lorsqu
surpris, & son armée en déroute; mais devoit-il tout abandonner? Qu
effet de la peur dans un Général d'armée, qui ne devroit pas en faire paro
les plus grands revers de fortune, & surtout lorsque le mal n'est pas sans
mais l'expérience ne fait que trop voir, comme je l'ai dit quelque part,
son en est évidente, vû que ce qui surprend étonne de telle sorte, qu'il
vent les moiens de s'y opposer. Finissons ce paragraffe par un passage
tagne sur cette étrange & insensée passion. „ Tant de gens: dit-il (a), q
„ patience des pointures de la peur, se sont noiés & précipités, nous on
„ pris quelle est encore plus importune & plus insupportable que la mort.
„ en reconnoissoient une autre espece, qui est, outre l'erreur de notre
„ disoient-ils sans cause apparente & d'une impulsion céleste, des peuples
„ voient souvent frapés, & des armées entiéres. Telle fut celle qui appo
„ thage une merveilleuse désolation. On n'y oioit que cris, & voix eff
„ voioit les habitans sortir de leurs maisons comme à l'alarme, & se char
„ ser, & entretuer les uns les autres, comme si ce fussent ennemis qui vi
„ cuper leur ville. Tout y étoit en désordre & en fureur, jusqu'à ce qu
„ sons & sacrifices, ils eussent appaisé l'ire des Dieux. Ils nomment ce
„ paniques.

Les grands courages se laissent quelquefois entraîner à la premiére im
la peur dans les périls les plus grands, & ce qui la produit quelquefois,
qu'elle devient générale, & que les Chefs n'en sont point éxempts, 8
souvent leur parti, mais comme ils sont plus susceptibles de honte que c
celle-ci s'évanouit aussi subitement que l'autre. A peine l'ennemi a vû l
qu'il voit leurs visages, & les trouve plus mauvais que s'ils n'avoient p
de leur place. Ils ne voient plus le péril. Comme on demandoit à un l
Sénéque, comme il avoit pû se tenir ferme dans son assiette dans un d
tous cherchoient à s'éloigner, j'y étois trop avant embarqué, & trop v

(a) *Mont. l. c. 9.*

épris de sauver mon honneur, & de ne rien faire d'indigne de mon courage, répondit-il, pour songer quel étoit le danger où je m'exposois. *Fejus vex quàm ut periculum mihi succurreret.* „ La peur naît par fois, dit Montagne „ faute de jugement, comme par faute de cœur.

§. III.

Réflexions sur les fautes des deux Généraux.

ON profite toujours plus des fautes d'un habile homme à la guerre, que
belles actions d'un Général médiocre, ou moins que médiocre, parce
n'y a nul art dans celui-ci, & qu'aiant affaire à un autre qui n'en a pas davant
le plus de valeur dans les troupes de l'un des deux, ou le hazard, presque touj
le maître, ou une faute grossiére contre une moins lourde décide l'affaire; de
qu'il n'y a rien à apprendre dans une guerre conduite par des gens semblables.
fautes d'un grand Capitaine contre un autre qui ne l'est pas moins, font plus d
pression. Molon valoit beaucoup plus que Xénéte, & tous les deux firent
dans cette campagne qu'ils étoient d'une fort petite portée. Je ne disconviens
lement que ce dernier n'eût marqué beaucoup de hardiesse & de conduite à son
sage du Tigre, & qu'il n'eût choisi l'endroit à l'autre bord du fleuve le plus
pre & le plus avantageux pour pouvoir s'y maintenir avec peu de troupes, a
qu'il fût attaqué, pour donner le tems aux autres de le venir joindre; ce qu
riva en effet. Sa marche droit au camp des rebelles, consternés d'un desava
qui ne décidoit de rien, est hardie; mais je ne sçai si elle ne l'étoit pas trop, o
moins un peu trop légérement entreprise : car elle n'étoit fondée que sur le raj
de quelques transfuges, qui ne disent pas toujours vrai, & encore moins dar
guerres civiles. Xénéte ne s'avança que dans la créance que Molon se verroit
tôt déserté de ses troupes, & cependant personne ne se rangea au parti d'Antioc
Il se peut que ce Chef des rebelles soupçonnât quelque grande conjuration
son armée. Mon Auteur semble vouloir nous l'insinuer, comme je l'ai dit
haut, & que la retraite de ce Général & l'abandon de son camp étoit moin
piége qu'un effet de la terreur panique, & le sujet étoit d'autant plus petit,
Xénéte n'étoit en-deçà du Tigre qu'avec une partie de ses forces, contre lesq
les rebelles eussent dû marcher, qu'ils eussent dû attaquer avec d'autant plus d'a
tage que Xénéte étoit infiniment inférieur à son ennemi, & que sa cavalerie,
faisoit embarquer, n'étoit pas encore arrivée. Cette entreprise étoit bien plus sû
plus selon les régles de la guerre, que le dessein qu'il prit d'abandonner son ca
ses équipages & ses vivres, fondé sur un stratagéme fort incertain, & dont le
ces n'étoit appuié que sur l'ignorance & l'imbécillité des ennemis, qui par son
mencement sembloient n'en être nullement capables. Il vaut mieux croire q
stratagéme vint ensuite de sa fuite, & qu'en aiant fait connoître la honte, ils
formerent, après être revenus de leur peur, de surprendre les ennemis, & de t
de recouvrer leur camp & leurs bagages. Il y a toute sorte d'apparence que M
eut besoin d'emploier dans cette occasion toute son éloquence pour persuader
soldats un coup de cette importance, & c'est ici où elle est le plus nécessaire
plus grande efficace : car lorsqu'on nous fait voir notre honte, & en même
les moiens de la réparer, pour peu d'honneur qu'il y ait dans les troupes, &
leurs Officiers concourent au dessein que l'on a pris, l'on n'a nulle peine à le

ter aux plus grandes résolutions. C'est là méthode dont se servit le Duc mar après la honte de Rhinfelt, dont le stratagéme est assez dans l'esprit de Molon.

Bien que ses fautes lui aient été infiniment plus avantageuses & plus que s'il n'en avoit fait aucune, & qu'elles lui aient fourni l'occasion de r une victoire signalée, de passer le Tigre encore sans résistance, & de se rend tre de la meilleure place d'Antiochus, l'événement ne le justifie pas. Son s eût été une imagination, s'il eût eu en tête un Général un peu moins ma plus prévoiant que ne l'étoit Xénéte. Si celui-ci n'eût eu qu'un ruisseau o viére à défendre guéable en quelques endroits, il eût pû quitter & aband camp pour se retirer dans un poste plus avantageux ; mais le Tigre est très-large & très-profond, qui n'est guéable nulle part : outre que Molon de tout pour passer le fleuve. Je pense qu'il le traversa sur les batteaux m le Général d'Antiochus avoit fait construire, & qu'il se saisit de ceux qu en-delà pour se rendre le maître des autres qui étoient en-deçà, & que négligea de brûler, tant la peur trouble le jugement. Mais ce n'est pas la plus grande marque de son pouvoir sur un Général d'armée, qui ne con jugement que dans les succès, où le danger ne se présente pas visibleme seulement dans l'éloignement. Ceux-là font quelquefois certaines démarch pour aller à l'ennemi ; ils réussissent quelquefois sans le voir, parce qu'il ou plus foible, ou plus malhabile. Mais si cet ennemi leur va au-devant attend de pied ferme, il reconnoît bientôt la fausse bravoure de son An qui se trouble, & dont la tête tourne à la présence des objets. Combie nétes n'a-t-on pas vû, qui ont commencé une campagne avec beaucoup d se, & qui s'en sont retournés honteux, sans avoir sçû profiter de l'occ s'ils ont réussi sans combattre, ils ont mal combattu dès que l'ennemi a eux. Tel Xénéte qui se voit surpris & battu dans le camp ennemi, do le maître, bien qu'il le trouvât retranché, & après un échec qui ne tomb une petite partie de son armée, il s'enfuit, abandonne les bords d'un fle il pouvoit disputer le passage, son camp & une place très-forte & capabl longtems l'ennemi. Certaines résolutions, certains mouvemens que l'on rég vent comme très-hardis & d'une audace surprenante, ne paroissent pas to dans l'esprit de ceux à qui Dieu a donné plus de lumiéres qu'aux autres : juger sainement de la grandeur d'une entreprise & du mérite du Général ne pas seulement attendre après le succès, mais après les suites. Xéné maître du camp de Molon, qui l'a abandonné, à la faveur de la nuit. Vo le mieux du monde, il y passe toute la journée : l'ennemi revient sur surprend & le bat de la maniére du monde la plus complette, & profite ment bien d'une si grande victoire. Si le Général d'Antiochus, ensuit grand bonheur, eût envoié reconnoître la marche de son ennemi, qu'il eû plusieurs partis en campagne pour sçavoir ce qu'il étoit devenu, ses parti rencontré sur le chemin de son camp, & Xénéte se fût tenu sur ses gardes ré à le bien recevoir, ses troupes avoient eu tout le tems de se gorger C'est là le premier objet du soldat. Il ne leur restoit plus autre chose à de s'enivrer, & puis de dormir ; c'est ce qu'un Général est toujours e d'empêcher : car pour le pillage on n'en est pas toujours le maître. L moien pour empêcher le soldat de boire & de s'enivrer, est de l'avertir qu ne s'est pas retiré sans dessein, qu'il y a plus d'artifice dans sa fuite que d qu'il y a beaucoup de vin & d'autres liqueurs ; mais qu'ils doivent se

garde d'en boire, qu'on a des avis que le vin est mixtionné & empoisonné, c
pillage ne leur servira de rien, ni les remédes qu'on pourroit leur donner. Il
souvent que le Général n'accuse pas toujours faux. Il y a mille exemples dans l
toire qui ne prouvent que trop que ces sortes de ruses ont eu leurs effets. Fr
nous en apprend plusieurs dans ses Stratagémes.

„ Maharbal, dit-il, aiant été envoié par les Carthaginois contre quelques n
„ soulevées d'Afrique qui aimoient fort à boire, prit la fuite à la premiére re
„ tre, comme s'il eut eu peur; & se retirant la nuit, laissa dans son camp force vin
„ tionné avec de la mandragore pour les endormir. L'ennemi en aiant bû avec
„ fut pris & tué tout assoupi, les soldats étant couchés tout étendus comm
„ corps morts.

Bien des gens prétendent que ces sortes de supercheries ne sont nullement pe
à la guerre. Il ne m'appartient pas de décider là-dessus; mais il me semble qu
me ferois aucun scrupule d'aider un peu au vin dans sa vertu narcotique, & d
dormir l'ennemi un peu au-delà que la boisson ne feroit, pour avoir le tems
trouver bien & dûement endormi. Il peut bien être que le Carthaginois d
& tripla la dose pour un sommeil éternel, ce que le droit des gens ne pern
aucune maniére. „ Je n'ai jamais lû, dit Jean de Sarisbury dans Grotius, c
„ cune loi autorisât le poison, bien que je voie que les Infidéles s'en soient
„ quelquefois. Silius l'exprime ainsi : *par le poison deshonorer les armes.* Et
on n'y sauroit verser un plus plus grand deshonneur. „ Car même d'empoisonn
„ fontaines, dit Grotius (*a*), c'est une chose laquelle, quoiqu'elle ne puisse d
„ rer cachée, ou qu'elle ne le puisse longtems, Florus dit être toutefois, no
„ lement contre la pratique des Anciens, mais même contre l'ordre des Dieux
„ lant en cela selon le langage de l'antiquité, qui avoit accoutumé de renc
„ Dieux les auteurs du droit des gens. Et il ne doit pas paroître étrange,
„ tre ceux qui se font la guerre il y a de ces sortes de conventions tacites po
„ minuer le danger; puisque même les Chalcidiens & les Crétriens étoient au
„ demeurés d'accord ensemble", *de ne se servir dans la guerre d'aucune arme*
der, ou à atteindre de loin.

„ Mais il n'en est pas de même, dit-il, des eaux que l'on infecteroit sans
„ & d'une maniére que l'on en pourroit boire". Il appuie cette opinion c
torités de Solon, des Amphyctions & d'Appien au Livre de la Pêche.
pied-là il seroit permis de mixtionner le vin d'une telle façon que la drogue
y mettroit, comme de l'opium, ne feroit qu'endormir quelques heures ce
en boiroient. Je demanderois volontiers si le droit des gens ne le permettre
Pour moi je pancherois fort à croire que cette sorte de ruse n'y est pas con
& qu'il l'est beaucoup d'infecter les eaux sans venin : car la soif en nous ob
d'en boire les rendroit dangereuses ; ce qui ne sauroit être autrement. Les
n'étoient pas si scrupuleux que les Romains, témoin Clisthénes de Sicyone
dans le siége d'une ville mit tant d'élébore dans l'eau d'un aqueduc, que ce
le défendoient furent attaqués d'un si grand flux de ventre, que cela lui
la prise de la place.

Je ne sai si Molon n'usa pas de quelque narcotique à l'égard du vin &
vres qu'il laissa dans son camp. Pouvoit-il être assûré sans cet artifice de f
dre son ennemi ? Cela est difficile à croire. Cependant dans ce que les Hi
rapportent de semblables stratagémes, on ne voit pas qu'on ait emploié de

(a) *Grot. Droit de la paix & de la guer. l. 3. ch. 4. art.* 16.

tes de moiens qui deshonorent la guerre & ceux qui s'en servent. Mol parfaitement Cyrus dans sa guerre contre les Scythes, & l'on verra par l que je vais rapporter de ce dernier, que l'un & l'autre ont un parfait rapp toutes leurs circonstances. Je le tire de l'Historien Justin dans son abrégé d toire universelle de Trogue Pompée, sans recourir à Hérodote, qui me par coup moins raisonnable dans les circonstances les plus capitales du stratagéme d puisqu'il prétend que ce grand Capitaine pour mieux couvrir l'artifice d'u te simulée, laissa une partie de ses troupes dans son camp, qui furent taillé ces par l'armée de Tomiris. Cela me semble peu vraisemblable. Ecoutons qui a travaillé sur un Auteur, dont les Mémoires, selon toutes les appare toient meilleurs que ceux d'Hérodote, qui ne fut jamais en Asie, & qui la langue du païs n'a pû puiser dans les Historiens Perses qui ont écrit le de Cyrus.

„ Cyrus aiant subjugué l'Asie, & réduit l'Orient sous sa domination, *d* „ *dans son Traducteur qui n'écrit pas trop bien* (*a*), entreprit de faire la g „ Scythes. Ces peuples avoient en ce tems-là pour Reine Tomiris, laqu „ loin de s'épouvanter de la marche des ennemis, comme auroit fait une f „ commun, les attendit au contraire avec tant d'intrépidité, qu'elle perm „ passassent le fleuve Araxe, quoiqu'il lui eût été facile de les en empêch „ suadée qu'elle feroit plus commodément la guerre chez elle, & que les „ n'auroient pas tant de facilité à se sauver aiant le fleuve à dos. Cyrus ai „ fait avancer ses troupes au-delà de l'Araxe, & aiant pénétré assez avant dan „ tie, y dressa son camp.

„ Et le jour suivant y laissant une prodigieuse abondance de vin, & tou „ peut contribuer à la bonne chere, il l'abandonna par une terreur affectée, „ me fuiant en désordre. *Stratagême dont Crœsus étoit l'inventeur.* Sitôt qu „ ris eut appris cette fuite simulée, elle envoia son Fils extrémement jeune „ de la troisiéme partie de ses forces pour charger Cyrus. A peine ce jeun „ sans expérience au fait de la guerre fut-il arrivé au camp de Cyrus, que se „ y être venu moins pour y combattre, que pour s'y bien bien divertir: sans „ ser aux ennemis, il permit à ses gens, qui n'étoient pas accoutumés au „ prissent par excès; de sorte qu'ils furent plutôt vaincus par la débauche „ les armes, car Cyrus sachant l'état où ils s'étoient mis, revint durant la „ ses pas, tailla en piéces ces gens demi morts par leur yvresse, & fit pass „ de l'épée le fils de Tomiris.

Polyen (*b*) dans ses stratagêmes rapporte la chose différemment, à moins miris, ensuite de la défaite de son Fils, n'ait retorqué au Roi de Perse blable ruse. Citons le passage. „ Tomiris dans la guerre que lui fit Cyru „ feignit d'avoir peur des ennemis. Les Massagettes prirent la fuite, les „ poursuivirent, & trouvérent dans leur camp une grande abondance de vin „ vres, & des victimes, ils en prirent avec excès & firent débauche toute „ comme gens qui avoient remporté la victoire. Après s'être remplis de v „ viandes, ils se mirent à dormir. Tomiris les surprit dans cet état, & les „ appésantis, elle fit périr & Cyrus & tous les Perses.

C'est une chose surprenante de voir combien les surprises des armées, leurs camps ou dans leurs marches, sont peu rares dans les Historiens de

(*a*) *Hist. univ. de Trogue Pomp. réd. en abrégé par Just. Hom. Her. Molin. l.* 1. *c.* 8.
(*b*) *Polyen l.* 8. *c.* 28.

quité, & qu'elles le soient si fort dans les nôtres; & cependant ces sortes d' prises sont les plus aisées du monde à pratiquer. Il est vrai qu'il faut autant d dieffe, que d'intelligence dans l'exécution. Je ne parle point ici de ces piége façon de Cyrus & de Molon, je ne les conseillerois jamais, puisque je tiens n'y a que des sots & des Généraux sans expérience qui puissent tomber dans piége, mais des surprises d'armées telles que j'en ai proposées en plusieurs en de cet Ouvrage. En voici une qui terminera ce Paragrafe, elle est de Zisca u plus grands Capitaines qui aient paru dans le monde depuis les Anciens.

Les Imperiaux étant informés que Zisca marchoit pour assiéger Visegrade, rent en hâte de ce côté-là pour en faire lever le siége. Trop foible pour leur ster, & en empêcher le secours, il prit prudemment le parti de se retirer & d' donner une si grande entreprise, résolu pourtant de réparer cette petite disgrac un coup d'un tel éclat qui pût l'en dédommager, & lui en faire perdre le sou Il leve donc le siége comme un homme qui a grand peur, sans que ses ennemis sent s'appercevoir que cette peur dans un grand Capitaine est toujours suspect qu'il y a beaucoup à s'en défier: il se retire sous le canon de Prague. Les I riaux ravis d'avoir sauvé Visegrade sans rien hazarder, ne firent pas autre chos ce que des Généraux sans expérience & des soldats sans discipline ont accoutun faire. Ils célébrérent un si grand succès par de grands divertissemens & en b avec excès, & avec aussi peu de précaution, que si l'ennemi eût été à cent l d'eux. Mais au plus fort de leurs barriques, dit l'Auteur, Zisca, qui venoit par une marche forcée & nocturne, survint tout à coup, & les trouvant dans tat les défit sans résistance. L'affaire fut si décisive, que l'Empereur fut con de s'enfuir lui vingtiéme en Silésie.

CHAPITRE XII.

Antiochus marche contre Molon, mais sans Epigéne, dont Herm se defait enfin. Le Roi passe le Tigre, fait lever le siége d Dure. Combat proche d'Apollonie.

LE bruit de ces conquêtes fit une seconde fois renoncer Antio aux vûes qu'il avoit sur la Cœlesyrie, il prit de nouveau la solution de marcher contre le Rebelle. On assembla un sec Conseil, où le Roi ordonna que chacun dît ce qu'il jugeoit à pr que l'on fit contre Molon. Epigéne prit encore le premier la role, & dit qu'autrefois, avant que les ennemis eussent fait de si gr progrès, il avoit été d'avis qu'on marchât contre eux sans différer qu'il persistoit dans ce sentiment. Hermias ne put encore ici ret sa colére. Il s'emporta contre Epigéne, lui fit mille re faux qu'injustes, sans oublier de faire de soi-même un mag ge. Il pria ensuite le Roi de ne pas suivre un avis si dér de ne pas abandonner le projet qu'il avoit formé sur la C

avis révolta toute l'aſſemblée. Antiochus en fut auſſi choqué. tout ce qu'il put pour réconcilier ces deux hommes, & il eut a peine pour y réuſſir. Le réſultat du Conſeil fut que rien n'ét important ni plus néceſſaire que de s'en tenir à l'avis d'Epigén fut réſolu qu'on prendroit les armes contre Molon. A peine c ſolution fut-elle priſe, qu'Hermias changea tout d'un coup, pris pour un autre homme. Non ſeulement il ſe rendit, mai encore que dès qu'un Conſeil avoit décidé, il n'étoit plus pe diſputer, & il donna en effet tous ſes ſoins aux préparatifs guerre. Quand les troupes furent aſſemblées à Apamée, un ment s'y étant excité pour quelques paiemens qui leur étoient dû mias qui s'apperçut que le Roi craignoit que cette ſédition n'a quelque choſe de funeſte, s'offrit de paier à ſes frais ce qui à l'armée, s'il vouloit remercier Epigéne de ſes ſervices. Il ajo importoit au Roi que cet Officier ne ſervît point, parce qu' bruit qu'ils avoient eu enſemble, il étoit impoſſible qu'une di éclatante ne fit tort aux affaires.

Cette propoſition chagrina le Roi, qui connoiſſant l'habil pigéne dans la guerre, ſouhaitoit qu'il le ſuivît: mais préven gné par les Miniſtres des finances, par ſes gardes & par ſes C qu'Hermias avoit mis malicieuſement dans ſon parti, il ne fut p tre de lui-même, il fallut s'accommoder au tems & accorder lui demandoit. Dès qu'Epigéne, ſelon l'ordre qui lui avoit été ſe fut retiré à Apamée, la crainte ſaiſit les gens du Conſeil les troupes au contraire, qui avoient obtenu ce qu'elles ſouh n'eurent plus d'affection que pour celui qui leur avoit procuré ment de leurs ſoldes. Il n'y eut que les Cyrrheſtes qui ſe ſou Ils ſe retirérent au nombre d'environ ſix mille, & donnérent aſ tems bien des affaires à Antiochus: mais enfin vaincus dans un par un de ſes Généraux, la plûpart furent tués, le reſte ſe diſcrétion. Hermias aiant ainſi intimidé les amis du Prince, l'armée par le ſervice qu'il lui avoit rendu, ſe mit en mar le Roi.

Il fit encore une perfidie à Epigéne par le miniſtére d'Alexi de la citadelle d'Apamée. Il feignit une lettre comme envoiée lon à Epigéne, & aiant ſuborné un des valets de ce dernie grandes promeſſes, il lui perſuada de porter cette lettre chez tre, & de la mêler avec les autres papiers qu'il y trouver lexis ſe préſenta quelque tems après, & demanda à Epigén n'avoit point apporté chez lui une lettre de la part de Molon. répondit à cette queſtion de maniére à faire ſentir combien il choqué. L'autre entre bruſquement, trouve la lettre, & ſ prétexte tuë ſur le champ Epigéne. On fit accroire au Roi

mort étoit juste; mais elle fut suspecte aux Courtisans, quoique la c
te les retînt dans le silence.

Antiochus vint à l'Eufrate, & y aiant pris les troupes qui l'y a
doient, il partit pour Antioche dans la Mygdonie, où il entra au
mencement de l'hiver, & y resta pendant quarante jours en atter
que le grand froid fût passé. Au bout de ce tems il alla à Liba,
tint conseil, pour sçavoir comment & d'où l'on tireroit les provi
de l'armée, & quelle route on tiendroit pour aller dans la Babyl
où étoit alors Molon. Hermias fut d'avis qu'on marchât le lon
Tigre, l'armée couverte d'un côté par le Tigre, & de l'autre p
Lyque & le Capre. Zeuxis aiant encore la mort d'Epigéne prés
craignoit de dire son sentiment; cependant comme l'avis qu'avoi
vert Hermias étoit visiblement pernicieux, il hazarda de cons
qu'il falloit passer le Tigre, alléguant que la route le long c
fleuve étoit difficile; qu'après avoir fait assez de chemin, apr
voir marché pendant six jours dans le désert, on ne pourroit é
de passer par la Fosse roiale; que les ennemis s'en étant empar
premiers, il seroit impossible de passer outre; qu'on ne pourroit,
danger évident de périr, retourner sur ses pas par le désert,
que l'armée n'y auroit pas dequoi subsister; qu'au contraire, si
passoit le Tigre, les Apolloniates rentreroient infailliblement dans
devoir; qu'ils ne s'en étoient écartés, pour obéir à Molon, qu
crainte & par nécessité: que ce païs étant gras & fertile, l'arm
trouveroit des vivres en abondance; que surtout on fermeroit à
lon tous les chemins pour retourner dans la Médie; qu'on lui
peroit tous les vivres; & que par conséquent on le forceroit
venir à une bataille, qu'il ne pourroit refuser, sans que ses tr
ne se jettassent aussitôt dans le parti du Roi.

Ce sentiment aiant prévalu, on divisa l'armée en trois corps
trois endroits du fleuve, & on y fit passer des troupes & le ba
Ensuite on alla à Dure. Un Officier de Molon assiégeoit cette
Il ne fallut que se montrer pour lui faire lever le siége. On march
suite sans discontinuer, & après huit jours de marche on franchit
rique, & on arriva à Apollonie. Molon averti de l'arrivée du
ne crut pas devoir s'en fier à la fidélité des peuples de la Susiane
la Babylonie, dont il avoit fait la conquête depuis si peu de tem
avec tant de rapidité: craignant d'ailleurs qu'on ne lui coupât les
mins de la Médie, & comptant sur le nombre de ses frondeurs a
les Cyrtiens, il prit le parti de jetter un pont sur le Tigre pour
re passer son Armée, & s'aller loger, s'il étoit possible, sur les
tagnes de l'Apolloniatide avant Antiochus. Il marcha sans relâc
en diligence; mais à peine touchoit-il aux postes qu'il s'étoit desti
que les armés à la légére du Roi, qui étoit parti d'Apollonie av

ar

armée, rencontrérent les fiens fur certaines hauteurs. D'aborc carmouchérent & fe tâtérent les uns les autres; mais à l'appro deux armées ils fe retirérent chacun vers leurs gens, & les armé pérent à quarante ftades l'une de l'autre.

La nuit venuë, Molon aiant fait réflexion qu'il eft difficile & reux de faire combattre de front & pendant le jour des révolté leur Roi, réfolut d'attaquer de nuit Antiochus. Il prit pour c te de toute fon armée, reconnut différens poftes pour en tro élevé, d'où il pût fondre fur l'ennemi: mais fur l'avis qu'il re dix de fes foldats étoient allés trouver Antiochus, il changea de retourna fur fes pas, rentra dans fon camp vers le point du jou mit le défordre & la confufion. Peu s'en fallut que ceux qui foient n'en fortiffent, tant la fraieur étoit grande. Molon fit put pour appaifer le tumulte. Dès que le jour parut, le Roi q prêt de combattre, fait fortir fes troupes des retranchemens & ge en bataille, la cavalerie à lances fur l'aîle droite fous le con ment d'Ardye, Officier de valeur: proche la cavalerie les C alliés, enfuite les Tectofages, puis les étrangers Grecs, enfin lange. Sur l'aîle gauche il mit la cavalerie qu'on appelle les gnons du Roi. Dix éléphans qu'il avoit furent placés à la p ligne, à quelque diftance de l'armée, les troupes auxiliaires t fanterie que de cavalerie furent partagées fur les deux aîles, 8 ordre d'envelopper les ennemis dès que le combat feroit engagé mias & Zeuxis commandoient à la gauche, & le Roi fe cha commandement à la droite. Il courut enfuite de rang en ran encourager fes troupes à faire leur devoir.

Molon fortit auffi de fes retranchemens, & rangea fon armé qu'avec beaucoup de peine, à caufe du défordre de la nuit pré Il partagea fa cavalerie fur les deux aîles, comme avoient fait l mis, & mit au centre les rondachers, les Gaulois, en un mot qu'il avoit de pefamment armés. Les archers, les frondeurs & les autres efpéces d'armés à la légére, il les jetta fur l'une 8 pointe des aîles à côté de la cavalerie, & les chariots armés furent mis un peu devant la premiére ligne. Néolas fon frér commandement de la gauche, & il prit pour lui celui de la

Après cela les deux armées s'approchérent. L'aîle droite d fut fidéle, & fe défendit courageufement contre Zeuxis. Mai che ne parut pas plutôt fous les yeux du Roi, qu'elle fe ran fes enfeignes. Autant que Molon fut confterné de cet événem tant le Roi en prit de nouvelles forces. Molon envelopé de côtés, & fe repréfentant les fupplices qu'on lui feroit fouf tomboit vif entre les mains du Roi, fe donna la mort à lu Tous ceux qui avoient part à fa révolte fe retirent chez eux

viennent leur punition par une mort volontaire. Néolas échap combat, s'enfuit dans la Perside chez Alexandre frére de Molor tua sa mére & les enfans de Molon, persuade à Alexandre de se mourir, & se plonge à lui-même le poignard dans le sein. Le aiant pillé le camp des rebelles, donna ordre d'attacher le corp Molon à un gibet, dans l'endroit le plus exposé de la Médie. Les cuteurs de cet ordre emportérent aussi-tôt le corps dans la Calo de, & l'attachérent à un gibet sur le penchant du Zagre. Antio fit ensuite une longue & sévére réprimande aux troupes qui avo suivi le Rébelle, leur donna cependant la main en signe de pard leur choisit des gens pour les conduire dans la Médie, & pour tre ordre aux affaires du païs. Il vint lui-même à Seleucie, & rem bon ordre dans les Gouvernemens des environs avec beaucoup de ceur & de prudence. Pour Hermias, toujours cruel à son ordin il imposa à la ville de Seleucie une amende de mille talens, en en exil les Magistrats appellés Diganes, & fit mourir dans diffé supplices un grand nombre d'habitans Le Roi cependant rétabl tranquilité dans cette ville, soit en faisant entendre raison à Hern soit en prenant lui-même le soin des affaires, & diminua l'am de moitié. Diogéne fut fait Gouverneur de la Médie, Apollodo la Susiane. Tuchon, premier Sécretaire & Commandant d'armée envoié dans les lieux voisins de la mer Rouge. Ainsi finit la ré de Molon; ainsi fut calmé le soulévement qui s'étoit excité au des hautes Provinces.

OBSERVATIONS

Sur la bataille d'Apollonie entre Antiochus & Molon.

§. I.

Liberté essentielle dans un Conseil de guerre. Passage du Tigre par Antiochus. (de bataille des deux armées.

POlybe entre dans un détail militaire & fort exact des mesures que l'on prit d guerre contre Molon. Elle devint très-sérieuse ensuite de la défaite de Xé Il nous donne le projet de cette campagne, nous en dresse le plan par rapport au & aux forces de l'ennemi. Je ne trouve rien de plus admirable, & plus instruc de plus sensé que le raisonnement de Zeuxis dans un grand Conseil de guerre q tenu, où Antiochus assistoit, pour régler l'état de la guerre, & pour détermir Prince à passer le Tigre. Hermias fut d'un sentiment tout contraire. Il préte

se couvrir du Tigre. On lira avec plaisir les raisons de Zeuxis contre un conseil si peu sensé, & l'on n'aura pas beaucoup de peine à s'appercevoir que le Ministre d'Antiochus avoit bien moins pour objet les intérêts & la gloire de son Maître, que la crainte du péril qu'il y auroit si l'on venoit à passer ce fleuve en présence de l'armée rebelle, qui paroissoit disposée à s'opposer à cette entreprise.

Antiochus, quoique jeune, sentit bien la force des raisons de Zeuxis : car elles étoient autant appuïées sur une grande connoissance du païs que sur son expérience dans les armes, & l'autre manquoit dans toutes les deux. Le bon sens exigeoit qu'on s'en rapportât plutôt au sentiment d'un vieux Général qu'à celui d'un homme qui ne savoit ce que c'étoit que la guerre. Un Prince sage & prudent ne doit point admettre un Ministre tel qu'étoit celui-ci dans un Conseil de guerre : car il est toujours à craindre qu'en la présence d'un homme de son caractére & de son crédit les voix ne soient pas libres, & qu'on ne veuille pas en heurtant ses sentimens s'en faire un ennemi ; ce qui feroit que le plus grand nombre se tourneroit de son côté. Il n'y a que trop d'exemples de ce que je dis ici ; ce qui a produit cette maxime, que *dans un Conseil la pluralité des voix n'est pas toujours une preuve décisive, & que chacun peut se dispenser d'y avoir égard* ; mais le moien de suivre le sentiment le plus raisonnable contre un Ministre tout puissant & vindicatif, tel qu'étoit celui dont je parle ! Je ne parlerai point ici de ceux qui dans un Conseil de guerre pourroient ne donner leurs avis qu'avec malignité, & avec le seul objet de contrequarrer les Généraux qu'ils n'aiment point : car je ne veux point supposer qu'il y ait de telles gens qui osassent préférer le plaisir de se satisfaire au bien de l'Etat.

Il y en a qui donnent un conseil avec pleine persuasion qu'ils pensent bien, & mieux qu'aucun autre de toute une armée ; un autre s'éléve qui plus habile & plus éclairé, en fait voir le défaut & le danger. Que faire ? Se rendre lorsque la vérité nous presse ? Ce seroit convenir qu'on s'est trompé : il arrive souvent qu'un bon avis, capable de nous tirer d'un mauvais pas, ou d'y précipiter l'ennemi, est rejetté pour en prendre un autre qui laisse échapper une bonne occasion, ou qui cause souvent notre entiére ruine, ou des malheurs qui influent sur toute une campagne, & qui renversent tous nos desseins. Le meilleur parti qu'on puisse prendre dans un Conseil de guerre, est de prier ceux qui y assistent de parler avec toute sorte de liberté, & de commencer toujours par les derniers de l'Assemblée, & comme il importe que ceux-ci ignorent ce qu'on doit y proposer, & qu'on ignorera les raisons des plus puissans ; chacun donnera son avis selon ses connoissances, son habileté, & son expérience.

Bien qu'Antiochus fût alors fort jeune, il sentit toute la force & la sagesse des conseils de Zeuxis. Il paroît assez par le narré de mon Auteur, que le sentiment de celui-ci ne fut pas appuié du plus grand nombre, & qu'il l'auroit eu sans doute de son côté si le Ministre n'eût paru lui être contraire : la passion, les différens intérêts, une cabale formée contre un Général à qui l'on porte envie peuvent faire pancher la balance du mauvais côté. Ceux qui considérent que le bien de la patrie & de la gloire du Prince, peuvent être aisément séduits & entrainés par la foule, s'ils ne sont capables d'approfondir & d'examiner les raisons du petit nombre, quelquefois d'un seul qui sera l'Auteur d'une entreprise importante. Si l'on comptoit les voix, dit un Auteur quelque part, pour donner la préférence au sentiment qui auroit la pluralité des suffrages, l'erreur domineroit bientôt par tout, & baniroit la vérité du monde. Finissons cet article important, qui ne tend qu'à insinuer aux Grands qu'ils doivent aller au-devant de la vérité en tout, & la laisser approcher en lui donnant un accès libre, & en ôtant tous les obstacles qui l'en éloignent : c'est de toutes les leçons

la

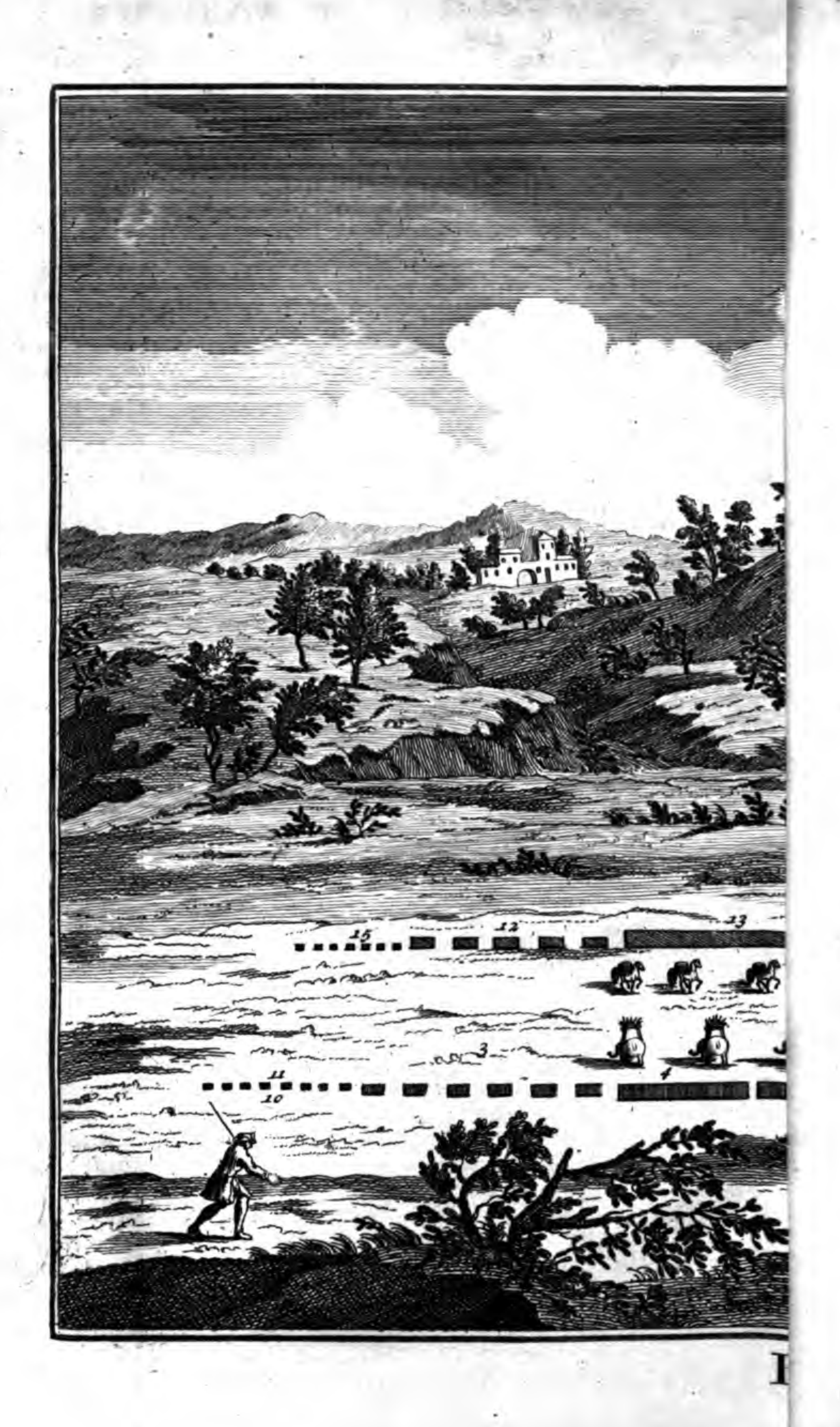
la meilleure qu'ils puissent prendre, & le meilleur moien de juger de ceux qui peuvent être suspects par leurs sentimens.

On peut voir par les raisons de Zeuxis, qu'Antiochus étoit réduit à l'extrémité, si les conseils d'Hermias eussent prévalu, on s'en tint donc à ce que le premier proposa, & l'on se résolut à passer le Tigre „ en trois corps, vers trois endroits „ du fleuve, dit mon Auteur, & l'on y fit passer les troupes & le bagage. Seroit-il bien possible qu'on eût pû jetter trois ponts sur un fleuve d'une si extraordinaire largeur? Quoiqu'il en soit, Molon en aiant été averti, & que le Roi tiroit à grandes journées du côté d'Apollonie, passe le Tigre, jette un pont sur le fleuve & le traverse diligemment pour s'opposer à ses desseins, craignant qu'il ne lui coupât le chemin de la Médie. Antiochus informé de la marche de l'armée rebelle, & qu'elle tournoit droit aux montagnes d'Apollonie, fit résolution de la prévenir, & de lui couper le seul chemin pour entrer dans la Médie; mais Molon aiant forcé plusieurs marches gagne le devant, & se campe dans la plaine d'entre Apollonie & les montagnes qu'il avoit à dos. L'armée Roiale étant arrivée sur ces entrefaites, assit son camp à quarante stades des ennemis, elle décampe le lendemain & marche en bataille droit aux rebelles. Une démarche si hardie jetta la consternation dans cette armée. Molon sentit alors ce que pouvoit la présence du Prince; il trouva ses troupes tout autrement disposés à combattre qu'il ne se l'étoit imaginé. Une volonté chancelante dans celles-ci comme dans leurs Officiers jaloux de sa gloire, lui fit comprendre qu'il avoit aussi peu à compter sur leur fidélité que sur leur courage. Polybe dit une chose qui me paroît remarquable. „ La nuit venuë, dit-il, Molon „ aiant fait réflexion qu'il est difficile & dangereux de faire combattre en bataille „ rangée & pendant le jour des révoltés contre leur Roi, se résolut d'attaquer de „ nuit Antiochus. C'étoit sans doute le meilleur parti, & le plus prudent qu'il pût prendre à la tête d'une armée composée de troupes rebelles, & trop mal intentionnées pour combattre dans le plein jour, les ténébres étant aussi peu favorables aux traîtres pour changer de parti, qu'elles sont peu avantageuses à celui qu'on attaque à ces heures-là, cependant on les choisit aussi rarement dans les guerres civiles que dans les autres, bien que ces heures soient la ressource des foibles. Molon se détermina à cette entreprise, il prit des mesures si justes qu'il ne pouvoit guére manquer de réussir & de surprendre l'armée Roiale, mais il fut obligé de revenir dans son camp, sur l'avis qu'il eut que dix soldats de son détachement avoient passé dans l'armée ennemie.

Cette entreprise manquée, digne sans doute d'un Général expérimenté, consterna son armée. Antiochus averti de son dessein, ne crut pas devoir lui donner le tems de penser à l'exécution d'un autre. Il prend la résolution de marcher & d'attaquer l'armée rebelle, & s'y présenta dans l'ordre que je vais dire.

Polybe est un peu embarassé dans la description de l'ordre de bataille d'Antiochus, mais pour peu qu'on fasse attention à celui de Molon on le débrouille facilement & sans peine, parce qu'il se conforme à celui de son ennemi.

L'armée du Roi fut rangée sur une seule ligne, la cavalerie sur les aîles & l'infanterie au centre, dans une plaine rase & découverte. L'aîle droite (2) étoit composée de la cavalerie à lances. La gauche (3) de celle qu'on appelloit les compagnons du Roi ou cavaliers de sa garde. Les Candiots alliés (4), les Tectosages (5) & les étrangers Grecs (6) fermoient la gauche de l'infanterie, & la Phalange (7) faisoit la droite. Dix éléphans (8) furent mis à la tête, à quelque distance l'un de l'autre. La distribution des troupes auxiliaires est ce qui m'embarasse le plus, car si Polybe entend par premiere ligne celle des Eléphans, il est hors de doute que les troupes au-


15
12
13
3
11
10
4

se couvrir du Tigre. On lira avec plaisir les raisons de Zeuxis contre un cons
sensé, & l'on n'aura pas beaucoup de peine à s'appercevoir que le Ministre
chus avoit bien moins pour objet les intérêts & la gloire de son Maître, que
du péril qu'il y auroit si l'on venoit à passer ce fleuve en présence de l'armé
qui paroissoit disposée à s'opposer à cette entreprise.

Antiochus, quoique jeune, sentit bien la force des raisons de Zeuxis : ce
toient autant appuïées sur une grande connoissance du païs que sur son expéri
les armes, & l'autre manquoit dans toutes les deux. Le bon sens exigeoit q
rapportât plutôt au sentiment d'un vieux Général qu'à celui d'un homme qui n
que c'étoit que la guerre. Un Prince sage & prudent ne doit point admettre u
tel qu'étoit celui-ci dans un Conseil de guerre : car il est toujours à craindr
présence d'un homme de son caractére & de son crédit les voix ne soient p
& qu'on ne veuille pas en heurtant ses sentimens s'en faire un ennemi ; ce
que le plus grand nombre se tourneroit de son côté. Il n'y a que trop d
de ce que je dis ici ; ce qui a produit cette maxime, que *dans un Conseil l*
des voix n'est pas toujours une preuve décisive, & que chacun peut se dispen
voir égard ; mais le moien de suivre le sentiment le plus raisonnable contre
tre tout puissant & vindicatif, tel qu'étoit celui dont je parle ! Je ne parl
ici de ceux qui dans un Conseil de guerre pourroient ne donner leurs avis q
lignité, & avec le seul objet de contrequarrer les Généraux qu'ils n'aiment
je ne veux point supposer qu'il y ait de telles gens qui osassent préférer le
se satisfaire au bien de l'Etat.

Il y en a qui donnent un conseil avec pleine persuasion qu'ils pensent
mieux qu'aucun autre de toute une armée ; un autre s'éléve qui plus
plus éclairé, en fait voir le défaut & le danger. Que faire ? Se rendre
vérité nous presse ? Ce seroit convenir qu'on s'est trompé : il arrive sou
bon avis, capable de nous tirer d'un mauvais pas, ou d'y précipiter l'en
rejetté pour en prendre un autre qui laisse échapper une bonne occasion, o
se souvent notre entiére ruine, ou des malheurs qui influent sur toute une
& qui renversent tous nos desseins. Le meilleur parti qu'on puisse pre
un Conseil de guerre, est de prier ceux qui y assistent de parler avec tou
liberté, & de commencer toujours par les derniers de l'Assemblée, & cor
porte que ceux-ci ignorent ce qu'on doit y proposer, & qu'on ignorera
des plus puissans ; chacun donnera son avis selon ses connoissances, son h
son expérience.

Bien qu'Antiochus fût alors fort jeune, il sentit toute la force & la sage
seils de Zeuxis. Il paroît assez par le narré de mon Auteur, que le se
celui-ci ne fut pas appuié du plus grand nombre, & qu'il l'auroit eu san
son côté si le Ministre n'eût paru lui être contraire : la passion, les différe
une cabale formée contre un Général à qui l'on porte envie peuvent faire
balance du mauvais côté. Ceux qui considérent que le bien de la patr
gloire du Prince, peuvent être aisément séduits & entrainés par la foule,
capables d'approfondir & d'examiner les raisons du petit nombre, quelq
seul qui sera l'Auteur d'une entreprise importante. Si l'on comptoit les
un Auteur quelque part, pour donner la préférence au sentiment qui au
ralité des suffrages, l'erreur domineroit bientôt par tout, & baniroit la véri
de. Finissons cet article important, qui ne tend qu'à insinuer aux Grands
vent aller au-devant de la vérité en tout, & la laisser approcher en lui
accès libre, & en ôtant tous les obstacles qui l'en éloignent : c'est de toute

la meilleure qu'ils puissent prendre, & le meilleur mojen de juger de ceux qu vent être suspects par leurs sentimens.

On peut voir par les raisons de Zeuxis, qu'Antiochus étoit réduit à l'extr si les conseils d'Hermias eussent prévalu, on s'en tint donc à ce que le p proposa, & l'on se résolut à passer le Tigre „ en trois corps, vers trois en „ du fleuve, dit mon Auteur, & l'on y fit passer les troupes & le bagage. roit-il bien possible qu'on eût pû jetter trois ponts sur un fleuve d'une si ordinaire largeur? Quoiqu'il en soit, Molon en aiant été averti, & que le R roit à grandes journées du côté d'Apollonie, passe le Tigre, jette un por le fleuve & le traverse diligemment pour s'oppofer à ses desseins, craignant qu lui coupât le chemin de la Médie. Antiochus informé de la marche de l'arm belle, & qu'elle tournoit droit aux montagnes d'Apollonie, fit résolution de la nir, & de lui couper le seul chemin pour entrer dans la Médie; mais Molon forcé plusieurs marches gagne le devant, & se campe dans la plaine d'entre Apo & les montagnes qu'il avoit à dos. L'armée Roiale étant arrivée sur ces entre assit son camp à quarante stades des ennemis, elle décampe le lendemain & mar bataille droit aux rebelles. Une démarche si hardie jetta la consternation dans armée. Molon sentit alors ce que pouvoit la présence du Prince; il trou troupes tout autrement disposés à combattre qu'il ne se l'étoit imaginé. Une v té chancelante dans celles-ci comme dans leurs Officiers jaloux de sa gloire, comprendre qu'il avoit aussi peu à compter sur leur fidélité que sur leur courag lybe dit une chose qui me paroît remarquable. „ La nuit venuë, dit-il, M „ aiant fait réflexion qu'il est difficile & dangereux de faire combattre en b „ rangée & pendant le jour des révoltés contre leur Roi, se résolut d'attaqu „ nuit Antiochus. C'étoit sans doute le meilleur parti, & le plus prudent qu'i prendre à la tête d'une armée composée de troupes rebelles, & trop mal intentic pour combattre dans le plein jour, les ténébres étant aussi peu favorables aux tr pour changer de parti, qu'elles sont peu avantageuses à celui qu'on attaque heures-là, cependant on les choisit aussi rarement dans les guerres civiles que les autres, bien que ces heures soient la ressource des foibles. Molon se mina à cette entreprise, il prit des mesures si justes qu'il ne pouvoit guére ma de réussir & de surprendre l'armée Roiale, mais il fut obligé de revenir dan camp, sur l'avis qu'il eut que dix soldats de son détachement avoient passé dan mée ennemie.

Cette entreprise manquée, digne sans doute d'un Général expérimenté, con son armée. Antiochus averti de son dessein, ne crut pas devoir lui donner le de penser à l'exécution d'un autre. Il prend la résolution de marcher & d'att l'armée rebelle, & s'y présenta dans l'ordre que je vais dire.

Polybe est un peu embarassé dans la description de l'ordre de bataille d'Antio mais pour peu qu'on fasse attention à celui de Molon on le débrouille facil & sans peine, parce qu'il se conforme à celui de son ennemi.

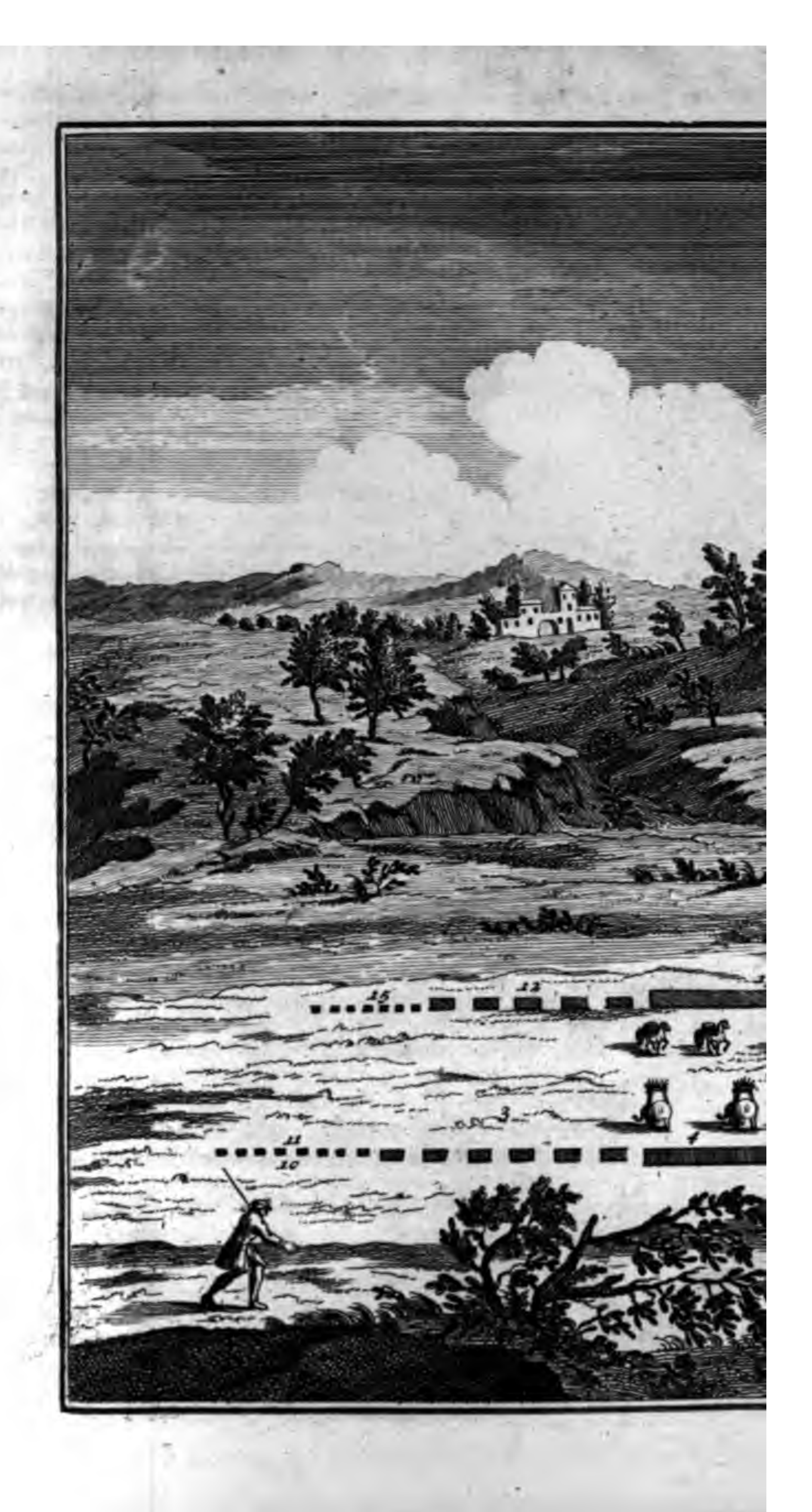
L'armée du Roi fut rangée sur une seule ligne, la cavalerie sur les aîles & l'in rie au centre, dans une plaine rase & découverte. L'aîle droite (2) étoit com de la cavalerie à lances. La gauche (3) de celle qu'on appelloit les compagno Roi ou cavaliers de sa garde. Les Candiots alliés (4), les Tectosages (5) étrangers Grecs (6) fermoient la gauche de l'infanterie, & la Phalange (7) la droite. Dix éléphans (8) furent mis à la tête, à quelque distance l'un de tre. La distribution des troupes auxiliaires est ce qui m'embarasse le plus, car lybe entend par premiere ligne celle des Eléphans, il est hors de doute que les tr

auxiliaires (9) (10) tant cavalerie qu'infanterie, doivent avoir été jettées su de la cavalerie. L'Auteur ne dit pas si cette infanterie étoit armée pesamme légére; je panche fort à croire que c'étoit des archers & des frondeurs: c fait penser de la sorte, c'est que Molon plaça la sienne à ses deux pointes. ge cette infanterie par pelotons (11). Voilà l'ordre sur lequel Antiochus contre Molon, celui-ci se rangea de la même sorte, après être sorti de son c peu d'espérance de vaincre, comme il est assez ordinaire des Chefs de rebe n'ont d'autre bût dans leur révolte que leur ambition ou leurs intérêts.

Il partagea sa cavalerie (12) sur ces deux aîles, l'infanterie faisoit le cent remment les Gaulois (13) flanquoient la droite de cette infanterie, le reste d ment armés ou phalangistes (14) s'étendoit jusqu'à l'autre aîle de cavalerie. armés à la légére de toute espéce (15) sur les deux pointes de sa cavalerie, opposer à ceux d'Antiochus, „ & les chariots armés de faulx (16) furent „ premiére ligne à certaine distance de l'armée.

Comme Polybe ne nous dit jamais, par une négligence peu pardonna guerrier habile & éclairé tel qu'il est, si les aîles de part & d'autre, dar cription des batailles qu'il rapporte, étoient appuiées à quelque ruisseau, mar village, ou à quelque autre chose d'équivalent, je ne saurois dire si les de étoient appuiées à quelques endroits. Il y a toute sorte d'apparence que l étoient en l'air, puisqu'Antiochus cherchoit à enveloper & à doubler celles lon. Il falloit donc que celui-ci fût plus foible, & par conséquent débord reste l'Historien ne nous apprend pas le nombre des troupes des deux armé être l'ignoroit-il. Cela importe beaucoup moins aux Lecteurs, que de sça taines circonstances capitales à l'égard des aîles: car le nombre fait beauc une plaine, lorsque les aîles de part & d'autre ne sont appuïées à rien, & voit pas par le détail du combat que les aîles de Molon aient été surpassée blées par celles de l'armée roiale. Polybe néglige presque toujours de nous de ces sortes de choses. Nos Historiens sont plus exacts là-dessus, du moi litaires qui nous ont donné leurs Mémoires. C'est le péché originel de Historiens, tant Grecs que Latins; ils n'y tombent pas toujours; mais le vent. Les Auteurs sacrés, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Tite-Liv pas exemts de ce défaut, & César lui-même en bien des endroits de ses Co res n'est pas sans quelque reproche, bien qu'il eût une attention extraordin aîles, parce qu'il étoit toujours le plus foible, & qu'il eût besoin de s'y pour sauver ses flancs & n'être pas débordé.

Les Auteurs dont je viens de parler, & particuliérement les Grecs, & beaucoup plus que les autres, l'emportent sur les Modernes dans la descri batailles. Ils ne négligent aucune des circonstances qui peuvent nous donner instruction. Ils entrent dans la description la plus exacte des deux champs le, & de la nature des lieux où l'on a combattu, la disposition des deux la distribution de chaque arme, le poste des Généraux & celui des nations d dont les armées des deux partis sont composées, les mouvemens, les évolu nérales ou de quelque corps en particulier; tout cela est fort bien, & d d'un Historien militaire qui sçait son métier; mais ils manquent le plus sou ce que je leur reproche à l'égard des aîles. En voilà assez pour ce Paragrafe. à quelques réflexions sur cette bataille, & sur quelques autres matiéres qu paroissent pas inutiles.


15
12
3
11
10
4

§. II.

Réflexions sur les motifs qui font agir les Chefs des guerres civiles.

UNe disposition égale dans les deux armées, comme dans le courage & leur des troupes, & la même égalité dans le terrain ne nous permet raisonner beaucoup sur une bataille, & d'en tirer de grandes instructions : ca que les choses se trouvent dans cet état, & que chacun marche devant so s'aborder réciproquement, le plus brave l'emporte, ou le plus malheureux est ou le hazard s'en méle, lorsque la ruse & le stratagéme ou quelque finesse c n'est pas emploié de la part de quelqu'un des Chefs. Je remarque une égal duite de la part de ceux-ci, & rien que de fort médiocre dans les deux ordre ne sai si Molon n'étoit pas plus capable de vaincre que son ennemi, quoiqu torieux : il battit pleinement l'aîle qui lui étoit opposée. Lorsqu'un Génér à tout perdre ou à tout gagner, il se posséde beaucoup plus qu'un autre (risque pas le tout, & qui compte sur de grandes ressources s'il perd la batail lieu qu'un rebelle se reléve rarement des grandes disgraces, tout l'abandonn surtout dans une guerre qui n'a pour fondement que l'ambition d'un seul ho & l'intérêt de ceux qui ont embrassé son parti. Les misérables ou les gens san neur, & les vagabonds qui les suivent, ne tiennent qu'autant que la fortune l favorable. Je suis persuadé que Molon prit de son côté tout ce qu'il avoit de pes & d'Officiers dont la fidélité lui étoit connuë, assûré que s'il venoit à v de son côté, ceux dont la fidélité lui étoit suspecte changeroient peut-être l sein qu'ils avoient de l'abandonner & de se ranger du côté du parti du Roi. vainquit pas assez tôt à son aîle, ou peut-être la partie étoit déja liée & con de longue main. C'est le malheur ordinaire dans les guerres civiles, chacun parti où il trouve le mieux son compte, chacun se vend & se livre au plus o c'est un encan secret. Il n'appartient qu'aux Ministres habiles & éclairés de re, & ce sont toujours ceux qui n'épargnent point l'argent, qui savent le r dre à propos, & gagner des gens qui peuvent leur être utiles. On ne doit mettre en peine, dit un Politique dont le nom m'est échapé, si la somme peu inutilement dépensée, parce qu'en certaines conjonctures il vaut mieux risqu perdre quelque chose que de ne rien faire pour rompre une intrigue, ou dé un parti capable de causer un grand mal, ou de produire une révolution do auroit de la peine à voir la fin. C'étoit la maxime d'Hermias. Il paroît vi ment par ce que dit Polybe, que la plûpart des Généraux ou des Officiers le distingués des rebelles avoient fait leurs conditions avec le Roi. Si leurs inte avoient été pures & exemtes de toute ambition & de tout intérêt, il y auroit d les louer, & surtout s'ils eussent pris ce parti en toute autre occasion que cell ne bataille rangée.

Je ne nie pas que ce ne soit un grand crime de paroître les armes à la main (son Souverain légitime; mais il sera toujours plus honnéte & plus généreux de sir un tout autre tems, pour les mettre bas. S'il est criminel, encore une foi prendre les armes contre son Prince, & même contre un mauvais Prince, inju tyran, on aggrave encore plus l'infamie, & l'on se couvre d'une honte & d'un pris éternel, lorsqu'on joint à la trahison & à la perfidie une véritable lâcheté c'en est une lorsqu'on attend le tems d'un combat pour passer dans le bon ou le

vais parti. Un cœur véritablement grand & magnanime, s'il est possible
se déclarer contre son Prince, suivra toujours une route plus généreuse,
nous empêche de quitter de la sorte & de retourner à notre devoir par de
honnêtes. Appliquons à ceci ce que disoit M. le Marquis de Cœuvres :
„ exemple du peu de solidité qu'il y a dans les cabales, les liaisons qui
„ d'autre fondement que l'ambition, l'avarice ou quelque intérêt partic
„ Seigneurs, qui s'éloignent de leur devoir, éprouvent bien-tôt qu'ils
„ espérer de véritable satisfaction que dans les services & les bonnes grac
„ Revenons à Molon.

Ce fameux Rébelle pouvoit bien juger par ce qui précéda la bataille,
peu à espérer de la fidélité de ses troupes, qu'il n'avoit aucun autre par
qu'une défensive parfaite. Il étoit maître des montagnes qui ferment l'
Médie, il n'avoit rien de mieux à faire pour couvrir ses conquêtes que
ter la guerre dans ces montagnes, en attendant que Ptolémée, qui faisoi
préparatifs pour la guerre contre Antiochus se déclarât. L'intérêt de c
de pousser vivement cette guerre, au lieu que celui de Molon étoit d
en longueur & d'éviter le combat autant qu'il pouvoit, & les montag
risoient extrémement. Fier des victoires précédentes, il s'imagine que
pouvoit résister, sans songer que ses troupes étoient autrement disposées,
principaux Chefs de son armée étoient corrompus, & une partie de ses
gagnées & prêtes à se tourner contre lui. Il faut être bien aveuglé &
dent pour se déterminer à une action générale, lorsque la terreur a gag
tie de son armée, & que l'autre est prête à changer de parti. On peu
Rébelle célébre ce que disoit Xénophon aux Lacédémoniens pour les e
paix. Je n'aime pas, dit-il, ces Athlétes, qui, après avoir remporté
cessent de se battre qu'ils ne soient enfin vaincus & terrassés, ni ces j
doublent toujours jusques à ce qu'ils aient tout perdu. Xénophon avc
se moquer de ces sortes de gens; mais ceux-là sont encore plus ridicules
vant se sauver par leur prudence se perdent par leur folie. Molon la
nétement loin, il n'eut pas le courage de soutenir un mal, dont il pou
livrer comme tant d'autres : car après la défaite d'une partie de son a
trahison de l'autre, il se laissa si fort abattre, qu'il se tua de désespoir,
n'eût eu plus rien à perdre, & cependant il pouvoit se retirer dans le
avec les débris de la partie de son armée qui étoit demeurée fidéle, &
défilés pour en défendre le passage. Il étoit le maître de la Médie &
de, dont il pouvoit tirer de grands secours, & d'un très-grand nombr
fortes ; mais bien loin de prendre un parti si sûr, il se tuë pour ne po
à son malheur : comme si la constance dans les plus grands revers de
toit pas la vertu des Héros, & mille fois plus estimable que la bravoure.
ble Héros ou le magnanime renferme bien des qualités, & celles-ci n'en
moins être inséparables que la constance dans les disgraces les plus accabl
ont été les Rohans & les Colignis, & je ne sai si Louis XIV. ne les
passés. Il y a des endroits dans la vie de ce grand Prince qui me
dessus de tout ce qu'on peut imaginer de grand, de beau & d'héroï
bien avancer que les Panégyristes ne l'ont pas toujours loué, pour ne
mais, par ce qu'il y a de plus grand en lui : car il ne faut pas plus c
hommes extraordinaires dans les événemens glorieux de leur régne, &
plus grandes infortunes, & Louis XIV. en a éprouvé beaucoup. Il s
tenir avec tant de fermeté, de constance & de grandeur d'ame, que bie

rer le rideau, ou de glisser légérement sur des sujets si desagréables, on doit au traire appuier dessus, & montrer ce Prince à la postérité au milieu de tant de pêtes, & presque accablé sous les débris de ses principales frontieres, pour voir plus de surprise le dénouement d'une guerre dont les commencemens furent si rieux à ses ennemis, & la fin si honteuse. Ces sortes d'événemens, qui vien ensuite des plus grandes disgraces soutenuës avec constance & avec courage, sa être abattu & sans plier le moins du monde, nous fournissent infiniment plu sujets d'éloges, & sont plus dignes d'admiration que les victoires les plus éclat

§. III.

De la maniére de bien établir l'état de la guerre, quelle en est la méthode. Cette p de la guerre est la plus importante de l'art militaire.

LA guerre contre Molon eût été funeste à Antiochus, s'il se fût absolumen vré à toutes les passions & aux mauvais conseils de son Ministre viole vindicatif, & l'on peut dire par tout ce que nous apprend Polybe de la con de ce Prince dans cette guerre, que l'esprit, le bon sens & le courage se firen marquer en lui dans un âge où ces qualités se dévelopent très-rarement, au m aussi pleinement que dans celui-ci: car il sçut très-bien discerner & choisir de avis celui qui lui paroissoit le meilleur, & prendre le parti qui lui paroissoit le propre à finir une guerre qui l'embarassoit extrémement: outre que dans les gu civiles il faut beaucoup moins de ménagement & beaucoup plus de promtitude dans les autres. J'avouë qu'il y a fort souvent de mauvais conseils qui sont s d'un bon succès, lorsqu'il plaît à la fortune de disposer les choses selon son c ce; mais dans celui d'Hermias tout le caprice ou la puissance de cette fortune roit pû venir à bout d'en tirer le moindre avantage. Le plus sûr est de n s'ériger en donneur d'avis sur des mouvemens militaires, lorsqu'on n'est pas du tier, ou que l'on manque de talens nécessaires pour cela. Le Ministre d'Antioc qui étoit un très-méchant homme, me paroît ici très-habile & très-éclairé pour voir à tous les préparatifs d'une guerre. Il voioit de loin à cet égard-là; & que ce ne fût pas son dessein de passer le Tigre, il trouve le secret d'avoir t les choses nécessaires pour traverser un fleuve si difficile, & d'une si prodig largeur. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'Antiochus le passe sur trois p & son Ministre trouve assez de batteaux pour cette grande entreprise. Mon A ne parle de ponts que dans cette guerre d'Antiochus, & je ne vois rien dans to qui nous reste de l'Histoire de cet Auteur qui montre qu'il ait traité du passage d viéres sur des ponts, je ne dis pas dogmatiquement, ce seroit sortir de l'orbe de l'H rien, mais historiquement. Nous en traiterons en peu de mots dans le Paragrafe vant, car c'est une partie de la guerre qu'il m'importe de traiter ici sans l'ép Cet endroit de mon Auteur est remarquable. Il entre dans un détail fort cir stancié des mesures que l'on prit dans le Conseil qui fut tenu pour la guerre tre Molon, où Antiochus assista, & tout ce qu'il avoit d'Officiers généraux d armée & son principal Ministre, qui étant d'un avis contraire à celui de Zeuxi Roi suivit ce que ce dernier proposa. Ce fut dans cette assemblée militaire q régla ce qu'on appelle l'état de la guerre, & c'est la premiére chose dont les M tres & les Généraux prennent instruction par rapport à l'ennemi, dès qu'on s'est terminé à la faire. Nous allons tâcher de donner une idée générale de cette

vante partie de la science des armes ; ce qui suffira pour ceux qu'une étu
& profonde pourroit rebuter. C'est sans doute celle de toutes que les Pı
hommes d'Etat & les Généraux d'armées devroient le plus étudier ; mais
ser ? Dans Frontin qui l'a traitée ? Mais nous ne connoissons que le ti
Ouvrage, qu'il intitule *De constituendo statu belli*, que Montécuculi tradu
De la maniére de bien établir l'état de la guerre. Ce grand Capitaine n
fait très-grand plaisir de nous apprendre en quel endroit de Frontin on
Traité, je l'ai cherché inutilement dans la bibliothéque du Roi & dans l
meuses. Cependant ce grand Capitaine en parle dans ses Mémoires comm
subsistant & non chimérique : seroit-il manuscrit dans la bibliothéque c
reur ? Personne ne le connoît. Me voilà donc réduit à tirer de mon prop
partie de la guerre très-difficile, où j'aurois eu besoin des lumiéres d'un
homme que Frontin.

Montécuculi glisse tellement sur cette matiére, qu'à peine nous en dor
idée. La maniére de bien établir l'état de la guerre, ou la disposition u
„ *dit-il* (a), regarde la guerre en gros. Elle prescrit une régle génér
„ faire & la dresser sur un plan avantageux.

„ Entabler bien aux échecs dès les premiers mouvemens qu'on donne à
„ *dit-il encore*, influe sur la suite une facilité de vaincre. Quand vous av
„ buté, & que vos piéces sont en desordre, il est difficile d'y remédier pa
Or quelle est cette disposition universelle dont parle ce grand Capitai
fort succint là-dessus. Examinons un peu ses raisons, on ne sçauroit n
profiter à la suite d'un Maître si célébre. Il éclaircit le titre du Traité
par la maniére *d'établir & de concerter la forme de bien conduire une guerre*
bien gouverner par rapport à la victoire. Il n'entend pas par-là les préparati
nitions de guerre & de bouche, & tout ce qui regarde les troupes & les p
n'est pas de mon sujet. Je sçai que pour conserver la domination & p
de la patrie on a besoin de deux choses, d'argent & de troupes : car l'
conserver les armées qu'en leur fournissant ce qui leur est nécessaire,
sçauroit en avoir sans commencer par pourvoir à tout, les lever, les entr
discipliner. Par les armées on trouve ensuite le fond de leur subsistan
l'or pour du fer : car si l'une de ces deux choses venoit à manquer, l'
beroit en ruine. Mais, comme j'ai déja dit, l'argent & les troupes ne re
le sujet que je traite, Frontin comme moi suppose tous les deux ; ainsi
d'établir l'état de la guerre a seulement rapport aux endroits des frontié
pense de la transporter, pour la faire sûrement dans une offensive ou d
fensive, & avec espérance de réussir dans l'une & dans l'autre par une con
réfléchie, préméditée & debattuë dans un Conseil ou dans le Cabinet.
ples qu'il nous donne nous feront aisément comprendre ce que c'est.
bord „ Gustave-Adolphe Roi de Suéde, qui faisant la guerre en Po
„ une armée composée de bonne infanterie, mais de peu de cavalerie, ı
„ point dans ces vastes plaines de la Pologne ; mais il s'arrêta dans la Prus
„ pris plusieurs places, & s'étant fortifié, il garda dans la paix ce qu'il
„ quis pendant la guerre. Charles Gustave au contraire, y aiant rallum
„ en 1656. traverse le Roiaume d'un bout à l'autre à la faveur des divis
„ les divisions étant assoupies, & son armée affoiblie, il reperdit tout. L
„ sante des Suédois n'étant pas propre à courir, ni l'armée légére des

(a) *Montéc. Mém. l. 1. c. 3.*

„ combattre de pied ferme, ces derniers donnérent une bataille auprès de War
„ & furent défaits, & les premiers se ruinérent eux-mêmes par leurs courses.

Cet exemple suffit pour nous faire comprendre, si l'on y médite bien, l'O ge *De constituendo statu belli* de Frontin; mais on le comprendra mieux dans un sage du Testament politique du Cardinal de Richelieu, qui est un Ouvrage e lent, de quelque main qu'il nous vienne. Je vais l'inserer ici, tant il me judicieux & instructif. „ En matiére d'Etat, *dit l'Auteur*, il est plus imp „ de considérer l'avenir que le présent, & il est des maux comme des ennemis „ Etat, au-devant desquels il vaut mieux s'avancer que de se réserver à les „ ser après leur arrivée.

„ C'est une chose ordinaire aux esprits communs de se contenter de pous „ tems avec l'épaule, & d'aimer mieux conserver leur aise un mois durant, q „ s'en priver de ce peu de tems pour se garantir du trouble de plusieurs a „ qu'ils ne considérent pas, parce qu'ils ne voient que ce qui est présent, & n „ cipent pas le tems par une sage prévoiance.

„ Ceux qui vivent au jour la journée vivent heureusement pour eux; mais „ malheureusement sous leur conduite.

„ Qui prévoit de loin ne fait rien par précipitation, puisqu'il y pense de l „ heure, & il est difficile de mal faire lorsqu'on y a pensé auparavant.

„ Il y a certaines occasions où il n'est pas permis de délibérer, parce que „ ture des affaires ne le permet pas. Mais dans celles qui ne sont pas de ce g „ le plus sûr est de prendre du tems, & de récompenser par la sagesse de l'e „ tion le délai qu'on prend pour la mieux résoudre.

„ Il faut dormir comme le lion, sans fermer les yeux, qu'on doit avoir „ nuellement ouverts pour prévoir les moindres inconvéniens qui peuvent arriv

Toutes ces maximes, qui ont toutes rapport au sujet que je traite, sont ad bles, & d'un homme consommé dans la politique. Pour peu qu'on soit versé la lecture des anciens Historiens, comme Thucydide & Polybe, (car Tite-L tout tiré de ce dernier,) on verra que les modernes ont dérobé toutes ces belle tences à ces deux ou trois Auteurs. Mais comme tous les hommes ne pensen différemment, il se peut que la grande expérience du Cardinal de Richelieu d politique lui ait fait imaginer cette foule de maximes dont son Testament est re Il dit beaucoup ici, mais il n'approfondit pas.

Lorsqu'on veut entreprendre une guerre, & qu'on est au moment d'y entre préparatifs ne doivent pas uniquement nous occuper, comme cela arrive aux médiocres, qui s'imaginent qu'il n'y a que cela à faire: ces sortes de choses dent pour ainsi dire le pur méchanisme de la guerre. Cela s'appelle la dispo par rapport aux forces ou aux moiens, & c'est par rapport à ces forces qu'on une partie de ses desseins, & qu'on forme ses projets. Il y a quelque chose d important & de plus grave pour les former sûrement pour le succès d'une camp il faut connoître avec toute l'exactitude possible l'état & la situation de sa fro comme celle de l'ennemi, & la ligne de communication paralléle que celui-ci prendre, comme celle que l'on prendra. Cela peut aisément se voir dans les m les Cartes; mais ce n'est pas dequoi il importe le plus d'être instruit pour bien rement régler l'état de la guerre: il faut avoir une connoissance parfaite du p l'on veut porter la guerre, ou se porter pour le défendre. Quelque exacte, q sûre que soit une Carte, un Général d'armée y trouvera très-peu de sûreté pc opérations d'une campagne, & le Conseil ne sçauroit guéres fonder un projet fense ou d'attaque sur du papier: c'est autre chose sur les lieux. Les campe

les postes bons ou mauvais ne sçauroient s'y reconnoître, les ruisseaux, le
les gués, les hauteurs telles qu'elles sont sur les lieux, les défilés, les end
verts, toutes ces choses n'y peuvent être représentées dans l'exactitude mil
a peu de bonnes Cartes. Je me suis assez expliqué là-dessus, & l'on n
trop le répéter. Il semble qu'il dépend des Princes d'en avoir. Tous ne
sent pas de ces sortes de dépenses, ou s'ils s'y engagent ils y sont souvent
parce qu'on ne choisit pas toujours des gens capables de les dresser & de
observations sur chaque partie de la frontiére d'une lieuë à l'autre, & c'est
& une négligence dont on ne sçauroit trop blâmer ceux qui se mêlent qu
d'en faire. D'ailleurs ils sont si mal récompensés, & on leur en marque
gré, qu'ils se découragent. Cette mauvaise politique fait que ceux qui so
capables d'en faire, & qui en ont le plus d'envie, voiant qu'il n'y a aucu
pense à attendre, n'ont garde de se donner tant de peine pour rien. Il y a l
étonné qu'on ne mette pas tous ses soins, & qu'on n'emploie pas d'hab
ciers pour avoir de bonnes Cartes des frontiéres, quoiqu'il en puisse coût
deux lieuës des environs des places, pour être au fait des différens endroi
elles peuvent être secouruës au cas de siége. Je préfére à toutes les Cartes
de les itinéraires militaires, c'est-à-dire des Mémoires du païs raisonnés, à
partie du païs marquée sur la Carte par des lettres numérales, & que le
explique. J'en ai quelques-uns d'une partie des Pyrénées, & j'ai presque
qui manquoit. En 1719. je donnai à la Cour les environs de Saint-Omer
de deux lieuës à la ronde. La méthode que j'ai suivie ne laisse, si je ne
pe, rien à desirer; mais la plus importante piéce est la Carte & les Mém
places frontiéres depuis Dunkerque & Calais jusqu'à la Meuse. Tout cela
vir de modéle; mais il n'y a qu'un homme de guerre, & même d'une ex
consommée, qui soit capable de ces sortes de choses. Ce ne sont pas seul
chemins, mais encore la situation du païs, les lieux de campemens, les dive
les défilés & leur largeur, les riviéres, les ruisseaux, leur largeur, leur pro
les gués, la nature du fond, la hauteur des bords, les maisons qui sont à
pagne, si elles sont bonnes ou mauvaises, les villages, les Eglises & leurs
res, les montagnes, leur hauteur, si la pente en est rude ou aisée, les cha
les ravins, les fossés, si le païs est couvert en certains endroits, la nature de
les lieux de fourrage, la distance d'un lieu à un autre, le nombre des che
un front d'une lieuëe & de lieuë en lieuë sur les deux lignes de communicati
l'on peut prendre les travers champs pour aller en avant ou en arriére, &
garde les marches. Je ne finirois point si je voulois entrer dans le détail d
actitude militaire pour faire ces sortes de Cartes par écrit, les seules dont o
servir pour régler l'état de la guerre, & former là-dessus le plan d'un projet
pagne. Les Anciens se servoient de cette méthode; mais je ne sçai s'ils déc
dans tous ces détails. S'il faut en juger par l'itinéraire, qu'on appelle d'A
parce qu'il fut fait par l'ordre de cet Empereur, ces sortes de piéces géogr
ne pouvoient être d'aucune ressource aux Généraux d'armées. On y mar
les grands chemins de l'Empire, & les stations des armées Romaines, o
les lieux d'étapes dressées dans tout l'Empire comme aujourd'hui en Fran
itinéraires que je propose sont d'une importance d'autant plus grande, qu
guéres possible qu'on puisse sûrement régler l'état de la guerre dans le Cabi
ne maniére bien certaine: car lorsqu'on est sur les lieux & à la présence des
on trouve bien du mécompte, & l'on ne sçait où l'on en est. Faute de ce
on consulte les gens du païs, ou l'on envoie des Officiers. Il faudroit

fussent les plus habiles. L'on peut bien croire que pour faire des observati des remarques sur la nature & les différentes situations du païs, il faut être pr & rien de plus rare que ces sortes de gens dans les armées ; & lorsqu'il s'en un ou deux, il ne faut pas attendre la guerre pour les charger de ces sortes d moires. Ils ne se font pas en un jour. Ce n'est pas seulement sur notre f re qu'il faut travailler, mais encore sur celle qui lui est opposée, & la pai met en état d'entreprendre un si grand travail.

Il ne faut pas toujours régler l'état de la guerre sur le nombre & la quali forces que l'on veut opposer à l'ennemi, qui sera peut-être plus fort, il y tains païs où le plus foible peut paroître & agir contre le fort, où la cavale de moindre service que l'infanterie, qui souvent supplée à l'autre par sa valeur, bileté d'un Général est toujours plus avantageuse que la supériorité du nom les avantages du païs. Un Turenne régle l'état de la guerre sur la grandeur connoissances, de son courage & de sa hardiesse. Un Général qui ne lui res en rien, malhabile, peu entreprenant, quelque supérieur qu'il soit, craint to & n'est jamais assez fort. Qu'on remarque bien ce que je dis ici, car tout grave & de grande considération dans le Cabinet, parce qu'on prend sur ce noissances des résolutions qu'on rejetteroit sans elles. La médiocrité du géni Général, & son trop de circonspection ou son ignorance de la guerre & d où l'on veut la porter, paroissent ordinairement dans un Conseil où il s'agit gler l'état de la guerre, ainsi que le courage & l'habileté des autres, & cha peut juger par les avis qu'ils donnent. Ceux-là sont toujours en petit nombr tiochus ne trouva qu'un Epigéne & un Zeuxis, encore se défit-il du premier lui étoit le plus fidéle, par la perfidie de son Ministre. Les sentimens de ce qui raisonnent en gens expérimentés & à vûë de païs, sont souvent différ ceux des autres qui manquent de ces qualités. Il faut que le Prince ou so nistre considére particuliérement les avis de ceux qui doivent commander ch certaine frontiére. Il y en a qui ne s'accommodent pas d'une défensive, proposent tout le contraire, quoique les forces qu'on leur donne semblent ne aucun équilibre. Il faut les écouter, & se régler sur leurs avis, s'ils paroiss sonnables, & leur laisser le pouvoir d'agir sur le plan qu'ils proposeront. T se verra destiné pour le commandement d'une armée sur le Rhin, & qui co ses forc.s & la confiance que ses troupes pourront prendre en lui, qui aura sur ce qu'il veut faire par la connoissance du païs, & par le génie ou la c du Général qui lui sera opposé, sera peut-être contraire aux avis des autres la prudence surpassera le courage. M. de Louvois ne fut pas de l'avis de M. renne, quelque estime qu'il eût d'ailleurs pour ce Général, qui en effet ne p être trop estimé. Il vouloit qu'on la fît sur cette frontiére tout autremen l'autre ne souhaitoit pour le salut de cette province. Il ne croioit pas qu'on soutenir contre les forces réunies de l'Empire, que vingt-cinq mille hommes résister contre une armée de soixante mille commandée par des Généraux mentés. Il proposoit de raser les places qui ne pouvoient se défendre. C' ce que le Ministre, quoique d'un esprit hardi & entreprenant, vouloit, d qu'on fît, & qu'on se retirât dans divers postes pour défendre l'entrée de l raine, c'est-à-dire une défensive honteuse & ruineuse. Les raisons de ce M étoient assez spécieuses pour persuader le Roi, du moins l'incliner à ce part tôt qu'à celui pour lequel M. de Turenne insistoit beaucoup. Il fit si bie noitre au Roi la honte qu'il y auroit d'abandonner l'Alsace, & la facilité auroit de la conserver par les mesures qu'il avoit prises, qu'il lui promit

rendre bon compte des ennemis, & qu'il les chasseroit de cette province. I
parole. Un Prince ne hazarde jamais rien à se rendre à l'avis d'un Gén
connoit les ennemis à qui il a affaire, & qui lui a donné plusieurs fois d
ves de son zéle & de sa fidélité, de sa prudence & de son courage, d'un
enfin tel que M. de Turenne: car son nom seul forme dans l'esprit l'idée d
néral parfait.

On peut voir par ce que je viens de dire, qu'on ne régle pas toujours
la guerre à l'égard de l'offensive sur la supériorité du nombre, puisque l
& le courage peuvent suppléer à ce qui manque de ce côté-là ; ce qui
mis en considération dans un projet de campagne digéré dans le Cabinet,
connoissance parfaite du païs où l'on veut porter la guerre.

On y établit d'abord la ligne de communication, car c'est celle-ci qui
détermine celle de l'ennemi, lorsqu'on s'est résolu de le primer en campagne
à quoi l'on doit d'abord se résoudre. Cela dépend des mesures & des soins
nistre chargé des affaires de la guerre. L'on régle après cela l'état de la
c'est-à-dire la disposition par rapport à la maniére de la faire. On régle &
ne le nombre des troupes que l'on s'est résolu de mettre en campagne, l'
la frontiére de toutes les choses nécessaires autant pour la subsistance des arm
pour l'amunitionnement des places qui nous paroissent les plus exposées.
de communication une fois réglée, il est aisé de connoître les places les p
modes & les plus à portée pour y établir nos magasins de vivres & de m
de guerre. Il y a toujours quelque partie de frontiére plus favorable à
seins, & dont les armées ne s'écartent guéres, & où l'on a à dos des places
tantes; on en fait comme le théâtre de la guerre. Il est difficile de cache
nemi les endroits de notre frontiére par où nous avons dessein de pénétre
grandeur des préparatifs & des munitions de guerre & de bouche que l'on j
une ou plusieurs de nos places; ce qui engage l'ennemi à munir les sienne
côté, & par-là il juge de la partie de sa frontiére par où nous avons dessein
nétrer.

Voilà pour ce qui regarde le gros des choses, une Carte nous met aisé
fait sans qu'il soit besoin de beaucoup de connoissances. Le bon sens suffit.
pas nécessaire de consulter les Officiers Généraux pour régler ces sortes de
mais seulement dans ce qui regarde la maniére de faire la guerre & l'exécu
projets. Je dis des projets ou des divers desseins, car la guerre ne suit pas
la route qu'on se propose; des changemens peuvent arriver, & un mouve
l'ennemi auquel on ne s'attend pas, change souvent tout un projet de cam
tout ce qu'on s'étoit résolu de suivre. Il faut bien prendre garde à ceci,
plusieurs desseins plutôt que de s'arrêter à un seul : car souvent une offensiv
que bien concertée qu'elle soit, par un mouvement fait mal à propos, s
malheureusement en défensive, & il faut d'autres mouvemens pour revenir
mier projet. M. de Turenne entendoit parfaitement l'art de réduire son
auparavant prêt sur l'offensive, à prendre la défensive; mais quelle profonde
nie, d'expérience & de science ne faut-il pas avoir? Souvent un mouvem
concerté, sans que l'ennemi y ait la moindre part, nous réduit à cette ex
une lettre interceptée, un secret divulgué, & quelquefois un mot lâché m
pos & sans réflexion, font échouer tout le plan d'une campagne. Un ordre
une heure plus tard ou plutôt, ruine cent desseins entassés les uns sur le
qui sont une suite nécessaire du premier & des mesures prises & formées
Cabinet; enfin un rien, une bagatelle la plus fortuite change la face des aff

forte que cela nous oblige à régler autrement l'état de la guerre, & la maniér
faire & d'agir contre le plan qu'on s'étoit formé.

C'est après avoir pris les mesures dont j'ai parlé, qui regardent, s'il fau
dire, le méchanisme de la guerre, que l'on doit examiner & concerter la n
de la faire. La connoissance parfaite & exacte du païs de la partie de frontié
posée à la nôtre, & ici absolument nécessaire; & sans cette connoissance
sauroit rien faire sur un plan avantageux. Il est rare qu'un Prince qui ve
treprendre une guerre puisse réussir s'il n'imite Antiochus, qui assemble un
Conseil pour concerter & régler l'état de la guerre, ou s'il ne consulte du
les Officiers Généraux les plus habiles & les plus consommés de ses troupe
Antiochus, tout jeune qu'il étoit, prit ce parti avant que de rien entrep
contre Molon. Il trouva un Epigéne & un Zeuxis comme Louis XIV. un
dé & un Turenne dans celle qu'il voulut faire à la Hollande, il avoit av
avantage un Ministre habile, prévoiant, hardi & d'un détail extraordinaire
pour fournir aux besoins de la guerre. Il consultoit les gens du métier sur
qu'il avoit à faire, & se faisoit une étude de les connoître & d'en tirer tou
lumiéres dont ils étoient capables. Il ne se trouva aucun Officier Généra
le Roiaume qui pût lui fournir autant de lumiéres que M. le Prince &
Turenne, c'étoient de ces hommes qui ne paroissent que de loin à loin, &
faut des siécles pour produire. Ce furent ces deux célébres Guerriers qui
rent & établirent l'état de la guerre contre la Hollande. M. de Turenne
avoit servi autrefois dans ce païs-là, fut l'ame de ce grand projet, qui fu
éclat & d'un succès extraordinaire: s'il y eut du défaut sur la fin, & s'il
abandonner tout d'un coup tant de places, on ne sauroit l'attribuer à ces
grands hommes. Un projet de guerre est délicat dans les moindres de ses p
si l'on n'y prend pas garde, & si chacune n'est agitée. Ce n'est pas tout
bien entabler aux échecs, ce n'est pas tout même que les premiers mouvemen
influé & fourni la facilité de vaincre, vous avez remporté la victoire, d'
pour les échecs, la partie est gagnée, le triomphe vous est dû. Mais dans un
seil, où il s'agit de régler l'état de la guerre, ce n'est point assez que rien
que des choses nécessaires, troupes, argent & préparatifs pour la suivre ju
bout; il ne faut pas moins considérer ce qu'on doit faire lorsque la guerre e
forme à nos espérances, que lorsqu'elle nous est contraire. Il faut régler le
ses pour la bonne comme pour la mauvaise fortune, pour avoir des ressources
prêtes dans celle-ci, & pour soutenir & pousser plus loin l'autre & conserver se
quêtes. C'est à quoi l'on ne pensa pas: l'on prit beaucoup de places, comm
dit, & pour avoir voulu les conserver toutes, l'on s'affoiblit & l'on reconnut
faut de conseil qu'on avoit pris. Lorsque toute l'Europe conjura contre n
faveur des Hollandois, nous fûmes obligés d'abandonner ces villes avec tant
te, que nous n'eûmes pas le tems de les raser. Si l'on avoit pensé à une c
importante, on eût pris une résolution là-dessus, ou de les conserver dans le
ou de les raser, & l'on eût sans doute opiné à dépouiller les Hollandois de le
ces fortes, en rasant les unes & en gardant les autres qui nous pourroient être
vantageuses pour tenir le païs conquis en bride, & nos armées n'eussent pas
duites à rien par tant de garnisons & de postes inutiles. Ce que je viens de d
fait souvenir d'une ruse que j'ai lûë dans Polyen, qui me paroît digne d'avoi
dans cette page par sa singularité.

„ Denis voiant que les Carthaginois venoient fondre dans le païs avec une
„ de deux cens mille hommes, fit élever de tous côtés des forts, & y mit ga

„ avec ordre de traiter avec les Carthaginois, & de recevoir les garnisons.
„ thaginois furent fort aises de prendre possession du païs sans coup férir, &
„ rent en différentes garnisons la plûpart de leurs troupes. Quand Denis vit le
„ grandes forces dissipées par tous ces détachemens, il attaqua ce qui restoit
„ & remporta la victoire.

Il faut d'ailleurs dans un projet de campagne offensive digéré & raisonné da binet, ne pas moins considérer ce que l'on veut faire, & le dresser sur un puisse nous assûrer le succès de nos entreprises, que supposer à l'ennemi une ha gale pour s'y opposer, afin de chercher tous les détours & les moiens nécessa rendre ses mesures inutiles. Il faut voir pour cela, si occupant un tel poste, qui ne sauroit en prendre un tel autre pour nous faire front, & couvrir un tel sa frontiére, ne fournira pas l'occasion de le combattre ou de le pénétrer par mouvement avantageux qui puisse lui faire perdre sa ligne de communication duire à l'abandonner. Le plus court dans une guerre offensive, est de cherche sion de combattre l'ennemi & de s'engager à une action générale, parce que pend des commencemens à la guerre. On doit toujours la commencer par une grand éclat. Que si l'ennemi incline à combattre, il faut aller au-devant plut l'attendre : que s'il évite un engagement, il faut le pousser à quelque prix que car un siége est très-difficile lorsqu'on ne le fait pas ensuite d'une grande vict d'un avantage considérable. Il faut observer toutes ces choses lorsqu'on régle la guerre, & que l'on établit son plan avant que de la commencer : car lor médité à loisir sur ce qu'on s'est résolu de faire, & sur ce que l'ennemi peut blement opposer, on vient à bout de ses desseins.

Le Cardinal de Richelieu avoit-il bien réglé & formé son plan de campagne c dans la guerre contre l'Espagne dans les Païs-Bas ? Cette campagne fut des plus ses. Il semble qu'il prit mal ses mesures avec les Hollandois, & qu'il ignora ces des ennemis, qui nous étoient supérieurs de plus de la moitié, & leurs de rapport à ces forces & l'état des places de notre frontiére de Picardie, où avoit pas une seule qui fût en état de défense. Elles étoient toutes dépourvûë tes les munitions nécessaires pour un siége. Cela est à peine concevable dans nistre aussi vigilant & aussi éclairé qu'il l'étoit, & ce fut un espéce de comment l'armée Espagnole ne marcha pas droit à Paris après la prise de la du Catelet & de Corbie, & le passage de la Somme. Il entreprit cette guerre co pagne *lorsque ces villes frontiéres n'étoient pas en état de se défendre*, dit M dans ses Mémoires, *qu'il n'y avoit pas d'argent dans les coffres, & que les p les autres choses manquoient*.

„ Cette guerre qui devoit être préméditée longtems auparavant, dit le m
„ teur, fut une affaire résoluë & déterminée en un jour ; afin que les prépa
„ cessaires à la soutenir avec réputation ne manquassent point, & que le Ro
„ quoi réparer promptement les disgraces de la guerre, & dequoi porter ses
„ vec éclat dans les Païs-Bas. Richelieu méprisa toutes les sages considératic
„ habile Ministre auroit euës, & toutes les mesures qu'il auroit la prévoianc
„ dre. Emporté par son impétuosité naturelle, ou plutôt par une fureur d
„ ce fleau envoié de Dieu pour le châtiment des péchés des hommes, e
„ France dans une entreprise que lui seul étoit capable de former". Ne tien dire cela ? Ce fléau ne fut jamais que celui des ennemis de sa patrie, il n' infaillible ; mais jamais Ministre n'a moins erré que ce grand homme. Ce qu'c cruauté en lui, me disoit il y a quelque tems un Seigneur du premier mérite autre chose qu'une sévérité. C'est à cette sévérité que la France est redevable

tinction des guerres civiles de Religion, & des entreprises criminelles de contre leur légitime Souverain, & par ce service de l'élevation de la France.

Un Auteur judicieux (a) lui rend plus de justice que Montrésor. „ Qu „ imaginé, dit-il, pendant que toute l'Europe redoutoit la Maison d'Autri „ que le Conseil de nos Rois étoit plein de ses pensionaires, qu'il y avoit en „ ne un jeune Ecolier qui sapperoit bientôt toute cette grande puissance, & „ mettroit avec tant de gens, qu'enfin elle donneroit du nés en terre! C „ pourtant vrai, comme l'a fait voir le grand Cardinal de Richelieu, l'un „ puissans génies de l'univers.

Tout ce que je viens de dire plus haut, indépendamment de ce que je vie ter plus bas, dépend uniquement de la connoissance du païs: car si l'on f guerre dans de vastes plaines, où il n'y eût ni obstacles ni postes à opposer, l seroit fort aisée, & ne se termineroit que par des batailles. Il faudroit en nécessairement avant que de penser à la moindre conquête.

Louis XIV. a soutenu presque pendant tout le cours de son regne, non u guerre, mais plusieurs à la fois sur toutes les frontiéres de son Roiaume. C surprend toutes les fois que j'y pense. Qu'on cherche dans l'Histoire ancienn derne, on ne verra rien de semblable. Les Romains n'ont jamais éprouvé de bles guerres, & jamais le monde entier n'a conjuré contre eux, quoiqu'ils en sent à la liberté de tous les peuples du monde, & que leurs guerres fussent toujours injustes: au lieu que celles de Louis XIV. ne l'ont pas été. Le pri de toutes celles qu'il a soutenuës contre l'Europe liguée, n'a été que sa trop puissance & l'habileté de ses Généraux & de ses Ministres. Ecoutons l'Aut de l'Histoire de la guerre de Hollande, Officier du premier mérite, & Capi regiment de Champagne, qui avoit servi toute sa vie. „ Après tout, *dit-il* „ *mencement de son Histoire*, la France ne paroît jamais capable de faire ce q „ fait, si l'on ne considére que l'étenduë de sa domination, laquelle est si p „ considération de ceux à qui elle a eu affaire, que c'est une merveille comm „ leur ait pû resister. A plus forte raison combien doit-on s'étonner de ce q „ mi un si grand nombre d'ennemis, elle a fait non seulement diverses con „ mais encore une paix si avantageuse, qu'on peut dire qu'après avoir donn „ dans la guerre, elle l'a encore donné à la paix. Qu'auroit-il dit, s'il eû témoin encore de la guerre de 1688. & de celle de 1701? Dans la derniére le Grand a eu toute l'Europe sur les bras, & il étoit obligé de soutenir l'E chancelante par la révolte d'une partie de ses plus belles provinces. Cependa guerre a fini par une paix glorieuse.

Qu'on prenne bien garde à ce que je viens de dire, car cela regarde les Prin hommes d'Etat, & plus encore les Généraux d'armées. Si l'on ne connoît l où l'on veut porter la guerre, on est assuré de mal établir, & l'on peut si l'on va trop vîte, que les suites n'en peuvent être que funestes & honteus tant pour les uns que pour les autres. Si un Général qui se trouve dans u tout différent qu'il ne se l'étoit imaginé, il ne doit pas lui donner une nombr mée. L'on s'imagine que les païs sont à peu près, à l'égard de leur situation, me les autres que nous connoissons, qui sont mêlés de vastes campagnes & couverts. Certaine arme qui surpasse de beaucoup l'autre, comme une nombr valerie, espére trouver son avantage cherchant par des mouvemens bien conce

(a) *Bayle, Pensées diverses sur les Cométes, p. 860. édit. de 1683.*
(b) *Gratien de Courtilz de Sandras.*

„ avec ordre de traiter avec les Carthaginois, & de recevoir les garnisons. Les Car-
„ thaginois furent fort aises de prendre possession du païs sans coup férir, & partagé-
„ rent en différentes garnisons la plûpart de leurs troupes. Quand Denis vit leurs plus
„ grandes forces dissipées par tous ces détachemens, il attaqua ce qui restoit ensemble
„ & remporta la victoire.

Il faut d'ailleurs dans un projet de campagne offensive digéré & raisonné dans le Cabinet, ne pas moins considérer ce que l'on veut faire, & le dresser sur un plan qui puisse nous assûrer le succès de nos entreprises, que supposer à l'ennemi une habileté égale pour s'y opposer, afin de chercher tous les détours & les moiens nécessaires pour rendre ses mesures inutiles. Il faut voir pour cela, si occupant un tel poste, l'ennemi, qui ne sauroit en prendre un tel autre pour nous faire front, & couvrir un tel point de sa frontiére, ne fournira pas l'occasion de le combattre ou de le pénétrer par quelque mouvement avantageux qui puisse lui faire perdre sa ligne de communication & le réduire à l'abandonner. Le plus court dans une guerre offensive, est de chercher l'occasion de combattre l'ennemi & de s'engager à une action générale, parce que tout dépend des commencemens à la guerre. On doit toujours la commencer par une action de grand éclat. Que si l'ennemi incline à combattre, il faut aller au-devant plutôt que de l'attendre : que s'il évite un engagement, il faut le pousser à quelque prix que ce soit : car un siége est très-difficile lorsqu'on ne le fait pas ensuite d'une grande victoire, ou d'un avantage considérable. Il faut observer toutes ces choses lorsqu'on régle l'état de la guerre, & que l'on établit son plan avant que de la commencer : car lorsqu'on a médité à loisir sur ce qu'on s'est résolu de faire, & sur ce que l'ennemi peut raisonnablement opposer, on vient à bout de ses desseins.

Le Cardinal de Richelieu avoit-il bien réglé & formé son plan de campagne de 1636. dans la guerre contre l'Espagne dans les Païs-Bas ? Cette campagne fut des plus fâcheuses. Il semble qu'il prit mal ses mesures avec les Hollandois, & qu'il ignora & les forces des ennemis, qui nous étoient supérieurs de plus de la moitié, & leurs desseins par rapport à ces forces & l'état des places de notre frontiére de Picardie, où il n'y en avoit pas une seule qui fût en état de défense. Elles étoient toutes dépourvûës de toutes les munitions nécessaires pour un siége. Cela est à peine concevable dans un Ministre aussi vigilant & aussi éclairé qu'il l'étoit, & ce fut un espéce de merveille comment l'armée Espagnole ne marcha pas droit à Paris après la prise de la Capelle, du Catelet & de Corbie, & le passage de la Somme. Il entreprit cette guerre contre l'Espagne *lorsque ces villes frontiéres n'étoient pas en état de se défendre*, dit Montrésor dans ses Mémoires, *qu'il n'y avoit pas d'argent dans les coffres, & que les poudres & les autres choses manquoient.*

„ Cette guerre qui devoit être préméditée longtems auparavant, dit le même Au-
„ teur, fut une affaire résoluë & déterminée en un jour ; afin que les préparatifs né-
„ cessaires à la soutenir avec réputation ne manquassent point, & que le Roi eût de-
„ quoi réparer promptement les disgraces de la guerre, & dequoi porter ses armes a-
„ vec éclat dans les Païs-Bas. Richelieu méprisa toutes les sages considérations qu'un
„ habile Ministre auroit euës, & toutes les mesures qu'il auroit la prévoiance de pren-
„ dre. Emporté par son impétuosité naturelle, ou plutôt par une fureur désespérée,
„ ce fleau envoié de Dieu pour le châtiment des péchés des hommes, engagea la
„ France dans une entreprise que lui seul étoit capable de former". Ne tient-il qu'à dire cela ? Ce fléau ne fut jamais que celui des ennemis de sa patrie, il n'étoit pas infaillible ; mais jamais Ministre n'a moins erré que ce grand homme. Ce qu'on appelle cruauté en lui, me disoit il y a quelque tems un Seigneur du premier mérite, n'étoit autre chose qu'une sévérité. C'est à cette sévérité que la France est redevable de l'extinc-

défier : car la chose est d'une si grande conséquence, qu'on doit faire sentir à qui les honorent de leurs suffrages, qu'on s'en prendra à eux s'ils sont inca de cet emploi.

Il est de la prudence, lorsqu'on les a envoiés pour reconnoître le païs, examiner au retour de leur voiage, & tout aussitôt en envoier d'autres, pou s'ils s'accordent, comme je l'ai dit, & comparer le tout ensemble : car on ne reconnoître un païs sans faire des Mémoires détaillés; c'est-là la pierre de tou l'habileté ou de l'ignorance, en les examinant ou les faisant examiner par de habiles : tous les hommes indifféremment ne sont pas toujours capables d'en bi ger, & rien ne me semble plus aisé. Je crois même qu'il ne faut pas toujours donner à ces sortes de gens, car il est très-difficile de bien rencontrer dans le qu'on en fait, comme je l'ai vû mille fois. Je tâcherois de gagner quelques p nages du païs, ce qui n'est pas fort difficile, qui peuvent nous apprendre des qui ne viennent pas souvent à la connoissance des plus habiles.

Si les Rom ins dans la seconde Punique, comme je l'ai dit ailleurs, se fussen portés dans l'entrée & les défilés des Alpes, ils eussent vû que c'étoit là qu'il attendre Annibal, qui eut péri dans les montagnes. Jamais état de guerre ne fu mal réglé & plus mal conçu. Charles-Quint fit encore pis lorsqu'il se mit en pénétrer le Roiaume par la Provence. Nous pourrions nous rapprocher plus p notre tems, pour faire voir combien il importe de méditer profondément ava de rien résoudre sur l'état de la guerre. Un esprit tourné comme celui de T auroit dequoi s'occuper & dequoi instruire ses Lecteurs, s'il avoit l'espace né re, & s'il étoit en état de citer les exemples de nos derniéres guerres.

§. IV.

De la maniére de bien établir & de bien régler l'état de la guerre dans la défen

J'Ai traité en fort peu de mots de ce qui regarde la maniére de régler l'état guerre dans l'offensive : nous ne nous étendrons pas davantage dans celle c garde la défensive, bien qu'elle soit d'un détail extraordinaire, & celle qu le plus de mesures, de précautions, d'esprit, de bon sens & de prévoiance. aussi la partie de la guerre la plus profonde, la plus délicate & la plus ignoré l'ai étudiée & méditée autant que j'en suis capable, sans que cela prouve ni m'imagine que j'y sois beaucoup avancé : c'est toujours beaucoup que d'ouv voies pour découvrir de nouvelles terres.

Il est certain que la partie la plus délicate & la plus difficile de la guerre, dans la théorie que dans la pratique, est sans difficulté la défensive, & cepend Généraux les plus malhabiles proposent & panchent toujours pour celle-ci ; que les plus consommés dans la science des armes cherchent toujours à l'éviter ne leur fait jamais un plus mauvais compliment que lorsqu'on les réduit trìste nécessité d'observer l'ennemi, d'empêcher qu'il ne pénétre la frontiére, viter absolument le combat. Ceux qui sçavent la guerre, & qui l'ont fait leur vie, n'ignorent pas que cette sorte de guerre est très-dangereuse, parce abat entiérement le cœur du soldat, & que lorsqu'ils se voient obligés de c tre, ils sentent parfaitement qu'ils y sont forcés comme leur Général : & q avantageux que soit le poste qu'ils occupent, ils se croient toujours plus foi la moitié, & l'ennemi infiniment plus fort & plus brave. Le plus grand

avantage, qu'on ne sçauroit trouver où l'on est d'abord, & cependant l'on contraire, & que la cavalerie sur laquelle nous avions compté, nous devient ment inutile. L'on s'apperçoit, lorsqu'il n'y a plus de reméde, qu'on a péc les maximes & les préceptes les plus graves qui regardent l'art de régler l'ét guerre. Le Général alors perd toute espérance de rien faire, & se décourage Officiers & les soldats qui voient cela, en sont abattus; au lieu que l'ennen de nouvelles esperances, voiant que ce qui faisoit le plus fort demeurera s faire & de nul usage: outre que les fourrages deviendront plus difficiles, & ne pourra les faire qu'avec de nombreuses escortes d'infanterie; ce qui l'affoi fournit souvent l'occasion à un Général habile & entreprenant d'attaquer un dénuée d'une partie de ses forces.

Si l'on vouloit porter la guerre en Italie, il faudroit bien se garder d'y en trop grand nombre de cavalerie, parce qu'il y a des endroits peu propres à combattre, & qu'un habile homme, & même un médiocre Général, peut t éviter pour combattre à son avantage. Si les Romains eussent fait un meillei de leur infanterie, lorsqu'Annibal entra en Italie, la cavalerie d'Annibal eût inutile. Rien ne les empêchoit d'éviter les plaines sur le Tésin, à Trébie & nes: car le païs en ce tems-là comme en celui-ci, ainsi que de tout tems, ét pé de ruisseaux, de canaux, de fossés pleins d'eau très-profonds, de champs c campagnes parsemées d'un nombre infini de villages, de cassines, enfin tout h chicanes & d'obstacles sans nombre. Lorsqu'on régle l'état de la guerre sur blables connoissances, on se dispense d'y faire marcher sans nécessité un tro nombre de cavalerie, qui épuise en peu de tems une partie des fonds destin la guerre.

Il y a une autre considération à faire dans ces sortes de guerres qu'on tr hors de son païs, c'est d'éviter-là, comme presque par tout, une guerre de sive, & surtout considérer non seulement le Général, mais encore l'humeur d tion: car toute nation n'y est pas propre, & tout Général n'en est pas c bien qu'il soit habile; mais l'on ne l'est pas en tout. Par exemple la nation F ne vaut rien dans cette sorte de guerre, elle est trop impatiente & trop vive, conque prendra ce parti s'en fera quelquefois beaucoup accroire, ou se cro habile que les Turennes, les Condés & les Luxembourgs, qui sentoient b cette partie de la guerre est très-difficile & très-délicate. Trouve-t-on aisén Fabius dans l'Histoire, qui fournissent si longtems la même carriére? On c garder la défensive comme un don du ciel, lorsqu'il veut que l'Etat où ce mes naissent, fleurisse ou se sauve des plus grands dangers.

Je ne pense pas qui que ce soit m'allégue que les raisons qui ont souv terminé notre nation dans les siécles passés, comme de tout tems, à soutenir forts de nos ennemis à une défensive, fussent jamais fondées sur notre foibless plutôt sur celle des Généraux, & cela presque toujours. Ceux qui s'y s quelquefois nécessités sentoient bien qu'ils étoient capables de soutenir quelc ce personnage, pour en jouër un autre selon l'occasion.

Avant que de régler l'état d'une guerre dans un païs qu'on ne connoît p faut, avant que de s'y déterminer, l'envoier reconnoître par des gens qui ne se c sent pas eux-mêmes, pour voir à leur retour s'ils s'accordent dans les Mémoir exige d'eux. Il s'en trouve bien peu qui soient capables de ces sortes d'emplc demandent des connoissances peu communes. Beaucoup de ceux qui intrigue être emploiés ne sont pas tous capables de s'acquiter d'une semblable commiss lorsque ceux qui les proposent ne passent pas pour habiles, on doit extremen

défier: car la chose est d'une si grande conséquence, qu'on doit faire sentir qui les honorent de leurs suffrages, qu'on s'en prendra à eux s'ils sont in de cet emploi.

Il est de la prudence, lorsqu'on les a envoiés pour reconnoître le païs, examiner au retour de leur voiage, & tout aussitôt en envoier d'autres, po s'ils s'accordent, comme je l'ai dit, & comparer le tout ensemble: car on ne reconnoître un païs sans faire des Mémoires détaillés; c'est-là la pierre de to l'habileté ou de l'ignorance, en les examinant ou les faisant examiner par d habiles: tous les hommes indifféremment ne sont pas toujours capables d'en b ger, & rien ne me semble plus aisé. Je crois même qu'il ne faut pas toujours donner à ces sortes de gens, car il est très-difficile de bien rencontrer dans l qu'on en fait, comme je l'ai vû mille fois. Je tâcherois de gagner quelques nages du païs, ce qui n'est pas fort difficile, qui peuvent nous apprendre des qui ne viennent pas souvent à la connoissance des plus habiles.

Si les Romains dans la seconde Punique, comme je l'ai dit ailleurs, se fussen portés dans l'entrée & les défilés des Alpes, ils eussent vû que c'étoit là qu'il attendre Annibal, qui eut péri dans les montagnes. Jamais état de guerre ne f mal réglé & plus mal conçu. Charles-Quint fit encore pis lorsqu'il se mit en pénétrer le Roiaume par la Provence. Nous pourrions nous rapprocher plus notre tems, pour faire voir combien il importe de méditer profondément av de rien résoudre sur l'état de la guerre. Un esprit tourné comme celui de auroit dequoi s'occuper & dequoi instruire ses Lecteurs, s'il avoit l'espace n re, & s'il étoit en état de citer les exemples de nos derniéres guerres.

§. IV.

De la maniére de bien établir & de bien régler l'état de la guerre dans la déf

J'Ai traité en fort peu de mots de ce qui regarde la maniére de régler l'ét guerre dans l'offensive: nous ne nous étendrons pas davantage dans celle garde la défensive, bien qu'elle soit d'un détail extraordinaire, & celle qu le plus de mesures, de précautions, d'esprit, de bon sens & de prévoiance. aussi la partie de la guerre la plus profonde, la plus délicate & la plus ignor l'ai étudiée & méditée autant que j'en suis capable, sans que cela prouve ni m'imagine que j'y sois beaucoup avancé: c'est toujours beaucoup que d'ou voies pour découvrir de nouvelles terres.

Il est certain que la partie la plus délicate & la plus difficile de la guerre dans la théorie que dans la pratique, est sans difficulté la défensive, & cepen Généraux les plus malhabiles proposent & panchent toujours pour celle-ci; que les plus consommés dans la science des armes cherchent toujours à l'évite ne leur fait jamais un plus mauvais compliment que lorsqu'on les réduit triste nécessité d'observer l'ennemi, d'empêcher qu'il ne pénétre la frontiére, viter absolument le combat. Ceux qui sçavent la guerre, & qui l'ont fai leur vie, n'ignorent pas que cette sorte de guerre est très-dangereuse, parce abat entiérement le cœur du soldat, & que lorsqu'ils se voient obligés de tre, ils sentent parfaitement qu'ils y sont forcés comme leur Général: & avantageux que soit le poste qu'ils occupent, ils se croient toujours plus fo la moitié, & l'ennemi infiniment plus fort & plus brave. Le plus grand

des Officiers ne pense guéres différemment, & sur cette opinion l'on p qu'ils sont à demi battus avant que l'ennemi se mette en devoir de les Ajoutez à cela qu'une défensive nous réduit à une plus grande dépense, l'Etat si elle dure longtems : car outre qu'elle n'est jamais sans quelque sans la ruine de notre frontiére, que nos armées mangent, c'est que co craint également que l'ennemi coule sur toute sa ligne de communication p per & pénétrer la nôtre pour faire quelque conquête, on se voit obligé d extraordinairement toutes les places de cette frontiére, parce qu'elles se trc galement ménacées. Quel est le Prince assez puissant pour fournir toutes ресses de vivres & de munitions de guerre pour soutenir un long siége? J si on a jamais fait cette observation. Il n'y a qui que ce soit pourtan convienne qu'il n'y a rien de plus véritable : car avant que de commence cette sorte de guerre, & la maniére la plus propre à s'en bien démêler, commencer par demander si toutes les places les plus exposées de la frontié à-dire celles de la premiére ligne, sont en état de défense. Voilà le premi & je suppose qu'elles le sont toutes, sans que cela diminuë beaucoup le difficultés de soutenir une telle guerre.

J'ai dit dans le Paragrafe précédent, que le plus important est de rég d'une guerre sur une profonde & exacte connoissance du païs, & j'ai dit ce qui regarde l'offensive. Il y a plus ici, il faut le posséder à fond, l' étudié & médité soi-même, du moins le Général qui se charge d'une b fâcheuse & si triste. En effet il n'y a rien de plus aisé que de se faire ba une défensive. Les Hollandois ont éprouvé dans la guerre de 1672. ma barrieres, qui sembloient impénétrables aux plus puissantes armées, autant p stacles du païs, qui sont à peine concevables, que par la force de leurs pla l'on ne se sauve pas par la défensive, quelque bien concertée qu'elle soit, c troupes audacieuses, bien disciplinées, commandées par d'excellens Officie n'avoient d'autre Général que le Roi lui-même. Il n'en faut pas tant po inutiles tous les obstacles qu'on peut apporter dans cette défensive, & cela p cette guerre avec beaucoup d'étonnement : car on ne pouvoit s'imaginer qu Roi tel que Louis XIV. quoiqu'il eût déja fait la guerre, eût été capable dans une si surprenante entreprise, & en si peu de tems. Ce Prince sage & qui s'est acquis le surnom de Grand par sa vertu & ses grandes actions, avo mesures de loin, & sans qu'on s'en défiât le moins du monde. Il avoit en férentes personnes sur les frontiéres de la Hollande reconnoître le païs, les les places & les passages; ce qui fut fait avec tant de soin, de sagesse & d de, que c'est sur ces Mémoires, dont j'ai vû une partie, qu'il régla l' guerre qu'il vouloit faire ; & comme il prévit les suites qui pourroient a cette guerre, il fit de nouvelles alliances, & se mit en état de résister à pourroient l'attaquer par de nouvelles levées. C'est pousser aussi loin les p que Frontin l'auroit pû exiger.

Les Hollandois à l'abri de leurs riviéres, s'imaginérent qu'une bonne déf mettroit à couvert de l'orage prêt à fondre sur eux : comme si dans cette guerre un Général capable de la conduire n'étoit pas encore plus propre, av mée disproportionnée à celle de son ennemi, à laisser la défensive pour se t côté de l'offensive active; ce qui n'arriva que tard, encore avec peu de su l'habileté de nos Généraux. Leur défensive même fut mal concertée, pa manquoient d'Officiers capables de bien régler cette sorte de guerre, n'y de plus difficile & de plus profond que de conduire une défensive : car il ne

d'un seul point de frontiére, sur lequel on régle l'état de la guerre, mais de
ligne. Quel travail ne faut-il pas, & quel tems pour être au fait & pour form
plan de campagne ? Tout cela fait voir combien il importe aux Princes de prof
la paix, qui nous donne le tems de dresser des Mémoires ou des Itinéraires de
frontiére, des environs des places, & la ligne de communication de l'une & de
frontiére, du moins une marche, c'est-à-dire en-delà & en-deçà de la frontiér
mie, comme de la notre. Ceci ne sauroit être trop répété.

C'est donc sur ces Mémoires qu'on régle la défensive, qu'on marque les po
plus importans, & ceux qu'on doit les premiers occuper avant que l'ennemi
prévienne; ce qui se fait dans le Conseil, & l'on dresse des Mémoires, sur l
l'Officier Général qui doit commander l'armée, & quelques-uns des plus int
doivent aller reconnoître, pour voir si ces Mémoires sont conformes à la vé
si la vûë des objets ne fournira pas de nouvelles lumiéres pour changer dans l
qu'on s'est résolu de suivre. On doit surtout considérer certains postes qui so
jours de grande importance, & qui peuvent changer l'état de la guerre, c'est
en tournant une défensive réglée en offensive, car je ne sai si on doit brider
traindre un Général, quoiqu'inférieur de beaucoup à son ennemi, au point de
pas laisser la liberté de profiter des occasions de défaire son ennemi, lorsque le
est si avantageux qu'il peut combattre, attendre ou l'attaquer dans un défilé
trouée, où le foible se trouve sur un front égal au plus fort, qui se voit oblig
ranger sur plusieurs lignes redoublées. J'ai fait voir démonstrativement dans p
endroits de cet ouvrage, que la victoire dépend ordinairement de la défaite d'u
miére ligne, étant une chose fort rare que celle-ci n'améne pas le désordre &
fusion dans la seconde; & quand même celle-ci rempliroit celle qui la deva
ne trouve aucun exemple qu'une troisiéme ligne remplace la seconde, nos tro
sont pas aussi disciplinées pour de semblables manœuvres que celles des Romai
lieux resserrés, quand un Général y sait attirer l'ennemi, ne peuvent lui être q
très-grand avantage, & il doit alors l'attaquer sans lui donner le tems de se reco
J'ai donné l'ordre de bataille proposé pour combattre dans ces sortes de situati
mon Traité de la Colonne, chapitre II. page LVII. où le Lecteur sera fort
l'examiner. Le nombre n'a plus de lieu dans un défilé, & la victoire dépend
cellence de l'ordre de celui de l'ennemi, & de l'élite des troupes d'une tête. C
dis ici est un axiome militaire, contre lequel je ne crois pas que qui que ce
pute, ni qu'on dispute encore sur l'autre que j'ai déja avancé, qu'on ne doit
gler l'état de la guerre sur la défensive, lorsqu'on est aussi fort que l'ennemi:
risquer à tout perdre. Les soldats & les Officiers qui voient cette conduite
se découragent & perdent toute la confiance qu'ils ont en leur Général; & l
s'apperçoivent qu'il persiste dans cette façon craintive de faire la guerre, ils e
très-grand mépris; ce qui fait qu'ils lâchent le pied lorsqu'il ne peut plus s'en
& qu'il est forcé de combattre malgré lui par quelque faux mouvement qu'il a
Il vaut mieux rejetter toute défensive réglée & suivie dans un Conseil, où l'on
la maniére de résister à l'ennemi & de renverser tout son systéme de campagne,
posant tout sur une défensive active, c'est-à-dire qu'il faut fuir toute occasion
battre, ou la supériorité du nombre peut beaucoup, & chercher celles où le p
tera pour nous, comme je l'ai dit, quoique nous aions fait assez voir par notre
que le petit nombre audacieux bien ordonné peut battre le grand; mais il n'a
pas aux Généraux médiocres de faire la guerre de la sorte: & lorsqu'un Prin
sez heureux pour avoir des Généraux du premier ordre à son service, il n'a
les brider. Contre ceux-ci Dieu n'est pas toujours pour les gros escadrons.

Turenne a fait voir mille fois que cette maxime étoit fausse, & elle l'est en e
gard des grands Capitaines & des Officiers expérimentés.

Il y a des armées qui sont si souvent battuès, soit par l'habileté des C
qu'elles ont en tête, soit par le nombre des ennemis, que les troupes intimic
sent plus paroître : le peu de capacité des Chefs y a souvent plus de part que
bre. Un habile Général peut être aussi battu par un autre qui sera encore plu
car il n'est pas permis à un Capitaine médiocre de suivre constamment la rou
s'est proposée dans le Cabinet. Les Fabius sont fort rares, & il a peu d'imit
se trouvoit pourtant pour le grand bonheur des Romains, qu'il étoit nécess
leur salut de trouver un homme comme ce Dictateur. C'est par cette voie, d
tecuculi, que Fabius „ s'est acquis le nom de très-grand parmi les Capitai
„ on doit considérer cet homme dans un tems que tant de batailles perduës,
„ déroutes d'armées & tant de disgraces avoient jetté l'épouvante dans les c
„ soldats & du peuple Romain". Les Romains ni leurs armées n'avoient p
néré, c'étoit toujours les mêmes hommes & les mêmes vertus; mais c'est c
Généraux n'avoient ni les talens ni le mérite de ceux de la premiére guerre P
outre qu'il n'y avoit aucune tête dans le Sénat.

Vercingentorix étoit sans difficulté un grand Capitaine, il reconnut qu'il i
pas contre César. Ce Capitaine fut l'auteur de la révolte générale des Gaul
les Romains. Cette guerre, après celle d'Afranius, est tout ce qu'il y a de
mirable & plus beau dans les Commentaires de César. Avouons que ce n'es
des moins beaux endroits de ses Commentaires, autant dans sa façon de l'
vrai Guerrier, que dans la sagesse & la profondeur de sa conduite : car le
n'avoit pas affaire à un Général médiocre, mais à un excellent Chef de guer
toit l'être beaucoup que de savoir résister à César, & le rouler de camp en
de poste en poste pendant une bonne partie de la campagne : car il sçut le
aux derniéres extrémités. Ce célébre Chef d'une révolution si remarquable a
miné la cause des disgraces, des défaites & des malheurs de sa patrie, réduite
honteux esclavage, & la proie des Romains, l'attribua bien moins à la valeur
troupes, ausquelles celles de sa nation ne cédoient en rien à cet égard-là, q
bileté de leur Général dans l'art de les faire combattre; outre que leur discip
façon de leurs armes défensives plutôt que des offensives n'aidoient pas peu à l
toires. Sur ces observations, il résolut de régler l'état de la guerre sur des p
tout différens de ceux qu'on avoit suivis jusqu'alors, quoiqu'ils répugnassen
l'humeur de la nation. Il avoit déja éprouvé par lui-même la nécessité de ce
ment, il fut battu plusieurs fois.

„ Vercingentorix confus de tant de pertes, *dit César* (a), assembla le Co
„ il représenta qu'il falloit faire la guerre tout autrement qu'on n'avoit fait pa
„ & sans en venir à un combat général, se contenter de retrancher les viv
„ fourages à l'ennemi; que cela ne leur seroit pas difficile, étant les plus for
„ valerie, vû l'incommodité de la saison, où le fourrage n'étoit pas assez gr
„ être coupé, les Romains seroient contraints de se répandre par tout pour
„ ver; qu'il ne falloit pas craindre de racheter sa vie par la perte de son bien,
„ devoit brûler tous les villages aux environs, & les villes qu'on ne pouvoit
„ pour ôter une rétraite aux lâches & aux timides, & des vivres à César;
„ mée Gauloise n'en manqueroit pas, aiant pour soi tout le païs, & qu'a
„ ils affameroient les Romains, & que s'ils s'écartoient pour en chercher, ils

(a) *D'Ablanc. Comm. de César. l. 7.*

„ leveroient leur bagage, qui étoit autant que de les défaire, parce que sans et
„ armée ne pouvoit subsister; que si cela leur sembloit rude, il l'étoit encor
„ de se voir massacrer, & leurs femmes & leurs enfans emmener en captivité
„ servir de joüet à l'insolence du vainqueur.

Ce conseil de Vercingentorix fut généralement applaudi, & l'on mit le fe
tout dans le païs qui alloit être le théâtre de la guerre. Ce Capitaine ne voulo
qu'on épargnât même Bourges, *la Capitale & la sureté du Berri, & l'une de
belles villes des Gaules;* mais comme dans les grandes extrémités on ne fait les
ses qu'à demi, les Gaulois, pour conserver cette ville, fournirent une place d'
aux Romains, qui s'en rendirent les maîtres, comme Vercingentorix leur avoi
dit. Malgré cette perte, ce célébre Chef des rebelles leur attira tant d'affaires
dépouillant de leurs alliés les plus fidéles, qui se tournérent contre eux, que
se vit réduit dans les embarras les plus étranges; car le Gaulois, malgré les a
ges de César, sans sortir de son systéme de défensive, le réduisit enfin à aband
les Gaules; que s'il eût persisté dans son dessein sans en sortir, & qu'il n'eût
aucun combat contre un Général qui ne pouvoit être vaincu dans une offensiv
Gaulois secouoient le joug. Mais Vercingentorix s'oublia tellement, qu'il v
que la honte de la retraite de César fût marquée par une plus grande flétrissu
réputation. Il osa bien attaquer ce grand Capitaine dans cette fameuse retrait
il fut malheureusement battu; au lieu qu'en restant toujours sur la défensive,
entendoit parfaitement, il eût sauvé sa patrie & délivré les Gaules du joug de
mains, & je doute qu'ils y fussent jamais rentrés.

Voilà un excellent modéle, & une maniére de régler l'état de la guerre cont
ennemi tel que César, qu'on ne sçauroit vaincre en campagne; une défensive r
pleine & entiére, & l'on doit s'y tourner lorsqu'un Prince, connoissant pa
ment le caractére de ses Généraux, leurs talens, leur courage & leur habilet
combattre que lorsqu'il leur plaît, sans qu'ils puissent y être contraints, est
heureux pour avoir des hommes d'un tel mérite, & les emploie dans cette
de faire la guerre, on dresse tellement son plan, que celui qui en est chargé n
écarte jamais. Vercingentorix régla l'état de la guerre sur une campagne d'hiver
les-là sont rudes, mais salutaires & ruineuses au vainqueur. M. de Louvois,
Ministre, & très-capable de régler un plan de guerre, avoit dessein d'imiter V
gentorix à l'égard de l'Alsace en 1674, dont on dit qu'il conseilla de ne faire
bucher, pour empêcher les ennemis de s'y établir & d'y prendre des quartiers
ver: car leurs armées étoient si nombreuses, qu'il sembloit impossible que des
aussi inférieures que les nôtres osassent jamais se montrer pour défendre cette
vince. M. de Turenne, que le grand nombre d'ennemis n'effraia jamais, fut
d'une résolution qui alloit à la ruine de toute une belle province.

Ce grand Capitaine fut d'un avis contraire à celui du Ministre, & régla
d'une campagne d'hiver, qu'il communiqua au Roi, & lui promit de faire e
te que les quartiers d'hiver des Impériaux en Alsace & la conquête de cette
vince importante deviendroient une pure imagination par le dessein qu'il s'étoi
mé, & les mesures qu'il s'étoit résolu de prendre: car sa campagne d'été lui
été très-glorieuse, quoiqu'il fût fort inférieur & presque toujours sur la défe
avant fait deux fois marcher ses troupes jusqu'au Néker. „ Mais ne voulant
„ demeurer là, après avoir si bien commencé, dit l'Historien (a) longtems
... de l'Histoire des guerres de Hollande, qui est un chef-d'œuvre, „ il envo

(a) Gatien de Courtilz, Capit. dans le régiment de Champagne.

„ courrier au Roi pour lui demander la permiſſion d'attaquer les ennemis
„ ſe vantoit de rendre bon compte, ſéparés comme ils étoient. Il y a
„ quelque tems qu'il avoit préparé l'eſprit du Roi à cette demande : car
„ tems que Sa Majeſté le preſſoit d'abandonner l'Alſace, il lui avoit ma
„ ce qui étoit arrivé, " c'eſt-à-dire que les ennemis ne pourroient pas m
corps faute de vivres, & qu'ainſi étant obligés de ſe ſéparer, il ſeroit facil
ber ſur leurs quartiers les uns après les autres avant qu'ils pûſſent s'entre-ſec
comme le Roi voioit l'effet de ſa prédiction, il ne voulut pas refuſer à
taine, qui prévoioit de loin, une choſe qui devoit les combler de gloire l'un
ce qui arriva : car il enleva tous leurs quartiers les uns après les autres, & ch
cette armée, établie en-deçà du Rhin, bien en-delà de ce fleuve, pour
des quartiers ailleurs. Action mémorable ! quel dommage que ce grand hom
pas écrit lui-même l'Hiſtoire de ſes campagnes, comme a fait Céſar & tant
hommes, & que celle de ſa Vie ſoit donnée à faire à des gens dont la pl
pas propre à décrire les actions d'un auſſi grand Capitaine que celui-là !

Peut-on dire que cette formidable ligue de tous les Potentats de l'Euro
la France ait été le réſultat d'un profond raiſonnement dans la maniére de r
concerter la forme de bien conduire une guerre, & de dreſſer chaque cam
un plan ſi avantageux que chacune puiſſe nous approcher ſûrement du but
propoſé ? Quel étoit donc ce but ? Une vraie imagination : car les plus é
connurent que leur chemin de Paris n'iroit pas bien loin, & qu'il diſparoît
me une ombre, comme en effet cela arriva par l'action de Dénain, qui eſt u
mémorables événemens de ceux qui j'ai rapportés dans ce grand Ouvrage.

Je n'entrerai dans aucun détail ſur cette matiére, il faut une poſtérité
ſée pour tirer des leçons des fautes des Alliés comme des nôtres : car per
a été ni n'en ſera exemt, & peu ont connu les routes qu'il falloit prend
bonne comme dans la mauvaiſe fortune par rapport à l'avantage & au d
des frontiéres oppoſées ; cette connoiſſance, qui devroit faire l'étude, n
lement des Généraux, mais des Officiers particuliers qui ſe veulent rendre
res à leur patrie, eſt le vrai moien de parvenir ; mais pour s'y rendre ca
faut de l'étude, une certaine grandeur d'eſprit & des talens, & ces taler
s'aquérir & s'enſeigner, puiſqu'ils ne ſont autres qu'une grande paſſion p
mes, par la recherche de ſes véritables principes : car ce qui a tant coûté
& de méditations pour les découvrir dans toutes les parties qu'elles renfe
très-facile à préſent à apprendre, puiſque tout ſe trouve aujourd'hui à
des eſprits les plus médiocres : car le coup d'œil, qui ſembloit ne pouvo
duit en principes & en méthode, qui eſt la partie capitale de la maniére
l'état de la guerre, ſe trouve comme celle-ci en état d'être enſeigné ; &
a appris l'un & l'autre, où eſt-ce que ces deux choſes ne nous ménent
eſt en état de juger d'une frontiére ; & de régler au juſte & ſûrement
la guerre ; & de former un projet de campagne ſur des principes certains
On peut juger par cet Ouvrage, & les Connoiſſeurs en conviennent, qu
re dont je traite la guerre eſt la ſeule qu'on doive prendre, & que j'en ai
les routes, ſans que juſques ici aucun ſe ſoit aviſé de les conteſter.

Le feu Roi de Suéde Charles XII. étoit ſans doute un Guerrier du p
dre, ſes talens pour le métier étoient tout-à-fait extraordinaires. J'eus l'
l'entretenir un jour, & cela m'arrivoit ſouvent, ſur la méthode de régl
la guerre, & en quoi conſiſte cette partie de l'étude des armes. M. le
la Marck, alors Ambaſſadeur de France auprès de ce grand Prince, y

sent. Il avoue que cette matiére étoit grande & nécessaire aux Généraux d'
aux Princes & à leurs Ministres, sans laquelle on ne sçauroit s'assûrer de
avoit raison. Je doute qu'il ne se souvint pas alors de son séjour dans la
1706. qui fut peut-être la cause de tous ses malheurs, & la fut en effet,
me trompe: car il laissa fortifier le Czar dans la Livonie, qui après avoir
bonnes places, eut l'esprit de les mettre hors d'état d'être attaquées, & par
ssûra la conquête d'un si beau païs; pendant que le Roi de Suéde restoit e
sans faire autre chose que ruiner un païs où il n'avoit plus d'ennemis à con
Les raisons que son Historien allégue ne sont pas capables de balancer l'i
de ce grand Guerrier, car les négociations traînent moins en longueur lorsqu'
de bonnes conquêtes qu'en restant sans rien faire. Il pouvoit bien s'imagir
quelque chose qu'il fît, les Polonois ne se porteroient jamais sincérement à l
riser dans le dessein qu'il avoit de pénétrer jusques dans le fond de la Moscov
de chasser le Czar de sa Capitale.

Lorsqu'on roule de si vastes desseins, on songe aux moiens de faire subsi
armée & d'avoir ses derriéres libres. Les convois qui pouvoient lui venir de
méranie par la Pologne, étoient incertains: un rien pouvoit les lui interdire.
leurs en laissant établir le Czar dans la Livonie, ou pour mieux dire en le
le maître de cette belle Province, sans songer à l'en chasser, son grand proj
ler à Moscou étoit une illusion toute pure; au lieu que le Monarque Rus
pouvoit tirer de très-grands secours, & assûroit sa subsistance de quelque c
le vent tournât; outre qu'il étoit en état de se régler sur tels mouvemen
plairoit à son ennemi de faire, ou pour s'y opposer; ce qui n'est pas un peti
tage. L'événement fit voir le défaut des mesures du Roi de Suéde, il n
les yeux que lorsqu'il n'y avoit plus de reméde, & qu'il se vit engagé d
païs inconnu & désert pour courir après un ennemi, auquel rien ne manqu
qui le fuioit avec art & par une défensive sçavante & active, c'est-à-dire qu
voit se servir des occasions favorables pour le combattre ou pour éviter un
si redoutable, en interceptant ses convois, dont presque aucun ne put arriver
partie de son armée mourut de faim faute de subsistance, & l'autre périt e
fut anéantie à Pultowa. L'on peut dire qu'en cette occasion le Monarque S
oublia cette grande partie du métier des armes, qui est de commencer avant
choses de bien établir l'état de la guerre; ce qui fut la cause de cette foule
graces qui s'enchaînérent les unes aux autres jusqu'à sa mort.

Hérodote n'est pas fort abondant en réflexions militaires dans son Histoi
lieu que Thucydide en est tout rempli; & l'on voit assez qu'il étoit aussi
Guerrier, qu'il étoit grand Historien & grand Politique. Je ne vois rien
instructif & de plus admirable que sa guerre du Péloponése. L'Empereur C
Quint avoit raison de faire ses délices de cet Auteur, il ne fait pas moin
des plus habiles Guerriers. Il met les Athéniens, à l'égard de la science
mes, fort au-dessus des Lacédémoniens, & il a raison. On voit par la haran
Périclés aux Athéniens, combien ce grand homme, qui gouvernoit les affa
sa République, excelloit dans la science des armes, & combien sa prévoiance
vaste & profonde. Il régla l'état de la guerre non pour une seule campagne
pour tout le tems qu'elle dureroit, & leur dit dans sa belle harangue, qu
s'écartoient de ce systéme ils périroient, & deviendroient la proie de leurs e
Je renvoie mes Lecteurs à cette belle harangue, & à plusieurs autres qu'il f
Athéniens, comme à celle d'Archidamus Roi de Lacédémone aux Alliés de
publique. Le premier y fait voir la nécessité d'agir sur mer vigoureusement

de faire tous leurs efforts pour augmenter leur marine. Il met en même vant les yeux de ses Citoiens l'ignorance de leurs ennemis dans les combats où ils n'avoient nulle expérience: „ car l'art de naviger, dit-il (a), dép „ de l'expérience que d'autre chose, & n'est pas de ces sciences qu'on p „ prendre en ne s'y exerçant que médiocrement ; mais de celles qui dema „ homme tout entier." Paroles remarquables, surtout à l'égard des galér les manœuvres sont extrémement délicates, comme l'a toujours dit le Baill geron, un des plus habiles Officiers Généraux de nos galéres, & égaleme & appliqué dans la guerre de terre, qu'il entend parfaitement. Périclés, q pas moins sçavant dans l'une que dans l'autre, conseille en même tems à blique d'embrasser la défensive à l'égard de la guerre de terre contre la pu leurs ennemis. Il leur propose donc d'abandonner les environs d'Athénes „ faut pas appréhender, leur disoit-il, qu'ils vous puissent arrêter par des „ il est difficile de bloquer une ville aussi puissante que celle-ci, quand „ armes à la main. Je sçai bien qu'en mettant garnison sur nos frontiéres „ vent ravager notre païs, & donner une retraite à nos esclaves ; mais il „ vent empêcher nos armées navales d'aller ravager leurs côtes, & de nc „ ter des vivres."

Voilà ce qui m'a pû venir à l'esprit de la partie de la science des armes tin a traitée, qui n'est pas venuë jusqu'à nous, & dont M. de Montécu à peine donné l'idée. Je l'ai poussée beaucoup plus loin, sans prétend épuisée. Je n'en suis ni l'auteur ni l'inventeur ; mais il est certain qu'elle inconnuë, ou du moins qui que ce soit ne l'avoit traitée, & je ne qu'aucun s'avise de me traiter de novateur sur cette matiére-là : car si les ou les inventeurs de systémes ou de méthodes sont quelquefois dangereux tateurs ou les routineurs sont-ils moins à craindre? La routine ne marque-t de la paresse ou médiocrité d'étude & d'expérience. Passons à une autr elle regarde les ponts pour le passage des grandes riviéres.

§. V.

Des ponts & des bateaux des Anciens pour le passage des grandes riviéres. L'o en est inconnuë. Leur méthode étoit la même que celle que nous suivons au Pont de Darius & de Xerxès sur le Bosphore de Thrace.

S'Il en faut croire Hérodote, du tems de Crésus Roi de Lydie on i construction des ponts de bateaux sur les grandes riviéres, comme le l'Euphrate, pour le passage des armées. Je les crois pourtant plus anc tems de Crésus. Ecoutons l'Historien Grec. „ Quand il fut arrivé su „ d'Halis, dit-il, je crois qu'il fit passer les troupes sur les ponts qui ét „ sur cette riviére, où, s'il en faut croire les Grecs, Thalés Milésien „ les moiens d'y faire passer son armée. Car comme Crésus étoit en „ quel endroit de ce fleuve il feroit passer ses gens, n'y aiant point encor „ pour favoriser son passage, on dit que Thalés, qui étoit alors dans „ conseilla de faire en sorte que le fleuve, qui couloit à la gauche d

(a) *Thucyd. l. 1.*

„ coulât aussi à la droite; pour en venir à bout on se servit de cette invention.
„ fit faire au-dessus du camp un grand fossé en forme de croissant, que l'armée a
„ à dos dans la situation où elle étoit, dans lequel on pût attirer le fleuve, & c
„ on le fit revenir dans son lit quand l'armée seroit passée : de sorte que le fleuve a
„ été divisé, par ce moien on le rendit aisément guéable de part & d'autre.

Par ce que je viens de dire on pourroit croire que l'usage des ponts de bate pour le passage des armées n'étoit point connu du tems de Crésus; ce que je ne rois guéres me persuader, parce que ces sortes de choses viennent assez naturellen à l'esprit. D'ailleurs Semiramis, Reine conquérante, dont la vie toute militair ses autres actions tiennent un peu du roman, & qui vivoit longtems avant Crél cette Reine dans son expédition dans les Indes fit construire un grand nombre bateaux d'une invention assez particuliére, dit Diodore de Sicile, qui se pa geoient en deux & qui s'emboîtoient facilement pour les transporter plus commo ment, sachant bien qu'elle en auroit grand besoin pour traverser l'Indus, qui un fleuve d'une largeur prodigieuse, sur lequel elle fit passer son armée, & qu couvrit des deux côtés pour s'assûrer une retraite, au cas que son expéditio tournât pas à son avantage : précaution qui lui fut fort salutaire : car son armée mise en déroute & réduite à repasser l'Indus, & à s'en retourner débiffée & en g desordre.

Cet exemple me feroit croire que Crésus détourna le cours de l'Halys faute de teaux, & qu'il se trouva trop pressé pour en faire construire, outre qu'on ne contre pas toujours des bois propres pour ces sortes d'ouvrages. Cela me persi que les ponts de bateaux ont une origine plus reculée que celle du tems de Semira puisque Diodore ne dit pas que ce pont dressé sur l'Indus fût une chose nouv Il paroît par Hérodote que Xerxés fit dresser un pont de bateaux sur le fleuve S man en allant faire la guerre contre les Grecs, & qu'il en fit dresser sur toute rivières sur la route de l'Hélespont, non seulement pour le passage de ses trou mais encore pour la commodité des vivres qu'il faisoit venir de tous côtés po subsistance de son armée. L'Auteur n'explique pas si ces ponts étoient de bate il dit seulement „ qu'il fit tenir des cordages prêts, & tout ce qui étoit néces pour l'entretien de ces ponts. Les ponts de cordes étoient ignorés des Anciens y a lieu de croire qu'ils étoient composés de plusieurs bateaux comme celui d dressa sur l'Hélespont : car bien qu'Artaxerxés eût fait sur un bras du Nil, sa guerre contre les Egyptiens qui s'étoient révoltés, ce que Crésus fit sur le ve Halys, cela ne prouveroit pas que les Perses eussent sitot oublié les ponts de tems de Darius & de Xerxés. C'est Thucydide (a) qui nous apprend ce pa du Nil par Artaxerxés, l'exemple est trop curieux pour être écarté dans un Ou ge comme celui-ci.

Les Egyptiens s'étant révoltés, & aiant appellé les Grecs à leur secours, „
„ taxerxés envoia une grande armée en Egypte sous le commandement d'un autre
„ gabaze fils de Zopyre, qui prennent sa marche par terre, vainquit en bataille
„ gée les Egyptiens & leurs alliés, chassa les Grecs de Memphis & les aiant e
„ més dans une Isle, les y tint assiégés dix huit mois, tant qu'aiant détourné le c
„ du fleuve, il mit leurs vaisseaux à sec, & passant à pied dans l'Isle les défit.
„ furent ruinées les affaires de la Gréce en Egypte, après y avoir fleuri six
„ & tous ceux qui y étoient alliés y périrent, à la réserve de quelques-uns qui se
„ verent à Cyréne.

(a) D'Ablanc. dans Thucyd. l. 1.

Darius allant faire la guerre aux Scythes, fit construire un pont de bate vaisseaux sur le Bosphore de Thrace près de Chalcédoine, qui est un détr fort peu large, & qui sépare la Thrace de l'Asie Mineure, que nous app jourd'hui le détroit de Constantinople ou canal de la mer Noire, & qui que à la mer de Marmora, où il y a un courant. Ce pont étoit de qu de longueur, & ce courant rendoit l'entreprise plus difficile, celui qui e venteur ou qu'il chargea de l'exécution étoit un homme de Samos, dit dans son Livre IV. nommé Mandrocles, Darius le récompensa en Roi, & na dix fois le double de ce que le pont coûtoit ; apparemment que le m drocles fut chargé de celui du Danube où Darius se porta pour entrer da thie, & je suis persuadé que ce fameux pont sur un si grand fleuve deve plus de quatre stades à l'endroit où l'armée de ce Prince traversa ce fleuve trer dans la Scythie. Je m'étonne qu'Hérodote, qui se plaisoit tant au m ne se soit pas arrêté plutôt à celui-ci beaucoup plus impétueux, & qui voir tout au moins quatre stades de largeur, l'aiant passé près de son emb qu'à l'autre beaucoup plus aisé dans un tems calme, & peut-être qu'il pou nir sans être pratiquable dans un mauvais tems, à cause qu'il falloit ôter qui joignoient d'un vaisseau à l'autre. Hérodote ne nous apprend pas si rompit pas son pont, après y avoir passé son armée pour le remettre à so Je conjecture qu'il ne le fit pas, puisque son dessein étoit de repasser le près son expédition qui ne lui fut pas fort heureuse, car s'il ne fût retir te des déserts de la Scythie où il s'étoit engagé, & que la nuit n'eût retraite qui lui fit gagner une marche sur les ennemis, il n'eût jamais r pont du Danube, & il pouvoit dire qu'il dût son salut aux ânes de so non à ces ânes qui proposent toujours des sotises ou des entreprises ins n'ont pour objet aucun but solide, mais à des ânes au sens litteral au rapp rodote, qui nous apprend que Darius aiant été informé que les Scyth dessein sur son pont du Danube, Gobrias lui conseilla sagement de songer ment à sa retraite, sans autrement délibérer, qu'il n'y avoit rien à gagner peuple pauvre & misérable, qui n'avoit ni villes, ni bourgs, ni village sembloient se jouër de lui. Darius vit l'extrémité où il se trouvoit & la de sa folie, il suivit le conseil de Gobrias. „ Je suis d'avis, *lui dit ce* „ *cier*, qu'on allume des feux dans le camp, qu'on fasse les autres chose „ mées ; qu'on y laisse même les ânes attachés, & que pour mieux tromp „ mi, on y laisse les moins considérables de vos gens. Ce que le Roi de „ manqua pas de faire, & quand la nuit fut venuë, il laissa dans le cam „ ânes pour épouvanter par leurs braiemens les chevaux des Scythes", & maux s'en acquitterent merveilleusement bien, ce qui trompa les ennemis rent que toute l'armée étoit dans le camp.

La guerre de Xerxés contre les Grecs étoit plus solide & plus sensée, & re plus honteuse, s'il eût moins amené d'hommes que de soldats il eût Gréce. Cette guerre est le chef-d'œuvre d'Hérodote. Le pont que ce faire sur le Bosphore de Thrace, à l'imitation de celui de Darius, est fort cé l'histoire, l'Auteur Grec en donne la description, & nous représente Xer pied d'un Prince lâche & cruel, & c'est l'ordinaire des lâches d'être cruel Tacite le dit de Néron, „ qu'il étoit cruel afin de paroître vaillant.

On tenta d'abord des ponts ridicules pour passer le détroit, & ce furent niciens & les Egyptiens qui se mélerent de cette entreprise pour leurs péch „ premiers avec des cordages, & les autres avec des joncs depuis Abyd

„ l'autre bord, qui en est séparé par un trajet de sept stades: mais aussitôt qu
„ eût fait ce pont, il s'éleva une tempête qui le rompit entiérement". Il fut d
achevé, voilà ce qui me surprend. Le pont disparut pourtant, ce qui attira l'ind
nation du Roi contre la mer, lorsqu'il eut appris une si triste nouvelle, dit l'His
rien, qui nous rapporte en même tems les folies de ce Prince dans le châtiment qu
fit à la mer, & tout aussitôt sa cruauté, car il fit mourir les Auteurs de ce pont,
songea d'abord à la construction d'un autre plus solide, & ceux qui s'en mêler
me paroissent plus habiles qu'on ne pense, par la forme qu'ils lui donnérent, co
me je l'expliquerai dans la traduction de M. du Ryer, à qui le public est rede
ble d'un grand nombre d'ouvrages qu'il auroit sans doute portés à la perfection,
traités avec plus d'éloquence, s'il n'eût été livré à la plus affreuse misere, jusq
manquer de pain.

Après maintes folies de Xerxés pour se venger de la mer qui avoit renversé
pont, il chercha le moien de le mettre hors d'insulte par quelque ouvrage plus s
de, il emploia de plus habiles gens pour dresser un nouveau pont sur lequel il
passer son armée; ils s'y prirent de cette maniére. „ Ils mirent en travers trois c
„ soixante vaisseaux dont les flancs regardoient le Pont-Euxin, & du côté qui
„ garde l'Hélespont ils en mirent trois cens (a) disposés en piramide, afin de ro
„ pre le courant de l'eau, & que les cordages eussent plus de force pour re
„ ster. Lorsqu'ils eurent disposé toutes ces choses, comme nous venons de le di
„ ils jetterent dans l'eau de grosses ancres de part & d'autre, pour affermir tous
„ vaisseaux contre la violence des vents; mais du côté de l'Orient ils laissérent tr
„ passages entre les vaisseaux, par où de petites barques pûssent aller au Pont-Eu
„ & revenir facilement. Après cela ils plantérent des pieux en terre-ferme, &
„ attachérent de gros anneaux & avec des machines faites exprès, ils tordirent (b)
„ bandérent les cordages de filasse qui étoient faits à deux cordons, & ceux
„ roseaux qui étoient faits à quatre. Mais comme ceux de filasse étoient beauco
„ plus forts, ils étoient aussi plus pesans de sorte que chaque coudée avoit un
„ lent de pesanteur. Enfin cet ouvrage étant achevé, ils mirent en travers des p
„ ces de bois, les attachérent promptement sur ces cordages bien tendus, mir
„ sur ces piéces de bois des planches bien jointes qu'ils couvrirent de terre, &
„ r

(a) *Trois cens disposés en piramide.*] Cela est remarquable, & une preuve convainquante de l'
bileté de l'auteur de ce pont. Je ne sçai si Hérodote ou le Traducteur se sont servis de ce ter
de *piramide* qui n'est pas exact, & forme une toute autre idée. Hérodote veut dire que la figure
ce pont étoit triangulaire du côté du courant qui sort de la mer du Pont: or cette figure est celle
est la plus propre pour résister contre l'effort du courant, & c'est ainsi que les ponts de batte
construits sur des fleuves rapides & impétueux devroient être faits. Celui de Crémone qu'on fit
le Pô en 1702. étoit triangulaire. Un homme de la ville le proposa de la sorte, & l'on suivit
conseil; car les batteaux étant retenus les uns aux autres par des poutrelles, ils se maintiennent p
fermes contre l'effort du courant. Il y auroit mille raisons à donner ici pour démontrer l'excelle
de cette méthode, je trouverai l'occasion d'en parler ailleurs. Indépendamment de cette figure on p
voir que nos ponts de batteaux sont faits sur ce modele.

(b) *Ils tordirent & bandérent les cordages.*] L'Auteur s'explique mal, ou Hérodote n'est pas ex
Ils ne tordirent pas les cordages, ils étoient déja tordus; on ne fit que les tendre & les bander par
moien de plusieurs cabestans. Ce cable de chanvre qu'il dit fait de deux cordons, étoit comp
de deux hansiéres qui sont deux cables ordinaires tortillés ensemble, & l'autre de quatre hansiè
Il falloit que celui de chanvre fût furieusement fort, puisque chaque coudée pesoit un talent. Il
faut pas s'étonner si ce pont tint bon, puisque Xerxès y passa dessus après sa malheureuse camp
gne. Thémistocles empêcha que les Grecs, victorieux à Salamine, n'allassent rompre ce pont.
ne sçai s'il avoit raison. Il faut bien prendre garde quoiqu'Arrien en dise, que les vaisseaux étoi
à certain espace l'un de l'autre comme ceux des Romains; car sans cela ils se fussent brisés les
contre les autres par l'effort des vagues dans un tems orageux.

„ rent des barriéres, (*des gardes fous*) de part & d'autre, afin que les bêt
„ chevaux qui devoient passer par dessus ne s'épouvantassent point en voian

Le pont de l'Empereur Caius Caligula est célébre dans l'histoire, aussi l
sa folie, sa lâcheté & son gouvernement tirannique. La construction de
est digne d'admiration, & fort au-dessus de celle de Darius & de Xerxes: le
ce pont est aussi ridicule que toutes les actions de ce Prince insensé. „
„ qu'un Maître du monde, un Dieu, se devoit faire servir & obéir par la
„ bien que par la terre, (*a*) *dit M. de Tillemont dans la vie de cet Emp*
„ n'aimoit rien tant que ce qui paroissoit impossible; il fit donc faire un
„ la mer, depuis Baies, dit Suétone, jusqu'à Pouzoles, ce qui faisoit env
„ quarts de lieue. Au lieu de Baies, Dion dit Baules, qui étoit une mais
„ sur la même côte, & Joseph Miséne qui étoit aussi dans le même qua
„ pont étoit posé sur deux rangs de vaisseaux attachés avec leurs ancres,
„ quels l'on avoit mis quantité de pierres & de terre: & l'on y avoit fait
„ grand chemin. Il y avoit même des hôtelleries, & des lieux pour se rep
„ l'on trouvoit jusqu'à des ruisseaux d'eau à boire. On ramassa pour ce
„ de vaisseaux que l'on pût; & il fallut encore en faire de nouveaux:
„ que n'en restant plus pour apporter du blé à Rome, cette folie y causa
„ de famine, qui dura jusques sous Claude.

„ Quand le pont fut fait, Caius revêtu d'une cuirasse, qu'il disoit
„ d'Aléxandre, & de toutes ses autres armes, fit des sacrifices à ses Dieu
„ liérement à l'Envie, de peur, disoit-il, que les Dieux ne fussent jaloux de
„ deur. Il partit ensuite de Baies à cheval, accompagné d'un grand nombre
„ de pied & de cheval tous armés; & en cet équipage il fit sa grande ex
„ de traverser son pont jusqu'à Pouzoles, dans le même état que s'il eût
„ quer les ennemis. Il passa le reste du jour à Pouzoles, comme pour s
„ du combat; & le lendemain il en partit pour repasser le pont, habill
„ ceux qui conduisent les chariots du Cirque, & monté sur un chariot tir
„ chevaux les plus fameux dans ces jeux. Il avoit avec lui le jeune D
„ d'Artabane Roi des Parthes, & un grand nombre de ses amis manifique
„ tus, & montés sur des chariots. L'armée suivoit avec quantité de peu
„ le milieu du pont il y avoit un trône posé aussi sur des vaisseaux.
„ monta pour faire son panégyrique, (car une si grande guerre le méritoit
„ récompenser par des éloges & de l'argent ceux qui avoient été les compa
„ ses travaux & de ses dangers.

Je ne finirois pas si je racontois toutes les folies qu'il fit sur ce pont &
rompre lorsqu'il les eût entiérement épuisées. Ce pont étoit surprénant. Il
coup d'apparence que les deux extrémités des poutres étoient appuiées & p
deux côtés entre deux files de vaisseaux. Cet ouvrage étoit prodigieux.

Pour revenir au pont de Xerxés, l'on pourroit raisonnablement croire qu
vi peut-être de modéle aux Grecs & aux Romains, enfin ceux dont nous
vons aujourd'hui sont faits tout de même, dirons-nous que nous en somm
venteurs? je ne le pense pas. Xénophon dans sa retraite (*a*) des dix mille,
les Perses dressérent un pont sur le Tigre de trente-sept bateaux, ou les
Grecs passérent avec beaucoup de précaution, parce qu'ils craignoient que
mis contre la foi donnée ne les attaquassent au passage. Le pont de Corl
l'Euphrate n'étoit pas différent de celui de Xerxés, il se fortifia sur ce fle

(*a*) *Retr. des dix mil. L.* 2.

tre les Parthes; „ & de peur, *dit Tacite* (a), que les ennemis qui voltigeoient „ & là dans la plaine ne lui empêchassent de bâtir un pont, il attacha ensemble „ gros vaisseaux avec des grosses poutres, & les aiant garnis de tours, planta c „ sus des machines à la faveur desquelles il bâtit son pont, & écarta les Barbare Ce pont n'est pas assez clairement expliqué en cet endroit, il s'explique be coup plus clairement dans la guerre d'Othon contre Vitellius, deux lâches E pereurs qui se disputoient l'Empire du monde dont ni l'un ni l'autre n'étoit gne. „ Cécina & Valens, *dit le même Historien*, pour bannir l'oisiveté du can „ occupérent leurs soldats à dresser un pont sur le Pô, feignant de le voul „ passer pour s'opposer aux gladiateurs. Ils rangérent donc des bateaux en ég „ distance, joints ensemble par de grosses poutres, & arrêtés avec des ancres, d „ les cordages n'étoient pas trop tendus pour n'être point rompus par l'effort „ l'eau, si elle venoit à grossir. Sur le dernier vaisseau, il y avoit une tour, po „ repousser à coups de traits & de machines, l'ennemi qui en avoit une vis-à- „ pour les incommoder". On voit dans la Colonne Antonine des ponts de b teaux tout semblables aux nôtres. Les Romains en avoient toujours un fort grand no bre dans leurs armées, qu'ils faisoient porter sur des chariots ou des haquets co me nous faisons les nôtres, mais lorsqu'il s'agissoit de traverser de grands fleu comme l'Euphrate ou le Tigre, on en faisoit construire un grand nombre, po en dresser plusieurs lorsqu'on craignoit que l'ennemi ne s'opposât à leur passa „ Lorsque Trajan marcha contre les Parthes campés de l'autre côté du Tigre, po „ passer ce fleuve; il fit amener sur des chariots un grand nombre de bateaux fa „ dans les forêts de Nisibe, parce qu'il n'y en avoit point plus près du Tig „ & de ces bateaux il en forma un pont malgré les efforts que firent les ennen „ pour l'en empêcher". Dion explique la maniére dont les Romains avoient a coutumé de dresser ces ponts, qui n'est autre que celle dont nous nous servo aujourd'hui.

Il est hors de doute que les Romains ont appris des Grecs leurs ponts de bateau & ceux-ci des Perses. Arrien semble croire qu'Aléxandre le Grand passa l'Ind sur un pont de bateaux comme Semiramis. La maniére dont il explique comme les Romains faisoient ces ponts mérite que nous citions le passage tout entier. „ A „ ristobule & Ptolomée que je suis principalement, *dit cet Historien* (b) *célébre*, „ disent point si Alexandre passa cette riviére sur un pont de bateaux comme Xe „ xés fit l'Hélespont, & Darius le Bosphore & le Danube, ou sur un pont ord „ naire; mais pour moi je crois que ce fut de la premiére façon, quoique je n' „ aie rien d'assûré : car ce fleuve est trop grand & trop profond pour le passer a „ trement, outre qu'on n'en eut pas le loisir. Or comme on fait des ponts de batea „ de deux sortes, ou en les attachant les uns aux autres, comme fut fait celui „ l'Hélespont, au rapport d'Hérodote, ou en les joignant avec des poutres, co „ me font les Romains toutes les fois qu'ils passent le Tigre & l'Euphrate, ou „ Rhin & le Danube, je ne puis dire de quelle façon fut fait celui-ci, ni si on e „ assez de bateaux pour le faire de la premiére; mais je vais décrire l'autre, par „ qu'elle est la plus aisée, & qu'elle mérite d'être sçûë. On laisse aller un bate „ dans le courant, non pas de droit fil, mais de travers, comme s'il étoit arrêté p „ la poupe, & de peur que l'eau ne l'emporte, on le fait soutenir par une nacelle „ force de rames jusqu'à ce qu'il soit au lieu où l'on veut faire le pont; alors

„ je

(a) *Tac. Ann. L. 15.*
(b) *Arrian l. 1.*

„ jette en bas de la prouë de grandes cages d'osier en forme (a) de piramic
„ de grosses pierres qui l'arrêtent par leur pesanteur. On tourne vis-à-vi
„ d'un autre vaisseau, qu'on arrête de la même sorte. Puis on jette d'un
„ l'autre deux piéces de bois qui s'attachent ensemble avec des ais au tra
„ laisser entre les deux vaisseaux qu'autant de distance qu'il en faut pour fa
„ piéces de bois n'aient pas trop de portée, afin que ce qui passera dessus
„ pe point. On observe la même chose dans tous les vaisseaux qu'on joint
„ pour achever l'ouvrage, à la tête duquel l'on attache de part & d'autre
„ de bois, afin que les chevaux & les chariots décendent plus commodém
„ la sert aussi à tenir plus ferme toute la structure du pont. Or comme
„ cendre tous les vaisseaux en même tems à l'endroit où l'on veut faire l'o
„ est achevé en peu d'heures, sans que le bruit & les cris des matelots
„ qu'on ne reçoive & qu'on n'exécute les ordres très-promtement. Ce pass
mirable, & digne d'un Historien exact : car enfin ces sortes de choses sont
tre inserées dans l'Histoire.

Je ne vois nulle part dans les Historiens de l'antiquité que les Anciens
les bateaux ou pontons de cuivre. Les François s'en sont les premiers servis,
gret d'ignorer le nom de l'inventeur. Les Hollandois en firent de fer blanc
primes tous à la bataille de Fleurus. Je n'ai rien vû de plus propre & de
que ces sortes de pontons, qui me parurent beaucoup plus légers que les
ne les ai plus vûs depuis, car j'étois fort jeune en ce tems-là : je ne laiss
pas de juger qu'ils étoient commodes. J'ignore encore l'inventeur des
cuir, qu'on lie à des chassis de sapin, qui sont infiniment meilleurs que
ordinaires pour hâter les entreprises, & dont les Allemans se servent aujou
ne le chercherai pas chez les Modernes, puisqu'ils ne sont pas les premie
soient servis. Je les trouve dans Ammien Marcellin dans la guerre de l'Em
lien contre les Perses, qu'il a décrite en stile poëtique & empoulé; ce qui
guéres à un homme de guerre. Il rapporte les passages du Tigre, de l'Eu
l'Halys & de plusieurs autres grandes riviéres sur les ponts de bateaux, d
de Julien ne fut jamais dépourvûë; mais après la mort de ce grand Capitai
tuée dans la bataille contre Sapor, & que Jovien lui eût succédé, les reliq
armée passérent le Tigre, les uns à la nage & les autres sur quelques bate
pas eu la patience d'attendre, dit Ammien, un pont de cuir qu'on devoit
le fleuve pour faire passer l'armée. Sapor Roi de Perse n'étoit pas moins
choses nécessaires pour faire des ponts sur les plus grands fleuves, puisqu'il
sur le Tigre après la défaite de Julien, où les vaincus apprirent qu'il avo
qui fut fait avant que les Romains en eussent eu la moindre nouvelle, &
que ce fleuve étoit extraordinairement débordé.

Je pancherois fort pour les pontons de cuir bouilli plutôt que pour les
sont faits de bois de chêne bien cabaté, ou de cuivre ou de fer blanc : c
plus lourds & plus difficiles à transporter, au lieu que ceux de cuir sont
d'une moindre dépense, & plus propres pour les entreprises promtes & su

(a) *De grandes cages d'osier en forme de piramide.*] Voici encore une méthode dont les
sont servis, je ne dirai pas qui en est l'inventeur. J'ai vû pratiquer cela sur le Pô en
guerre de 1701. Je le proposai à celui qui étoit chargé de la construction de nos
comme il me dit, après lui avoir expliqué la maniére de les faire, que c'étoit une chos
je n'eus rien à lui repliquer : je lui dis seulement la figure de ces paniers, qu'il falloit fair
d'un œuf, & les remplir ensuite de pierres, & que ce panier doit contenir le poids
quintaux. Ils sont plus fermes que les ancres.

qui ne les approuvent pas prétendent que les vers s'y mettent aisément, que les s s'en accommodent, & qu'ils se gersent par l'ardeur du soleil ou par la sécheresse; on répond à cela qu'il seroit aisé de remédier à cet inconvénient par le moien d graisse qui peut les garantir de tous ces défauts, & cette graisse est trouvée. J sçai si l'on s'en sert en Allemagne, j'en ai eu le secret d'un des plus sçavans ciers Généraux de l'Europe: je le tiens bon après les épreuves que j'en ai faites. là ce que j'avois à dire des ponts de bateaux des Anciens, qui ne sont nullem différens des nôtres dans leur construction. Je n'en parle pas ici, ils se trouvent bien expliqués dans les Mémoires d'Artillerie de M. de Saint-Remi, qui est un cellent Livre. Il y a plus d'art qu'on ne pense dans la construction des ponts su grandes riviéres, comme le Rhin, le Danube & le Rhône. Le plus habile, le actif & le plus intelligent homme que j'aie connu en ma vie pour dresser un dans un instant, étoit feu M. Martin, Colonel des compagnies des galiotes, & gadier des armées du Roi. Je doute qu'on en trouve de longtems un semblabl France. Je lui ai vû faire un pont sur le Rhin de cinquante pontons en moin huit heures, ce qui est à peine concevable, & à proportion des autres qu'il a dr sur le Pô en Italie dans la guerre de 1701.

CHAPITRE XIII.

Antiochus marche contre Artabazane, qui se soumet. Juste p tion des vûes ambitieuses d'Hermias. Achée se tourne contre A tiochus. Conseil de guerre au sujet de l'expédition contre Ptolém Escalade de Seleucie.

ANtiochus fier d'un si heureux succès, pensa ensuite à se faire cra dre des Princes Barbares qui confinoient à ses Provinces, & y commandoient, afin qu'ils n'eussent pas dans la suite la hardiesse fournir des vivres aux rebelles, ou de prendre les armes en leur fave Résolu de leur faire la guerre, il voulut commencer par Artabazan qui lui paroissoit le plus à craindre & le plus entreprenant, & qui av sous sa domination les Atropatiens & les autres nations voisines. Ce guerre n'étoit point du tout du goût d'Hermias. Il y avoit trop à quer dans ces hautes Provinces, il en revenoit toujours à son prem dessein de prendre les armes contre Ptolémée. Cependant quand sçut qu'il étoit né un fils au Roi, la pensée lui vint qu'il pourroit bi arriver quelque malheur à Antiochus dans ce païs, & qu'il pourroit présenter des occasions de lui faire perdre la vie. Il consentit do au dessein du Roi, persuadé que s'il pouvoit une fois se défaire pére, il seroit immanquablement Gouverneur du fils, & par-là m tre du Roiaume.

La chose résoluë, on franchit le Zagre & on se jette sur le païs d'A tal

tabazane. Ce païs touche à la Médie, & n'en est séparé que montagnes. Quelques parties du Pont le dominent, du Phase, & il s'étend jusqu'à la mer d'Hyrcanie. Les homme pour la plûpart forts & courageux, on y léve surtout d'e: cavalerie. Toutes les autres provisions de guerre s'y trouv en abondance. Ce Roiaume s'étoit conservé depuis les mais il avoit été négligé du tems d'Alexandre. Artabazane, alors fort vieux, fut épouvanté, il céda au tems, & fit la conditions qu'il plut à Antiochus de lui imposer.

Depuis ce tems-là Apollophanes, Médecin du Roi, & qui fort aimé, voiant à quel excès étoit venuës l'insolence & la fiert mias, commença à craindre (*a*) pour le Roi, & beaucoup pl re pour lui-même. Il prit son tems pour parler au Roi,

(a) *Commença à craindre pour le Roi & beaucoup plus encore pour lui-même.*] Il vaut mieux prévenir un grand mal, dit-on, par la mort d'un seul homme, que de lui donner le loisir de le faire en s'arrêtant à des formalités hors de saison en de pareilles conjonctures. Le Prince doit prendre de lui-même cette résolution. Rarement la conseille-t-on. Il semble que la prudence ne le permet pas, lorsqu'il s'agit de favoris qui sont à la tête des affaires & dans un très-grand crédit: quelquefois on se voit forcé à le faire, lorsque ceux qui le conseillent sont dans un aussi grand danger que le Prince lui-même. Apollophanes se trouvoit réduit à ces termes. Il vit bien qu'il falloit se hâter, assuré que tout le monde approuveroit ce qu'il proposoit, s'il n'échouoit dans son entreprise. Il paroissoit visiblement qu'Hermias conspiroit contre son Maître, & qu'il tâchoit de se défaire de ceux qui pouvoient lui faire le moinde ombrage; la mort d'Epigéne ouvrit enfin les yeux à Antiochus, qu'il detenoit dans la servitude en le privant de ses meilleurs amis, dont il tâchoit de se défaire, pour ne mettre auprès de lui que ses créatures qui lui étoient les plus dévouées: car il paroit par le narré de Polybe que son Ministre hautain & cruel s'étoit mis sur le pied de se faire craindre à son Maître. On voit par les discours d'Apollophanes, qu'on avoit découvert qu'il avoit dessein sur sa vie.

Séjan est un autre exemple de ces Ministres qui forment des projets aussi chimériques qu'ils sont criminels. Bien qu'il eût avancé ses affaires par les perfidies les plus atroces, il se vit tout d'un coup accablé par la découverte de ses affreux complots. Jamais Ministre favori ne poussa si avant ses desseins & avec plus d'aveuglement sous un Prince soupçonneux, jaloux & tyran. Il tomba comme Hermias, & comme presque tous ceux qui ont formé de semblables desseins. Aussi si les actions d'honneur & de vertu ne sont pas toujours reconnuës & récompensées, on remarque presque toujours, par un effet de la providence de Dieu, que les grands crimes rent jamais impunis. On le peut voi plice de Séjan, qui s'étendit sur tou & sur toutes ses créatures. Antio jouir du privilége attaché à tout Sc se défaire des traitres celébres & re leur grand pouvoir sans aucune forn & surtout lorsque leur vie y est inté bien public doit être préférable & p sus les formalités : *Salus populi supre* dit Saluste. Les voies de fait ne d être défendues, au sentiment des bon quand il est question de prévenir des extréme conséquence.; tout ce qui la tranquillité publique devient per occasions, disent-ils, & surtout lors Prince y est en risque.

Le Cardinal de Richelieu n'étoit p mias, c'étoit un grand Ministre, à l quel l'Europe est redevable de sa li moit l'Etat & son Prince, & il n'av en vûë la gloire de l'un que l'intérê public. Il vint dans un tems où la nécessaire & indispensable, & l'on approfondit bien les choses, qu'à bi ses ennemis, qui sembloient n'en lui, étoient eux-mêmes ceux de l'Et la plus grande partie. On interprét grandes charges où il monta, sans p que ses intérêts s'accordoient avec ce & du public, & à cet egard je p croire qu'il n'avoit rien à se reproc ses ennemis pensassent tout autremer de ses actions. On feroit bien mal un Auteur judicieux quelque part, bligé de quitter le droit chemin, p suivant on travaille en même tems car en augmentant tous les jours dans l'esprit du Prince, il importoi l'Etat qu'il se fit nommer aux em éminens & aux Gouvernemens les tans, & son autorité s'élevant par l

de se tenir sur ses gardes, de se défier d'Hermias, & de prévenir malheurs qui étoient arrivés à son frére; qu'il touchoit presque à dernier jour, qu'il dévoit se précautionner & songer à son salut & celui de ses amis. Antiochus lui avoua qu'il haïssoit & redoutoit H mias, & le remercia de ce qu'il avoit eu le courage de s'ouvrir à sur cette affaire. Apollophanes jugeant par cette réponse qu'il ét entré dans les dispositions du Roi, en devint plus hardi. Le Pr ce ne l'eut pas plutôt prié de ne se pas contenter de l'avoir averti, m d'agir efficacement pour se tirer lui & ses amis du danger où ils étoie qu'il parut disposé à tout entreprendre. Après être convenus ensem de la maniére dont on s'y prendroit, le Roi feignit d'avoir des pes teurs de tête, on éloigna les Officiers & la garde ordinaire pour qu ques jours, les seuls amis furent introduits, & on eut le moien d' tretenir en particulier ceux à qui l'on jugeoit à propos de faire part secret. Quand on eut trouvé ses gens, & la haine qu'on avoit pc Hermias rendoit la chose aisée, on se disposa à l'exécution. Les M dec

de celle des Grands, il accrut en même tems celle de son Maitre. Il falloit, pour ne laisser aucune ressource aux esprits factieux, se faire aimer & respecter des gens de guerre. Il y réussit en se rendant seul dispensateur des récompenses & des honneurs militaires, pour les tenir dans la soumission & la dépendance, & en élevant ceux dont il connoissoit le mérite & la valeur aux plus grands emplois de la milice. Il forma par-là de bons Officiers, & en augmentant sa puissance par l'abaissement de plusieurs Grands, il diminua celle de ceux, qui n'étant plus maitres des graces du Prince, se virent tout d'un coup désertés de leurs amis & de leurs creatures: politique admirable, & à laquelle toute la France est redevable d'une florissante prospérité & de l'extinction des guerres civiles: car il falloit commencer par se rendre maître des troupes & se les attacher par la récompense des bonnes actions & par le châtiment des mauvaises. Voilà l'endroit de son Ministere qui tourne le plus à sa gloire, & le plus digne de nos éloges.

On n'a qu'à lire les Historiens de ce tems-là, comme Bassompierre, Montrésor & tant d'autres, dont quelques-uns ont eu grande part aux troubles, on y voit que les plus puissans n'avoient autre projet en tête que de s'emparer de la Souveraineté sous le pretexte du bien public, que les factieux alléguent toujours pour raison de leur prise d'armes, gardant pour eux le véritable sujet en attendant mieux, ou du moins ils tâchoient comme bien d'autres d'attraper quelque grosse somme ou quelque meilleur Gouvernement, où ils pûssent se cantonner & trancher du Souverain, & d'augmenter par-là leur pouvoir & leurs revenus: car il n'y en avoit pas un seul qui ne se repût de vaines espérances d'une grandeur imaginaire. Quelques-uns moins ambitieux & pas moins avides se hâtoient de piller les particuliers, les autres le nances de leur Maître, pour augmenter la sére des peuples en les épuisant. Peut-on lire une extrême indignation tout ce que nos Hi riens rapportent de nos guerres civiles? Je l celles de la Religion à part, quels étoient les textes des autres? Rien de plus pitoiable & plus criminel. Quels Héros que ces hommes en étoient les auteurs! La paix faisoit assez noitre quels étoient les motifs de leur prise mes. On pourroit très-justement leur appliqu reproche que Philippe fit aux Etoliens, & un tre tout semblable que fit Denis le Milésien à d'Arcadie: „ Vous faites, Messieurs, leur di „ un bas & un infame trafic de la guerre. „ maux de la guerre sont les richesses des A „ diens, & sans aucun égard à la cause de la g „ re on porte les armes tantôt pour un part „ tantôt pour un autre.

Le Cardinal de Richelieu songea à remédier à si grands maux, ce qu'il ne pouvoit faire que des remédes violens & par la terreur. Ce ne qu'après s'être rendu absolument maître de l'es du Roi, qu'il vint à bout d'un si grand des avec toute l'adresse, la fermeté & la prudence d grand Politique. Ce n'est pas là un des moin services qu'il rendit à son Maître, il le mit et tat par ce moien de se faire craindre & respe au dedans par l'abaissement des Grands, dont i revint un si grand bien, qu'en peu de tems la Fr ce se fit redouter au dehors par la politique fer & sage de ce grand homme, qui changea tout face des affaires de l'Europe par la grandeur de entreprises. Son inflexibilité à ne point pardo n'étoit pas l'endroit le moins admirable de Ministére.

decins répondirent que le lendemain il falloit que le Roi sortit point du jour, & allât prendre le frais. Hermias & tous les a étoient du complot vinrent à l'heure marquée. Les autres ne s' vérent pas, ils ne s'attendoient point que le Roi dût sortir à u re si extraordinaire. On part du camp, & lorsqu'on fut à un cer droit désert, le Roi s'étant un peu écarté du chemin comme p tisfaire à quelque besoin, on poignarde Hermias, peine beauc dessous de la punition que ses crimes méritoient. Le Roi dé crainte & d'embarras, décampa & prit la route de sa Capitale. l que endroit qu'il passât, tout retentissoit des éloges que l'on f ses entreprises & de ses exploits, mais surtout de s'être défait mias. A Apamée sa femme fut aussi tuée par les femmes, & se par les enfans.

Après que le Roi eut mis ses troupes en quartiers d'hiver, cha vers Achée, pour lui faire des reproches d'avoir osé se m Diadéme sur la tête & se faire appeller Roi; & en second lieu pour qu'on savoit la liaison qu'il avoit avec Ptolémée, & les excès liaison l'avoit fait tomber. En effet dans le tems qu'Antiochus r contre Artabazane, cet Achée s'étoit flatté ou que le Roi périı cette expédition, ou que quand même il en reviendroit, il a tems de se jetter dans la Syrie avant que ce Prince y arrivât, & le secours des Cyrrhestes, qui avoient quitté le parti du Roi, bientôt le maître du Roiaume. Dans ce dessein il partit de Ly tête de toute son armée. Arrivé à Laodicée en Phrygie, il s la tête du Diadéme, & prit pour la premiére fois le nom de écrivit aussi aux villes en cette qualité, poussé à cela princi par certain banni nommé Spiris qu'il avoit auprès de lui. Il av jours, & il étoit déja près de Lycaonie, lorsque ses troupes vec chagrin qu'on les menoit contre leur Roi naturel, se sou Achée se garda bien de persister dans son dessein après ce cha des esprits. Au contraire pour persuader à ses troupes que ses toient pas d'abord de faire la guerre en Syrie, il prit une aut pilla la Pisidie; & quand il se fut regagné l'amitié & la conf son armée par le butin qu'il lui fit faire dans cette province, i tourna chez lui. Le Roi avoit été informé de toutes ces perfi c'est la raison des ménaces qu'il faisoit perpétuellement à A que nous avons rapportées.

Antiochus ne laissa pas pour cela de donner tous ses soins à ser à la guerre contre Ptolémée. Aiant assemblé ses troupes à au commencement du Printems, il consulta ses amis sur la dont on s'y prendroit pour entrer dans la Cœlesyrie. Après fut fort étendu sur la situation des lieux, sur les préparatifs, cours que pourroit donner une armée navale, Apollophanes

me dont nous parlions tout à l'heure, & qui étoit de Seleucie, r
tout ce que l'on avoit proposé & dit, qu'il n'étoit point raison
d'avoir tant de passion de conquérir la Cœlesyrie, tandis qu'on sou
que Ptolémée possédât Séleucie, la Capitale du Roiaume, le Temple
ainsi dire des Dieux Pénates de toute la Monarchie, qu'il étoit hon
de laisser sous la puissance des Rois d'Egypte une ville, dont on p
roit tirer de très-grands avantages dans les conjonctures prése
que tant qu'elle resteroit aux ennemis, elle seroit un obstacle inv
ble à tous les desseins qu'on avoit; qu'en quelque endroit q
voulût porter la guerre, cette ville étoit à craindre; que l'o
devoit pas moins songer à bien munir les places du Roiaume, qu'à
des préparatifs contre les ennemis: qu'en prenant Séleucie, cette
le étoit si heureusement située, que non seulement elle mettro
Roiaume à couvert de toute insulte, mais qu'elle seroit d'un gran
cours par mer & par terre, pour faire réussir les projets qu'on
formés. Tout le Conseil demeura d'accord de ce qu'avoit dit A
lophanes, & il fut résolu de commencer par le siége de Séleucie
depuis que Ptolémée Evergéte irrité contre Séleucus l'avoit prise
venger la mort de Bérénice, il y avoit eu jusqu'alors garnison E
tienne. Antiochus donna ordre à Diognéte Amiral d'y amener
flote, & partant d'Apamée il vint camper à environ cinq stades
ville proche du Cirque; il envoia aussi Théodote Hémiolien da
Cœlesyrie avec un corps de troupes pour s'emparer des défilés, &
ler sur ses intérêts.

Voions maintenant la situation de Séleucie, & la disposition
lieux d'alentour. Cette ville est située sur la mer entre la Cilicie
Phénicie. Tout proche s'éléve une montagne d'une hauteur extra
naire, & qu'on appelle le Coryphée. Là du côté d'Occident se
sent les flots de la mer qui sépare Cypre de la Phénicie, & à l'O
cette montagne domine toutes les terres d'Antioche & de Séleucie
ville est au Midi de la montagne, dont elle est séparée par une
lée profonde, & où l'on ne peut décendre qu'avec peine. Elle
che à la mer & en est presque toute environnée, la plûpart des b
sont des précipices & des rochers affreux. Entre la mer & la ville
les marchés & le fauxbourg, qui est enfermé de fortes murailles:
le tour de la ville est aussi bien muré, & le dedans de la ville est
de Temples & de maisons magnifiques. On ne peut y entrer du
de la mer que par un escalier fait exprès. Non loin de la ville est l
bouchure de l'Oronte, qui prenant sa source vers le Liban & l'A
ban traverse la plaine d'Amyque, passe à Antioche, dont il emp
toutes les immondices, & vient se jetter dans la mer de Syrie
che de Séleucie.

Le Roi commença par faire offrir aux principaux de la ville de l'ar

& de grandes récompenſes pour l'avenir, s'ils vouloient de bor
en ouvrir les portes. Mais ſes offres ne furent point écoutées.
ficiers ſubalternes aiant été plus traitables, Antiochus diſpoſa ſo
comme pour attaquer la ville du côté de la mer par une flote
côté de la terre par les troupes du camp. Il partagea ſon a
trois corps, & après les avoir animés à bien faire, leur avoir
de grandes gratifications & des couronnes, tant aux Officier
ſimples ſoldats qui ſe ſignaleroient, il poſta Zeuxis du côté de
te qui conduit à Antioche; Hermogéne proche le Temple de
& de Pollux; Ardye & Diognéte furent chargés de l'attaque
& du fauxbourg, parce que la convention faite entre les Offi
balternes & Antiochus portoit qu'on feroit entrer ce Prince dans
dès qu'il auroit emporté le fauxbourg. Le ſignal donné, on
de tous les côtés vigoureuſement; mais la plus vive attaque fut
té d'Ardye & de Diognéte, parce qu'aux autres côtés il fallo
& combattre en même tems pour aller à l'eſcalade; au lieu que
té du port & du fauxbourg on pouvoit ſans riſque porter, di
appliquer les échelles. Les troupes de mer eſcaladérent donc
avec vigueur, & Ardye le fauxbourg. Comme le péril étoit
toutes parts, & que les aſſiégés ne pûrent venir au ſecours d'au
droit, le fauxbourg fut bientôt emporté. Ceux qu'Antiochus a
dans ſes intérêts courent auſſitôt à Léontius qui commandoi
preſſent de dépêcher vers le Roi, & de faire la paix avec l
qu'il prenne la ville d'aſſaut. Léontius, qui ne ſçavoit pas q
ci euſſent été corrompus, épouvanté de la fraieur où il les voi
voia au Roi, pour tirer de lui des aſſurances qu'il ne ſeroit fait
ne à aucun de ceux qui étoient dans la ville. Le Roi promi
ſûreté aux perſonnes libres, & il y en avoit environ ſix mille.
il fut entré dans la ville, non ſeulement il ne fit aucun tort au
mais il rappella tous les exilés, permit à la ville de ſe gouvern
ſes loix, & rendit à chacun ſes biens. Il mit auſſi garniſon dan
& dans la citadelle.

CHAPITRE XIV.

Conquêtes d'Antiochus dans la Cœlesyrie. Expédient dont se vent deux Ministres de Ptolémée pour arrêter ses progrès. 1 entre les deux Rois.

PEndant que le Roi mettoit ordre à tout dans Séleucie, vinrent lettres de la part de Théodote, qui le pressoit de venir da Cœlesyrie. Le Roi ne sçavoit quel parti prendre sur ces nouvelles. I avons déja vû que ce Théodote étoit Etolien de nation, & qu'a avoir rendu de bons offices à Ptolémée, non seulement on ne lui témoigné aucune reconnoissance, mais que sa vie même avoit ét danger. Au tems qu'Antiochus avoit la guerre contre Molon Théodote ne voiant plus rien à espérer de Ptolémée, & se défiai la Cour, après avoir pris par lui-même Ptolémaïde & Tyr par I tole, il sollicita Antiochus de faire la conquête de la Cœlesyrie. A chus remit donc à un autre tems la vengeance qu'il vouloit tirer d'A & laissant tout autre dessein reprit avec son armée la route qu'il quittée. Il traversa la ville de Marsyes, & campa proche les dét de Gerre sur le lac qui est entre les détroits & la ville. Aiant appri Nicolas, un des Généraux de Ptolémée, assiégeoit Théodote à P maïde, il laissa les pesamment armés, donna ordre aux Officiers siéger Broque, château situé sur l'entrée du lac, & suivi des arm la légére il alla pour faire lever le siége de Ptolémaïde. Nicolas tendit pas que le Roi fut arrivé. Il se retira & envoia Lagoras & ryméne, l'un Candiot & l'autre Etolien, pour s'emparer des dét de Béryte. Le Roi les en chassa & y mit son camp. Là lui vi reste de ses troupes, avec lesquelles, après les avoir exhortées d suivre avec courage dans ses desseins, il se mit en marche, & e hardiment dans la belle carriére qui sembloit s'ouvrir devant lui. T dote, Panetole & leurs amis lui vinrent au-devant. Il les reçut avec te sorte de bontés, & entra dans Tyr & dans Ptolémaïde. Il y tout ce qu'il y avoit de munitions, entr'autres quarante vaisseaux, vingt étoient pontés & bien équipés de tout, ils avoient au moins cun quatre rangs de rames ; les autres étoient à trois, à deux & seul rang. Tous ces vaisseaux furent donnés à l'Amiral Diognéte.

Antiochus aiant appris là que Ptolémée s'étoit retiré à Memphis que toutes ses troupes étoient ramassées à Peluse, que les écluse Nil étoient levées, & qu'on avoit arrêté les sources d'eau douce abandonna le dessein qu'il avoit d'aller à Péluse. Il se contenta d'

de ville en ville, & de prendre les unes par la force, les au douceur. Celles qui étoient peu fortifiées se rendirent de bon peur d'être maltraitées; mais il ne put se soumettre celles qui se c bien munies & bien situées, sans être longtems devant, & san re le siége en forme.

Après une trahison si manifeste, Ptolémée auroit dû mettre plutôt à ses affaires; mais la pensée ne lui en vint seulement p sa lâcheté lui faisoit négliger tout ce qui regarde la guerre. qu'Agathocles & Sosibe, qui gouvernoient tout alors, tinssent ensemble pour voir ce que l'on pourroit faire dans la conjonct sente. Le résultat fut que pendant qu'on se disposeroit à la gu envoieroit des Ambassadeurs à Antiochus pour l'amuser, en l mant en apparence dans l'opinion qu'il avoit de Ptolémée, Prince n'auroit pas le courage de prendre les armes contre l auroit plutôt recours à la voie des conférences, ou qu'il le fer par amis de sortir de la Cœlesyrie. Nommés tous deux po tre ce dessein en exécution, ils dépêchérent des Ambassadeu tiochus. Ils en envoiérent aussi aux Rhodiens, aux Bysantins, zicéniens & aux Etoliens pour traiter de la paix. Pendant qu férentes Ambassades vont & viennent, les deux Rois eurent to sir de faire leurs préparatifs de guerre. Pendant cet intervalle cles & Sosibe restoient à Memphis, & y conféroient avec les sadeurs. Ils faisoient les mêmes honnêtetés à ceux qui y ven la part d'Antiochus. Cependant ils appelloient & faisoient ass Aléxandrie (*a*) tous les étrangers qui étoient entretenus dans

(a) *Ils appelloient & faisoient assembler tous les étrangers qui étoient entretenus dans les villes du dehors du Roiaume.*] Je crois que celui qui voudroit chercher l'origine des soldats étrangers ou mercénaires, & les premiers Rois ou Républiques qui se servirent de ces sortes de troupes, ne seroit pas peu embarassé: car il faut remonter bien haut, & percer bien loin dans les siécles les plus reculés: encore ne trouveroit-on que ténébres. Quels que puissent être ceux qui s'en sont les premiers servis, ils n'étoient pas ce me semble fort sages. Un Etat qui use d'une telle politique, ne sauroit être de longue durée. Si nous n'y étions pas accoutumés, nous trouverions peut-être fort étrange que certaines nations se vendissent à d'autres pour de l'argent, & se fissent tuer pour vivre. Philippe le vieux, Roi de Macédoine, dont les armées n'étoient composées que de ses propres sujets, disoit de ces sortes de soldats, qu'ils n'avoient d'autre métier pour gagner leur vie, que de porter les armes pour ceux qui leur faisoient le meilleur parti: que la guerre étoit leur paix, & la paix leur guerre, c'est-à-dire que lorsqu'ils ne l'avoient pas dans leur païs, ils l'alloient chercher dans un autre. Il faut bien prendr confondre les soldats & les Officie avec les mercénaires.

Les Juifs, qui servoient dans les a lexandre le Grand étoient devenus se ne formérent pas un corps à part, i rent en différentes compagnies de mais les huit mille hommes que San amena pendant qu'il étoit occupé Tyr, étoient sur le pied de troupes & non pas comme mercénaires, c tius (a) le prétend, de même que ce rôloient aussi dans les légions Romai voient en Asie, parce qu'ils étoien Romains, & l'on peut dire que ceu ploiérent presque point d'autres troup armées que leurs propres sujets sous Tibére. Je dis presque; car, au rap cite (*b*), Auguste avoit conservé troupes étrangéres, comme il y p

(a) *Grot. de jure bel. & pac. l.* 2.
(b) *Tac. ann. l.* 1.

les du dehors du Roiaume. On envoioit pour en lever d'autres; on amassoit des vivres tant pour les troupes que l'on avoit déja, c pour celles qui arrivoient de nouveau. Ils décendoient tour à tour

Me

Journal de l'Empire, où se trouvoit l'état des armées *& le nombre des soldats Romains & étrangers*. Les Egyptiens eux-mêmes ne prirent que fort tard des soldats & des Officiers étrangers à leur solde. Les Grecs les appelloient étrangers soudoiés, pour les distinguer des troupes nationales. L'ancienne milice des Rois & des Républiques de l'Asie, & des Grecs mêmes, étoit toute composée des propres sujets des Puissances qui étoient en guerre. Je crois que ce ne fut qu'après l'expédition de Brennus qu'on vit des soldats mercénaires en Asie, parce qu'une partie des troupes innombrables de ce Général, qui se répandirent comme un torrent qui emporte tout, en Orient comme en Occident, où ils firent de grandes conquêtes, s'établirent dans la Thrace & sur les bords du Danube, & occupérent une partie du païs au delà de l'Hélespont, & comme ils multipliérent beaucoup, ils se mettoient à la solde des Puissances qui étoient en guerre. Je pense que les Gaulois ont été les premiers qui aient fait métier de la guerre, & vendu leur vie pour de l'argent. Les Egyptiens n'ont eu que fort tard des étrangers à leur service. On ne voit pas que les Medes, les Perses & les Hébreux s'en soient servis dans les armées. Je ne trouve que les Syriens sous le régne de David & dans le second Livre des Rois qui imitassent les Gaulois de l'Asie. Cela se voit dans la bataille de Medaba, que Joab remporta sur les Ammonites, qui firent lever à leurs dépens vingt mille hommes de pied Syriens, qui n'avoient que faire dans cette guerre, & qu'ils joignirent aux troupes de leur nation. Sur ce pied-là les Syriens seroient les premiers qui se seroient vendus & fait tuer pour l'intérêt des Puissances qui paioient le mieux.

Les plus grands hommes anciens & modernes, je parle ici des hommes d'Etat comme des plus grands Guerriers, n'ont jamais fait grand cas des troupes étrangeres, bien que les Vénitiens se servent de ces sortes de gens plutôt que de leurs propres sujets : que s'ils s'en sont bien trouvés jusqu'ici, par une espéce de prodige, du moins sans aucune révolte considérable, cela ne prouve pas qu'ils ne puissent éprouver quelque jour un sort semblable à celui des Carthaginois après la premiere Punique, par la rébellion des soldats étrangers qu'ils avoient à leur solde, qui les réduisirent aux dernieres extrémités, & ce n'étoit pas la premiere fois que cela leur étoit arrivé. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que leurs armées n'étant composées que de mercénaires, qui avoient les meilleures places entre leurs mains, ils s'emparérent de la Sardaigne & la vendirent aux Romains, comme ils firent de toutes les autres provinces en Afrique, de sorte que les Carth nois se virent tout d'un coup réduits à leur f Capitale: encore se trouvérent-ils bloqués par soldats rebelles; & quand il n'y auroit que ce danger à courre, ce seroit encore beaucoup ; qui me persuade qu'il n'y a rien de plus contr à la bonne politique & à la prudence, que ne se servir que de troupes étrangéres dont la délité n'est pas toujours fort assûrée. L'on marque d'ailleurs qu'ils ne sont pas plus br que les propres sujets des Princes qu'ils serv lorsque ces derniers sont bien disciplinés : ceux-ci ont plus de raison de bien faire que ont les autres. On n'a pas vû que les Suisse tems de François I. aient mieux fait que ses pres sujets, outre qu'il leur est arrivé quelque de se mutiner & de refuser le combat. De ce tems-là on n'a rien vû de semblable. C'es toutes les nations la plus sage & la plus fidéle dont les mœurs approchent plus des tems ques. En général les soldats mercénaires coû beaucoup plus, & n'observent pas mieux la cipline militaire; ils désertent facilement lorsq craignent d'avoir affaire contre ceux de leur tion, ou qui leur sont alliés. *Si sando avant battaglia*, dit Francisco Patrizi (a), *non vuol ad assalto, combatte quando vuole, tradisce cl paga, vende lui è le fortezze, all'appresentar nemico si disordina, disordinara fugge, passa al mico*. C'est presque là tout le fruit qu'on tir ces sortes de troupes, dit l'Auteur Italien, écrivoit en 1583.

Je ne lis aucun Auteur de l'antiquité qu soit contraire au sentiment de la plûpart, qu se servent que de troupes étrangéres dans armées. Les Romains ont éprouvé peu apré mort de Tibére, & même pendant le régn cet Empereur, que les légions Romaines com sées presque toutes de citoiens Romains ou leurs sujets d'Italie qui jouissoient du même a tage, dégénérérent peu à peu de leur anci vertu, & se corrompirent lorsqu'elles ne fu plus recrutées de ces mêmes soldats, mai ceux qu'on lévoit dans les Gaules & en Asie sorte que n'y aiant plus le même esprit ni le me zéle, quoique les soldats fussent tous s de l'Empire, la discipline militaire s'énerva, tira peu à peu à sa décadence, & le mépris q faisoient de leurs Empereurs qui ne faisoient la guerre que par leurs Lieutenans, acheva de perdre. Tout cela joint ensemble engendr désobéissance, & delà ils passérent à la mutin & à la révolte, il n'y eût plus qu'un seul pas re; ce qui fit le même effet que si toute

(a) *Paralleli milit. di Franc. Patrizi cap.*

Memphis à Alexandrie, pour disposer tout de telle sorte que manquât. Pour le choix des armes & des hommes, ils en do le soin à Echécrate de Thessalie, à Phoxidas de Mélite, à E de Magnésie, à Socrate de Béotie, & Cnopias d'Alore. C grand bonheur (*a*) pour eux d'avoir des Officiers, qui ai

troupes de l'Empire n'avoient été composées que de soldats mercénaires; car il n'y avoit presque plus de Romains naturels dans les légions; & lorsque Vitellius s'empara de l'Empire, les légions qui étoient campées sur les bords du Rhin n'étoient composées que de Gaulois & d'Allemans. outre qu'il y avoit un grand corps de troupes Hollandoises qui se joignirent ensuite à Civilis qui se révolta contre l'Empire.

Thucydide, Xénophon & Polybe sont les trois Ecrivains de l'antiquité qui soient les plus opposés aux troupes étrangéres, bien que les Athéniens s'en servissent comme les autres Grecs : ce que Thucydide nous apprend dans la harangue de Péricles au peuple d'Athénes. „ Il n'y a pas un „ des étrangers qui sont à notre service, *dit-il*, „ qui voulût risquer de se voir banni, ni se join- „ dre au parti le plus foible pour quelque léger „ appointement qui ne peut longtems durer. Il disoit cela sur ce que ceux qui craignoient de s'embarquer dans une guerre trop difficile, toute la Gréce aiant conjuré contre Athénes, alléguoient qu'il étoit à craindre qu'avec l'argent de Delphes & d'Olympie ils ne débauchassent leurs mariniers; mais il leur fit voir que la République avoit pour pilotes ses propres sujets, comme le reste de l'équipage, & que tout ce qu'ils avoient d'étrangers étoit en très-petit nombre. Cela ne laisse point de faire connoître combien il est dangereux de se servir de ces sortes de troupes, parce que les plus riches & les plus puissans sont toujours en état de les débaucher en leur offrant des conditions meilleures. Ces sortes de pratiques sont assez ordinaires parmi les Princes de débaucher, sinon les troupes en augmentant leur paie, du moins leurs meilleurs Officiers, ce qui est le trait d'un Prince ou d'un Ministre habile, comme il paroît par Sosibe, qui non seulement attira en Egypte les meilleurs Officiers de la Gréce, pour les mettre à la tête des armées de Ptolémée, mais les mit en état, en introduisant la milice des Grecs & leur discipline, de combattre comme des vieilles troupes bien commandées & bien exercées; ce qui rompit toutes les mesures d'Antiochus & ruina ses affaires. On voit encore la même chose par la Lettre de Nicias à ceux d'Athenes, pour leur rendre compte du mauvais état de leurs affaires au siége de Syracuse. „ Les étrangers qu'on a „ levés par force, *écrit-il*, se dissipent, & ceux „ qu'on a enrôlés pour de l'argent, qui pensoient „ venir au pillage plutôt qu'au combat, rencon- „ trant tout le contraire, se vont rendre aux en- „ nemis qui sont proches, où se répandent par la

„ Sicile, comme ils peuvent faire „ cause de la grandeur de l'Isle. L'o des Princes & des Républiques qui n que de troupes étrangeres pour la défe États, ce que les Corinthiens disoien niens. „ Leur puissance est une p „ pruntée, au lieu que la nôtre est „ mes, & ne dépend pas comme la l „ cours étranger qu'on leur peut enle „ heure. Je ne vois presque aucun e l'Histoire qu'on ait proposé un doub & une paie infiniment plus grosse à naires, si ce n'est dans Tacite. Ca qu'Arminius offroit des avantages e triple de la paie aux soldats Romai droient passer dans son parti; mais la trop grosse pour croire qu'elle pût êtr de ceux de sa nation trop pauvres p semblables promesses que chacun prit domontades. Que conclure de tout viens de dire, sinon qu'il est infinin vantageux à un Prince ou à une Ré composer ses armées de ses propres s de recourir aux soldats mercénaires, & bien en tête qu'il naît par tout des naît des hommes, & que s'ils manqu miers étant bien fournis des autres, du Souverain. Car il n'est rien de de former une excellente milice, & pour la conduire, & cela en moins l'on ne pense. En veut-on un bel ex Pelopidas & Epaminondas, qui d'un bourgeois de Thébes sans aucune e la guerre en firent des soldats intrépid remonter trop haut: contentons-nou le Grand Czar de Moscovie le plus g qui ait paru au monde depuis les anc changé ses propres sujets auparavant en soldats intrépides, & très-redoutal troduisant dans ses troupes une disc rable. Pourquoi recourir aux mercén avons dans notre païs de quoi nous dé le sentiment de Polybe, & de Tacit infinité d'Auteurs anciens & moderne grands Politiques: Machiavel s'est fo dessus. Cette matiére est grave & peut-être trouverons-nous l'occasio plus amplement dans le Tome suivan

(a) *Ce fut un grand bonheur pour e Officiers, qui aiant déja servi sous Antigonus.*] La politique de certain certains Ministres anciens & moder baucher les habiles Officiers les un

servi sous Démétrius & Antigonus, avoient quelque connoissance de vraie maniére de faire la guerre. Aussi mirent-ils toute leur applicati à bien dresser les soldats.

D'abord ils les distinguérent par nation & par âge. Ils leur fire quitter leurs anciennes armes, & leur (a) en donnérent de nouvell sel

& de les attirer à leur service par de grands avantages, est toute des plus fines & des plus prudentes. Que cela soit contraire à l'honnête de s'enlever ainsi réciproquement leurs meilleurs sujets mécontens ou mal récompensés, je n'ai garde de l'assurer. On se souviendra des maximes de ceux qui gouvernoient à Lacédémone & à Athénes. Plutarque nous les apprend. Il eût pû mettre en jeu ceux qui gouvernoient en Egypte, en Asie, à Carthage, & presque dans tout le monde entier. Il y a même apparence qu'on les pratiquera tant qu'il y aura des Princes & des Républiques au monde. Les Lacédémoniens ne reconnoissoient d'autre justice, nul plus grand bien que celui qui aidoit à l'agrandissement de l'Etat, & c'étoit parmi eux „ la regle & la mesure du droit „ & de l'honnête, dit un Auteur, & si une cho- „ se étoit utile au public, elle passoit dès-là pour „ légitime". C'étoit marcher dans la rectitude morale du Prince, que de ne se point relâcher de cet admirable principe. Sur ce pied-là je prens droit de conclure, qu'un Prince fait fort prudemment d'attirer à son service tout ce qu'il y a de meilleurs Officiers dans les troupes de ses voisins, & l'on peut dire que le Ministre de Ptolémée fit le trait d'un très-habile homme. Tout autre que lui se fût trouvé très-embarrassé. Combien s'en trouve-t-il qui l'ont imité ? Ceux qui ne l'ont pas fait s'en sont mal trouvés. Il n'y a pourtant rien de plus facile, puisqu'il arrive assez souvent que les gens du premier mérite & à grands talens se trouvent éloignés des honneurs & des bienfaits du Prince, & éprouvent même tous les degoûts imaginables.

Le Maître de Sosibe passoit tout son tems à jouer du tabourin & dans la crapule, il ne pensa jamais à conserver ses bons Officiers, & laissa tomber & corrompre la discipline militaire. Une Courtisanne & une foule de Petits-Maîtres très-corrompus, qui composoient toute sa Cour, étoient-ils gens à lui inspirer de bons sentimens, & à lui donner de bons conseils ? Si Sosibe eût pris plutôt le timon des affaires, il lui eût appris qu'un Prince doit conserver autant qu'il peut dans la paix des Officiers qui l'ont servi pendant la guerre, & qu'en s'en privant, ou les laissant sans récompense, ou sans en faire un grand cas, les uns se degoûtent, les autres vont chercher la guerre ailleurs, ou négligent la discipline militaire, & les bons écoutent les propositions des étrangers Quoiqu'il en soit, son Ministre ne trouva ni Officiers, ni soldats, ni homme qui valût pour mettre à la tête des armées. La cervelle eût tourné à tout autre qu'à Sosibe. Il eut sa resso ce dans les étrangers, & attira en Egypte meilleurs Officiers & les plus expérimentés de Gréce, qui avoient servi sous deux habiles Ch de Guerre, Démétrius & Antigonus. Appare ment que les successeurs de ces deux grands M tres, n'en aiant eu aucun besoin, ne leur avoi pas témoigné toute la reconnoissance qu'ils m toient, de sorte qu'ils les laissérent pour beaucoup mieux ailleurs : perte irréparable! un Prince qui s'en dépouille ne sauroit en fa une plus grande. Il est aisé de trouver des ho mes, & très-mal aisé, après les avoir ameut d'en faire des soldats, & ceux qui en sont ca bles sont aussi rares que ceux qui doivent les co mander. Sosibe attira ou débaucha tous ces ge là, ce qui sauva l'Egypte & faillit à causer la pe d'Antiochus : car il trouva les Egyptiens aussi b exercés, & plus même que ses propres troup & des Officiers excellens accoutumés aux oc sions.

Les Rois de Perse ont été les mieux pour de bons Officiers, & par conséquent de bra soldats & d'habiles Généraux. Aussi ils ne né geoient rien pour en avoir des uns & des autr Les mécontens de la Gréce y trouvoient toujo un azyle honorable, & des emplois conforme leur mérite. Thémistocles fut dignement réco pensé. Ce grand homme étant persécuté par Citoiens jusqu'au point qu'on en vouloit à sa v se retira auprès d'Artaxerxes Roi de Perse, auq Plutarque fait dire ces paroles remarquables, q prioit „ son Dieu Arimanius d'envoier toujo „ à ses ennemis de semblables pensées, & de „ porter à se défaire de leurs plus grands pers „ nages.

(a) *Ils leurs firent quitter leurs anciennes arm & leur en donnérent de nouvelles selon qu'elles c venoient à chacun.*] Ce passage de mon Aut est fort remarquable, & me semble si bon & digne d'être observé des Princes & des homm d'Etat, que je ne puis me dispenser d'y faire qu ques réflexions. Il y a de quoi admirer la fo des préjugés de la coutume à l'égard de certa usages, de certaines pratiques, & certaines m des qui sont quelquefois capables de nous pré piter dans les plus grandes infortunes. Je me b ne ici aux seuls usages qui regardent la guer soit dans la nature des armes, ou dans la faç de se ranger & de combattre, ce qui n'est pas ne chose de peu d'importance ; car souvent bandon de certaines armes sur la bonté desq les on n'aura pas réflechi, ou notre opiniâtre

selon qu'elles convenoient à chacun. On changea la distributi corps, & les rôles qu'on en faisoit pour donner la paie aux solc l'on forma une ordonnance militaire propre au tems. Les soldat exercés sur de nouveaux ordres, & sur les mouvemens que chaqu particuliére demandoit. Il se faisoit des revûës générales, où oi vertissoit de leurs devoirs. Andromaque d'Aspende & Polycrat gos leur furent d'une grande utilité pour cette réforme de la d militaire. Ils étoient venus tout récemment de Gréce, tous deu de cette hardiesse & de cette industrie si naturelles aux Grecs : to autant distingués par leur patrie que par leurs richesses, quoiqu crate l'emportât sur l'autre par l'ancienneté de sa famille, & par re que Mnœsiade son pére s'étoit acquise dans les jeux Olympi force d'animer les soldats & en particulier & en public, ils leu rérent du courage & de la valeur.

conserver les anciennes plutôt que celles qu'on nous fait voir plus avantageuses, conduit à de très-grands maux; la nécessité même de les changer par rapport à l'ennemi, ainsi que les autres nouvelles pratiques qui tendent toutes à la perfection, & par conséquent à nous assûrer la victoire, ne peuvent être négligées sans attirer sur l'Etat une infinité de malheurs, lorsqu'il arrive que l'ennemi a des armes ou une maniére de combattre & de se ranger qui sont visiblement plus avantageuses. Si le Ministre de Ptolémée qui étoit un habile homme, en même tems qu'il pensa à renverser, à tout changer dans la discipline militaire, dans la maniére de se ranger & de combattre de son païs, & dans la nature des armes pour prendre celles des Grecs ou de ceux contre lesquels il alloit entrer en guerre, n'eût pas connu l'importance de ce changement, l'Egypte changeoit de Maître, & assûrement Antiochus ne se fût pas trop morfondu à faire cette conquête. Si les Gaulois très-mal armés (car leur tactique étoit bonne;) si les Grecs eux-mêmes eussent changé dans leurs armes en mêlant les longues avec les courtes, ou pris celles des Romains; je panche fort à croire que ces derniers n'eussent fait qu'une assez petite figure dans le monde : peut-être que leur République eût fini à la premiére visite que les Gaulois leur rendirent dans leur païs, ceux-ci se fussent même établis dans Rome, & il n'eût plus été question de ces Romains tant vantés & si fort révérés, que les gens de guerre les plus raisonnables, comme les véritables Savans, à l'égard de leurs ouvrages, en parlent encore avec admiration.

„ Les communes imaginations que nous trou„ vons en crédit autour de nous, *dit Montagne*, „ & infusées en notre ame par la sémence de nos „ péres, ce sont les générales & naturelles. Par „ où il avient que ce qui est hors des gonds de „ la coutume, on le croit hors les gonds de la rai„ son, tant elle a de force & d'emp „ n'est pas seulement capable d'émousse „ les sentimens : mais elle fait pis encor „ & sur la raison, & nous préoccupe te „ excessivement, que ceux qui en sont „ croient pas qu'on puisse attaquer les p „ extravagances & les usages ou pratiq „ ridicules, sans choquer les lumiéres du „ mun." On a donné de nos jours la cl des usages, & des pratiques généralem en France comme chez tous nos voisi médiocres & les autres mauvaises ou tueuses, que les plus habiles auroient excellentes, & auroient crû qu'il ne s' rien ajouter, sans les tirer de l'état de où elles se trouvoient. Nous avons p avec assez d'étonnement que le bon r jours prévalu, & pendant que nous des changemens dans la façon des arm notre infanterie, en quittant & aba mousquet pour le fusil, & ajouté en r à celui-ci, la baionette à douille au bout dis-je, que l'on s'est attaché à ce qu'il leur, & qu'on l'a embrassé malgré les p la coutume, & que l'inventeur a essui oppositions imaginables, quelqu'un beaucoup de réflexion de proposer de la pique, & il en vint à bout. La seule me je l'ai si souvent dit ailleurs, qu roit trop repéter, la seule qui soutie ches à feu, & que Montécuculi appel son la reine de toutes, bien qu'elle soi te dans sa longueur comme dans sa maxime de Tacite, qui dit qu'il fa suivre les modes nouvelles, parce qu se rafine en vieillissant, s'est trou l'égard de nos bouches à feu, qu'on guére porter plus loin; mais dans la p l'usage est si ancien, je crois qu'on a la retrancher de l'infanterie. Cette

Toutes les perſonnes que je viens de nommer eurent des cl
chacun ſelon ſon talent particulier. Euryloque eut ſous lui les
mille hommes de la garde : Socrate deux mille hommes d'infa
à rondaches : Phoxidas Achéen, Ptolémée fils de Thraſeas &
dromaque exerçoient la phalange & les Grecs ſoudoiés. Les
derniers commandérent la phalange, qui étoit de vingt-cinq
hommes, & Phoxidas les Grecs au nombre de huit mille. Le
cens chevaux qui font le cortége du Roi, la cavalerie d'Afriq
celle qui avoit été levée dans le païs, tout cela faiſant environ
mille chevaux, fut mis ſous le commandement de Polycrate. 1
crate, qui avoit merveilleuſement exercé la cavalerie de Gréce &
l'étrangére, leſquelles montoient enſemble à deux mille chevaux
d'un grand ſecours dans la bataille. Perſonne n'apporta plus de
à dreſſer les troupes qui lui furent confiées que Cnopias. Il

eſt contraire aux régles de la guerre, par la raiſon qu'il faut en tout à l'égard de l'infanterie qu'il y ait parmi elle différentes ſortes d'armes. Puiſqu'il y en a de deux ſortes dans les armées cavalerie & infanterie, il faut donc que celle-ci puiſſe ſe défendre contre l'autre en raſe campagne. S'il n'y avoit que de l'infanterie dans une armée, je ne trouverois pas étrange qu'on eût abandonné les armes de longueur, qui font la force & le ſoutien des plus courtes, & leur donnent plus d'avantage : car celles-ci n'en rencontrent aucun dans un païs favorable à la cavalerie, quand elle eſt bien menée & bien réſoluë, & qu'elle s'abandonne ſur un bataillon, ou ſur un grands corps d'infanterie rangé ſelon la coutume de ce tems-ci, dont on ſe défera, je m'aſſûre, avec le tems; la cavalerie lui paſſera aiſement ſur le ventre pour peu qu'elle s'abandonne deſſus, tant qu'elle ſera dépourvûe & dépouillée d'armes de longueur. Ce que dit Tite-Live eſt vrai dans ce cas-ci, que tout changement, toute mutation introduite dans un établiſſement de longue preſcription, ne fut jamais bon ni louable. *Adeò nihil motum ex antiquo probabile eſt.* „ Il ne faut „ pas prendre droit de conclure de là, *dit l'Auteur des notes de la nouvelle édition de Montagne*, „ qu'il faudroit conſerver les uſages les plus bi- „ zarres, auſquels leur ancienneté donnera tou- „ jours des défenſeurs. Et il ne s'en trouve que trop à l'égard de certains uſages les plus mauvais de la guerre, ce qui fait que le ſage Hiſtorien ajoute : *Niſi quæ uſus evidenter arguit, ſtare malunt.* „ Les hommes aiment mieux qu'on „ s'en tienne aux anciennes pratiques, ſi l'on en „ excepte celles où l'expérience fait voir des dé- „ fauts palpables." De grace que ceux qui ont trouvé la pique comme une arme digne d'être ſupprimée, nous fourniſſent de bonnes preuves de leur opinion ? Montagne nous a donné un Chapitre ſur la coutume qu'on ne ſçauroit trop paier,

& ne laiſſe guéres à glaner, ce me ſem
qu'il dit de l'Ephore Emerépes a bien de
ples, il l'a tiré de Plutarque dans les dit
bles des Lacédémoniens. Cet homme to
des préjugés de la coutume, aiant ſçû qu
nys avoit ajouté deux cordes à la muſiqu
loin d'admirer l'inventeur, qui augment
là l'harmonie, les coupa, & ne ſe ſouci
les accords en ſont mieux remplis, dit il
ſuffit pour les condamner, que ce ſoit une
tion de la vieille façon. Polybe, & Plutarq
lui, louent Philopœmen, le plus grand C
de la Gréce, & qui vint trop tard pour
vrer du joug des Romains, déja trop p
ment établis par leurs victoires, de ce
grand homme changea tout l'ordre des
dans leur façon de ſe ranger & dans c
leurs armes, & prit ce qu'il trouva d'i
dans les Romains. *Etant né pour comm*
dit le même Montagne, *il ſçavoit non ſe*
commander ſelon les loix, mais aux loix
quand la néceſſité publique le requéroit,
tout grand Capitaine fera. C'eſt ce que
date fut forcé de faire, au rapport de Plu
car trouvant les armes des Romains plu
tageuſes que celles de ſes troupes, il en
ger de ſemblables, dont il n'eut pas lieu
repentir. Mais un eſprit commun n'aura
de rien changer, ſi ce n'eſt dans des ba
militaires. Perſonne ne penſe à ce qu'il y a
portant, de grand & de ſolide, & qui nou
duit à la perfection de la ſcience des arm
c'eſt ce me ſemble dans ce ſeul cas-là
trouve les plus grandes oppoſitions. Eſt-
vie? Eſt-ce jalouſie? Eſt-ce manque d'ex
ce? Eſt-ce pareſſe d'examiner un princi
enfin eſt-ce parce qu'accoutumés à une
de longtems ſuivie, on n'a pas aſſez de f
pour prendre ſur ſoi de la changer, & d'
premiers à donner l'exemple ? „ Qui ſ

environ trois mille Candiots, entre lesquels il y avoit mille N
tes, dont il donna le commandement à Philon de Cnosse. O
armé trois mille Afriquains à la maniére des Macédoniens,
monius les commandoit. La phalange Egyptienne consistant e
mille hommes, étoit conduite par Sosibe. Il y avoit outre
corps de quatre mille Thraces & Gaulois, levé depuis peu
ceux qui demeuroient dans le païs, que de ceux qui vinren
leurs se présenter, & c'étoit Denis de Thrace qui étoit à le
Telle étoit l'armée de Ptolémée, & les différentes nations qui
posoient.

Cependant Antiochus pressoit le siége de Dure, & tous ses

„ de choisir & de changer, *dit encore Montagne*, „ usurpe l'autorité de juger, & se doit faire fort „ de voir sa faute qu'il introduit. Dès qu'il démontre l'un & l'autre, on doit lui être très obligé, & surtout lorsqu'on le soutient par des faits & par l'expérience: dès-lors l'on ne doit pas trouver étrange qu'on parle d'un air décisif, car il n'y a que l'évidence des choses qui nous le permette, & ce n'est que dans ce seul cas-là que le reproche de vanité & d'immodestie est injuste & très-malhonnête. Les Princes, ou ceux qui sont à la tête des affaires; & qui donnent le branle à un Etat, à l'égard de la guerre, doivent se faire une étude particuliére & très-serieuse des abus ou des pratiques mauvaises, qui peuvent avoir des suites fâcheuses, & voir si les changemens qu'on propose de faire n'ont rien de défectueux, s'ils tendent à une plus grande perfection, & s'ils sont plus avantageux à l'Etat; de peur que ce que nous rejettons ne soit suivi de nos ennemis, qui se trouveront plus dociles, ou qui n'auront pas les mémes passions. Car alors nous serions les premiers les dupes de notre opiniâtreté.

Je ne sçai quel fut cet Officier, qui dans un combat contre les Espagnols dans les guerres du Piémont, sous le Ministére du Cardinal de Richelieu, trouva le secret de faire taire le feu des Espagnols; s'en voiant trop incommodé, il s'impatienta à la fin. Il ordonna à ses soldats de poser leur mousquet à terre, & de mettre l'épée à la main. Il fondit sur eux bravement, & les mit en fuite: méthode qui fut trouvée très-convenable à l'humeur impétueuse de la nation, & dont on se servit par la suite. Pourquoi laisser au vent le soin de porter ses coups à l'ennemi? N'est-ce pas l'épée qui fait toute la force & l'avantage du soldat? Les nations belliqueuses décident-elles leurs combats autrement qu'en joignant l'ennemi l'épée à la main?

Et quò ferre velint permittere vulnera ventis:
Ensis habet vires, & gens quæcumque virorum est,
Bella gerit gladiis.

C'est Lucain qui dit cela, il dit vr
l'avoit pensé avant lui. C'étoit un gı
taine, & Xénophon nous le donne
des plus grands Maîtres qui fût au n
ce Guerrier célébre n'est pas imagi
l'Auteur Grec, ce que j'ai de la pein
car il l'est un peu moins dans Hérodot
existé ou non sur le pied que Xenoph
représente, on conviendra du moins
phon étoit lui-même un très-grand M
dépendamment de son Héros, qui intro
nouvelle discipline dans ses troupes &
les armes Ecoutons son Historien dans
pentier, car on ne sçauroit assez établir
si importante qu'en ajoutant les faits a
nemens.

Dès que Cyrus eut joint Cyaxare a
mille Perses qu'il amenoit à son secou
se fut informé du nombre des troupes
voit mettre en campagne, & de ce
ennemis; „ Dites-moi auparavant, lu
„ t-il, quelle est la façon de combat
„ nations? C'est presque la même de
„ lui répondit Cyaxare: car la plûpa
„ gens & des leurs se servent de l'arc
„ velot. Avec ces armes-là, dit Cyr
„ combattre de loin. Cela est vrai
„ Cyaxare; & par conséquent, repar
„ la victoire sera du côté où il y a pl
„ battans: car il est bien aisé de ju
„ grosse troupe blessera beaucoup pl
„ dans une petite qui lui sera opposé
„ petite n'en pourra blesser du côté de
„ Si cela est ainsi, dit Cyaxare, il n'y
„ meilleur expédient que d'envoier en
„ y demander un plus grand secour
„ montrer que si nous sommes défaits
„ ensuite les ennemis sur les bras. 1
„ répondit Cyrus, quand tous les Per
„ ramassés ensemble, je ne crois pas
„ fussions encore égaux en nombre
„ mis. Que vous semble-t-il donc plu
„ de faire, dit Cyaxare? Pour moi
„ Cyrus, si j'étois à votre place, je
„ promtement pour tous les Perses q

n'aboutissoient à rien. Outre que la ville par sa situation étoit forte, Nicolas ne cessoit d'y jetter du secours. Enfin les appro de l'hiver le déterminérent à se rendre aux sollicitations des Am sadeurs de Ptolémée; il consentit à une tréve de quatre mois, & mit que pour le reste on le trouveroit toujours fort raisonnable. étoit bien éloigné de sa pensée; mais il se lassoit d'être si long éloigné de son Roiaume, & d'ailleurs il avoit de bonnes raisons prendre ses quartiers d'hiver à Séleucie. Car il n'y avoit plus de douter qu'Achée ne lui tendît des piéges, & ne s'entendît Ptolémée.

„ après moi, des armes telles que portent les „ Gentilshommes qui sont dans l'armée, c'est-à- „ dire une cuirasse pour couvrir l'estomac: le pe- „ tit bouclier pour le bras gauche, le cimeterre „ ou la hache à la main droite. Par ce moien „ vous ferez que nos gens iront à la charge avec „ plus d'assurance, & que les ennemis n'oseront „ les attendre de pied ferme. Aussi comme nous „ prendrons le soin de combattre tout ce qui „ fera tête, ce sera affaire à vous & à votre ca- „ valerie de poursuivre ceux qui tourneront le „ dos, afin qu'ils ne puissent ni fuir en sûreté, „ ni se rallier. Cyaxare jugea qu'il avoit raison, „ & sans plus songer à mander de nouvelles „ troupes, il fit faire les armes dont il lui avoit „ parlé." J'ai cru devoir rapporter tout ce passage, qui contient d'excellentes instructions pour les Ministres & les Généraux d'armées, & qui leur apprend que l'on ne doit jamais s'opposer à des changemens de grande importance. Les Romains étoient si peu contraints à l'égard des usages mêmes de la plus longue prescription quant à leur discipline militaire, & à leurs armes qu'ils les changeoient à tout moment: par cette sage politique ils parvinrent au plus haut dégré de la perfection de la science de la guerre. Ce qui nous apprend qu'il ne faut rien négliger lorsqu'il s'agit d'une proposition qui tend à la perfection des armes, quand même il s'agiroit d'un notable changement. Ce que dit Tite-Live après Polybe, est très-vrai & très-digne de remarque, qu'une nouvelle méthode de combattre, & des armes différentes de celles dont on se sert communément & plus avantageuses, sont terribles à l'ennemi qui n'y est pas accoutumé. Il est certain aussi que de bonnes armes accroissent l'ardeur & le c ge des soldats. Germanicus pour animer ses dats à affronter les Allemans, leur fit v désavantage de leurs armes. „ Que les All „ ne pourroient pas manier leurs grands bou „ ni leurs longues piques, par des halliers & „ troncs d'arbres, comme le soldat Romain „ vert de ses armes feroit son épée & son ja „ qu'ils prissent garde seulement à redoubler „ coups, & à chercher le visage désarmé de „ nemi; que les barbares n'avoient ni cu „ ni armet, & que leurs boucliers d'osier, „ bois peint seroient de foible résistance „ leurs épées. Qu'il n'y avoit des piques q „ premiers rangs, & que le reste n'avoit „ armes qu'un bâton brûlé. Il n'y a pas semble de meilleur moien d'encourager les so que de leur représenter le défaut des arm leurs ennemis, & le grand avantage des leur nous portent à les joindre. Il paroît po par ce que dit Tacite, que les Romains red ient extrémement les longues piques des mans dans les plaines, car les armes défensiv Romains ne laissoient pas que d'être incor des dans les grandes marches. „ Tout est „ traire aux Romains," *dit cet Historien de première expédition de Germanicus contre les Ch ces*, „ la pesanteur des armes, la longueur „ retraite, la profondeur des marais, où „ pouvoient ni avancer ni reculer, ni se teni „ mes pour lancer le javelot. Au lieu q „ Chérusces accoutumés à de semblables re „ tres, & plus robustes que nos soldats, a „ encore l'avantage de leurs longues piques „ pables d'atteindre de loin.

CHAPITRE XV.

Combats sur terre & sur mer entre les deux Rois. Ant vainqueur entre dans plusieurs places.

LA tréve concluë, Antiochus envoia des Ambassadeurs d'Egypte, avec ordre de lui rapporter au plutôt les tions de ce Prince, & de le venir joindre à Séleucie. P mis des garnisons dans les différens postes, & confié le soi faires à Théodote, il reprit la route de Séleucie, où il ne plutôt arrivé qu'il distribua ses troupes en quartiers d'hiver. il ne fit pas grande attention à exercer son armée, persuadé déja maître d'une partie de la Cœlesyrie & de la Phénicie, aisément & sans combat la conquête du reste. Il se flattoit que la chose se décideroit de gré à gré & par des conférer que Ptolémée n'oseroit pas en venir à une bataille. Les Amb de part & d'autre étoient entrés dans le même sentiment, ce tiochus par les honnêtetés que Sosibe leur avoit faites à Mem ceux de Ptolémée, parce que Sosibe avoit empêché qu'ils n les préparatifs qui se faisoient à Alexandrie.

Selon le rapport des Ambassadeurs d'Antiochus, Sosibe étoit à tout événement, & dans les conférences qu'avoit Antiochus Ambassadeurs d'Egypte, il s'étudioit à leur faire voir qu'il n'é moins supérieur par la justice de sa cause que par ses armes. quand ces Ambassadeurs furent arrivés à Séleucie, & qu'on e discuter ce qui regardoit la paix en particulier, selon l'ordre avoient reçu de Sosibe, le Roi dit qu'on avoit tort de lui fair me de s'être emparé d'une partie de la Cœlesyrie, qu'il l'avo ment revendiquée comme un bien qui lui appartenoit: qu'A le borgne avoit le premier conquis cette province, que Séleucu euë sous sa domination, que c'étoient là les titres authentique quels il étoit fondé à se la faire rendre par Ptolémée, qui n aucun droit : qu'à la vérité ce Prince avoit eu la guerre avec nus, mais pour aider Séleucus à s'y établir, & non pas pour ner lui-même. Il appuioit principalement sur la concession qui l été faite de ce païs par les Rois Cassander, Lysimaque & S lorsqu'après avoir défait Antigonus, ils décidérent unanimeme un Conseil que toute la Syrie appartenoit à Séleucus.

Les Ambassadeurs de Ptolémée soutinrent tout au contrai c'étoit une injustice manifeste que la trahison de Théodote &

tion d'Antiochus, & prétendirent que Ptolémée fils de Lagus s' joint à Séleucus pour aider celui-ci à se rendre maître de toute l'A mais que c'étoit à condition que la Cœlesyrie & la Phénicie ser à Ptolémée. On disputa longtems sur ces points de part & d'a dans les conférences, & l'on ne concluoit rien; parce que, les c se traitant par amis communs, il n'y avoit personne qui pût mo la chaleur avec laquelle un parti tâchoit de faire son avantage au p dice de l'autre. Ce qui leur causoit le plus d'embarras, c'étoit l'a d'Achée. Ptolémée auroit bien voulu le comprendre dans le Tr mais Antiochus ne pouvoit souffrir qu'on en fît mention; il rega comme une chose indigne, que Ptolémée se rendît le protecteur rébelle & osât seulement en parler.

Pendant cette contestation, où chacun se défendit du mieux put sans rien décider, le Printems arrive & Antiochus assembl troupes, menaçant d'attaquer par mer & par terre & de subjugu reste de la Cœlesyrie. Ptolémée de son côté fit Nicolas Génér me de ses armées, amassa des vivres en abondance proche de G & mit en mouvement deux armées, une sur terre & une sur mer. colas plein de confiance se met à la tête de la première, souten l'Amiral Périgéne, à qui Ptolémée avoit donné le commandemen la seconde. Cette derniére étoit composée de trente vaisseaux p & de plus de quatre cens vaisseaux de charge. Le Général, Et de naissance, étoit un homme expérimenté & courageux, qui n doit en rien aux autres Officiers de Ptolémée. Une partie d troupes s'empara des détroits de Platane, pendant que l'autre, étoit en personne, se jetta dans la ville de Porphyréon pour fe par là, avec le secours de l'armée navale, l'entrée du païs à tiochus.

Celui-ci vint d'abord (*a*) à Marathe, où les Aradiens le vi trouver pour lui offrir leur alliance. Non seulement il accepta offres, mais appaisa encore une contestation qui divisoit depuis que tems les Aradiens insulaires de ceux qui habitoient la terre me. De là entrant dans la Syrie par le promontoire appellé Dieu, il prit Botrys, brûla Triére & Calame, & vint à Béryt envoia d'ici Nicarque & Théodote devant, pour occuper les d qui sont proche du Lyque. Ensuite il alla camper proche la r de Damure, suivi de près par mer de son armée navale que com doit l'Amiral Diognéte. Aiant pris là Théodote, Nicarque armés à la légére, il marcha vers les défilés où Nicolas s'étoit logé, & après avoir reconnu la situation des lieux, il se retira

(a) *Celui-ci vint d'abord à Marathé ... prit Botrys, brûla Triére & Calame.*] Ces villes ne se trouvent point dans Cellarius. Il est très-aisé de les placer, puisqu'elles se trouvent sur la de l'armée d'Antiochus.

ſon camp. Dès le lendemain, laiſſant au camp les peſamme
ſous le commandement de Nicarque, il marche avec le reſt
armée vers l'ennemi, qui campé dans un terrain fort ſerré
côte, entre le pied du mont Liban & la mer, & environ
hauteur rude & eſcarpée qui ne laiſſe le long de la mer qu'un
étroit & difficile, avoit encore mis bonne garde à certair
& en avoit fortifié d'autres, croiant qu'il lui ſeroit aiſé d'e
qu'Antiochus ne pénétrât juſqu'à lui.

Ce Prince partagea ſon armée en trois corps. Il en don
Théodote, avec ordre de charger & de forcer les ennemis au
mont Liban: Ménédéme avec le ſecond avoit ordre exprès
le paſſage par le milieu de la hauteur : le troiſiéme fut poſ
bord de la mer, Dioclés Gouverneur de la Parapotamie à la
Roi avec ſa garde ſe plaça au milieu, pour être à portée de
qui ſe paſſeroit, & d'envoier du ſecours où il ſeroit néceſſair
néte & Périgéne ſe diſpoſérent de leur côté à un combat n
s'approchérent de la terre le plus qu'il leur fut poſſible, & t
de faire en ſorte que leurs armées ne fiſſent enſemble qu'u
front. Le ſignal donné, l'on attaque de tous les côtés en mê
Sur mer comme les forces étoient égales, on combattit avec é
tage. Par terre la forte ſituation des poſtes que Nicolas occu
donna d'abord quelque ſupériorité. Mais quand Théodote
pu les ennemis qui étoient le long du Liban, & que d'enha
enſuite tombé ſur eux, toute l'armée de Nicolas s'enfuit à va
Deux mille furent tués en fuiant, on n'en prit pas moins d
niers, le reſte ſe retira à Sidon. Périgéne, qui commençoit
un heureux ſuccès du combat naval, ne vit pas plutôt la défait
mée de terre, qu'il prit l'épouvante & ſe retira auſſi au même

Antiochus vint camper devant Sidon: mais il y avoit tant
nitions dans cette ville, la garniſon jointe aux fuiards y étoi
te, que n'oſant tenter le ſiége, il prit le chemin de Philot
envoia ordre à Diognéte Amiral de venir à Tyr. Philotéri
le lac où ſe jette le Jourdain, d'où ſortant il traverſe la pla
laquelle eſt ſituée Scythople. On lui ouvrit de bon gré les p
ces deux places, & cette nouvelle conquête lui donna de gran
rances pour la ſuite. Car comme tout le païs dépend de
villes, il trouvoit là aiſément les vivres & toutes les autres m
néceſſaires. Aiant mis garniſon dans ces deux places, il paſſa
tagnes & arriva à Atabryon, ville ſituée ſur une hauteur de
quinze ſtades. Pour entrer dans cette place (a) il uſa d'u

(a) *Pour entrer dans cette place il uſa d'un ſtratagéme.*] Cette place dont parle mon Auteur, étoit donc bâtie ſur la fameuſe montagne du Thabor, que Joſephe nomme Itabirus, Polybe, du moins la ville : je l'appel parce que la tradition nous apprend,

géme. Il mit des troupes en embuſcade, engagea une eſcarm
avec les habitans; puis les aiant attirés loin de la ville en faiſant
blant de fuir, il tourna tout d'un coup viſage; ceux qui étoie
embuſcade donnérent en même tems. Beaucoup des habitans
rent ſur la place. Antiochus pourſuivit les autres, & entra ave
dans la ville ſans réſiſtance.

Vers le même tems Céreas, un des Gouverneurs de Ptolémée,
s'offrir à Antiochus, qui par les honneurs qu'il lui fit attira da
parti beaucoup d'autres Officiers ennemis, du nombre deſquels fut
poloque Theſſalien avec quatre cens chevaux qu'il commandoit.
tiochus, après avoir mis garniſon dans Atabryon, ſe mit en ma
& prit en paſſant Pella, Came & Gephre. Tous ces ſuccès ſou
rent l'Arabie en ſa faveur. On s'exhortoit les uns les autres à ſe
dre à lui. Le Roi en conçut de nouvelles eſpérances. Il prit l
proviſions, & pourſuivit ſa route. De là il paſſa dans la Gala
s'empara d'Abila, & prit tous ceux qui ſous le commandement de
cias, ami & parent de Méneas, étoient venus pour ſecourir cette
ce. Gadare reſtoit à prendre. La ville paſſoit dans le païs
une des plus fortes. Il campe devant, fait ſes approches, la
eſt épouvantée & ſe rend. De là il reçoit avis qu'une troupe
nemis raſſemblés dans Rabatamane, ville de l'Arabie, ravage
païs des Arabes qui avoient pris leur parti, il part auſſitôt & ſe
pe ſur les hauteurs, où cette ville eſt ſituée. Aiant fait le tour

„ Chriſt s'y transfigura en préſence de trois de ſes „ Diſciples, " *ſelon le célébre Commentateur* (a) *de l'Ecriture*. „ L'Evangile ne nous dit pas le nom „ de la montagne où cela arriva; mais les Peres „ & les nouveaux Interprétes s'accordent à dire „ que ce fut ſur le Thabor". Comme ce n'eſt pas un article de foi à l'égard du nom de la montagne, je doute beaucoup que ce ſoit en cet endroit. Cette montagne s'éleve au milieu d'une vaſte campagne. Joſephe ne ſe trouve pas d'accord avec Polybe, qui ne lui donne que quinze ſtades de hauteur, au lieu que l'Hiſtorien Juif lui en donne trente. Je croirois plutôt celui-ci que l'autre, qui n'étant pas du païs ne l'auroit examinée qu'en voiageur. La plaine qui faiſoit le haut de la montagne, ſa ſituation avantageuſe excitoit aſſez à y bâtir une ville, puiſque cette plaine n'avoit pas moins de trois mille pas de diamétre: car l'on prétend qu'elle eſt parfaitement ronde. Dom Calmet aſſûre que les ruines y paroiſſent encore aujourd'hui, & que du tems des Croiſades il y avoit une ville qui étoit Epiſcopale, & un Monaſtére de Benédictins: tout cela me feroit conclure que cette ville étoit très-ancienne, puiſqu'elle exiſtoit du tems de Polybe. Joſe porte dans ſa vie, qu'il avoit fortifié cet là comme fort avantageux, que Veſpaſie attaquer par Placide, pendant le ſiége de Antiochus aiant connu l'importance de pour tenir en bride tout, & pour l'exécu ſes entrepriſes ne manqua pas de s'en empa dit en quelque endroit de cet ouvrage, qu extrémement ſurpris du ſilence que gard Auteur ſur les Juifs & ſur les guerre avoient euës à ſoutenir contre Antiochus. mal fondé qu'étoit cet étonnement, il e pardonnable. Joſéphe cite deux endroits ziéme Livre de Polybe, par où il paroit Hiſtorien s'eſt fort étendu ſur les faits & de ce peuple, & j'avois lû Joſéphe: mai j'ai eu occaſion de parler des Juifs, les c de Joſéphe ne ſe ſont pas preſentées à moire. L'infidéle m'a joué ce mauvais tou veuille que ce ſoit le ſeul. En tout cas, on m'en avertira, la faute ſera bientôt Thémiſtocle demandoit un maître qui lu à oublier. Je n'ai pas eu beſoin de maît cela. Je pourrois faire de ma mémoire mes plaintes que Montagne fait de la ſien

(a) *D. Calmet Bénédictin, Juges, ch. 4.*

colline, & remarqué qu'on ne pouvoit y monter que par d
droits, il fait par-là approcher ses machines. Nicarque en
soit une partie, & Théodote l'autre, pendant que le Roi ol
avec une égale vigilance quel seroit le zéle de ces deux Capitain
son service. Comme il y avoit entre eux une noble & con
émulation à qui abattroit le premier le côté du mur qu'il at
tout d'un coup, lorsqu'on s'y attendoit le moins, l'un & l'au
tombérent. Après quoi & de nuit & de jour ce furent des
continuels. On n'avançoit cependant rien, quelques efforts q
fît, à cause du grand nombre d'hommes qui s'étoient retirés
place. Enfin je ne sçai quel prisonnier *(a)* montra le passage
rain par où l'on décendoit de la ville pour chercher de l'eau.
boucha de bois, de pierres & d'autres choses semblables, c
que les habitans manquant d'eau furent contraints de se rendre.

Le Roi aiant laissé dans la ville Nicarque avec une bonn
son, envoia cinq mille hommes de pied sous la conduite d'Hip
& de Céreas, les deux qui avoient quitté Ptolémée, dans les li
fins de Samarie, pour veiller aux affaires de cette province, &
dre de toute insulte les peuples qui s'étoient soumis. Il décar
suite, & alla à Ptolémaïde passer le quartier d'hiver.

(a) *Je ne sçai quel prisonnier montra le passage souterrain.*] Le siége de Rabbath, que mon Auteur appelle Rabbath-ben-Ammon, ou Rabatamana, est célébre dans l'Ecriture. Elle fut assiégée & prise sous le régne de David. Joab, Général des armées de ce Prince, la prit; mais la ville haute se rendit à David, lorsqu'il fut arrivé au camp. On aura de la peine à concevoir qu'il ait poussé la vengeance aussi loin qu'il fit, car enfin il ne s'agissoit que d'une insulte que ceux d'Ammon avoient faite à ses Ambassadeurs. Voici les propres paroles de l'Ecriture : „ Aiant fait „ sortir les habitans, il les fit scier avec des scies, „ & fit passer sur eux des chariots avec des roues „ de fer ". Voilà une vengeance bien forte, je ne pense pas qu'on puisse rien imaginer de plus sévére. Seroit-ce quelque représaille? Je le croirois assez, bien que l'Ecriture n'en dise rien: car David n'étoit ni cruel ni barbare. Quoiqu'il en soit, cela me paroit fort étrange, & fort éloigné de nos loix militaires. Je ne vois rien de semblable dans les Historiens de l'antiquité, la guerre ne permit jamais ces sortes de supplices.

Polybe s'accorde assez avec l'Ecriture à l'égard de la situation de cette ville. Le siége
chus mit devant, comme sa prise, est
blable dans ses circonstances à celles de
la place fut très opiniâtrement défendu
tint plusieurs assauts, & ce qu'il y a
marquable, elle ne se rendit que parce
fuge découvrit à Antiochus le conduit
par lequel les assiégés alloient puiser de
fit la même chose. L'Ecriture dit qu
eaux qui alloient dans la ville. Joseph
d'une maniére plus conforme à Pol
qu'il coupa les eaux de la place, & fer
siegés tous les endroits par où ils po
cevoir des vivres; ce qui me feroit c
même conduit souterrain par où ils allo
& que le transfuge découvrit, pouvo
vir pour avoir des secours de vivres.
en avoit quelque autre du côté le plus
de la montagne. Chacun sçait comb
tes de travaux étoient ordinaires chez l
& que les galeries cintrées ou de maç
soient partie de la construction des plac
les cofrées aux assiégeans.

OBSERVATIONS

Sur les deux combats de mer & de terre entre les armées d Ptolémée & d'Antiochus.

§. I.

Changement dans les usages de la guerre quelquefois importans. Négociations

IL y a du plaisir d'entendre mon Auteur dans ce qu'il nous apprend de guerre d'Antiochus contre Ptolémée. On s'apperçoit plus que dans aucun tre dont il a traité jusques ici, qu'il avoit travaillé sur d'excellens Mémoire appris les divers événemens de cette guerre par des gens habiles, & qui en av été les témoins. Il ne paroît pas moins bien informé dans ce qui regarde la tique. Il dévelope parfaitemant le sentiment de ceux qui avoient opiné dan Conseils, les demandes des Ambassadeurs, les divers intérêts des deux Puissanc se firent la guerre, & cet abîme de négociations & d'intrigues politiques do fut long-tems à voir le fond, chacun aiant intérêt d'éloigner cette guerre; A chus par les avis qu'il recevoit de toutes parts de la révolte d'Achée, qui le en grande inquiétude, se doutant que si Ptolémée joignoit ses forces à celles rebelle, il s'en verroit bientôt accablé: & Ptolémée pour se mettre en état de l tenir par de nouvelles levées & par la discipline de ses troupes, que ses Mi sentoient hors d'état de paroître en campagne, sans commencer par cet endr comme le plus important. C'est pour cela qu'ils attirérent en Egypte les Of les plus habiles de la Gréce. Non seulement ils introduisirent les loix militair Grecs, ils prirent encore (a) leurs armes, & par conséquent leur façon de battre; enfin ils firent approuver au Roi de tout changer, & d'abandonner

(a) *Ils firent plus que cela, ils prirent encore leurs armes.*] Il est difficile de guérir les gens de des préjugés de la coutume. Je vais citer là-dessus la Nouë dans ses Discours politiques. ,, ,, rai donc, *dit cet habile E rivain militaire*, que la façon qu'on a observée jusqu'à cette heure ,, ger la cavalerie doit être laissée, pour prendre celle que la raison nous admoneste de suivre ,, meilleure. A cette proposition je sai bien qu'aucuns contrediront, disant que l'ancienne cout ,, doit pas être legérement changée, & que lorsque la gendarmerie étoit en sa fleur elle comba ,, cette sorte" : c'est qu'en ce tems-là la cavalerie ne combattoit pas par escadrons, mais en ha un seul rang.) ,, Davantage, puisque M. de Guise & feu M. le Connétable, qui ont été ,, excellens Chefs, n'y ont rien innové, c'est bien signe qu'elle doit être laissée en usage. Je ré ,, que quant aux coutumes anciennes, qu'il faut regarder trois fois avant que de les laisser : ca ,, mutations aux choses d'Etat sont dangereuses; ainsi que dit Xénophon; aussi muer les ord ,, litaires améne les inconvéniens. Mais quand on a manifestement connu par épreuve l'utili ,, nouvel ordre, & les défauts du viel, n'est pas alors nécessaire de quitter l'un & prendre l'au ,, Romains, qu'on peut dire avoir été souverains Maîtres en l'art militaire, ont souvent fait ,, blasie, & l'ont toujours pratiqué jusqu'à César". Aprés cela tout alla peu à peu en décad mesure qu'on négligea les loix militaires : car les Etats s'élévent & s'abaissent plus ou moins la discipline est plus ou moins observée.

cienne méthode des Egyptiens. Je ne vois rien de plus sage que cela, & plus digne d'être proposé comme une bonne leçon à ceux qui sont chargés faires de la guerre : car ce que Ptolémée ou ses deux Ministres font, I Grand Czar de Russie, l'a fait sans beaucoup de peine. La coutume, dit- une piéce de si grande résistance à qui la voudroit battre de front, qu' point de batterie qui ne blanchît & ne rebouchât contre : il faut y aller pie & comme à la sappe. Je le croirois assez pour certaines coutumes générale çûës, & qui ne regardent pas la guerre; mais dans celle-ci il ne faut qu'un nance du Prince pour tout changer : car il n'y a rien de moins peuple gens de guerre.

Notre Auteur nous fait paroître Sosibe comme un homme d'une prévoi traordinaire. Car bien qu'il jugeât la guerre nécessaire & inévitable, il agit très-prudemment, en tâchant d'empêcher qu'on s'y embarquât sitôt. Il vou tre la discipline militaire sur un meilleur pied, & introduire celle des Gre tactique & leurs armes, ce qui n'étoit pas une affaire d'un jour & peu im Il jugea bien qu'un Etat ne pouvoit être de longue durée, & succomberoit blement dans une guerre, si l'on ne commençoit par l'introduction d'une b cipline dans les troupes Egyptiennes, & il n'y avoit que la paix qui pût le dans un si grand dessein. Mais comme il vit le moment que son Maître all toutes les forces d'Antiochus sur les bras, il mit en œuvre toutes les ruses litique pour tromper Antiochus, en négociant & en intriguant perpétuellem tromper ses Ministres par des propositions de paix; machines dont les plu Ministres comme les plus grands guerriers se sont toujours servis fort utileme éloigner la guerre de quelques campagnes, lorsqu'ils n'avoient pas le tems de parer. C'étoit aussi celle de Pyrrhus, & du Cardinal de Richelieu, qui tro faitement bonne la maxime d'Euripide, que tout ce que l'on peut faire avec chant de l'épée, on le peut faire aussi avec des paroles, ou du moins lorsqu pas encore en état d'assener de bons coups.

Cette guerre d'Antiochus & de Ptolémée, n'est pas l'endroit le moins i de l'Histoire de mon Auteur. Les Plénipotentiaires de celui-ci firent par tant d'adresse & de conduite qu'il en parût peu dans ceux du premier, q la dupe des autres. Sosibe ne cherchoit qu'à gagner du tems, comme je le dire, & faisoit ses préparatifs avec beaucoup de secret; mais cela n'empêch je ne sois extrémement surpris qu'Antiochus n'en eût aucunes nouvelles me donne une grande idée du Ministre Egyptien. En examinant sa cor ses allûres dans la guerre, comme dans les affaires de politique, il n'est pa d'en connoître le caractére & d'en faire le portrait, puisqu'il jouë un si g dans ce cinquiéme Livre de Polybe. C'étoit un homme de tête, hardi prenant, politique rafiné, fertile en expédiens, d'un esprit fin, couvert & d'une prévoiance sans bornes, qui savoit concevoir & concerter un desl suivre avec fermeté sans se laisser abattre, ni céder à la mauvaise fortune dans le choix des sujets pour l'exécution de ses entreprises, recevant volo conseils dans les choses où il manquoit d'expérience, sans aucune jalousie contre ceux, qui comme lui, étoient chargés de la conduite de cette considérant bien moins les vices & les défauts du Prince, capables de lui mépris & la haine de ses sujets, que le bien de l'Etat, n'aiant à se repro son administration que la perfidie dont il usa envers Cléoméne, dont la lui devoit être sacrée & inviolable : au reste d'une audace & d'une hardiesl nante dans ce qu'il avoit une fois résolu par la connoissance qu'il avoit

des affaires & des ressources, qui font ordinairement cachées aux politiques t
& chagrins, gens qui ne voient que des difficultés & des embarras en app
insurmontables à faire la guerre au moindre revers de fortune, quoiqu'ils p
trouver des moiens & des fonds pour la soutenir, & des hommes habiles &
rés pour être mis à la tête des armées. Il n'y a rien de plus aisé que de d
vrir le mérite, lorsqu'on veut se donner la peine de le chercher & de le dém
la foule, & pousser jusqu'à lui.

Sosibe fut si heureux dans le choix des Officiers généraux qu'il voulut en
dans cette guerre, chacun selon ses talens, il se conduisit avec tant d'adresse,
tifice & de dextérité dans sa politique, en amusant les Ministres d'Antioch
des propositions de paix, qu'il eut tout le tems nécessaire pour armer sur m
sur terre, discipliner ses troupes, & attirer à son service un corps considéra
soldats étrangers & d'excellens Officiers. Antiochus fit tout le contraire, il
gea la discipline militaire pendant tout le tems que ses troupes restérent dans
quartiers d'hiver. Car enfin, dit Végéce, puisqu'il en faut faire toujours les
ceci mérite d'être remarqué des hommes d'Etat, une armée bien discipli
coûte pas plus à entretenir qu'une qui ne l'est point du tout: *Nam cum*
expensa faciat, & diligenter & negligenter exercitus ordinatus, non solum praese
sed etiam futuris seculis proficiet. Enfin Antiochus se gouverna dans la guerre
me si la paix eût été signée, jurée & cimentée des sermens les plus solemne
qu'il n'eût rien à craindre d'un ennemi fin & rusé, & d'un Roi autant go
par ses vices qu'il l'étoit par le pouvoir & l'habileté de ses Ministres, ausq
s'étoit absolument livré; ce qui est un bonheur plutôt qu'une preuve de la
d'un Prince mol & efféminé, d'un fort petit génie, & incapable de gouver
lui-même; mais heureux par la grande habileté & la sagesse de ses Ministres.
surprenant qu'Antiochus & ceux de son Conseil, qui sembloient être fort éc
aient pû donner dans une telle ruse de politique: car lorsqu'on négocie longte
convenir de rien, & qu'on rejette ce que l'on a auparavant accordé par de no
difficultés qu'on fait naître; c'est une marque qu'on n'a d'autres vûes que cel
nous surprendre & de gagner du tems pour se préparer à la guerre. Si Ant
eût pénétré l'artifice des Ministres de Ptolémée, il se trouvoit dans une plein
rance de subjuguer toute la basse Syrie.

Dans la guerre qui survint en 1324. entre la France & Edouard II. Roi
gleterre, pour un château que Hugues Seigneur de Montpezat avoit bâti s
terrain que ce Seigneur prétendoit être dans les terres du Roi d'Angleterre
la Guienne, & que le Roi de France Charles le Bel soutenoit être dans celles
dépendance, ce procès aiant été jugé au Parlement de Paris, le Roi de
le gagna, & donna aussi-tôt ordre qu'on attaquât le château, qui fut pris. I
gneur de Montpezat ne crut pas de la dignité de son Maître de souffrir une p
insulte, il assembla un corps considérable de troupes, vint assiéger le château
porta, & fit passer au fil de l'épée les François qui le défendoient. Le Roi de
ce, après un coup d'un tel éclat, envoia faire ses plaintes au Roi d'Angl
& lui demanda satisfaction d'une telle injure. Comme Edouard n'étoit pas e
d'entrer aussitôt en guerre, & qu'il falloit faire des préparatifs, il fit passer Ed
Comte de Kent en France, moins pour faire satisfaction à Charles que pour l'a
par des propositions d'accommodement sous divers prétextes. Le Roi de Fran
gea qu'on vouloit traîner les affaires en longueur, afin d'avoir le tems de se
rer à la guerre, & de parler plus haut lorsqu'on seroit en état de la faire,
„ Seigneur d'Arrablai fut averti, *dit le Pére Daniel,* que *les Anglois* rempli

au défilé d'entre la mer & le mont Liban, quoiqu'il eût occupé les hauteurs dominoient sur le passage, qu'il s'y fût même retranché. Mais ce n'étoit pas a que de fortifier le haut, il falloit retrancher le bas. Il mit donc son unique resso ce dans la valeur de ses troupes en cet endroit-là. Antiochus, qui s'en apperçu ne comptant pas moins sur le nombre & sur le courage des siennes, prit résolut d'attaquer le défilé & les hauteurs où les Egyptiens s'étoient postés ; mais com il craignoit que la flote Egyptienne qui longeoit la côte ne prît ses troupes en fl à la faveur des machines, il ordonna à sa flotte d'attaquer celle de Ptolémée. L' treprise étoit grande, il faut l'avouer ; mais ce que je trouve de plus remarqua en ceci, c'est que je ne vois nul exemple dans l'Histoire d'un événement semblal ou du moins je ne m'en souviens pas, & je soupçonne en ceci quelque mau tour de ma mémoire. Quoiqu'il en soit, je ne vois rien de semblable, deux gr des batailles de mer & de terre tout en même tems, & deux combats sur les h teurs des montagnes. Antiochus, qui craignoit que Nicolas ne prît le parti de se trancher au défilé comme sur les hauteurs qui le dominoient, vit bien qu'il fal se hâter pour ne pas lui donner le tems de se reconnoître ; outre qu'avant que rien engager, & surtout dans un païs de défilés & de hautes montagnes, il est soin d'une grande connoissance des lieux. Car il y a des choses, dit Tite-Live ap mon Auteur, sur lesquelles on ne peut prendre des résolutions certaines, si on les voit soi-même. Ce n'est pas assez que de reconnoître par où il faut aller à l' nemi, il faut encore observer la disposition de ses troupes & la nature du terrain q occupe : car les endroits difficiles qui nous conduisent au poste qu'il défend, par où il faut nécessairement passer pour le joindre, deviennent quelquefois le champ de bataille ; il faut donc y marcher avec beaucoup de précaution & com si on y devoit être attaqué, comme cela est quelquefois arrivé, & ce stratagé n'est pas des plus mauvais.

Antiochus, tout jeune qu'il étoit, se comporta en grand Capitaine en cette oc sion. Il s'avance avec la plus grande partie de son armée pour voir à l'œil ce q falloit faire, & c'est ce que tout Général doit pratiquer, & non pas former ses dess sur le rapport des autres, autant que cela dépend d'eux. Ce Prince aiant reconnu t te cette disposition des ennemis, & tous les endroits qui pouvoient l'y mener, se solut de forcer le passage des montagnes, & s'avança de ce côté-là avec une partie troupes. Je ne puis comprendre le narré de Polybe, car enfin toute l'armée Eg tienne occupoit le passage d'entre le mont Liban & la mer, & les hauteurs les p avantageuses pour en empêcher l'entrée, & cependant il ne prend que ce qu'il av de légérement armés, & laisse ce qu'il avoit de meilleures troupes. Ce choix m'e barasse un peu, il faut que je l'avouë. Je crois qu'il y a faute au texte, qu Antiochu laissa dans son camp qu'une partie de ses pesamment armés, & qu'il marcha aux en mis avec la plus grande partie de ses forces & ce qu'il avoit de meilleures troup car cette journée est très-mémorable. On peut juger par la description des lieux l'Auteur fait, de la difficulté de cette entreprise, & de la hardiesse qu'il falloit p attaquer une armée postée aussi avantageusement qu'étoit celle de Ptolémée : car plus grand effort devoit se faire dans le défilé entre la mer & le mont Liban. colas occupoit ce passage, aiant à sa droite (2) un hauteur rude & escarpée, qui laisse le long de la mer, où il avoit appuié sa gauche (3), qu'un passage fort étr Il s'étoit encore saisi des hauteurs (4) qui pouvoient dominer le passage, ou qui laissoie t un par le haut, & fortifié d'autres (5) qui pouvoient être de quelque vantage à l' nnemi.

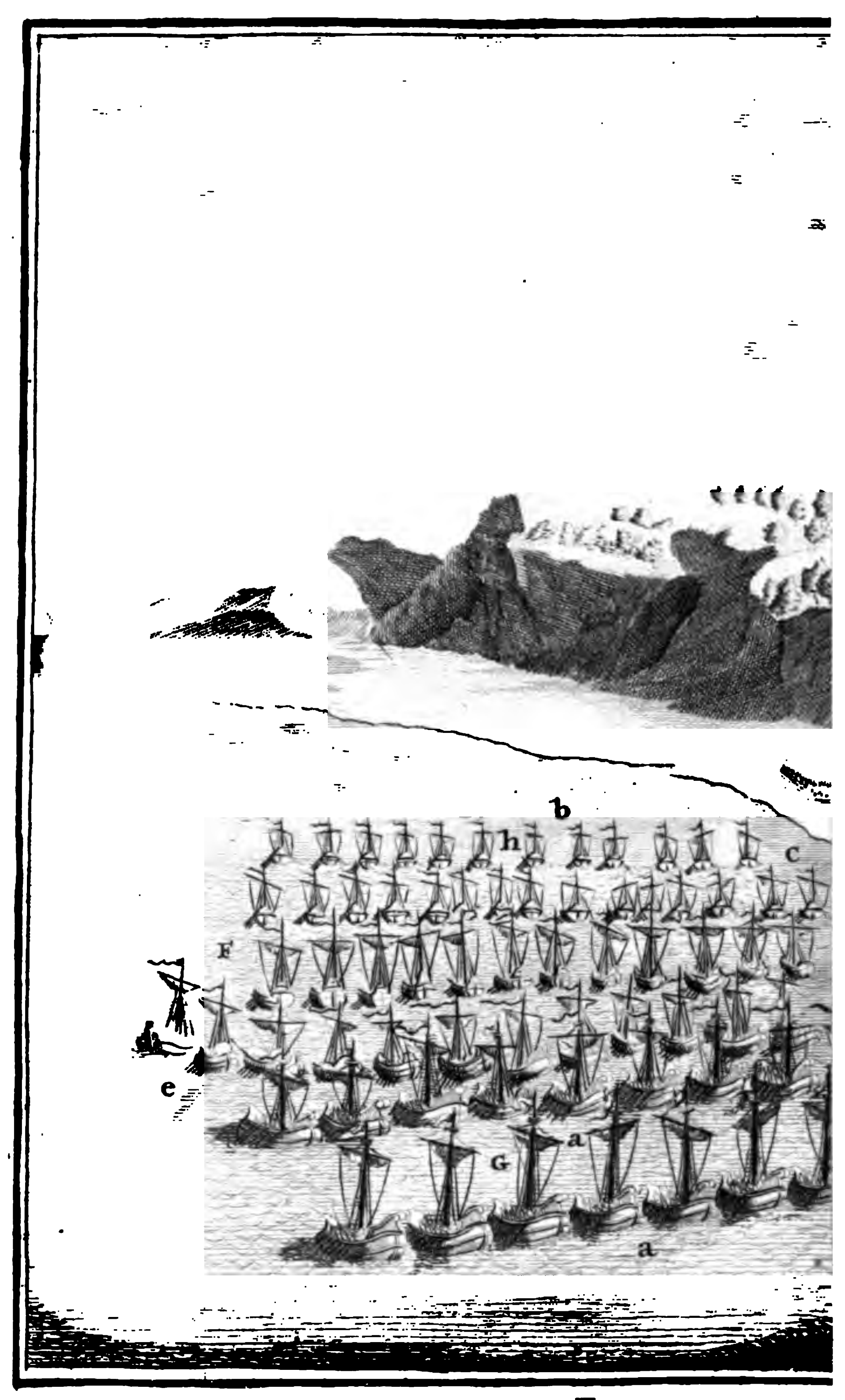
Antiochus aiant reconnu cette disposition, se régla là-dessus pour la disposit

de ses troupes; & comme il s'apperçut du danger qu'il y auroit de forcer Ni(té dans le défilé d'entre la montagne & la mer, s'il n'attaquoit en même tems teurs qui dominoient le passage, il jugea bien que le succès de l'attaque du pendoit de celle du haut, ou qu'il se trouveroit moins incommodé en un en insultant tous les postes en même tems : car par là il divisoit les forces & l' des ennemis; ce qui fut résolu, & l'armée fut rangée de la sorte que je vais (le fut partagée en deux corps, une partie (6) devoit attaquer le haut des m(où les Egyptiens (7) s'étoient fortifiés, & le corps le plus considérable (8 tout le terrain du défilé. Le troisiéme (9), où Antiochus étoit à la tête, se(me de réserve pour les cas inopinés. Ce Prince étoit posté de telle sorte, q(tout ce qui se passoit sur tout le front des deux attaques autant sur mer qu(re; ce qui me feroit croire, quoique Polybe ne le dise pas, que ce troisiér où Antiochus étoit en personne, étoit sur une hauteur. Ce n'est pas un p(tage de voir tout un front d'attaque pour remédier en peu de tems aux acci peuvent arriver, & y envoier promtement les secours nécessaires; outre que cite les soldats à bien faire, lorsqu'ils sont assûrés que leur Général est le t leur valeur & de la conduite d'un chacun.

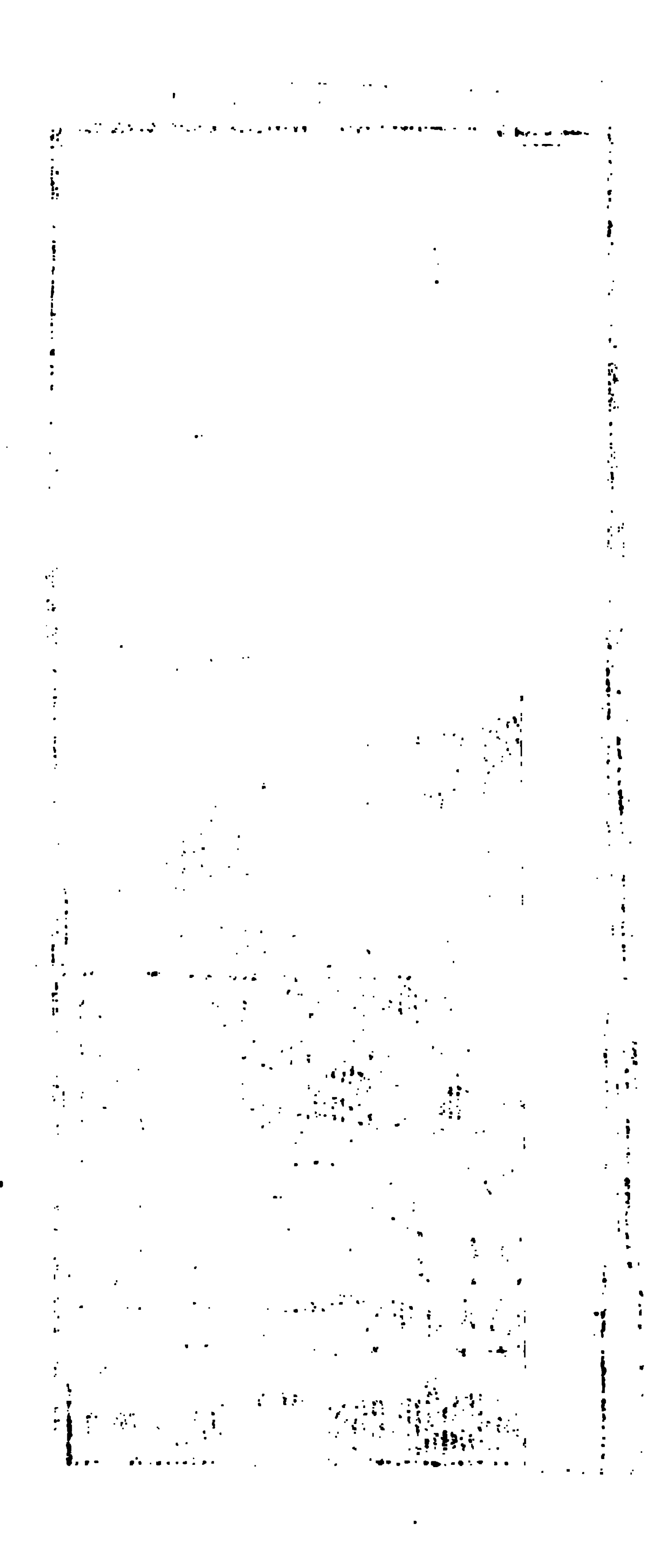
Mon Auteur ne donne pas l'ordre sur lequel les deux armées combattirent, de juger que ce fut sur beaucoup de profondeur, & comme les Asiatiques, les Grecs, se rangeoient en phalange; lorsqu'elle se trouvoit dans la nécessité battre dans des lieux resserrés, elle doubloit & triploit, & même quadrupl(les. J'ai cru donc devoir représenter l'ordre de bataille des deux armées sel(thode des peuples de l'Asie, qui, comme j'ai dit, combattoient sur une f(& sans intervalle à leur infantere, & certainement sur une plus grande profon les Grecs à leur phalange. Quant à l'action qui se passa sur la hauteur, j qu'on combattit sur le même principe, lorsque le terrain permettoit de ne forr ne ligne sans intervale entre les corps.

Il se donna donc deux combats sur les hauteurs, & un autre plus considé le défilé. Celui-ci fut soutenu avec toute la valeur & l'opiniâtreté possibles cela arrive assez ordinairement dans un païs difficile, de défilés & plein de Il n'en fut pas ainsi sur la montagne, les ennemis y furent forcés en peu de te beaucoup de résistance : malheur qui influa sur tout le reste. Nicolas desesp lâcheté de ceux d'en haut, & voiant l'ennemi victorieux sur son flanc droi rochers qui le dominoient entiérement, craignant d'ailleurs d'être coupé & ses derriéres, pendant qu'il étoit attaqué de front, songea fort prudemmer traite, & plutôt qu'il n'eût fait, s'il ne se fût apperçû que les affaires n'al mieux du côté de la mer : car les deux batailles se donnérent tout en mê & quand même Antiochus n'eût pas réussi à l'attaque qu'il fit sur la haut colas eût été obligée d'abandonner le passage entre la mer & la montagne faite de son armée navale, qui laissoit sa gauche découverte, & exposée au aux machines des vaisseaux d'Antiochus, qui eussent rangé le long du bo(tu ses troupes en flanc, & pris encore des revers sur elles. Avant que de combat qui se donna sur mer, faisons quelques réflexions sur la conduite d tiens & d'Antiochus à l'égard des deux qui se donnérent au bas & sur le l montagne, elles peuvent être de quelque instruction pour les Généraux q(veront en pareil cas.

La conduite d'Antiochus dans cette affaire est d'un grand Capitaine, q fût le fruit du conseil de ses Généraux : car il étoit trop jeune pour être (conduire une entreprise d'un si grand détail, & qui demandoit une intel



LES DEUX



une expérience consommée. C'est beaucoup d'avoir agi par les lumiéres de & par conséquent l'honneur de cette victoire lui doit être attribué.

Les païs de montagnes obligent souvent un Général d'armée, qui se post ne vallée pour en défendre l'entrée, d'occuper différens postes, car il ne faut p garder le haut que le bas. Nicolas se vit dans cette nécessité, & il paroît mê ne pouvoit communiquer avec les troupes qui étoient postées sur les hauteur se de l'âpreté des rochers: & s'il le pouvoit, ce n'étoit que par de long dét qui arrive assez ordinairement, & ce que j'ai remarqué plusieurs fois dans l c'est une chose à observer lorsqu'on attaque l'ennemi ainsi divisé & posté: qu'on garde le bas & le passage le plus considérable, on doit présumer qu'on peroit pas le haut, qui domine sur le bas, s'il n'y avoit quelque passage, nous conduire dans la vallée ou des chemins qui peuvent nous mener à un a du moins croire qu'en nous en rendant les maîtres, nous aurions l'avantage teurs sur l'ennemi, qui occupe le bas du défilé.

Un Général qui observe tout cela, ne doit pas moins attaquer le haut e tems que le bas, non seulement dans le dessein d'occuper l'ennemi par tout, core de crainte qu'en attaquant un seul endroit, ceux des autres postes ne n quent nous-mêmes & ne tombent sur notre flanc ou sur nos derriéres dans le l'affaire se trouvera tout-à-fait engagée ailleurs. Ainsi l'on doit plutôt don ou trois combats qu'un seul, car il est difficile qu'on ne pénétre pas e droit tandis qu'on est repoussé à l'autre: au lieu qu'en attaquant par un seul se trouve repoussé, on perd l'envie de tenter aux autres, qui se défendront mieux qu'ils seront animés par l'avantage des premiers. Il y a beaucoup d'a qu'Antiochns agit sur ce raisonnement, & il pensa en homme sage & de j Il trouva peu de résistance sur la hauteur, & le bas ne céda que par le pe rage des autres, mais cela n'empêche pas que Nicolas n'eût commis une tr faute: car il manqua aux précautions que la guerre nous enseigne à l'égar poste, qui étoit le point capital & le seul endroit par où Antiochus pouv pour entrer dans l'Egypte; il eût donc dû s'y fortifier comme il avoit fait su car puisqu'il eut le tems de songer à celui-ci, quoique le plus difficile, pour gliger le bas? Le dessein de Ptolémée étoit de commencer par aguerrir se après les avoir disciplinées, & pour cela une défensive étoit ce qui conveno Leur faire voir l'ennemi, les accoutumer à de petits combats avant que d barquer dans un général. On voit assez par tout ce que dit Polybe, que fort habile homme avoit ainsi réglé l'état de la guerre dans un païs très-pr cela. Or lorsqu'on suit une telle méthode, il ne faut penser à autre chos pelle & à la pioche, & se retrancher par tout, & rien n'est plus aisé qu'un un endroit de montagnes. J'expliquerois ici cette méthode de se retrancher ranger dans l'attaque comme dans la défense, si je ne l'avois proposée dans précédent page 90.

On ne peut trop blâmer Nicolas, qui paroît un homme expérimenté & c dans le métier, d'avoir négligé l'endroit où il avoit le plus à craindre, & d'a né son unique attention aux autres qui étoient assez forts par eux-mêmes, bi ne fussent pas moins importans. On doit les rendre impratiquables à une s'il est possible de le faire, pour mettre son attention à l'endroit facile, afin puisse être insulté qu'à un seul endroit. Nicolas ne le fit pas: il auroit dû, j'ai dit, tirer une ligne depuis la mer jusqu'à la montagne, après avoir mi hors de toute insulte, & cela se pratique lorsque les troupes qui l'occupent vent être secouruës du reste de l'armée. S'il fondoit l'espérance de la vic

ses forces & sur l'avantage de son poste, il se trompoit, comme on se tror jours lorsqu'on se fonde uniquement sur cet avantage. Un ennemi hard treprenant, capable de tenter le plus fort comme le plus foible, malgré l'âp lieux, franchit les hauteurs les plus difficiles à gravir lorsqu'il sçait qu'o monter. Ne voit-on pas tous les jours qu'on est emporté par le plus for moins pratiquable, parce qu'on ne peut s'imaginer que l'ennemi ose tente droits. Delà vient qu'on les garnit mal par l'avantage de la situation, & y a de plus fâcheux, c'est qu'on y met souvent le rebut d'une armée, o l'on a de moins redoutable, & qu'on en confie la défense à quelque Officie quel l'on compte moins que sur les autres. Sur cette opinion un habile G manque pas de tenter ces endroits, & l'on voit rarement qu'il se trompe; ce me est un des meilleurs qu'on puisse emploier à la guerre. L'on remarque, exemples éclatans, que les plus habiles Généraux s'y trouvent souvent pris c plus médiocres. Il y en a un dans les Commentaires de César qui est d'une in admirable dans la guerre d'Alexandrie, & c'est l'attaque célébre du camp de après la jonction de l'armée de Mithridate de Pergame, avec celle de Cé comme j'ai rapporté cet exemple quelque part dans les Tomes précédens, je péterai pas ici.

Toute cette affaire, que mon Auteur détaille en vrai Guerrier, en cor par la disposition des lieux, me fait juger que la raison pour laquelle Ant marcha avec peu de forces, venoit de la situation des lieux, & qu'il ne cr voir amener toutes ses forces dans des païs où le grand nombre fait moins que le choisi, soit dans l'attaque ou la défense, ce qui doit nous apprendre qu'à l la guerre des montagnes, où il y a peu de passages à garder, une petite arm d'avantage que les grandes, qui sont obligées d'agir dans ces sortes de situa l'on ne peut déploier toutes ses forces, de sorte que le plus grand nombre de utile, & par-là un Général est toujours blâmable lorsqu'il juge de son enne par l'opinion qu'il a de ses forces que par le païs où il fait la guerre: tant que l'opinion est la loi & la mesure de tout, & que la plûpart des choses blent grandes & redoutables plutôt par imagination que par effet.

§. III.

Combat Naval. Ordre qu'on y observa.

NIcolas étoit sans doute embarassé dans la situation où il se trouvoit, ai me tems deux combats à soutenir sur terre & une bataille sur mer : c la arriva en même tems; événement singulier & fort extraordinaire. Il étoit ficile que le Général Egyptien pût jamais éviter un combat de mer, s'il Antiochus d'en courre les risques; & il lui importoit extrémement de ter ment sur mer & sur terre, de peur qu'en attaquant du côté du détroit d'e ban & la mer, la flotte Egyptienne ne l'incommodât à ses flancs à coups d de machines, & qu'elle ne prît même des revers sur lui. D'ailleurs il crai tentant seulement du côté de terre, & laissant l'ennemi maître de la mer, il tranchât les vivres qu'il pouvoit tirer de sa flote, qu'il n'avoit levée que po lui fournît les choses nécessaires pour sa marche en Egypte, & il ne pouvoi s'il n'avoit la mer entiérement libre. Sur ces sages considérations, il ordo quer la flotte Egyptienne en même tems qu'il attaqueroit les deux hauteurs

troît d'entre la mer & le Liban. On se prépara donc au combat de part & (
Les deux armées (a) (b) se rangérent de front sur deux lignes selon la c
des Anciens, qui ne différoit en rien de la nôtre. Les deux aîles (c) (d) app
fort près du rivage qui les couvroit de ce côté-là, ce qui empêchoit qu l'
l'autre des deux armées ne pût prendre aucun avantage & ne doublât son enne
la supériorité des vaisseaux fait beaucoup sur mer. A l'égard des deux autr
(e) (f) elles s'étendoient vers la pleine mer. Les vaisseaux de charge (g) (h)
former une troisiéme ligne à couvert de ceux de guerre.

Les deux armées voguérent ainsi l'une contre l'autre avec beaucoup d'espér
de résolution. Le combat fut un peu moins bien soutenu que celui de terre,
me paroît un peu surprenant : car s'il en faut croire César dans sa guerre d'A
drie, les Egyptiens étoient autant bons hommes de mer que les autres peu
l'Asie y étoient ignorans. Voilà tout ce que j'avois de remarques à faire
bataille qui se donna sur mer entre les deux flottes ennemies, où Antiochus re
deux victoires en un même jour, l'une sur terre, & l'autre sur mer, cela est f
marquable. Il y a encore une chose qui me surprend à l'égard des armées nav
Anciens, c'est le nombre des hommes qui combattoient dessus; car si l'on
te le nombre de leurs vaisseaux ou galéres, il falloit que celles du troisiéme
qui étoient de trirémes, eussent pour le moins sept à huit cens hommes d
page, ce qui ne laisse aucun lieu de douter, quand même tous les Auteurs n
l'assûreroient pas, que les différens ordres de rames étoient les uns sur les autr

Ce n'est pas seulement le nombre de soldats & de rameurs qu'il y avoit sur
bâtiment des Anciens qui m'étonne le plus, c'est la facilité de leurs décente
l'on ne voit pas qu'ils se servissent de chaloupes comme nous faisons. On vo
la vie de Cimon, qu'après une bataille gagnée, l'armée victorieuse sur mer ap
le rivage, & décend pour donner un moment après une grande bataille. L'e
est un peu long; mais comme il est curieux & fort remarquable, il est bon de
porter. Plutarque me le fournit dans la traduction de M. Dacier. Thucydic
porte cet événement en fort peu de paroles dans son premier Livre, au lieu qu
tarque entre dans de plus grandes circonstances des deux batailles données contre
ses en Pamphilie, l'une sur mer, & l'autre sur terre près du fleuve Eurymédo
le commandement de Cimon fils de Miltiades.

„ Ephorus écrit, *dit l'Auteur* (*a*), que Tithraustes étoit Amiral de la flo
„ Roi, & Phérendotes Général de son armée de terre : mais Calisthéne assure
„ riomandas fils de Gobrias, étoit le Généralissime de toute cette grande pui
„ qu'il se tenoit à l'ancre avec toute la flotte à l'embouchure de l'Eurymédon, (
„ ne vouloit point hazarder le combat contre les Grecs, parce qu'il attend
„ renfort de quatre-vingt vaisseaux Phéniciens qui lui venoient de Cypre.

„ Cimon au contraire pour prévenir ce renfort, s'avança contre eux en b
„ résolu, s'ils ne vouloient point combattre de leur bon gré, de les y oblig
„ force. Les Barbares pour éviter cette nécessité, (*b*) entrérent dans le fleuve
„ comme les Athéniens les y suivirent, enfin ils vinrent à leur rencontre av

(a) *Plut. Vie de Cimon.*
(b) *Pour éviter cette nécessité entrérent dans le fleuve.*] Thucydide est mille fois plus croi
les Auteurs que Plutarque cite. Le combat ne se donna point dans le fleuve Eurymédon
auprès, au rapport de Thucydide. Comment deux si nombreuses flottes auroient-elles pû c
tre de front dans un fleuve aussi peu considérable que celui-là? Car il ne l'étoit pas plus en c
là qu'en celui-ci. Je soupçonne fort encore les six cens voiles des Perses, puisque le même
dide dit formellement que leur flotte n'étoit que de deux cens galéres.

„ cens voiles, comme écrit Phanodémus, ou avec trois cens cinquante, si l'o
„ porte à Ephorus, & dans ce combat naval ils ne firent rien qui répondî
„ grandes forces: car tournant d'abord leurs prouës vers la terre, les pre
„ pûrent en approcher s'y jettérent, & se retirérent dans l'armée de terre
„ en bataille assez près du rivage, & les autres qui tombérent entre les mains d
„ furent fort maltraités, & une preuve certaine que les vaisseaux des B
„ toient en très-grand nombre, c'est que bien qu'il y en eût beaucoup q
„ vérent, comme cela est vraisemblable, & beaucoup d'autres qui furent
„ coulés à fond, les Athéniens ne laissérent pas d'en prendre deux cens.

„ Après cette défaite de la flotte, l'armée de terre s'approcha du rivag
„ trouvoit que c'étoit une entreprise très-hazardeuse que de tenter une d
„ présence de l'ennemi, & de mener des troupes déja fatiguées & affoibl
„ des troupes fraîches & supérieures en nombre. Mais voiant que le c
„ ses soldats étoit infiniment relevé par leur premiére victoire, que leurs
„ étoient même augmentées, & qu'ils ne demandoient qu'à être lâchés cont
„ bares, il fit décendre son infanterie pesamment armée, encore toute chaude d
„ Cette infanterie saute à terre avec de grands cris, & se jette impétueus
„ les Perses. Ceux-ci les reçoivent avec courage, & soutiennent le prem
„ sans s'ébranler. Le combat fut rude, beaucoup des plus braves Athénie
„ plus considérables y furent tués; enfin après de grands efforts les Gre
„ rent les Barbares, les mirent en fuite, & en firent un grand carnage. To
„ ne périt pas par l'épée fut pris, & on se rendit maître de leurs pavillons
„ toient remplis de toutes sortes de richesses.

Je n'ai aucune observation à faire sur l'attaque des hauteurs & des détroi tagnes, j'en ai assez amplement traité dans les Volumes précédens. J'avouë que je n'ai pas épuisé la matiére, la guerre des montagnes étant la par science des armes la plus difficile & la plus étendue, à cause de la varieté qui changeant à chaque pas que l'on fait, nous oblige à tout moment de les ordres; mais comme mon systéme des colonnes s'accommode à tout, l sitions sont plus aisées & plus simples. On peut voir dans mes Observatio marche d'Annibal dans les Alpes, non seulement les précautions qu'il faut pour n'être pas forcé dans un défilé de montagnes, mais encore la méth faire combattre la cavalerie comme l'infanterie, lorsque le païs le permet: cl rare pourtant à l'égard de la premiére, qui n'est pas d'un grand usage dans de situations, si ce n'est dans de grandes & spacieuses vallées, c'est-à-dire les qui versent dans les grandes plaines: car les vallées sont comme les gran qui se déchargent dans la mer, qui sont toujours très-larges à leur embouchu ces sortes de situations on doit observer de mettre la cavalerie au centre, entr colonnes de deux ou trois sections chacune, & l'infanterie au centre rangée lonnes, & se garder de combattre sur plusieurs lignes redoublées, mais seul deux & une réserve: & plutôt que de combattre sur quatre dans ces lieux on doit former des colonnes de trois ou quatre sections à la premiére comm conde ligne; & pendant que l'une attaquera la premiére ligne ennemie, que taque serve de signal à la seconde, qui passant entre les intervales des bataill mis, ira tomber en même tems sur ceux de la seconde, pour n'en pas faire fois; c'est, ce me semble, tout ce qu'on peut faire de mieux: car si une deux lignes sont renversées, ce qui ne sçauroit manquer d'arriver, vû le p violence du choc des colonnes, les lignes qu'elles ont en queuë & qui les nent ne sçauroient s'empêcher d'être rompuës & renversées par la déroute &

bre des fuiards des deux précédentes, qui ne sauroient s'écouler entre leurs i les.

Ce que je viens de dire a été dit ailleurs en differens endroits des Volumes dens, & l'on ne sauroit trop les répéter, parce que le plus grand nombre, pré faveur des usages communément reçus, se révolte contre un systéme qui renve l'ordre de notre tactique. Ils ne peuvent souffrir ces colonnes dans un défilé détroit de montagnes, ils aiment mieux leurs bataillons minces sans force & san comme si la force de l'infanterie ne consistoit pas dans la profondeur de ses files l'on suppose un défilé de six ou huit bataillons de front rangés selon notre méthod dront-ils contre un front de seize colonnes ? Car j'en suppose deux à chacun bataillons minces flottans. Ils alléguent toujours la coutume pour les moindre vations. Mais on leur a fait assez voir combien il y a de mécompte dans les se les plus généralement approuvés : car je n'ai affaire qu'à ces gens-là qui so ne humeur infiniment peu accommodante, comme si la coutume, destituée de pouvoit être mise au rang des bonnes preuves auprès des gens raisonnables; ce bon en un certain tems, parce qu'on n'a rien de mieux à pratiquer, doit tout auss tre abandonné, lorsqu'on propose des choses infiniment meilleures, & qui p causer notre ruine, si l'ennemi plus docile les adopte. Il faudroit donc plutôt tout bouleverser que d'abolir ce qui auroit été une fois établi plutôt par coutu par raison. Où en serions-nous si cette maxime avoit lieu ? Car il ne faut poin ter que le tems & la guerre ne nous obligent aux changemens que je propose tactique : on ne sauroit disputer sur un principe de tactique, qui est appuié axiomes, de la vérité desquels on ne sauroit disputer, & jusqu'ici aucun ne visé de le faire, ou du moins il me semble que personne n'y a réussi.

CHAPITRE XVI.

Siége de Pednélisse par les Selgiens. Selge attaquée à son Trahison de Logbasis. Vengeance qu'en tirent les Selgiens. C quêtes d'Attalus.

LE même Eté, les Pednélissiens assiégés & pressés par les Selg dépêchérent vers Achée pour implorer son secours, & en eu une réponse favorable, ils soutenoient constamment le siége l'espérance d'en être secourus. Achée leur envoia Gersyéris ave mille fantassins & cinq cens chevaux. Les Selgiens furent averti ce renfort, & aussitôt ils s'emparérent des détroits qui sont prè Climace. Ils postérent là la plus grande partie de leurs troupes, rent bonne garde à l'entrée de Saporda, & rompirent tous les che par où l'on pouvoit en approcher. Garsyéris s'étant jetté dans M de, & aiant campé devant Crétople, vit bien que tant que les mis occuperoient les passages, il ne seroit pas possible d'avancer. les en déloger, voici le stratagéme dont il usa : il retourna sur ses

comme s'il eût désespéré de pouvoir porter du secours *(a)* aux
depuis que les passages avoient été pris par les Selgiens. Ceux-ci
que la rétraite se faisoit de bonne foi, se retirérent, les uns d

(a) *Il retourna sur ses pas, comme s'il eût désespéré de pouvoir porter du secours.*] De tous les stratagémes, ceux qui trompent les plus fins comme les plus sots, & qui sont en même tems les plus rarement pratiqués, sont les fausses retraites. Il faut plus d'art que l'on ne pense pour les mettre en œuvre, & plus d'espace que je n'en ai ici pour en traiter : ce Volume est déja trop plein pour traiter cette matiése, qui fera partie de mon essai des retraites d'armées. Je dirai seulement que la conduite de Garsyéris dans sa retraite simulée est celle d'un habile homme. Quand je dis què ces sortes de stratagémes sont rares, cela doit s'entendre chez les Modernes : car chez les Anciens on les trouve en assez grand nombre. Il y a une infinité de mesures & de précautions à prendre, & celles du secret ne sont pas les moindres, à cause des fréquens transfuges. J'ai fourni le moien de leur couper court en plusieurs endroits des Volumes précédens. Mais ce n'est pas là pourtant le plus délicat de l'entreprise, c'est la marche & la diligence. Celle-ci dépend du bon ordre & de la profondeur de l'autre. Qu'est-ce que j'entens par la profondeur ? La netteté, le dégagement & le développement des colonnes: de sorte qu'en arrivant en présence de l'ennemi, on se trouve tout d'un tems & d'un même mouvement en bataille, que l'on marche dans l'ordre sur lequel l'on veut combattre, & que chaque arme se trouve en sa place, c'est-à-dire que l'une des deux soit toujours prête & à portée de soutenir l'autre, & que chacune soit placée en lieu qu'elle puisse faire son devoir sans qu'aucune demeure inutile, toutes choses que l'on ne sauroit trop souvent répéter, que l'on connoisse le païs par où l'on va à l'ennemi, & celui où il est, s'il nous suit, trompé par notre retraite, qui n'est que simulée, & pour revirer sur lui & tomber sur sa marche, que la nôtre soit faite & composée de sorte qu'il ne se trouve aucun embarras dans la distribution des armes, ou des corps de cavalerie & d'infanterie : qu'elle soit serrée & unie, les chemins remplis, & les routes ouvertes & sans embarras, les ponts égaux au front des colonnes, & qu'il soient d'une largeur à passer à l'aise une colonne de combat, c'est-à-dire vingt-six à trente files; que les équipages ne puissent troubler l'union & l'ordre des troupes dans la marche & dans leurs mouvemens pour aller à l'ennemi; enfin qu'il y ait de l'art & de la méthode en tout. Car lorsque l'un & l'autre s'y trouvent, qu'on marche sur des principes certains & assurés, & sur une maniére de combattre qui supplée au défaut du nombre, qui fait peu contre des colonnes, qui ne s'embarassent nullement d'être débordés, à cause de la profondeur de leurs files, de la '
leur choc & de la rapidité de leurs m
qui se font toutes par un mouvement
gulier, on fait la guerre à coup sûr.

Voilà tout ce que j'ai cru devoir di
ses retraites ou des simulées, à l'égar
de cette partie du métier des armes
dans la marche. Quand aux faits, P
en fournit assez, & celui de Garsy
roit extrémement remarquable. Tou
garde ce Général, & tout l'événeme
est curieux & d'une instruction peu con
ceux qui voudront réfléchir dessus :
nement fut une suite de la retraite d
Les exemples ne manquent pas de ces
traites simulées, nous nous contenter
porter deux pour finir ces remarques.
fournit le premier, & je tire l'autre
de Zisca, comparable aux plus grand
de l'antiquité.

„ Autophradate voulant faire incur
„ païs des Pysidiens, trouva que l'
„ fort étroite & bien gardée. Il s'y p
„ ses troupes, & comme s'il eût été
„ difficulté des lieux, il recula jusqu'
„ La nuit survint sur ces entrefaites
„ sidiens s'imaginant que les ennen
„ retirés tout-à-fait, s'en allérent a
„ phradate en aiant été informé, pri
„ terie armée à la légére & ceux de
„ qui étoient les plus agiles, & cour
„ extréme diligence, il traversa ces pa
„ & se deborda dans le païs des Pysi
„ ravagea d'un bout à l'autre". Ce qu
re de Zisca renferme une fausse retrait
prise d'armée.

Ce grand Capitaine aiant assiégé
ville de Bohéme, en 1420. l'Empereu
accourut au secours à la tête d'une
armée. Il y arriva devant le jour
les Hussites y devoient entrer par l
avec les assiégés, qui promirent de
le secours n'arrivoit pas, & ce jour
de la capitulation alloit expirer. Zis
pas la partie égale par le nombre
mis, il fit promtement retraite, & s
vert sous le canon de Prague. Les
ravis d'avoir sauvé une place si im
rien hazarder, & qui bridoit extrém
gue, à cause du voisinage, se divert
mieux : comme si l'ennemi eût été
d'eux. Zisca informé qu'ils ont bû t
née, ne douta point qu'ils ne dormi
nuit, & très-profondement, & que
dans une parfaite tranquillité & san
préhension de l'ennemi. Il décampe

camp, & les autres dans la ville, parce que le tems de la moisson soit. Mais Garsyéris revint aussitôt sur ses pas, & marchant à des journées vint se poster sur les hauteurs, qu'il trouva sans dé & y mit du monde. Puis laissant là Phayle pour commander, à Perge avec ce qui lui restoit de troupes, & envoia de là dans l tres endroits de la Pisidie & la Pamphylie pour représenter comm avoit à craindre des Selgiens, engager les peuples de ces provi faire alliance avec Achée, & les presser de venir au secours des P lissiens.

Cependant les Selgiens se fiant sur la connoissance qu'ils avoie païs, crurent qu'en faisant marcher un corps de troupes contre le, ils lui donneroient l'épouvante & le chasseroient de ses postes. loin de réussir, ils perdirent beaucoup de leur monde. Ils se to rent donc du côté du siége, & le pressérent plus qu'ils n'avoien jusqu'alors. Les Etenniens, peuple de la Pisidie, qui habite les tagnes au-dessus de Sida, envoiérent à Phayle huit mille pesan armés, & les Aspendiens quatre mille. Ceux de Sida ne prirent de part à ce secours, soit pour gagner l'amitié d'Antiochus, ou à cause de la haine qu'ils portoient aux Aspendiens. Avec ces velles forces jointes à son armée, Garsyéris approcha de Pedn & s'imagina que les Selgiens, pour lever le siége, attendroient ne qu'il parût. Comme cependant ils l'attendirent de pied ferm s'arrêta à une distance raisonnable de la ville, & s'y retrancha. secourir néanmoins les Pednélissiens autant qu'il lui seroit possible chant qu'ils manquoient de vivres, il voulut faire entrer pend nuit deux mille hommes chargés chacun d'une certaine mesure de Les Selgiens furent avertis qu'ils étoient en marche, ils vont au-d taillent en piéces la plus grande partie de ce détachement, & e tent tout le bled.

Fiers de ce succès, ils entreprirent non seulement de contin siége de Pednélisse, mais encore d'assiéger Garsyéris lui-même. dans la guerre ce peuple est toujours hardi jusqu'à la témérité. L donc dans leurs retranchemens une garde suffisante; ils approche camp ennemi par plusieurs endroits, & l'attaquent avec vigueur. syéris pressé de tous côtés, & voiant ses retranchemens renver plus d'un endroit, commençoit à craindre une défaite entiére. voia sa cavalerie dans certain poste qui n'étoit point gardé. Le giens crurent que c'étoit la crainte d'être forcés qui les faisoit r & ne pensérent point du tout à les arrêter. Mais la cavalerie de

ne à la faveur des ténébres, & tire droit à leur camp, il les surprend dans cet état, les taille tous en piéces sans presque aucune résistance, & contraint l'Empereur lui vingtiéme de s'enfu lésie.

ſyéris aiant tourné par leurs derriéres & chargés bruſquement, terie encouragée; quoiqu'elle eût éte déja renverſée, revint à l ge. Les Selgiens envelopés prennent la fuite. En même tems l néliſſiens fondent ſur ceux qui avoient été laiſſés au camp, & délogent. Les vaincus s'écartérent de côté & d'autre. Il en moins dix mille ſur la place. De ceux qui ſe ſauvérent, les retirérent chez eux, & les Selgiens s'enfuirent par les montagn leur patrie.

Garſyéris, qui étoit bien aiſe de paſſer les défilés, & d'ap de Selge avant que les fuiards revenus de leur fraieur puſſent & délibérer ſur ce qu'ils auroient à faire, ſe mit ſur le champ queuë, & arriva à Selge avec ſon armée. Les Selgiens ne pouv eſpérer du ſecours de leurs alliés après leur derniére défaite, & de l'échec qu'ils avoient reçu, commencérent à craindre pour mes & pour leur patrie. Ils convoquérent une aſſemblée, où il ſolu de députer un de leurs Citoiens à Garſyéris. Ils choiſire cela Logbaſis. Cet homme avoit été longtems ami de cet A qui étoit mort en Thrace: & avoit élevé, comme ſa propre fi vec une tendreſſe extréme, Laodice qui lui avoit été confiée fut depuis femme d'Achée. Tout cela fit croire qu'on ne pouv la conjoncture préſente faire un choix plus heureux. Logbaſ en conférence avec Garſyéris; mais loin de rendre ſervice à ſ comme on attendoit de lui, il exhorta ce Général d'avertir a Achée, que Logbaſis ſe chargeoit de lui livrer Selge. On ne faire à Garſyéris une propoſition qui lui fût plus agréable. Il ſur le champ à Achée pour lui apprendre ce qui ſe paſſoit, & re venir. On fit une tréve avec les Selgiens, on recula la co du Traité, toujours quelque difficulté ſe préſentoit en attendant & pour donner à Logbaſis le loiſir de conférer avec lui, & de des meſures pour l'exécution de ſon deſſein.

Pendant qu'on alloit & venoit pour cela, les ſoldats paſſoie ment du camp à la ville pour y prendre des vivres. On a éprou & cent fois combien cette liberté étoit funeſte, cependant on point ordre. En vérité c'eſt mal à propos que l'homme paſſe plus ruſé de tous les animaux, il n'y en a point de plus facil prendre. Car combien de camps, combien de garniſons, com grandes villes ſe ſont perduës par cette liberté? Ce malheur vé à une infinité des gens, les faits ſont certains, & malgré c ſommes toujours neufs ſur ces ſortes de ſurpriſes. La raiſo qu'on ne s'applique pas à connoître les malheurs où ſont tomb de certaines précautions, ceux qui nous ont précédés. On ſ beaucoup de peine, on fait de grandes dépenſes pour amaſſer vres & de l'argent, pour élever des murailles, pour avoir des

& l'on néglige la connoissance de l'Histoire, la plus aisée de
à acquérir, & qui fournit le plus de ressources dans les occasio
cheuses : & cela, pendant qu'on pourroit dans un honnête rep
avec beaucoup de plaisir se remplir l'esprit de ces connoissances
lecture de ce qui s'est passé avant nous.

Achée arriva au tems marqué, & les Selgiens, après avoir co
avec lui, s'attendoient à l'accommodement du monde le plus a
geux. Pendant ce tems-là Logbasis amassa des soldats d'Achée d
maison, ne laissant pas toujours de conseiller aux Selgiens de ten
conseils sur l'affaire présente, de ne point laisser échaper l'occasion
conclure enfin un Traité. On s'assembla en effet, & comme si la
devoit se terminer, on fit venir à l'assemblée jusqu'aux senti
Alors Logbasis donna le signal aux ennemis, fit prendre les
aux soldats qu'il avoit chez lui, en prit lui-même & en do
ses enfans. Achée s'approche de la ville avec la moitié de l'armé
Garsyéris avec le reste s'avance vers un Temple de Jupiter, leque
mande la ville, & en est comme la citadelle. Un Pastre s'app
par hazard de la chose, & en avertit l'assemblée. Aussitôt les s
courent; les uns à Cestédion, c'est le nom du Temple; les autre
corps-de-garde, & le peuple en fureur à la maison de Logbasis,
trahison aiant été découverte, une partie monte sur le toit, les
forcent les portes du vestibule, & massacrent Logbasis, ses enf
tous les autres qui étoient dans la maison. Ensuite on annonça
berté aux esclaves, & l'on partagea les forces pour aller à la d
des postes avantageux. Garsyéris tâcha d'approcher de Cestédion
qu'il vit que les assiégés s'en étoient emparés, & Achée de r
les portes de la ville; mais les Selgiens firent une sortie qui lui
sept cens hommes, & obligea le reste à quitter l'entreprise, en
que lui & Garsyéris prirent le parti de rentrer dans leurs retra
mens.

Les Selgiens alors craignant qu'il ne s'élevât parmi eux quelq
dition, craignant aussi de nouvelles attaques de la part de l'en
envoiérent à Achée les plus anciens de la ville avec les marques
naires de la paix, & un Traité qui portoit : *Qu'ils donneroient
champ quatre cens talens, qu'ils rendroient aux Pednelissiens le
sonniers, & qu'à quelque tems de là ils paieroient trois cens a
talens.* C'est ainsi que les Selgiens sauvérent leur patrie du péril
trahison de Logbasis l'avoit jettée. Ce courage étoit digne de l
berté, & de l'alliance qu'ils avoient avec les Lacédémoniens.
Achée, après avoir pris Milyade & rangé sous sa domination la
grande partie de la Pamphylie, il alla à Sardes, fit une guerre
tinuelle à Attalus, menaça Prusias, & se rendit formidable à t
païs d'en deçà du mont Taurus.

Dans le tems qu'Achée étoit occupé au siége de Selge, Att couroit avec un corps de Gaulois Tectosages les villes d'Elide tes les autres villes voisines, qui par crainte s'étoient auparav duës à Achée. La plûpart se donnérent à lui de bonne gr regardérent même comme un bienfait qu'il voulût bien les sous sa protection. Peu attendirent qu'on leur fit violence: qui le reçurent de bon gré, furent Cumes, Smyrne, Phocée & Temnos craignirent qu'il ne vînt à elles, & firent comme tres. Les Teiens & les Colophoniens lui envoiérent aussi des sadeurs, & se rendirent à lui eux & leurs villes. Il les reçut mes conditions qu'auparavant, & prit des ôtages. Il ne traita ne avec plus de douceur que les Ambassadeurs des Smyrnéens, connoissance de la fidélité qu'ils lui avoient gardée. Ensuite i nua d'avancer, & aiant passé le Lyque, il entra dans la Mysie épouvantée lui ouvrit ses portes. Didyme ne tint pas non plu la crainte qu'eut la garnison d'être assiégée. Ce fut Thémisto lui livra ces deux places. Il en avoit reçu le gouvernement d'Acl là il entra dans la plaine d'Apie, & y fit le dégât, passa le m pellé Pelicanta, & campa sur le Mégiste. Pendant qu'il y étoi va une éclipse de Lune, & les Gaulois qui depuis longtems se l d'une route si pénible, parce que leurs femmes & leurs enfans vent à la guerre dans des chars, prirent cette éclipse pour un qui ne leur permettoit pas d'aller plus loin. Attalus n'en tiroit service; mais leurs campemens séparés, leur désobéissance & l gueil ne laissérent pas de le jetter dans un très-grand embarras. côté il craignoit que se joignant à Achée, ils ne se jettassent sur res de sa domination; & de l'autre il ne vouloit pas se perdre putation, en faisant égorger des soldats, qui par affection pour voient suivi jusqu'en Asie. Il se servit donc du prétexte qu'ils l noient, & leur promit de les ramener où il les avoit pris, de le ner un terrain commode pour s'y établir, & que toutes les fois suite qu'ils lui demanderoient des choses qu'il seroit juste de leur der, ils le trouveroient toujours disposé à les obliger. Il les fit c re en effet à l'Hélespont, fit beaucoup d'amitiés aux Lampasc aux Alexandrins & aux Iliens, qui lui avoient été fidéles, pu son armée il se retira à Pergame.

OBSERVATIONS

Sur l'attaque & la défense des maisons, cassines ou censes en champ.

§. I.

Mesures à prendre soit pour l'attaque, soit pour la défense d'une maison,

LA trahison de Logbasis, qui fut assez mal concertée, & la défense d son où il s'étoit retiré avec ses amis & ses enfans, me fournira l'occ traiter une partie de la guerre qui me paroît assez importante: personne n' core traité, ni pensé même à le faire. Cela n'est pas surprenant, puisqu par cet Ouvrage que nos Auteurs dogmatiques militaires ont négligé mê qui regardent le plus absolument le Général, & ce qu'ils ont dit des autı en fournit à peine une idée. Je ne pense pas que qui que ce soit s'avise chicaner là-dessus; nous n'en oublierons donc aucune, & particuliérement qui regarde l'attaque & la défense des maisons soit dans les villages ou en ple pagne, parce que ces sortes d'actions ne regardent presque que les Officiers liers, & nous travaillons autant pour ceux-ci que pour les autres d'un rang pl Chacun sçait, & nous l'avons dit, que la science de la guerre ne s'apprend | jour & par la seule expérience, mais par une étude profonde & très-méditée ceci après en avoir pris selon mes forces & mon expérience, & après av près de trente parties de cette science. Celle-ci ne nous tiendra pas longt après plusieurs préceptes nous donnerons quelques exemples, où le Lecteur s' mieux que par tout ce que je pourrois dire. Cet exorde étoit nécessaire avant q trer en matiére, car il n'y a pas de meilleurs guides que les faits, & il ne n ve pas toujours de marcher en leur compagnie; nous sentons alors notre foible qu'il faut tirer les principes de notre propre fond, lorsque ces faits ne fo pas.

Quelque mauvaises & en apparence méprisables que soient les maisons, les villages ou en pleine campagne, soit qu'on se soit mis en tête de les défen se couvrir contre l'ennemi, ou qu'on s'y trouve surpris; quelque mauvaises, qu'elles soient, l'insulte ou l'attaque de ces sortes de postes n'est pas, à mon chose du monde la plus aisée. Je crois au contraire qu'elles sont plus diffi iles dangereuses qu'on ne pense. Je me suis trouvé enfermé & insulté dans une m cassine en pleine campagne en 1705. en Italie, & j'ai vû l'attaque d'une autr près en 1703. Ce qu'il y a de bien surprenant, & l'expérience me le fait as noitre, c'est que les plus méchantes maisons sont les plus difficiles à emport que ceux qui sont dedans sont résolus & déterminés à se bien défendre. Ce sont bâties de brique & de peu d'épaisseur, sont beaucoup plus fortes & pl nables que les autres qui seroient plus épaisses, c'est-à-dire qu'un mur de trois d'épais est préférable à un autre de six: car ceux de pierre ou de moilon r rien. J'ai remarqué que deux ou trois coups de canon y font de telles ou

qu'il n'y a plus moien d'y tenir; outre que les éclats des pierres bleſſent un
de perſonnes, ſans compter la facilité de les jetter bas en très-peu de tems; au
le canon dans un mur de brique ne fait qu'un trou guéres plus large que le bo
le moindre écart. Voilà l'avantage des maiſons de brique, que l'on doit pr
celles qui ſont de pierre de taille ou de moilon.

Ceux qui craignent d'être attaqués dans une maiſon où ils ont été poſtés,
néceſſité les oblige de défendre, ont des meſures à garder & des précaution
dre. Il faut plus de bon ſens que d'expérience, lorſqu'on eſt aſſûré de la
de la bonne volonté des ſoldats. Le plus grand danger eſt le feu: car ſi elle é
verte de chaume ou de planches, il n'y a pas de milleur reméde que de jett
toît, du moins le chaume, & le brûler tout auſſitôt, de peur que l'ennem
ſerve contre la maiſon même. Il eſt bon de lui enlever cet avantage. Après
viſitera la maiſon, pour percer des crénaux tout autour à deux ou trois pied
tance l'un de l'autre, de trois ou quatre pouces de diamétre, & ſurtout au
Je les mets près-à-près pour empêcher que l'ennemi n'applique des échelles en
crénaux pour monter ſur le toît, comme il arriva à Logbaſis: car pendant
uns attaquoient les portes, dit Polybe, les autres montérent ſur le toît, & a
rent ou tuérent d'en haut à coups de tuilles ceux qui la défendoient, pendar
autres étoient occupés en bas à la défenſe des portes, qui furent enfoncées. C
cette raiſon que bien que le toît ſoit couvert de tuilles, je propoſe d'y faire
des ouvertures & de s'y échafauder, pour être en état de bien recevoir à co
pées ou de halebardes ceux qui tâcheroient de monter deſſus. Il faut avoir f
re une bonne proviſion de groſſes pierres pour les jetter ſur les aſſaillans, &
du côté des angles, par où on les ſappe ordinairement; ce que je n'ai pou
ni ouï dire qu'on eût jamais pratiqué, bien que j'aie trouvé pluſieurs exem
l'Hiſtoire de ces ſortes d'actions.

Voilà ce qui regarde le haut lorſqu'il n'y a qu'un étage. Celui du rés-de-
ne doit pas moins être gardé que l'autre d'en haut; mais les crénaux doivent
cés fort haut, de crainte que l'ennemi ne s'en rende le maître en fourrant
mes dedans. C'eſt ce qui arrive ordinairement aux Officiers ſans expérienc
doit les percer à ſept pieds & demi ou huit pieds du rés-de-chauſſée,
banquettes de planches ou de faſcinages, afin que les crénaux ſe trouvent
hauteur d'appui: car il faut bien prendre garde que ce qu'on appelle haute
pui en termes militaires, eſt fort différent de la hauteur d'appui en archi
qui n'eſt élevé qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour y mettre les coudes;
qu'il faut créneler le mur à environ quatre pieds & demi de la banquétte
Il ne faut pas moins percer les portes à la même hauteur, & les barric
mieux qu'il ſera poſſible, & cet endroit eſt ſans difficulté le plus difficil
fendre, par la raiſon qu'il eſt aiſé d'y mettre le feu en ſe coulant, & ſe
le long du mur pour n'être pas vûs de ceux qui ſe défendent. Pour moi
ſe que ſi je me trouvois en pareil cas, je fermerois ou boucherois ma po
ſurtout lorſqu'elle eſt grande, par un ou deux arbres entiers avec toutes leu
ches, dont j'aiguiſerois les bouts ou la pointe pour empêcher l'ennemi d'en
cher, & je garnirois ce retranchement d'un bon nombre de fuſeliers; ce c
mieux que la porte du monde la mieux barricadée.

Si l'on avoit le tems de lever terre, je voudrois tirer un foſſé tout au
trois pieds de profondeur dans l'intérieur de la maiſon, à deux pieds &
deçà le long du mur, & large de ſix pieds, & percer des crénaux à un
hauteur le long du bas de la muraille & du rés-de-chauſſée. Ces crénaux ſer

cés vis-à-vis & entre les intervales de ceux d'en haut, & par dessous la ban
Ces crénaux voient les pieds des ennemis avec cet avantage, que ceux du del
peuvent voir ceux du dedans, qui les voient sans être vûs, sans qu'il leur soi
ble de mettre leurs armes dans ces crénaux pour être trop bas. Cet avant
d'autant plus considérable, que l'ennemi ne sçauroit approcher ni sapper le m
être exposé au feu d'en haut, & à celui des crénaux d'en bas.

J'ai observé cette méthode en 1708. à l'Eglise de Lessingue, dont j'avois gouvernement, que je fortifiai, en attendant que le village, dont on vouloit fa place de guerre, fût en état de défense, & où je pûsse me retirer avec trois bat que j'avois à mes ordres, au cas qu'il prît envie aux ennemis, qui étoient alors pés au siége de Lille, de me venir attaquer; & comme ce poste, dont j'avoi posé l'attaque, étoit d'une extréme importance, je me hâtai de le mettre hor sulte, aiant été averti qu'ils avoient dessein sur moi; mais comme ils appriren n'y avoit pas moien de me forcer sans canon, & que presque tout le païs aux rons étoit sous l'eau, ils ne jugérent pas à propos de tenter l'avanture.

La prudence exige, lorsqu'il s'agit d'attaquer une maison isolée dans un ou en pleine campagne, d'y faire marcher du canon de six ou de huit livres le, de peur d'y perdre inutilement son tems: car le succès d'une insulte d nature étant toujours fort incertain, lorsqu'on a affaire à des soldats résolus & minés à se bien défendre, il vaut mieux aller au plus sur, les faire sommer: ne sont pas d'humeur à capituler, il faut faire battre le mur par les angl qui est une affaire d'un moment. Si l'on n'a pas du canon, le meilleur ex est de faire un grand feu aux crénaux, pendant qu'avec des échelles on tâc monter sur le toît, de l'ouvrir, & de tirer d'en haut sur ceux du dedans, les assommer à coups de tuilles; ce qui ne peut guéres se faire sans dange même sans desavantage, si ceux du dedans ont ouvert eux-mêmes le toît p rer d'en bas contre ceux qui seroient montés par dessus, qui ne peuvent gué rer sans embarras, outre qu'ils sont vûs & choisis de ceux d'en bas, dont a pas un coup d'inutile. Ajoutez que ceux qui montent par les échelles so des crénaux, qu'ils ne peuvent éviter lorsqu'ils sont percés à deux pieds l l'autre.

Lorsqu'on défend une maison où il y a une cour, & une ou deux port chéres, on doit se tenir dans la cour, occuper tous les corps de logis qui l ment, & créneler non seulement les murs du côté de la campagne, mais ceux qui voient dans la cour; afin que si l'ennemi venoit à se rendre mai la cour, on pût se retirer dans l'étage du rés-de-chaussée & dans celui d'en pour tirer de toutes parts sur ceux qui seront entrés, comme cela arriva à l' de la cassine de la Bouline ou de Moscolini en 1705. la nuit du dernier de premier de Juin. Mais je crois que le meilleur moien pour n'être pas forcé a tes, est de les laisser ouvertes & de les boucher d'arbres abattus avec toutes leur ches. Je ne vois pas de meilleur expédient que celui-là, car alors il ne res d'autre ressource à l'ennemi que de sapper les murs ou les battre à coups de & lorsqu'on manque de celui-ci, & des outils propres pour sapper la muraill vois pas d'autre reméde que de quitter partie, à moins qu'on ne se serve du c'est-à-dire de suspendre une poutre entre quatre poteaux pour battre la murai qui fait plus d'effet que tous les canons du monde. Cela ne se fait pas sans mais aussi la maison en est plutôt renversée. Finissons ce Paragrafe par quelq emples remarquables de ces sortes d'actions, pour passer dans le suivant à cel cassine de Moscolini ou de la Bouline.

J'ai regret de trouver une tache de trahison & de perfidie, & qui pis gratitude dans un des plus grands Capitaines du sixiéme siécle, c'est de l dont je veux parler. Cet habile Guerrier aiant abandonné le parti du Bourgogne pour se jetter dans celui de Gondebaud, se trouva enfermé da minge avec ce Prince, & plusieurs autres Seigneurs tout aussi infidéles Leudegisile, Général du Roi de Bourgogne, mit le siége devant cette pl devant de laquelle il se fût morfondu, si Mummol & les autres Seigneurs traité secrétement avec l'ennemi pour lui remettre la place, & la personne debaud; mais comme il est ordinaire aux Princes d'aimer la trahison, & en horreur les traîtres, après s'être vengés de leurs ennemis, le Roi de B écrivit à son Général de se défaire de ces gens-là, & particuliérement de M qu'il haïssoit mortellement. Leudegisile aiant reçu cet ordre, „ fit sous n „ lever quelques soldats contre Mummol, *dit le Pére Daniel* (a), qui ap „ longtems battu en desespéré dans une maison où il s'étoit jetté, fut tué „ coups de lance, au moment qu'il en sortoit pour se faire passage au t „ ceux qui l'attaquoient.

La gloire qu'on acquiert dans la défense d'un méchant poste, est infini dessus des plus belles résistance d'une place forte & des plus importantes d C'est le sentiment des Connoisseurs, & j'ai lieu d'être surpris que les H négligent de nous apprendre ces sortes d'actions, qui sont celles où la val vertu militaire paroissent avec plus d'éclat. Henri Duc de Rohan n'a eu g miter ces sortes d'Ecrivains dans ses Mémoires. Il rapporte un fait de c ce, & ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'il n'y avoit que sept so cependant ces sept soldats, ou plutôt ces sept héros enfermés dans une maison de terre nommée Chambonat auprès de Carlat, arrêtérent deux tiers le Maréchal de Thémines, „ qui marchoit vers le païs de Foix „ mille hommes de pied & six cens chevaux; ces sept hommes compar „ *l'Historien*, aux soldats les plus vantés dans l'Histoire Gréque & „ tuent plus de qurante hommes en diverses attaques, le seul défaut de viv „ provisions les contraignit à chercher les moiens de se sauver. Un d'eux s „ & va reconnoître les environs. Joieux d'avoir trouvé un endroit, il „ mais son propre frére, qui le prend pour un ennemi, le tire & lui casse „ Il se traîne le mieux qu'il peut, exhorte ses camarades à se sauver; & l „ les enseignes nécessaires. *Pour moi*, lui dit son frére, *je ne vous quitte* „ *puisque je suis la cause innocente de votre malheur, je veux vivre & mo* „ *vous.* Un de leurs cousins germains dit la même chose, pendant que l „ pagnons se sauvent à regret. Ces trois se défendent dans leur méch „ tuent encore quelques ennemis, *& meurent libres. L'action de ces pauvre* „ poursuit leur illustre & reconnoissant Général, *mérite sa place dans l'Hi* „ *le égale ce qu'il y de plus mémorable dans l'antiquité*".

M. de Rohan, n'a pas cru devoir entrer dans le détail de la défense méchante maison, il n'a eu d'autre vûë que de nous donner un exem vertu & de l'incroiable valeur de ces braves soldats, & de nous exciter des belles actions par celles des autres; ce qui n'est pas d'une petite instruc les gens de guerre, & pour ceux qui sont nés pour la faire un jour. sommes pas moins portés à citer ces sortes d'exemples, lorsque l'occasio sente; mais nous cherchons plus particuliérement ceux d'où nous puissions

(a) *Hist. de France. Gontran, Childeric, Clotaire.*

préceptes pour nous conduire en semblables occasions, puisque nos Auteur tiques, très-secs & très-abrégés, ont oublié cette partie de la guerre, a qu'un grand nombre d'autres. Le Roi de Suéde Charles XII. nous fou défense de maison, où il étoit lui-même en personne. Cette action est d lant qui n'a guéres d'exemples dans l'Histoire, & c'est, je pense, la seule ronnée à qui pareille avanture soit arrivée. Je vais la rapporter sans m'a l'ordre des tems, je ne vois rien qui nous porte davantage aux résolutions ses, & qui nous excite le plus à les imiter qu'en prenant nos Acteurs sur même.

L'attaque de la maison de ce Prince auprès de Bender, est un des év le plus mémorable de la vie de ce Guerrier vraiment extraordinaire, & a peut-être des plus grands hommes de l'antiquité. Je l'ai comparé à Alex Grand, ou pour mieux dire je l'ai mis au-dessus de ce Conquérant : car o ge pas des hommes par l'étenduë de leurs conquêtes & le nombre de leurs v qui sont le plus souvent l'ouvrage de la fortune plutôt que celui de l'hal de l'expérience. Si un habile homme se mettoit en tête de faire l'analyse des du Monarque Grec en Asie, comme de celles de Charles XII. en Europe battroit infiniment, je m'assûre, de la renommée du premier, & trouvero l'autre le grand & le merveilleux qu'elle lui refuse, & que personne ne s'e d'y chercher. C'est de tous les Capitaines celui qui a commis le moins de & qui a donné les plus grandes marques de courage & de patience, & j qu'il s'en trouve aucun dont les actions aient été plus brillantes & plus ex naires que celles de ce grand homme. On remarque en lui, chose rare, to parties de la guerre, il les a toutes parcouruës & pratiquées dans un espa court & une vie de peu de durée. Personne ne s'est mieux servi de sa raiso toutes ses entreprises que celui-là, bien que ceux qui ne jugent des choses les événemens aient jugé tout autrement de la grandeur de ses actions. Ce louent & admirent si fort les actions d'Alexandre le Grand dans sa guerre les Perses, j'entens ici les gens du métier & les gens de Lettres, n'examin d'assez près, ils n'ont vû que le gros des choses : ce qui fait voir qu'ils ne & n'admirent que par coutume; mais les autres, qui sont consommés dans mes, & qui comparent l'un avec l'autre, trouveront que je décide avec con ce de cause. Les actions du Roi de Suéde sont en si grand nombre, qu'e brassent, comme je l'ai dit si souvent, toutes les parties des armes. Qui p jamais s'imaginer que dans ce que je traite ici, je pusse citer ce Prince pour ple dans la défense d'une maison qu'il a défenduë lui-même en personne? Je de l'Histoire de Suéde sous le regne de Charles XII. J'ai dit ailleurs d Ouvrage, que l'Auteur me paroissoit avoir travaillé sur d'excellens Mémo bien des endroits de son Histoire, il ne lui arrive pas toujours d'en rencon pareils : car il y a bien des faits qu'il rapporte, qui ne sont pas conformes à j'ai appris de plusieurs Officiers en Suéde qui en avoient été les témoins.

Quant à l'action de Bender, on me l'a racontée, à quelques circonstance comme on le rapporte, si l'on en excepte les bombes, dont ils n'ont fait mention. Je n'entrerai dans aucun détail de ce qui précéda l'attaque du quar ce Prince auprès de Bender, bien qu'il n'eût qu'une poignée de gens, cela n cha pas qu'on ne fît des préparatifs aussi considérables que s'il se fût agi d battre une puissante armée, gens plus braves que des Turcs & des Tart eussent peut-être fait autant. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Grand V le Kam des Tartares avoient formé le noir complot, à l'insçû du Grand Sei

de se saisir de la personne du Roi de Suéde, & avoient supposé des ordres, firent part aux Généraux, pour qu'ils pûssent agir sans scrupule : de sor peu de tems un corps de troupes Turques s'étant joint à un plus grand c tares, & aiant tiré du canon de Bender, le Seraskier étant entré dans le t ils investirent le quartier du Roi de Suéde. Le Roi avoit déja été instruit Officier des Janissaires de ce qui se brassoit contre sa personne, & lui fit tendre que le Grand Visir s'entendoit avec le Kam des Tartares, & qu'i choient bien moins à l'obliger à s'en aller, & ce dernier à lui servir d'escor le remettre entre les mains de ses ennemis pour des sommes considérables, voient se partager entre le Visir, le Bacha de Bender & les Officiers C Turcs; ce qui obligea le Roi de Suéde de faire partir sur le champ un d terprétes nommé Jean Savari, avec lequel je fis naufrage à l'entrée de la m que à mon retour de Suéde, homme hardi, capable d'une intrigue, & qu sez de courage pour donner un placet au Grand Seigneur par le moien de l sadeur de France, ce que je croirois assez, vû que cet homme parloit parf la langue Turque. Cependant M. de Villelongue, Colonel de dragons, s cette action-là : je ne la lui ôte point, je n'ai jamais ouï dire à aucun Offi ce ne fût pas lui. Le Grand Seigneur lut le placet avec une étrange surpri avant que ses ordres fussent arrivés, pour tirer le Roi d'embarras, il se pa des choses que je vais copier de l'Historien dont j'ai parlé, après avoir di de mots certaines circonstances qui me paroissent nécessaires pour entrer en Les Turcs qui s'étoient joints aux Tartares avoient investi le petit camp o où il avoit fait bâtir une maison de bois, dans laquelle il logeoit, & où l'o la priére. On l'avertissoit à tout moment de se tenir sur ses gardes, & qu infailliblement insulté; mais il répondoit toujours, *bagatelle*, *bagatelle*, *ils ront rien*. Cependant comme il vit qu'on se disposoit à l'attaquer tout de envoia au Seraskier pour lui demander ce que cela signifioit; mais celui c voia revint avec des conditions que le Roi n'étoit guéres d'humeur d'accep Janissaires, qui ignoroient la trahison de leurs Chefs, y alloient de bonne vouloient que le Roi se remît entre leurs mains *pour aller où il lui plairoit*, *escorte;* ce que le Roi n'eut garde d'accepter, après leur avoir fait connoît tant soumis aux ordres de leurs Officiers Généraux, ils ne seroient pas ma l'escorter par tout où il voudroit aller, & que ces Généraux trempoient me dans le complot.

Le lendemain 12. de Février 1713. qui étoit un Dimanche, & dans qu'on faisoit la priére, „ on vint avertir Sa Majesté, que les Janissaires ir „ refus qu'elle avoit fait de se confier à eux, s'étoient jettés sur les trou „ doises qui gardoient le camp : qu'ils en avoient déja pris trois cens soldat „ avoient desarmés : & que le reste qui se defendoit opiniâtrément, ne „ manquer d'être bientôt accablé par le nombre. Là-dessus le Roi fit cess „ vice, & sortant de la Chapelle avec douze ou quinze Officiers qui l'ac „ noient, & environ cinquante de ses dragons, qui faisoient toute sa g „ s'avança contre les Tartares, dont il tua d'abord trois de sa propre main. „ & majestueuse contenance inspira tout à la fois tant de terreur & de res „ ennemis, que les Chefs qui les conduisoient s'arrêtérent tout à coup, „ s'ils avoient été éblouis & frapés de quelques éclairs qui fussent sorti „ yeux. Ils restérent quelque tems immobiles, & le Roi rentra dans s „ avec le Colonel Rosen & quelques autres.

„ Il n'y fut pas un demi quart d'heure que cette maison fut attaquée av

„ Il s'y étoit retranché le mieux qu'il avoit pû en barricadant les portes &
„ nêtres. Mais quelle résistance pouvoit faire une maison de bois contre
„ mée entiére de Barbares, & contre un feu continuel de grenades & de b
„ Déja le retranchement & la maison étoit forcée de tous côtés, le toît
„ feu, d'où il tomboit des tisons embrasés; lorsque le Colonel Rosen, ju
„ allarmé pour la personne du Roi, ouvrit une fenêtre, & sautant dehors
„ mier donna la main au Roi pour le suivre. Ce Prince avoit à peine to
„ terre, qu'un Tartare lui appuiant son mousqueton contre la tête, l'alloi
„ disoit-il, de ce qu'il avoit tué son frére, si le même Colonel, détou
„ coup avec son épée, n'eût encore sauvé le Roi de ce danger. Enfin il n'
„ nulle apparence qu'il pût résister, étant réduit à quarante-deux hommes
„ alloit se faire massacrer en se jettant l'épée à la main au milieu du ca
(lorsque par une avanture qui orneroit parfaitement un roman, & qui est p
véritable,) „ l'on vit arriver les ordres du Sultan. Ils étoient apportés par
„ près qui accompagnoit l'Interpréte de Sa Majesté (*Savari*), ils défe
„ toute violence contre le Roi de Suéde, & réprimoient le Kam des Tartar
„ Janissaires les reçûrent avec respect, baisant le paquet où ils étoient ren
„ Ils firent d'abord cesser toute hostilité, & se chargérent de la personne
„ qui étoit si foible, sans pourtant avoir été blessé, mais pour n'avoir pris
„ nourriture depuis trois jours, qu'il tomba, à ce que quelques-uns disent,
„ mier pas qu'il fit pour s'avancer vers eux". Ces sortes de jeûnes lui étoie
ordinaires, autant pour s'accoutumer à la faim, disoit-il au Comte de la
Ambassadeur de France, en ne mangeant que le quatriéme jour, & quel
passant au-delà, comme j'en ai été témoin moi-même, que pour s'empêc
grossir comme son pére & Gustave-Adolphe. Pour revenir à ce Guerrier
& comparable aux plus grands de l'antiquité, s'il n'est au-dessus, „ il fut
„ chez le Bacha de Bender, qui eut peine à dissimuler le chagrin que lui
„ ce changement de scéne. Cependant aiant reçû le Roi sur son sopha,
„ pria de s'asseoir auprès de lui, ce Prince qui conservoit toute sa fierté
„ sa grandeur, même dans les plus fâcheux revers, lui donna une marque
„ pris fort sensible. Il s'étendit nonchalamment sur le sopha, leva une jam
„ ques sur l'épaule du Bacha; puis la retirant tout à coup, comme si ce
„ vement eût été involontaire, il lui déchira toute sa veste avec son épero
„ Bacha régala le Roi à dîner; après quoi Sa Majesté fut conduite à Andr
„ où le Sultan lui assigna sa demeure pour quelque tems; & de là il fut tr
„ au château de Demirtocca".

Passons à un autre exemple qui n'est guéres moins remarquable, & que
teur ne sera pas fâché de trouver ici, à cause des instructions que les gens d
re en peuvent tirer, & qui fait voir que dans certaines occasions l'ennemi n
maître d'un poste pour être dedans, tant qu'il y a du courage & du jugeme
ceux qui le défendent.

§. II.

Description de la cassine de la Bouline, & la distribution des postes pour la déf

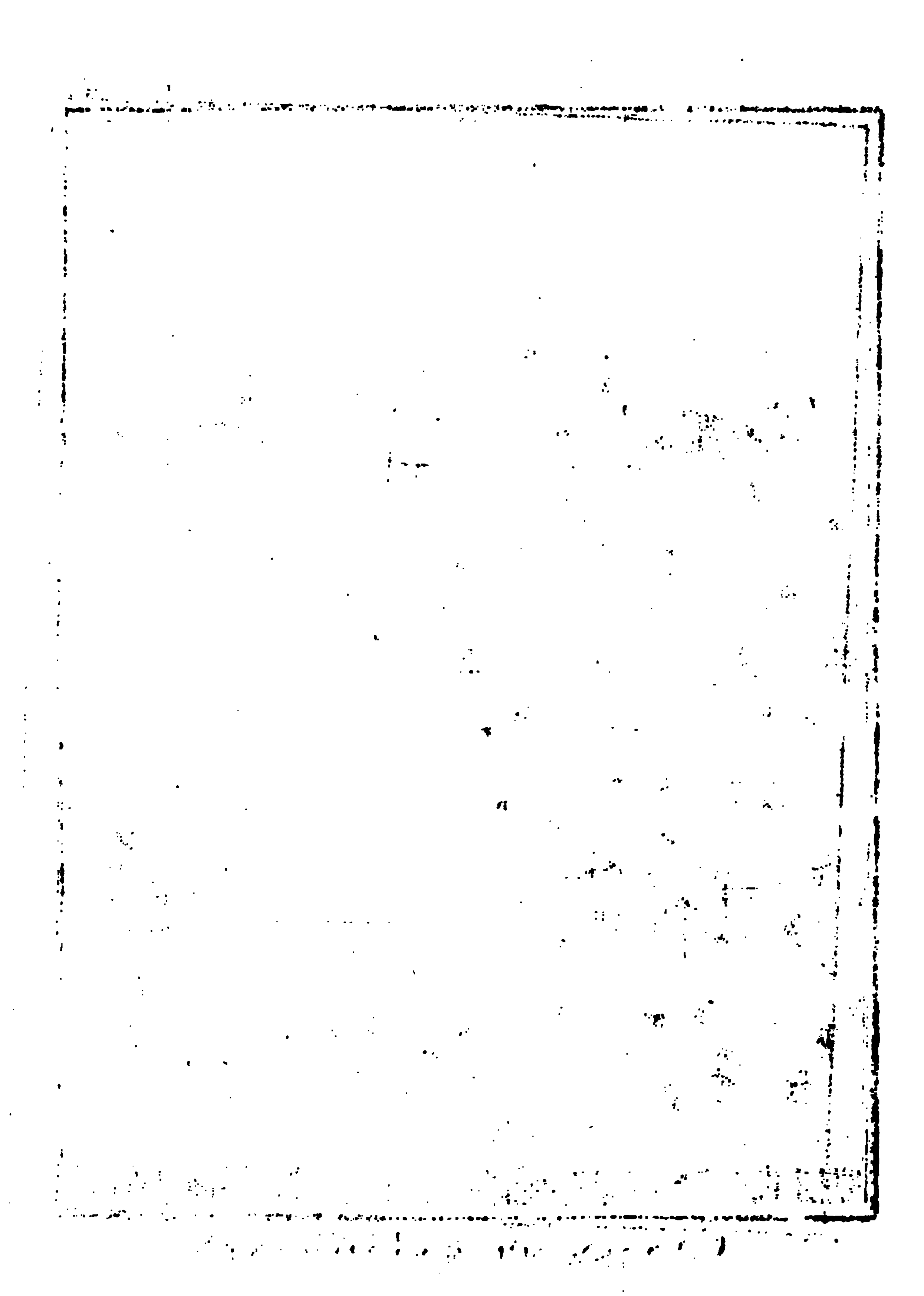
J'Ai toujours cru que pour faire une narration complette d'une action ext
naire, il importoit de joindre à ses circonstances celles qui l'ont précé

les motifs de cette action. Sur ce principe je dois reprendre les choses haut, afin de faire connoître à mes Lecteurs ce qui oblige quelquefois taux d'armées d'occuper certains postes, qui bien que mauvais & tro de leur camp, pour être soutenus, ou du moins secourus à tems, avant nemi ait celui de s'en rendre le maître par une attaque d'emblée, ne l que d'avoir leur utilité. Les habiles Généraux n'ont garde de faire o sortes de postes sans de puissantes & fortes raisons, & sans en connoîtr tance : car lorsque des choses ne nous ménent à rien d'avantageux, sino re perdre du monde de part & d'autre, alors il y a plus à perdre qu'à gag même l'un ou l'autre des deux partis seroit assûré du succès, à moins qu à dessein d'aguerrir nos troupes & de les accoutumer à voir l'ennemi; peut être que louable dans un Général. Hors dans ce cas-là on ne doi des postes perdus, que lorsqu'on veut se couvrir & avoir le large pou rages ou pour les vivres, qu'on peut tirer d'une gauche ou d'une droite tout autre dessein.

M. le Prince Eugéne n'eut guéres jamais de subsistance réglée dans d'Italie, elle étoit presque toute fondée sur ce qu'il pouvoit tirer du p souvent trop éloigné des places dont il auroit pû en tirer, il se trou embarassé dans son camp de Gavardo, où il avoit appuié sa droite en avoit une assez grande étenduë de païs pour le fourrage de cette aîle & vivres, dont il tiroit beaucoup des villages d'entre Brescia, & le canal rivé de la Chiésa au village même de Gavardo, & qui arrose tout Bressan. Le Général de l'Empereur avoit un très-grand besoin de co avantage, mais il en avoit un autre qu'il nous cachoit, & que ceux q soient ses véritables desseins n'ignoroient guéres : c'est sa marche sur l'(passer de là dans le Milanez, quoiqu'il en pût arriver, pour aller au Duc de Savoie, où devoit être le fort de la guerre, s'il eût réussi d treprise.

Il y avoit un assez grande cassine nommée la Bouline, à quinze ou ses en-delà du canal, avec un pont de pierre vis-à-vis & une immense tre le canal & la Chiésa, qui fournissoit de l'eau à ce canal, & tous le moient un angle, dont les branches s'écartoient fort, & laissoient un elles de plus de cent toises du côté de la cassine jusqu'aux rochers, où notre gauche, du haut desquels on voioit toute la droite des ennemis, q éloignés de la cassine que d'environ quatre cens toises, & qui se trouv flanc. On voioit du haut la file de leurs fourrageurs, dont il y en a venoient sans fourrages. La raison de cela venoit d'un détachement de maîtres commandés par M. d'Usez, qui avoit passé le canal, & étoit une de leurs escortes, qu'il avoit poussée & battuë, pendant qu'une de grenadiers de la Vieille Marine, commandée par la Tour-Fraguier passé le canal avec environ deux cens dragons commandés par le C Meane, tomba sur la tête de leurs fourrageurs & leur escorte, qu'elle ordre : de sorte qu'une partie se jetta dans les montagnes, & les autres je trousses pour se sauver.

On voioit tout cela des hauteurs, où nous avions notre gauche, & o le Grand Prieur. Je lui dis que si nous occupions la cassine qui étoit canal, nous resserrerions tellement les ennemis à leur droite, que nous tres des fourrages d'entre le canal & la montagne, qui serroit si fort en qu'il n'y avoit guéres plus de deux cens toises des rochers au canal, &



CASSINE DE LA BOULINE.

droit formoit une plaine fort unie, où il falloit nécessairement que les passassent, outre qu'il leur venoit des vivres des villages qui étoient dans la mais qu'il seroit difficile d'y communiquer, si nous jettions un pon Chiésa, & que trois bateaux suffiroient. Il me répondit qu'il me charg cette besogne, & que M. le Marquis de Guerchois, aujourd'hui Lieute néral, me fourniroit autant de travailleurs que je voudrois; mais qu'avant prendre un tel parti, je prisse celui d'aller reconnoître cette cassine, pou en y jettant quelques compagnies de grenadiers, elle pourroit être soutenuë. tis sur le champ. Je fus tout étonné d'y trouver des crénaux pratiqu l'enclos de la cour, & je jugeai bien que celui qui les avoit faits n'étoit fort habile homme: car outre qu'ils étoient à quatre pieds & demi du rez-d sée, ils étoient de plus d'un pied de diamétre: de sorte que ceux du d voient le même avantage pour tirer que ceux du dedans, défaut auquel il possible de remédier sans les fermer; ce qui n'étoit pas aisé faute de t eût fallu encore en percer de nouveaux à sept pieds du rez-de-chaussée, ver une banquette de deux pieds & demi de haut. Ce poste me parut de de importance, que je crus qu'on auroit assez de tems, à force de travai remédier à tout, & qu'en y jettant un bon bataillon on pourroit soutenir te un assez bon espace de tems pour être secouru. On jugea que j'avoi mais M. de Langalerie trouva que quatre compagnies suffisoient au-delà po fendre, & l'on s'en tint à son jugement. La Tour-Fraguier eut ordre de ter avec une de Leuvile commandée par des Roches, celle de Bretagne pa not, & celle d'Erigny par la Roque. Je ne mis qu'une heure à faire m envelopé d'un retranchement qui ne valoit rien, à cause des rochers que r contrions à chaque moment; mais comme je le fis dans un coude, il se flanqué naturellement, L'ouvrage achevé, je galopai à la cassine, où la T guier avoit déja fait ses dispositions, ne doutant point d'être attaqué, comn avois assûré, aiant trop grande opinion du Général de l'Empereur po re qu'il eût oublié son art militaire en si beau sujet de le mettre en prati connus à la mine de la Tour-Fraguier combien ces maudits créneaux le teno plexe & en cervelle.

J'ai dit que la cassine étoit à environ vingt toises du canal, je crus n'importoit davantage pour le salut de cette cassine que de tirer une com tion du pont à la porte. Je galopai à M. le Grand-Prieur, je lui dis serions infailliblement attaqués, & qu'il donnât ordre qu'on suivît ce que j sois. L'ordre fut donné, & l'on me dit de prendre tout autant de travaille m'en viendroit à la fantaisie; mais je connus bien qu'il n'étoit plus tems étant déja fort noire, & cela n'eut pas empêché le travail, si on n'eût app entendoit marcher de la cavalerie, qui côtoioit le pied de la montagne que vions en face, & le bruit de quelques chariots. Un Officier me dit qu'il toit nullement que ce ne fût un fourrage. Gardez-vous bien de croire un f M. lui dis-je, c'est toute autre chose, & ce qu'on prend pour des chari autre chose que du canon, & vous pouvez compter que nous allons être tout-à-l'heure. *Sur quelle herbe avons-nous marché*, me repondit-il, *vous rêv ce qu'on marche en si grand arroi pour une cassine qui ne vaut pas deux liard* peu, lui repliquai-je, vous en aurez pour ce qu'elle vaut. J'allai demander cier Général de jour la permission de m'y jetter. *J'y consens de bon cœur*, il, *allez & partez*. Je passai le pont lorsqu'on étoit au moment de ferme te A. du côté du canal, je trouvai son gens fort empressés à se voio

l'obscurité les ennemis qui s'avançoient droit à nous. La Tour-Fraguier av
fait avancer un foudre, où l'on fait cuver le vin, contre la porte B. ce q
mettoit en sûreté : je lui dis qu'il falloit en faire autant à celle du canal. (
posté la Roque avec une partie de sa compagnie dans un colombier C, q
tout ce qu'il y avoit de meilleur à défendre bravement. Il y avoit six
de pierre pour y monter, & la porte étoit si petite qu'on ne pouvoit
qu'un à un, autre avantage. Il fit monter par une échelle à l'étage d'
sept grenadiers pour tirer des fenêtres, où il y avoit des barreaux de fer,
pa le bas. Voilà le poste de celui-ci. Les autres compagnies furent distr
la porte A. tout autour des murs D. qui bordoient la cour & dans les cel
& quelques soldats dans un poulailler F. Il n'y avoit que cinq ou six
à la grande porte B, on n'avoit pas jugé à propos d'en mettre davantage
avoit renvoié ailleurs vingt hommes des vingt-cinq que la Tour-Fraguier
mis, ne s'imaginant pas qu'on dût nous attaquer du côté du pont, sent
ron deux cens hommes en-delà. Je ne sai guéres bien ce qui se fit au de
qu'à l'arrivée du régiment de la Vieille Marine, qui accourut à notre secc
son Colonel à la tête. C'est en peu de mots la disposition sur laquelle
mis nous trouvérent. Six hommes à chaque créneau auroient à peine suffi,
toient plutôt des fenêtres. On pouvoit bien juger que les ennemis nous empê
d'y mettre le nés au premier abord, & s'en rendroient les maîtres. Rie
empêchoit de le faire, n'y aiant ni flanc ni fossé, comme on va le voir d
ragrafe suivant.

§. III.

*Attaque de la cassine & des deux portes cochéres, les créneaux abandonnés,
du côté de la montagne est battuë à coups de canon, & le colombier salu
ques volées. Défense opiniâtre de la porte du pont. Vigoureuse résistance
Comte de Saxe, investi dans une maison par un corps de troupes des Conf
Pologne.*

LEs choses étoient dans cet état lorsque les ennemis arrivérent avec d
c'étoit nous faire beaucoup d'honneur. Ils nous en firent encore un p
d'y venir en forces, ils avoient presque tous les grenadiers de l'armée, c
quinze cens. Nous ne vîmes point de drapeaux, mais seulement des dét
tirés de différens régimens, qui pouvoient aller à mille ou quinze cens
& environ mille chevaux, qui se mirent en bataille, où M. le Prince Eug
dit-on, à la tête, ce que j'ai beaucoup de peine à croire. M. le Prince
temberg fut chargé de cette entreprise, où malgré son habileté il lui éch
ques fautes, desquelles j'ai tiré plus d'instructions que s'il n'en avoit fait
comme cela arrive dans toutes celles des plus grands Capitaines, qui f
d'impression sur l'esprit ; & comme chacun en parle, ceux qui sont capabl
appercevoir les comprennent à la fin, & apprennent à en raisonner, pou
plus habiles. Les grandes manœuvres sont moins remarquées, parce qu'
moins à la portée des esprits communs, & s'oublient plutôt : on en pa
peu, lorsque le Général n'en est pas l'auteur, & que quelqu'un de ses L
les a faites.

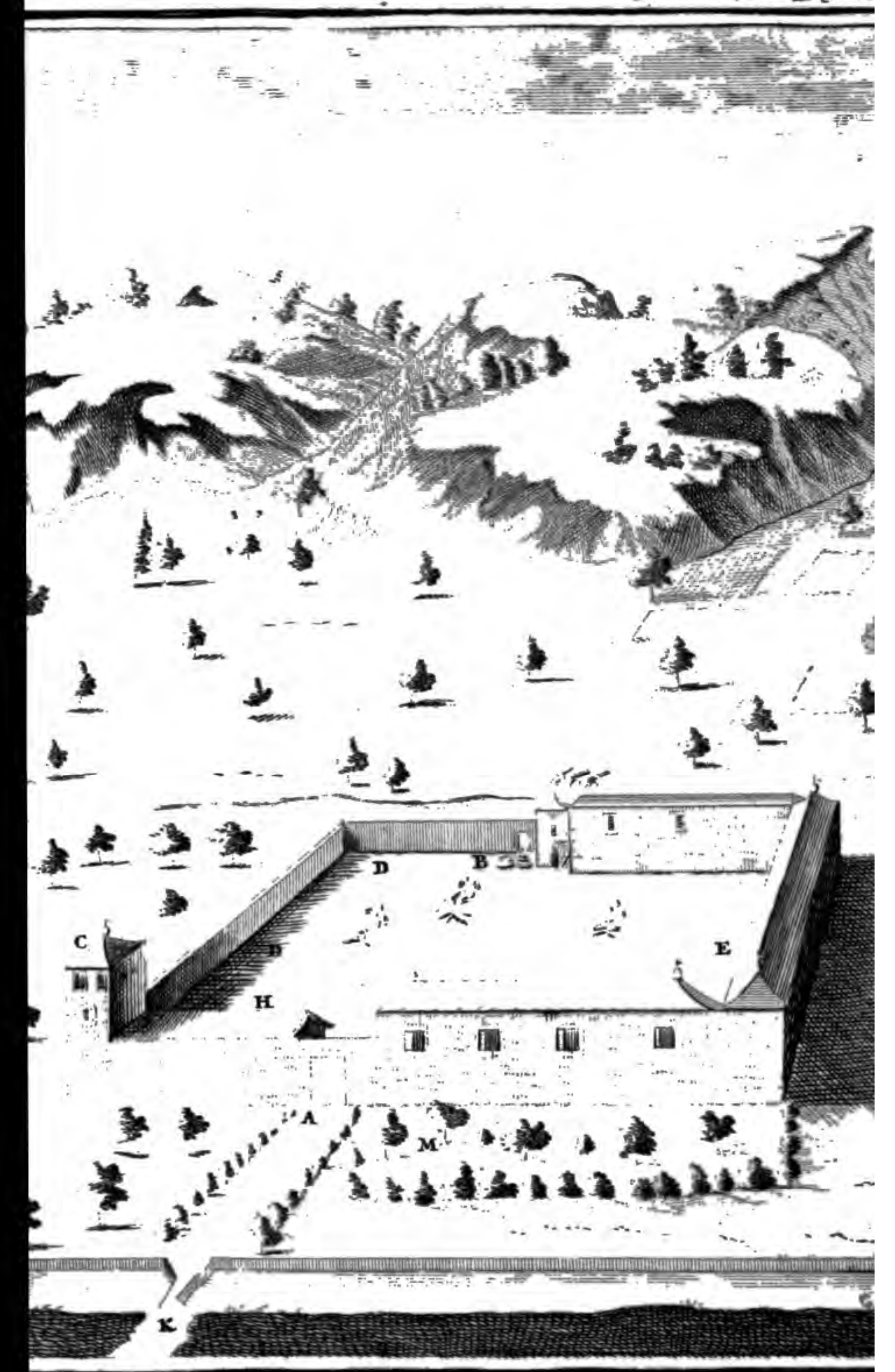
Pendant qu'on dételoit le canon, qu'on pointa contre la porte du c

montagne; le Prince de Wirtemberg disposa toutes choses pour l'attaque. T
coups qui furent tirés servirent de signal à toute l'infanterie, qui étoit en bat
& sur le ventre dans la plaine d'entre la cassine & la montagne. On l'envelop
toutes parts, hors du côté du cellier E, où ils ne prirent pas garde, à caus
la nuit, qu'il y avoit une porte cochére à l'endroit G. du côté de la monta
avec des créneaux qui ne valoient guéres mieux que les autres, qu'ils eussent
attaquer en même tems pour faire diversion de nos forces, outre qu'ils l'eu
emportée en un instant, & en s'en rendant les maîtres ils l'étoient du reste
corps de logis de la cassine, hors du colombier & du poulailler. Cette faute
coûta bon, sans mettre en ligne de compte la honte qui suit toujours des entre
ses mal concertées.

Les grenadiers marchérent droit à la cassine, une partie enveloppa les murs d
cour, & s'étant approchés des créneaux, en délogérent bientôt nos gens, en fi
rant cinq ou six fusils dedans. Il n'y eut plus moien d'y montrer le nés a
la premiére décharge, & presque tous ceux qui s'y montrérent furent tués ;
autres se sauvérent qui çà qui là, & la plûpart dans le cellier, ne trouvant pa
meilleure retraite. Les ennemis maîtres de nos créneaux, firent au dehors ce
nous avions fait au dedans, & dans un instant nous fûmes envelopés de mille f
Ceux du colombier, qui les voioient depuis les pieds jusqu'à la tête, ne tiro
pas en vain à la clarté du pétillement de leurs feux. Ce début nous fit pe
quelques soldats, bien qu'ils eussent trouvé un abri au cellier, dans les différens co
de logis & sous le portique, où il y avoit un pressoir à l'endroit H, & cet abri
plusieurs des nôtres s'étoient retirés, se trouvant tout auprès de la porte du p
K, nous fournit l'occasion de nous servir de ces soldats pour la défense de c
porte, où ils se portérent, & où les ennemis s'attachérent dans le même tems qu
battoient l'autre pour se délivrer des cuves qui étoient derriére, où l'on ne lais
pas de leur tuer du monde dans le poulailler, où la Tour-Fraguier avoit jetté dix
douze de ses grenadiers : car il avoit disposé toutes choses avec beaucoup de sag
& d'intelligence. Ces deux attaques & celle du clos de la cour se suivirent de
près, qu'on eut peine à se reconnoître. Je m'étois jetté sous le portique du pres
avec vingt ou trente grenadiers de différentes compagnies tout auprès de la por
lorsque je m'apperçus qu'elle étoit attaquée. Les ennemis ne pouvant l'enfonc
commencérent à la couper à coups de hache. Je criai aux grenadiers qu'il fal
faire tête à cette porte, quoiqu'il en pût arriver, puisque le salut de la cassine &
nôtre propre en dépendoient. Ils s'y présentérent de bonne grace, je leur dis
la porte étant sans créneaux il falloit tirer à l'endroit où l'on tâchoit de la romp
Je les fis reculer environ six pas, & faire grand feu : les bales perçant à travers, t
rent ou blessérent la plûpart de ceux qui travailloient à la couper. On ne s'ét
pas attendu à cette attaque, parce que l'on croioit que les ennemis ne voudroi
pas se mettre entre deux feux : car nous avions environ deux cens hommes à no
pont. N'y aiant aucun Officier qui fût chargé de la défense de cette porte, & n
trouvant tout porté, j'y suppléai du mieux qu'il me fût possible. Je m'apper
bien-tôt du succès du feu que nous faisions contre la porte, car on la coupoit a
un peu moins de vivacité; mais comme elle n'étoit que de sapin, & fort peu ép
se, ils firent une ouverture à passer deux hommes assez incommodément, parce qu
tant faite trop bas il falloit qu'ils se baissassent pour entrer dedans.

Je jugeai dès-lors qu'il étoit tems d'approcher de cette ouverture, ce que nous
mes promptement. Les premiers de ceux des ennemis, poussés par ceux qui les
voient, se pressoient d'entrer; mais à peine étoient-ils dedans, qu'ils étoient reçu

 co



CASSINE DE LA BOULINE.

droit formoit une plaine fort unie, où il falloit nécessairement que les passassent, outre qu'il leur venoit des vivres des villages qui étoient dans la mais qu'il seroit difficile d'y communiquer, si nous jettions un pon Chiésé, & que trois bateaux suffiroient. Il me répondit qu'il me charg cette besogne, & que M. le Marquis de Guerchois, aujourd'hui Lieuten néral, me fourniroit autant de travailleurs que je voudrois; mais qu'avant prendre un tel parti, je prisse celui d'aller reconnoître cette cassine, pou en y jettant quelques compagnies de grenadiers, elle pourroit être soutenuë. tis sur le champ. Je fus tout étonné d'y trouver des crénaux pratiqu l'enclos de la cour, & je jugeai bien que celui qui les avoit faits n'étoit fort habile homme: car outre qu'ils étoient à quatre pieds & demi du rez-d sée, ils étoient de plus d'un pied de diamétre: de sorte que ceux du d voient le même avantage pour tirer que ceux du dedans, défaut auquel il possible de remédier sans les fermer: ce qui n'étoit pas aisé faute de t eût fallu encore en percer de nouveaux à sept pieds du rez-de-chaussée, ver une banquette de deux pieds & demi de haut. Ce poste me parut de de importance, que je crus qu'on auroit assez de tems, à force de travai remédier à tout, & qu'en y jettant un bon bataillon on pourroit soutenir te un assez bon espace de tems pour être secouru. On jugea que j'avoi mais M. de Langalerie trouva que quatre compagnies suffisoient au-delà po fendre, & l'on s'en tint à son jugement. La Tour-Fraguier eut ordre de ter avec une de Leuvile commandée par des Roches, celle de Bretagne pa not, & celle d'Erigny par la Roque. Je ne mis qu'une heure à faire m envelopé d'un retranchement qui ne valoit rien, à cause des rochers que r contrions à chaque moment; mais comme je le fis dans un coude, il se flanqué naturellement. L'ouvrage achevé, je galopai à la cassine, où la T guier avoit déja fait ses dispositions, ne doutant point d'être attaqué, comm avois assûré, aiant trop grande opinion du Général de l'Empereur po re qu'il eût oublié son art militaire en si beau sujet de le mettre en prati connus à la mine de la Tour-Fraguier combien ces maudits crénaux le teno plexe & en cervelle.

J'ai dit que la cassine étoit à environ vingt toises du canal, je crus n'importoit davantage pour le salut de cette cassine que de tirer une com tion du pont à la porte. Je galopai à M. le Grand-Prieur, je lui dis serions infailliblement attaqués, & qu'il donnât ordre qu'on suivît ce que j sois. L'ordre fut donné, & l'on me dit de prendre tout autant de travaille m'en viendroit à la fantaisie; mais je connus bien qu'il n'étoit plus tems étant déja fort noire, & cela n'eut pas empêché le travail, si on n'eût appe entendoit marcher de la cavalerie, qui côtoioit le pied de la montagne que vions en face, & le bruit de quelques chariots. Un Officier me dit qu'il toit nullement que ce ne fût un fourrage. Gardez-vous bien de croire un M. lui dis-je, c'est toute autre chose, & ce qu'on prend pour des chari autre chose que du canon, & vous pouvez compter que nous allons être tout-à-l'heure. *Sur quelle herbe avez-vous marché*, me répondit-il, *vous rê ce qu'on marche en si grand arroi pour une cassine qui ne vaut pas deux liards* peu, lui repliquai-je, vous en aurez pour ce qu'elle vaut. J'allai demander cier Général de jour la permission de m'y jetter. *J'y consens de bon cœur* il, *allez & partez*. Je passai le pont lorsqu'on étoit au moment de ferme te A. du côté du canal, je trouvai que ... voici

aucune néceſſité, puiſqu'il leur étoit libre de mettre le feu au premier endr ſe fût bientôt communiqué à tous les autres ? Cette faute eſt-à peine (ble.

Toute la nuit ſe paſſa de la ſorte que je viens de dire, & il reſtoit encore une heure juſqu'au jour, lorſque M. le Grand Prieur arriva avec du renf de Wirtemberg jugea bien que l'affaire n'en demeureroit pas là, & qu'il veroit peut-être le plus foible s'il attendoit que tout arrivât, il fit en(nouvelle tentative pour nous engager à nous rendre, & nous fit ſommer d' niére qui ſembloit marquer ſon eſtime, mais inutilement. Voiant tant d'o té, outre le jour qui n'étoit pas loin de paroître, il prit la réſolution de rer, & de laiſſer là une infinité de corps morts. Car la cour & les env la caſſine en étoient tellement couverts, que je n'ai rien vû de pareil, & l dire qu'ils y perdirent la moitié de leurs grenadiers. Ce fut là que nous rem: le grand courage du Prince qui nous attaquoit, car il ne bougea de l'intéri(caſſine où étoit le plus grand danger.

Les poſtes du dehors aiant été levés avant que le jour parût, les troupe toient dans la caſſine commencerent à défiler, de ſorte que le bruit de ta charges tomba tout d'un coup, comme ſi l'on s'étoit donné le mot de part tre. On prétend que M. le Prince Eugéne envoia ordre au Prince de Wi de ſe retirer, craignant que M. le Grand Prieur ne prît la réſolution d'en combat général contre une armée dépouillée de tout ce qu'elle avoit de tro(lite. Quoiqu'il en ſoit, les ennemis nous laiſſérent là. M. le Grand Pri(un moment après dans la caſſine, chacun ſortit de l'endroit qu'il occupoit, beaucoup de louanges à ces braves compagnies. Ceux qui en méritoient (étoient les ſept grenadiers qui avoient défendu le haut du colombier, qui n rent jamais ſe rendre. Ce qui ſemblera ſurprenant, c'eſt qu'il n'y en eut pa de tué ni de bleſſé; on ne doit pas le trouver étrange, vû que les ennemis le de bas en haut, de ſorte que le plancher d'au deſſous du toît fut tout percé de fuſils, & cela arriva dans tous les autres endroits où l'on tiroit de bas en Tour-Fraguier de la Marine, & Martinot de Bretagne s'y diſtinguérent b Si je ne m'accorde pas en tout avec l'Auteur d'une Hiſtoire moderne, on ne le trouver étrange, puiſqu'il romaniſe preſque toute cette action. J'ai ra fait comme témoin digne de foi, ſi j'oſe le dire. S'il avoit vû les lettres Grand Prieur & des Officiers particuliers qui écrivirent deux jours après, i du juſtice à tout le monde; le Colonel de la Marine fit une action fort h: cependant on n'en parle point. Revenons à notre ſujet.

Les ennemis s'étant retirés ſans rien faire avec le pouvoir de faire beauc(le Grand Prieur entra un moment après dans la caſſine, & dans le tems qu commençoit à poindre, il la trouva toute couverte de corps morts des enn(fit jetter dans le canal. Il dépêcha le lendemain un courrier à M. le Duc d(me pour lui apprendre cette nouvelle, en le priant d'en envoier un autre à On y loua beaucoup cette action; auſſi je crois qu'on ne peut trop louer ni ner à ceux qui en font de ſemblables. La raiſon de cela eſt que les récomp(ces ſortes d'actions étant plus grandes que celles que l'on accorde pour d'au rentes, excitent & animent les Officiers à défendre vigoureuſement un poſ qu'à l'extrémité, car le ſalut d'une armée comme la gloire en dépend ſou faut faire différence d'une belle action à une autre indifférente. Il y en a glorieuſes ſans être importantes & ſans nous mener à rien; au lieu que celle ſenſe d'un poſte doit être récompenſée au double par la raiſon alléguée plu

science des postes pour la conservation des armées étant la partie capitale du Gé
Une belle défense doit être aussi la capitale d'un Prince ou d'un Ministre, à l'
des récompenses dûes à ceux qui ont le bonheur de faire leur devoir & de se déf
jusqu'à la derniére extrémité; & si la reconnoissance doit être digne de la conséq
de l'action, celui qui n'a rien fait qui soit digne d'un homme de courage, &
s'est rendu lâchement, doit être dégradé des armes, & puni de mort sans miséric
C'étoit une loi des Romains, comme Polybe nous l'apprend dans son sixiéme L
de même que dans le premier. Les Modernes n'en usent pas ainsi. Faut-il
tonner, après cela, si l'on défend si mal les postes de plus grande importance ? I
en avons tant d'exemples dans les Historiens, que cela fait peur, dix années de g
en fournissent plus que deux siécles chez les Grecs & chez les Romains. Les I
çois tombent moins dans ces sortes de foiblesses que les autres nations, cela est cer
j'entens ici par postes ceux de campagne, comme villages, Eglises, maisons & g
redoutes, où il y a assez de monde pour tenir bon & attendre le secours. Un C
ral d'armée ne sçauroit être trop attentif à les voir & les examiner lui-même, &
par les yeux d'autrui, qui peuvent être mauvais & trompeurs. Il faut, pour q
Officier n'ait pas raison de se plaindre, lui fournir tout ce qui lui est nécessaire
sa défense, & le mettre entiérement hors d'insulte. On est alors en droit & en
voir de lui ordonner de se défendre jusqu'à ce qu'on vienne le secourir, sous
de deshonneur, & lui expliquer la maniére dont il doit se conduire. Après ce
lui fait comprendre que s'il y a de la honte à ne pas exécuter les ordres qu'on d
il y a de la gloire, des honneurs & du profit à acquérir en faisant bien.

L'année 1705. me fournit encore une défense de maison tout aussi hardie, &
tant digne d'être décrite que la précédente dans un village de Pologne. Je l'appr
passant dans la Prusse par un Officier qui n'avoit aucun intérêt de m'en imposer;
comme ce n'est guéres ma coutume d'écrire sur le témoignage d'un seul homme,
que je puis m'informer par d'autres de la vérité du fait, j'ai eu soin d'interroger
sieurs personnes sur ce sujet. Ce que je vais dire regarde le Comte de Saxe, M
chal de champ dans les troupes de France, qui joint à une grande valeur une in
gence, une application & des talens peu communs dans les grandes parties de la
re, aiant eu pour Maître un des plus sçavans & habiles Guerriers (a) de l'Europ
fut attaqué de nuit dans une maison dans le tems de la Confédération en Pologn
étoit à Léopold, où il attendoit l'occasion & une escorte pour se rendre à Wars
où la Cour se trouvoit alors. Comme il apprit qu'il s'étoit fait une tréve entr
troupes Saxones & les Confédérés, il crut devoir profiter de cette occasion, & p
vers la fin de Janvier avec un bon nombre d'Officiers & les gens de sa maison.
riva dans un bourg nommé Crachnitk, & prit son logement dans un cartehmar,
est un bâtiment à peu près semblable à ceux qu'on appelle un caravanseras en Tur
ignorant que la tréve étoit rompue, & que les Polonois eussent dessein de l'en
dans cet endroit-là. Informés qu'il étoit dans ce bourg, ils détachérent deux
dragons & six cens chevaux commandés par M. Paschkoniski, parce qu'ils s'imag
rent qu'ils y trouveroient encore le Maréchal Comte de Flemming, qui venoi
la même route. A peine étoit-il à table, qu'on vint l'avertir qu'il entroit l
coup de cavalerie dans le bourg, & qu'on la voioit défiler de son côté, qu
avoit envie de soutenir son poste, il se hâtât de prendre ses précautions. I
étoit impossible de pouvoir défendre tous les corps de logis de cette maison,
ét

(a) *Le Feldt-Maréchal Comte de Schoulembourg.*

étoient séparés les uns des autres, n'aiant que dix-huit personnes avec
bandonna la cour & occupa les chambres, où il posta deux ou trois l
chacune, avec ordre de percer le plancher pour pouvoir tirer d'en hau
qui entreroient dans les étages d'en bas. Et comme le Comte pouvoit
secours à ses gens par l'écurie, il s'y posta avec ce qui lui restoit de
n'eut que le tems qu'il falloit pour faire cette disposition, & un momen
Polonois l'attaquérent. Les portes d'en bas furent d'abord enfoncées; ma
le plancher étoit fort peu élevé, ceux d'en haut, pouvant leur appuier le
fusil sur les reins sans être vûs, ne manquérent pas de profiter de cet
Les premiers entrés furent tués sur la place; les autres étonnés de ce
voiant qu'il ne seroit pas meilleur pour eux s'ils s'avisoient de suivre l
rades, & s'imaginant qu'il y avoit plus de monde en bas, quoiqu'il n'y
sonne, qu'il n'y en avoit en haut, abandonnérent cette attaque pour r
les fenêtres des autres chambres, qu'ils voioient bien n'être pas gardée
monde, pour entier de là dans les autres; ce qui embarassa beaucoup le
Saxe, qui ne pouvoit empêcher cette manœuvre. Il les laissa faire, résol
ter & d'entrer dans ces chambres l'épée à la main avec ce qu'il avoit d'
& de tomber sur l'ennemi, qui ne s'attendoit pas à une sortie si sourde,
au milieu d'une nuit obscure, où le courage tient lieu de nombre, & q
toujours plus grand qu'il n'est en effet.

Bien que le Comte eût été blessé d'un coup de feu au travers de
cela ne l'empêcha pas d'agir & de se jetter sur les ennemis, qui avoient
pli la premiére chambre. Ils furent surpris & chargés, & presque tous
fil de l'épée; les autres prirent le parti de se jetter par les fenêtres. Le
tentérent encore une seconde fois l'avanture avec le même succès, ce qu
gea de se retirer. Ils se contentérent de bloquer la maison, & d'attend
pour voir le parti qu'ils auroient à prendre. Le Comte jugea bien de leu
& il avoit de grandes raisons de se tirer de leurs mains. M. Paschkonis
la maison par différens petits postes, & envoia en même tems un Offici
le Comte de Saxe, avec menace de le brûler, ainsi que le bourg. Ce
à l'Officier de se retirer; mais comme un de ses domestiques entendit qu
bon quartier, & se mit en devoir de sortir par la fenêtre pour s'aller r
se vit obligé, pour désespérer les affaires, de faire tuer l'Officier Polon
nemi ne se rebutant pas, envoia un Dominicain pour faire une seconde for

Il fut reçu comme l'Officier. Le Comte assembla ensuite tout ce qu'
monde, & leur dit que n'y aiant aucun quartier à attendre pour lui i
pour les autres, il ne voioit point d'autre reméde pour sauver leur vie q
tir l'épée à la main, leurs troupes étant dispersées en différentes petites g
gros loin d'eux, outre la nuit qui étoit fort obscure, que le bois n'étant
pas du bourg, leur rétraite étoit assurée; que tout ce qu'il leur pouv
étoit de tomber dans une de leurs gardes, qu'ils ne pouvoient manquer d
dre & de charger l'épée à la main sans délibérer. Cette proposition étc
ques-uns, & fut goûtée des autres. On se met en devoir de sortir au i
quatorze hommes. On rencontre d'abord une garde, qui ne se défioit de
avoit mis pied à terre; comment s'imaginer qu'une poignée de gens pût p
telle résolution? On se l'imagine pourtant lorsqu'on sçait ce que peut la r
le désir de sauver sa vie. On trouva la garde dans l'état que je viens de di
quelle l'on fit main basse, sans qu'il fût tiré un seul coup, & ces quatorz
se retirérent à Sendomir, où il y avoit une garnison Saxone.

Qu'il me soit permis de faire quelques remarques instructives sur cette af
Je ne vois rien de plus difficile dans la défense d'une maison, que lorsque i
foiblesse ne nous permet pas de défendre le bas & le haut tout en même tems.
courage & une intelligence médiocres, bien loin de trouver du reméde à cela,
geront bientôt à se rendre sans rien faire de vigoureux, & quelquefois ceux
en ont le plus, ne sachant quel parti prendre faute d'expérience, ne tiendront
& se rendront avec un mortel déplaisir. Le Comte de Saxe trouva dans son e
toutes les ressources nécessaires, il vit qu'en prenant le parti de défendre le h
il lui seroit très-aisé de défendre le bas en l'abandonnant. Il fit percer le plan
en plusieurs endroits, & surtout par dessus la porte, pour voir sans être vû
qui entreroient par la porte d'en bas: & parce que cette porte étoit fort petit
fort basse, comme le plancher, les premiers qui eurent la hardiesse d'entrer fu
tués sur le champ. Le meilleur pour ne pas user de poudre, & pour être
sûr de son coup, lorsque le plancher est bas, est de percer d'en haut ceux qui
trent à coups de baionnette au bout du fusil: car en ne tirant point, ceux
bas ignorent qu'on les darde d'en haut & d'où vient le coup, & avant qu'on
avise on a le tems d'en tuer un bon nombre: tant la nuit est avantageuse à
qui défendent ces sortes de postes, & tant elle l'est peu à ceux qui attaquent.
qu'il y a encore d'avantageux dans les défenses de maisons où les planchers sont
& les portes étroites, c'est que n'y pouvant entrer qu'un seul homme de front
est aisé de s'en défaire: & quand même il en entreroit deux, deux hommes
en état d'en défendre l'entrée, en se tenant à côté de jour comme de nuit; il
tueront autant qu'il en entrera à coups de baionette, dès le moment qu'ils p
tront sur le seuil de la porte. Il n'y a qui que ce soit au monde qui puiss
voquer en doute ce que je dis ici. Deux hommes sont capables d'en tuer
cens, sans s'exposer le moins du monde; & lorsqu'il n'y a personne, deux h
mes bien adroits & postés en haut auront presque le même avantage. A l'é
des chambres d'en haut qu'on ne peut garder, & qu'il faut nécessairement aban
ner faute de monde, il n'y a point de reméde, si l'ennemi pouvant monter par
sieurs fenêtres se jette dedans pour mettre le feu en ces endroits, & le comm
quer aux autres chambres où l'on se défend, supposé qu'on ne puisse entrer p
bas. Mais comme il peut arriver que l'ennemi ne pensera pas à emploier ce remé
comme cela arriva à la cassine de Moscolini, & qu'il voudra gagner les cham
abandonnées pour entrer dans les autres que l'on défend, le meilleur expédient
j'aie à proposer, si jamais quelqu'un ne s'en est avisé, est de faire couper le p
cher du devant de la porte un peu plus que de sa largeur, cela servira comm
fossé, & ceux qui se hazarderont de monter dans les ténébres tomberont en
lorsqu'on a le tems nécessaire on ouvre le plancher en plusieurs endroits: de
qu'il est impossible à l'ennemi d'entrer dans les chambres pour se rendre maître
autres que l'on défend.

Lorsqu'on est assez heureux pour repousser l'ennemi dans une affaire de cette
ture, & l'obliger à tout abandonner pour attendre le jour, le meilleur expédient
l'on n'est pas d'humeur à se rendre par la crainte de n'être point reçu à comp
tion & d'être brûlé sans miséricorde, est celui du Comte de Saxe; c'est mên
seul qu'on puisse prendre; mais il faut bien se garder d'attendre le jour, il faut pro
de la nuit: le plutôt c'est le meilleur, & je crois la retraite la chose du monde la
aisée & la plus sûre: car qui peut s'imaginer, comme je l'ai dit plus haut, que q
ques hommes aient assez de résolution & soient assez déterminés pour sortir & p
au travers des ennemis qui les environnent de toutes parts? Cela seul est l'unique

qui contribue à leur falut; mais dans ces cas on doit fortir avec beaucoup d
tous enfemble, ferrés & unis autant qu'il eft poffible pour choquer avec plus
& de force; obfervant de ne point tirer, & même en grand filence, de peur
coups de fufil ne faffent connoître l'endroit où l'on a percé : car outre qu'on
en cet endroit au plus vîte, on juge encore par où ceux qui ont percé fe re
Ce que je dis ici mérite d'être bien obfervé. Ce qu'il y a encore de mieu
pour n'être pas rencontré, c'eft de prendre toujours un chemin contraire à cel
croit que nous prendrons, & qu'il femble que nous devrions prendre nou
une petite troupe fe cache par tout, & il n'eft pas ordinaire d'aller cherche
droits du côté de l'ennemi, & ceux-là font toujours les plus affûrés : on y
jour pour prendre un autre chemin à la faveur de la nuit.

CHAPITRE XVII.

Enumération des troupes d'Antiochus & de Ptolémée. En de Théodote. Bataille de Raphie.

AU Printems fuivant, Antiochus & Ptolémée aiant fait tou préparatifs n'attendoient plus qu'une bataille pour décide guerre. Celui-ci partit d'Alexandrie avec quarante mille homm fanterie, cinq mille chevaux & foixante-dix éléphans. Antioch l'avis que fon ennemi approchoit, affemble auffitôt fon armée y avoit cinq mille hommes armés à la légére, tant Daies qu maniens & Ciliciens, que commandoit Byttaque de Macédoine mille hommes choifis de tout le Roiaume & armés à la M nienne que conduifoit Théodote, cet Etolien qui avoit trahi mée, la plûpart de ceux-là avoient des boucliers d'argent : un lange de vingt mille hommes commandés par Nicarque & Th Hémiolien : deux mille archers & frondeurs Agrianiens & mille Thraces aiant à leur tête Menedéme d'Alabande : cin Médes, Ciffiens, Cadduciens & Carmaniens fous la conduite pafien Méde : dix mille hommes d'Arabie & de quelques païs qui avoient Sabdiphile pour Chef : cinq mille étrangers de conduits par Hippoloque de Theffalie : quinze cens Candiots fo ryloque : mille Neocrétes fous le commandement de Zelés de nie : cinq cens archers de Lydie & mille Cardaces, conduits p fimaque Gaulois La cavalerie confiftoit en fix mille chevaux Antipater neveu du Roi commandoit les deux tiers, & Thém refte : de forte que toute cette armée étoit compofé de foix onze mille hommes d'infanterie, de fix mille chevaux & de cen éléphans.

Ptolémée alla d'abord à Pélufe, où il campa en attendant c

le ſuivoient, & pour diſtribuer des vivres à ſon armée. De là pa mont Caſius, & ce qu'on appelle les abîmes, par un païs ſec eau, il vint à Gaza, où ſon armée s'étant rafraîchie, il continua te avec la même lenteur qu'il l'avoit commencée. Après cinq jo marche il arriva à cinquante ſtades de Raphie, & y mit le camp. ville eſt après Rhinocorure, & la premiére que l'on rencontre e d'Egypte dans la Cœleſyrie.

En même tems Antiochus aiant paſſé Raphie, vint de nuit ca dix ſtades des ennemis. Il ne reſta pas longtems dans cet éloign quelques jours après voulant ſe loger dans les meilleurs poſtes, & rer en même tems de la confiance à ſes troupes, il approcha plus lémée, en ſorte que les deux camps n'étoient éloignés l'un de que de cinq ſtades. Il y eut alors bien des combats entre les fourr & ceux qui alloient à l'eau, il y eut auſſi entre les deux camps carmouches de cavalerie & d'infanterie.

Ce fut auſſi alors que Théodote, qui aiant longtems véc Ptolémée ſçavoit ſa maniére de vivre, ſe mit en tête un deſſei qui étoit bien d'un Etolien, mais qui demandoit pourtant de l

(a) *Se mit en tête un deſſein qui étoit bien d'un Etolien, mais qui demandoit pourtant de la hardieſſe.*] L'Auteur du troiſiéme Livre des Machabées eſt fo t peu d'accord avec Polien, il rapporte la cho e bien différemment. Théodote étoit un homme de grande conſidération lorſqu'il étoit au ſervice de Ptolémée, comme je l'ai dit ailleurs; il trahit ce Prince & entra dans le ſervice d'Antiochus, qui le mit au nombre des Officiers géneraux de ſon armée. On peut voir par tout ce que dit Polybe, combien l'Auteur Juif eſt mal informé à l'égard de cette action de Théodote. Auſſi ce troiſiéme Livre des Machabées a été mis au nombre des apocriphes, Polybe eſt mille fois plus digne de foi. Théodote étoit dans l'armée d'Antiochus, & non dans celle de Ptolémée Philopator. Ecoutons l'Auteur Juif. „ Un certain „ Théodote, *dit-il*, voulant exécuter un mauvais „ deſſein qu'il avoit conçu contre Philopator, „ choiſit les meilleures armes du magaſin de ce „ Prince, dont il avoit eu autrefois la garde, & „ entra la nuit dans la tente du Roi, dans l'in„ tention de le tuer, & de terminer ainſi la guer„ re. Ne croiroit-on pas que Théodote étoit dans l'armée de Ptolémée : Cependant il ſervoit alors dans celle d'Antiochus. L'exacte vérité ſe trouve dans Polybe, qui remonte plus haut, & nous rapporte la cauſe de la déſertion de Théodote & celle de ſon mécontentement contre Philopator, qui paia ſes ſervices d'une extrême ingratitude, & nous fait voir par tout ce qu'il fit pour ſe venger, que les Grands du monde ne doivent pas mépriſer les gens de mérite & de courage, & qu'il n'y a point de petits ennemis pour eux. car cette action de l'Etolien, outragé par le peu de reconnoiſſance de ſes ſervices, e qu'on peut imaginer de plus hardi. „ „ du troiſiéme Livre des Machabées, *di* „ *mentateur Bénédictin* (*), nous appren „ autre particularité qui n'eſt point dans „ c'eſt que Théodote fut introduit dans „ du Roi par un Juif nommé Doſithé „ trompa, & qui fit coucher dans cette „ homme du commun, qui fut mis à „ Théodote: ou, ſi l'on veut prendre „ dans un autre ſens, Doſithée aiant eu „ vent de la réſolution de Théodote, „ au Roi de ſortir de ſa tente, & y fit „ un homme de baſſe condition, qui fu „ tué pour le Roi". De quelque manié Commentateur tourne ce paſſage pour quelque ſens, il n'en viendra jamais à b il eſt brouillé, on n'y ſçauroit trouver bre de vraiſemblance. Car ſi Doſithée vent du deſſein de Théodote, il n'avoit de faire coucher qui que ce ſoit dans la ou la tente du Roi. Quel ſeroit l'homm pide & ſi ſot, s'il ne trempe pas dans ſon, qui négligeroit d'avertir ſon Maît en veut à ſa vie, & de prendre des pour ſe ſaiſir de la perſonne de Théod le Juif avoit eu deſſein de tromper celu n'eût pas manqué de lui tendre un pié le faire prendre, le ſens commun voul en uſât ainſi, & le Roi lui eût témoign connoiſſance. Il faut donc s'en tenir au mon Auteur.

(*) *Dom Calmet Comment. ſur la Bibl.* 3. *c.* 1.

dieſſe & du courage. Il entre lui troiſiéme au point du jour (camp des ennemis. Comme il étoit nuit, on ne le reconnut au viſage, & il n'étoit pas plus reconnoiſſable par l'habit, qu'il y en avoit de toutes maniéres dans le camp. Il alla (la tente du Roi, laquelle il avoit auparavant remarquée pend: eſcarmouches qui s'étoient faites tout auprès. Les premiers qu' contra ne prirent pas garde à lui. Il entre dans la tente, dans tous les coins, & manque le Roi, qui repoſoit dans un différente de celle où pour l'ordinaire il mangeoit & donn diance. Deux autres Officiers, & André le Médecin du R dormoient: il les poignarda tous trois & s'en revint impunén camp, quoiqu'un peu inquiété au ſortir des retranchemens ei S'il n'avoit fallu que de la hardieſſe, il eût réuſſi; mais il n de prudence en n'examinant pas aſſez où Ptolémée avoit cc de repoſer.

Les deux Rois, après avoir été cinq jours en préſence, réſ d'en venir à une bataille déciſive. Ptolémée mit le premier ſ mée en mouvement, & auſſitôt Antiochus y mit la ſienne. Le langes de part & d'autre & l'élite des troupes armées à la r des Macédoniens, furent rangées vis-à-vis l'une de l'autre. D de Ptolémée, Polycrates, avec le corps de cavalerie qu'il co doit, avoit l'aîle gauche; & entre lui & la phalange étoit k lerie de Créte: ſuivoient de ſuite la garde du Roi, l'infan rondaches ſous le commandement de Socrates, & les Africa més à la Macédonienne. A l'aîle droite Echécrates à la (ſon corps de cavalerie, à ſa gauche les Gaulois & les Thrac les étrangers de Gréce, Phoxidas à leur tête, auſquels étoit la phalange Egyptienne. Des éléphans quarante furent mis gauche, où Ptolémée devoit commander, & trente-trois à l'aî te devant la cavalerie étrangére.

Du côté d'Antiochus, ſoixante éléphans couvroient l'aîle droi il devoit combattre contre Ptolémée, ils étoient conduits par Pl frére de lait du Roi. Derriére eux deux mille chevaux ſous la (te d'Antipater, & deux mille autres rangés en crochet; proche l lerie, les Candiots au front; puis les étrangers de Gréce; entre les armés à la Macédonienne cinq mille Macédoniens comman Battacus. A l'aîle gauche deux mille chevaux que commandoi miſon, puis de ſuite les archers Cardaces & Lydyens, les arn légére de Menedéme au nombre de trois mille; les Ciſſiens, M Carmaniens; les Arabes & leurs voiſins, qui touchoient à la pl Cette aîle gauche étoit couverte du reſte des éléphans, que co un nommé Myiſque Page du Roi.

Les armées ainſi rangées en bataille, les deux Rois accon

de leurs favoris & des Chefs allérent de corps en corps sur le
de la ligne pour encourager les troupes; ils s'attachérent surto
& l'autre à leur phalange, dont ils espéroient le plus. Ptolémé
accompagné d'Arsinoé sa sœur, d'Andromaque & de Sosibe,
chus de Théodote & de Nicarque. C'étoient de part & d'au
Chefs des phalanges. Les harangues de part & d'autre rou
sur les mêmes motifs. Comme les deux Princes n'étoient sur l
ne que depuis peu, & qu'ils n'avoient rien fait encore de fa
morable, ils se servirent, pour animer les phalanges, de la glo
leurs ancêtres, & des grandes actions qui la leur avoient acquis
leur firent voir surtout, aux Officiers en particulier & à tou
troupes en général, les grandes espérances que l'on fondoit su
valeur. Priéres, exhortations, on emploia tout pour les eng
bien faire leur devoir.

Après que les deux Rois eurent ainsi exhorté leurs soldats, c
eux-mêmes ou par des truchemens, Ptolémée revint à son aile
che avec sa sœur, & Antiochus suivi de ses gens-d'armes à s
droite: sur le champ on sonne la charge, & les éléphans co
cent l'action. Quelques-uns de ceux de Ptolémée vinrent fondr
impétuosité sur ceux d'Antiochus. On se battit, des tours
beaucoup de chaleur, les soldats combattant de près & se perç
uns les autres de leurs piques. Mais ce qui fut le plus agr
ce fut de voir les éléphans mêmes fondre de front les uns s
autres, & se battre avec fureur. Car telle est la maniére de co
tre de ces animaux. Ils se prennent par les dents, & sans bra
la place ils se poussent l'un l'autre de toutes leurs forces, jusqu'à
l'un des deux plus fort détourne la trompe de son antagoniste;
qu'il lui a fait prêter le flanc, il le perce à coups de dents, com
taureaux se percent avec les cornes. La plûpart des éléphans de
mée craignirent le combat, ce qui est assez ordinaire aux éléphan
rique. Ils ne peuvent soutenir ni l'odeur, ni le cri de ceux des
ou plutôt je crois que c'est la grandeur & la force de ceux-ci qu
pouvantent & leur font prendre la fuite avant même qu'on les
proche. C'est ce qui arriva dans cette occasion. Ces animau
lâché le pied, enfoncérent les rangs qui se rencontrérent deva
La garde de Ptolémée en fut renversée. Antiochus tourna en
tems au dessus des éléphans, & chargea la cavalerie que comm
Polycrates. Les étrangers de Gréce, qui étoient en-deçà des él
auprès de la phalange donnent sur les rondachers de Ptolémée,
enfoncent d'autant plus aisément qu'ils avoient déja été desunis
pus par leurs éléphans. Ainsi toute l'aîle gauche de Ptolémée fut
te, & prit la fuite.

Echécrates à l'aîle droite attendit d'abord quel seroit le sor

gauche. Mais quand il vit la poussiére portée contre ses g(
que les éléphans n'avoient pas le courage d'approcher des er
il envoia dire à Phoxidas, qui commandoit les étrangers de
de charger ceux qu'il avoit en front : il fit en même tems défi
la pointe de l'aîle son corps de cavalerie avec celle qui étoit
derriére les éléphans, & aiant évité par ce moien les élépl
l'aîle gauche d'Antiochus, il tomba sur la cavalerie des enne
attaquant les uns en queuë & les autres en flanc, il la renver
en peu de tems. Phoxidas eut le même succès. Car fonc
les Arabes & les Médes, il les contraignit de prendre la fuit
tiochus vainquit donc par sa droite, & fut vaincu à sa gauch(
restoit plus en entier que les phalanges, qui au milieu de la
dépouillées de leurs aîles, ne sçavoient que craindre ni qu'

Pendant qu'Antiochus triomphoit à son aîle droite, Ptolé
avoit fait retraite derriére sa phalange, s'avança au milieu, &
sentant aux deux armées jetta celle des ennemis dans l'épouv
fit naître au contraire dans tous les cœurs de la sienne de n
forces & une nouvelle ardeur de combattre. Andromaque &
marchent piques baissées contre l'ennemi. L'élite des Syriens
le choc pendant quelque tems; mais le corps que Nicarque co
lâcha le pied d'abord. Pendant ce combat, Antiochus, neuf
sans expérience, & jugeant des avantages du reste de son ar
ceux de l'aîle qu'il commandoit, s'amusoit à poursuivre les
Enfin un des anciens qui le suivoient l'arrêta en lui mon
poussiére qui étoit portée de la phalange vers son camp. Il
avec ses gens-d'armes au champ de bataille : mais tous ses ge
pris la fuite, il se retira à Raphie; sa consolation fut, qu
victorieux autant qu'il avoit dépendu de lui, & qu'il n'avoit ét
que par la lâcheté & la poltronnerie des siens.

Après que la phalange eut décidé de la bataille, & que la
rie de l'aîle droite jointe aux étrangers fut de retour de l
suite des fuiards, dont grand nombre avoit été tué, Ptolém
tira dans son camp, & y passa la nuit. Le lendemain il fit
& enterrer ses morts & dépouiller ceux des ennemis. Il
ensuite & marcha vers Raphie. Le premier dessein d'Antioch
la défaite de ses troupes, étoit de ramasser tous ceux qui fui
corps, & de mettre le camp hors de cette ville; mais co
plûpart de son monde s'y étoit retiré, il fut obligé, malgré qu'i
de s'y retirer lui-même. Il en sortit donc de grand matin ave
bris de son armée; & prit le chemin de Gaza, où il campa.
il envoia demander ses morts à Ptolémée, & leur fit rendre
niers devoirs. Il perdit dans cette bataille à peu près dix mil
mes d'infanterie & plus de trois cens chevaux, quatre mille pri

& cinq éléphans, dont trois moururent ſur le champ de bataill
deux de leurs bleſſures. La perte de Ptolémée fut de quinze
fantaſſins & de ſept cens chevaux. Seize de ſes éléphans reſté
ſur la place, la plûpart des autres furent pris. Ainſi finit la bataill
Raphie donnée entre ces deux Rois au ſujet de la Cœleſyrie.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Raphie.

§. I.

Préparatifs des deux Rois pour en venir à une action déciſive. Ordre de batail deux armées.

VOici une bataille autant complette qu'un Général d'armée puiſſe raiſ
blement ſouhaiter. Elle ne reſſemble pas à celle de Cadmus ou de Malpla
où le prétendu victorieux ſe trouve plus débiffé & plus éclopé que le
cu. Je la regarde comme une des plus remarquables de celles que mon A
rapporte dans ſon Hiſtoire, l'on ne remarque pas même la moindre choſe du
de vertu, de courage & d'intelligence dont on accuſe les peuples de l'Aſie de
quer abſolument. Tout va ici du même branle, beaucoup de valeur & de con
dans les Généraux des deux partis, beaucoup de courage dans les troupes & un
ordre dans la diſtribution de chaque arme. J'admire l'exactitude avec laquell
lybe traite cette guerre d'Antiochus & de Ptolémée, ſi féconde en événemen
traordinaires. Celui de Raphie en fait la clôture. L'Auteur entre dans un
de cette journée qui ne laiſſe rien à deſirer aux Lecteurs militaires. Je ne
nullement que ce grand homme n'ait travaillé non ſeulement ſur d'excellens M
res, mais encore ſur le récit des Officiers généraux & particuliers qui ont é
témoins de tant d'actions mémorables: car Antiochus a ſoutenu trois groſſes gu
celle de Molon, de Ptolémée & d'Achée. C'eſt par où ce grand Prince
la ſcéne de ſa vie toute militaire.

Notre Auteur entre en matiére par le dénombrement des deux armées & des
rens peuples qui combattirent des deux côtés. Il explique encore la nature d
mes de ces nations, car il paroît qu'il y en avoit qui étoient armées à la R
ne. Il ne nous dit rien de celles des phalanges, parce que le mot ſignifie un
de piquiers rangés ſur une ſeule ligne & ſur une grande profondeur ſans diſti
des corps, c'eſt-à-dire ſans aucun intervale entre eux: car ces phalanges ne diffé
en rien de celles des Grecs. Les peuples de l'Aſie avoient embraſſé leur tacti
leur maniére de combattre depuis la mort d'Aléxandre le Grand, & leur diſc
militaire n'étoit guéres différente. Les Egyptiens l'embraſſérent en ce tems
le conſeil de Soſibe. Je ne doute point qu'ils ne la ſuiviſſent auparavant; ma
s'étoit corrompuë ſous pluſieurs régnes, lorſque l'Egypte fut tombée dans le p
des Généraux d'Aléxandre après la mort de ce Conquérant. Si je remontoi
haut, il me ſeroit aiſé de prouver que les Grecs, qui traitoient de barbares

les autres nations, avoient emprunté des Asiatiques leurs armes & leur
Heureusement ils ne les imitérent pas dans leur luxe, & perfectionnérent
y avoit de défectueux dans leur discipline & leur façon de combattre, ou
se rangérent sur moins de profondeur. Du tems de Cyrus & sous le régne
sus, les Egyptiens combattoient par gros bataillons quarrés à centre plein
cela se voit dans Xénophon. Chaque corps étoit de dix mille hommes
quiers. Les Perses ne pûrent jamais les rompre; mais lorsqu'ils virent
l'infanterie de Crésus avoit été mise en fuite, ils capitulérent bravement, c
roit pû faire la plus forte citadelle qui auroit résisté longtems. Il étoit
que je fisse cette digression avant que de m'embarquer dans l'analyse de cett
journée de Raphie.

Le conseil de Ptolémée jugea fort sagement qu'il falloit marcher droit
chus, & le combattre sur les frontiéres de la basse Syrie avant qu'il pût s'
cher & s'en rendre le maître: car il ne restoit plus de places fortes de cett
re que Gaza & Rhinocorure, qui étoient les seules forteresses importantes
la prise ouvroit à l'ennemi une entrée libre dans l'Egypte, d'où il eût tiré
vois pour traverser les déserts qu'il y a de là jusqu'à Péluse.

Ptolémée aiant fait tous ses préparatifs & établi ses magasins à Gaza, s'av
toute son armée jusqu'auprès de cette place, laissant sans doute Rhinoco
gauche, où il passe un torrent qui sépare l'Egypte de la Judée. Antioc
de la marche promte de Ptolémée, & voulant lui épargner la moitié du che
droit à Raphie. C'eût été une imprudence aux Généraux Egyptiens d'atte
nemi à Gaza: car s'il s'en fût approché & qu'il les eût combattus auprè
ville, & que la fortune ne leur eût pas été favorable, Antiochus leur eût
vivres & la retraite tout en même tems, si victorieux il se fût posté entre
Rhinocorure.

Antiochus ne voulant pas laisser échaper une si belle occasion, march
Gaza; les Egyptiens informés de cette marche, décampent de Gaza. App
qu'ils prirent un autre chemin pour s'approcher de Raphie, où ils arrivére
jours, & où ils campérent à cinquante stades de la place. S'il faut s'en
Cartes de Cellarius, cette armée fit huit lieuës, car il n'y en a pas davan
cinq campemens; mais je crois qu'elle ne fit cette marche pesante que pou
tems de ruiner & de fourrager le païs aux environs de Raphie, & d'oblig
mi, faute de fourrage, d'en aller chercher bien loin, pendant qu'ils aur
leurs derriéres libres. Toute cette conduite de Ptolémée, ou pour mieux
Généraux, est très-remarquable & très-sage. Il vouloit courre les risques
taille rangée, & se délivrer par-là de l'inquiétude de l'espérance & de la cr
il trouvoit là tout à souhait, surtout une belle & vaste plaine, où il pou
ploier toutes ses forces, & c'est là qu'il choisit son champ de bataille, &
tendit l'ennemi, qui n'inclinoit pas moins à un combat. Celui-ci hazardoi
la fortune lui étoit contraire; au lieu que Ptolémée risquoit le tout pour l
cause de l'éloignement & des déserts qu'il avoit à traverser jusqu'à Péluse.
restoit que Rhinocorure pour toute retraite par le mouvement qu'il venoit
& où il pouvoit se retirer par sa gauche: il avoit sans doute établi des
d'où il tiroit ses convois, le côté de Gaza lui étant interdit, parce que
l'avoit mis sur ses derriéres pour lui faire front.

Antiochus ne s'étoit pas attendu à la marche hardie de l'armée Egyptienn
bien qu'elle étoit résoluë de n'en pas faire à deux fois, & que le plus bra
mieux commandé décideroit des affaires de la basse Syrie. Il se hâte de joi

ennemi, les armées furent bientôt en présence. Je ne sai si la bonne contenai
Ptolémée ne rendit pas Antiochus un peu chancelant dans sa première résoluti
avoit négligé la discipline de ses troupes, son mariage avoit été, comme dit
be, un tems de délices pour ses troupes, un quartier d'hiver passé dans les
& dans l'abondance de toutes choses, sans aucun soin des armes, est un pe
de la moitié pour des Asiatiques, & lorsqu'on entre en campagne dans cet é
Général peut se vanter de commander à beaucoup d'hommes & à très-peu d
dats. Je suis persuadé qu'Antiochus se souvint alors des délices de Séleucie,
lorsqu'il fut en présence de l'ennemi, du moins après la journée de Raphie, q
fut si funeste.

Il campa, dit mon Auteur, à cinq stades de l'ennemi; les deux armées n
voient être plus proche, & cependant elles furent plusieurs jours à s'entreg
ce qui est moins blamable à Ptolémée, qui étoit inférieur à son ennemi, qu'il n
à Antiochus. Il y eut pendant ce tems-là de légéres escarmouches, ce qui n
qu'on se craint réciproquement; mais cela fait croire aussi que le plus fort a m
courage, & qu'il redoute le plus foible, & celui-ci craint beaucoup moins d
ce qu'il redoutoit de loin. C'est aussi une bonne maxime, & l'expérience le
fez voir, qu'il faut accoutumer les nouveaux soldats comme les vieux, ensuite
longue paix, à des petits combats & à des escarmouches, à courir le parti au
mencement d'une guerre, & surtout pendant le Printems, à faire même quelqu
tits siéges au plus fort de cette saison, ou à faire des courses pour établir de
tributions. L'habitude des petits combats & la présence de l'ennemi, lorsque
mées sont en campagne, les accoutument à moins craindre, & l'habitude des
dres dangers affermit le courage & les prépare à s'exposer à de plus grands. Qu
fois le délai de plusieurs jours, lorsqu'il ne paroît pas qu'on refuse le combat
redonne la confiance qui leur manquoit, & augmente en même tems l'ardeur de
battre & les remplit d'espérance.

Il est arrivé quelquefois que des Généraux, par un excès de prudence, ont
une occasion qui se présentoit, quoiqu'ils eussent l'avantage du nombre ou d
rain; lorsqu'elle est une fois manquée, il est difficile de la retrouver, on est
de se retirer, & on perd même la confiance des troupes; au lieu qu'en donnan
en arrivant, on est comme assûré de remporter la victoire, lorsqu'on se trouv
tête d'une armée aguerrie & composée d'Officiers expérimentés. Antiochus
retira pas, mais par ses délais il guérit ses ennemis de la grande opinion qu'ils a
de ses forces & de la valeur de ses troupes, & aguerrit les nouveaux sold
Ptolémée par de fréquentes escarmouches qui se firent pendant ce tems-là, c
affermit leur courage & les prépara à de plus grands dangers, qui leur paroi
beaucoup moindres qu'ils ne l'auroient été, si Antiochus eût attaqué en arriv
tout à la chaude.

Les deux armées aiant été quelques jours en présence, comme dit Polybe, le
Rois se déterminérent à donner bataille. Ce qui fait encore voir que la tête
tourné à Antiochus, c'est que l'Egyptien engagea l'affaire tout le premier, &
branla pour donner. Voici en peu de mots l'ordre sur lequel les deux armées
battoient.

Ptolémée marcha à l'ennemi sur une seule ligne, la cavalerie (1) (3) s
aîles & l'infanterie au centre, selon la coutume ordinaire, que je n'approu
trop, & surtout lorsque les aîles se trouvent en l'air & que leurs flancs
découvert; outre que le bon sens veut, comme c'est le sentiment de Montéc
que l'on couvre l'arme la plus foible par la plus forte, & en ce tems-là l'infa

par la profondeur de ses files avoit peu à craindre à ses flancs, outre l'avant armes toutes de longueur. Les troupes étrangéres (4) (5), Grecs, Gaulois & autres rangés par nations, flanquoient la Phalange (6), les éléphans (7) aux aîles de la cavalerie. Voilà la distribution de chaque arme, & l'ordre Ptolémée se presenta contre Antiochus.

Celui-ci étoit de beaucoup supérieur à son ennemi en troupes & en éléph non pas autant que quelques Historiens le prétendent, & que mon Auteur qui me fait beaucoup soupçonner qu'il y a faute au texte par la négligence d tes : car s'il étoit vrai, il auroit extraordinairement débordé ; ce qui ne Le dessein d'Antiochus étoit, à la vérité, de ne pas faire paroître toutes pour empêcher l'ennemi de se précautionner à ses aîles; ce qui fut le sujet naille ou de son crochet à la gauche de son aîle droite de cavalerie; mais c servit rien, comme l'on verra. Quoiqu'il en soit, Antiochus se mit en ba un ordre semblable à celui de son ennemi, si l'on en excepte la droite de sa qui étoit disposée d'une maniére assez singuliére, & plus forte de la moitié qui lui étoit opposée. Il mit d'abord deux mille chevaux (8) sur la même posés aux deux mille de la gauche de Ptolémée, les deux mille furent dispo me de crochet (9).

L'aîle gauche de la cavalerie (10) étoit de deux mille chevaux. La Phal formoit le centre, flanquée à ses aîles de l'infanterie étrangére (12) (13) pa nations. Les éléphans (14) 15) couvroient les deux aîles de la cavalerie. en mit un plus grand nombre à son aîle gauche, mais il fortifia beaucoup car outre les éléphans, il les fit soutenir encore par tout ce qu'il avoit d'a légére (16)

La description des deux ordres de bataille n'est pas aisée à bien éclaircir auj on l'entendoit du tems de l'Historien. Je ne sai si c'est un défaut dans la la que, ou s'il faut attribuër cette obscurité à l'Auteur : elle est pourtant vi faut être du métier pour le bien entendre, & pour placer certaines armes où vent être. Tout autre qui ne seroit pas du métier, & qui auroit ignoré le armés à la légére, les auroit placées sur la même ligne, ce qui eût été rid sortes de troupes ne combattant que de loin; & lorsque les deux armées s'al ils passoient derriére la ligne par des retraites pratiquées entre les corps, où soit certain nombre de files en avant ou en arriére pour leur donner un éc Ces remarques étoient importantes. Il est de conséquence maintenant d'entrer que détail de cette fameuse journée, & de l'accompagner de réflexions pou grande instruction. C'est ce que nous allons faire.

§. II.

Action. Faute d'Antiochus. Exemples de pareilles fautes.

LE dessein d'Antiochus étoit d'agir puissamment à sa droite, & de cet endroit. Il crut qu'en portant le plus grand nombre de sa cette droite, avec ses éléphans soutenus de ses armés à la légére, il acca doubleroit la gauche de son ennemi, où Ptolémée étoit en personne, seule la montre, à la vérité; mais la présence d'un Roi, tout ridicule qu'étoit ne laisse pas de relever le courage & la hardiesse des troupes. A l'égard che, elle égaloit en forces la droite des Egyptiens. Mais je ne comprens

ment ce Prince forma son crochet (9) à la gauche de la droite de sa cavalerie p
qu'à la pointe de son aîle: car alors par un mouvément facile & régulier, il
en état de doubler & d'envelopper en un instant la gauche de Ptolémée, & de to
sur ses flancs & sur ses derriéres; au lieu qu'en plaçant le crochet à la gauche d
aîle, il ne pouvoit l'étendre assez promtement. Tout cela prouve que les deu
mées n'avoient rien qui flanquât leurs aîles, & qu'Antiochus craignît que plaça
crochet à la droite, l'ennemi ne s'en apperçut. C'est, je pense, la meilleure r
qu'on puisse donner pour le disculper de ce défaut, si l'on peut appeller défaut
chose qui ne nous apporte aucun préjudice, car son stratagéme eut tout l'effet
en attendoit.

Comme il s'apperçut que ses éléphans étoient victorieux de ceux des Egyptiens, q
avoient même renversé les gardes de Ptolémée, & que ses étrangers étoient déja e
gés contre ceux des ennemis, il fait faire à droit, & étendant sa gauche, que le
chet remplaça par un quart de conversion aisé pour remplir le vuide qu'on lui lai
il tourne subitement sur le flanc de la gauche de Ptolémée, pendant que le croche
taque de front cette gauche, qui fut renversée & totalement défaite. Si Antio
eût pensé sagement & en homme expérimenté, il eût laissé courir cette aîle avec c
ques troupes à ses trousses, & fût tombé sur les flancs & sur les derriéres de l'i
terie étrangére, dépouillée de sa cavalerie & de la Phalange Egyptienne; ce qu
eût épargné bien de la honte, & acquis beaucoup de gloire. Mais il passa outre
se mit aussitôt à la tête de cette aîle, sans songer à suivre son avantage, & sa
mettre en peine de ce qui pouvoit arriver d'une si étrange conduite, à peine conc
ble dans un Général d'armée, & encore moins dans un Roi. L'ennemi d'abord
pris de la déroute de sa cavalerie, reprit de nouvelles espérances, lorsqu'il s'appe
qu'Antiochus, bien loin de profiter de son avantage, avoit disparu comme le vai
abandonnant son armée dans le tems que sa présence étoit le plus nécessaire, en
dant inutile ce qu'il avoit de troupes victorieuses pour courir après des fuiards q
pouvoient plus lui nuire; l'ennemi qui remarqua une faute si prodigieuse, ne ma
pas d'en tirer parti par la sçavante manœuvre d'Echécrates. Cet habile Officier,
se trouvoit à la tête de l'aîle droite de la cavalerie Egyptienne, s'appercevant p
poussiére que la gauche de la cavalerie avoit été poussée & enlevée hors de son
ne perdit pas un moment de tems. Il fait à droit avec son aîle, coule derriére
éléphans, qui couvroient son mouvement, & déborde extraordinairement la ga
des ennemis: par cette manœuvre il enveloppe cette gauche & envoie en même t
à Phoxidas, qui commandoit les étrangers de la Gréce, d'avancer promtemen
d'attaquer les étrangers d'Antiochus, qui fermoient la gauche de la Phalange. T
tes ces troupes aiant donné en même tems & de front, chargérent avec tant de
gueur qu'ils les rompirent & les mirent en fuite.

Les Phalanges ensuite en vinrent aux mains, de sorte que l'affaire devint géné
Celle d'Antiochus se voiant dénuée de ses aîles des étrangers & de la cavalerie d
gauche, ainsi que de celle de sa droite, qui étoit après les fuiards, où le Roi é
en personne, ne fit presque aucune résistance, & s'enfuit lâchement.

R' Antiochus brave & même entendu, mais en cette occasion fort malhabile & t
imprudent, victorieux à son aîle, s'imagine follement qu'il n'a plus autre cho
faire qu'à se mettre aux trousses des ennemis, sans songer que son infanterie n'a
combattu, non plus que la cavalerie de sa gauche, & que l'ennemi peut aussi
ment vaincre du côté de sa droite qu'il avoit fait lui-même à la sienne; mais
porté par son courage & par une ardeur inconsidérée qui lui ôtoit le jugement, il
longtems après les fuiards, lorsqu'on l'avertit qu'on voioit une grande poussiére

 s'é

s'étendoit du côté de son camp, & bien au-delà du champ de bataille. Il fut sa nouvelle, il tourne tête de ce côté-là ; mais il n'y avoit plus de remède : il vit to mée en déroute, à peine eut-il le tems de se retirer & de s'empêcher d'être coupé pièces ; ,, sa consolation fut, *dit mon Auteur*, qu'il étoit victorieux autant qu'il ,, pendu de lui, & qu'il n'avoit été vaincu que par la lâcheté & la poltro ,, siens. Beau sujet de consolation pour un Général & pour un Roi qui a son armée pour courir après des troupes qu'il vient de battre, & qui est la cause de la déroute & de la perte de son armée ! Tant est vraie la maxin géce, que celui qui se laisse emporter inconsidérément à poursuivre les fui que la défaite n'est pas entiére, redonne la victoire à l'ennemi, & la lui as *dispersis suis inconsulte sequitur, quam ipse acceperat adversario vult dare vic*

Antiochus est peut-être le seul des Rois ou des Généraux d'armées de si l'on n'en excepte Machanidas, Tyran de Lacédémone, à la bataille d née contre Philopœmen, qui soit tombé dans une semblable faute, pour n pis ; mais nous ne comparerons pas un Roitelet tel que Machanidas à un g narque comme Antiochus, qui étoit un grand Capitaine, & qui devint p après un des plus dangereux ennemis du nom Romain. A cela près ces f si peu rares dans l'Histoire ancienne & moderne, qu'on en rencontre à c qu'on fait. Autrefois j'étois tout étonné dans mes lectures, lorsque je r de tels étourdis ; mais à présent ils ne me surprennent plus, j'en ai trouv grand nombre pour n'y être pas accoutumé. Ce grand nombre & la gro la faute peuvent nous servir de bonnes leçons pour nous garder d'y tomber nous trouvions dans de semblables conjonctures.

Les Lacédémoniens, qui étoient de grands Maîtres dans la science des voient pour maxime de ne pas poursuivre longtems l'ennemi, mais seulem qu'il falloit pour s'assûrer la victoire & empêcher qu'il ne se ralliât. Ils a core une autre raison, au rapport de Plutarque, c'est qu'ils ne croioient pas digne d'un grand courage de tuër ceux qui cédent & qui ne se défendent pendant ils oubliérent cette excellente maxime dans la retraite de Pyrrhus de te : car ce Prince aiant été repoussé dans son entreprise, fut suivi des Spa là des bornes que ceux-ci s'étoient prescrites ; ,, ils menoient battant l'ar ,, de ce Prince avec tant de chaleur", dit Plutarque dans la Vie de ,, que sans s'en appercevoir, ils étoient déja dans la plaine, & fort éloign ,, infanterie qui n'avoit pû suivre. Pyrrhus, qui venoit de perdre son lémée dans cette affaire, pénétré de douleur de cette perte, fit voltef taqua les Lacédémoniens avec tant de rage, qu'il en fit un meurtre effroial dans des conjonctures semblables, & contre des troupes braves, aguerri mandées par des Chefs excellens, qu'on doit user de prudence dans une vi n'est jamais assûrée, lorsqu'il reste quelque corps en entier ou de réserve bataille n'est pas gagnée pour avoir vaincu à une aîle, & même à un faut être toujours dans une telle défiance dans une action générale, & toujours des corps qui sont encore en entier & qui tiennent bon, & cert pas sans raison qu'on dit qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui f Prince Robert ou Rupert avoit fait usage de cette maxime, dont il grand besoin, & qu'il eût fait une seule fois un tel pont aux Parlemen le régne malheureux de Charles I. en 1644. la guerre eût été finie ; mais le cr Ce Prince, qui étoit neveu du Roi, tomba trois fois & en trois différentes ba une faute toute semblable à celle d'Antiochus : ce qui fut la cause des ma malheurs inouis de Charles ; du moins s'il se fût corrigé à la troisiéme,

paré le mal des autres, & les rebelles n'eussent jamais pû s'en relever. Je me bornerai à ces trois exemples que le Prince Robert me fournit, car je ne pense pas qu'on ait jamais ouï parler de chose semblable dans une même personne.

Le Roi aiant levé une armée contre ses sujets rebelles, & sachant que le Comte d'Essex s'étoit éloigné de Londres pour suivre un corps de troupes Roiales, s'approcha de cette capitale. Essex, qui vit le dessein du Roi, fit volteface pour le suivre. Le Roi averti de ce mouvement, & craignant d'ailleurs que les troupes qui étoient dans Londres, ne sortissent pour tomber sur sa marche, pendant qu'Essex le prendroit en queuë, s'il en approchoit de trop près, prit le parti de tourner brusquement tête contre ce dernier. Deux armées, dont chacune fait la moitié du chemin, sont bientôt en présence; ces deux-ci se rencontrérent dans une plaine située entre le bourg de Keynston & la montagne d'Edgehill dans le Comté de Warwik.

Le Roi venoit par la montagne, du haut de laquelle on découvroit tous les mouvemens de l'armée rebelle, qui sortant du bourg entroit dans la plaine pour s'y mettre en bataille & faire face à celle du Roi, qui décendit la montagne sur deux lignes & une réserve, & dans une disposition à peu près semblable à celle de l'ennemi, contre lequel il marcha avec beaucoup de résolution. Le Prince Robert étoit à la droite, à la gauche le Comte de Wilmot, le Comte de Lindsei avoit le centre. Le Roi prit la réserve, & s'il ne l'eût fait la défaite de son armée étoit assûrée. Le Comte d'Essex mit à son aîle droite Bedfort & Stapleton, le Colonel Ramsai à sa gauche, & prit le centre pour lui, afin d'être également à portée des deux aîles. Le canon aiant commencé à se faire entendre sans un grand effet, le Prince Robert qui commandoit la cavalerie de la droite, „ fondit si impétueusement sur Ramsei, „ que non seulement il le fit plier, le rompit & le mit en déroute, dit l'Auteur * de la belle Histoire des Révolutions d'Angleterre, „ mais le poussa même si loin, „ qu'il arriva jusqu'au bagage des ennemis laissé à Keynston, & le donna en proie „ à ses gens. Si le Palatin eût eu moins de feu, s'il se fût moins laissé emporter, & qu'au lieu de pousser si loin des fuiards, qui ne pouvoient plus nuire, „ il fût revenu sur ses pas, & qu'il eût replié sur l'infanterie rebelle dépouillée „ de son aîle, dès-lors l'action & la guerre étoient finies, le Roi étoit maître. Mais „ ce fut le défaut du Prince Robert de perdre le fruit de sa valeur (a) par l'excès „ de sa valeur même. Sa faute n'étoit pas sans remède, si son exemple n'eût pas entraîné le Comte de Carnarvan après lui. L'infanterie Parlementaire, voisine de „ l'aîle qu'on venoit de rompre, avoit été si effraiée d'un si subite déroute, qu'un „ régiment de ce parti que commandoit le Chevalier Forth, étant passé dans l'armée du Roi à la faveur de ce désordre, le Comte d'Essex ne pouvoit éviter d'être

* *Histoire des Révolut. d'Anglet. liv. 9.*

(a) *Mais ce fut le défaut du Prince Robert de perdre le fruit de sa valeur par l'excès de sa valeur même.*] L'Historien brille ici plus qu'il n'est solide. Ce n'est pas la marque d'un excès de valeur que de poursuivre trop loin l'ennemi, lorsque les deux tiers d'une armée n'ont point combattu, la méthode des Lacédémoniens fait voir le contraire. Un véritable courage ne s'amuse pas à tuer ceux qui cédent & qui ne cherchent point à se défendre; mais de les laisser fuir, pour attaquer & combattre ceux qui résistent encore. Ce n'est donc pas un excès de valeur dans le Prince Robert de perdre le fruit d'un avantage remporté, pour se mettre aux trousses des lâches, qui cherchent à sauver leur vie plutôt qu'à l'ôter aux autres. Il eût mieux fait de dire que ce Prince perdit le fruit de sa valeur par un excès de vivacité & par défaut d'expérience. Il est rare que les Grands du monde ne soient pas imités dans leurs fautes. Carnarvan éprouva cette contagion, & sa faute est d'autant plus grande que celle du Prince Robert étoit de toutes celles de la guerre la plus grande. Il ne l'apperçut pas. Ceux qui disent que *tout le monde fait des fautes, & que l'on ne s'apperçoit que des plus grossiéres*, se trompent beaucoup. Carnarvan en est un exemple, ainsi qu'une infinité qui lui ressemblent, anciens & modernes.

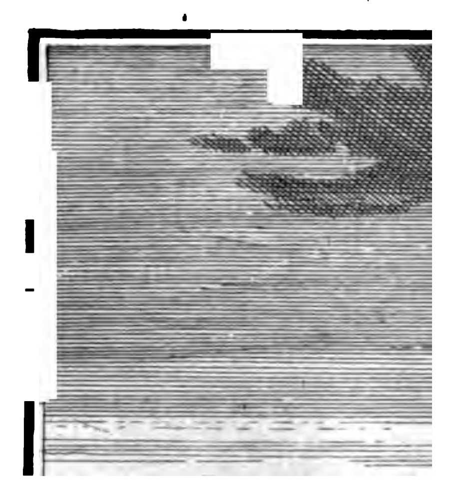
„ tre taillé en piéces, si Carnarvan qui commandoit la seconde ligne de
„ Prince, au lieu de poursuivre avec lui Ramsei, eût pris en flanc l'armé
„ du côté de l'aîle rompuë. Le Général rebelle vit cette faute, & en prc
„ faire avancer un corps de réserve, qui fit contre les Roialistes ce que Carn
„ voit pas fait contre les Parlementaires.

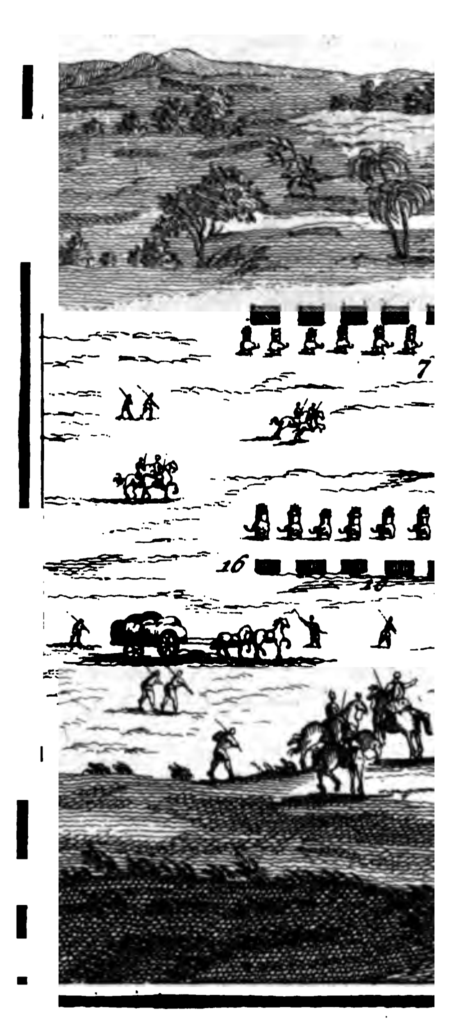
Le combat devint furieux en cet endroit, & les troupes Roiales alloient ber, si le Roi. qui s'étoit mis à la tête de sa réserve, n'eût marché prom secours de ses gens. Il donne en personne avec tant de conduite & de cour rétablit les affaires presque desespérées avec un meurtre effroiable, lorsque para les combattans, & l'avantage demeura tout entier au Roi, sans qu'a pourtant s'attribuer le succès de cette bataille; le champ de bataille aiant été abandonné des deux côtés. Charles eût pû se vanter de l'avoir gagné, s'i ché promtement à Londres, comme c'étoit son dessein; mais la plûpart pas de cet avis.

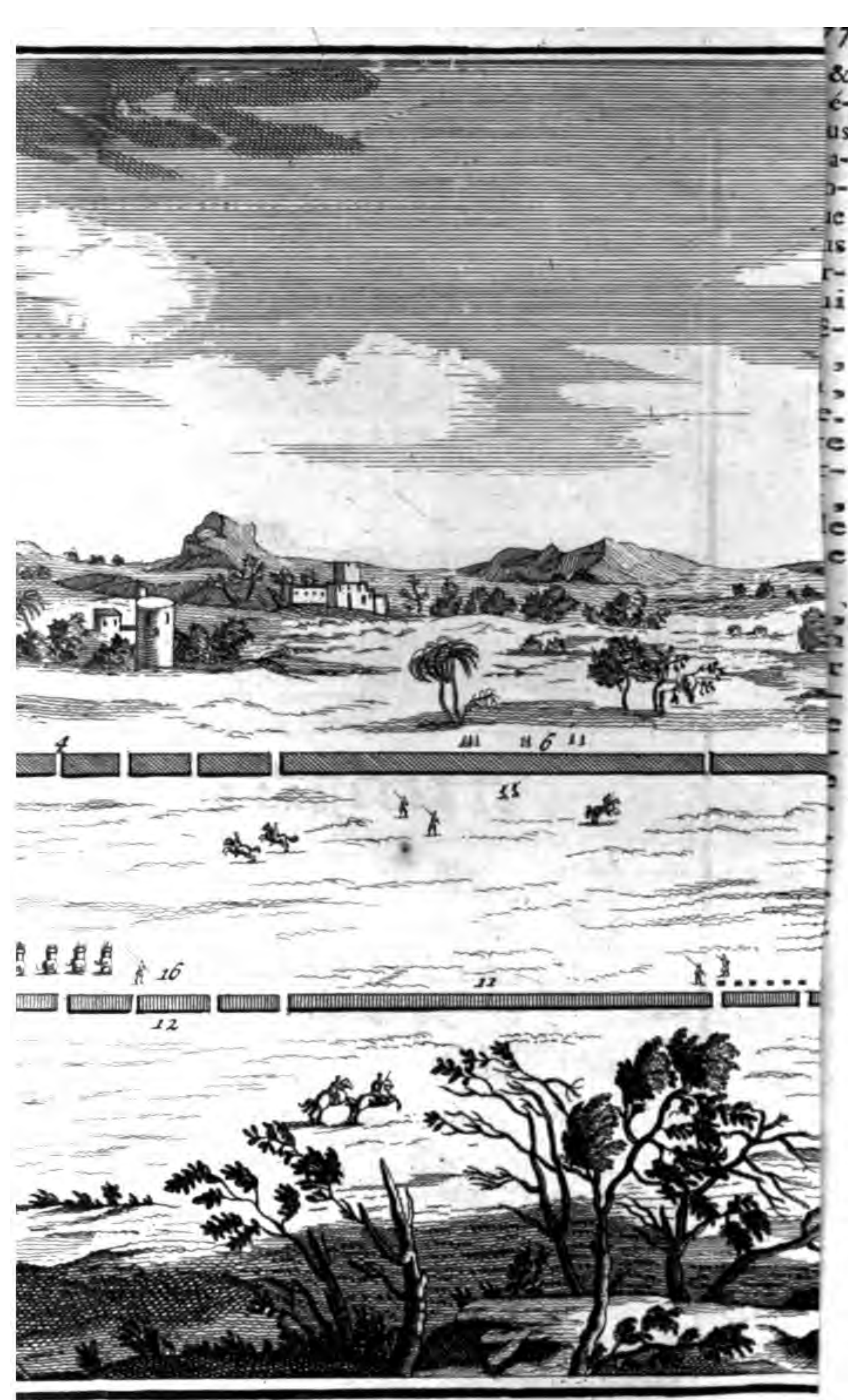
Là-dessus, l'Historien éloquent fait cette réflexion : „ l'esprit Anglois,
„ dément point même dans les plus attachés à la Roiauté; l'esprit Angloi
„ toujours entêté de ces libertés si funestes au repos de la nation, porta la
„ de partie du Conseil à s'opposer à son dessein. Le prétexte fut qu'il éto
„ reux pour le Roi de l'exécuter, & pour la ville que le Prince Robert l
„ comme il le vouloit, chacun le croiant capable d'y entrer le flambeau
„ mais la véritable raison des Généraux étoit que l'on craignoit que le Rc
„ troit dans Londres les armes à la main, ne prétendit sur la nation une
„ droit de conquête, qui le rendit trop absolu".

Dans la seconde bataille qui fut donnée contre les rebelles Parlementaire vous plaît la même année 1644. le Prince Robert commandoit l'armée c ne. Qui auroit cru qu'il eût oublié la faute qu'il avoit faite à celle d' Il ne s'en souvint point du tout. Elle se donna dans la plaine de Mor Il venoit de remporter quelques avantages considérables; il étoit très-br d'une prudence & d'une expérience médiocre. Avec ces deux derniéres à moins que la fortune ne soit excessivement favorable, on réussit très-ma dans une bataille rangée, & surtout lorsqu'on a affaire à deux vieux Gue périmentés, & plus forts dans le nombre de leurs troupes. Le Prince R de tant de bonne fortune, (car il venoit tout fraîchement de faire lever de & de battre pleinement & entiérement un corps de six mille hommes, lut de marcher à l'armée rebelle, sans attendre un corps considérable de t lui amenoit Montrose, un des plus habiles Guerriers de son siécle. donc aux ennemis, qui le connoissant très-bien, inclinoient très-fort à générale. Les deux armées se trouvérent en présence le premier jour de Ju fut dans cette journée que Cromwel commença à se faire connoître, il co sous Manchester les troupes rebelles. Si cet homme extraordinaire ne se fût vé à cette bataille, le Prince Robert étoit victorieux, malgré sa vivacité Les deux armées se choquérent avec toute l'ardeur & la fureur possibles, née fut une des plus sanglantes & des plus décisives dont on ait ouï p l'Historien. „ La victoire sembla d'abord s'être livrée sans balancer à to
„ Roialiste, les trois Généraux Parlementaires aiant plié en même tems
„ retirés en déroute.... Cromwel avoit été blessé tout d'abord; il s'étoi
„ panser. Dès qu'on avoit eu mis l'appareil, il étoit retourné au comb
„ avoit trouvé les choses dans l'état que je viens de dire. Tout autre au
„ le torrent, & se seroit laissé entraîner par des exemples qu'il n'étoit pa

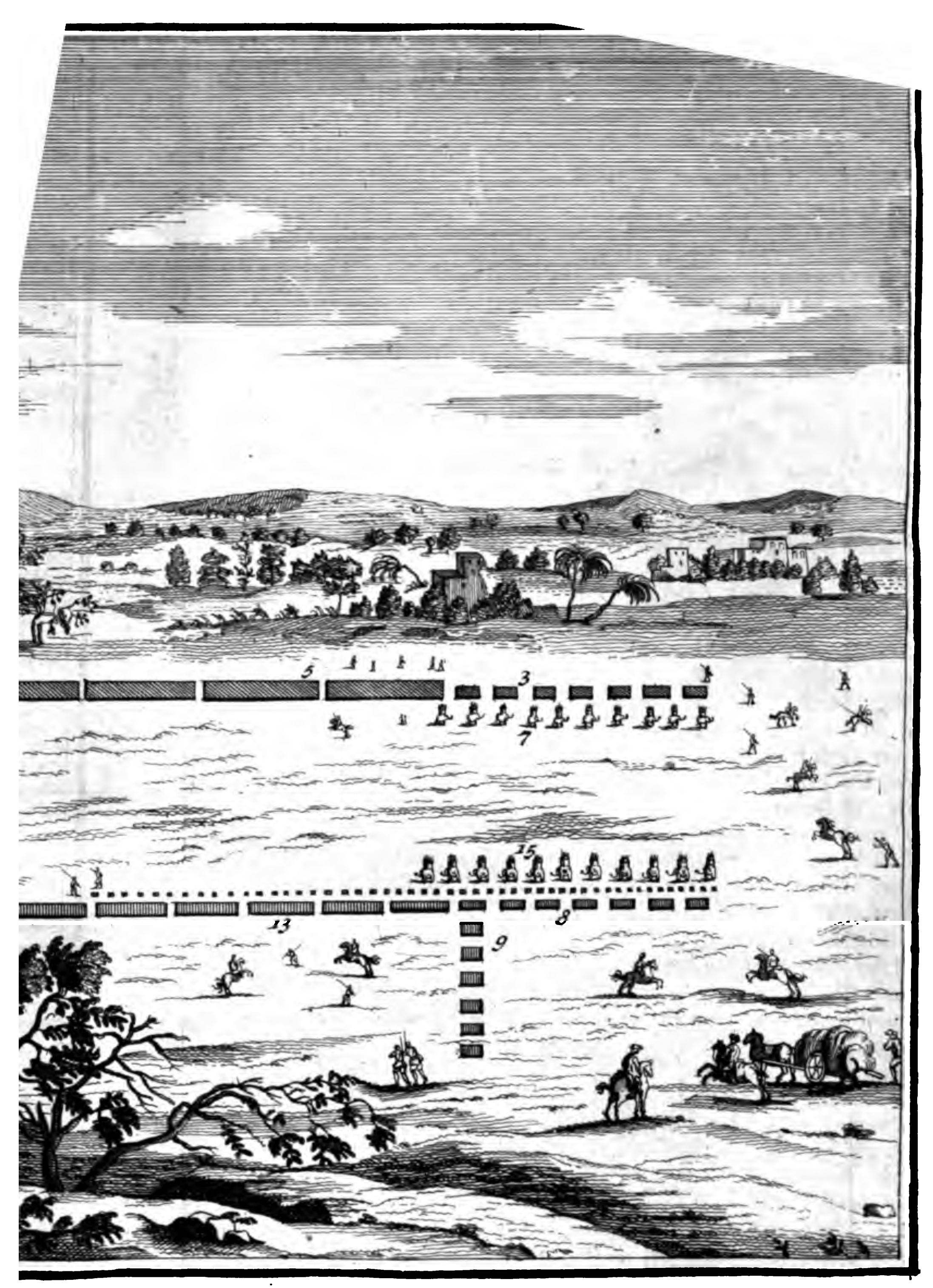
„ tre tail
„ Prince
„ du côt
„ faire a
„ voit p
Le cor
ber, si le
secours d
rétablit le
para les
pourtant
abandonn
ché prom
pas de ce
Là-des
„ démen
„ toujou
„ de parr
„ reux p
„ comme
„ mais la
„ troit d
„ droit d
Dans la
vous plaît
ne. Qui
Il ne s'en
Il venoit
d'une pru
à moins c
dans une b
périmentés
de tant de
& de batt
lut de mar
lui amenoi
donc aux
générale.
ut dans c
ous Manc
ré à cette
les deux
ée fut une
Historien
Roialist
retirés e
panser.
avoit tre
le torren







BATAILLE DE RAPHIE



ꝚAPHIE .

,, de suivre, & à chercher son salut dans la retraite. Il avoit l'esprit trop écl le courage trop grand pour ne pas trouver des ressources dans les plus grandes mités. Il trouva sous sa main une brigade encore en entier, & des soldats un p susceptibles de honte que les autres qui s'enfuioient, il les rallie, avec espérance blir une affaire qu'on tenoit pour désespérée, fondé sur ce qu'il voioit que le rieux, après une victoire qu'il croioit assûrée, étoit dans un aussi grand desord le vaincu. Sur cette observation, autant à la portée d'un esprit médiocre que d grands & des plus rafinés, secondé de David Leslé, Officier de réputation, che serré & en bon ordre à l'ennemi, qui n'en observoit aucun, tombe sur ce méritoient encore quelque respect, pour n'avoir plus rien de capable de lui f te, les charge encore tout étonnés d'une chose à laquelle ils s'attendoient qu'il les met à leur tour en fuite. Tout fit joug après cela, le bagage, le le champ de bataille & l'honneur, tout demeura à l'auteur d'une action si mém On me demandera peut-être où étoit le Prince Robert? L'Historien répondra Prince ,, aiant suivi trop loin les fuiards à son ordinaire, trouva à son retour toire entre les mains de ses ennemis". On peut bien juger que comme Anti il ne s'attribua pas la faute de cette disgrace; mais il exhala son chagrin co Comte de Newcastle & contre Hurry, & leur dit tant de choses desagréable l'un & l'autre quittérent la partie.

Les plus sages à la guerre sont ceux qui sçavent profiter de leurs propres & qui s'en corrigent tout au plutôt, vû qu'elles sont toutes capitales, & qu fut jamais de petites; mais quel nom peut-on donner à ceux, qui connoiss une triste expérience l'importance de ces fautes & les malheurs où elles nous pitent, ne s'en corrigent pas pour cela, & tombent ensuite d'une premiére d seconde, & de là dans une troisiéme; & ces deux-ci, deux fidéles copies de miére? Le Prince Robert est peut-être le seul au monde qui ait eu le malh nous fournir un exemple d'une si grande rareté: car ce qui la rend plus reco dable, c'est qu'il ait pû dans l'espace d'une campagne, & dès l'ouverture de vante, tomber trois fois dans les mêmes fautes. Cela tient presque du prodi n'est que trop vrai en effet. Comme ce qui est arrivé peut sans doute arriver re, je vais rapporter le troisiéme, qui joint aux deux premiers fut la cause d heurs inouis de Charles I.

La bataille de Naezby se donna la campagne suivante de l'année 1645. C s'y trouva en personne. Ce Prince impatient de combattre, marcha aux re sans attendre Goring, qui le venoit joindre, il les trouva en bataille dans la de Naezby. ,, Fairfax commandoit au milieu (a), Cromwel l'aîle droite, ,, la gauche. Le Roi aiant pris le terrain nécessaire, pour ranger son armée ,, taille, mit les deux Palatins sur la droite à la tête d'un corps de cavaleri ,, Chevalier Langdall à la gauche pour en commander un second. Lindsey & ,, ley conduisoient l'infanterie du côté des Princes: Barde & Listey la co ,, doient du côté de Langdall, le Roi voulut être au milieu. Le signal c

(a) *Fairfax commandoit le milieu.*] L'Histoire du Pére d'Orléans est trop belle pour ne pa ter qu'on la reléve dans les endroits où il n'écrit point dans l'exactitude militaire. On dit l s'agit d'Officiers Généraux, un tel avoit le centre ou commandoit au centre, & non le milieu qu'on dit un tel commandoit la droite, cela veut dire toute une aile de cavalerie, & non pas u On ne dit pas non plus tels & tels conduisoient l'infanterie, mais tels & tels en avoient la droi la gauche, & tel le centre. Au reste une déroute est une fuite manifeste. Il falloit dire, or rompue, peu après dans une totale confusion & bientôt en fuite.

„ chacun s'ébranle & charge avec une fureur digne d'une guerre civile. I
„ Robert à son ordinaire fondit sur l'aîle d'Ireton avec une impétuosité qu
„ fort ne put retenir: en un moment on la vit rompuë, peu après en d
„ bientôt en fuite. Ireton y fut blessé de deux coups, mis hors de c
„ pris prisonnier. Si l'ardent Prince eût été corrigible au moins à la troisi
„ si au lieu de se laisser emporter à suivre trop loin les fuiards, il fût r
„ ses pas, c'étoit fait de l'armée ennemie. Mais ne l'aiant pas fait, Cr
à son aîle ce que l'autre eût dû faire à la sienne; il laissa fuir l'aîle qui lui
posée, & qu'il avoit battuë, & repliant tout court sur l'infanterie, la pri
& ensuite en queuë, & quelque effort que le Roi fît, il fut totalement b
la maniére du monde la plus complette.

§. III.

Réflexions sur la manœuvre d'Echécrates. Soin qu'on doit prendre de la Eloge de Sosibe. Fautes d'Antiochus.

JE n'ai dit qu'un mot en passant de la belle manœuvre d'Echécrates, tout-à-fait digne d'ètre remarquée des Connoisseurs. Bien qu'il y ait d ples de ces sortes de stratagémes dans l'Histoire, ils sont si peu ordinai je ne puis m'empêcher d'admirer celui-ci, comme s'il ne faisoit que Les Anciens ne sont pas les seuls qui s'en sont servis, les Modernes ont bien les imiter. Ces sortes de mouvemens sont très-délicats & très-da mais comme ils sont peu communs, il arrive de là qu'on réussit toujours. garnir une aîle pour renforcer l'autre, cela se pratique assez ordinairement. la méthode Milord Malborrough, il l'emploia fort heureusement à la b Ramilies.

La manœuvre d'Ethéocles n'est pas du nombre de celles dont je parle, médiocre la feroit bien sans passer pour être des plus sublimes; mais ici le me est tout des plus fins, des plus hardis & des plus profonds: car il tout cela pour les penser & pour réussir dans une chose si délicate; & ce a d'admirable, c'est lorsqu'on est inférieur en nombre à son ennemi, & que combat, comme en ce tems-là, que sur une seule ligne, & qu'on ne peu une aîle de cavalerie & la séparer extraordinairement de celle de son infante que l'ennemi s'en apperçoive; au lieu qu'en ce tems-ci, que nos armées co sur deux lignes, la ruse est beaucoup plus aisée à couvrir & à cacher à l'enner que la fumée de toute une ligne ou de toute une aîle nous en dérobe la v dant qu'une premiére ligne, que la seconde remplace, ou que celle-ci mar son flanc derriére la premiére, pendant que l'autre attaque de front, étend & déborde par ce mouvement une droite ou une gauche, la double & l'er C'est ce que fit Ethéocles à sa droite. Car voiant que ses éléphans qui ient toute son aîle, en étoient venus aux prises avec ceux de l'ennemi, élevoient une grande poussiére en l'air, il profita en habile homme de ce poussiére pour faire la manœuvre qu'il fit, qui étoit dans le même esprit qu'Antiochus pratiqua lui-même à sa droite. Il faut bien posséder la g avoir une grande présence d'esprit & de jugement, & beaucoup de hardi prendre un tel parti sur le champ. Ce sont de ces coups de Maîtres, qui vent être exécutés que par des Généraux du premier ordre. Tel a été ent

le Maréchal Duc de Luxembourg à la bataille de Fleurus en 1690. car il usage une ruse à peu près semblable, qui est une des plus hardies dont on parler depuis les Anciens. Il déroba un mouvement à M. le Comte de W à couvert du château de Signy, & des villages qui étoient à la droite de lerie, d'où il tira celle-ci pour la faire passer à sa gauche : mouvement c ennemis ne s'apperçûrent jamais, & qui leur étoit caché par la hauteur d & des bleds : outre qu'en cet endroit le terrain alloit un peu en enfoncement. vation que j'ai faite trois ans après. Les ennemis ne s'en apperçûrent que l n'étoit plus tems d'y apporter du reméde, leur droite se trouvant extraor ment surpassée de celle qui lui étoit opposée, & qui formoit en-deçà un c de sorte que tout ce que fit M. de Waldeck pour rendre inutiles les mou du Général François, ne firent qu'empirer le mal bien loin de le corriger ; rendit sa défaite beaucoup plus aisée, & donna à M. de Luxembourg plus d té pour faire avancer & charger tout en même tems son infanterie du centre former deux coudes à sa droite & à sa gauche, dont les ennemis se trouvoi brassés, sans que le mouvement qui fut fait à leur seconde ligne pût réparer heur déja décidé. Je ne dis que deux mots de cette grande journée, qui fut plus complettes dont on ait ouï parler depuis longtems.

Il y a une chose assez embarassante à l'égard du nombre des deux armées dénombrement des nations qui combattirent dans cette fameuse journée de I Il paroît assez par la narration de notre Historien, qu'Antiochus étoit de be supérieur à Ptolémée. Il fortifia extrémement sa droite, où ce Prince étoit sonne, comme je l'ai dit plus haut; mais il n'étoit pas moins en état d'ét gauche & de surpasser à sa droite. Je soupçonne qu'il donna plus de haut phalange pour rompre celle des Egyptiens par la pesanteur du choc & la de ses files impénétrables à la cavalerie, contre laquelle cette phalange pouv bien résister, quoiqu'elle fût attaquée de front, (car la grande profondeur d'u d'infanterie le met en état de faire front de toutes parts,) & donner le tems tiochus de venir au secours avec sa cavalerie victorieuse. Mais que devienn troupes étrangéres ? Leur lâcheté est à peine concevable, & celle de la phal l'est guéres plus. Antiochus, qui mérita le surnom de Grand, en étoit pe en cette occasion : c'eût été même une merveille, si aiant fait ce qu'il eût c après avoir battu & mis en fuite la gauche de Ptolémée, il eût été victori son ennemi. Le seul reproche que Polybe lui fait, est l'unique cause de s heur & de la honte de cette journée; & quel est ce reproche ? Le voici :
„ fit pas grande attention, dit-il, à exercer son armée pendant l'hiver, & à l
„ tenir dans une éxacte discipline; persuadé qu'étant maître d'une partie de
„ Syrie & de la Phénicie, il ne faudroit point de combat pour conquérir l

Je laisse à juger aux gens du métier, si un Roi peut penser de la sorte s la paix ou dans la guerre. Ce Prince apprit par la perte de cette bataille, q s'étoit attiré une disgrace si accablante que pour avoir négligé la discipline mi car quelque habile & quelque hardi à entreprendre que soit un Général, s'il en ce point, toutes ses grandes qualités lui seront absolument inutiles, & le piteront dans les plus grandes infortunes. On ne sçauroit trop répéter & t culquer dans l'esprit des Princes & des Généraux d'armées ce que je dis i chose est d'autant plus grave, que le salut de leur Etat & leur gloire comm réputation en dépendent uniquement ; & ce qui doit principalement les eng maintenir les troupes dans l'observation des loix militaires, & à s'armer d'une inflexible pour en empêcher l'affoiblissement, c'est qu'il ne faut qu'un tem

court, comme dit Homére, pour jetter les soldats dans l'oubli & le mépri loix. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on ne sçauroit les rétablir la terreur des châtimens, ce qui n'est pas peu fâcheux & peu difficile. (conclure de là que le mal n'est pas peu de chose, outre qu'il est très-rare ver des Corbulons, c'est-à-dire des gens capables de se charger de guérir c de maux. Ce que dit Végéce est très-vrai. *In bello*, dit-il, *qui plus in ang gilaverit, plus in exercendo milite laboraverit, minus periculum sustinebit.*

Un Prince ou un Général d'armée, qui veillera sur la discipline de ses t qui en fera son occupation la plus sérieuse pour en empêcher le relâchem couper court à la fainéantise par un continuel exercice, aura sans doute m danger à courre, & plus d'espérance de vaincre. Antiochus ne pensa pas belle leçon, bien qu'elle fût plus vieille que le tems où il vivoit, & épro son grand malheur, qu'il eût dû la suivre. Sosibe, pour s'en être souven à bout de surmonter un ennemi si redoutable.

Qu'on ne me dise pas qu'une armée ne peut être corrompuë dans l'espa quartier d'hiver: six mois de repos, sans nul exercice, sans nul soin des arr dans les plaisirs & l'abondance de toutes choses, sont capables de changer l ciers & les soldats en tout autres hommes. Il n'en fallut pas davantage à bal pour rendre son armée aussi vile & aussi méprisable qu'elle avoit paru r ble six mois auparavant à ses ennemis. Cette nouvelle n'auroit-elle pas passé Antiochus? Il est même difficile de remettre des troupes déja corrompuës & lies par les plaisirs & par la mollesse, de leur faire oublier les douceurs passée retour des principes que nous avons abandonnés. Le triple du tems pourra suffire, & ce ne sera pas dans une campagne, où l'on entre tout corrompu les remettra en vigueur sans cabrer les soldats & les empêcher de sortir devoirs, puisque le défaut de discipline en les rendant lâches les porte à être car il n'est pas au pouvoir des plus grands Rois de rétablir, sinon avec be de tems, un vieux corps d'Officiers & de soldats accoutumés à combattre en & à souffrir les fatigues de la guerre, s'ils se sont négligés & abandonnés repos & dans la mollesse. Je veux qu'Annibal ait été toujours le même; s'apperçut après les délices de Capouë, avec autant de honte que de chagri ce n'étoient plus les mêmes soldats à la tête desquels il avoit remporté victoires.

L'Auteur qui a fait le Paralléle de M. le Prince de Condé & de M. renne, & qui met celui-ci au dessous de l'autre, ne me paroît pas fort „ Quelques troupes que vous donniez à M. le Prince, *dit-il*, vieilles ou no „ connues ou inconnues, il a toujours la même fierté dans le combat : v „ riez qu'il sçait inspirer ses propres qualités à toute l'armée, sa valeur, son „ semblent lui répondre de celles des autres. Avec beaucoup de troupes, d „ de Turenne se défie, il cherche ses sûretés; avec peu de bonnes qui on „ sa confiance, il entreprend comme aisé ce qui paroît impossible.

M. de Turenne ne s'est jamais défié de ses troupes, si ce n'est de sa ca mais non pas toujours: il sçavoit bien la faire combattre à l'aide de son inf Ce grand Capitaine n'en eut jamais beaucoup, & avec vingt mille hommes il très-bien battre soixante mille des meilleures troupes de l'Empereur, & comn par des Généraux expérimentés. M. le Prince ne s'est jamais trouvé à la mauvaises troupes. Si cela lui fût arrivé, il eût sans doute conservé la mêm & le même courage; mais il ne leur eût sûrement pas communiqué & infu & l'autre. La fortune ne lui a pas toujours été favorable contre M. de Turer

celui-ci n'a pas toujours réussi contre lui. M. le Prince perdit la bataille d kerque, il eut son tour aux lignes de Valenciennes, qu'il força au quartier réchal de la Ferté. C'étoient deux grands hommes, comparables aux plus Héros de l'antiquité. Tous les deux d'un caractére fort différent, l'un ar impétueux ressemble assez à Alexandre, & l'autre a toutes les bonnes qua César sans en avoir les mauvaises. On me pardonnera cette digression, si l' sidére que les Lecteurs militaires se plaisent infiniment à celles de cette espé confinent toujours par quelque bout à la matiére que je traite, & que je prendre.

Tout ce que dit mon Auteur de la conduite du Ministre de Ptolémée abîme de négociations où il engagea Antiochus, pour l'amuser & gagner d toute cette conduite, dis-je, est tellement admirable, que je ne vois pas que l mes d'Etat & les Généraux d'armées puissent rien lire de plus instructif & rusé, & qui mérite plus que je fasse encore quelques remarques sur la sa cette politique : car l'Histoire nous fournit peu d'exemples que des Prince Républiques qui se sont trouvés en pareilles conjonctures, en aient emploié blables avec tant d'adresse & de bonheur. Sosibe trouva les affaires de la guerre desordre épouvantable, & les troupes dans un tel relâchement & dans un tel leurs devoirs, qu'il vit bien qu'il lui seroit infiniment plus difficile de les cet état de molesse & de corruption, que de former de nouveaux soldats & rendre bons en introduisant une nouvelle discipline, & en attirant en Eg meilleurs Officiers de la Gréce pour les dresser selon la méthode de leur pa donner des armes semblables, & les accoutumer à leur maniére de combatt s'exercer. Il prit encore à la solde de son Maître un grand nombre de solda gers qui avoient servi dans les armées de Demétrius & d'Antigonus, & fit les nouveautés qu'il introduisit dans les loix militaires, qu'on peut les chang abroger entiérement pour en prendre de meilleures, sans que ces nouveautés apporter aucun préjudice ; au lieu que c'est toute autre chose dans celles qu dent le Gouvernement, où toute mutation est dangereuse, bien qu'on rec l'importance d'en faire.

Un Ministre qui voit de si loin, & qui sait éloigner la guerre, qu'il roit plus éviter, du moins pour un certain tems, est toujours sûr d'être de la soutenir & de la faire avec avantage, outre que l'espérance de la pa quelquefois faire que l'ennemi se relâche dans l'exercice des armes. Qui do cet habile Ministre ne comptât autant sur ce relâchement par un desir & un apparente de faire la paix, que pour avoir le tems de se mettre en état de guerre & d'attaquer le premier, bien loin de prendre le parti de la défensi eût flétri à jamais la réputation de son Maître ? Car il s'apperçut assez de l sité d'agir offensivement pour recouvrer les places les plus importantes de Syrie, dont Antiochus s'étoit rendu maître, contre toutes les loix de l'équit doit observer dans une guerre juste & solemnelle. L'injure étoit trop visib ne pas en tirer raison par la force des armes, outre qu'Antiochus n'avoit pas tits desseins sur l'Egypte. „ En matiére d'Etat, *dit un grand Ministre* *, le „ Princes ne peuvent dissimuler une injure sans s'exposer à en recevoir bie „ plus grande, leur réputation c'est leur plus grande force, c'est leur plus „ appui ; s'ils en souffrent la moindre diminution, elle leur sera plus nuisi „ la perte d'une bataille. Semblables à ceux qui manquent de mettre le

* *Le Cardinal de Richelieu.*

„ le dernier degré, ils tombent du haut de l'escalier en bas. L'argent est i
„ un Roi qui ne sait s'en servir ni pour conserver son honneur ni pour
„ sa réputation.

Sosibe ne desiroit rien tant que la paix. Il ne cherchoit pas que son Maí vahît le bien des autres, mais qu'il recouvrât la basse Syrie, & qu'il y ma la tête d'une puissante armée. Il falloit qu'il comptât beaucoup sur la sagel justesse de ses mesures, sur la discipline des troupes, sur l'expérience des C & des Généraux qu'il avoit attirés en Egypte, pour aller au-devant de l'enne la basse Syrie dans la résolution de le combattre. Je suis persuadé qu'il ne pas imprudemment & sans de grandes espérances, il connut parfaitement se en les comparant à celles d'Antiochus. Il savoit très-bien qu'elles lui étoien rieures en nombre, mais beaucoup inférieures à l'égard de la discipline milit que ses soldats & ses Officiers n'étoient plus les mêmes. C'est ce que Poly apprend. Sans ces considérations il n'eût jamais hazardé de mettre tout en en débutant d'abord par une action générale. Végéce me fournit une maxim lente. Il est difficile, dit-il, d'être surmonté par l'ennemi, d'en être batt qu'on a autant de connoissance de la qualité de ses forces que de celles de s mi. *Difficile vincitur, qui vere potest de suis & de adversarii copiis judicare.* devoir retracer à mes Lecteurs cette politique de Sosibe, car elle fournit adi ment de quoi nous instruire.

Voilà l'éloge de Sosibe; il en est bien digne, ce me semble, à le considé ce point de vûë : c'est quelque chose d'être louable par certaines qualités, « l'on soit peu supportable en d'autres contraires. Il paroît même dans cette bat Sosibe fit tout ce qu'on peut attendre d'un Général entendu & capable d'agir même. Polybe nous le fait assez connoître : car pour le Roi, bien qu'il y personne, & la Reine même, ils ne faisoient que représenter; ce qui n'est j pas d'un petit effet dans les armées. Franchement les Généraux d'Antiochus moins par tout où ils furent placés. Leur conduite n'est pas sans reproche, Maître étoit plus en droit de s'en plaindre que de ses soldats. Je suis persu dans les batailles rangées qui se donnent dans une plaine, il faut engager le sur toute la ligne, c'est-à-dire que tout donne en même tems, & non pa mencer par une aîle ou par un centre. La raison de cela, est que si l'ennemi ve victorieux à l'endroit où il est attaqué, les troupes, qui ne sont pas en trées en engagement, étant témoins de cette défaite, se découragent ou rabatte coup de leurs espérances; ce qui fait toujours un mauvais effet. Il vaut mie ner tout d'un coup de toutes parts pour éviter un si grand desavantage : car t nant en même tems, ceux de la droite ne peuvent pas voir ce qui se passe à « d'eux, & tous combattent avec une égale espérance. Ceux qui sont témoins cès des corps qui sont peu loin d'eux, ou à la portée de leur vûë, s'anime chent d'en faire autant de leur côté. Ceux mêmes qui ont vaincu, voiant l en peine, & qui n'ont pas eu le même succès, vont à leur secours; ce qui l davantage, & fait qu'ils redoublent leurs efforts : car alors on cherche moins suivre l'ennemi, qu'à finir aux endroits où la victoire est encore incertaine lance, & plus encore lorsqu'ils ont du pis. Si tout avoit donné en même tems tiochus, je suis persuadé que ce Prince, voiant ceux qu'il avoit à sa gauche dans le combat sans avoir encore rien fait, se fût infailliblement replié sur pour le prendre en flanc.

Quelquefois une aîle donne plutôt qu'une autre, ou plutôt les aîles, & dans les grandes armées, qui ne sauroient combattre que sur un grand from

„ toutes les fois, dit Plutarque dans la Vie de Marius, qu'un front de b
„ fort large & fort étendu, il arrive ordinairement que les aîles sont avan
„ centre enfoncé; ce qui confirme ce fait, ajoute-t-on, c'est l'apologie q
„ lus même fut obligé de faire, dans laquelle il se plaignit hautement de
„ & du mauvais tour qu'il lui avoit joué. Peut-être n'y pensa-t-il pas, ca
que n'explique pas la raison pourquoi les grandes armées forment une cc
une espéce de croissant. C'est que ceux de la droite & de la gauche à mes
sont plus éloignés du centre, ne le voiant pas assez pour s'aligner, comme i
de le faire, & surtout dans certains terrains, s'avancent pour le voir, ou
que la ligne vers ce centre soit un peu courbe, elle se courbera davantage :
qu'ils auront à leur droite & à leur gauche s'avanceront plus, & cela augme
qu'aux aîles le croissant sera plus ou moins profond selon l'étenduë de la l
qui me feroit assez croire que Marius ne fit pas cette remarque, & qu'il p
plus malin qu'il n'étoit en effet. On voudra peut-être sçavoir quel étoit le
tour dont Catulus se plaignoit, on peut bien juger par le passage déja cité
tarque doit nous l'apprendre.

Baiorix, Roi des Cimbres, s'étant campé à quelque distance de l'armée, d
rius de prendre le jour & le lieu pour décendre en bataille, & décider qui
seroit le maître du païs. Le Général Romain accepta le défi, & aucun ne
au rendez-vous, qui fut dans la plaine de Verceil. „ Ils se mettent en bataill
„ Catulus avoit sous lui vingt mille trois cens hommes d'infanterie, & Ma
„ te-deux mille. Catulus fut mis au centre, & les troupes de Marius furen
„ sur les aîles, comme l'écrit Sylla, qui se trouva à cette bataille; & l'on
„ Marius rangea ainsi l'armée malicieusement, dans l'espérance qu'avec les d
„ il tomberoit sur ses ennemis & les romproit, & qu'ainsi la victoire seroit
„ ment dûë à ses troupes, sans que Catulus y eût aucune part, & qu'il se f
„ ment mêlé avec les Barbares; ce qui arriva effectivement.

Si Antiochus vouloit d'abord engager son aîle droite plutôt que l'autre,
qu'il y avoit placé l'élite de ses troupes, outre qu'il se trouvoit supérieu
de l'ennemi, il devoit ordonner aux Officiers Généraux de son armée d'att
même tems à la gauche & aux phalanges. Il ne falloit pas même qu'ils
sent cet ordre pour charger : au lieu que l'armée Egyptienne attaqua de tout
& ce qui prouve que Ptolémée avoit d'excellens Officiers Généraux & d'u
de valeur, c'est qu'ils ne s'étonnérent point de la défaite de toute leur g
cavalerie. Ils jugérent bien que s'ils donnoient le tems à l'ennemi de réflé
l'avantage que le Roi venoit de remporter à sa droite, il augmenteroit de
& de résolution, & qu'il arriveroit tout le contraire à leurs troupes, si
noient à s'appercevoir du malheur de leur gauche, & que l'ennemi donnant l
ensuite de son avantage, il leur feroit plus difficile de la réparer & d'y
du remède. Sur ces sages considérations ils prirent le parti que tout aut
ceux d'Antiochus eussent pris infailliblement : profitant de la faute de celui-
couroit après les fuiards, qui l'entraînoient à sa ruine, & du peu de résolu
ses Généraux, qui y concouroient de leur mieux; leur droite & tout le
la ligne s'ébranlérent presque en même tems avec tant d'ordre & de courage
passérent sur le corps de tout ce qui osa leur résister : conduite admirab
nous apprend à ne jamais désespérer dans les plus grands accidens de la guerr
qu'on ferme les yeux dessus, & qu'on prend le parti d'être les premiers à att
tout à la chaude.

La lâcheté des troupes d'Antiochus, & l'ignorance de ses Généraux, sont

concevables. Polybe en eſt tout ſurpris. Sans doute qu'Antiochus dut l'êt coup davantage, car il ne paroît pas qu'il fut fort loin après les fuiards. lorſque ſon armée étoit dans une entiére déroute. Il me ſemble qu'étant à la ſon aîle victorieuſe, il étoit en état d'attaquer la cavalerie de Ptolémée, infér la moitié, outre que la retraite ne pouvoit lui être interdite, quoique mon ſemble dire qu'il eut bien de la peine à la faire. Mais comment cela ſe peut- lieu d'une grande plaine? A moins qu'il n'y eut des défilés pour aller à Rapl les ennemis avoient devant eux. Je crois bien qu'il n'étoit pas en état d'attaq fanterie ennemie; mais il lui étoit libre de l'éviter & de ſe jetter ſur les trac cavalerie de Ptolémée, qui s'étoit peut-être débandée pour ſe mettre aux troı fuiards; & quand elle auroit marché en bon ordre, le Roi pouvoit attaquei avoit quatre mille chevaux contre deux mille, ſa cavalerie ſe fût alors ralliée (grande partie de ſon infanterie. Avouons-le franchement, la tête lui tourna; eſt d'autant plus étrange, qu'on arrive ſur lui avec des avantages infinis, qu difficile de ne pas connoître.

Je ne blâme ici Antiochus que par conjecture; mais dans ce que je vais dii te eſt viſible. Les débris de ſon armée ſe rétirérent dans Raphie. Le Roi aſſez à tems pour les rallier ſous la protection des machines de cette place à ſes troupes, leur faire voir la honte de leur défaite, & les engager à la Ce n'étoit pas aſſez que de penſer ſimplement à la rallier. Ecoutons mon „ Le premier deſſein d'Antiochus après la défaite de ſon armée, *dit-il*, éto „ maſſer tous les fuiards, de les rallier & de camper hors de la ville, il n „ entré que malgré lui, parce que la plûpart de ſes gens s'y étoient jettés. Ri pêchoit le Roi de les en faire ſortir en donnant le premier l'exemple, & de pre1 réſolution digne d'un Prince qui s'étoit acquis le ſurnom de Grand. S'il eût ſous les murs de la ville, il ſe fût bientôt apperçu que la perte d'une bataille ı mais ſi grande que l'on s'imagine, & que le mal eſt plus dans l'imagination c la choſe même. M. le Duc de Weimar en donna une preuve manifeſte aprè grace de Rhinfelt, qu'il ſçut ſi bien réparer, que cette action eſt tout c peut imaginer de grand & d'illuſtre, comme je l'ai dit dans les Volumes dens: car l'antiquité ne nous offre rien qui égale la gloire de ce grand Ca où M. le Duc de Rohan eut très-grande part, lui aiant inſpiré ce deſſein tiochus ne perdit que dix mille hommes d'infanterie & trois cens chevaux, qu'il étoit encore de beaucoup ſupérieur à ſon ennemi, & en état de recom ſi comme un Weimar & un Coligni il eût été ſupérieur à ſa diſgrace; ma ce qui n'appartient pas à tout le monde. Voilà l'examen & l'analyſe c bataille. Entrons maintenant dans les inſtructions & les régles de tactic nous croions qu'on doit obſerver dans une occaſion ſemblable dans un par1 me dans l'autre, ſans nous écarter de nos principes & du ſyſtéme de tactic nous avons embraſſé.

§. IV.

Ordre de bataille dans une plainte raſe ſelon le ſentiment de l'Auteur.

UN Prince qui n'a pour tout fondement du ſuccès d'une guerre qu'il ve1 prendre contre un autre, que la connoiſſance qu'il a de ſa propre fc ſe trouvera expoſé à de très-grandes diſgraces, s'il ignore d'ailleurs le caract ceux qui ſont au timon des affaires, au défaut du Maître, qui n'y enten

Car il arrive quelquefois qu'un Prince foible, incapable de sentimens, lâche ambition, tel que Ptolémée, a des Ministres capables de grandes choses autant d affaires de politique que dans celles de la guerre. Il ne faudroit pas remonter foi dans les premiers siécles pour en donner des exemples, ils se suivent assez près-ä la source de l'agrandissement des Roiaumes & des Empires ne se trouve pas to dans les Princes mêmes, & sur le trône. Je ne prétens pas parler ici de Ptol Ces sortes de monstres seroient un peu rares dans l'Histoire, si Rome ne no avoit pas fourni à profusion dans ses Empereurs, mille fois plus horribles, pl rans, plus foux & plus ridicules que nuls autres du monde entier. Je parle i Princes qui ne sont rien de tout cela, bons & sages, mais qui se livrent, so hazard ou par choix, à des Ministres éclairés & capables. Deux Princes de cett tée, qui se succédent l'un à l'autre, avec de telles gens à la tête de leurs afl îront très-loin à la gloire, & se feront beaucoup redouter. Mais si après un ce qui aura eu un bon Ministre, qui l'aura fait prospérer, il en vient un aut bile & éclairé, & qu'il soit ainsi secondé; où n'ira-t-il pas? J'ai lû dans je n quel Auteur une chose que je vais dire à propos de cela. La France se trouv un desordre extréme sous le Ministére du Cardinal Mazarin, & pendant la mi de Louïs XIV. Après la mort du Cardinal, la France passa d'un état de desor de trouble dans une puissance & une gloire surprenantes.

Ce changement eut trois principes, premiérement la sagesse du feu Roi amour pour la gloire, & ses plus grands ennemis ne lui refuseront jamais ces qu là; l'habileté & la probité de M. Colbert, qui étoit chargé du soin de ses fin la capacité & la fermeté de M. de Louvois, qui gouvernoit alors les affaires guerre. Ces trois principes sont la source de l'agrandissement des Roiaumes & de pires. Je ne pense pas que qui que ce soit de mes Lecteurs accuse Ptolémée d' contribué en rien au succès de la guerre contre Antiochus. Celui-ci se trompa lorsqu'il s'imagina qu'un Prince aussi corrompu & aussi méprisable que Ptolémé roit incapable de faire un aussi bon choix que celui qu'il fit, & qu'il en feroit d nistre comme du Maître. Il ne se trompa pas en certain égard. Sosibe pouvoi en même tems capable de posséder tous les talens d'un Ministre & ceux d'un p scélérat, il en paroît assez dans mon Auteur dans ce dernier genre.

Antiochus ne regarda pas d'assez près à ce qu'il faisoit. Il n'eût pas moins guerre, mais il l'eût beaucoup moins mal faite & avec moins de négligence. Il fut mal servi par ses espions en Egypte, & encore plus mal par ses Généraux dans ur tion de cette importance, & dont les suites furent encore plus fâcheuses que la même. Toute cette action nous fournit des instructions admirables à l'égard de tailles rangées dans les plaines rases & découvertes, où les armées de part & d'aut sçavent ou flanquer leurs aîles. Il semble alors que le foible ne sçauroit combattre tre le fort, sans se voir surpassé extraordinairement à ses aîles. Je sçai bien qu a des remédes que j'ai expliqués ailleurs en plusieurs endroits de cet Ouvrage; on n'a pas toujours le tems de les appliquer. J'ai parlé de chariots, d'arbres coup autres obstacles pour se couvrir, car il n'est pas question ici d'un retranchement, n'est pas de notre sujet, & regarde une autre partie de la guerre, mais seulement c puier les ailes à quelque chose; ce qui n'est pas sans quelque défaut, & même desavantage dans une grande plaine, & surtout à la nation Françoise, dont l'hu ne la porte guéres à attendre l'ennemi. Il le faut nécessairement, de peur qu'e vançant sur l'ennemi on n'abandonne ce qui nous couvre. Ce qu'il y a de plus gereux, c'est que si l'ennemi perd tant soit peu de terrain, ou qu'il soit repo on ne sçauroit profiter de cet avantage sans tomber dans le défaut que j'ai dit: c

ne prend pas garde qu'en le pouffant, les aîles fe trouvent dépouillées d
pui, & les flancs tout à découvert; l'ennemi qui nous déborde eft alors
nous doubler & de nous envelopper. Ajoutez à ce que je dis qu'un G
clairé & hardi ne manque pas, malgré les obftacles qu'on lui oppofe pour
débordé, de détacher un corps qui nous tourne & tombe fur nos derriéres.
ces fortes de terrains la fupériorité peut beaucoup, & il femble que cela de
ainfi dans de femblables fituations, & plus aujourd'hui que du tems des A
caufe de la profondeur de leurs files, qui rendoit les corps plus difficiles à
car cette grande épaiffeur les mettoit en état de faire front de tous côtés; au li
bataillons n'ont pas un tel avantage, & ne font guéres moins foibles, choqué
par un corps un peu plus épais qu'ils ne font à leurs flancs, qui ne fçau
nir. On comprend par-là combien il eft dangereux de combattre foible dan
ne contre le plus fort; ce qui prouve manifeftement la foibleffe de notre
de tactique, abfolument contraire aux régles de la guerre. Quel avantage
tirer de ces bataillons minces? Auffi le foible a toujours beau jeu au mil
vafte plaine, s'il fuit une méthode toute différente: car en doublant fes fi
affûré de percer, & je ne penfe pas qu'il faille autre chofe; mais ce ne
affez pour fes flancs, qu'il doit couvrir de colonnes de deux fections (
dire de deux bataillons qui ferment la droite & la gauche des deux aîles
valerie, dont les efcadrons feront entrelaffés de pelotons (3), fans que
de ceux qui ne les approuvent pas puiffent me faire foupçonner le moin
de que cette méthode ne foit pas tout ce qu'on ait pû imaginer de plu
& de plus fenfé. Apparemment que les Capitaines les plus célebres de l
& les plus grands & les plus habiles Guerriers d'entre nos Modernes, o
d'enchaffer des pelotons de moufquetaires parmi les efcadrons. Si on en
de nos Critiques, qui dit d'une maniére ironique: „ Il faut avouer au
„ pelotons entrelaffés ont bien de l'obligation à la cavalerie, fi elle eft vi
„ car fi elle avoit plié, ils euffent été furieufement mal menés par la caval
„ mie. C'eft dommage que cet Auteur n'ait pas été du tems de Hen
Guftave-Adolphe, de M. Turenne, de M. le Prince & de tant d'autres,
manqué de les defabufer de ces pelotons; vû que fi la cavalerie plie, ce
pitié de les voir fous le glaive du victorieux, & mal menés.

Ce n'eft pas affez que de mettre les aîles de la cavalerie entre deux colonn
encore, fi l'on a beaucoup de cavalerie, en inferer une au centre d'une
pour la retraite des pelotons, au cas que la cavalerie vienne à s'en aller aill
me je l'ai déja dit. Je ferme encore les aîles de mon infanterie de deux aut
nes (5) pour couvrir fes flancs, au cas que la cavalerie vînt à être battuë
du monde que les Généraux négligent le plus. Je fortifie mon centre de
tres colonnes (6) pour faire effort de ce côté-là. Les bataillons (7) d'ent
lonnes fur huit de profondeur. La feconde ligne à peu près dans le même o

les colonnes (8), que je mets aux deux pointes des aîles, & à celles de l'in
(9). Dans cet ordre quelque débordé que l'on soit, on n'a rien à craindre,
mi se repliera autant qu'il lui plaira, puisque cet ordre, peu différent des aut
j'ai donnés pour les plaines, n'exige pas d'attendre l'ennemi, mais de marche
à lui le fusil sur l'épaule, & le laisser tirer pour l'aborder & le joindre la baion
bout du fusil, & on le joint avec d'autant plus d'ordre & de promtitude, qu
corps ne flotte à cause de la profondeur des corps, & par conséquent de leur
front, outre que le choc est plus pesant & plus vif: que si l'on vient à percer
me il est impossible que cela n'arrive, tout ce qui outrepasse les aîles, quelque
tier qu'il soit, ne réparera pas le mal.

Un mouvement fait à quelqu'une des aîles de la premiére ligne, est la ch
monde la plus dangereuse & la plus délicate, lorsque c'est en présence de l'e
Le plus grand homme parmi les Anciens en ce genre-là, a été Scipion: je n
pas ici des Grecs, sans doute plus grands Tacticiens & plus habiles en mou
généraux que les Romains. La maniére de nous ranger aujourd'hui est plus f
ble pour les manœuvres rusées, car la premiére ligne couvrant la seconde, c
peut s'étendre à ses aîles, en marchant par son flanc d'abord, ensuite en avan
former un crochet par une conversion; mais il faut d'excellentes troupes po
sortes de mouvemens, & des Chefs intelligens; outre qu'il faut qu'ils soien
avec toute la promtitude & la rapidité possible, & qu'on prenne bien son
Celui du Maréchal de Luxembourg à Fleurus est d'un grand Capitaine. I
mieux lorsqu'on est le plus foible fortifier extrémement la premiére ligne, &
le centre & le reculer, pendant que les aîles avancent, qu'on fortifie le plus.
on partage la seconde ligne en deux corps vers les aîles, & ce sont ces deux
qui doivent s'étendre en partie à droit & à gauche pour envelopper l'ennem
toute la vigueur possible: car si les aîles sont une fois battuës, le centre ne t
pas. Les mouvemens qu'on peut faire aux aîles ne sont pas si difficiles que ceu
centre; mais ceux-ci pour être moins communs & plus sçavans, sont aussi plus
bles de tromper l'ennemi. Végéce dit dans ses régles générales, qu'une armée
rie & disciplinée doit engager le combat par ses aîles. *Qui habet exercitatissima
tes, in utroque cornu pariter prælium debet incipere.* Ce terme d'*exercitatissin*
très-bien là, car il n'y a pas peu de difficulté d'attaquer par les aîles, parce
est ordinaire d'y porter tout ce qu'on a de meilleur; ce qui fait qu'on y t
plus de résistance, & rarement y emploie-t-on le stratagéme, & c'est là pourta
l'on peut le mieux ruser.

Un Général hardi & entreprenant ne s'embarasse guéres du nombre de ses en
lorsqu'il peut suppléer à sa foiblesse par l'excellence de son ordre de bataille: c
en quoi excelloient les Machabées contre de puissantes armées. Leur méthode
naire étoit de se ranger sur deux, trois ou quatre corps & sur une profonde
traordinaire. J'ai donné cette méthode, que j'approuve fort, dans les Tomes p
dens, où je renvoie le Lecteur; & pour peu qu'on l'examine, on sera peut-ê
mon avis, lorsqu'on supposera un Général habile à la tête des soldats intrépi
audacieux. Les Machabées avoient cet avantage-là; mais il serviroit de peu da
Général malhabile, & les Machabées étoient très-grands Capitaines, le pére c
les enfans. Ils avoient été dressés dans les mêmes principes de tactique, & s'en
vérent très-bien. Un Général qui sçait son métier, sent bien que pour rempor
victoire il importe peu que le combat s'étende sur toute la ligne, un centre pe
décide presque toujours; mais lorsqu'on pénétre & qu'on ouvre celui-ci à pu
plein, & qu'on en fait autant aux aîles, tout est perdu. Ce que faisoient les M

bées, & selon le nombre des gens qu'ils avoient, ils formoient plus de corj extraordinairement les uns des autres, & abandonnés à eux-mêmes, c'est-à-d combattoient indépendamment les uns des autres. Chacun étoit de trois à qu hommes sans aucune cavalerie, ou du moins fort rarement, & cependant il la hardiesse d'attaquer les ennemis, souvent quatre fois plus forts, & ne m: pas de les battre.

Cette maniére de combattre par grands corps séparés n'étoit pourtant pas p re aux Juifs, les Grecs s'en sont servis quelquefois. Les exemples ne sont dans les Historiens. J'en ai rapporté un assez grand nombre dans les Volun dens. Malgré cela je ne puis résister à la tentation de finir ce Paragrafe p plus mémorables de l'Histoire des Machabées, que je vais copier, non tou mais dans les principales circonstances. Je le tire du Supplément au Dictioi Bible de Dom Calmet, où j'ai donné tous les ordres de bataille du peuple accompagnés d'Observations. Voici ce que je dis dans celui-ci.

„ Je ne vois rien de plus beau ni de plus admirable dans les anciens H „ que les harangues que les Généraux faisoient à leurs troupes pour leur : „ courage dans les grands besoins. Cette méthode, qui est excellente dans l „ d'un Général, & encore plus dans celle d'un Roi, a duré jusqu'au six „ cle. Les harangues d'Henri le Grand sont remarquables dans son Histoire. „ Machabée dans la harangue qu'il fit à ses soldats, n'oublia rien de tou „ pouvoit relever leur courage & exciter leurs espérances. Il mit en usage l „ te bâtterie de la religion, qui est de toutes celle qui remuë & qui toucl „ tage le cœur, lorsque c'est un brave Guerrier tel que Judas qui s'en mél „ rappelle dans la mémoire tous les secours que Dieu avoit donnés à leurs „ défaite de l'armée de Sennachérib, & finit par une victoire beaucoup plu „ & si extraordinaire, que les Commentateurs ne sont pas peu embarassés : „ ver dans l'Histoire, & ils ne la fondent que sur des conjectures qui parc „ peu forcées: Dom Calmet dit, *qu'il est assez croiable que l'affaire don parle ici, fut quelque entreprise des Galates sur la Babylonie, qui n'aiant point e a été négligée par les Historiens, qui ne s'appliquent guéres à rapporter les exc ennemis, lorsqu'elles ne sont pas liées à d'autres événemens de l'Histoire.* „ M „ permettra de lui répondre, qu'il n'y a point d'Historien, quelque ab „ qu'il soit, qui puisse omettre un événement aussi surprenant, puisque J „ sa harangue dit que six mille Juifs, & s'il vous plaît en belle plaine, a „ cours du Ciel, avoient tué dans un combat six vingt mille Galates. Un l „ seroit-il capable d'écarter un tel événement? Cependant l'Histoire n'en „ mention; ce qui me surprend encore plus que l'action des six mille hon „ en tuent six vingt mille. Car cet exemple n'est pas unique dans l'Histoir

„ Cette guerre d'Antiochus avoit d'abord porté la consternation parmi „ Lysias, Régent du Roiaume pendant l'absence d'Antiochus Epiphanés, „ allé en Perse, *choisit tout ce qu'il y avoit de meilleurs Généraux, entr'aut* nor & Gorgias.

„ Judas aiant appris le dessein d'Antiochus d'exterminer toute la nation Jui „ bien les difficultés qu'il y avoit de s'opposer à cette entreprise, le no „ valeur de ses ennemis & l'expérience des Chefs l'étonnoient; mais il „ mesures dignes de lui. Pour dissiper ses craintes, il établit une discipli „ parmi les troupes. Il introduisit le même ordre que David avoit établi „ regne, . .

„ Gorgias sçachant que les Juifs étoient résolus de vaincre ou mourir p

„

„ religion & pour leur patrie, tenta une surprise nocturne, comptant de su
„ Judas & de tailler en piéces sa petite armée à la faveur des ténébres : il par
„ sur le soir, s'étant mis à la tête d'un corps de cinq mille hommes de pie
„ mille chevaux choisis, & marcha droit au camp d'Israël. Judas informé du
„ de son ennemi, ne perd pas un instant, décampe au milieu de la nuit, prof
„ l'absence de Gorgias, dont il craignoit la ruse & l'audace, il tire du côté d
„ & lui dérobe une marche. Gorgias, qui le croit encore dans son camp,
„ proche, & le trouvant abandonné, s'imagine que les Juifs ont pris la fuit
„ va chercher, mais inutilement, dans les montagnes, ne pouvant croire qu'
„ sent tiré droit à leur camp.

„ Judas y arrive, & Nicanor surpris d'une avanture si extraordinaire & d
„ diesse de son ennemi, ne sait que penser de l'entreprise de Gorgias, il cr
„ avoit été battu ; cependant à la vûë des Juifs il sort de son camp, met ses
„ en bataille & les range selon la méthode des peuples de l'Asie, qui étoit c
„ Grecs, c'est-à dire l'infanterie au centre & la cavalerie sur les aîles.

„ Pour Judas Machabée, *il divisa son armée en plusieurs corps, & en donna mandement à ses fréres, Simon, Joseph & Jonathas, chacun d'eux aiant sous s ze cens hommes.* „ Cela veut dire en recourant au premier Livre des Mach
„ qu'il la partagea en quatre corps, puisqu'il est dit qu'il parut à la tête de si
„ hommes. On voit qu'il suit toujours sa méthode de combattre par corps sép
„ le front de la ligne & sur une très-grande profondeur.

„ De toutes les batailles que les Machabées ont données, je n'en vois po
„ soient plus accompagnées de cérémonies & de précautions que celle-ci. Il f
„ re aussi que le salut des Juifs en dépendoit, tant les forces de leurs enne
„ toient nombreuses, & les Chefs aguerris & capables d'inspirer la crainte &
„ reur ; mais le Général des Juifs par son habileté & sa prudence surmonta t
„ obstacles.

CHAPITRE XVIII.

Tréve entre les deux Rois. Largesses des Puissances en fa des Rhodiens.

ANtiochus après avoir fait enterrer ses morts, prit la route
Roiaume. Pour Ptolémée il entra dans Raphie, & prit
blée toutes les autres villes. C'étoit à qui reprendroit son parti, &
menteroit sa domination. C'est assez l'ordinaire des hommes da
sortes de révolutions de s'accommoder au tems : mais il n'y a p
peu les qui soient plus naturellement portés à cette politique que
de la basse Syrie. Je crois aussi que ce fut alors un effet de l'aff
qu'avoient auparavant ces peuples pour les Rois d'Egypte : car d
tems ils ont eu pour cette Maison une très-grande vénération.
firent-ils à Ptolémée des honneurs infinis : Couronnes, sacrifices
tels, rien ne fut négligé.

Aussitôt qu'Antiochus fut arrivé à la ville qui porte son nom voia Antipater son neveu, & Théodote Hémolien à Ptolémé traiter de la paix. Depuis la perte de la bataille il ne croioit pas compter sur la fidélité des peuples, & d'ailleurs il craignoit qu ne profitât de cette occasion contre lui. Rien de tout cela ne vi l'esprit de Ptolémée. Charmé des avantages qu'il venoit de r ter & de sa conquête de la Cœlesyrie, entraîné de plus par l'h qu'il s'étoit faite d'une vie molle & voluptueuse, loin de s'éloi repos, il n'y avoit que trop d'inclination. Il fit d'abord quelq naces & quelques plaintes aux Ambassadeurs de la maniére do tiochus l'avoit traité : mais il consentit à une tréve d'un an, & Sosibe à Antioche pour y faire ratifier le Traité. Après avoir passé trois mois dans différens endroits de la Syrie & de la Ph s'y être assuré des villes, & y avoir établi Andromaque pour C neur, il prit avec sa sœur & ses favoris le chemin d'Alexand chacun connoissant le genre de vie qu'avoit mené ce Prince jusq fut fort surpris *(a)* de la maniére dont il avoit terminé cette

(a) *Chacun connoissant le genre de vie qu'avoit mené ce Prince jusqu'alors, fut fort surpris.*] Comme la science des armes est immense, & qu'il y en a bien peu à quoi celle-ci ne confine par quelque bout, on peut bien juger que la politique n'en est pas une des moindres parties. Les Egyptiens, dit Polybe, furent tout étonnés de voir un si indigne Prince abandonner son tabourin, tous ses instrumens musicaux, & les délices d'Alexandrie, pour endosser le harnois & se mettre à la tête de ses armées. En effet cela paroit surprenant, & si pourtant cela ne l'est pas tant qu'on se l'imagine, puisque les lâches vont à la guerre comme les plus braves. A la vérité le nombre de ceux-ci est le plus considérable, & l'autre ne l'est pas à beaucoup près tant; notez que je n'ai pas les soldats en vûë: Cela n'empêche pourtant pas que ce ne soit un très-grand mal dans les armées : mais il devient irréparable lorsqu'il s'en trouve un certain nombre parmi les Officiers Généraux. Un Ministre qui voit cela, ou qui soupçonne la timidité des uns & l'ignorance ou le peu d'expérience des autres, a beaucoup à craindre pour son Maître comme pour lui-même. Je suis tenté de croire que Sosibe, que Polybe nous représente comme un homme doué des plus excellentes parties de la politique, craignant que les affaires ne tournassent pas à son gré, la défaite de Nicolas & celle de la flotte de Ptolémée, & que la campagne suivante ne fût pas plus heureuse que la premiére, crut qu'il n'avoit rien de mieux à faire que d'engager son Maître de marcher lui-même en personne contre Antiochus : pensée trop relevée pour entrer dans la tête d'un Prince fainéant & sans cœur. Elle ne pouvoit venir que de son Ministre, qui lui fit voir la nécessité de se mettre à la tête de s Deux raisons l'engagérent à le porter solution; la crainte qu'on ne lui imputâ vais événemens de cette guerre, si les c loient pas selon ses souhaits, & l'autre tant pas moins haï que son Maître, pas si méprisé, la haine ou la jalousie ciers Généraux conjurés contre lui po dre, ne leur eussent inspiré le dessein battre : car il n'y a pas de meilleur pour précipiter un Ministre puissant d son pouvoir au plus bas de la rouë qu des disgraces, & ce ne seroit pas la pre que cette haine ou cette jalousie, & passions qui remuent les Courtisans & d'un Roiaume pour ruiner la fortune d tre impérieux, & souvent trop homm auroient fait perdre de grandes bataille sein prémédité. J'en ai remarqué un nombre dans l'Histoire ; ce qui ne p trop que les Courtisans ambitieux ne sent ni Souverain ni patrie lorsqu'il s'a intérêts, ou de se venger de leurs enn Ministre puissant, quelque habile hom que juste & quelque désintéressé qu'il trouvera-t-il pas exposé tous les jours blables attentats, ou à des cabales for le faire échouer dans tous ses projets, Sosibe ? Il y a de grandes vertus & d les honorent, qui les respectent & qui dans les Cours des Princes comme d publiques; mais le nombre en est-il b & capable de balancer la puissance d Sosibe étoit trop éclairé pour ne combien il importoit à son Maître tre à la tête de son armée, comme je

Le Traité conclu avec Sosibe, Antiochus revint à son premier
& se disposa à la guerre contre Achée.

Vers le même tems un tremblement de terre aiant renversé l
losse des Rhodiens, les murs de la ville, du moins pour la plus
de partie, & la plûpart des Arsenaux, ce peuple mit à profit (
accident avec tant d'adresse & de prudence, que bien loin d'en
souffert, cela ne servit qu'à augmenter & à embellir leur ville

haut. On sçait, dit un Auteur judicieux, que selon le cours de la nature celui qui paie de sa présence envahit le bien de quiconque n'en paie point, ou sauve le sien propre & sa réputation, ou que les hommes laborieux & hardis dépossédent à leur gré les hommes lâches & fainéans. Le sage Egyptien, plein de cette idée, engage son Maître fainéant à cette résolution, & lui fait voir sans doute qu'il n'y avoit rien de plus capable d'encourager ses troupes, de maintenir chacun dans son devoir, & de plus digne d'un grand Roi, que de combattre contre un autre qui vient pour le déposséder de ses plus belles provinces.

,, Quand quelqu'un voudra maintenir, *dit Montagne*, qu'il vaut mieux que le Prince conduise
,, ses guerres par autre que par soi, la fortune
,, lui fournira assez d'exemples de ceux à qui leurs
,, Lieutenans ont mis à chef de grandes entre-
,, treprises : & de ceux encore desquels la pré-
,, sence y eût été plus nuisible qu'utile. Mais nul
,, Prince vertueux & courageux ne pourra souffrir
,, qu'on l'entretienne de si honteuses instructions.
,, Sous couleur de conserver sa tête, comme la
,, statue d'un Saint, à la bonne fortune de son E-
,, tat, ils le dégradent de son office, qui est tout
,, en action militaire, & l'en déclarent incapa-
,, ble.

On se souviendra du beau mot de Vespasien, qui est certainement digne d'un grand Prince.
,, Etant malade de la maladie dont il mourut, dit
,, encore Montagne, il ne laissoit pas de vouloir
,, entendre l'état de l'Empire, & dans son lit
,, même dépêchoit sans cesse plusieurs affaires
,, de conséquence: & son Médecin l'en tançant,
,, comme de chose nuisible à sa santé : *Il faut*, disoit-il, *qu'un Empereur meure debout*. ,, Voilà
,, un beau mot, à mon gré, digne d'un grand
,, Prince. Adrian l'Empereur s'en servit depuis
,, à ce même propos : & le devroit-on souvent
,, ramentevoir aux Rois, pour leur faire sentir
,, que cette grande charge qu'on leur donne du
,, commandement de tant d'hommes, n'est pas
,, une charge oisive, & qu'il n'est rien qui puis-
,, se si justement dégoûter un sujet, de se met-
,, tre en peine & en hazard pour le service de
,, son Prince, que de le voir appoltroni lui-mê-
,, me à des occupations lâches & vaines, & d'a-
,, voir soin de sa conservation, le voiant si non-
,, chalant à la notre.

Un Ministre, qui a grand pouvoir sur l'esprit de son Maître, qui passe son tems à des occupations vaines & ridicules, comme faisoit P
ne pouvoit lui donner de meilleures leç
l'en arracher, que de lui faire voir que l
ble gloire ne devoit consister que dans
& les vertus militaires, & la honte dans
se & dans les vices.

Cet habile Ministre sçut tirer son M
cloaque où il s'étoit malheureusement
pour le mener à la guerre & le mettre à l
ses armées; métier digne d'un Roi, & l'
Il est difficile que les hommes les plus co
& les plus vicieux ne deviennent tout a
très-peu de tems : car lorsqu'on ne voit
bons exemples & d'honnêtes gens, on a l
ne pas leur ressembler & de se conduire
trement qu'ils ne font. Jean II. Roi d
gal n'eut pas besoin d'un Sosible pour
connoitre qu'un Prince doit s'exposer po
lut de son Etat, autant que pour sa prop
re. Ce Prince informé que *Rio de la Rac*
teresse importante qu'il avoit en Afrique
assiégée par les Maures, & qu'elle étoit e
ment pressée, assembla aussitôt ceux de s
seil pour voir les mesures qu'il y auroit
dre pour la secourir, & leur dit qu'il s
deshonoré s'il n'y marchoit lui-même en
ne, pour retirer du danger de braves ge
avoit jettés dans le péril où ils se tro
Cette résolution hardie surprit tout le
l'on prétendoit qu'un Roi ne devoit pas s
pour si peu de chose, & que l'évidence
ger étoit manifeste; ce qui fit que tous
lement s'y opposérent. Jean Abrantio, c
un homme de tête & de courage, aiant é
sulté, fut de l'avis du Roi, & dit entr'aut
ses : *Ceux qui sont assiégés sont en dang
ceux qui sont dans la résolution de les s
soient aussi*. . . . Le Roi approuva cet
se mit en état de l'exécuter; mais le Roi
en aiant été averti, offrit une tréve aux
gais, pendant laquelle ils sortirent de l'Is
tiosa, où le fort étoit apparemment bâti.

(a) *Ce peuple mit à profit cet accident a
d'adresse.*] Tout ce texte de mon Aute
pas indigne de la curiosité des Lecteurs,
être que le Commentaire ne l'excitera pas
L'Historien avouë franchement que les R
profitérent de leur infortune avec beauco
dresse. Je crois que la rhétorique de leurs
dans les Cours des Princes eut plus d'effic
la grandeur de leur mal. La ville ne fi

voit par-là combien la vigilance & la prudence l'emportent pa hommes sur la négligence & la mauvaise conduite. Avec ce défauts les événemens mêmes heureux sont funestes; a-t-on le

bouleversée, il n'y eut qu'une partie de leurs merveilles, leur arsenal & leur Colosse, qui se sentit de cet accident. Je le trouve moins surprenant que la magnificence des Princes qui les secoururent dans leur malheur. On ne pouvoit pas dire de ceux des tems antiques, comme de la plûpart de ceux qui sont venus tant de siécles après eux, & même peu de tems après, s'il faut en croire Polybe, qu'ils ne mesurent pas toujours leurs dons & leurs présens à la grandeur de leurs Etats, ou de leurs richesses. Ici leur cœur est plus grand que ne le sont les maux des Rhodiens, quand même leur ville eût été entiérement renversée. Je crois que la chûte de leur Colosse les toucha beaucoup plus que celle de leurs murailles & de leur arsenal. Quand je lis cette longue énumération & cette profusion de présens que les Rhodiens tirérent de tant de Rois & de Républiques, j'en suis tout surpris; car l'on peut dire que sans ce malheur cette République n'eût jamais éte si riche, si opulente & si heureuse qu'elle la fut depuis. Tout cela me persuade beaucoup plus que toute autre chose ce que dit le célébre Bénédictin Dom Bernard de Montfaucon dans son Supplément de l'Antiquité expliquée (*a*), que *l'or des ancien Perses surpassoit tout ce qu'il y a aujourd'hui d'or dans le monde*. Il prouve cela d'une maniére où il n'y a pas le mot à dire. Encore a-t-il oublié les richesses immenses du palais d'Ecbatane dont parle Polybe, & véritablement tous les secours que ceux de Rhodes reçûrent avec tant de magnificence, venoient des Rois d'Asie & de celui d'Egypte, qui leur fit de très-grand présens. J'avouë que cette République dut tout son bonheur à son Colosse, qui représentoit le Soleil, qu'ils adoroient comme le Dieu & le Patron de leur ville. C'est le premier bien que cette statuë gigantesque fit en tombant tout de son long dans la mer, puisqu'elle produisit une si grande abondance de biens & de richesses à cette République, que je ne pense pas qu'on ait jamais rien vû de semblable; ce qui la mit en état de faire pêcher son Dieu avec beaucoup de pompe & de reconnoissance. Il sembloit ne s'être noié que pour leur procurer de plus grands biens, car tous les Rhodiens en profitérent; au lieu que les autres statuës de bois ou de métal des autres Dieux n'enrichissoient que les Prêtres. Ecoutons ce que quelques Auteurs disent de cette statuë, il se trouvera un bon nombre de mes Lecteurs à qui cette merveille est tout-a-fait inconnuë

Le Colosse de Rhodes, qui enjamboit l'entrée de son port, est célébre dans l'Histoire: aussi fut-il mis au nombre des sept merveilles du monde.

(a) *Tom. 3. liv. 5. ch. 1.*

Il étoit d'airain & si prodigieusement g avoit cent soixante-dix coudées de hau cent cinq pieds, selon Festus; mais d'Auteurs prétendent qu'il étoit plus h énorme statuë représentoit le Dieu des qui étoit le Soleil. Ils le firent éleve levée du siége de leur ville, que Dem qua inutilement. Ce fut l'ouvrage de C dien, disciple de Lysippe. il mit douz ouvrage. On peut bien juger qu'il e en dedans. Il fut renversé, dit Pline, six ans après qu'il eut été posé sur ses Je crois que les deux tours qui défend trée du port lui servoient de pieds d' que ceux-ci touchoient aux tours. dans cet état jusqu'au tems de Pline, tend, & Dom Bernard de Montfaucon avis, que Pline se trompe, lorsqu'il fut renversé cinquante-six ans après qu' & que cela n'arriva que quatre-vingt a dédicace. Il fut depuis redressé sous Vespasien. Les Sarrasins s'étant ren de Rhodes, Mavia un de leurs Génér le Colosse sur le ventre, & le vendit qui l'aiant fait mettre en piéces, en ch cens chameaux. On prétend qu'il avo debout enjambant du port trois cens ce qui n'est pas véritable.

Il faut faire quelques remarques su Selon les proportions du pouce & de ce Colosse, il devoit certainement être que Festus ne nous le dit, & quand mên n'auroient pas été proportionnés à sa cent cinq pieds, n'est-il pas bien ridic que le Juif qui l'acheta en chargea neu meaux, chacun portant huit cens pesa le double de la charge d'un mulet. S cens chameaux le grand Scaliger est t une erreur de calcul qui n'est pas pet bien des gens lui ont reprochée: il redu des neuf cens chameaux à 144. quinta que le total monte à 7200. milliers. me surprend plus que l'erreur de Scalig tuë devoit peser au moins le triple. marque bien une chose, c'est qu'une p non de 24. pése ordinairement cinq m quelque chose davantage. Le Colosse tout au moins sept à huit pouces d'é la ceinture en haut. A l'égard du ba nécessairement que cette épaisseur fût l'attitude de la statuë. Je laisse à juger de chameaux qu'il eût fallu pour la par piéces, à peine tous ceux de l'Asi pû suffire; & pour preuve qu'elle d infiniment davantage que la charge de chameaux, on n'a qu'à proportionn

vertus opposées, on tire parti des malheurs mêmes. Les Rhodi
dépeignant avec des couleurs atroces l'accident qui leur étoit arri
& soit dans les instructions qu'ils donnoient à leurs Ambassade
soit dans les conversations particuliéres, faisant toujours leurs pl
tes avec beaucoup de noblesse & de zéle pour leur République,
touchérent tellement les villes, & principalement les Rois en leur
veur, que non seulement on leur fit de grands présens, mais qu
leur avoit encore obligation quand ils les recevoient.

Hiéron & Gelon leur donnérent soixante-quinze talens d'argent,
tie comptans, partie paiables peu après, pour l'huile des Athlé
des chaudrons d'argent avec leurs bases, des vases à mettre de l'
dix talens pour les frais des sacrifices, dix autres pour faire v
de nouveaux Citoiens, en sorte que la somme entiére montoit à
de cent talens. Outre cela ils exemtérent d'impôts ceux qui n
geoient à Rhodes, & leur envoiérent cinquante catapultes de t
coudées. Enfin après avoir tant donné, comme s'ils eussent
encore redevables aux Rhodiens, ils firent élever deux statues
leur place publique, dont l'une réprésentoit le peuple de Rhodes
l'autre le peuple de Syracuse, qui lui mettoit une couronne su
tête.

Ptolémée leur fournit aussi trois cens talens d'argent, un mil
de mesures de bled, du bois pour bâtir dix vaisseaux à cinq r
de rames, & dix à trois rangs, quatre mille poutres proportion
du bois d'où découle la poix, mille talens de monnoies d'airain,
mille pesants d'étoupe, trois mille voiles & trois mille mâts,
mille talens pour relever le Colosse, cent Architectes, trois cens
quante manœuvres, & quatre talens par an pour leur nourriture,

équestre de Louis XIV. j'entens celle de la place de Vendôme, avec ce Colosse ; il sera aisé de conclure que je n'avance rien que de raisonnable. On peut même déterminer la hauteur de la statuë, qui fut faite par un habile & excellent Maitre, par la grosseur de son pouce que l'Histoire nous a conservée, & l'on conviendra qu'elle devoit être beaucoup plus grande.

M. de Tillemont dans son Histoire des Empereurs, dit que l'an 74. de J. Ch. on fondit à Rome un Colosse d'airain de cent ou cent dix pieds. Suetone le pousse jusqu'à six vingt. Il dit qu'il avoit été fait sous le régne de Néron, & qu'on en ôta la tête, aussi vuide de cervelle que celle de son fondateur, pour y mettre celle du Soleil sous la figure de Tite. Il y avoit un grand nombre de statues colossales à Rome. Celle de Jupiter Olympien, qui fut le chef-d'œuvre de Phidias, étoit si prodigieusement grande, que ce Dieu qui étoit assis n'auroit pû se lever, disent les Historiens qui en ont parlé, aussi bien que les Poëtes, sans percer de sa tête la voûte du
ple. Les Egyptiens étoient encore dans l
de ces sortes d'ouvrages ; mais on ne vo
qu'ils en fissent d'autres que de pierres. Pa
cas dans son Voiage d'Egypte, parlant des
d'une grande ville, qui est apparemmen
cienne Thébes à cent portes, dit qu'il ren
quantité de bustes de figures d'hommes
de trente pieds de haut. Les ruines & l
bris d'une si fameuse ville sont infinimen
dignes d'admiration que les restes de ces f
monumens des Romains :

Laudandis pretiosior ruinis. Sidon. Apol.

Rien n'est plus surprenant qu'une tête c
qu'il vit sur une des piramides qui regarde
du Caire, d'une grosseur prodigieuse. Ell
environ cent pieds de tour & septante du n
en haut. Il dit qu'elle est toute d'une pié
qu'on la croit creuse par dedans.

ze mille mesures de bled pour les jeux & les sacrifices, & vin
pour la subsistance de dix vaisseaux à trois rangs. La plûpa
choses furent données sur le champ, & le tiers de tout l'argent
Antiochus de même leur fit présent de dix mille poutre
seize coudées jusqu'à huit, pour faire des coins; sept mille
coudées. trois mille talens de fer, mille talens de poix, mi
res de poix liquide, & leur promit outre cela cent talens
Chryseis sa femme donna cent mille mesures de bled, & tr
talens de plomb.

Séleucus, pére d'Antiochus, ne se contenta pas de ne pe
d'impôts de ceux qui navigeoient à Rhodes, ni de leur do
vaisseaux à cinq rangs de rames avec tout leur équipage & d
mille mesures de bled, il leur donna encore dix mille coudée
& mille talens de résine & de cheveux.

Ils reçûrent à peu près les mêmes libéralités de Prusias,
thridate, de toutes les Puissances qui étoient alors dans l'A
Lysanias, d'Olympique, de Limnée. Il seroit difficile de
les villes qu'ils engagérent à les secourir. Quand on considér
où la ville de Rhodes a commencé à être habitée, on est s
ses progrès, des richesses des Citoiens, des richesses de la vil
néral: mais si l'on fait réflexion sur sa situation heureuse, su
dance des biens que les étrangers y apportent, sur l'assem
toutes les commodités qu'on y trouve, loin de s'étonner, o
que cette ville est encore moins puissante qu'elle ne devroit

Au reste si je suis entré dans un si grand détail, c'est p
ment pour faire connoître quel fut le zéle des Rhodiens p
ver leur République: zéle qu'on ne peut ni trop louer ni tro
C'est en second lieu pour opposer les libéralités des Rois p
(a) à la lésine de ceux d'aujourd'hui, dont les villes & les

(a) *Pour opposer la libéralité des Rois précédens à la lésine de ceux d'aujourd'hui.*] Mon Auteur met ici en opposition la générosité & la magnificence des présens des Souverains précédens à la petitesse, ou si l'on veut à la lésine de ceux de son siécle. Je ne sçai s'il juge équitablement, je crois que non: il faut avoir égard aux tems. Ces Puissances de l'Asie n'étoient plus les mêmes lorsqu'il écrivoit son Histoire, elles avoient essuié de longues & ruineuses guerres, & l'avarice des Romains qui les avoient vaincues & presque soumises, avoit passé sur leurs trésors comme un feu devorant, ou comme un torrent qui emporte tout: car il est certain qu'après la guerre d'Antiochus une grande partie de l'or de l'Asie avoit été transportée à Rome, aussi bien que celui de la Gréce & de la Macédoine: l'Egypte étoit comme soumise aux Romains, & presque toutes les Puissances de l'Asie leur étoient tributaires. Si
mon Auteur avoit bien réfléchi sur c
trouvé que les dons & les présens
son tems étoient proportionnés à le
Ils l'étoient par conséquent à la gran
ame, & s'ils avoient égalé la larg
prédécesseurs, ils eussent été prodigue
généreux. „ Si la libéralité d'un Pri
„ discrétion & sans mesure, *dit M*
„ l'aime mieux avare. Les présens fai
diens nous font voir les grandes
l'Asie, le peu de moiens de leurs suc
non pas leur avarice.

Il semble d'abord au premier cou
les Rois & les Souverains de l'antiq
passé en magnanimité & en vertus
leurs dons nos plus grands Monarque
Mais si l'on considére que les trésor
comme Dom Montfaucon le prouv
étoient infiniment au-dessus de ceux

reçoivent si peu. Peut-être que ces Rois, après de si grands ex
ples de générosité, auront honte de faire tant valoir quatre ou
talens qu'ils auront donnés, & d'exiger des Grécs, pour un si ma
présent, autant de reconnoissance & d'honneur, qu'on en accordo
leurs prédécesseurs. Peut-être aussi que les villes, aiant devant les
les dons immenses qu'on leur faisoit autrefois, ne s'aviliront pas jus
rendre, pour des libéralités si méprisables, des honneurs qui ne
dûs qu'aux plus grandes, & qu'en n'accordant à chacun que ce
mérite, elles feront voir que les Grecs supérieurs aux autres nations
vent donner à chaque chose son juste prix. Reprenons maintenan
guerre des Alliés où nous l'avons quittée.

on trouvera, comme je l'ai dit plus haut, que leurs présens égalent à proportion ceux des plus grands Rois de l'Asie : je parle ici des Princes les plus généreux, & non des avares, qui ne mesurent pas leurs dons à leur puissance. Je suis persuadé, par exemple, que les Rois de Pologne & de Portugal, en donnant moins qu'un Cyrus, qu'un Aléxandre & qu'un Antiochus, n'ont pas l'ame moins grande & moins magnanime.

Je demanderois volontiers si Tacite est bien fondé dans ce qu'il dit de l'Empereur Tibére, qu'il étoit libéral, mais sévére dans ses libéralités, car il avoit cette grande qualité d'être extrémement défiant à l'égard des graces qu'on lui demandoit. Il n'accordoit qu'après de fortes preuves que ce qu'on lui demandoit étoit juste, & qu'on s'en étoit rendu digne par des services réels & non extorqués par l'artifice & par le mensonge. Belle leçon pour les Princes & pour leurs Ministres. Il n'y a rien de si aisé que de l'apprendre, & encore plus aisé de la pratiquer, lorsqu'il nous plait de l'approfondir & de n'être point la dupe de l'impudence & de la surprise.

Il est certain que Tibére mesura rarement ses présens & ses largesses à sa puissance & à la grandeur de son Empire & de ses trésors : car Rome avoit longtems été dans le repos d'une paix profonde jusqu'à la mort d'Auguste & sous le régne de Tibére, & les guerres avoient été peu considérables pendant la vie de celui-ci; & l'autre après s'être emparé de la République, la maintint exemte de troubles, sans penser à de nouvelles conquêtes, & laissa l'Empire florissant. Son successeur se fit une espéce de religion de laisser les choses dans l'état où elles étoient. L'épargne se trouvant remplie, il l'augmenta encore par son économie; de sorte qu'il étoit en état de donner beaucoup sans passer même pour libéral; les richesses de l'Empire étoient au-dessus de toutes celles des plus grands Monarques qui eussent jamais regné, & cependant ses présens n'ont jamais approché de ceux que les Rois de l'Asie donnérent aux Rhodiens.

On se souviendra des douze villes, dont
Tacite, qui furent renversées par un trembl
de terre sous le Consulat de Caius Célius
Lucius Pomponius. Sardes reçut aussi bea
de soulagement par la libéralité de Tibére:
quelle fut cette libéralité? Car enfin c'étoi
des villes les plus considérables de l'Empire.
pendant Tibére ne lui donna que dix millio
sesterces, qui faisoient la somme de deux
cinquante mille écus, & les autres furent
gées à proportion, avec quelques exemtion
ne somme si modique comparée aux forces
Empereur, est plutôt une marque de son a
que de sa générosité, & tous les dons & le
sens qu'il a faits, & les récompenses qu'il
cordés pendant le cours d'un régne si ma
reux & si tyrannique sont à peu près de la
force.

Rhodes n'étoit point soumise ni tributaire
cun des Princes qui la soulagérent dans so
fortune d'une maniére si noble & si génér
n'avoit pas même essuié de si grands maux
si grandes pertes que les villes dont parle T
Rhodes étoit une République qui se gouve
par ses propres loix, & très-digne d'être
gée par la vertu & la valeur de ses peuples,
exercés dans les combats de mer. Elle se
serva longtems pure à l'égard du courage &
hardiesse de ses habitans, c'étoient les plus
ves & les plus habiles marins de l'antiquit
n'avoient pas dégénéré du tems de César
en parle avec éloge dans ses Commentaires.
navires étoient dans les flottes Romaines ce
y avoit de meilleur, de plus estimé & de plu
doutable. La conservation de cette Répu
étoit en grande recommandation; & celà
de tout tems, comme il paroit dans l'His
L'on peut dire que jamais République ne
de si grands présens, & ne fut soulagée dan
malheurs avec tant de magnanimité & de ma
ficence que celle-là : car tous ceux qui lui e
voiérent, dit Polybe, sembloient lui être ol
qu'elle les reçut.

CHAPITRE XIX.

Les Achéens se disposent à la guerre. Division dans Még Les Eléens battus par Lycus, Propréteur des Achéens. événemens de la guerre des Alliés.

QUand l'Eté fut venu, Agetas étant Préteur des Etoliens, tus des Achéens, Lycurgue revint d'Etolie à Lacédémoı pellé par les Ephores, après qu'ils eurent reconnu la fausseté c pour lequel il avoit été exilé. Pendant que celui-ci prenoit des avec Pyrrhias, Préteur des Eléens, pour faire une irruption dan sénie; Aratus aiant fait réflexion qu'il n'y avoit plus de troupe géres chez les Achéens, & que les villes ne s'embarassoient p lever, depuis qu'Epérate, son prédécesseur dans la Préture, fort dérangé les affaires par sa lâcheté & sa mauvaise conduite, de relever leur courage, & en aiant obtenu un Decret, il se di rieusement à la guerre. Le Decret portoit, qu'on entretiendr mille fantassins de troupes étrangéres & cinq cens chevaux, q veroit dans l'Achaie trois mille hommes d'infanterie & trois c vaux; que de ce nombre seroient cinq cens fantassins de Mé armés de boucliers d'airain & cinquante chevaux, & autant d' Il étoit outre cela ordonné qu'on feroit marcher trois vaisse Acté & le golfe d'Argos, & trois vers Patres, Dyme & la ce canton.

Pendant qu'Aratus faisoit ainsi ses préparatifs, Lycurgue rhias étant convenus ensemble de se mettre en même tems en gne, avancérent vers la Messénie. Aratus en eut avis, & à la étrangers & de quelques troupes d'élite il vint à Mégalopolis courir les Messéniens. Lycurgue parti de Sparte prit par trahi lame, château appartenant aux Messéniens, & continua ensuite te pour se joindre aux Etoliens. D'un autre côté Pyrrhias vena lide avec un fort petit corps de troupes, fut arrêté dès l'entr Messénie par les Cyparissiens; de sorte que Lycurgue ne poı joindre, ni entreprendre, avec son peu de forces, quelque cl lui-même, se contenta de faire quelque tems le dégât dans le p subvenir aux besoins de ses troupes, & reprit le chemin de Spa avoir rien fait.

Après ce mauvais succès des ennemis, Aratus en homme précautionné sur l'avenir, persuada à Taurion & aux Messén

fournir chacun cinq cens hommes de pied & cinquante chevaux p
garder la Messénie, les Mégalopolitains, les Tégeates & les Argie
tous peuples, qui limitrophes de la Laconie, souffrent les prem
des guerres qu'ont les Lacédémoniens avec les autres peuples du
loponése: il se chargea lui-même de garder avec des troupes d'Ach
& des mercénaires toutes les parties de cette province qui regard
Elée & l'Etolie. Il travailla ensuite à réconcilier entre eux les M
galopolitains, qui chassés depuis peu de leur patrie & ruinés en
rement par Cléoméne; quoiqu'ils eussent un besoin pressant de p
sieurs choses, manquoient cependant de tout. Toujours même esp
mêmes dispositions, mais rien pour satisfaire aux dépenses tant
bliques que particuliéres. De là les contestations, les disputes,
emportemens qui les aigrissoient les uns contre les autres, comm
arrive d'ordinaire dans les Républiques & entre les particuliers, lo
qu'on se voit dans l'impuissance de mettre à exécution ce que l
avoit projetté.

Deux choses les divisoient; premiérement le rétablissement des m
de la ville, les uns disant qu'il la falloit rétrécir & en régler le cir
sur les moiens que l'on avoit pour le faire & sur les forces que l
auroit pour le garder en cas d'attaque: que la ville n'avoit été renv
sée, que parce qu'étant trop grande on n'étoit point assez de mo
pour la défendre; outre cela qu'on devoit obliger les plus riches
toiens de donner le tiers de leurs fonds pour grossir le nombre
habitans: les autres au contraire ne pouvoient souffrir ni qu'on d
nât moins d'étenduë à la ville, ni qu'on abandonnât la troisiéme pa
des biens pour la peupler. L'autre sujet de division & le principal,
toient les loix que Prytanis Péripatéticien distingué, & qu'Antigo
leur avoit envoié pour Législateur, leur avoit données. Aratus p
tout le soin possible d'adoucir les esprits, & en vint à bout. La p
se fit, & l'on en grava les articles sur une colonne que l'on mit pro
l'Autel de Vesta à Omarion. Il partit ensuite de Mégalopolis, v
à l'assemblée des Achéens, & donna le commandement des étrang
à Lycus de Phares, Propréteur dans le territoire qui avoit été assigné
patrie.

Les Etoliens irrités contre Pyrrhias, se choisirent encore un P
teur chez les Etoliens, & firent venir Euripidas. Celui-ci obse
le tems de l'assemblée des Achéens, & s'étant mis en campagne à la
te de soixante chevaux & de deux mille fantassins, il passa par
païs des Pharéens, le pilla jusques près d'Egée; & après y avoir
tout le butin qu'il souhaitoit, il se retira à Léontium. Lycus en ét
averti, courut au secours. Il joignit les ennemis, les attaqua br
quement, en jetta quatre cens sur la place, & fit deux cens p
sonniers, dont les plus qualifiés étoient Physsias, Antanor, Cléarq

Androloque, Evanoridas, Aristogiton, Nicasippe & Aspase. mes & tout l'équipage restérent au victorieux. Vers le mên l'Amiral des Achéens aiant fait voile à Molycrie, en revint a esclaves. Il repartit & alla à Chalcée. Il y eut là un comba il remporta deux vaisseaux longs & tout leur équipage. Il prit un petit bâtiment tout équipé proche Rhie en Etolie. To prises par mer & par terre jettérent chez les Achéens beauco gent & de provisions; cela fit espérer aux troupes que leur sol paiée, & aux villes qu'elles ne seroient point chargées d'impôt

Sur ces entrefaites, Scerdilaïdas aiant à se plaindre de P sur ce que ce Prince ne lui paioit pas toute la somme dont ils convenus par un Traité fait entre eux, envoia quinze vaissea emporter par artifice ce qui lui étoit dû. Ces vaisseaux ab à Leucade, & en conséquence du Traité précédent ils y fure comme amis: ils n'y firent en effet ni ne pûrent même y fai acte d'hostilité: mais on connut leur mauvais dessein, lorsqu' ne & Cassandre Corinthiens étant aussi venus comme amis à sur quatre vaisseaux de Taurion, ils les attaquérent contre l Traités, prirent ces deux Capitaines & leurs vaisseaux, & l conduire à Scerdilaïdas. De Leucade aiant fait voile à Mal pillérent les marchands & les forcérent de prendre terre, prof tems que la moisson approchoit, & de la négligence avec Taurion gardoit ces deux villes

Aratus avec un corps de troupes choisies étoit en embusc enlever la moisson des Argiens; & Euripidas de son côté à de ses Etoliens se mit en campagne dans le dessein de pille res des Tritéens. Lycus & Demodocus, Commandant de l rie Achéenne, sur l'avis qu'on leur donna que les Etoliens ét tis de l'Elide, assemblérent aussitôt les Déméens, les Patréer Pharéens, & y aiant joint les étrangers, ils se jettérent d Arrivés à Phyxion, ils envoiérent les armés à la légére & l rie pour faire le dégât, & mirent en embuscade autour de les pesamment armés. Les Eléens sortirent en grand noml arrêter les pillards. Ceux-ci se retirent, ils sont poursuivis Lycus sortant de son embuscade, fond sur tout ce qu'il re les Eléens furent d'abord renversés, deux cens des leurs rest la place, quatre-vingt furent pris prisonniers, & les Achéens térent impunément leur butin. Outre ces avantages, l'Ar Achéens aiant fait de fréquentes décentes sur les terres de C & de Naupacte, y ravagea tout & tailla deux fois en piéces le qu'on lui opposa. Il prit aussi Cléonicus de Naupacte. Mais étoit lié aux Achéens à titre d'hospitalité, loin de le vendre, voia quelque tems après sans rançon.

Ce fut aussi vers ce tems-là qu'Agetas, Préteur des Etoliens, ai amassé un corps de troupes considérable ravagea les terres des A naniens, & parcourut en pillant tout l'Epire. Après il renvoia Etoliens dans leurs villes. Les Acarnaniens à leur tour se jettér sur les terres de Strate; mais je ne sçai quelle terreur panique les ai saisis, ils se retirérent honteusement, quoique sans perte, parce que Stratéens craignant que cette retraite ne cachât quelque embuscade n sérent pas les poursuivre.

Il faut ici rapporter la trahison feinte (*a*) qui se fit à Phan Alex

(a) *Il faut rapporter ici la trahison feinte qui se fit à Phanote.*] Homére, qui est le conseiller des gens de guerre, dit qu'il faut faire du pis que l'on peut à son ennemi, & que la tromperie de quelque espéce qu'elle puisse être, est toujours permise. Quand il ne l'auroit pas dit, nous ne serions pas moins de cet avis-là. Il paroît assez que Grotius l'embrasse tout entier dans son excellent Ouvrage *De jure belli & pacis*, que bien peu de gens de guerre lisent. Il n'y a pas peu à apprendre. J'ai connu un Ambassadeur qui ne sçavoit ce que c'étoit que ce Livre. Grotius nous accable de mille autorités respectables & très-favorables aux ruses & fourbes militaires, tout leur est permis jusqu'aux mensonges. Il cite bon nombre de Théologiens & quelques Saints, entr'autres Saint Chrysostome (*a*), qui dit que les Empereurs qui avoient usé de surprise, de ruse & d'artifice pour réussir dans leurs desseins étoient très-louables. Il a raison, puisque l'Ecriture est toute remplie de stratagémes & de ruses militaires. Sur ce pied-là les intelligences doubles seroient permises, car ce n'est autre chose que la ruse. C'est donc sagesse, prudence & une marque d'un bon esprit d'emploier la ruse & l'artifice, lorsque l'une & l'autre nous paroissent plus efficaces que la force ouverte. Je trouve pourtant je ne sçai quoi qui me révolte dans les intelligences doubles, car le terme de trahison dont mon Auteur se sert ne me paroît pas fort honorable, & je le trouve là très-bien en sa place. Je les approuve pourtant; mais je ne voudrois pas être l'auteur d'aucune, je ne croirois pas mon honneur en bon état: au lieu que tout autre piége est louable & digne d'être imité, comme sont les embuscades. Est-ce parce que celles-ci sont moins rares que les autres, & qu'elles n'ont pas le mensonge, la fraude & la trahison pour conducteurs? C'est justement à cause que l'un & l'autre n'y entrent point. J'ai cherché inutilement dans Grotius ce qu'il pensoit de ces sortes de tromperies & de stratagémes, & je m'étonne qu'il n'en ait point parlé. Je laisse cette tâche au célébre M. Barbeyrac. Polybe semble les approuver; mais quand il les trouveroit peu honnêtes, on penseroit tout autrement dans ce tems-ci, puisque dans tout ce que les Historiens disent de ces sortes de piéges il ne s'en trouve pas un seul qui les regarde comme contraires à la bo guerre & au droit des gens.

Ces sortes de ruses ne sont pas si fines l'on s'imagine, & cependant bon nombre d'h les Officiers ont donné dedans. C'est dans sortes d'entreprises qu'il faut être dans une pétuelle défiance. D'ailleurs rien n'est plus que de connoître si celui qui nous les pro ne couche pas double. Le meilleur expéd pour être assûré de son jeu, est, après nous bien assûrés de l'endroit par où l'on propo surprendre la place, de lui demander un ô qui puisse nous répondre qu'il en use de bo foi; que s'il n'a pas dequoi nous satisfaire cette demande, c'est de lui dire qu'il faut qu'on l'améne le jour de l'exécution attach milieu du corps avec une petite chaîne, de qu'il ne s'enfuie lorsqu'il sera entré, ou qu'il v ne joindre ceux qui doivent venir pour entrer semble; & si l'on découvre qu'il trahisse le m du monde, on l'égorgera sur le champ. Un h me qui y va de bonne foi, ne manque gu d'accepter le parti lorsqu'il est assûré d'une compense conforme au service qu'il rend. a pourtant des précautions à prendre dans ces tes d'entreprises toujours nocturnes, car elles sçauroient s'exécuter qu'à ces heures-là. Ces cautions consistent à détacher, lorsqu'on est vé à l'endroit où l'on s'est proposé d'entrer d'escalader, deux ou trois hommes non se ment hardis & résolus, mais encore entend qui iront reconnoître l'endroit doucement & bruit, avec ordre d'entrer dans la ville pour s'il n'y auroit pas quelque piége tendu. Le sûr est de gagner, s'il se peut, l'entrée d'une r ou d'en approcher à certaine distance, pour server si elle n'est point barricadée: car cela peut être autrement, lorsqu'il s'agit de jo double. Dans ces sortes de stratagémes on garde de laisser un trop grand espace de tem de peur que l'ennemi n'entre en trop grand no bre; & pendant que ces soldats reconnoîtront l droit, tout le détachement se tiendra couché le ventre à une distance raisonnable, obser un grand silence. Si ces gens-là qu'on a env tardent trop à venir, c'est un signe qu'ils ont pris ou égorgés. Le meilleur parti qu'on alors à prendre, est la retraite, de peur q

(a) *Chryst. Quest. super Josue.*

Alexandre, qui avoit reçu de Philippe le Gouvernement de la de, dressa par le ministére de Jason, son Lieutenant dans Phan piége aux Etoliens. Celui-ci envoia vers Agétas leur Préteur p promettre qu'on lui livreroit, s'il vouloit, la citadelle de Phano

attendant trop, l'ennemi ne vienne tomber sur nos derriéres. Un ou deux exemples nous instruiront plus que tous les préceptes du monde, outre que ce n'est pas ici le lieu de nous étendre beaucoup sur cette matiére. Je le tire des Mémoires du Sieur du Villars, qui est un très-bon Livre. Je le copie tout entier, il en vaut la peine, à cause des instructions qu'il renferme, outre que ces sortes d'entreprises peuvent nous tomber tôt ou tard sous la main, & il est bon d'être le moins neuf qu'il se peut dans les affaires qui gisent en surprises, qui sont toujours de grande importance.

„ En ce tems-là, 22. Janvier 1552. il y avoit „ un Moine renié à Cairas portant les armes, „ *dit l'Auteur*, lequel prit intelligence avec le „ Maréchal *de Brissac*, lui promettant de le mettre dans la ville par un trou qui étoit dans la „ muraille, bouché de terre seulement, disant „ aussi qu'il avoit moien de tirer à sa cordelle „ une vingtaine de ses amis fort déterminés, „ qui lui aideroient à couper la gorge aux sentinelles proche dudit trou, pendant qu'il l'iroit „ ouvrir, pour introduire les nôtres dedans au „ jour qu'il seroit accordé. Ce galant se servit „ de l'entremise de Montbazin, Capitaine des gardes du Maréchal, & fort aimé de lui. Tant „ y a que ce diable de Moine défroqué sçut si „ bien prendre nos écus & manier Montbazin, „ que l'entreprise fut résolue; mais parce que le „ Maréchal étoit fort dur à croire en telles affaites sans preuve évidente: il fit dire au Moine „ qu'il ne s'en pouvoit résoudre à son contentement, si auparavant il n'introduisoit dans la „ place un des siens, qu'il dépêcheroit à point „ nommé pour reconnoître la facilité ou impossibilité des choses. Le Moine monacalement „ couvert & déguisé, & qui jouoit au jeu double, dit au Maréchal qu'il en étoit content, & „ prit jour au dix de Mars, dont aiant donné „ avis au Gouverneur de Cairas, & que celui que „ l'ennemi devoit envoier arriveroit sur le minuit: il donna ordre que le trou fût un peu „ entr'ouvert pour malaisément y passer, toutefois qu'il ne se trouvât aucun le long du dedans de la muraille, faisant garde en sentinelle „ par l'espace d'une heure. Le Capitaine la „ Combe, qui commandoit au château de Sommerrive, y fut envoié: il entra dedans, & en „ sortit, n'aiant parmi les ténébres de la nuit rien „ trouvé qu'à souhait: rapportant de la part du „ Moine, qu'il falloit nécessairement donner le „ feu à la piéce le 25. du mois & sur la minuit.

„ Soudain qu'il fut parti de Cairas, le Gou-„ verneur fit diligemment relever tout „ chées du dedans de la ville, à vi „ chacun côté du trou, laissant une s „ sur les côtés, laquelle conduisoit „ desdites tranchées qu'il fit fort bien „ & jetter de tous côtés force tramée „ nades. Le jour accordé approchant „ chal dépêcha Bonnivet avec mill „ choisis & quatre cens chevaux, lui „ dant de faire un gros de deux cens c „ sistés de deux cens arquebusiers po „ en toute sorte d'événement: de „ reste de la cavalerie sur les avenuë „ garder de surprise: & de tenir prêts „ hommes en deux troupes pour s'en „ l'une l'autre, & la premiére aussi, s' „ qu'elle fût repoussée: & du reste er „ gros pour le souténement & consi „ total. Le signal qui devoit être donn „ ne sur l'arrivée & réception des nô „ quatre fusées qui seroient jettées en „ loin, & qu'au même tems Chepy „ avec leurs troupes seroient reçus „ se rendroit au trou, qu'il auroit plus „ n'étoit lorsque la Combe y entra. S „ le Moine vit le signal, il se présente „ trer Chepy & Laval avec la moitié de „ pe seulement, Montbazin s'étant r „ tre: disant que selon ce que ceux „ roient qu'il s'avanceroit, on les r „ Cet acte fit entrer ce Moine en quel „ qu'il fût découvert, & par ainsi ha „ hison, il dit à ces deux Seigneurs: „ cette entrée, qui nous conduira a „ garde, que nous déferons. Ces de „ nes, qui brûloient d'ardeur de bien „ trent avec soixante de leurs, mais se „ furent avancés à dix ou douze pas, „ vrirent force mêches du côté de l „ & aussi de celui d'une tour où éto „ de-garde, & là-dessus se tournant p „ der au Moine ce que c'étoit, ils „ plus. Lors se voulant avancer, i „ enveloppés de tous côtés parmi le „ & salues de tant & tant d'arquebu „ quelque valeur qu'ils sçussent m „ Chefs demeurérent pris, & la plup „ dats tués, hormis dix ou douze éc „ cruel hazard. Le salut des arquebusi „ dain avancer Montbazin, & de m „ Bonnivet pour secourir les autres & „ leur surmonter la trahison; mais ils „ le trou déja à demi bouché, & so „ escopéterie qui endommagea une pa

fit les fermens ordinaires, & l'on convint des conditions. Agétas : jour marqué vient à la tête de ses Etoliens pendant la nuit. Il envo cent hommes d'élite à la citadelle; & cache le reste de ses troupes quelque distance de la ville. Alexandre fait mettre dans la ville d soldats sous les armes, & Jason introduit les cent Etoliens dans la c tadelle, comme il l'avoit promis par serment. A peine y furent-i entrés, qu'Alexandre s'y jetta aussitôt, & les cent Etoliens mirent b les armes. Le jour venu, Agétas averti de ce qui s'étoit passé, repı le chemin de son païs, pris dans un piége à peu près semblable à ta d'autres qu'il avoit tendus lui-même.

„ courageux soldats des nôtres. En ce même „ instant il sortit de la ville trente à quarante che- „ vaux avec quelques arquebusiers, pensant trou- „ ver les nôtres en desordre; mais ils furent si „ vivement repoussés, qu'ils reconnurent trop „ tard que les François se savoient préparer à tou- „ te sorte de fortunes. En tel jeu que celui-là La- „ val & Crepy se devoient saisir du Moine, sous „ prétexte d'être sûrement conduits par les téné- „ bres de la nuit; *mais le mieux étoit de le lier* „ *pour s'en assûrer*, par ce moien de jouër à bon „ escient, ou de souffrir le premier la mort où il „ conduisoit les autres.

L'intelligence double du Baron de Meslai, Capitaine du régiment de Normandie, pour introduire le Duc de Rohan dans la ville & dans la citadelle de Montpellier en 1628. est une des plus célébres dont on ait oui parler. Pontis, qui raconte cette affaire, fut tellement touché de cette intrigue basse de son ancien ami, qu'il ne le regarda plus que comme un homme d'un très-n chant cœur. M. de Rohan donna dans le piég mais il se fut retiré sans perte, si Bretigny av observé ses ordres, qui étoient de ne point ent dans la place, à moins que Meslai ne vint au-c vant de lui & ne se remit entre ses mains, co me il l'avoit promis. Bretigny aiant oublié ce précaution, entra étourdiment dans la citadell la tête de quarante hommes seulement. Il en : assûrément entré davantage, & la perte eût (plus grande, si les ennemis n'eussent craint trop grand nombre, qu'ils pouvoient aussi bi défaire par les précautions qu'on avoit prises : (lorsqu'ils virent les fourches posées pour arrê la herse, ils coupérent une corde, dit l'Histori le pont-levis se hausse incontinent, un trébucl s'abaisse, Bretigny & la plûpart de ses gens d entrés tombent dans le fossé, où ils sont tués coups de mousquet, & les autres demeurent p sonniers.

CHAPITRE XX.

Philippe dresse l'escalade devant Melitée, & la manque. Siége (Thebes. Discours de Demetrius de Phare pour porter le Roi (Macédoine à quelque entreprise plus considérable. On se dispose la paix.

LE Roi Philippe prit dans ce tems-ci Bylazore. C'est la plus gra de ville de Péonie, & la plus avantageusement située pour fa re des courses de Dardanie dans la Macédoine, de sorte que s'(étant rendu maître il n'avoit presque plus rien à craindre de la pa des Dardaniens, c'étoit-là l'entrée de la Macédoine, & depuis que Pl lippe s'en étoit emparé, il n'étoit plus aisé aux Dardaniens de mett le pied dans son Roiaume. Après y avoir mis garnison, il envoia Chr

ſogone lever des troupes dans la haute Macédoine, & prenant y en avoit dans la Bottie & dans l'Amphaxitide, il vint à Edeſ aiant joint à ſon armée le corps de troupes qu'avoit amaſſé Ch ne, il ſe mit en marche & parut au ſixiéme jour devant Lariſſ partit de nuit ſans ſe repoſer, & arriva au point du jour à M aux murs de laquelle il fit d'abord dreſſer les échelles. Les M furent ſi effraiés d'un aſſaut ſi ſubit & ſi imprévû qu'il lui étoit prendre la ville : mais les échelles étoient trop courtes, & il ſon coup.

Ce ſont-là de ces fautes où des Chefs ne peuvent tomber ſar rer de juſtes reproches. On blâme avec raiſon la témérité de c gens, qui ſans avoir pris leurs précautions, ſans avoir meſuré railles, ſans avoir reconnu les rochers ou les autres endroits pa peuvent faire leurs approches, ſe préſentent étourdiment devant le. Mais ceux-là ſont-ils plus excuſables, qui, après avoir pris to meſures néceſſaires, donnent aux premiers venus le ſoin des écl de tous les autres inſtrumens de cette eſpéce ? Il ne faut pas tan dre garde à la facilité qu'il y a de les faire, qu'à l'importance ſont dans certaines conjonctures. En ces ſortes d'affaires rien n punément négligé, la peine ſuit toujours la faute. Si l'entrepri cute, on expoſe ſes plus braves gens à un danger inévitable; & retire, on s'expoſe au mépris, peine plus grande que la mort S'il falloit juſtifier cela par des exemples, j'en trouverois ſans n De ceux qui n'ont pas réuſſi dans des entrepriſes de cette natur a beaucoup plus qui y ont perdu la vie, ou du moins qui ont été péril évident de la perdre, que de ceux qui ſe ſont retirés ſans pe core faut-il convenir qu'on n'a plus pour ceux-ci que de la défian la haine. Leur faute eſt comme un avertiſſement public de ſe teni gardes. Je dis public, parce que non ſeulement ceux qui ſont tém la choſe, mais auſſi ceux qui l'apprennent d'ailleurs, en ſont av tre toujours en garde & de prendre des précautions. C'eſt donc qui ſont à la tête des affaires, de ne point entreprendre de par ſeins ſans avoir auparavant bien penſé aux moiens de les mettre cution. A l'égard de la meſure des échelles & de la fabrique de inſtrumens de guerre, il y a pour cela une méthode aiſée & Nous en parlerons dans une autre occaſion, où nous tâcherons trer de quelle maniére on doit faire l'eſcalade pour qu'elle ait reux ſuccès. Mais à préſent reprenons le fil de notre Hiſtoire.

Le projet de Philippe aiant échoué, ce Prince alla campe bord de l'Enipée, où il fit venir de Lariſſe & des autres vill les munitions qu'il y avoit amaſſées pendant l'hiver pour faire le Thébes dans la Phtiotide, lequel ſiége étoit tout le but de ſon tion. Cette ville eſt ſituée aſſez près de la mer à trois cens ſ

Larisse, commandant d'un côté la Magnésie, & de l'autre la Thes lie, mais surtout ce côté de la Magnésie qu'habitent les Démétries & celui de la Thessalie, où sont les terres de Pharsale & de Phér Pendant que cette ville étoit sous la puissance des Etoliens, ils fire par leurs courses continuelles de grands ravages sur les terres de Dem triade, de Pharsale, & même de Larisse. Ils poussérent plusieurs fo leurs courses jusqu'à la plaine d'Amyrique, c'est pour cela que Ph lippe regardoit la conquête de cette ville comme une chose importan & qu'il y donnoit tous ses soins. Aiant donc fait provision de ce cinquante catapultes & de vingt-cinq machines à lancer des pierres, approcha de Thébes, & aiant partagé son armée en trois corps, il logea dans les postes les plus proches de la ville. Une partie camp auprès de Scopie, la seconde aux environs d'Héliostropie, & la tr siéme sur le mont Hoemus, qui commande dans la ville. Tout l'e pace qui étoit entre ces trois corps de troupes, il le fit fortifier d' fossé, d'une double palissade, & de tours de bois à cent pas l'une l'autre, où il mit garnison suffisante.

Aiant ensuite rassemblé toutes ses munitions, il fit approcher machines de la citadelle. Pendant les trois premiers jours les assiég se défendirent avec tant de valeur, que les ouvrages n'avancérent poi du tout. Mais les escarmouches continuelles, & les traits que les siégeans tiroient sans nombre aiant fait périr une partie de la garnis & mis le reste hors de combat, l'ardeur des assiégés se rallentit. Aus tôt Philippe attache les mineurs au château, qui étoit si avantageu ment situé, que les Macédoniens, malgré leur constance & un trav continuel, arrivérent à peine au bout de neuf jours à la muraille. C travailla tour à tour sans cesser ni de jour ni de nuit. Au troisiém jour il y eut deux cens pas de mur percés & soutenus par des piéces bois. Mais ces piéces n'étant pas assez fortes pour soutenir un si gra poids, les murs tombérent avant que les Macédoniens missent le feu bois qui les soutenoit. On travailla ensuite à applanir la bréche po monter à l'assaut. On alloit y monter, mais la fraieur saisit les ass gés, & ils rendirent la ville. Par cette conquête Philippe m tant en sureté la Magnésie & la Thessalie, enleva aux Etoliens grand butin, & fit connoître à ses troupes que s'il avoit manqué I lée, c'étoit par la faute de Léontius, qu'il avoit eu par conséquent r son de punir de mort. Entré dans Thébes, il mit à l'encan tous habitans, peupla la ville de Macédoniens, & lui donna le nom Philippopolis.

Il reçut encore là des Ambassadeurs de Chio, de Rhodes, de B sance & de la part de Ptolémée au sujet de la paix, & il leur répon comme il avoit déja fait auparavant, qu'il vouloit bien qu'elle se fit, qu'ils n'avoient qu'à sçavoir des Etoliens s'ils seroient dans les mêm dispositions. Dans le fond cependant il ne se soucioit pas beauco

de la paix, il aimoit beaucoup mieux pourſuivre ſes projets. Au
eu avis que Scerdilaïdas piratoit autour de Malée, qu'il trai
marchands comme s'ils étoient ennemis, & que quelques-uns
propres vaiſſeaux avoient été attaqués à Leucade contre la foi d
tés, il équipa une flotte de douze vaiſſeaux pontés, & huit
l'étoient pas, & de trente à deux rangs de rames, & mit à la v
l'Euripe. Son deſſein étoit bien de ſurprendre les Illyriens, ma
vouloit principalement aux Etoliens. Il ne ſçavoit pas encore
s'étoit paſſé en Italie, où les Romains avoient été défaits par
dans la Toſcane dans le tems qu'il étoit devant Thébes; le bruit
te victoire n'avoit point encore paſſé juſques dans la Gréce.

Philippe n'aiant pû atteindre les vaiſſeaux de Scerdilaïdas, pr
à Cenchrée. De là les vaiſſeaux pontés cinglérent par ſon ord
Malée pour ſe rendre à Egée & à Patres, & il fit tranſporter
par la pointe du Péloponéſe à Léchée, où ils devoient tous d
à l'ancre. Il partit enſuite avec ſes favoris pour ſe trouver a
Néméens à Argos. Pendant qu'il y regardoit un des combats
de Macédoine un courrier qui lui donne avis que les Romains
perdu une grande bataille, & qu'Annibal étoit maître du plat p
Roi ne montra cette Lettre qu'à Démétrius de Phare, & lui c
d'en parler. Celui-ci ſaiſit cette occaſion pour lui repréſenter q
voit au plutôt laiſſer la guerre d'Etolie pour attaquer les Illyrien
ſer enſuite en Italie; que la Gréce déja ſoumiſe en tout, lui
également dans la ſuite; que les Achéens étoient entrés d'eux
& de plein gré dans ſes intérêts; que les Etoliens effraiés de la
préſente ne manqueroient pas de les imiter; que s'il vouloit ſe
maître de l'univers, noble ambition qui ne convenoit mieux à
ne qu'à lui, il falloit commencer par paſſer en Italie (*a*) & la
rir; qu'après la défaite des Romains le tems étoit venu d'exéc
ſi beau projet, & qu'il n'y avoit plus à héſiter. Un Roi jeun

(a) *Il falloit commencer par paſſer en Italie & la conquérir.*] Mon Auteur accuſe Philippe ſans nul détour d'avoir penſé au deſſein chimerique de la Monarchie univerſelle. N'auroit-il pas mieux fait de dire que la tête lui avoit tourné? Pour parvenir à la gloire d'Alexandre, il faut ſe trouver dans de ſemblables circonſtances, & être aſſûré qu'on aura affaire à des ennemis ſemblables aux Perſes, qui ne nous oppoſeront que des Généraux ignorans & ſans experience, & des troupes ſans diſcipline & fort efféminées. Il y en avoit trop là pour être aſſûré du ſuccès du deſſein de ce Conquérant. Rien de plus ſage & de plus prudent que de l'avoir penſé & mis en exécution. Mais qu'avoit fait Philippe de ſon bon ſens & de ſa raiſon de s'imaginer qu'il feroit en Europe ce qu'Alexandre fit en Aſie? Quelle folie! M. Deſpréaux a pû dire ce qu'il lui a plû contre Al
Grand; mais cela n'empêche pas qu
trouve peu fondé dans ce qu'il en dit
ſoit vrai qu'il n'y avoit rien de plus
guerre de ce grand Capitaine contre les
qu'un Capitaine médiocre en pareilles
ces en eût fait autant à la tête de tell
Il eût appliqué plus raiſonnablement &
pos à Philippe qu'à Alexandre ces quat
ſa Satire VIII.

Heureux ſi de ſon tems, pour cent be
La Macédoine eût eu des Petites-maiſons
Et qu'un ſage Tuteur l'eût, en cette dem
Par avis de parens enfermé de bonne heur

L'application étoit bonne & juſte.]

reux dans ses exploits, hardi, entreprenant, & outre cela né d'u
sang qui s'étoit toujours flatté de parvenir un jour à l'Empire univers
ne pouvant être qu'enchanté d'un pareil discours.

Quoiqu'il n'eût alors montré sa Lettre qu'à Démétrius, dans la sui
il assembla ses amis & demanda leur avis sur la paix qu'on lui conse
lo

Philippe, qui fit la guerre toute sa vie contre des ennemis bien autrement redoutables que des Perses, auroit pû faire ce que fit Alexandre après la conquête de l'Asie, & par un effet de sa puissance aspirer à la Monarchie universelle; mais dans le siécle où il vivoit pouvoit-il penser à une telle chimére pour quelques actions qu'il avoit faites dans le Péloponése ? Quand il auroit été beaucoup plus habile & expérimenté qu'il n'étoit, & qu'il lui eût plû de consulter le sage Aratus, aux conseils duquel il devoit les heureux succès de cette guerre, il lui eût appris qu'il importe beaucoup à un Prince ambitieux & brave de se trouver dans un tems plutôt que dans un autre pour tenter certaines entreprises de grand éclat, & que lorsque les conjonctures sont différentes il faut agir selon ces conjonctures. Peut-être ne l'eût-il point écouté, & n'en eût pas moins fait que ce qu'il fit; ce qui l'entraîna dans cette étrange folie, qui le précipita dans une foule de disgraces & de malheurs dont Polybe parle, „ c'est qu'il étoit „ d'un sang qui s'étoit toujours flatté, dit ce „ sage Historien, de parvenir un jour à l'Em- „ pire universel". La mémoire des grands hommes de cette Maison pouvoit sans doute remuer & émouvoir tellement les passions dans ce Prince, aidée des succès & des victoires remportées, qui avoient encore augmenté en lui l'opinion de son savoir-faire, qu'elles lui auroient fait entreprendre les choses les plus difficiles, comme la mémoire des grands hommes peut produire le même effet dans les grands courages soutenus d'une grande habileté. Mais tout cela n'empêche pas qu'on ne trouve tout-à-fait imprudent le dessein de Philippe de passer en Italie pour la conquérir. Pyrrhus étoit bien un autre homme que lui, en un mot un des plus grands Capitaines de l'antiquité, c'est-à-dire du nombre de ceux qu'on ne voit que de loin à loin. Il s'étoit mis la Monarchie universelle en tête. Comment donc, un Roi des Epirotes ? Eh ! Pourquoi plutôt ceux de Lacédemone, d'Argos, de Corinthe, d'Athénes, de Thebes, & tant d'autres petites Républiques de la Gréce qui se sont mis en tête la même chimére; Un Pyrrhus étoit mille fois plus en état d'y parvenir & d'y espérer que Philippe; mais il trouva les Romains, qui lui apprirent à se guérir de cette chimére & à n'y plus penser. Cependant elle étoit en lui moins extravagante que celle de l'autre, qui eût trouvé un Annibal & des Romains, que la honte de Cannes avoit encore plus animés qu'abattus. Philippe en joignant ses forces avec le rusé Cartha nois, prétendoit-il qu'après avoir soumis les R mains par la jonction des forces des Macédonie il lui livreroit l'Italie, ou qu'il se tourneroit co tre lui pour l'en chasser & le renvoier à Cartha C'étoit sans doute son but. En vérité cela me s prend. Après cela qu'on dise qu'il ne faut pas tr réfléchir sur les foiblesses des grands hommes, crois au contraire qu'on ne le sauroit trop : car Cynéas ne se rencontrent pas tous les jours d les Cours des grands Rois; ou s'il s'en rencon ils ne trouvent pas toujours les Rois dociles. C néas, Conseiller très-sensé d'un Roi très-imp dent, ne trouva pas cette sagesse & cette doci dans son Maître. On se souviendra du dialogue ce sage & prudent Ministre entre Pyrrhus & l Plutarque nous l'a conservé dans la Vie de Guerrier célébre. M. Despréaux l'a tiré de Historien, & l'a mis en très-beaux Vers dans première Epître. Rabelais l'a imité encore, & ritablement il est d'une grande instruction : Rabelais ne l'est pas peu dans son burlesque, renferme en bien des endroits une morale tr fine & très-délicate, & celui qui a dit que cet A teur avoit écrit autant pour la canaille que pour honnêtes gens, a dit vrai.

Les Romains, quelque accablés qu'ils fussent, manquérent pas d'aller au-devant de Philippe, sentit sa folie & le peu de solidité de son ent prise dès le moment de l'exécution. Ils ne lui p donnérent jamais, & le réduisirent à un tel ét qu'il se vit dans la triste nécessité d'abandon toutes ses conquêtes. On le vit implorer leur m séricorde, & l'on peut dire qu'il fut malheure toute sa vie. Tant est véritable la maxime d' homme d'esprit, qui est celle que Polybe a in rée en plusieurs endroits de son Histoire, qu'*il a point de personnes dans le monde moins heureu que celles qui semblent l'être le plus*. Pyrrhus le fut pas davantage que Philippe. Quelle vie q la leur ! Pourrois-je mieux finir cette note qu' rapportant une réflexion remarquable & toute pl ne de sagesse de Philippe de Commines parlant Duc de Bourgogne, qui perdit la bataille de Gra son & sa gloire : car il n'y revint plus, après c te honte rien ne lui prospéra.

„ Quel aise eut-il ? *dit cet Historien* : il eut to „ jours travail sans nul plaisir & de sa personn „ & de l'entendement : car la gloire lui mo „ au cœur, & l'émeut de conquérir tout „ qui lui étoit bien séant. Tous les Etés ten „ les champs, en grand péril de sa personne, „ P

loit de faire avec des Etoliens. Comme Aratus n'étoit pas fâché que la paix se fît pendant qu'on étoit supérieur dans la guerre, le Roi, sans attendre les Ambassadeurs, avec qui l'on devoit convenir en commun des articles, envoia chez les Etoliens Cléonicus de Naupacte, qui, depuis qu'il avoit été pris, attendoit encore les Comices des Achéens. Puis prenant à Corinthe des vaisseaux & une armée de terre, il alla à Egée : pour ne point paroître trop empressé à finir la guerre, il s'approcha de Lasion, prit une tour bâtie sur les ruines de cette ville, & fit mine d'en vouloir à Elée. Après avoir envoié Cléonicus deux ou trois fois, comme les Etoliens demandoient des conférences, il y consentit. Il ne pensa plus depuis à cette guerre, mais écrivit depuis aux villes alliées d'envoier leurs Plénipotentiaires pour délibérer en commun

„ prenoit tout le soin & la cure de l'ost, & n'en avoit pas encore assez à son gré; il se levoit le premier & se couchoit le dernier, comme le plus pauvre de l'ost: s'il se reposoit aucun hiver, il faisoit ses diligences de trouver argent : à chacun jour il besoignoit dès six heures au matin, & prenoit grande peine de recueillir & ouir grand nombre d'Ambassadeurs: & en ce travail & misére finit ses jours, & fut tué des Suisses devant Nanci, comme avez vû ci-devant: & ne pourroit-on dire qu'il n'eut jamais un bon jour, depuis qu'il commença à entreprendre de se faire plus grand, jusques à son trepas. Quel aquêt a-t-il eu en ce labeur? Quel besoin en avoit-il? Lui qui étoit si riche, & avoit tant de belles villes & Seigneuries en son obéissance, où il eût été si aise, s'il eût voulu.

On pourroit appliquer cette excellente réflexion au feu Roi de Suéde, un des plus grands Guerriers & des plus vertueux qui aient paru dans le monde depuis les Anciens. Les disgraces & les malheurs de celui-ci sont infiniment au-dessus de ceux de Charles le Hardi; il ne put les envisager d'un œil fixe, ferme & constant, ni les soutenir & les supporter. Le Monarque Suédois, pour en avoir éprouvé de plus grandes, les trouva même fort au-dessous de la grandeur de son ame. „ Il s'élança au-dessus par la force d'un vigoureux courage", pour me servir des expressions de Montagne, „ il les dédaigna & foula aux pieds, aiant une ame forte & solide, contre laquelle les traits de la fortune venans à donner, il est force qu'ils réjaillissent & s'émoussent, trouvant un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression". Le Roi de Suéde a joué un plus grand personnage que le Duc de Bourgogne sur le théatre du monde; ses projets se sentoient encore d'une ame plus grande & plus relevée. Quelque dure & agitée que fût la vie du dernier, il s'en falloit de beaucoup qu'elle la fût autant que celle de l'autre. Quel Héros dans l'Histoire lui comparerons-nous dans la vie qu'il a menée ! Je n'en vois aucun : je n'ai que faire d'aller chercher dans l'Histoire comme il a vécu, & s'il a reçu quelque aise & quelque douceur en sa vie, j'en ai été le témoin, & ce que j'ai vû d'autres l'ont observé avant moi. Quel étoit son lit lorsque j'arrivai en Scanie ? Deux bottes de paille & une peau d'ours par dessus, couchant tout habillé comme le moindre de ses soldats. Le Comte de la Marck, Ambassadeur de France, que ce Prince estimoit infiniment, lui persuada de coucher dans un lit pour la premiére fois depuis la guerre : mais quel étoit ce lit ! Un seul matelas, des draps & une couverture, sans rideaux. Il se couchoit à dix heures & se levoit à deux, pour monter à cheval un instant après, quel tems qu'il fît. Il revenoit à cinq ou six heures du matin pour travailler avec ses Ministres, sans jamais quitter ses bottes que pour se coucher. Il se mettoit à table à quatre heures, car il ne faisoit qu'un repas; & quel repas ? Il y avoit bien peu de Bourgeois dans Paris qui ne le fissent meilleur & plus délicat : une soupe assez mauvaise, un bouilli, deux ou trois ragoûts & quelques poulardes, tout cela exposé sur la table sans nul dessert. Toute sa vaisselle étoit de fer battu, jusqu'à son gobelet. Il ne bûvoit que de l'eau, il n'avoit que neufs couverts à sa table : les Officiers Généraux jusqu'aux Colonels y mangeoient. Après son dîné il se retiroit dans sa chambre, où l'on ne parloit que de guerre, & ce brave Prince en parloit aussi bien qu'auroit pû faire César. Je n'ai jamais tant profité que dans sa conversation, & quand il n'y auroit eu que ce seul Prince qui eût applaudi à mes principes, j'aurois lieu de m'en glorifier & d'en tirer vanité. J'ai cherché inutilement des gens qui parlassent aussi bien de la guerre qu'il faisoit, & qui fussent plus capables de la conduire. Jamais Prince n'eut tant de grandes qualités, & l'on peut dire qu'il outra toutes les vertus, poussant toujours au-delà; ce qui fait l'estime & l'admiration des honnêtes gens.

mun sur la paix. Il partit ensuite avec une armée, & alla campe Panorme, qui est un port du Péloponése vis-à-vis Naupacte, & tendit là les Plénipotentiaires des Alliés. Pendant qu'ils s'asse bloient, il passa à Zacynthe pour mettre ordre aux affaires de ce Isle, & revint aussitôt à Panorme. Les Plénipotentiaires assemblés, envoia Aratus & Taurion à Naupacte avec quelques autres. Ils trouvérent un grand nombre d'Etoliens, qui souhaitoient avec ta d'ardeur que la paix se fit ; qu'on n'eut pas besoin de longues conf rences. Ils revinrent à Panorme pour informer Philippe de l'état d choses. Les Etoliens envoiérent avec eux des Ambassadeurs au R pour le prier de venir chez eux à la tête de ses troupes, afin que l conférences se tinssent de plus près, & que l'on pût terminer pl commodément les affaires. Le Roi cédant à leurs instances, fit vo vers Naupacte, & campa à environ vingt stades de la ville. Il fer son camp & ses vaisseaux d'un bon retranchement, & attendit là tems de l'entrevûe.

CHAPITRE XXI.

La paix se conclut entre les Alliés. Harangue d'Agésilaüs pour l exhorter à demeurer unis.

LEs Etoliens étoient venus à Naupacte sans armes, & éloignés d camp de Philippe de deux stades ils envoioient de leur part d entremetteurs. Le Roi leur fit proposer par des Ambassadeurs des A liés pour premier article, que de part & d'autre on garderoit ce q l'on avoit. Les Etoliens y consentirent. Pour le reste, il y eut qua tité de députations, qui ne valent pas la peine pour la plûpart q nous nous y arrétions. Mais je ne puis laisser ignorer le discours q tint Agésilaüs de Naupacte devant le Roi & les Ambassadeurs des A liés dans la premiére conférence. Il dit donc qu'il seroit à souhait que les Grecs n'eussent jamais de guerre les uns contre les autre que ce seroit un grand bienfait des Dieux, si n'aiant que les mêm sentimens ils se tenoient tous, pour ainsi dire, par la main, & jo gnoient toutes leurs forces ensemble pour se mettre à couvert eux leurs villes des insultes des Barbares : si cela ne se pouvoit pas absol ment, que du moins dans les conjonctures présentes ils s'unissent e semble & veillassent à la conservation de la Gréce : qu'il n'y avo

po

pour sentir la nécessité de cette union, qu'à jetter les yeux sur
mées formidables qui étoient sur pied, & sur l'importance de la
re qui se faisoit actuellement: qu'il étoit évident à quiconque s
noissoit médiocrement en politique, que jamais les vainqueurs
Carthaginois ou Romains, ne se borneroient à l'Empire de l'It
de la Sicile, mais qu'ils pousseroient leurs projets au-delà des
bornes: que tous les Grecs en général devoient être attentifs au
dont ils étoient menacés, & surtout Philippe: que ce Prince n
rien à craindre, si au lieu de travailler à la ruine des Grecs & d
liter leur défaite à leurs ennemis, comme il avoit fait jusqu'al
prenoit à cœur leurs intérêts comme les siens propres, & veilloi
défense de toute la Gréce, comme si c'étoit son propre Ro
que par cette conduite il se gagneroit l'affection des Grecs, qui
côté le suivroient inviolablement dans toutes ses entreprises, &
certeroient, par leur fidélité pour lui, tous les projets que les
gers pourroient former contre son Roiaume: que s'il avoit envi
treprendre quelque chose, il n'avoit qu'à se tourner du côté
dent & y considérer la guerre qui se faisoit dans l'Italie; que
qu'il se tînt prudemment à la découverte des événemens pour s
premiére occasion, tout sembloit lui fraier le chemin à l'Empire
sel: que s'il avoit quelque chose à démêler avec les Grecs, ou
guerre à leur faire, il remît ces différens à un autre tems: que
il prit garde de se conserver toujours la liberté de faire la paix
voir avec eux la guerre, quand il voudroit: que s'il souffroit
nuée qui s'élevoit du côté d'Occident vint fondre sur la Gréce,
gnoit fort qu'il ne fût plus en leur pouvoir ni de prendre les
ni de traiter de paix, ni de terminer en aucune façon les puéril
testations qu'ils avoient maintenant, & qu'ils ne fussent réduit
mander aux Dieux, comme une grande grace, la liberté de
leurs affaires à leur gré & de la maniére qu'ils le jugeroient
pos.

Il n'y eut personne à qui ce discours ne fît souhaiter la
vec ardeur. Philippe en fut d'autant plus touché, qu'on ne l
posoit que ce qu'il souhaitoit déja, & à quoi Demetrius l'avoi
ravant disposé. On convint des articles, on ratifia le Traité;
se retira de part & d'autre chacun dans son païs. Cette paix
lippe & des Achéens avec les Etoliens, la bataille perduë par l
mains dans la Toscane, & celle d'Antiochus pour la Cœlesyri
ces événemens arrivérent dans la troisiéme année de la cent qu
me Olympiade. Ce fut aussi pour la premiére fois, & dans ce
niére assemblée, qu'on vit les affaires de Gréce mêlées avec cel
talie & d'Afrique. Dans la suite soit qu'on entreprît la guerr
qu'on fît la paix, ni Philippe ni les autres Puissances de Gréc

reglérent plus sur l'état de leur païs, ils tournérent tous les yeu l'Italie. Les peuples de l'Asie & les Insulaires firent bientôt ap même chose. Ceux qui depuis ce tems-là ont eu sujet de ne pa vivre avec Philippe, ou avec Attalus, n'ont plus fait attention ni tiochus ni à Ptolémée, ils ne se sont plus tournés vers le Midi o rient, ils n'ont eu les yeux attachés que sur l'Occident. Tantô toit aux Carthaginois, tantôt aux Romains qu'on envoioit des A sadeurs. Il en venoit aussi à Philippe de la part des Romains, qu noissant la hardiesse de ce Prince, craignoient qu'il ne vint augn l'embarras où ils se trouvoient.

Nous voilà donc arrivés au tems où les affaires des Grecs sont tes avec celles d'Italie & d'Afrique. Nous avons vû quand, con & pourquoi cela s'est fait. C'est ce que je m'étois engagé dès le mencement de faire voir. Ainsi quand nous aurons conduit l'H re Gréque jusqu'au tems où les Romains ont perdu la bataille de nes, & où nous avons laissé les affaires d'Italie, nous finirons quiéme Livre.

La guerre finie, les Achéens choisirent Timoxéne pour Pr reprirent leurs loix, & leurs fonctions ordinaires. Il en fut de mêr autres villes du Péloponése. Chacun rentra dans son bien, on c la terre, on rétablit les sacrifices & les fêtes publiques, en un mo ce qui regardoit le culte des Dieux : devoirs, qui par les guerre tinuelles qu'on avoit eues à soutenir avoient été pour la plûpart o Entre tous les peuples du monde, à peine en trouveroit-on quel qui eût pour la vie douce & tranquille plus de penchant & d'in tion que ceux du Péloponése : cependant l'on peut dire qu'ils e moins joui qu'aucun, du moins depuis longtems. Ce Vers d'E de les peint assez bien :

Toujours dans les travaux, & toujours dans la guerre.

Nés pour commmander & passionnés pour leur liberté, ils on jours les armes à la main pour se disputer le premier pas. L théniens au contraire furent à peine délivrés de la crainte de cédoniens, qu'ils crurent jouïr d'une solide liberté. Conduits & vernés par Euryclidas & par Micyon, ils ne prirent aucune pa affaires des autres Grecs : ils suivirent à l'aveugle les inclinatio ces deux Magistrats. Quelques honneurs qu'on demandât qu'il dissent à tous les Rois, & principalement à Ptolémée, ils les ren Point de sorte de réglemens & d'éloges qu'ils n'aient soufferts ne fit pour eux. Ils passérent beaucoup au-delà des bornes de la séance, sans que ceux qui étoient à leur tête eussent la prudenc courage de les arrêter.

Peu de tems après, Ptolémée fut obligé de faire la guerre à pres sujets. En menant les Egyptiens contre Antiochus, convenir qu'à considérer le tems où il prit ce dessein, il étoi pos qu'il le prît; mais par rapport à l'avenir, c'étoit une ch nicieuse. Ce peuple enflé des avantages qu'il avoit remporté phie, ne daigna plus écouter les ordres qu'on lui donnoit, il assez de forces pour soutenir une révolte, & il ne cherc qu'un Chef & un prétexte pour se mettre en liberté. Il se rév effet bientôt après.

Pour Antiochus, aiant fait pendant l'hiver de grands prépar passa au commencement de l'Eté le mont Taurus, & après av clu une alliance avec Attalus, il se mit en marche contre Aché

Comme les Etoliens avoient été malheureux dans la derniè re, ils furent d'abord bien aises d'avoir fait la paix avec les A & ce fut pour cela qu'ils élûrent pour Préteur Agésilaus de N te, parce qu'il sembloit avoir le plus contribué à cette paix. ils ne furent pas longtems à se dégoûter & à se plaindre Préteur, qui en faisant la paix, non avec quelque peuple par mais encore avec toute la Gréce, leur avoit retranché toutes casions de butiner sur leurs voisins. Mais Agésilaus soutena constance ces plaintes injustes, les retint malgré qu'ils en eusse leur devoir.

Après la paix Philippe s'en retourna par mer en Macédoi y trouva Scerdilaïdas, qui, sous le même prétexte qu'à Leucad pris depuis peu Pissée dans la Pélagonie, gagné par promesses l de Dessarétide & les Phébatides, Antipatrie, Chrysondion & C & fait des courses dans la plus grande partie des terres de doine qui confinent à ces villes. Philippe se mit en campag reprendre les places qui s'étoient séparées de son parti, & p faire Scerdilaïdas : rien à son avis n'étoit plus nécessaire pou reux succès de ses entreprises, & entre autres pour l'expéditic méditoit en Italie, que de mettre ordre aux affaires d'Illyrie métrius le portoit si vivement à cette expédition, qu'il en étoit ment occupé, & que la nuit, s'il avoit des songes, c'étoit su guerre. Il ne faut pas croire que ce fut par amitié pour P que Demetrius le poussoit à marcher contre les Romains, l'ami entroit que pour la moindre partie : c'étoit par haine pour ce publique, & parce qu'il n'y avoit pour lui d'autre moien de dans l'Isle de Phare. Philippe reprit donc les villes dont nou parlé; dans la Dessarétide, Créonion & Gertuns : le long du Lygnide, Enchelane, Cerace, Station, Boies; Bantie dans le p Calicoéniens, & dans celui des Pyssantins, Orgyse. Après mit son armée en quartiers d'hiver. Ce fut ce même hiver

nibal passa autour de Gérunium, après avoir ravagé les plus païs de l'Italie, & que les Romains élûrent pour Consuls A. ' tius & Luc. Emilius.

Pendant le quartier d'hiver Philippe fit réflexion qu'il avoit de vaisseaux & de matelots pour ses desseins; ce n'est pas qu'il rât vaincre les Romains par mer, mais parce que par mer il porteroit plus aisément les soldats, arriveroit beaucoup plutôt s'étoit proposé, & tomberoit sur les Romains lorsqu'ils s'y attend le moins; rien ne lui parut plus propre pour cela que le seaux d'Illyrie, & il fut je pense le premier Roi de Macédoi en fit construire jusqu'à cent. Après les avoir fait équipper, il bla ses troupes au commencement de l'Eté, exerça quelque te Macédoniens à ramer & se mit en mer, vers le tems à pe qu'Antiochus passoit le mont Taurus. Aiant fait voile par l'I & tourné vers Mélée, il vint mouiller autour de Céphallénie Leucade, & demeura là pour y observer la flotte des Romain l'avis qu'il reçut ensuite qu'il y avoit à Lilybée des vaisseaux à cre, il s'avança hardiment du côté d'Apollonie. Quand il fu le païs qu'arrose le Loüs, une terreur panique (*a*) semblable à

(a) *Une terreur panique semblable à celle qui arrive quelquefois aux armées.*] On expliqueroit difficilement les terreurs paniques qui arrivent dans les armées, tant la cause en est cachée & inconnuë. Un silence profond & non accoutumé les produit quelquefois, rarement arrivent-elles dans le plein jour. Il n'y a pas de meilleur moien pour les dissiper que de les tourner en plaisanteries : car il arrive rarement que les causes n'en soient pas ridicules & extravagantes. Les discours des poltrons répandus de main en main les font naître quelquefois, & l'on ne s'imagine pas qu'elles aient une telle cause, parce qu'on ne peut croire que les discours de ces gens-là les aient pû produire : de sorte qu'on ne les accuse pas, & qu'on en cherche encore moins l'origine. Une parole lâchée dans un camp, dit-on, ne demeure jamais sécréte, elle court toujours : de sorte qu'en un moment toute une armée en est imbuë, on se la donne de main en main. Le moien de la suivre en remontant! un discours débité par un lâche fait le même chemin, chacun réfléchit dessus: alors un rien est capable de porter la terreur dans toute une armée. Ces sortes de terreurs paniques arrivent ordinairement lorsque les armées sont proche ou en présence, ou après quelque échec ou quelque renfort arrivé à l'ennemi. Alors peu de chose est capable de jetter l'armée dans l'epouvante & dans la terreur, & surtout dans le silence des ténébres d'une nuit sans Lune. Xénophon, qui est un Maître dans la science des armes, nous fait voir combien il est avantageux, lorsqu'il arrive une terr que dans une armée, de la tourner en rie. Voici un exemple de cette vérité porte dans sa Retraite des dix mille.

„ Il y eut aussi quelque fraieur dans „ des Grecs, *dit-il* (*a*), qui causa bea „ bruit & de tumulte, comme il arriv „ rencontres. Mais Cléarque envoia Tolm „ étoit le premier de tous les Hérauts de „ publier de la part des Généraux, qu'or „ roit un talent à qui montreroit celui „ lâché son âne dans le camp; ce qui „ que la fraieur étoit vaine, & que t „ bien.

L'Ecriture est presque toute remplie d'e d'armées frappées de terreurs paniques, & re en fourmille par tout. Celle qui ar l'armée de Britannicus dans son expéditio les Allemans, est remarquable; mais ell ensuite d'une affaire où les Romains e pire dans leur retraite; car la nuit étant les soldats étoient à peine campés, „ que „ zard un cheval s'étant échappé est éto „ les cris, *dit Tacite*, & renverse ceux q „ contre. Aussi-tôt l'alarme est par tout „ la consternation générale, chacun co „ portes pour se sauver, & surtout à „ étoit la plus éloignée de l'ennemi. „ voiant qu'il ne pouvoit retenir ses soldat „ autorité, ni par priéres, ni par men

(a) *Retr. des dix mille, liv.* 2.

qui arrive quelquefois aux armées de terre, s'empare de ses tr Quelques vaisseaux qui étoient à la queuë aiant pris terre dans de Saſon à l'entrée de la mer Ionienne, vinrent de nuit dire lippe que quelques vaisseaux venant du détroit avoient abordé eux au même port, & leur avoient donné avis qu'ils avoient la Rhége des vaisseaux Romains qui alloient à Apollonie pour por secours à Scerdilaïdas. Philippe crut que toute une flotte alloi dre sur lui. La fraieur le saisit, il fit lever les ancres & rep la route par où il étoit venu. On marcha une nuit, & un jour ordre & sans s'arrêter, & à la seconde journée on aborda phallénie, où le Roi fit courir le bruit qu'il n'étoit revenu que régler quelques affaires dans le Péloponése.

Sa crainte étoit très-mal fondée. Il est vrai que Scerdilaïdas appris pendant l'hiver que Philippe faisoit construire quantité d seaux, en attendant qu'il arrivât par mer, avoit dépêché vers le mains pour les en avertir & pour demander du secours, & que le mains lui avoient envoié dix vaisseaux de la flotte qui étoit à Lil & qui étoient les mêmes qu'on avoit vûs à Rhége. Mais si Ph n'avoit pas pris inconsidérément la fuite, c'étoit là la plus belle oc du monde pour se rendre maître de l'Illyrie. Les Romains étoient si occupés d'Annibal & de la bataille de Cannes, qu'il lui auroit cile de prendre les dix vaisseaux. Mais il se laissa épouvanter, & tira honteusement en Macédoine.

Vers ce même tems Prusias (*b*) fit un exploit mémorable. Gaulois qu'Attalus avoit tirés d'Europe pour faire la guerre à sur la réputation qu'ils avoient de braves & de vaillans soldats Gaulois, dis-je, aiant quitté ce Roi pour les raisons que nous rapportées, & aiant fait des ravages horribles dans les villes de lespont, & assiégé les Iliens, les Alexandrins dans la Troade l

„ jette à travers la porte, pour les arrêter au „ moins par l'horreur de passer sur le corps de „ leur Général. Cependant les Tribuns & les „ Centurions font voir que c'est une fausse alar- „ me, & le soldat rentre dans son devoir.

Les doubles terreurs paniques ne sont pas moins communes dans l'Histoire. Nous nous contenterons d'un exemple que je tire de l'Histoire mêlée de Procope chap. 17. „ Les Lom- „ bards & les Gerpides avoient fait la paix, *dit-* „ *il* (a); mais comme ils ne pouvoient terminer „ leurs differens par la voie de la douceur, ils „ eurent recours à celle des armes. Ils levérent „ donc deux armées fort nombreuses, dont l'une, „ qui étoit celle des Gerpides, étoit commandée „ par Chorisin, & l'autre par Audouin. Comme „ elles étoient proches, sans toutefois être en „ présence, elles furent agitées d'une ter „ nique qui les dissipa. Il n'y eut que „ Commandans qui demeurérent fermes „ firent de grands efforts pour retenir le „ Audouin étonné d'une consternation si „ de son armée, & ne sçachant pas enc „ le même malheur étoit arrivé aux e „ envoia leur demander la paix. Les Envc „ venus trouver Chorisin, & aiant vû qu „ me accident lui étoit arrivé, lui dem „ où étoient ses troupes: elles ont pris „ répondit-il, sans que personne les pou Tite-Live nous fournit un assez bon no ces exemples; mais il y en a au-delà de en faut pour une note.

(a) *Présid. Cousin. Hist. de Constant*

(b) *Vers ce même tems Prusias fit un exp morable.*] Je crois que les peuples de l'A Grecs & les Romains, aimoient aussi Gaulois les uns que les autres; mais les

firent courageusement. Thémistas à la tête de quatre mille h
leur fit lever le siége d'Ilium, leur coupa les vivres, renver
leurs projets, & les chassa enfin de toute la Troade. Les Ga
jettérent dans Arisbe, ville de l'Abydéne, & se disposérent à
de force dans les villes du païs; Prusias vint à eux, leur don
taille. Tout ce qu'il y avoit de soldats fut taillé en piéces,
fans & les femmes furent égorgés dans le camp, & les équipa

les haïssoient encore plus. Il y paroît assez par leurs Auteurs, & particuliérement Tite-Live, qui ne perd aucune occasion de mal parler d'eux: il avoit sûrement pris à Rome cette mauvaise humeur contre la nation. Il ne laissoit pas que d'en tirer son origine, puisqu'il étoit de Mantouë, & tout ce païs le long du Pô étoit composé de nations Gauloises, qui en avoient chassé les anciens habitans pour se mettre en leur place. A ce que je vois les Gaulois passoient de tems en tems en Asie pour se décharger de leur jeunesse. Nous n'en avons pas de reste aujourd'hui Est-ce que la nature auroit dégénéré? Nullement; d'où vient donc cette disette d'hommes & ce dépeuplement général en Europe? En Asie on en trouveroit la raison; mais ce n'est pas ici le lieu, je sortirois de mon sujet. Il ne s'agit ici que de l'action de Prusias, qui eut raison des Gaulois, & qui donna par leur défaite & pour l'avenir, dit mon Auteur, un bel exemple aux Barbares qui sont en Europe, de prendre garde à ce qu'ils feront lorsqu'ils voudront passer en Asie.

C'est en vérité un grand dommage & un sujet de douleur pour les Sçavans, qui se plaisent à la lecture des Historiens les plus célébres de l'antiquité, tel qu'étoit Polybe, qu'il ne nous reste presque plus rien de son Histoire. Ce qu'il nous eût appris de la vie de Prusias Roi de Bythinie, nous eût fait un très-grand plaisir. On trouve par-ci par-là dans différens Historiens diverses actions de sa vie. On voit assez que c'étoit un grand Capitaine, & qu'il sçavoit suivre les conseils de ceux qui pensoient un peu mieux que lui: marque évidente que c'étoit un homme du premier mérite, & le même auprès duquel Annibal se retira après être sorti de la Cour d'Antiochus, pour se sauver des persécutions des Romains. Ce grand Capitaine, qui s'étoit d'abord retiré dans l'Isle de Créte, sçachant que Prusias étoit un Prince fort ambitieux & fort remuant, lui inspira le dessein hardi de faire la guerre aux Romains, de rompre avec eux, & en même tems avec Eumenés. Les suites de cette rupture ne furent pas heureuses, il fut d'abord battu par terre. Il ne se rebuta pas, il voulut tenter si la fortune ne lui seroit pas plus favorable sur mer. Il avoit une bonne armée navale. Il donna une grande bataille, qu'il gagna de la maniére du monde la plus complette. Il mit la ruse en usage, & la trouva plus puissante &

plus efficace que la force. Annibal la lui
Je ne sçai si on s'en moqueroit en ce
mais je la trouve très-bonne & d'un t
veau. Il fit remplir des pots de terre
sortes de serpens, avec ordre d'approche
seaux ennemis & d'y jetter bon nomb
pots. Dans un moment tous ces vai
trouvérent remplis de ces serpens, do
n'est pas fort agréable; & comme les
ne s'attendoient pas de recevoir de t
dans leurs bords, ils furent saisis & for
nés. Le vaisseau d'Eumenés faillit à
c'étoit à celui-là qu'on en vouloit princi
On peut bien juger qu'il fut servi de ce
abondance. Je connois trois autres st
de pots dans l'Histoire, & un dans l'Ecr
veux finir par un bon coup de Prusias,
bien des Généraux ont fait avant ou apr

Ce Prince aiant remporté une grande
sur Attalus, entra dans Pergame, ville
où il y avoit une Bibliothéque qui ne
à aucune autre du monde, puisqu'il y a
cens mille volumes, au rapport de F
Ajoutez à cela un Temple superbe & t
où étoit la statue d'Esculape faite par I
chus, fameux Sculpteur. Prusias pour
venue fut adorer le Dieu de la Médecine
fuma avec profusion, & le reput de l'ode
foule de victimes: qui ne l'eût pris pour
de ce Dieu? Et certes il fit voir qu'il
beaucoup: car à peine fut-il sorti de son
pour retourner à son camp; qu'il rentra
main de cette fête dans la ville bien acco
& en fit piller tous les Temples & enle
les simulacres des Dieux, hors ceux de b
n'étoient bons qu'à brûler; au lieu que le
étoient bons à fondre pour en faire de
noie. Quant à Esculape, il chargea lui-m
ses épaules sa statuë qu'il avoit invoqué
censée le jour d'auparavant. Il falloit q
petite & enrichie de pierreries: car si e
été que d'or ou d'argent, cette charge r
été digne de ses épaules. Polybe se fâ
sérieusement, & parle durement de l'acti
Prince: il dit qu'elle est d'*un furieux & d*
gé. Notez s'il vous plaît ici que mon
qui s'éléve contre ceux qui pillent & p
les Temples de ses Dieux, se moque de c
lui-même en quelques endroits de son Hi

ent abandonnés aux vainqueurs. Par-là il delivra d'une grande
e les villes de l'Hélespont, & apprit aux Barbares de l'Eur
ıé point hazarder si facilement de passer en Asie. En Gréce
Asie tel étoit l'état des affaires. En Italie après la bataille de C
la plûpart des peuples se jettoient dans le parti d'Annibal, comme
avons dit dans le Livre précédent. Finissons ici celui-ci, pu
ne nous reste plus rien à dire des événemens arrivés dans la
quarantiéme olympiade. Dans le Livre suivant après avoir ra
en peu de mots ce que nous avons raconté dans celui-ci, nous
rons de la forme de la République Romaine, selon ce que nous
promis autrefois.

Fin du cinquiéme Tome.





